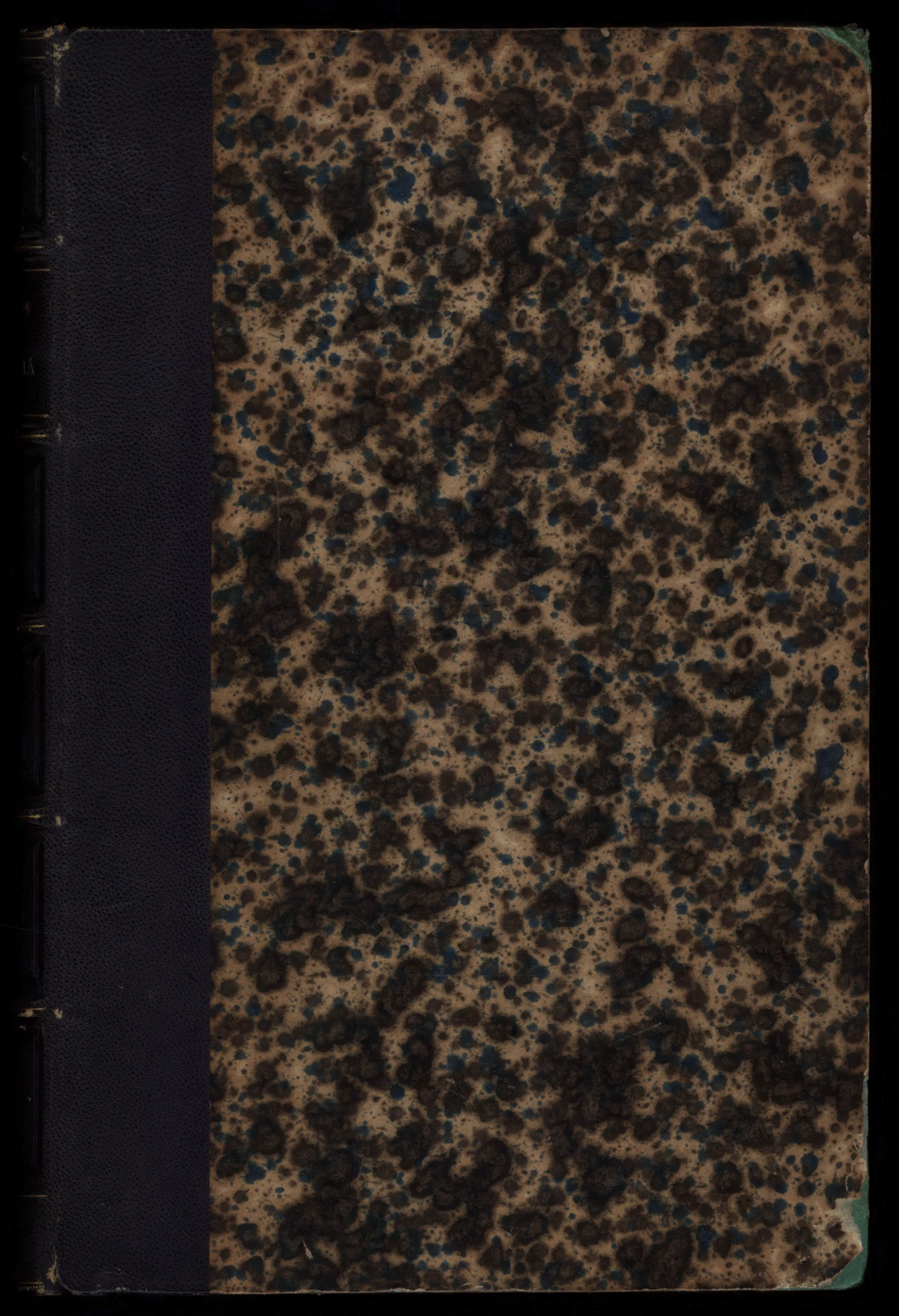
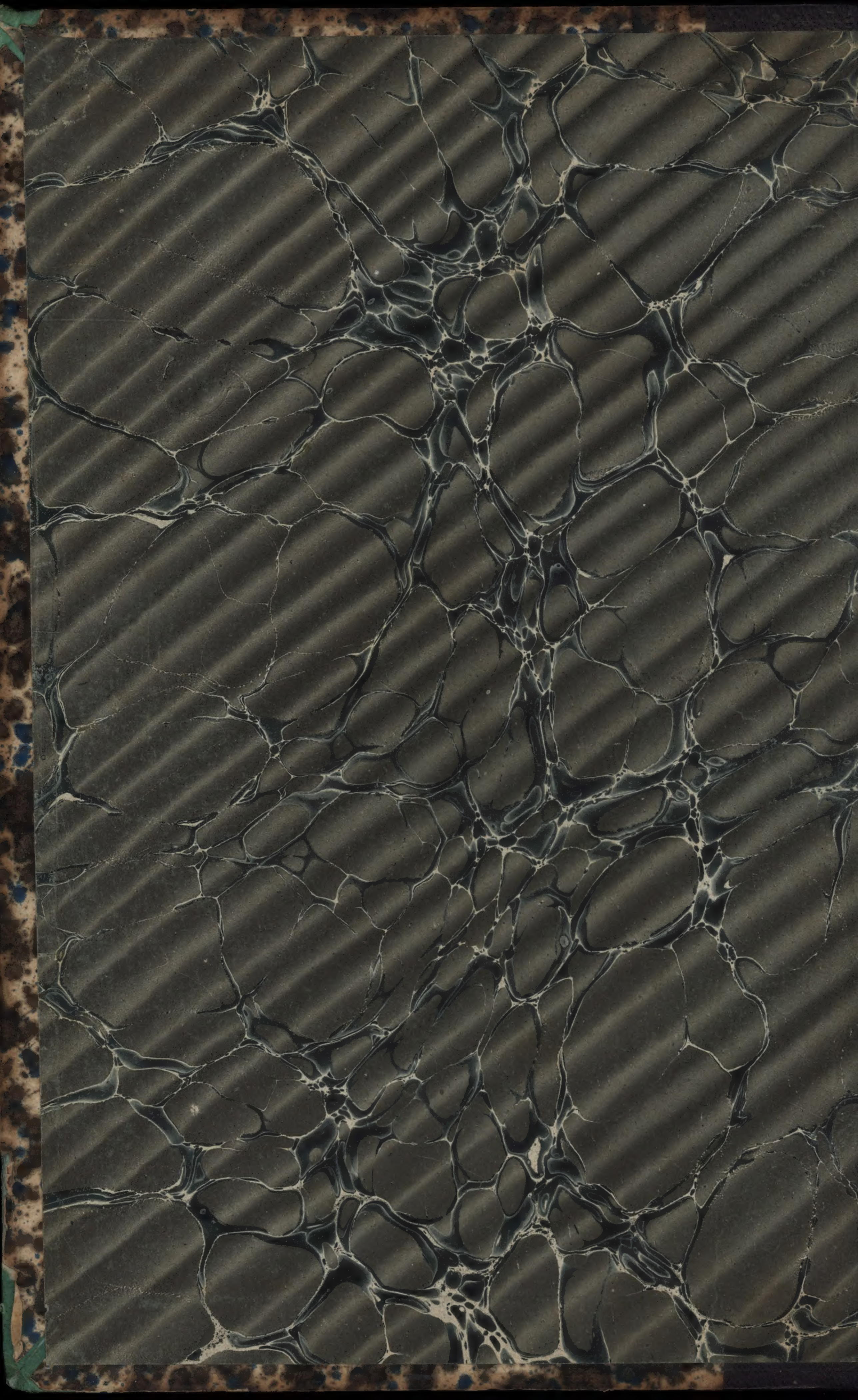
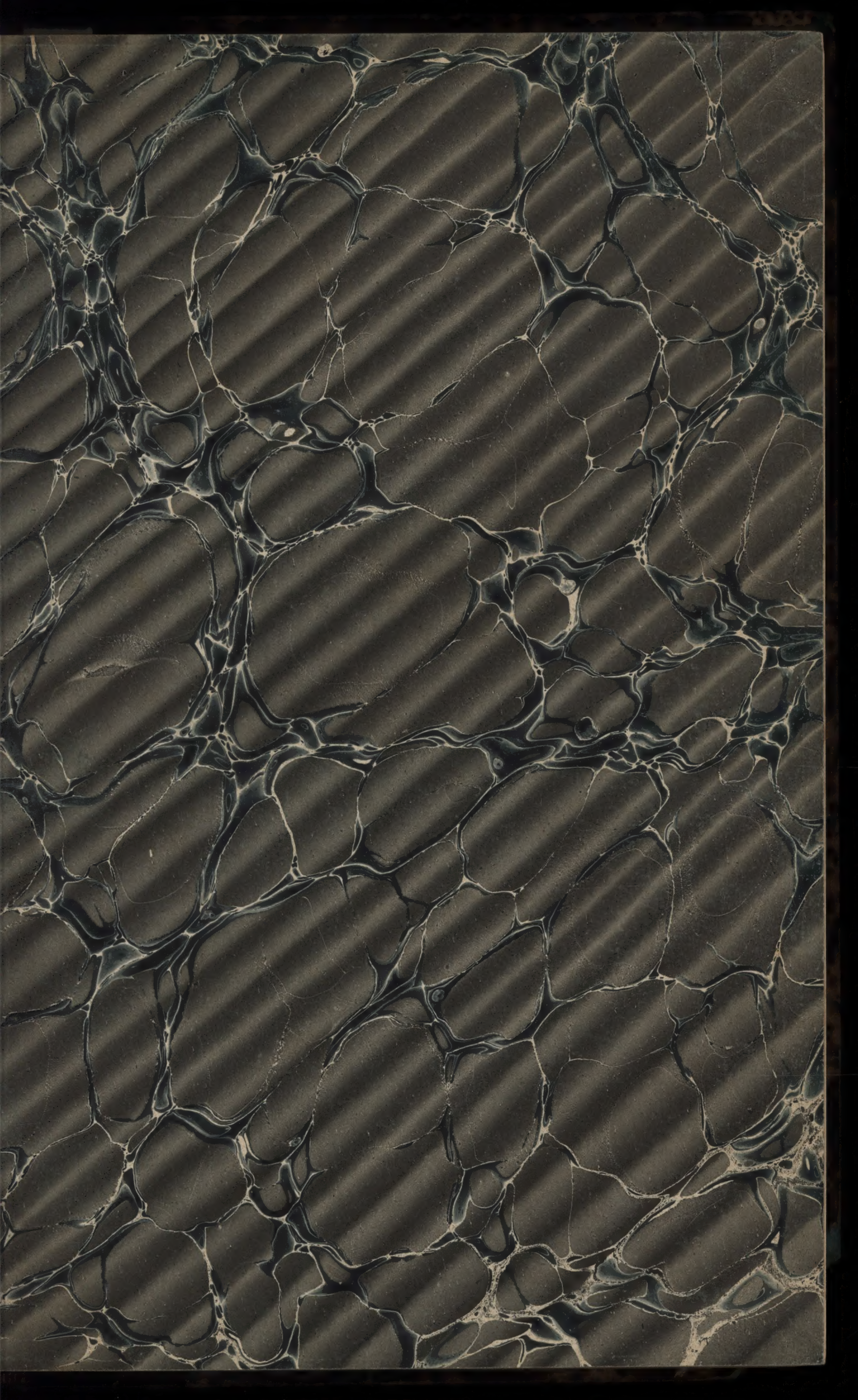






POMPEIA

ET

HERCULANUM

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [1184]

FRONTISPICE.



DESTRUCTION DE POMPÉI.

POMPEIA

DÉCRITE ET DESSINÉE

PAR

ERNEST BRETON

DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ETC.

SUIVIE D'UNE

NOTICE SUR HERCULANUM

Hic locus Herculeo nomine clarus erat;
Cuncta jacent flammis et tristi mersa favillâ,
Nec Superi vellent hoc licuisse sibi.

MARTIAL, L. IV, Ep. 44.

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE



PARIS

L. GUÉRIN & Cie, ÉDITEURS

THÉODORE MORGAND, LIBRAIRE-DÉPOSITAIRE

5, RUE BONAPARTE, 5

1869



Seuil de la maison des Vestales.



E magnifiques ouvrages ont fait connaître au monde savant les restes si précieux de Pompéi, mais à cause de leur magnificence même ils ne peuvent trouver place que dans un petit nombre de bibliothèques privilégiées ; d'ailleurs le format de la plupart d'entre eux ne leur permettra jamais de devenir le *Vade mecum* des voyageurs. Nous n'avons nullement la prétention de faire mieux que des devanciers tels que Mazois, Millin, Raoul-Rochette, W. Gell, Gandy, Donaldson, Mommsen, Wordsworth, Quaranta, Avellino, Arditi, Carlo Bonnucci, Jorio, Minervini, Garrucci et les académiciens d'Herculanum, des savants, des artistes tels que Fiorelli, de Petra, Fausto et Felice Niccolini, Dyer, Overbeck et tant d'autres ; seulement, mettant à profit leurs recherches, nous pourrons les compléter par les observations que nous avons faites, les mesures que

nous avons prises nous-même pendant plusieurs longs séjours à Pompéi et surtout par la description, le dessin et les plans des monuments nombreux exhumés depuis l'apparition de la plupart de leurs savants ouvrages. Un récent voyage à Naples et la publication faite en 1860 par le commandeur Fiorelli du Journal officiel des fouilles depuis 1748 nous permettront même de compléter aussi et parfois de corriger les premières éditions de notre livre et enfin d'y faire figurer les résultats des dernières fouilles[1].

Notre but principal est de populariser la connaissance de ces ruines célèbres en présentant, dans un seul volume d'un format portatif et d'un prix peu élevé, le résumé des grands travaux qu'elles ont fait naître ; de servir de guide au voyageur lorsqu'il parcourra le Forum, le temple d'Isis ou la voie des Tombeaux ; de lui permettre d'en emporter avec lui un souvenir fidèle et durable ; enfin de donner à celui auquel un tel bonheur est refusé une idée exacte de ce tableau palpitant de la vie publique et privée des Romains. Nous adressant principalement aux gens du monde, nous ne

1. Nous saisissons avec empressement cette occasion de payer un juste tribut de reconnaissance aux savants napolitains dont l'excessive obligeance a puissamment facilité nos travaux. Nous devons citer en première ligne feu M. le prince de San-Giorgio-Spinelli, ancien surintendant général des fouilles du royaume de Naples, son illustre successeur, M. le commandeur Giuseppe Fiorelli, M. le chevalier Raffaele Campanelli, architecte de Pompéi, et après eux M. le *soprastante* Andrea Frari et ses collègues, enfin les jeunes et érudits élèves de l'école d'archéologie récemment établie à Pompéi, MM. Eduardo Brizio et Salvatore Dino. Nous nous reprocherions même de ne pas donner ici une marque de bon souvenir aux nombreux gardiens de Pompéi, qui tous ont rivalisé pour nous d'empressement et de zèle, et qui par leur intelligence et leur excellente tenue font le plus grand honneur à la nouvelle organisation introduite à Pompéi par M. le commandeur Fiorelli.

leur supposerons jamais les connaissances spéciales qui sont l'apanage des antiquaires ; aussi saisirons-nous toutes les occasions d'expliquer les mœurs, les usages, les coutumes dont les monuments de Pompéi nous offriront à chaque pas l'exemple et l'application.

Heureux si nos descriptions peuvent faire éprouver à nos lecteurs quelque faible partie de l'enthousiasme qui nous saisit en présence de ces vénérables restes des temps passés, de ce plan en relief de la civilisation d'un peuple qui pendant plus de dix siècles fut l'arbitre des destinées du monde !



AVIS AUX VOYAGEURS

Le chapitre VIII est destiné à servir d'itinéraire pour visiter Pompéi.

Aujourd'hui les gardiens de Pompéi ont un traitement fixe prélevé sur le prix d'entrée de 2 francs par personne payé par les voyageurs, et moyennant cette légère redevance tout visiteur, fût-il seul, est accompagné par un guide qui, sous peine de destitution, ne doit recevoir aucune rémunération.



Peinture du Temple de Vénus.

INTRODUCTION HISTORIQUE



Il est des hommes auxquels la mort a donné une renommée que l'obscurité de leur vie ne semblait pas leur promettre ; il des peuples qui n'ont dû leur célébrité qu'à leurs défaites ; il est des villes qui ne sont devenues fameuses que par leur destruction. Tel fut le sort de Pompéi, d'Herculanum, de Stabies ; villes peu importantes de la Campanie, à peine eussent-elles laissé dans l'histoire un nom inconnu et sans gloire ; un volcan depuis longtemps endormi se réveille, les engloutit, et l'immortalité leur est acquise.

Ces villes, en effet, ne furent le théâtre d'aucun de ces grands événements qui vivent dans la mémoire ; la catastrophe qui les détruisit, les monuments précieux que cette catastrophe même nous a conservés depuis tant de siècles en les mettant à l'abri des injures du temps et des hommes, leur assurent un intérêt que réclameraient vainement les restes de tant de villes bien autrement célèbres dans les annales de l'histoire.

Une ville qui a été ensevelie sous une pluie de cendres, dont l'em-

placement est resté longtemps inconnu, dont le désastre même s'était presque effacé du souvenir des hommes, et qui, après 1700 ans, sort tout entière de ses ruines, n'est-ce pas le plus beau monument que l'antiquité ait légué à notre âge, le plus grand spectacle qu'elle ait réservé à l'admiration des artistes, à l'étude des savants, à la curiosité des voyageurs?

L'antiquité à Pompéi n'est plus cette antiquité vague, reculée, incertaine, cette antiquité des livres, des commentateurs, des antiquaires; c'est l'antiquité réelle, vivante, en personne si l'on peut dire; on la sent, on la voit, on la touche. Le secret de la vie publique et privée des anciens nous est tout à coup dévoilé, non plus par des inscriptions isolées, des statues incertaines, des bas-reliefs, des médailles, dont l'explication est souvent un problème, mais par le matériel entier de l'existence, depuis la distribution des demeures jusqu'aux moindres ustensiles de ménage, depuis les plus précieuses collections de livres et de tableaux jusqu'aux approvisionnements de vin, d'huile, de pain et de fruits. C'est comme une longue nuit de dix-huit siècles au matin de laquelle on retrouverait chaque chose dans l'état où on l'aurait laissé la veille. M. le baron Taylor écrivait à son ami Charles Nodier : « Si un contemporain d'Auguste revenait sur la terre, il pourrait s'écrier : Salut, ô ma patrie! ma demeure est la seule sur la terre qui ait conservé sa forme, et jusqu'aux moindres objets de mes affections; voici ma couche, voici mes auteurs favoris; mes peintures sont encore aussi fraîches qu'au jour où un artiste ingénieux en orna ma demeure. Parcourons la ville; allons au théâtre; je reconnais la place où pour la première fois j'applaudis aux belles scènes de Térence et d'Euripide. »

Il est une terre célèbre au temps des Romains par ses vins, ses roses et ses délices, la Campanie, au dire de Florus, le plus beau morceau non-seulement de l'Italie, mais de l'univers. « Fleur du jardin du monde, s'écrie Bulwer, fontaines de délices, Italie de l'Italie, belle et généreuse Campanie! Que les Titans étaient vains, si, habitant ce lieu, ils ont combattu pour obtenir un autre ciel! Si Dieu avait voulu que cette pénible vie fût un jour de fête perpétuel, qui ne voudrait le passer tout entier ici, sans rien demander, sans rien espérer, sans rien craindre, tant que ton ciel lui sourirait, tant que la mer étincellerait à tes pieds, tant que ton atmosphère lui apporterait de doux messages de la violette et de l'oranger, et tant que le cœur, content de n'éprouver qu'une seule émotion, trouverait une bouche et des yeux capables de lui persuader, ô vanités des vanités, que l'amour, en dépit de l'usage, peut être éternel[1]? »

Bornée à l'orient par le fleuve *Silanus* (Sele), à l'occident par le *Liris*

1. *The last days of Pompéi.* B. III. C. 2.

(Garignano), au nord par les montagnes du Samnium ou monts Tiphatins, la Campanie comprenait tout le pays situé sur le bord de la mer Tyrrhénienne (Méditerranée), depuis l'embouchure du *Liris* jusqu'à celle du *Silanus*. Ce littoral était divisé en trois golfes séparés par le cap Misène et l'*Athenæum* ou cap Minerve (*Capo Campanella*). Le plus occidental de ces golfes, *Gaetanus Sinus* (golfe de Gaëte), appartenait en partie au Latium, en partie à la Campanie; le plus oriental, *Pæstanus Sinus* (golfe de Salerne), se partage entre la Campanie et la Lucanie; enfin celui du centre est le merveilleux golfe de Naples, que les anciens appelaient le *Cratère*. C'était presque au fond de ce golfe, sur le rivage oriental de la mer aujourd'hui repoussée à plus d'un kilomètre par la lave et les cendres du volcan, qu'était située Pompéi; elle s'élevait près des bords du Sarnus, sur le sommet d'une éminence qui, à une époque très-reculée, dut être composée de produits volcaniques vomis par le Vésuve; elle était placée entre les marais Pompéiens mentionnés par Columelle, et où Spartacus faillit surprendre Cassinius au bain, et les Salines d'Hercule, ainsi nommées de la roche d'Hercule qui se dresse en face au milieu de la mer, et s'appelle aujourd'hui *Isoletta di Revigliano*. Pompéi est éloignée de 7 kilomètres en ligne droite du cratère du Vésuve, et sa distance de Naples est de 14 kilomètres. Ses remparts, dont la circonférence est de 4 kilomètres environ, étaient baignés pas la mer au sud et au sud-ouest; ils renferment une superficie évaluée à 660,981 mètres, ou 66 hectares, 9 ares, 81 centiares.

Du côté de la mer, le rocher de lave sur lequel la ville repose se termine assez brusquement, en sorte que les habitations descendaient en amphithéâtre jusqu'au rivage, et du haut de leurs terrasses l'œil embrassait à la fois, au midi, la vaste étendue des mers, le golfe de Stabies, les rives de Sorrente, le cap Minerve et l'île de Caprée; à l'ouest, les côtes de Pausilippe; au nord, Naples et le Vésuve. Il faut avoir vu ces lieux enchantés pour se former une juste idée de ce merveilleux paradis que le destin avait placé si près de l'une des bouches de l'enfer.

La fondation de Pompéi, comme celle d'Herculanum, est attribuée à Hercule; elle remonterait ainsi aux époques les plus reculées de l'histoire d'Italie. On ignore l'étymologie de son nom, que cependant quelques-uns font venir de la longue suite de bœufs, *Pompa*, que le héros avait amenée d'Espagne en Italie; d'autres de la pompe avec laquelle il aurait célébré ses victoires lorsqu'il attendait sa flotte à l'embouchure du Sarno; d'autres du mot Πομπαῖος, conducteur, l'un des surnoms de Mercure comme conducteur des âmes aux enfers; d'autres enfin, et leur opinion est la plus probable, du mot Πομπεῖον, au pluriel Πομπεία, que les anciens glossaires traduisent par Οἴκημα κοινὸν, bâtiment commun, entrepôt. Cette étymologie a le mérite d'expliquer à la fois le nom et l'origine de la ville qui aurait

dû sa naissance à certains magasins publics élevés sur les bords de la mer et du Sarno, pour recevoir les marchandises des villes commerçantes de la Campanie, parmi lesquelles Strabon cite Nola, Acerra et Nocera[1]. Ce que nous savons par Denis d'Halycarnasse et par Strabon, c'est que cette ville fut habitée par les mêmes peuples qu'Herculanum, les Œnotriens, les Sicules, les Pélasges, les Osques ou Opiques, les Samnites et les Romains. Un grand nombre d'inscriptions osques prouvent qu'à travers toutes les vicissitudes politiques, la population conserva toujours un souvenir de sa langue primitive.

Bien que Tacite et Sénèque l'honorent du nom de célèbre, Pompéi n'occupe dans l'histoire qu'une page assez insignifiante; quoiqu'elle ait figuré dans les guerres qui ont ravagé ces contrées, à peine son nom est-il mentionné dans les annales de ses dominateurs. Comprise sans doute au nombre des villes qui après la bataille de Cannes, à l'exemple de Capoue, la capitale de la Campanie, regardèrent les Carthaginois comme des libérateurs, et se soumirent à Annibal, Pompéi ne reparaît sur la scène que 91 ans avant Jésus-Christ.

La république romaine avait agrandi ses conquêtes; dans presque toutes les contrées de l'Asie et de l'Europe, ses armées portaient leurs aigles victorieuses; mais, pour étendre ainsi sa puissance au dehors, Rome mettait à contribution l'Italie entière, elle épuisait ses richesses et lui prenait ses soldats; mais ces soldats elle les donnait pour compagnons d'armes aux citoyens romains, en ne leur accordant l'égalité que sur le champ de bataille et devant la mort. Cette domination dure et injuste, cette longue oppression lassèrent enfin la patience des peuples qu'elle avait soumis; tout à coup, à la voix du Marse Silon, ils levèrent l'étendard de la révolte depuis les bords du *Liris* jusqu'aux rivages de la mer Ionienne. Pompéi, qui se trouvait alors sous l'influence des Samnites, suivit le torrent et demeura constamment unie aux autres villes de la Campanie pendant toute la durée de cette guerre, connue sous le nom de *Guerre sociale.*

A cette époque, Sylla ayant pris et saccagé Stabies, de telle sorte qu'au temps de Pline l'Ancien, c'est-à-dire au moment de sa dernière catastrophe, elle n'était plus qu'un village, *in villas abierat,* les Pompéiens, qui, du haut de leurs murailles, furent témoins des scènes de désolation, présage du sort qui les attendait, résolurent de se défendre. Accouru à leur secours, Cluventius, général des Samnites, arrêta deux fois les efforts du futur dictateur; mais dans un troisième combat, près de Nola, il fut vaincu à son tour et perdit la vie.

Heureusement pour Pompéi, Sylla cette année briguait le consulat; il

1. V. la savante dissertation du P. Garrucci, *Questioni Pompeiane,* in-8°, Naples, 1853.

n'avait pas de temps à perdre pour courir réprimer à Rome les troubles qu'avait excités le tribun P. Sulpicius, à l'instigation de Marius; il accorda à Pompéi une capitulation honorable, ou n'osa pas mettre le siége devant elle.

Deux passages de Cicéron (*De lege agrariâ*) nous apprennent avec quelle rigueur la Campanie fut traitée à la fin de la guerre sociale. Parmi les villes de ce malheureux pays, Capoue fut celle qui souffrit le plus; elle perdit ses magistrats, une grande partie de ses habitants, et ne put conserver que ceux qui étaient indispensables à la culture des terres; les autres cités, entre autres Pompéi, restèrent en possession de leurs priviléges.

Il est probable, toutefois, que ce fut à cette époque que les murailles de cette ville furent démantelées, comme le prouve leur état actuel. Pendant les guerres civiles, on avait fait en quelques endroits des réparations dont les traces existent encore aujourd'hui; sous Auguste enfin, à l'époque où la ville devint définitivement romaine, de longues courtines disparurent pour faire place à des constructions privées, et la cité resta entièrement ouverte et sans défense.

En l'an 665 de Rome, pendant sa dictature, Sylla ordonna que Pompéi fût réduite en colonie militaire[1] sous le double nom de *colonia Veneria Cornelia*, emprunté aux noms du dictateur et de la divinité protectrice de la ville. Il y envoya des troupes sous le commandement de son neveu Publius Sylla; mais les Pompéiens, regardant ces colons comme des étrangers, leur refusèrent les droits de cité. Publius Sylla fut accusé d'avoir suscité et fomenté des troubles; Cicéron, qui le défendit, nous apprend que cette cause fut portée devant le dictateur lui-même. La tâche du défenseur ne dut pas être difficile!

Quoi qu'il en soit, les colons furent forcés d'habiter hors de la ville dans un faubourg qui, lorsque, plus tard, Auguste eut envoyé une nouvelle colonie de vétérans, prit le nom de *Pagus Augusto-Felix*.

En parlant des villes qui entourent le Vésuve, Vitruve les nomme *municipes*[2], d'où nous pouvons conclure que, sous Auguste, Pompéi était encore une république régie par ses propres lois. Une inscription trouvée à l'am-

1. La liberté laissée aux peuples conquis était bien précaire, car Rome les plaçait sous sa dépendance, en leur défendant de contracter entre eux ni alliances politiques ni alliances privées, sans sa permission; en leur ôtant quelquefois une partie du territoire pour y fonder çà et là des colonies, véritables armées permanentes en observation, renfermant de la cavalerie et de l'infanterie; enfin en leur imposant des tributs en hommes et en argent.

DEZOBRY, *Rome au siècle d'Auguste*. Lettre XXI.

2. Les municipes étaient des villes de pays conquis. Par une faveur toute spéciale, Rome les gratifia des droits de cité romaine, don magnifique incessamment rappelé par leur nom même tiré de *Munus*, présent. Leur constitution, assez semblable à celle des colonies romaines, ressemblait surtout à celle de la grande métropole.... Cette ressemblance de leur constitution avec celle de la grande république doit d'autant moins étonner que beaucoup de municipes adoptèrent la légis-

phithéâtre nous apprend que, vers la fin du règne de cet empereur, elle devint entièrement soumise au gouvernement romain, et fut administrée comme les autres colonies de l'Empire; elle eut à Rome des patrons ou protecteurs, chez elles des édiles, des duumvirs et des décurions ou sénateurs; seulement certaines inscriptions placées aux portes des maisons donnent à croire que, selon un antique usage conservé dans cette ville, on y comptait les années par les duumvirs, comme à Rome par les consuls.

Néron augmenta le nombre des habitants de Pompéi, et en peu de temps elle devint une des villes les plus florissantes de la Campanie; son port était l'entrepôt de tout le commerce de Nola, d'Acerra, de Nuceria *(Nocera dei Pagani)* et d'Atella *(Aversa)*, villes alors importantes. Tite-Live et Florus parlent de ce port comme étant magnifique, et propre à recevoir une armée navale; Publius Cornelius y amena sa flotte. Le commerce de Pompéi était encore favorisé par le Sarnus, petit fleuve alors navigable, mais qui aujourd'hui n'est plus qu'un ruisseau qui, coulant loin de son ancien lit, va se jeter dans la mer à peu de distance de Stabies.

Plusieurs Romains illustres avaient à Pompéi des maisons de plaisance, entre autres Cicéron, qui en parle dans une de ses lettres à Atticus : *Tusculanum et Pompeianum valdè me delectant.* Ce fut là qu'il composa pour son fils son fameux traité *De Officiis* et un discours sur l'état des affaires publiques. Lorsque Sulpicius, cherchant à le consoler de la mort de sa fille Tullia par l'exemple des vicissitudes humaines, lui parle de ces cadavres de cités qu'il apercevait à son retour d'Asie, il ne s'attendait pas que cette expression dût s'appliquer un jour aussi fidèlement à la ville qui faisait les délices de son ami[1]. Phèdre, le fabuliste, se réfugia à Pompéi pour éviter la persécution de Tibère et de Séjan; l'empereur Claude y avait une maison de campagne où il perdit un fils, nommé Drusus, étouffé par une poire qu'il avait jetée en l'air, et qu'il voulut recevoir dans la bouche; enfin Sénèque rappelait à Lucilius, comme un de ses plus chers souvenirs, d'avoir passé sa jeunesse à Pompéi.

Malheureusement cette ère de prospérité devait être de courte durée. En l'an 59 de l'ère chrétienne un certain Livineius Regulus, qui avait été depuis plusieurs années exclu du sénat romain, donnait au peuple un combat de gladiateurs dans l'amphithéâtre de Pompéi. Les habitants des

lation romaine, devinrent ce qu'on appelle peuples *fundi.* Ce ne fut pas là cependant une condition de rigueur pour obtenir la municipalité, et d'autres villes gratifiées de ce droit conservèrent leur gouvernement indigène, leurs lois, leurs sacrifices, leurs fêtes... Un point sur lequel les municipes l'emportèrent sur les colonies, c'est qu'on leur accorda quelquefois le droit de *suffrage* et le droit *d'honneurs.* DEZOBRY, *Rome au siècle d'Auguste.* Lettre XXI.

Ces droits consistaient dans l'admission des citoyens des municipes à voter pour l'élection des magistrats de la Métropole, et à participer eux-mêmes aux magistratures.

1. *Sulpicius ad Ciceronem.* CICÉRON. Édition Nisard, lettre DLXXI.

villes voisines, et principalement ceux de Nuceria, y étaient accourus en foule. Quelques plaisanteries amenèrent une querelle entre eux et les Pompéiens; des injures, ils en vinrent bientôt à se lancer des pierres, et enfin à courir aux armes. Les Pompéiens, plus nombreux, mieux armés, eurent l'avantage, et beaucoup de ceux de Nuceria furent rapportés dans leur ville mutilés; beaucoup laissèrent sur le champ de bataille leur père, leur frère, leur parent ou leur ami. Plainte fut portée par les vaincus; l'affaire renvoyée par le prince au sénat et par le sénat aux consuls, étant revenue de nouveau au sénat, les Pompéiens furent condamnés à la privation de spectacles pendant dix années; Livineius et les autres auteurs de la sédition furent punis par l'exil. Cet événement est rappelé non-seulement par le passage de Tacite[1], dont nous avons extrait ce qui précède, mais encore par une espèce de caricature politique que l'on a trouvée sur les murs extérieurs de la rue de Mercure, et qui est accompagnée de cette inscription : *Campani, victoriâ unà cum Nucerinis periistis.* « Campaniens, par votre victoire, vous avez péri en même temps que les Nucériens. »



Caricature des Nucériens.

Cette privation, qui dut être en effet très-sensible à un peuple passionné pour les spectacles, comme tous ceux de l'antiquité, n'était pour les Pompéiens que le prélude de deux catastrophes bien plus graves, et dont la seconde devait faire disparaître à jamais leur ville du nombre des cités.

Le 5 février de l'an 63, un violent tremblement de terre se fit sentir dans toute la Campanie. Sénèque nous a conservé le souvenir de cet événement au sixième livre de ses questions naturelles : « Pompéi, dit-il, ville

1. *Annales,* XIV, 17.

considérable de la Campanie, qu'avoisinent, d'un côté le cap de Sorrente et Stabies, et de l'autre le rivage d'Herculanum, entre lesquels la mer s'est creusé un golfe riant, fut abîmée par un tremblement de terre dont souffrirent tous les alentours, et cela en hiver, saison privilégiée contre ces sortes de périls, au dire habituel de nos pères. Cette catastrophe eut lieu le jour des nones de février, sous le consulat de Régulus et de Virginius. La Campanie, qui n'avait jamais été sans alarme, bien qu'elle fût restée sans atteinte, et n'eût payé au fléau d'autre tribut que celui de la peur, se vit cette fois cruellement dévastée. Outre Pompéi, Herculanum fut en partie détruite, et ce qui en reste n'est pas bien assuré. La colonie de Nuceria, plus respectée, n'est pas sans avoir à se plaindre. A Naples, beaucoup de maisons particulières ont péri, mais les édifices publics ont résisté ; l'épouvantable désastre n'a fait que l'effleurer. Des villas furent ébranlées sans éprouver d'autres dommages. On ajoute qu'un troupeau de six cents moutons perdit la vie, que des statues se fendirent, et qu'on vit errer dans la campagne des malheureux auxquels la frayeur avait fait perdre la raison. »

L'année suivante, un autre tremblement de terre survint pendant que Néron chantait au théâtre de Naples ; cet édifice s'écroula au moment même où l'empereur et le peuple venaient d'en sortir, et il n'y eut personne de blessé. Tacite, qui nous a transmis le récit de cet événement[1], dit que Néron le regarda comme une faveur du ciel; il en remercia les dieux par des hymnes dont il composa la musique.

Pompéi n'avait pas encore entièrement réparé les désastres causés par ces tremblements de terre, quand arriva la catastrophe de 79, si fatale à la ville, mais si heureuse pour la science et l'art.

Ainsi que je l'ai dit, Pompéi était bâtie sur une élévation formée par la lave, et quelques auteurs ont même regardé cette élévation comme une ancienne bouche de volcan, semblable à plusieurs autres que l'on voit au pied du Vésuve. Ce pays en effet avait déjà été bouleversé par les feux souterrains, mais antérieurement à toutes les époques connues, car aucun monument historique ne nous en a conservé une notion positive. Homère n'en a point parlé, quoiqu'il semble avoir connu la nature volcanique de cette contrée ; il jette sur toute la côte une sorte d'horreur religieuse, et il la représente comme la dernière limite du stérile Océan et du monde habitable. Selon Diodore de Sicile, cette partie de la Campanie avait reçu le nom de *Champs Phlégréens,* des feux que le Vésuve lançait autrefois comme l'Etna, et dont il reste encore, dit-il, des traces par tout le pays. Cet auteur est d'accord avec Vitruve pour dire que les feux souterrains de cette partie de la Campanie s'étaient autrefois amassés sous le Vésuve jusqu'à ce que leur

1. *Annales.* L. XV, 34.

surabondance fût lancée sur le pays environnant. « C'est à l'effet de ces feux souterrains qui minent encore la contrée, ajoute Vitruve, qu'on doit attribuer les propriétés de la pouzzolane. » On lit encore dans Strabon : « Au-dessus de ces lieux est situé le mont Vésuve, entouré de toutes parts de campagnes fertiles, mais dont le sommet presque plat est entièrement stérile. Sa superficie a l'apparence de la cendre, et on y trouve l'ouverture de cavernes profondes qui s'ouvrent dans tous les sens; les pierres paraissent à leur couleur noire avoir été brûlées par le feu, tellement qu'on peut conjecturer que, dans l'antiquité, cette montagne fut un volcan qui s'est éteint faute d'aliments. » Le même auteur attribue la fertilité des campagnes voisines aux cendres volcaniques dont le sol est presque tout composé.

« Le voilà, s'écrie Martial, le voilà ce Vésuve couronné jadis de pampres verts dont le fruit généreux inondait de son jus nos pressoirs ! Les voilà ces côteaux que Bacchus préférait aux collines de Nyse ! Naguère encore les satyres dansaient sur ce mont; il fut le séjour de Vénus, plus cher à la déesse que Lacédémone; Hercule aussi l'illustra de son nom. Les flammes ont tout détruit, tout enseveli sous des monceaux de cendres ! Les dieux mêmes voudraient que leur pouvoir ne fût pas allé jusque-là[1]. »

Les circonstances qui accompagnèrent le commencement de la guerre des esclaves servent encore à démontrer que le cratère du Vésuve était à peu près à cette époque (73 ans avant Jésus-Christ) ce qu'est de nos jours le volcan éteint d'*Astruni,* qui s'élève à l'occident de Naples, non loin du lac d'Agnano. Spartacus chercha un asile sur le Vésuve avec soixante-dix de ses compagnons. Le sommet de la montagne, entouré d'un mur naturel taillé à pic, et d'un accès difficile, contenait un espace vide, et fermé de tous côtés ; un seul passage étroit et escarpé y conduisait. Investi par le préteur Clodius, et refoulé dans cette enceinte, Spartacus se fit des échelles en tordant ensemble des branches de vignes sauvages qui croissaient sur la montagne ; il franchit par ce moyen les précipices qui protégeaient le sommet d'un côté qu'on avait cru inaccessible, et tomba à l'improviste sur Clodius avec tant de vigueur qu'il défit ses troupes et détruisit son camp[2].

Tel était l'état du Vésuve quand arriva la fatale éruption du 23 août 79, la première année du règne de Titus, « quand Jupiter, arrachant les entrailles de la montagne, les souleva jusqu'au ciel pour les lancer au loin sur les malheureuses villes[3]. » Nous laisserons Pline le Jeune raconter les détails de cette terrible catastrophe, dont il fut témoin, et dans laquelle son oncle perdit la vie. Les deux lettres qu'il adressa à Tacite ont un cachet de naïveté qui les rend plus saisissantes que les plus pompeuses descriptions.

1. Martial. *Ep.* L. IV, 44.
2. Renzi. *Guerre de Spartacus*, p. 18. In-8°, 1832.
3. Stace. L. V. *Silve* 3.

« Vous me priez, dit-il dans la première [1], de vous apprendre au vrai comment mon oncle est mort, afin que vous en puissiez instruire la postérité. Je vous en remercie; car je conçois que sa mort sera suivie d'une gloire immortelle, si vous lui donnez place dans vos écrits. Quoiqu'il ait péri par une fatalité qui a désolé de très-beaux pays, et que sa perte, causée par un accident mémorable, et qui lui a été commun avec des villes et des peuples entiers, doive éterniser sa mémoire ; quoiqu'il ait fait bien des ouvrages qui dureront toujours, je compte pourtant que l'immortalité des vôtres contribuera beaucoup à celle qu'il doit attendre. Pour moi, j'estime heureux ceux à qui les dieux ont accordé le don, ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'en écrire de dignes d'être lues ; et plus heureux encore ceux qu'ils ont favorisés de ce double avantage. Mon oncle tiendra son rang entre les derniers, et par vos écrits, et par les siens ; et c'est ce qui m'engage à exécuter plus volontiers des ordres que je vous aurais demandés. »

« Il était à Misène, où il commandait la flotte. Le 23e d'août, environ une heure après midi, ma mère l'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaires. Après avoir été quelque temps couché au soleil, selon sa coutume, et avoir pris un bain d'eau froide, il s'était jeté sur un lit, où il étudiait. Il se lève et monte en un lieu d'où il pouvait aisément observer ce prodige. Il était difficile de discerner de loin de quelle montagne sortait ce nuage ; l'événement a découvert depuis que c'était du mont de Vésuve. Sa figure approchait de celle d'un arbre, et d'un pin [2] plus que d'aucun autre ; car, après s'être élevé fort haut en forme de tronc, il étendait une espèce de feuillage. Je m'imagine qu'un vent souterrain violent le poussait d'abord avec impétuosité et le soutenait ; mais, soit que l'impulsion diminuât peu à peu, soit que ce nuage fût affaissé par son propre poids, on le voyait se dilater et se répandre ; il paraissait tantôt blanc, tantôt noirâtre, et tantôt de diverses couleurs, selon qu'il était plus chargé ou de cendre ou de terre. Ce prodige surprit mon oncle, qui était très-savant, et il le crut digne d'être examiné de plus près. Il commande que l'on appareille sa frégate légère, et me laisse la liberté de le suivre. Je lui répondis que j'aimais mieux étudier ; et par hasard il m'avait lui-même donné quelque chose à écrire. Il sortait de chez lui, ses tablettes à la main, lorsque les troupes de la flotte qui étaient à Rétina, effrayées par la grandeur du danger (car ce bourg est précisément en face Misène, et on ne s'en pouvait sauver que par la mer), vinrent le conjurer de vouloir bien les garantir d'un si affreux péril. Il ne changea pas de dessein et poursuivit avec un courage héroïque ce qu'il n'avait d'abord entrepris que par simple

1. L. VI. Lettre XVI. Traduction par Sacy.

2. Le pin d'Italie, ou pin-parasol. Lorsque la fumée du Vésuve prend cette forme, c'est encore aujourd'hui l'annonce d'une violente éruption.

curiosité. Il fait venir des galères, monte lui-même dessus, et part dans le dessein de voir quel secours on pouvait donner, non-seulement à Rétina, mais à tous les autres bourgs de cette côte, qui sont en grand nombre à cause de sa beauté. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuit, et où le péril paraissait plus grand ; mais avec une telle liberté d'esprit, qu'à mesure qu'il apercevait quelque mouvement ou quelque figure extraordinaire dans ce prodige, il faisait ses observations et les dictait. Déjà sur ses vaisseaux volait la cendre plus épaisse et plus chaude à mesure qu'ils approchaient; déjà tombaient autour d'eux des pierres calcinées et des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu ; déjà la mer semblait refluer, et le rivage devenir inaccessible par des morceaux entiers de montagnes dont il était couvert, lorsque, après s'être arrêté quelques moments, incertain s'il retournerait, il dit à son pilote, qui lui conseillait de gagner la pleine mer : *La fortune favorise le courage. Tournez du côté de Pomponianus.* Pomponianus était à Stabies, en un endroit séparé par un petit golfe que forme insensiblement la mer sur ces rivages qui se courbent. Là, à la vue du péril, qui était encore éloigné, mais qui semblait s'approcher toujours, il avait retiré tous ses meubles dans ses vaisseaux, et n'attendait pour s'éloigner qu'un vent moins contraire. Mon oncle, à qui ce même vent avait été très-favorable, l'aborde, le trouve tout tremblant, l'embrasse, le rassure, l'encourage, et pour dissiper, par sa sécurité, la crainte de son ami, il se fait porter au bain. Après s'être baigné, il se met à table et soupe avec toute sa gaieté, ou (ce qui n'est pas moins grand) avec toutes les apparences de sa gaieté ordinaire. Cependant on voyait luire, de plusieurs endroits du mont de Vésuve, de grandes flammes et des embrasements dont les ténèbres augmentaient l'éclat. Mon oncle, pour rassurer ceux qui l'accompagnaient, leur dit que ce qu'ils voyaient brûler, c'étaient des villages que les paysans alarmés avaient abandonnés, et qui étaient restés sans secours. Ensuite il se coucha et dormit d'un profond sommeil ; car, comme il était puissant, on l'entendait ronfler de l'antichambre. Mais enfin la cour, par où on entrait dans son appartement, commençait à se remplir si fort de cendres, que, pour peu qu'il fût resté plus longtemps, il ne lui aurait plus été libre de sortir. On l'éveille ; il sort et va rejoindre Pomponianus et les autres qui avaient veillé. Ils tiennent conseil et délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison, ou s'ils tiendront la campagne ; car les maisons étaient tellement ébranlées par les fréquents tremblements de terre, que l'on aurait dit qu'elles étaient arrachées de leurs fondements et remises à leurs places. Hors de la ville, la chute des pierres, quoique légères et desséchées par le feu, était à craindre. Entre ces périls, on choisit la rase campagne. Chez ceux de sa suite, une crainte surmonta l'autre ; chez lui, la raison la plus forte l'emporta sur la plus faible. Ils sortent donc et se

couvrent la tête d'oreillers attachés avec des mouchoirs ; ce fut toute la précaution qu'ils prirent contre ce qui tombait d'en haut. Le jour recommençait ailleurs ; mais dans le lieu où ils étaient continuait une nuit, la plus sombre et la plus affreuse de toutes les nuits, et qui n'était un peu dissipée que par la lueur d'un grand nombre de flambeaux et d'autres lumières. On trouva bon de s'approcher du rivage et d'examiner de près ce que la mer permettait de tenter ; mais on la trouva encore fort grosse et fort agitée d'un vent contraire. Là, mon oncle, ayant demandé de l'eau et bu deux fois, se coucha sur un drap qu'il fit étendre. Ensuite des flammes qui parurent plus grandes, et une odeur de soufre qui annonçait leur



Mort de Pline.

approche, mirent tout le monde en fuite. Il se lève, appuyé sur deux valets, et dans le moment tombe mort. Je m'imagine qu'une fumée trop épaisse le suffoqua d'autant plus aisément qu'il avait la poitrine faible, et souvent la respiration embarrassée. Lorsque l'on commença à revoir la lumière (ce qui n'arriva que trois jours après, on retrouva au même endroit son corps entier, couvert de la même robe qu'il avait quand il mourut, et dans la posture plutôt d'un homme qui repose, que d'un homme qui est mort. Pendant ce temps, ma mère et moi nous étions à Misène. Mais cela ne regarde plus votre histoire ; vous ne voulez être informé que de la mort de mon oncle. Je finis donc, et je n'ajoute plus qu'un mot : c'est que je ne vous ai rien dit, que je n'aie ou vu ou appris, dans ces moments où la vérité

de l'action qui vient de se passer n'a pu être altérée. C'est à vous de choisir ce qui vous paraîtra plus important. Il y a bien de la différence entre écrire une lettre ou une histoire, entre écrire pour un ami ou pour la postérité. Adieu. »

La seconde lettre est moins importante, n'ayant trait qu'à ce qui se passait à Misène où se trouvait l'auteur ; aussi nous contenterons-nous d'en extraire quelques passages.

« Après que mon oncle fut parti, dit Pline le Jeune[1], je continuai l'étude qui m'avait empêché de le suivre. Je pris le bain, je soupai, je me couchai et dormis peu, et d'un sommeil fort interrompu. Pendant plusieurs jours, un tremblement de terre s'était fait sentir et nous avait d'autant moins étonnés, que les bourgades et même les villes de la Campanie y sont fort sujettes. Il redoubla pendant cette nuit avec tant de violence, qu'on eût dit que tout était non pas agité, mais renversé !..... Il était déjà sept heures du matin, et il ne paraissait encore qu'une lumière faible, comme une espèce de crépuscule. Alors les bâtiments furent ébranlés par de si fortes secousses qu'il n'y eut plus de sûreté à demeurer dans un lieu à la vérité découvert, mais fort étroit. Nous prenons le parti de quitter la ville ; le peuple épouvanté nous suit en foule, nous presse, nous pousse ; et, ce qui dans sa frayeur tient lieu de prudence, chacun ne croit rien de plus sûr que ce qu'il voit faire aux autres. Après que nous fûmes sortis de la ville, nous nous arrêtâmes ; et là, nouveaux prodiges, nouvelles frayeurs. Les voitures que nous avions emmenées avec nous étaient à tout moment si agitées, quoique en pleine campagne, qu'on ne pouvait, même en les appuyant avec de grosses pierres, les arrêter en place. La mer semblait se renverser sur elle-même, et être comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Le rivage, en effet, était devenu plus spacieux et se trouvait rempli de différents poissons demeurés à sec sur le sable. A l'opposite, une nue noire et horrible, crevée par des feux qui s'élançaient en serpentant, s'ouvrait et laissait échapper de longues *fusées* semblables à des éclairs, mais qui étaient beaucoup plus grandes..... La cendre commençait à tomber sur nous, quoique en petite quantité. Je tourne la tête et j'aperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivait, en se répandant sur la terre comme un torrent. Pendant que nous y voyons encore, quittons le grand chemin, dis-je à ma mère, de peur qu'en le suivant la foule de ceux qui marchent sur nos pas ne nous étouffe dans les ténèbres. A peine étions-nous écartés qu'elles augmentèrent de telle sorte qu'on eût cru être, non pas dans une de ces nuits noires et sans lune, mais dans une chambre où toutes les lumières auraient été éteintes..... Il parut une lueur qui nous annonçait, non le retour du jour, mais l'approche du feu qui nous menaçait ; il s'arrêta pour-

1. L. VI. Lettre 20. Traduction par Sacy.

tant loin de nous. L'obscurité revint, et la pluie de cendres recommença et plus forte et plus épaisse. Nous étions réduits à nous lever de temps en temps pour secouer nos habits, et sans cela elle nous eût accablés et engloutis..... Enfin cette épaisse et noire vapeur se dissipa peu à peu et se perdit tout à fait comme une fumée ou comme un nuage. Bientôt après parurent le jour et le soleil même, jaunâtre pourtant et tel qu'il a coutume de luire dans une éclipse. Tout se montrait changé à nos yeux encore troublés, et nous ne trouvions rien qui ne fût caché sous des monceaux de cendres, comme sous la neige. »

« Les vents s'assoupissaient, dit Bulwer; l'écume expirait sur l'azur de cette mer délicieuse. Dans l'orient de légères vapeurs réfléchissaient par degrés les teintes de rose qui annonçaient le matin; la lumière allait reprendre son empire. Cependant, immobiles et sombres se montraient encore dans le lointain les fragments compactes de la nuée destructive, au sein de laquelle les bandes rouges, mais d'un éclat de plus en plus faible, trahissaient les feux encore ardents de la montagne des *Champs-Brûlés*. Les murs blancs et les brillantes colonnes qui ornaient cet admirable rivage n'étaient plus. Morne et triste était la contrée naguère couronnée par les villes d'Herculanum et de Pompéi. Ces villes, les filles bien-aimées de la mer, étaient arrachées à ses embrassements! Pendant une longue suite de siècles, elle étendra vainement ses bras azurés, ne les retrouvera plus et gémira sur les tombes de ses enfants perdus! »

A ces détails que nous fournissent l'histoire et la poésie, nous en ajouterons quelques autres extraits des auteurs contemporains, ou que l'état des lieux a permis de constater. Les feux souterrains du volcan, dans leur effort pour s'ouvrir un passage, firent sauter le sommet de la montagne, qui roula en lave brûlante jusqu'à la mer, ou fut dispersée soit en éclats, soit en cendre si subtile que les vents la portèrent jusqu'en Égypte et même en Syrie. A Rome, dans la matinée du 24, le soleil fut obscurci par la masse énorme de cendres et de fumée que le volcan avait lancée dans les plus hautes régions de l'atmosphère. Herculanum, Retina (Resina) et Oplonte[1] furent ensevelies sous la lave dans quelques parties, mais principalement par un déluge d'eau et de cendres que vomit la montagne, et qui remplit ces villes comme le métal en fusion remplit les concavités du moule. Cette espèce de mortier devint bientôt par le refroidissement aussi dur que la pierre, et les malheureuses cités se trouvèrent englouties sous une couche solide de plus de 20 mètres d'épaisseur.

Pompéi, au contraire, soit parce que sa position élevée la préserva de ces torrents, soit parce que les courants d'eau et de lave prirent une autre

1. Oplonte occupait à peu près le site de la Torre dell' Annunziata.

direction, fut, aussi bien que Stabies, recouverte surtout d'une couche de 6 à 7 mètres de cendres et de petites pierres ponces qu'on nomme à Naples *Lapilli*. Cette pluie volcanique tomba sans doute par ondées successives et non en masse, car aucun des habitants n'eût échappé, tandis que jusqu'à présent on n'a encore trouvé qu'environ 500 squelettes, nombre bien faible pour les deux tiers d'une ville dont les calculs les plus modérés évaluent la population à près de 40,000 âmes.

Dion dit, et une foule d'auteurs ont répété après lui, qu'au moment de la catastrophe, le peuple presque entier était au théâtre et y fut enseveli. Les auteurs qui ont adopté la version de l'historien de Nicée n'ont pas réfléchi qu'elle est absolument contraire à la nature et à l'action des volcans et particulièrement du Vésuve, dont les éruptions sont toujours précédées d'indices sur lesquels il n'est pas permis de se méprendre. D'ailleurs, ce qui est bien plus décisif, un seul squelette a été découvert dans le théâtre. Il est donc certain que la plupart des habitants eurent le temps de s'échapper, et nous verrons que beaucoup de ceux qui périrent furent retenus par des causes indépendantes des effets du volcan, ou furent victimes de leur cupidité et de leur amour pour leurs richesses. Les matières volcaniques ne s'élevèrent nulle part au-dessus du premier étage des maisons, et si les étages supérieurs, assez rares du reste, furent détruits et avaient entièrement disparu, ce dut être d'abord par l'effet de l'éboulement causé par la combustion des charpentes et le poids des pierres et des cendres accumulées sur les toits, et plus tard par suite de l'intempérie des saisons et du peu de solidité de la construction. On a trouvé des indices qui portent à croire qu'après la destruction de la ville, quelques habitants revinrent fouiller leurs demeures pour retirer leurs effets les plus précieux ; il fut même question de reconstruire les villes détruites, car nous lisons dans Suétone [1] : « Le règne de Titus fut troublé par des événements aussi tristes qu'imprévus : l'éruption du Vésuve dans la Campanie ; à Rome, un incendie qui dura trois jours et trois nuits, une peste dont les ravages furent effroyables. Il montra dans ces malheurs la vigilance d'un prince et toute la tendresse d'un père, consolant les peuples par ses édits, les secourant par ses bienfaits. Des consulaires désignés par le sort furent chargés de réparer les désastres de la Campanie. Les biens de ceux qui avaient péri dans l'éruption du Vésuve sans laisser d'héritiers furent employés à la reconstruction des villes détruites. » Quoi qu'il en soit, ce projet de reconstruction n'eut pas de suite, soit à cause de la mort de Titus arrivée moins de deux ans plus tard, soit parce que l'on reconnut que la dépense excéderait le bénéfice et qu'il valait mieux abandonner un territoire voué pour plusieurs siècles à la stérilité.

1. Titus VIII.

Quelques auteurs, tels que Ignarra et Laporte-Dutheil, ont avancé que Pompéi n'avait pas disparu dans l'éruption de 79 et que, réparée, elle avait encore subsisté jusqu'à l'an 471, époque à laquelle un tremblement de terre l'aurait définitivement engloutie; ils se fondent sur ce que Pompéi se trouve encore sur la carte de Peutinger exécutée à Constantinople à la fin du IVe siècle; mais ils ont oublié une remarque bien importante et qui anéantit complétement leur système : c'est que, jusqu'à ce jour, dans les ruines de Pompéi, on n'a pas trouvé une seule médaille postérieure au règne de Titus et à l'année 79. Si le nom de Pompéi existe encore sur la carte de Peutinger, c'est qu'une partie de ses habitants avait élevé à quelque distance de la ville détruite un bourg qui sans doute en avait pris le nom. Cela est si vrai, que l'on a retrouvé, entre *Bosco reale* et *Bosco tre case,* au nord de Pompéi et plus près du Vésuve, cette nouvelle Pompéi, qui gardait aussi des bronzes magnifiques et des statues des meilleurs temps, vieux débris arrachés sans doute à son ancienne splendeur; mais les maisons qui renfermaient ces bronzes et ces statues étaient, comme architecture et comme peinture, tellement en désaccord avec ces chefs-d'œuvre de l'art, qu'évidemment plusieurs siècles séparaient les uns des autres.

Pompéi n'avait pas été entièrement oubliée dans l'antiquité, car Alexandre Sévère y fit faire des fouilles et en tira une grande quantité de marbres, de colonnes, de statues d'un très-beau travail, qu'il employa dans les constructions nouvelles qu'il faisait élever à Rome. Vinrent enfin la barbarie et ses ténèbres qui recouvrirent Pompéi mieux que n'avaient pu le faire les cendres du Vésuve, et la malheureuse ville fut pour longtemps effacée de la mémoire des hommes.

Nous voyons cependant reparaître les noms de Pompéi, d'Herculanum et de Stabies dans des ouvrages bien antérieurs à leur découverte. On lit dans l'histoire écrite au IXe siècle par le moine Martin qu'en 838, Sicard, prince de Bénévent, campa avec son armée *in Pompeio campo qui a Pompeiâ urbe Campaniæ nunc desertâ nomen accepit.* Dès 1488, Niccolo Perotto fait mention de ces villes dans sa *Cornucopia;* Sannazar parle de Pompéi dans son *Arcadia* (*Prosa,* XII.), dont la première édition parut en 1504; dans la carte d'Ambrogio Leone, 1513, on trouve marqué au lieu qu'occupe Portici *Herculaneum Oppidum;* Leandro Alberti (*Descrizione di tutta l'Italia,* 1561) rappelle les villes d'Herculanum, de Pompéi et de Stabies, ensevelies par le Vésuve, indiquant le site où à cette époque on croyait qu'elles avaient existé; dans l'*Historia Neapolitana* de Giulio Cesare Capaccio, publiée en 1607, on lit un chapitre consacré aux antiquités d'Herculanum [1]; Camillo Pellegrino (*Appa-*

1. *Admiranda antiquitatum Herculanensium a claris Italis descripta, illustrata atque ab obtrectationibus vindicata.* L. I, c. 9.

rato alle antichità di Capua, 1651) dit, en parlant de la ville d'Herculanum, qu'on pense qu'elle occupait le site actuel de la Torre del Greco; le dictionnaire géographique de Baudran, 1682, mentionne les villes détruites; en 1688, Francesco Balzano publiait l'*Antico Ercolano ovvero la Torre del Greco tolta dall' obblio,* plaçant, il est vrai, Herculanum dans un lieu tout différent du véritable; enfin en 1689, une fouille faite sur l'emplacement de Pompéi fit trouver quelques fragments de serrures et une pierre où on lisait le mot POMPEI; seulement on en conclut que là se trouvait une villa de Pompée.

Il est bien difficile de comprendre comment, mentionnée depuis plus de deux siècles par tant d'auteurs différents, Pompéi put rester enfouie pendant 1676 ans, quand la cendre recouvrait à peine le sommet de ses édifices, quand la plus haute muraille du grand théâtre s'élevait au-dessus du sol, quand les remparts, ayant retenu dans leur enceinte toutes les matières que le volcan avait vomies, marquaient distinctement toute l'étendue de ses constructions; quand le célèbre architecte Dominique Fontana, chargé, en 1592, de conduire les eaux du Sarno à la *Torre dell'*



Découverte d'Herculanum.

Annunziata, creusait un canal souterrain qui traversait la ville et rencontrait souvent les substructions de ses édifices; quand le nom de *Cività* donné à cet endroit semblait annoncer qu'il restait encore quelque souvenir de la ville qui y avait existé.

Il est bien plus étonnant encore de voir Herculanum, engloutie à plus de vingt mètres sous un massif de pierre, se révéler au monde la première; telle fut pourtant leur destinée.

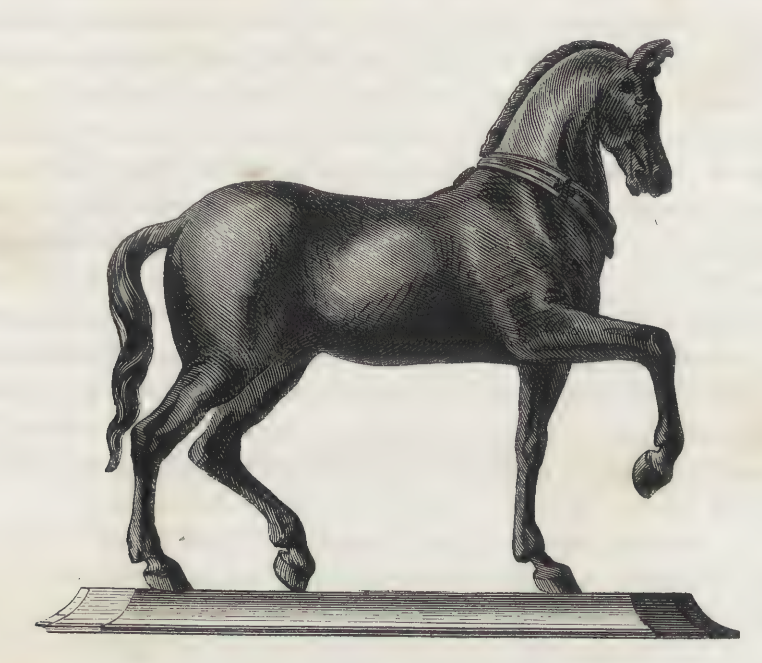
En 1684, un boulanger, creusant un puits à Portici, rencontra quelques ruines romaines; ce puits, qui existe encore aujourd'hui, descendait précisément au milieu du théâtre d'Herculanum! Le prince Emmanuel d'Elbœuf, Français de naissance, envoyé à Naples à la tête d'une armée impériale, y ayant épousé la fille du prince de Salsa, fit en 1706 l'acquisition du terrain où se trouvait le puits et y bâtit un palais. Vers 1713, en élargissant ce puits, il trouva des marbres dont il orna ses terrasses et ses escaliers et trois statues de femmes drapées qu'il envoya à Vienne, d'où elles sont passées à Dresde. De nouveaux travaux exécutés par ses ordres amenèrent, dit-on, la découverte d'un temple circulaire, soutenu par quarante-huit colonnes d'albâtre.

Bientôt le gouvernement napolitain intervint et fit suspendre les fouilles, et ce ne fut que plus de vingt ans après, vers 1736, qu'elles furent reprises par ordre du roi Charles III. Une nouvelle entrée fut pratiquée à Resina, et l'on découvrit successivement le théâtre, des basiliques, des édifices privés, des inscriptions et des médailles qui ne laissèrent aucun doute sur l'identité de ces ruines avec celles de la malheureuse cité d'Herculanum.

Une anecdote rapportée par Winckelmann[1] peut donner la mesure de l'esprit qui présida à ces premiers travaux. « Au-dessus du théâtre, dit l'antiquaire allemand, il y avait un quadrige, c'est-à-dire un char attelé de quatre chevaux; la figure placée dans le char était de grandeur naturelle; ce monument était de bronze doré, et l'on voit encore la base de marbre blanc sur laquelle il était assis. Quelques personnes assurent qu'au lieu d'être un char à quatre chevaux, il y en avait trois à deux chevaux chacun; variété dans les rapports qui prouve le peu d'intelligence et de soin de ceux qui ont conduit cette fouille. Ces ouvrages de sculpture, comme on le croira sans peine, avaient été renversés par la lave, écrasés et mutilés; cependant, quand on les a découverts, toutes les pièces existaient encore. Mais de quelle façon s'est-on conduit lorsqu'on a recueilli ces précieux débris? On les mit pêle-mêle sur un chariot qui les transporta à Naples; on les déchargea dans la cour du château, où ils furent jetés indistinctement dans un coin. Ce métal demeura longtemps dans cet endroit, regardé comme de la vieille ferraille; ce ne fut que lorsqu'on se fut aperçu que plusieurs morceaux manquaient pour avoir été dérobés, qu'on résolut de mettre en honneur ce qui en restait; et voici en quoi l'on fit consister cet honneur : on fondit une grande partie du métal pour former en grand les deux bustes du roi et de la reine! »

1. Lettres sur les découvertes d'Herculanum, IV[e] partie.

Heureusement tout le bronze ne fut pas employé à cette destination et, des débris qui restaient, on est parvenu depuis, à force de patience et de talent, à composer un magnifique cheval, qui est aujourd'hui un des morceaux les plus précieux du musée de Naples, où l'on conserve aussi quelques-unes des figures de demi-relief qui ornaient le char lui-même.



Cheval de bronze du théâtre d'Herculanum.

Cependant les excavations prolongées à une profondeur de vingt-quatre mètres, dans un massif très-dur, et sous les villes de Portici et de Resina, étaient fort difficiles et entraînaient des frais considérables; aussi les travaux marchaient-ils très-lentement. En 1748, un laboureur creusant un sillon sur le sol de Cività, près du Sarno, heurta une statue de bronze du soc de sa charrue; on se rappela alors que déjà, en 1689, des paysans avaient trouvé en ce lieu quelques débris antiques, un trépied et un petit Priape de bronze; le terrain fut acquis par le gouvernement et des fouilles furent commencées. Pompéi était découverte ! Bientôt on reconnut qu'à peu de frais on pourrait la dépouiller tout entière de son linceul de cendres, et de ce moment Herculanum fut presque entièrement abandonnée.

Sous la direction de don Rocco Alcubierre, gentilhomme au service du roi Charles III, les travaux commencèrent en avril 1748, du côté de la Torre Annunziata avec douze ouvriers seulement, et dès le 6 on découvrait une belle peinture représentant des guirlandes de fleurs et de fruits, une tête

d'homme et des oiseaux, peinture qu'on enleva avec la muraille; le 18 on trouva le premier cadavre.

Dans le principe on prit Pompéi pour Stabies, puis on crut n'avoir découvert qu'un groupe de maisons isolées, et ce n'est que le 27 novembre 1756 que, dans le journal des fouilles, on voit apparaître pour la première fois le nom de *Pompeiana* qu'avait cependant conservé un des champs qui recouvraient la ville antique [1]. Quand l'erreur fut reconnue on fit aussi quelques tentatives sur Stabies; mais la cherté des terrains et le peu d'importance des objets que l'on découvrit dans cette petite ville y firent renoncer, et toute l'attention du gouvernement se concentra sur Pompéi. On se contenta d'abord de déblayer les édifices pour en retirer tout ce qu'ils pouvaient contenir [2]; puis on les recouvrait avec le produit des fouilles des constructions voisines. Lorsque, le 7 avril 1769, l'empereur Joseph II visita Pompéi en compagnie du roi de Naples Ferdinand Ier, il exprima un très-vif regret de l'adoption d'une marche semblable; le directeur des fouilles, D. Pietro La Vega, lui répondit « qu'on avait procédé ainsi quand on ne croyait pas avoir rencontré une ville, mais que depuis six ans environ, une inscription ayant fait reconnaître Pompéi, on avait commencé à laisser les édifices découverts, tandis qu'auparavant on ne s'occupait que de former un musée. »

Dans cette même visite l'empereur, ayant appris que trente ouvriers seulement étaient employés aux fouilles, avait insisté très-fortement auprès du roi, son beau-frère, pour que ces travaux fussent poussés avec plus d'activité, disant « qu'on devrait y mettre trois mille hommes, que rien de semblable n'existait dans les quatre parties du monde, et que de telles recherches seraient la gloire d'un règne. » Il ne paraît pas que ces généreuses paroles aient eu une grande influence sur l'esprit de Ferdinand Ier, car nous trouvons dans le journal des fouilles que les dépenses totales affectées à Pompéi furent, en 1784, d'environ 8,945 francs; en 1788, de 9,285 francs, et en 1789, de 10,312 francs.

A l'approche de l'armée française les travaux furent entièrement suspendus et tous les ouvriers congédiés dès le 5 janvier 1799, et le 23 du même mois Championnet entrait dans Naples, où il organisait cette république parthénopéenne qui devait avoir si peu de durée. Pendant son court séjour, et malgré ses nombreuses préoccupations, le général français n'oublia pas Pompéi, et par ses ordres furent découvertes les deux maisons qui ont conservé son nom. Les travaux furent suspendus de nouveau pendant la réaction sanglante qui suivit la chute de la république parthénopéenne, arrivée le

1. Pompeianarum antiquitatum historia, curante J. Fiorelli edita. Neapoli 1860.
2. Tout était porté au palais de Portici.

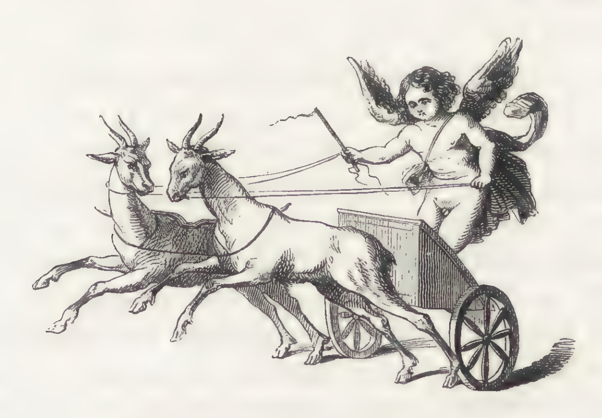
17 juin de la même année, et ils ne furent pas repris pendant la première restauration de Ferdinand Ier, de 1800 à 1806.

Nommé roi de Naples par décret impérial, Joseph Napoléon fit, le 11 mai 1806, son entrée solennelle dans cette ville qu'il devait quitter le 23 mai 1808 pour monter sur le trône d'Espagne. Pendant ce règne de deux années, les travaux recommencèrent à Pompéi le 5 octobre 1807, et avec quelque énergie, grâce à l'intérêt que portait à ces recherches le tout-puissant ministre de la police, Christophe Saliceti; 6,000 ducats (25,000 francs) y furent affectés, et les surveillants et ouvriers atteignirent le nombre de 156; mais il faut ajouter que parmi eux on comptait quantité d'enfants et que ce chiffre ne fut pas toujours maintenu. Enfin en 1808 commença pour Pompéi la plus heureuse des périodes. Murat fut appelé au trône de Naples et la nouvelle reine, Caroline, si différente de celle qui l'avait précédée, prit en quelque sorte sous sa direction ces travaux qu'elle venait visiter presque toutes les semaines ; 2,000 ducats (8,500 francs) y furent consacrés par mois et le nombre des travailleurs, tant ouvriers civils que sapeurs du génie, dépassa parfois six cents, surtout en 1812 et 1813.

Après la seconde rentrée de Ferdinand Ier, en juin 1815, les travaux continuèrent quelque temps avec une certaine activité; mais dès 1819 nous voyons le nombre des ouvriers réduit à quinze ou vingt; en 1821 il n'est plus que de trois ou quatre, et trop souvent même faute de fonds les fouilles sont complétement suspendues. Elles marchèrent lentement, mais enfin elles marchèrent sous les règnes de François Ier et de Ferdinand II. Rien ne marqua le passage de François II sur le trône de Naples : les travaux furent entièrement suspendus du 1er janvier au 19 décembre 1860. Enfin sous le règne de Victor-Emmanuel II et depuis qu'en 1860, la direction des fouilles a été confiée au savant commandeur Fiorelli, une nouvelle ère de prospérité s'est ouverte pour Pompéi et nous trouvons dans les premiers mois de 1861 jusqu'à 500 ouvriers employés aux fouilles. Malheureusement cette ardeur ne s'est pas soutenue ; mais si on peut regretter que des fonds plus considérables ne soient pas consacrés à ces recherches, l'intelligence, la régularité avec laquelle elles sont conduites, la propreté et l'entretien des parties découvertes, l'organisation toute militaire des gardiens qui en a fait un corps honorable, enfin la création de l'école d'archéologie établie à Pompéi même mériteront au gouvernement italien la reconnaissance et les éloges de tous ceux qui s'intéressent à la science archéologique.

Les différentes couches qui recouvrent *la ville des Morts*, comme l'appelait Walter Scott, forment une hauteur totale de $5^{m},50$ environ composée de cendres, de *lapillo* et d'un peu de terre végétale, dont l'épaisseur varie de $0^{m},22$, à $0^{m},60$. Le travail est donc très-facile, le *lapillo* se remuant à la pelle et presque sans le secours de la pioche. Aussi notre impatiente curiosité

s'étonne-t-elle de ne pas voir pousser les travaux avec plus d'activité ; il nous tarde d'avoir le mot de tant d'énigmes que les découvertes qui restent à faire doivent plus tard expliquer ; mais peut-être aussi est-il heureux de voir procéder avec soin au développement des bandelettes qui recouvrent encore cette *cité-momie*. Cette lenteur même est une garantie pour la conservation tant des monuments mêmes que des objets si précieux qui s'y rencontrent à chaque pas. D'ailleurs si, tout en déplorant le sort des infortunés Pompéiens, nous ne pouvons nous défendre d'une sorte de jouissance secrète en retrouvant, après dix-huit cents ans, une ville que le Vésuve nous a conservée pendant tant de siècles, il y aurait peut-être un égoïsme coupable envers les générations futures à regretter ne ne pas contempler aujourd'hui la totalité de la ville. En effet, à moins d'une nouvelle catastrophe, ce que nous voyons maintenant, ne pouvant plus échapper au sort commun, doit bientôt disparaître pour toujours ; mais si les excavations continuent à être faites avec la même lenteur, il est réservé à nos descendants d'hériter de ce que nous n'aurons pu leur ravir. Les générations à venir auront même sur nous cet avantage, qu'en jouissant du spectacle de leurs nouvelles découvertes, elles pourront rétablir à l'aide de nos travaux ce qui aura disparu et composer ainsi un ensemble complet dont nous sommes privés.



Peinture de la maison de Castor et Pollux.

I.



CARREFOUR DE FORTUNATA.



Fontaine des Propylées, ou entrée du Forum triangulaire.

CHAPITRE I

ASPECT GÉNÉRAL



Album.

Il ne faut pas s'attendre, en entrant dans Pompéi, à trouver les monuments grandioses qui attestent encore aujourd'hui l'antique puissance de Rome ; Pompéi n'était qu'une ville de province; ses édifices devaient être proportionnés à son importance politique. Ce que nous devons y chercher, c'est le goût dans l'ornementation, l'habileté dans la distribution des plans et surtout la connaissance de la vie privée des Romains dont nous demanderions en vain l'explication au Colisée et au Panthéon. Cependant, selon toute apparence, la partie de la ville

qui s'offre maintenant à nos regards doit avoir été la plus importante, puisque, indépendamment des temples qu'elle renferme, on y trouve les théâtres, la basilique et les Forum.

« Pompéi offrait le tableau en miniature de la civilisation du siècle ; elle renfermait dans l'étroite enceinte de ses murs un échantillon de chaque objet de luxe que la richesse et la puissance pouvaient se procurer. Dans ses boutiques petites, mais brillantes, ses palais resserrés, ses bains, son Forum, son cirque, dans l'énergie au sein de la corruption et la civilisation au sein du vice qui distinguaient ses habitants, on voyait un modèle de tout l'empire. C'était comme un jouet d'enfant, une optique dans laquelle les dieux semblaient prendre plaisir à conserver la représentation de la grande monarchie de la terre, et que plus tard ils dérobèrent aux yeux du temps pour la livrer à l'étonnement de la postérité et servir d'appui à cette maxime : Rien de nouveau sous le soleil[1]. »

L'aspect général de Pompéi est celui d'une ville à laquelle il ne manquerait que des toits et des habitants ; mais il semble que les uns et les autres ne manquent que de la veille, et l'imagination ne peut s'habituer à la pensée que déjà près de dix-huit siècles se sont écoulés depuis que le Vésuve a fait écrouler les uns et a chassé les autres de leurs demeures.

« Pompéi est sortie de sa tombe silencieuse, brillante encore de couleurs qui n'avaient rien perdu de leur éclat, avec ses lambris dont les peintures toutes fraîches semblaient n'être que d'hier, sans une teinte effacée sur ses pavés de mosaïque. Dans son Forum, les colonnes inachevées, telles que la main de l'ouvrier les avait laissées ; le trépied du sacrifice devant les arbres de ses jardins ; le coffre du trésor dans ses salles ; le *strigile* dans ses bains ; le billet d'entrée dans ses théâtres ; les meubles et les lampes dans ses salons ; dans ses *triclinia* les restes du dernier festin ; dans ses *cubicula* les parfums et le fard de ses beautés infortunées ; mais aussi partout les ossements et les squelettes de ceux que jadis faisaient mouvoir les ressorts de la vie sur ce théâtre en raccourci de la civilisation romaine[2]. »

Les édifices de Pompéi appartiennent pour le style à l'architecture

1. Bulwer. *The last days of Pompei.* B. I, c. 2.
2. *Ibid.* B. V. *Last cap.*

grecque, mais ce style et surtout les plans ont été modifiés par les usages romains. Ces constructions sont généralement de petite dimension, mais rien n'est oublié de ce qui peut les rendre utiles et commodes. L'uniformité de leur distribution est elle-même une preuve de leur accord complet avec les mœurs et coutumes de l'époque. Quant à leur décoration, c'est avec raison que Mazois dit qu'elle est d'un goût tellement uniforme, qu'on serait tenté de croire au premier moment que toute la ville fut ornée par les mêmes artistes et sous la direction d'un seul homme.

Les marbres y sont assez rares et ne se rencontrent guère que dans la décoration des temples et des théâtres; les ornements des autres édifices consistent principalement en peintures murales, en arabesques de stuc et en mosaïques. La profusion de peinture prodiguée jusque dans le plus mince détail d'architecture, jusque dans le plus petit réduit des plus humbles habitations particulières, comme dans les plus vastes salles des monuments publics, est le caractère le plus saillant de cette merveilleuse cité. Les panneaux qui forment les murailles sont toujours revêtus d'une teinte plate noire, rouge, jaune, bleue ou verte, qui a été appliquée *à fresque*, c'est-à-dire sur l'enduit encore frais; les arabesques et sujets ont été peints après coup *sur le fond sec* et, jusqu'à la découverte de la fabrique de couleurs dite *Maison de l'archiduc de Toscane*, on a cru que le procédé employé par les Pompéiens était l'encaustique; il est reconnu aujourd'hui que les couleurs étaient fixées au moyen de la résine.

L'usage des pavés en mosaïque était presque aussi général à Pompéi que celui de la peinture dans l'ornementation des édifices. Les plus simples de ces mosaïques étaient blanches et entourées de filets noirs; beaucoup se composaient de cubes de marbre blanc et noir formant des labyrinthes ou d'autres motifs plus ou moins élégants encadrés par des grecques; mais il en était aussi de plus fines, de plus précieuses, qui offraient de grandes compositions coloriées, telles que la bataille de la maison du Faune, ou de véritables tableaux comme la scène dramatique qu'a signée Dioscoride de Samos. Nous aurons occasion de signaler d'autres modes de pavage plus communs, tels que les galets, l'asphalte, l'*opus signinum*, etc.

La construction des édifices était généralement légère, peu solide; les matériaux ordinaires étaient la lave et les écumes du Vésuve, la birque et une pierre calcaire formée de concrétion par les eaux du Sarno

et contenant des fragments d'arbustes, des roseaux et des herbes pétrifiées. La quantité de bois qui était employée explique l'enfoncement complet de tous les planchers et de tous les toits ; le fer et le bronze jouaient cependant un rôle, et on a remarqué que le fer était souvent à Pompéi appliqué à des usages auxquels les Romains consacraient ordinairement le bronze.

Les rues de Pompéi sont assez étroites ; leur plus grande largeur n'excède pas 7 mètres, y compris les trottoirs[1] ; beaucoup n'ont pas plus de 4 mètres, et je ne parle pas des ruelles plus étroites encore destinées aux seuls piétons ; mais il n'était pas nécessaire que les rues fussent aussi spacieuses que les nôtres, les chars étant en petit nombre et n'ayant pas plus de 1^{m},35 de voie, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par l'examen des ornières que les roues ont tracées dans le pavé[2]. D'ailleurs cette disposition est conforme à l'opinion des anciens, car nous lisons dans Tacite, à l'occasion des embellissements de Rome : « Il en est cependant qui croient l'ancienne manière plus favorable pour la salubrité, parce que ces rues étroites et la hauteur des toits atténuaient l'influence du soleil ; au lieu que maintenant cet espace qui reste à découvert et que ne protége aucune ombre est en butte à toute l'ardeur de l'été[3]. »

Les rues de Pompéi sont généralement régulières et tirées au cordeau, mais quelques-unes cependant font exception ; elles sont pavées de gros blocs de lave de forme polygonale, enchâssés les uns dans les autres et consolidés par des coins de fer[4], des cailloux ou des morceaux de marbre[5] ou de granit introduits entre les joints à coups de masse. Un système différent était adopté pour les endroits où les voitures ne devaient pas passer ; ainsi le Forum et la large rue qui y aboutit, entre le temple de Jupiter et le Panthéon, étaient pavés de grandes dalles rec-

1. Chaque propriétaire était chargé de la confection et de l'entretien de ces trottoirs devant sa propriété ; aussi sont-ils formés de toute espèce de matériaux, tels que la pouzzolane, le ciment, l'*opus signinum*, la brique, les galets, l'asphalte, et même le marbre et la mosaïque. Cette différence peut servir encore aujourd'hui à reconnaître les limites des propriétés.

2. Le pavé était fort mal entretenu ; les dalles sont souvent bouleversées, et dans la rue de Stabia, l'une des plus fréquentées pourtant, j'ai mesuré des ornières qui n'avaient pas moins de 0^{m},20 de profondeur.

3. Ann. L. XV, 43.

4. *Voy.* la rue des Tombeaux et la *via della Casina dell' Aquila.*

5. *Voy.* la rue de la Marine entre la Basilique et le temple de Vénus.

tangulaires placées par lignes dans le sens de leur longueur, qui atteignait quelquefois $1^m,20$, sur une largeur de $0^m,55$.

Dans les rues, la chaussée, encaissée entre deux trottoirs élevés, *margines*, et munis de bornes, *metæ*, devait former une espèce de torrent presque infranchissable pendant les mois de décembre et de janvier où les pluies tombent dans ce pays avec une si terrible abondance.



Rue de Stabia.

Pour obvier à cet inconvénient, on avait ménagé, de distance en distance, des rangées de pierres ovales et saillantes entre lesquelles les roues des chars devaient passer[1], et qui permettaient de traverser les rues à pied sec et en outre dispensaient en tout temps de descendre des trottoirs, toujours plus élevés que les nôtres et atteignant parfois la hauteur de 50 centimètres. Quelquefois à l'entrée des ruelles inacces-

1. « Ces pierres, dit avec raison Dyer, n'avaient pas beaucoup d'inconvénient pour les *bigues* ou chars à deux chevaux dont les roues passaient facilement dans les espaces vides ainsi que les chevaux librement harnachés. » (POMPEII, 2e édit. 1868, p. 71.) Comment faisaient les chariots attelés d'un seul cheval?

sibles aux voitures, ces pierres faisaient suite aux trottoirs sans interruption et formaient une sorte de pont sous lequel étaient ménagés des passages pour l'écoulement des eaux[1].

Les bornes et les pierres qui forment les bordures des trottoirs sont souvent, et surtout devant les boutiques, percées de trous qui servaient à attacher les chevaux.

Les principales rues découvertes jusqu'à ce jour sont : la *Voie des Tombeaux* ou faubourg *Augusto-Felix*, qui conduisait d'Herculanum à la porte de Pompéi; la rue *Consulaire* ou *Domitienne*, qui lui fait suite dans la ville qu'elle traverse en partie du N.-O. au S.-E.; la rue qui rencontre celle-ci à angle droit et qui sous les trois noms de rue des *Thermes*, de *la Fortune* et de *Nola*, se dirige du S.-O. au N.-E. jusqu'à la porte de Nola; la rue des *Augustals* ou du *Temple d'Auguste*, qui est à peu près parallèle à la rue de *la Fortune;* la rue des *Orfévres* ou de *la Fontaine d'abondance*, devant le premier nom à la quantité de bijoux trouvés dans ses boutiques, et qui, partant à angle droit du côté oriental du Forum, longe l'édifice d'Eumachia; et la rue du *Forum*, qui commence à l'angle N. du Forum, à côté du temple de Jupiter et vient, en séparant la rue des *Thermes* de celle de *la Fortune*, changer son nom en celui de *Mercure* et aboutir à la muraille septentrionale de la ville. Nous verrons que cette dernière était une des plus commerçantes de Pompéi; enfin, du nord au sud se dirigeait la rue de Stabia, qui s'étendait de la porte du Vésuve à celle de Stabia[2].

Du côté du N.-E. on arrivait à Pompéi par la voie Popilienne, qui, traversant Nola, s'étendait jusqu'à Reggio; enfin une troisième voie franchissait le Sarno et, se partageant aussitôt en deux branches, gagnait Stabia et Nuceria.

Presque toutes les rues de Pompéi nous offrent des fontaines, placées le plus ordinairement à l'angle des carrefours. La plupart des grands édifices en renferment également. La ville, s'élevant sur un monticule,

1. *Voy.* Rue de la Fontaine d'abondance, à l'entrée du *Vicolo della Maschera.*

2. Quelques rues de Pompéi n'ont pas recu de dénomination officielle; nous avons cru devoir sur notre plan leur donner des noms empruntés aux principaux édifices qui s'y trouvent, afin de faciliter l'intelligence du texte et nous avons vu avec plaisir que ces noms avaient été acceptés par Dyer, Overbeck et plusieurs autres archéologues. Ces rues sont celles de *Narcisse*, de *Modeste*, du *Faune*, de *Fortunata*, de la *Marine*, de la *Basilique*, d'*Eumachia* et de l'*Ecole*, auxquelles nous avons dû ajouter celle de la *Fontaine du Bœuf*, récemment déblayée.

volcanique, ne pouvait posséder de sources naturelles, ni recevoir les eaux du Sarnus placé à un niveau beaucoup plus bas. Les eaux qui alimentaient ses fontaines durent donc être amenées de loin par quelque aqueduc; elles étaient distribuées dans la ville par des conduites de maçonnerie, de plomb ou de terre cuite que l'on a retrouvées en maint endroit. La disposition des fontaines publiques est très-simple et presque partout la même; elles se composent d'un bassin cubique, *cantharus*, formé de cinq pierres réunies par des crampons de fer. Au-dessus de la dalle postérieure s'élève une petite borne également cubique dont la face présente en relief un mascaron, un mufle de lion, ou un animal jetant l'eau dans le bassin. Celle que nous donnons pour exemple (Planche I) est située à l'angle d'un carrefour formé par une des branches de la voie Consulaire et une autre rue, celle de *Narcisse*, tirée au cordeau et se prolongeant jusqu'aux remparts; elle s'élève en avant de la boutique de Fortunata (Pl. 12), que nous aurons occasion de décrire, et fait face à l'un des côtés de la voie Domitienne. Le bas-relief grossièrement sculpté représente un aigle enlevant dans ses serres un quadrupède qui paraît être un lièvre.

La vignette qui se trouve en tête de ce chapitre présente une autre de ces fontaines placée à l'angle des Propylées du Forum triangulaire (Pl. P). Dans la figure qui la décore, les uns croient voir une tête de Faune, les autres simplement un masque tragique. Les eaux pluviales et celles qui provenaient du trop-plein des fontaines étaient conduites hors de la ville par des égouts pratiqués sous les trottoirs. La vignette placée à la fin de ce chapitre offre les embouchures d'un des principaux égouts de Pompéi. Les eaux de plusieurs rues se dirigeant vers ce point, on leur avait ouvert deux passages communiquant à un aqueduc qui, après avoir traversé les remparts de la ville, laissait tomber du haut de ces murailles les eaux qui allaient se perdre à la mer du côté du port.

Les murailles qui bordent les rues de Pompéi méritent d'attirer l'attention du voyageur; sans parler des innombrables inscriptions peintes ou gravées à la pointe[1], des enseignes et des caricatures qui y sont tracées et qui seront décrites dans le cours de cet ouvrage, on y

1. Ces inscriptions, dont nous citerons quelques-unes, ont été recueillies et publiées par le P. Garrucci : Inscriptions gravées au trait *sur les murs de Pompéi.* In-4°. Bruxelles, 1854.

trouve l'explication d'un mot mentionné souvent dans les auteurs anciens et dont cependant, jusqu'à la découverte de Pompéi, la signification n'avait pas été parfaitement comprise : je veux parler du mot *Album*, le Λεύκωμα des Grecs. Nous savons maintenant qu'on appelait ainsi un panneau de muraille blanchi sur lequel on traçait au pinceau les actes publics ou les annonces particulières. Pompéi a présenté plusieurs exemples de ces *Albums*, mais il en est un qui, eu égard à une semblable destination, est vraiment monumental. L'extérieur du mur d'enceinte du collége des ouvriers en laine ou édifice d'Eumachia (Pl. K.) présente, sur la rue de la Fontaine d'abondance, vingt-trois compartiments (Pl. I.), séparés par des pilastres et surmontés de frontons alternativement ronds et triangulaires, mais la plupart aujourd'hui détruits[1]. Les panneaux peints en blanc étaient couverts d'inscriptions rouges et noires; il y en avait même de tracées en blanc sur le fond noir du soubassement. Malheureusement ces inscriptions sont aujourd'hui presque toutes illisibles; mais Mazois a encore pu en déchiffrer plusieurs qu'il a publiées. La première, dont nous parlerons à l'occasion de l'amphithéâtre, est une annonce de combats de gladiateurs; deux autres sont des invocations adressées aux Édiles par la corporation des orfévres auxquels, comme je l'ai dit plus haut, cette rue paraît avoir été spécialement affectée, et par un maître d'école. Elles sont ainsi conçues :

C. CVSPIVM PANSAM ÆD.
AVRIFICES VNIVERSI
ROG.

« Tous les orfévres invoquent Caius Cuspius Pansa, édile. »

SABINVM ET RVFVM ÆD. R. P. D.
VALENTINVS
CVM DISCENTES
SVOS ROG.

« Valentinus et ses élèves invoquent Sabinus et Rufus, édiles dignes de la république[2]. »

Il avait certes besoin d'invoquer la protection des Édiles, ce maître d'école qui commettait le grossier solécisme d'écrire *cum discentes suos*

1. *Voy.* la lettre en tête de ce chapitre.
2. Cette inscription a été trouvée le 26 janvier 1815 (Pomp. Ant. Hist., III, 169).

pour *cum discentibus suis*[1]. L'Album se continuait au mur postérieur de l'édifice d'Eumachia, sur la ruelle qui porte le nom de cette prêtresse. Ce mur, très-élevé et soutenant des terres, menaçait ruine et a dû être étayé; il n'a de pilastres et de frontons que dans sa partie supérieure; le bas est uni jusqu'à plus de deux mètres de hauteur et conserve encore quelques traces d'inscriptions.

Les autres *Albums* trouvés à Pompéi ne sont que de simples murailles blanchies et dénuées de tout ornement. Nous verrons que celles de la porte d'Herculanum avaient été elles-mêmes employées à cet usage[2].

Après ce premier coup d'œil jeté sur l'ensemble de Pompéi, nous allons examiner en détail ses divers monuments, commençant notre revue par les édifices sacrés que l'on a déjà découverts en grand nombre et qui, s'ils ne peuvent se comparer aux grands temples de l'antiquité qui sont parvenus jusqu'à nous, ne sont peut-être pas moins précieux pour l'histoire, n'ayant point été défigurés par des restaurations, ni détournés de leur destination première.

1. Une autre inscription du même genre trouvée en 1831 dans la rue de la Fontaine contient la même faute:

C. CVSPIVM PANSAM ÆD. D. R. O. V. F.
SATVRNINVS CVM DISCENTES ROGAT.

(POMP. ANT. HIST., IV, 224.)

2. C'est évidemment un *album* de ce genre qui est désigné dans ces vers de Plaute, que la plupart des éditeurs et commentateurs avaient modifiés faute de les comprendre :

..... *Nœ isti faxim nusquam adpareant*,
Qui hic albo pariete *aliena oppugnant bona.*

PERSA, act. I, sc. 2.



Égout.


E. BRETON DEL. TRICHON.

TYP. J. CLAYE.

TEMPLE D'ISIS.



Temple de Vénus.

CHAPITRE II

TEMPLES. AUTELS



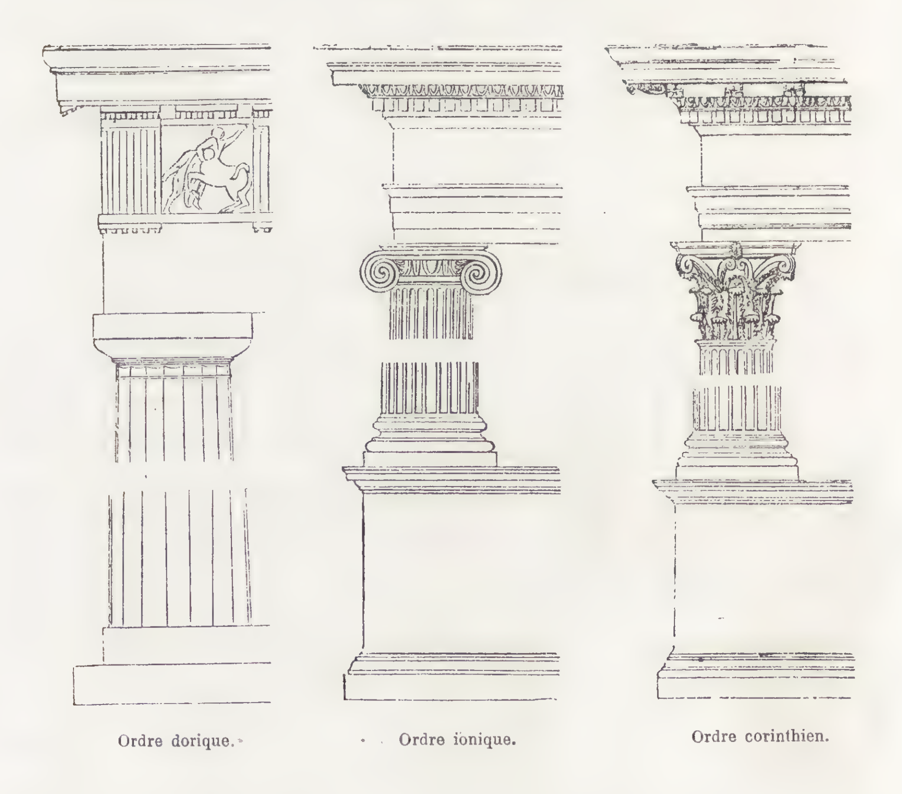
Peinture de la maison de Pansa.

Le culte des innombrables divinités du paganisme ne pouvait manquer de laisser sur le sol de Pompéi de nombreuses traces de son passage ; aussi, dans la seule partie découverte jusqu'à ce jour, ne compte-t-on pas moins de huit temples sans parler des laraires, autels, etc., qui sont pour ainsi dire innombrables. Fidèle au système que nous avons adopté et

que nous suivrons invariablement dans cet ouvrage, nous ferons précéder la description des temples de Pompéi de quelques considérations sur les temples antiques en général, afin de faciliter à nos lecteurs l'intelligence de ce qui devra suivre, et aussi pour ajouter à l'intérêt de ces précieuses ruines en faisant connaître la destination de chacune de leurs parties.

Il ne saurait entrer dans notre cadre de traiter à fond la question des divers ordres d'architecture; nous ne pouvons cependant nous dispenser de donner ici quelques notions essentielles sur les règles qui ont présidé à leur composition.

On appelle *ordre* l'ensemble de certaines formes caractéristiques, de certaines proportions qui déterminent la décoration et la mesure de la colonne et des autres membres d'architecture d'un édifice. Les ordres sont au nombre de cinq, dont trois seulement appartiennent à la Grèce, tandis que les deux derniers sont d'invention italienne. Des trois

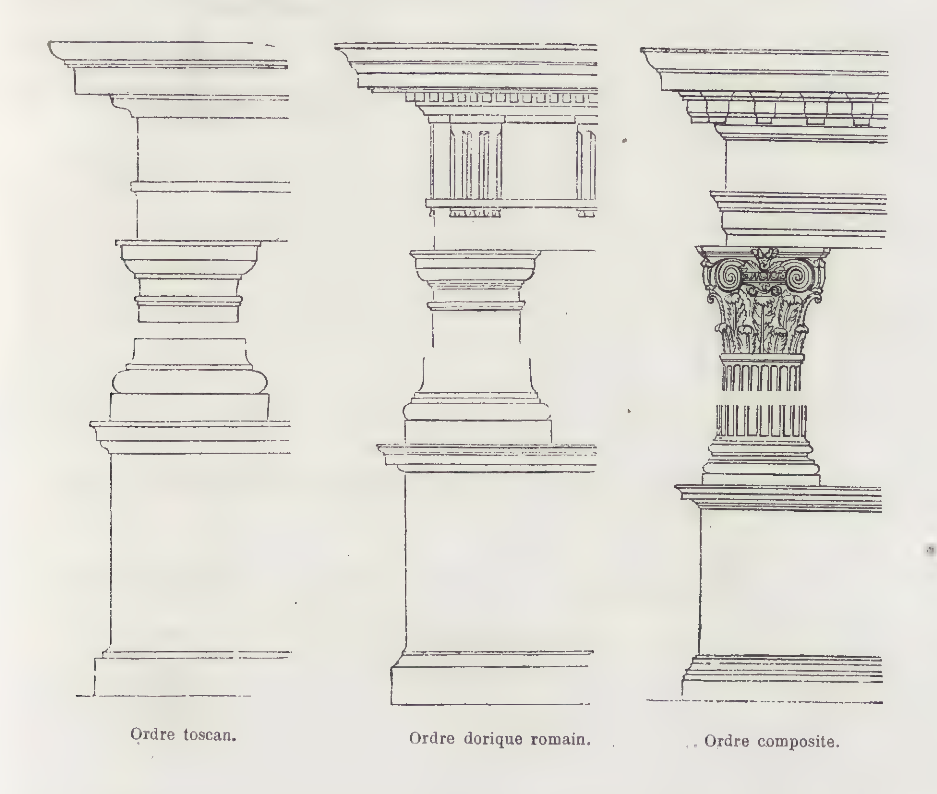


Ordre dorique. Ordre ionique. Ordre corinthien.

premiers, le plus ancien de tous est l'ordre dorique; c'est celui que l'on retrouve dans les édifices de la plus belle période de l'art. Plus

tard s'introduisirent successivement les ordres ionique et corinthien, plus élégants, plus riches, mais aussi moins majestueux et ne présentant pas, comme le dorique, une noble simplicité unie à la pensée d'une durée presque éternelle.

Les ordres italiens occupent les deux extrémités de l'échelle architecturale; le premier, le toscan, le plus massif de tous, paraît être



Ordre toscan. Ordre dorique romain. Ordre composite.

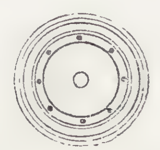
une réminiscence du dorique importé en Italie par les colonies grecques. Le composite, au contraire, formé, ainsi que son nom l'indique, d'un mélange du corinthien et de l'ionique, fut une invention des architectes romains qui, ne pouvant trouver rien de plus pur, de plus noble que les ordres grecs, et cependant éprouvant le besoin d'innover, imaginèrent un ordre qui au moins pouvait paraître l'emporter sur les autres par la profusion, je dirai même l'excès d'ornementation.

Disons maintenant comment ces divers systèmes furent appliqués aux édifices de l'antiquité et en particulier aux monuments religieux auxquels ce chapitre doit être consacré.

Les édifices dédiés aux dieux recevaient, suivant leur usage et

leur importance, les noms de *templum*, *fanum*, *delubrum*, *ædes* ou *ædicula*. D'autres noms indiquent leur forme et la disposition de leur plan.

On appelait temple *monoptère* celui qui offrait simplement une coupole portée par des colonnes disposées en rond et dont le sanctuaire n'était pas fermé. Le temple à antes, *in antis* [1], fut le premier à ordon-



Temple monoptère.



Temple in antis.

nance régulière, selon la classification de Vitruve [2]. Ce temple, le plus simple de tous les temples à colonnes, présentait à la façade deux colonnes seulement, et aux extrémités des murs latéraux prolongés au niveau de ces colonnes et appelés *antes*, deux pilastres. Le temple *prostyle* diffère de celui-ci en ce que l'on substitue deux nouvelles



Temple prostyle.



Temple amphiprostyle.

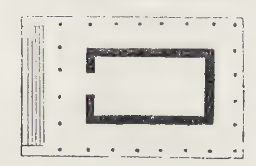
colonnes aux pilastres des antes. Le temple *amphiprostyle* ou *double prostyle* présentait quatre colonnes à la façade et quatre à la face postérieure.

Au reste, cette désignation de *prostyle*, bien qu'employée par Vitruve dans le sens que nous indiquons ici, peut s'appliquer à tous les temples qui ont des colonnes à la façade, puisque *prostyle* veut dire simplement *qui a des colonnes en avant;* il vaut donc mieux employer la dénomination de *tétrastyle* (à quatre colonnes), dont je vais parler tout à l'heure.

Dans les temples *périptères*, les colonnes entouraient entièrement l'édifice; les portiques latéraux étaient désignés par le mot *alæ*, ailes;

1. Ναὸς εν παράστασι chez les Grecs.
2. L. II, c. 2.

c'est à cette catégorie qu'appartiennent les plus beaux temples de l'antiquité. Cette colonnade, ce portique régnant tout autour du temple, lui donnaient une apparence grandiose, quoique tendant à resserrer la *cella* [1], qui se trouvait réduite à des proportions assez étroites. Ce fut pour remédier à cet inconvénient, tout en conservant à l'édifice son aspect noble et élégant, qu'on inventa le temple *pseudopériptère*, ou *faux périptère*, dans lequel les colonnes des ailes et de la façade postérieure sont engagées dans les murs de la *cella*, qui s'agrandit ainsi de tout l'es-

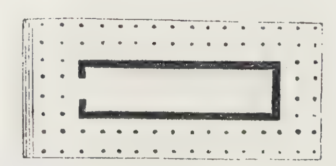


Temple périptère.

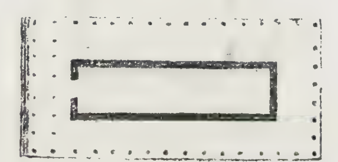


Temple pseudopériptère.

pace qui, dans les temples périptères, séparait sa muraille des colonnes du portique. Un double rang de colonnes entoure les temples *diptères*.



Temple diptère.



Temple pseudodiptère.

Enfin dans les temples *pseudodiptères*, le second rang de colonnes n'existe qu'à la façade.

Les colonnes étaient toujours en nombre pair dans les façades des temples, car autrement il s'en fût trouvé une au milieu, devant la porte, et suivant qu'on en comptait quatre, six, huit, dix ou douze, les temples prenaient la dénomination de *tétrastyle, hexastyle, octastyle, décastyle* ou *dodécastyle*. Les temples avaient aussi reçu des noms tirés de la largeur de leurs entrecolonnements comparée au diamètre des colonnes; le temple *pycnostyle* avait l'entre-colonnement d'un diamètre

1. On appelle *cella* la partie du temple enfermée par ses murs, en un mot l'intérieur du temple proprement dit.

et demi, le *systyle* de deux diamètres, l'*eustyle* de deux un quart, le *diastyle* de trois, et l'*arœostyle* de quatre.

Certains temples, que les Grecs appelaient *hypèthres* et les Romains *subdiales*, n'avaient point de toiture ou au moins étaient en partie découverts.

Les temples étaient généralement assez petits; la *cella* n'avait que l'étendue nécessaire pour la statue et l'autel, ce qui était suffisant, puisqu'en général chacun sacrifiait en particulier. On ne donna une plus grande étendue qu'au temple de la divinité protectrice d'une ville ou d'un peuple, et on ajouta parfois à cette étendue en entourant le temple entier d'une enceinte appelée *peribolus*, comme nous le verrons à plusieurs de ceux de Pompéi.

A l'opposé du temple grec, qui reposait sur des degrés, le temple romain était élevé au milieu du péribole, sur un soubassement ou *podium* auquel on montait par un perron qui devait toujours être composé d'un nombre impair de marches, afin que le pied droit qui devait gravir le premier degré fût aussi posé le premier dans le temple.

Le porche, qui précédait le temple et sous lequel était la porte, s'appelait indifféremment *frons*, *pronaos*, *prodromos* et *anticum*. *Frons* désignait cependant d'une manière plus spéciale la façade tout entière. L'extrémité opposée du temple portait le nom de *posticum*; quelquefois on y ménageait une pièce appelée *opistodomos* par les Grecs, qui y renfermaient des ex-voto, le trésor du temple ou même le trésor public; *penetrale* par les Romains, qui y accomplissaient les rites les plus mystérieux de la religion.

Enfin la *cella* ou sanctuaire portait les noms de *domos*, *secos* ou *naos*, et le lieu où était placée la statue de la divinité, celui de *thalamos*, lit.

Ces préliminaires posés, arrivons à la description des temples de Pompéi.

Temple grec. Au sud-ouest des théâtres, et au milieu du grand portique ou Forum triangulaire dont nous parlerons en son lieu, s'élevait le plus ancien[1], le plus respectable et aussi le plus pur des édifices de Pompéi. (Pl. A); il n'en reste malheureusement aujourd'hui que

1. Le comte de Clarac (*Fouilles faites à Pompéi*) le fait remonter jusqu'au VIIIe siècle avant J.-C.; ce serait ainsi un des plus anciens spécimens de l'art grec.

« On a supposé, dit Dyer, que ce temple avait été élevé sur l'emplacement d'une fabrique de

quelques débris épars sur les cinq degrés qui l'entouraient, et tout fait présumer que ce monument était déjà en ruine avant la destruction de Pompéi. Son état de dégradation tient peut-être aussi à la position de l'édifice qui, situé dans l'endroit le plus élevé de la ville, n'a pu être entièrement recouvert par les cendres, et a dû ainsi, dès une époque reculée, être dépouillé de ses pierres et de ses colonnes. Sa découverte eut lieu de 1767 à 1769.

Son plan était entièrement conforme à celui des temples grecs, et le style de quelques fragments de son architecture ne permet pas de douter que ce monument n'ait été un des premiers construits par la colonie grecque qui fonda Pompéi. Ce temple était octastyle et périptère; on voit par les deux tronçons de fûts qui, seuls, subsistent encore, que les colonnes avaient 1m,245 de diamètre à la base. Les quatre chapiteaux doriques que l'on a retrouvés sont presque entièrement semblables à ceux des temples de Sélinunte et de Pæstum; ils sont sculptés dans le calcaire formé par le dépôt des eaux du Sarno.



Temple grec.

Le temple entier occupe un espace rectangulaire de 31 mètres de long à la base, sur 20m,50 de large; il est élevé sur un soubassement formé de cinq degrés de 0m,35 de hauteur. Comme ces degrés eussent

poteries encore plus ancienne d'après les fragments de vases et de tuiles découverts sous son soubassement. »

été fort incommodes, on avait construit au milieu de la façade un perron de neuf marches. Au centre du stylobate s'élevait le sanctuaire, qui, avec son *pronaos*, couvrait une surface de 13m,50 sur 5m,50. Par une porte large de 2m,20, on entrait dans le *pronaos*, large de 3m,40 et profond de 4 mètres. Un renfoncement dans le mur de droite de la *cella*, à la hauteur de la séparation du *pronaos* et du sanctuaire, semble avoir servi d'entrée détournée pour pénétrer dans le dernier sans ouvrir la porte principale [1].

Au centre du sanctuaire, profond de 6m,30, est un piédestal rond de 1 mètre de diamètre et 0m,55 de hauteur, qui dut porter la statue du dieu. Cette *cella* est presque entièrement détruite, et une seule assise permet d'en reconnaître le plan.

Rien n'a indiqué d'une manière positive à quelle divinité cet édifice était consacré; le savant continuateur de Mazois, Gau, suppose qu'il put être dédié à Neptune; sa situation élevée et dominant la mer, le commerce maritime auquel s'adonnaient les habitants de Pompéi, rendent cette conjecture très-probable.

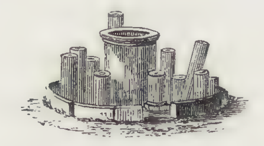
Enceinte sacrée. En avant de la façade du temple sont les restes d'une enceinte (Pl. X) que W. Gell croit avoir servi à renfermer les victimes avant le sacrifice et que Gau regarde comme destinée au dépôt des cendres sacrées. La première de ces hypothèses est détruite et la seconde paraît confirmée par un petit mur à hauteur d'appui qui, régnant sur trois côtés de l'enceinte, dut servir à retenir les cendres amoncelées. A gauche de cette enceinte sont trois autels, dont le plus grand dut servir à l'immolation des grosses victimes, et le second, plus élégant, à celle des petites; le troisième, placé au milieu, n'était sans doute qu'un autel pour les libations.

Bidental (Pl. B). Derrière l'enceinte est un petit édifice bien autrement curieux, et le seul sans doute de ce genre qui soit parvenu jusqu'à nous. Il a été découvert en 1796.

Les Romains appelaient primitivement *puteal* la margelle d'un puits; mais ce nom fut appliqué bientôt à de petites enceintes circulaires qu'on élevait autour des places consacrées et, le plus souvent, sur les

1. Nous retrouverons cette disposition à la maison dite du *Taureau de bronze* et à celle des Diadumènes, et nous la ferons mieux comprendre à l'aide des plans.

lieux qui avaient été frappés de la foudre[1], afin qu'ils ne pussent être souillés par un pied profane[2]. Il faut se garder de confondre avec le *puteal* ce que les Romains nommaient *bidental* et qui était un édifice



Bidental.

consacré par l'immolation d'une brebis de deux ans, *bidens*. Cette dénomination fut appliquée plus tard au petit temple circulaire qu'on élevait autour d'un *puteal*[3]. Tel est le monument de Pompéi, qui se compose d'un *puteal* entouré d'un *bidental* en forme de temple monoptère. Son diamètre total est de 3m,70 ; il était entouré de huit colonnes de tuf doriques sans base, de 0m,46 de diamètre, supportant soit une coupole, *tholus*, soit un simple entablement circulaire appelé *epistylium*. Sur un fragment de cet entablement on a trouvé une inscription osque que l'on traduit ainsi : *Nitrebius ter meddixtucticus septo conclusit.*

« Nitrebius, trois fois *meddixtucticus*[4], a renfermé *ce lieu* dans cette enceinte. »

1. C'étaient les aruspices qui étaient chargés de cette consécration :

Atque aliquis senior qui publica fulgura condit...
JUVÉNAL, *Sat.* VI.

Ces lieux étaient regardés comme dédiés à Pluton et aux autres divinités infernales.

2. Le plus ancien *puteal* dont l'histoire fasse mention est celui qui fut construit dans le Forum romain par Sempronius Libon, l'an de Rome 559 ; ce préteur ayant établi son tribunal auprès de ce monument, celui-ci devint le point de réunion des plaideurs, et ses successeurs ayant imité son exemple, le mot *puteal* fut bientôt à Rome synonyme de tribunal.

« Roscius te priait de l'assister demain, avant la seconde heure, auprès du *puteal*. »
.... *Ante secundam*
Roscius orabat sibi adesses ad puteal cras.
HORACE, l. II, *Sat.* 6.

3. C'est pour cette raison que Perse fait participer le *bidental* à l'inviolabilité du *puteal* et le nomme :

.... *evitandumque bidental.*
Sat. II.

Horace l'appelle :

.... *Triste bidental.*
Ars poet., v. 47

4. Titre du principal magistrat des villes de Campanie.

Temple d'Isis. On sait que le culte d'Isis s'introduisit à Rome sous la dictature de Sylla et fut généralement adopté sous les premiers empereurs. Les Pompéiens lui avaient élevé un temple (Planche II) qui fut renversé par le tremblement de terre, seize ans avant la grande éruption de l'an 79, et rebâti par Nonnius Popidius Celsinus, ainsi que nous l'apprend une inscription trouvée le 20 juillet 1765[1] au-dessus de la porte latérale et qui, transportée au musée de Naples, a été remplacée par une copie :

N. POPIDIVS N. F. CELSINVS
ÆDEM ISIDIS TERRÆ MOTV CONLAPSAM
A FVNDAMENTO P. S. RESTITVIT HVNC DECVRIONES OB LIBERALITATEM
CVM ESSET ANNOR. SEXS. ORDINI SVO GRATIS ADLEGERVNT.

« Nonnius Popidius Celsinus, fils de Nonnius, a fait relever entièrement à ses frais le temple d'Isis renversé par un tremblement de terre. A cause de cette libéralité, les décurions l'ont associé gratis à leur ordre à l'âge de soixante ans[2]. »

Cette inscription est d'autant plus intéressante, qu'elle peut éclaircir une partie des inconséquences que l'on trouve dans l'architecture de cet édifice, ainsi que de ceux qui l'avoisinent, telles que le déplacement de quelques colonnes, le renversement de certaines pierres qui avaient fait partie de la construction primitive, etc.

Le temple d'Isis (Pl. C) est un des plus complets et des plus curieux qui soient parvenus jusqu'à nous; il fut découvert le premier de tous ceux de Pompéi, de 1764 à 1776. Cet édifice, situé derrière les gradins du grand Théâtre, est d'une belle architecture et construit en

1. On crut d'abord que le temple d'Isis mentionné dans cette inscription devait être celui dont les restes existaient au milieu du forum triangulaire (Pomp. Ant. Hist., I, 175). Comment pouvait-on oublier qu'à l'époque reculée de la construction de ce dernier temple, le culte d'Isis n'était pas près d'être introduit en Italie ?

2. Il est difficile de comprendre comment le P. Garrucci peut supposer que ce fut à l'âge de *six* ans que Popidius Celsinus fit reconstruire le temple d'Isis et fut admis au nombre des décurions. Sans parler de son invraisemblance, ce double fait n'est-il pas démenti par l'inscription même où on lit non pas sex, six, mais bien sexs, abréviation de sexaginta, soixante?

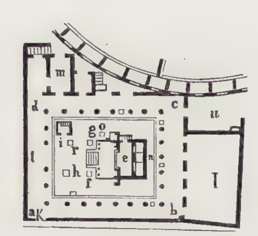
Sur le mur de la maison qui fait face à la porte du temple on put lire, le 7 juin 1766, cette inscription tracée en lettres rouges :

CN. HELVIVM
SABINVM ÆD. ISIACI
VNIVERSI ROG.

« Tous *les prêtres* ou *les sectateurs* d'Isis invoquent Cneius Helvius, édile. »

Pomp. Ant. Hist., I, 189.

briques revêtues d'un stuc très-dur; il occupe un espace de 30 mètres de long sur 18m,45 de large, et se compose d'un sanctuaire placé au centre d'une aire découverte ou péribole *a b c d* qu'environne un portique soutenu par huit colonnes doriques de chaque côté, quatre colonnes et deux



Plan du Temple d'Isis.

piliers à la façade. Ces colonnes, dont le diamètre est de 0m,535, sont rudentées dans toute leur hauteur; le premier tiers est rouge, le reste du fût est blanc. Les chapiteaux sont de tuf recouvert de stuc. Entre les colonnes sont plusieurs autels, et à leur pied règne un cheneau interrompu par de petites auges carrées dont nous aurons occasion d'expliquer la destination.

Par une disposition assez bizarre, motivée sans doute par la forme du terrain dont l'architecte pouvait disposer, l'entrée du temple *k* est placée dans un angle du portique et sur le côté N.-O., qui seul était parallèle à une voie. C'est, ainsi que nous l'avons dit, au-dessus de cette porte qu'était placée l'inscription de Popidius Celsinus. On trouva toutes les garnitures de bronze et la serrure de fer de la porte et aussi quelques fragments de la porte même, qui furent reconnus être de bois de châtaignier.

Près de cette entrée étaient un tronc destiné à recevoir les offrandes et deux élégantes vasques de forme carrée et de marbre blanc, qui durent contenir l'eau lustrale; elles sont aujourd'hui au Musée et sur le bord de l'une d'elles on lit ces mots :

LONGINVS II VIR.

Sous le portique, contre le mur qui fait face au sanctuaire, est une niche *t* dans laquelle était peinte une figure d'Harpocrate; au pied de cette image était un banc de bois presque réduit en poussière. En

avant, le portique présentait un entre-colonnement double formé par deux piliers carrés avec des demi-colonnes engagées.

Au côté méridional du portique on trouva, le 16 février 1765, un hermès de marbre cipollin représentant un homme âgé entièrement rasé; sur sa poitrine est gravée cette inscription :

C. NORBANI
SORICIS
SECVNDARVM[1]
MAG. PAGI
AVG. FELICIS
SVBVRBAN.
EX D. D.
LOC. D.

« *Buste* de Caius Norbanus Sorex...., maître du bourg suburbain Augusto-Felix, *érigé* sur un lieu donné par décret des décurions. »

Également sous le portique, mais du côté opposé, fut découvert, le 4 mars 1766[2], une statuette d'Isis, aujourd'hui au Musée. Cette belle figure a environ 0m,66 de hauteur; les draperies, très-fines et collant sur le corps, étaient légèrement colorées de pourpre avec quelques ornements dorés. La face et les cheveux conservent également des traces de peinture. Ceux-ci, ceints d'une guirlande de fleurs, retombent sur le dos en boucles très-longues et très-fines. De la main droite la déesse tenait un sistre et de la gauche la *croix ansée,* que l'on regarde comme le symbole de l'abondance, comme la clef servant à régler les inondations du Nil. Sur la plinthe de la statue on lit cette inscription :

L. CÆCILIVS
PHOEBVS
POSVIT L. D. D. D.

« Lucius Cæcilius Phœbus a érigé *cette statue* sur un lieu donné par décret des décurions. »

Près de la statue d'Isis on trouva les débris d'un second simulacre de la déesse, que je croirais volontiers avoir été celui placé autrefois

1. Ce mot SECVNDARVM, que nous n'avons pas essayé de traduire, ne paraît avoir été compris par aucun antiquaire, bien qu'il ait donné lieu à diverses dissertations et entre autres à un mémoire de Guarini dans ses *Opuscoli.* On croit le plus généralement que ce Sorex était un acteur chargé des seconds rôles, *secundarum partium,* mais rien n'est moins prouvé.

Sur un hermès sans tête découvert le 16 mars 1820 dans l'édifice d'Eumachia on lit la même inscription, moins le mot *suburbani.* (Pomp. Ant. Hist., IV, 19 et t. III, 23.)

2. *Ibid.*, I, 185.

dans le sanctuaire. La tête, les mains, dont une tenait un sistre de bronze, et les pieds de marbre furent trouvés à leurs places et à leurs distances respectives, mais isolés, ce qui a donné lieu de supposer, avec toute vraisemblance, que le corps était formé de bois qui avait été consumé [1].

Le temple proprement dit *e* est isolé et exhaussé sur huit degrés; il est précédé d'un péristyle formé de quatre colonnes de face et deux en retour. Ces colonnes de tuf avaient des chapiteaux de stuc; une seule a conservé le sien.

Le sanctuaire est un renfoncement rectangulaire large de 4^{m},80, qui était fermé par des portes dont les traces se voient encore sur le seuil. Toute sa largeur, au fond, est occupée par une espèce de grand piédestal haut de 1^{m},75, construit en briques, creux et voûté, et sous lequel on entrait par deux petites portes ménagées aux extrémités. Un étroit escalier placé à gauche du temple ayant permis d'arriver au sanctuaire et de là sous l'autel, plusieurs auteurs ont cru que dans cette cachette pouvait se glisser le prêtre chargé de rendre les oracles au nom de la déesse; il faut avouer que la supercherie eût été bien grossière, car les deux petites portes, aussi bien que l'escalier, étaient exposées à tous les regards et nullement dissimulées. Croyons donc plutôt que ce réduit put servir de resserre pour les objets divers employés à la décoration du temple ou à l'accomplissement des rites sacrés [2].

Les murs du sanctuaire étaient ornés de refends en stuc, et de chaque côté, à environ 4 mètres du sol, de trois consoles qui durent porter des statues ou des bustes. Sur l'autel est le petit piédestal où aurait posé la statue de bois et de marbre dont nous venons de parler.

Dans le sanctuaire en trouva deux crânes humains et, dans deux coffrets de bois brûlé, divers objets d'or dont une très-petite tasse; enfin, deux grands et beaux candélabres de bronze aujourd'hui au Musée.

Aux côtés de la porte du sanctuaire sont deux niches larges de 0^{m},65, hautes de 1^{m},20, décorées de pilastres corinthiens et de frontons en stuc, destinées sans doute aux statues de quelques autres divi-

1. POMP. ANT. HIST., I, 186.
2. Cette opinion est également celle d'*Overbeck*. POMPEJI, Leipzig, 1866.

nités associées aux honneurs rendus à Isis, Συνναῖοι ou Συμβώμοι θεοι, probablement Osiris et Horus. En avant de la niche de gauche est un autel *o* destiné à recevoir des offrandes; il est probable qu'un autel semblable existait au pied de l'autre niche.

Aux côtés du grand escalier étaient deux petits piédestaux *g f*, et près de là on découvrit, le 22 juin 1765, un pilier présentant, sur trois de ses faces, autant de tables de marbre blanc, hautes de 1m,237 sur 0m,504 de large et qui furent détachées et portées au Musée, où elles sont connues sous le nom des *Tables isiaques*. La principale porte, gravées au sommet, quatorze figures dont treize sont tournées vers la première, qui est un peu plus grande et paraît être Osiris. En effet, au-dessous de ces figures, elle présente vingt et une lignes d'hiéroglyphes dans lesquelles Champollion jeune a reconnu une invocation à Osiris et à Isis. Les hiéroglyphes sont d'une grande finesse et conservent des traces de couleurs verte et rouge[1].

Derrière le sanctuaire, dans une niche *n*, fut découvert, le 8 février 1766, un Bacchus isiaque, en marbre grec, brisé en plusieurs morceaux qui heureusement furent tous retrouvés, à l'exception de quatre doigts. Cette statue, haute de 1m,064, était, comme celle d'Isis, peinte et dorée dans quelques-unes de ses parties; on lit sur la plinthe :

N. POPIDIVS AMPLIATVS
PATER P. S.

« Nonnius Popidius Ampliatus père, à ses frais. »

On sait qu'il est à peu près reconnu que le Bacchus des Romains était le même que l'Osiris des Égyptiens. La présence de la statue de ce dieu dans un temple d'Isis est une nouvelle preuve à l'appui de cette opinion.

Les côtés de la niche présentaient une particularité qu'aucun auteur ne paraissait avoir remarquée; on y voyait en relief deux oreilles humaines en stuc. Une seule existait encore en 1854, et de l'autre on reconnaissait seulement la trace; aujourd'hui malheureusement toutes deux ont disparu. Ce singulier moyen de donner aux temples et aux autels des

1. Pomp. Ant. Hist., I, 173

dieux des oreilles pour entendre les prières n'est pas sans autre exemple ; j'ai publié moi-même un autel de la Bonne-Déesse conservé au musée d'Arles et où se retrouvent ces mêmes oreilles symboliques [1].

Revenant à la façade du sanctuaire, on trouve en avant un autel isolé *r* sur lequel étaient consumées les victimes, dont on a trouvé les ossements mêlés aux cendres. Cet autel n'est point placé dans l'axe du sanctuaire, mais vers la gauche, soit pour laisser plus de développement aux pompes sacrées, soit pour faciliter l'accomplissement de certains rites religieux. A droite et faisant pendant à l'autel est un puits antique qui se trouve aujourd'hui servir de regard au canal du Sarno, creusé par Dominique Fontana. A l'époque de son déblayement, il était rempli de cendres noires paraissant provenir de fruits carbonisés [2]. Ce puits pourrait bien n'avoir été qu'un simple trou destiné, comme l'enceinte qui fait face au temple grec, à recevoir les cendres des sacrifices.

Dans l'angle de l'*area*, près de l'autel *r*, s'élève une édicule *i* découverte un peu avant le sanctuaire; elle renferme un escalier qui conduit à une petite cave dans laquelle Bonnucci croit reconnaître un bain destiné à la purification des initiés, un *purgatorium*. Les murs de l'édicule sont ornés de pilastres recouverts d'élégants bas-reliefs en stuc conservant des traces de peinture; celles de ces sculptures qui subsistent encore représentent des *initiés en adoration*, *Mars*, *Vénus et des Amours*, *Mercure et une nymphe*, *des dauphins et des génies*, etc. La corniche était surmontée d'antéfixes de terre cuite représentant des masques exécutés avec beaucoup d'art; un seul a échappé à la destruction.

Dans l'angle *b* de la cour est un petit autel. De ce côté *b c* est une très-grande salle *l* placée derrière le sanctuaire et dans laquelle on entre par cinq arcades; elle paraît avoir été le lieu où se célébraient les mystères et où pénétraient les seuls initiés. Cette supposition est confirmée par les peintures qui la décoraient, et qui, toutes, étaient relatives au culte d'Isis. Les principales ont été sciées et transportées au Musée; on y a reconnu la *déesse avec le sistre*, *Anubis*, *plusieurs prêtres tenant des palmes et des épis*, des *Ubœus* ou serpents à coiffe (*Naja haje*), des *ibis*, des *hippopotames*, des *fleurs de lotus*, etc. C'est aussi du temple d'Isis

1. Introduction a l'Histoire de France, pl. 30. In-f°. Paris, 1838.
2. Pomp. Ant. Hist., I, 182.

que proviennent une superbe coupe de bronze incrustée d'argent, de $0^{m},85$ de diamètre, reposant sur un pied de marbre; un admirable trépied de bronze, soutenu par des sphinx, l'un des plus précieux ornements du Musée; enfin une petite figure accroupie de porcelaine verdâtre, les mains et les bras appuyés sur les genoux et le corps couvert d'une légère draperie.

A la suite de la salle *l* est un passage *u* communiquant au théâtre.

Du côté de l'enceinte, adossées à ce théâtre, se trouvent plusieurs chambres *m* auxquelles on arrivait par des portes ouvertes sous le portique. L'une d'elles, qui a une entrée sur une ruelle conduisant de la rue du Temple d'Isis au théâtre, était la cuisine des prêtres d'Isis. Sur ses fourneaux étaient encore des œufs et des arêtes de poisson. Derrière cette cuisine est un escalier sur lequel furent trouvés couchés les squelettes de plusieurs prêtres, qui périrent dans leur fuite retardée peut-être par le regret d'abandonner le sanctuaire de leur déesse. La pièce voisine de la cuisine, avec laquelle elle communique, était sans doute le réfectoire, car on y trouva une table de marbre sous laquelle étaient des os de poulet; près d'elle étaient d'autres chambres destinées à l'habitation. Dans la plus grande de ces chambres, celle attenant au réfectoire, on trouva un malheureux qui, renfermé au moment de la catastrophe, avait commencé, à l'aide d'une barre de fer, à percer une muraille, mais avait péri étouffé avant d'avoir pu mener à fin son entreprise, dont on voit encore les traces.

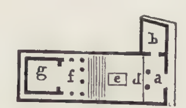
« Non loin de là, dit Dyer, à l'extrémité de la rue de la Fontaine d'Abondance, a été trouvé un autre squelette que l'on suppose être aussi celui d'un prêtre d'Isis; il était couvert de pierres ponces et autres matières volcaniques; sa main, aujourd'hui au Musée, tient encore les débris d'un sac de toile grossière qui contenait 360 monnaies d'argent, 42 de cuivre et 6 d'or; près de lui étaient plusieurs figures appartenant au culte d'Isis, une petite fourchette d'argent, des coupes, des patères en or et en argent, un camée représentant un satyre jouant du tambourin, un anneau orné de pierres et des vases de cuivre et de bronze[1]. »

Enfin, dans une maison voisine du temple, on a trouvé deux sistres de bronze qui sont également au Musée.

1. Pompeii, p. 81.

Le corridor conduisant au théâtre sépare le temple d'Isis du

Temple de Jupiter et Junon (Pl. D), découvert de 1766 à 1768, situé derrière l'Odéon et le plus petit de tous les temples de Pompéi. L'espace qu'il occupe n'a en totalité que 21 mètres de longueur sur 7 mètres de largeur. Son entrée se trouve élevée de 1^{m},18 au-dessus du niveau de la rue, et du seuil on descendait deux marches pour pénétrer d'abord dans un petit portique *a*, dont le toit était soutenu par deux



Plan du Temple de Jupiter et Junon.

colonnes, et qui n'existe plus aujourd'hui; il ouvrait à l'une de ses extrémités sur une petite salle *b* qui servait sans doute d'habitation au gardien du temple ou de resserre pour les ustensiles sacrés. Vient ensuite une *area* ou cour découverte *d*, au fond de laquelle, dans l'axe du monument, s'élève un grand autel de tuf *e*, orné de triglyphes, et dont la forme rappelle celle du fameux tombeau des Scipions du musée du Vatican. W. Gell croit reconnaître dans cet autel le *pulvinar*, espèce de lit sur lequel on couchait les statues des dieux dans les cérémonies religieuses nommées *lectisternes*, qui se pratiquaient dans les temps de calamités publiques. Un perron de neuf degrés, occupant toute la largeur de l'édifice, conduit au sanctuaire que précédait un *pronaos f*, soutenu par quatre colonnes de face, et une en retour de chaque côté en avant des pilastres des *antes*. Aucune de ces colonnes n'est restée à sa place, mais on a retrouvé un des chapiteaux des *antes*, chapiteau de fantaisie, ayant toutefois plus d'analogie avec l'ordre corinthien qu'avec tout autre; il est déposé sur l'autel. Un autre chapiteau, découvert dans la même enceinte, présente au centre une tête barbue d'un grand caractère, qui a donné lieu à bien des conjectures. Gau a cru y reconnaître la tête de Neptune, d'autres celle d'Esculape, et ils en ont tiré la conclusion que ce temple était dédié à l'une de ces divinités. C'est sous le nom de Temple d'Esculape que ce monument est décrit par Dyer[1]. Deux statues

1. Pompeii, p. 138.

médiocres en terre cuite, trouvées dans ces ruines et placées aujourd'hui au Musée, représentent, dit-on, Jupiter et Junon; mais elles ont été prises aussi pour Esculape et Hygie, et de là sont nées de nouvelles conjectures qui ont été émises par Winckelmann dans le premier volume



Temple de Jupiter et Junon.

de l'*Histoire de l'Art*. D'un autre côté, comme on y a trouvé aussi un buste de Minerve, Overbeck a cru pouvoir supposer que le temple était dédié aux trois divinités du Capitole[1]. Aucune de ces suppositions ne nous paraît bien suffisamment justifiée; cependant nous avons cru devoir donner à cet édifice le nom que lui assignent les plans et les ouvrages les plus récents, tout en reconnaissant que de nombreux ex-voto, pieds, mains, etc., en terre cuite, aient pu fournir un argument puissant en faveur de la dédicace du temple aux divinités de la médecine. La *cella g*, dont l'enceinte s'élève encore dans quelques parties à 2 ou 3 mètres au-dessus du sol, était isolée des murs de l'enclos ou péribole par un étroit passage; au fond est un massif destiné à porter la statue de la divinité. Le sanctuaire était pavé de mosaïques, et ses parois étaient revêtues de peintures dont il reste à peine quelques traces.

Temple de Jupiter. A l'extrémité septentrionale du Forum, dont il formait la principale décoration, s'élevait un temple (Pl. E) construit en pierres et en laves revêtues d'un stuc très-dur. Sa position sur la

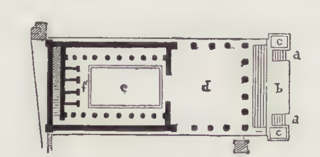
1. Pompeji, I, 98.

place la plus importante de la ville, une tête colossale de Jupiter avec les cheveux et la barbe légèrement colorés en rouge, trouvée dans le sanctuaire lors de sa découverte en 1816 et 1817, ont fait supposer avec vraisemblance qu'il était consacré au maître des dieux[1]. Tout



Temple de Jupiter

indique que ce monument, renversé sans doute par le tremblement de terre de 63, était en pleine restauration à l'époque de la destruction de la ville; sans cela, on ne saurait expliquer la disparition complète d'un grand nombre de colonnes qui n'ont point été retrouvées; de plus, dans un souterrain existaient divers fragments d'architecture qui, évidemment, y étaient emmagasinés en attendant le moment d'être remis à leur place. Plusieurs de ces fragments paraissaient avoir appartenu à d'autres édifices[2].



Plan du Temple de Jupiter.

Le temple de Jupiter était élevé sur un *podium* ou soubassement haut de 3 mètres, auquel on montait par un escalier de 18 marches par-

1. Quelques antiquaires ont voulu reconnaître dans cet édifice le temple de Vénus protectrice de Pompéi, mais les preuves qu'ils apportent à l'appui de leur hypothèse me paraissent trop peu concluantes pour qu'elle puisse être adoptée.

2. Ce souterrain semble être voué à perpétuité à cette même destination ; il sert encore aujourd'hui de magasin pour les objets de gros volume trouvés dans les fouilles.

tagé par un repos. Les dix premiers degrés n'étaient que deux petites rampes *a a* placées aux deux extrémités de la façade et séparées par une esplanade ou *pulpitum b* longue de 10^{m},35 et large de 3^{m},80, qui dut servir à l'accomplissement des cérémonies publiques. Le bas du perron était flanqué de deux larges piédestaux *c c* et de deux plus petits placés en arrière et plus haut, sur l'un desquels étaient encore les pieds d'une statue chaussée de cothurnes. Les huit degrés supérieurs règnent sur toute la largeur de la façade et conduisent au *pronaos* ou porche *d* qui présente à la façade six colonnes de 0^{m},90 de diamètre et trois en retour de chaque côté, plus les *antes* qui font saillie en continuant les murs latéraux de la *cella*. Ce *pronaos* était *pycnostyle*, c'est-à-dire que les entre-colonnements n'étaient que d'un diamètre et demi; sa largeur est de 14^{m},87, et sa profondeur jusqu'au mur de la *cella* de 12^{m},10. Dans son pavé et dans celui de la *cella* sont, sur une même ligne, quatre ouvertures, quatre fentes, longues de 0^{m},90 et larges seulement de 0^{m},10, servant à éclairer les salles contenues dans le soubassement de l'édifice. Quatre autres soupiraux semblables se trouvent dans la *cella* entre la 2e et la 3e colonne et la 5e et la 6e de chaque côté. La longueur de la *cella* est de 18^{m},50 hors œuvre, ce qui donne par conséquent 30^{m},60 pour la longueur totale du temple. Les colonnes du porche étaient d'ordre corinthien; toutes étaient renversées, et il ne restait plus que leurs bases et la partie inférieure du fût, qui nulle part ne s'élevait à plus de 2 mètres au-dessus du sol. On les a égalisées récemment en plaçant quelques boisseaux sur plusieurs d'entre elles; il en est même une que surmonte un chapiteau fruste[1]. D'après leur diamètre, ces colonnes devaient avoir 9^{m},72 de hauteur. Près de l'une d'elles on trouva le squelette d'un malheureux qu'elle avait écrasé dans sa chute. Le sol du *pronaos* était formé de grandes dalles dont plusieurs sont en place. Une grande porte, en avant des pieds-droits de laquelle on reconnaît encore la trace des gonds, donnait accès à l'intérieur de la *cella e*, qui semble indiquer que ce temple était du nombre de ceux que Vitruve nomme *Hypètres*, mot dont j'ai expliqué la signification au commencement de ce chapitre. Il était divisé en trois nefs par deux rangées,

1. Nous avons préféré reproduire ce temple sous l'aspect plus pittoresque qu'il présentait encore il y a peu d'années avant cette espèce de restauration.

chacune de huit colonnes et deux pilastres ioniques qui portaient un entablement et un second rang de colonnes d'ordre corinthien, lesquelles ont entièrement disparu. Des quatre pilastres il ne reste que les bases et une partie de leur élévation en tuf; sur celui qui existe au N.-O., au pied de l'escalier, est déposé un des chapiteaux de ces pilastres.

Les trois nefs étaient fort inégales, celle du milieu ayant $9^{m},30$ de largeur, tandis que les autres n'ont que $1^{m},50$. Le sol présente les restes d'un encadrement en mosaïque blanche et noire qui entourait un pavé de marbre. Les murs étaient couverts de peintures de couleurs éclatantes, mais sans sujet. Autant qu'on peut en juger par ce qui reste, le soubassement était noir avec des fleurs et des filets blancs ; les grands panneaux étaient rouges et séparés par des bandes peintes en marbre jaune, et encadrées de vert; enfin, au-dessus d'une bordure en forme de grecque de diverses couleurs, s'étendait un frise verte, rouge, brune et amaranthe. Outre la tête de Jupiter, on a trouvé dans la *cella* un cadran solaire, une sorte de bouclier, un petit buste adhérant à la muraille, et un groupe de bronze composé d'un vieillard tenant par la main un jeune garçon et d'une femme portant un enfant dans ses bras.

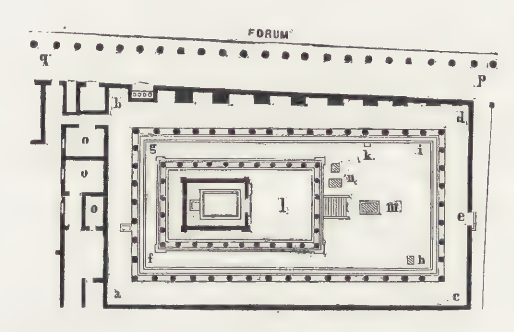
Au fond du sanctuaire sont trois chambres voûtées ou *opistodômes f*, qui servirent probablement à renfermer l'*ærarium*, le trésor de la ville[1], et aussi celui du temple. Enfin, derrière ces salles, on voit un petit escalier dont l'entrée se trouve dans l'angle au fond de la nef de gauche; il conduisait à la galerie élevée que formait le second ordre de colonnes de l'intérieur du temple.

Quelques antiquaires ont supposé que les décurions de Pompéi durent, à l'exemple des sénateurs de Rome, s'assembler dans cet édifice, et que le *pulpitum* du perron servit de tribune aux harangues; en conséquence, ils lui ont donné le nom de *senaculum*. Nous admettons très-volontiers cette hypothèse, car nous savons que chez les anciens, et surtout dans les villes de second ordre, on s'assemblait souvent dans les temples pour délibérer sur les affaires publiques, mais nous rejetons une dénomination qui impliquerait une idée fausse, en supposant au monument qui nous occupe une destination purement civile ; il nous paraît évident que c'était un temple, et si quelque doute subsistait encore

1. Cette opinion est partagée par Overbeck, POMPEJI, I, 90.

il serait détruit par la présence dans le Forum, à 15 mètres environ en avant de la façade, d'un grand autel des sacrifices, massif aujourd'hui dépouillé des marbres dont il était revêtu [1].

TEMPLE DE VÉNUS (PL. F). A l'ouest du Forum et à côté de la basilique, dont il n'est séparé que par une rue, s'élève un temple [2] dont toute l'architecture était brillamment coloriée comme celle de presque tous les édifices de Pompéi, et qui, comme le temple d'Isis, a présenté un exemple de l'enceinte sacrée ou *péribole a b c d*.



Plan du Temple de Vénus.

Ce temple fut reconnu en 1817, mais il ne fut déblayé que dans les années suivantes. Bien que, d'après une belle peinture représentant *Bacchus près de Silène jouant de la lyre* [3], peinture trouvée dans une chambre des prêtres, quelques antiquaires [4] aient supposé qu'il avait pu être dédié au fils de Sémélé, bien qu'Overbeck n'ose se prononcer d'une manière positive [5], il nous paraît plus probable qu'il fut sous l'invocation de Vénus. Ne semble-t-il pas fort naturel que le plus grand temple de Pompéi ait été consacré à la divinité protectrice de la ville; or nous savons que cette divinité était Vénus, dont nous y retrouvons le nom dans de nombreuses inscriptions avec les surnoms de *Physica* et de *Pompeiana*. Nous avons vu en outre que, lorsque Sylla envoya une colonie à Pompéi, elle prit le nom de *Colonia Veneria Cornelia*,

1. Les restes d'un autel du même genre existent à Athènes à égale distance en avant de la façade du Parthénon. E. BRETON, *Athènes*, 2e édit., p. 146.

2. V. la vignette en tête de ce chapitre.

3. HERC. ET POMP., III, pl. 112. OVERBECK. POMPEJI, I, 106.

4. R. GARRUCCI, *Questioni pompeiane*, p. 71.

5. Cet auteur décrit le monument sous le nom de *Temple de Vénus ou de Bacchus*. POMPEJI, I, 101.

nom que nous trouvons rappelé dans une inscription découverte le 8 mars 1817 dans l'enceinte même du temple que nous décrivons :

M. HOLCONIVS RVFVS D. V. I. D. TER.
C. EGNATIVS POSTVMVS D. V. I. D. TER.
EX. D. D. IVS LVMINVM
OBSTRVENDORVM HS. ∞∞∞
REDEMERVNT PARIETEMQVE
PRIVATVM COL. VEN. COR.
VSQVE AD TEGVLAS
FACIVND. CVRARVNT

« Marcus Holconius Rufus et Caius Egnatius Postumus, tous deux pour la troisième fois duumvirs chargés de rendre la justice, d'après un décret des décurions, rachetèrent, au prix de 3,000 sesterces (*env.* 600 fr.), le droit de masquer les jours, et firent élever jusqu'au toit le mur particulier de la colonie *Veneria Cornelia*[1]. »

Enfin, nouvelle preuve à l'appui de notre opinion qui est partagée par Dyer[2], nous savons qu'en décembre 1819, en même temps que l'inscription que nous venons de citer, on trouva une belle statue de Vénus rappelant par sa pose la Vénus de Médicis et un hermaphrodite du plus beau travail dont la place semblait marquée dans le temple de sa mère. Il est vrai qu'on découvrit aussi une demi-figure de bronze de Diane tirant de l'arc qui aurait pu donner lieu à une nouvelle conjecture[3].

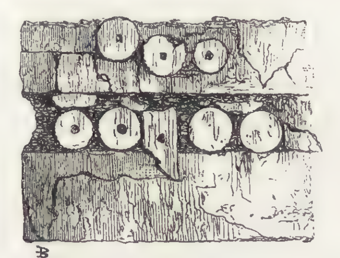
On entre dans le temple par une porte large de 3 mètres placée au midi en face du mur de la basilique; on y montait par deux degrés de pierre calcaire. Dans celui qui forme le seuil, on reconnaît, à l'inspection des entailles, que la porte était à quatre vantaux retenus par des verrous. Cet édifice était d'une étendue presque quadruple de celle du temple d'Isis ; le mur du péribole a intérieurement 54m,20 de long sur 33m,40 de largeur à l'extrémité nord, et 31m,60 seulement à l'extrémité sud, côté de la façade. Cette différence provient de ce que, le terrain n'étant pas rectangulaire, le côté oriental a été rendu parallèle

1. Il serait assez difficile de deviner quel put être ce mur particulier de la colonie *Veneria Cornelia*, et pourtant un sérieux et nouvel examen de notre inscription nous force de renoncer à l'interprétation de Mazois que nous avions adoptée dans la première édition de cet ouvrage. Les abréviations COL. VEN. COR. ne peuvent se lire *Corporationis collegii Veneris*, corporation du collége de Vénus, le mot *Corporatio* ne signifiant autre chose que *Corpulence* et ne pouvant être traduit par *Communauté*.

2. POMPEII, p. 127.

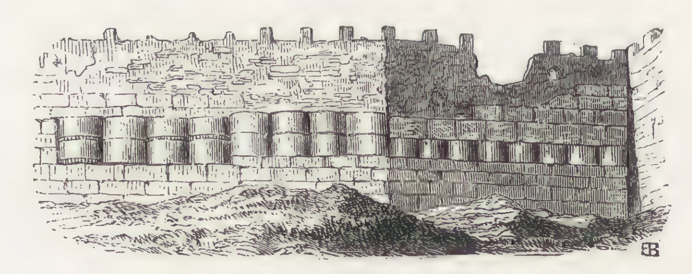
3. POMP. ANT. HIST., IV, 10.

au forum *p q* au moyen d'un élargissement de la muraille de ce côté *b d*, tout en conservant à la colonnade intérieure sa forme régulière. Peut-être aussi ce mur a-t-il été refait ainsi lors de la construction du Forum que l'on croit postérieure à celle du temple. L'angle S.-O. du mur du péribole est construit en partie de tronçons de colonnes provenant d'édifices plus anciens ; quelques-uns, et ceci est surtout apparent à l'intérieur, conservent encore des traces de leur revêtement de stuc.



Mur du Temple de Vénus.

Cette construction nous a rappelé, sur une bien plus petite échelle, une partie des murs de l'Acropole d'Athènes, reconstruite à la hâte pendant l'ambassade de Thémistocle à Sparte[1]; seulement à Athènes les tronçons de colonnes sont placés debout[2]; à Pompéi, ils sont couchés.



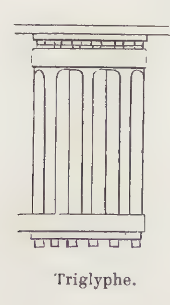
Mur de l'Acropole d'Athènes.

Une autre particularité assez remarquable est que le portique *a b c d* se compose, sur chacun des petits côtés, de neuf colonnes, de sorte que, dans l'axe du sanctuaire, se trouve une colonne au lieu d'un entre-colonnement. De cette bizarre disposition il résulte que la porte *e* don-

1. Plutarque, *Thémistocle*, Polyen., *Stratag.* I, 30.
2. Ernest Breton, *Athènes*, p. 19, 2e édit. Paris 1868.

nant sur la rue n'est point au milieu de l'édifice, mais fait face au quatrième entre-colonnement à partir du mur occidental.

A chacun des grands côtés, le nombre des colonnes du portique est de dix-sept, ce qui donne pour toute l'enceinte un total de quarante-huit colonnes. Il paraît que le temple avait beaucoup souffert du tremblement de terre de 63; la disjonction presque entière des marches du perron, l'absence de toutes les colonnes du sanctuaire et la position hors d'aplomb de l'autel témoignent qu'on ne s'était pas encore occupé de leur reconstruction, les réparations ayant commencé par le portique. Les colonnes, dont les cannelures sont pleines jusqu'au premier tiers, étaient primitivement d'ordre dorique; mais à l'époque des restaurations, on convertit leurs chapiteaux en une espèce de corinthien de fantaisie et des bases furent ajoutées; la frise dorique fut recouverte de stuc, mais celui-ci, tombé presque partout des fragments qui ont été retrouvés et déposés sur le sol entre les colonnes, a laissé à découvert les triglyphes, marques distinctives de l'ordre[1]. Il résulta de cet arrangement un com-



Triglyphe.

posé lourd et disgracieux qui n'a ni l'élégance du corinthien, ni la noblesse du dorique, le chapiteau surtout étant trop écrasé pour l'ordre corinthien. Aux deux angles intérieurs *i h* du portique étaient de petits bassins pour l'eau lustrale, posés sur un pied et appelés *monopodia*. Derrière celui de gauche, entre la première et la deuxième colonne, est un piédestal où deux cercles juxtaposés, légèrement creusés dans le marbre et conservant des trous de scellement, semblent indiquer la

1. Ces fragments avaient été piqués à coups de marteau pour faire adhérer le stuc. Les triglyphes, τρίγλυφοι, de τρεῖς, trois et γλύφω, graver, ainsi nommés parce qu'ils offrent trois canaux parallèles gravés en creux, représentent l'extrémité des solives qui faisaient saillie au-dessous du toit dans la cabane, type primitif du temple grec.

place d'un petit groupe de deux figures de bronze qui probablement versaient dans le bassin l'eau amenée par un tuyau renfermé dans un autre trou carré que l'on voit encore. En avant du même *monopodium* est, dans l'*area*, un petit autel *h*.

A l'intérieur, les murs du portique étaient recouverts de peintures aux vives couleurs, représentant généralement des paysages, des fabriques[1] et des intérieurs avec des figures auxquelles le caprice du peintre a donné des têtes d'homme et des corps d'enfant, ce qui, à l'époque de sa découverte, valut à l'édifice le nom de *Maison des Nains*, qu'il conserva jusqu'au moment où les fouilles continuées firent reconnaître que c'était un temple. Ces grotesques sont représentés jouant ensemble, combattant des crocodiles, ou occupés à des travaux domestiques; une des compositions offre *Achille traînant Hector attaché à son char;* deux autres, *Achille et Agamemnon* et *Priam implorant Achille*. Celles de ces peintures qui n'ont point été portées au Musée sont aujourd'hui presque entièrement détruites; on en trouve cependant encore quelques traces sur le mur oriental.

Autour du portique régnait, sur le bord du toit, un élégant chéneau en terre cuite, décoré alternativement de têtes de lion et de palmettes.

La partie découverte ou *area f g h i* a 44^{m},40 de longueur sur 22^{m},20 de largeur. On y descend par deux degrés suivis d'une sorte de trottoir le long duquel règne un caniveau pour les eaux ayant à chaque angle un petit bassin carré où se déposaient les immondices qu'elles charriaient. Au côté droit, en avant de la cinquième colonne, est un petit piédestal *k* portant une statue de marbre blanc terminée en gaîne, trouvée le 26 février 1817; c'est une figure jeune, d'un aspect mélancolique et dont il serait difficile de déterminer le sexe; toutefois elle paraîtrait plutôt féminine; elle a les épaules entourées d'un manteau qui lui remonte sur la tête. Plusieurs autres termes ont été trouvés dans ce temple; leurs piédestaux existent, mais celui-ci seul était encore à sa place.

Au fond de l'*area*, et entièrement isolé comme celui d'Isis, le temple proprement dit *l* s'élève sur un vaste soubassement ou *podium*

1. V. la vignette en tête de l'Introduction historique.

de 20 mètres de longueur sur $11^{m},85$ de largeur et $2^{m},30$ de hauteur, auquel on montait par treize degrés en pierre calcaire séparés par un repos; les sept dernières marches étaient entièrement bouleversées, mais elles viennent d'être réparées. A la gauche de l'escalier sont déposés les fragments d'une colonne de *cipollino*[1] dont le chapiteau ionique de marbre blanc est surmonté d'un cadran solaire, *solarium*[2]. Cette colonne, trouvée dans le temple, le 14 mars 1817, porte sur un cartel en relief cette inscription :

L. SEPVNIVS. L. F.
SANDILIANVS
M. HERENNIVS A. F.
EPIDIANVS
DVO VIR. I. D.
D. S. P. F. C.

« L. Sepunius Sandilianus, fils de Lucius, et M. Herennius Epidianus, fils d'Aulus, duumvirs chargés de rendre la justice, ont fait placer *cette colonne et ce cadran* à leurs frais[3]. »

Le temple était périptère, c'est-à-dire entouré d'une colonnade; il était hexastyle, présentant six colonnes à la façade; il y en avait dix à chacune des ailes. Ces colonnes ont entièrement disparu; elles enfermaient, au devant de la *cella*, une large plate-forme pavée en mosaïque grossière et qui devait être très-favorable au développement des pompes sacrées. Les murs de la *cella* ne s'élèvent plus guère qu'à 2 mètres au-dessus de cette plate-forme; ils étaient décorés de compartiments ou refends formés par des filets et des oves; ils présentent à

1. Marbre blanchâtre veiné de vert et de gris; les anciens, qui en ont fait un fréquent usage, le nommaient *lapis phrygius*.

2. De *sol*, soleil, et *hora*, heure (Varro, *de ling. lat.*, l. VI, 4); en grec σκιαθήρα, de σκία, ombre, et θηράω, chercher.

3. Nous verrons que ces mêmes magistrats avaient placé un autre cadran solaire dans le forum triangulaire.

Le premier cadran solaire offert au public par un magistrat fut celui que L. Papirius Cursor plaça à Rome près du temple de Quirinus, l'an de Rome 461 (292 av. J.-C.) Pline, L. VII, c. 60.

Plaute, qui écrivait au commencement du VIe siècle de Rome, nous a laissé une plaisante déclamation d'un parasite contre l'introduction des cadrans solaires. Ces vers sont tout ce qui reste d'une comédie perdue, qui était intitulée *Bis compressa seu Beotia :*

« Que les dieux exterminent le premier qui inventa les heures, le premier qui plaça un cadran solaire dans cette ville! le traître qui m'a coupé le jour par morceaux pour mon malheur! Dans mon enfance, il n'y avait pas d'autre horloge que l'estomac, et celle-là est la meilleure, la plus exacte pour avertir à propos, à moins qu'il n'y ait rien à manger. Maintenant, quoique le buffet soit plein, on ne sert que lorsqu'il plaît au soleil. Aussi depuis que la ville est remplie de cadrans solaires, on voit presque tout le monde se traîner amaigri et affamé. »

chacun des angles un pilastre cannelé, et à la façade une large ouverture fermée autrefois par une porte à quatre vantaux, large de 3^{m},30. On reconnaît encore dans le seuil les cavités qui en recevaient les pivots et les verrous. A l'intérieur, les murs de la *cella* n'ont que des refends de stuc blanc sans aucun ornement. Le pavé est un assemblage de marbre entouré d'une grecque en mosaïque et formé de losanges verts, blancs et noirs, présentant à l'œil l'aspect d'une réunion de cubes posés sur l'un de leurs angles. Au fond du sanctuaire est un piédestal de tuf qui n'a conservé de son revêtement de marbre qu'une moulure inférieure; il portait sans doute la statue de la déesse.

Au pied du perron est un assez grand autel *m*, à peu près semblable à celui que nous avons vu au temple de Jupiter et Junon. La corniche est en marbre blanc, le dé en pierre calcaire et le soubassement en tuf. Sur ses deux faces il porte l'inscription suivante :

M. PORCIVS M. F. L. SEXTILIVS L. F. CN. CORNELIVS CN. F.
A. CORNELIVS A. F. IIII VIR D. P. S. F. LOCAR.

« Marcus Porcius, fils de Marcus, Lucius Sextilius, fils de Lucius, Cneius Cornelius, fils de Cneius, Aulus Cornelius, fils d'Aulus, quatuorvirs, ont fait placer *cet autel* fait à leurs dépens. »

Cet autel ne ressemble pas, par sa partie supérieure, à ceux qui étaient consacrés à l'immolation et à la combustion des victimes; il n'était probablement destiné qu'aux *lectisternes* ou à recevoir des offrandes non sanglantes comme celles qu'on présentait ordinairement à Vénus[1]. Un autre autel plus petit et plus simple *n* s'élevait à la droite du perron et au pied du *podium*.

Derrière le temple et sous le portique se trouvent plusieurs salles *o* ornées autrefois de brillantes peintures et qui servaient de logement aux prêtres; elles avaient remplacé un portique dont les colonnes polygonales et d'un ordre dorique très-simple se voient encore enclavées dans la muraille. C'est dans la première de ces salles, qui seule communique avec le temple, que se trouve encore en place la peinture de *Bacchus et Silène* dont nous avons parlé. On a pensé que cette composition avait été détachée d'une autre muraille en la sciant comme font les modernes

1. Overbeck a fait la même remarque. Pompéji, I, 102.

et encastrée ici au milieu d'un élégant encadrement [1], nous verrons que souvent aussi ces tableaux étaient exécutés à part et mis en place après leur achèvement; il peut en être de même de celui-ci. Ce qui est certain c'est que l'on voit autour comme un trait de scie et qu'aux angles supérieurs sont encore deux des crampons de fer qui retenaient les peintures [2]. Trois autres sujets qui décoraient la même pièce ont disparu. Enfin dans la muraille est une petite niche qui dut contenir des dieux Lares. Cette salle a une issue *p* sous le portique du Forum ; les trois autres pièces sont maintenant presque entièrement remblayées ; elles avaient leur entrée sur une ruelle passant derrière le temple.

Temple de Mercure. (Pl. G.) Découvert de 1817 à 1818, ce temple s'élève au milieu du côté oriental du Forum entre l'édifice d'Eumachia et la Curie. Près de sa porte se trouvait un piédestal qui, sans doute, avait été destiné à la statue du fondateur de Rome et qui portait une inscription fruste que Mommsen [3] a suppléée ainsi :

ROMVLVS MARTIS
FILIVS VRBEM ROM*am*
*Condid*IT ET REGNAVIT ANNOS
*Duo de qu*ADRAGINTA ISQVE
Primus dux DVCE HOSTIVM
Acrone rege CAENINENSIVM
*interf*ECTO SPOLIA *opima*
Jovi FERETRIO CONSECR*avit*
RECEPTVSQVE IN DEORVM
NVMERVM QVIRINVS APELLATVS EST [4]

« Romulus, fils de Mars, fonda la ville de Rome et régna trente-huit ans. Le premier des généraux il tua le général ennemi, Acron, roi des Céniniens, et consacra les dépouilles opimes à Jupiter Férétrien. Admis au nombre des dieux, il fut appelé Quirinus. »

Cette inscription, portée au Musée, a été reproduite sur une plaque fixée à la muraille, à gauche de la porte de l'édifice d'Eumachia.

1. Nous savons par le témoignage de Pline que ce procédé était connu des anciens. En réparant à Rome le temple de Cérès, voisin du grand Cirque, on scia les peintures qui décoraient les murailles et on les encadra; *crustas parietum excisas tabulis marginatis inclusas esse*. L. XXXV, 45.

« Murœna et Varron, dit-il ailleurs, dans leur édilité, firent scier à Lacédémone une belle peinture exécutée sur une muraille de briques ; on la renferma dans des cadres de bois, *ligneis formis inclusum* et on la transporta à Rome pour orner les comices. » L. XXXV, 49.

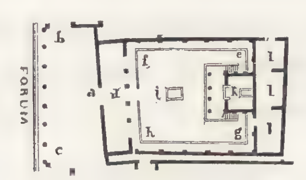
2. Nous n'oserions affirmer toutefois que ces crampons ne sont pas modernes.

3. Corp. inscrip. regni Neapol., n° 2189.

4. Cette lecture de l'inscription diffère quant à la forme, mais non pour le sens, de celle donnée par Mazois.

C'est elle qui a fait penser que le temple avait dû être dédié à Quirinus, c'est-à-dire à Romulus divinisé. Cette dernière dénomination ne saurait être suffisamment justifiée, puisque cette statue de Romulus pouvait aussi bien être une décoration du Forum que la figure de la divinité à laquelle était dédié le temple voisin.

« D'ailleurs, fait remarquer avec raison Dyer[1] comme une autre inscription semblable relative à Énée[2] se trouvait au côté opposé, il est évident qu'elles ont appartenu à deux statues de ces personnages. Ce n'est d'ailleurs pas une inscription de cette espèce qui aurait été placée sous la statue d'une divinité. » D'un autre côté, le P. Garrucci[3] veut voir dans le monument qui nous occupe un temple d'Auguste, un



Plan du Temple de Mercure.

Augusteum, ce qui n'est pas admissible à notre avis, puisque lui-même reconnaît un édifice consacré à Auguste et à sa famille dans celui qu'on désigne sous le nom de Panthéon, et qu'il est bien peu probable que, dans une ville de l'importance de Pompéi, deux temples aient été dédiés au même empereur divinisé. Reste enfin l'opinion adoptée par quelques antiquaires, quoiqu'elle ne paraisse guère mieux prouvée, puisqu'elle n'est fondée que sur la découverte faite à Pompéi de quelques inscriptions indiquant l'existence d'un temple de Mercure, et sur la position de l'édifice dans le *Forum*[4] ; n'ayant rien de plus positif à proposer, nous avons cru devoir conserver cette dénomination de Temple de Mercure, par la seule raison que c'est celle acceptée par la direction des fouilles.

Il n'est pas un seul édifice de Pompéi dont le plan soit aussi complétement irrégulier ; il présente presque un losange ; les angles S.-E.

1. Pompeii, p. 115.
2. Mommsen, n° 2188.
3. *Questioni Pompeiane*, p. 74.
4. « Le temple de Mercure sera dans le Forum, *Mercurio autem in Foro.* » Vitruve, L. I., c. 7.

et N.-O. étant aigus, tandis que les angles S.-O. et N.-E. sont obtus. Cette irrégularité se fait sentir jusque dans la *cella* même dont les murs latéraux ne rencontrent pas le mur de fond à angle droit. La longueur totale du terrain occupé par ce temple est de 25^{m},50, sa largeur de 16^{m},50.

Après avoir franchi la porte *a*, qui ouvre sous le portique du Forum *b c*, on trouvait un vestibule *d* couvert comme celui du temple de Jupiter et Junon; seulement, ici le toit était soutenu par quatre colonnes au lieu de deux; ces colonnes n'existent plus, mais plusieurs de leurs chapiteaux qu'on a retrouvés nous apprennent qu'elles étaient



Vue du Temple de Mercure.

d'ordre corinthien. Le mur d'enceinte du péribole était décoré d'encadrements en forme de portes, surmontés de frontons alternativement ronds et triangulaires et ressemblant beaucoup à l'*album* de l'édifice d'Eumachia (V. pag. 27). Dyer fait remarquer que ce travail de briques n'ayant jamais été revêtu de stuc et l'autel n'étant pas terminé, on peut supposer que les Pompéiens avaient été surpris par l'éruption du Vésuve au moment où ils reconstruisaient le temple détruit par le tremblement de terre de l'an 63 [1].

1. Pompeii, p. 117

Au centre de l'*area e f g h* s'élève un grand autel de marbre blanc *i*, haut de 1m,50 environ, dont la face offre un beau bas-relief représentant un sacrifice. Le sacrifiant couronné paraît être un magistrat, et on a trouvé qu'il avait quelque ressemblance avec Cicéron. La victime est conduite à l'autel par le *pope* ou sacrificateur, nu jusqu'à la ceinture et portant sur l'épaule le *malleus*, l'énorme marteau employé encore dans les abattoirs modernes. Des instruments sacrés, tels que le *lituus* ou bâton augural, l'*acerra*, cassette à parfums, le *mantile*, espèce de serviette, le *simpulum*, le *perfericulum* et la *patère*, vases employés dans les sacrifices, sont représentés sur les côtés de l'autel et surmontés de guirlandes suspendues à des bucrânes [1]; enfin sur la face postérieure se voit une couronne de chêne entre deux oliviers. Plus loin est le *podium* qui portait le sanctuaire *k*, décoré d'un péristyle formé par quatre colonnes aujourd'hui renversées.

Par une disposition bizarre que nous ne retrouvons dans aucun autre des édifices sacrés de Pompéi, on montait au sanctuaire, non pas par un perron situé en avant du péristyle, mais par deux petits escaliers *e g* placés en sens inverse en arrière du *podium* et aux côtés de la *cella*, plus étroite que le *pronaos*.

Le sanctuaire est excessivement petit, n'ayant que 4 mètres de large sur 3m,50 de profondeur; dans le seuil on voit les trous qui recevaient les pivots des vantaux de la porte; au fond est le piédestal de la divinité. Des fragments de marbre trouvés en ce lieu font supposer que le temple en était revêtu au moins dans quelques-unes de ses parties.

A la droite du sanctuaire et au bas du *podium*, on trouve l'entrée de trois salles *l* communiquant ensemble et ayant servi au logement des prêtres. La dernière de ces salles avait une porte, aujourd'hui murée, ouvrant sur une espèce de corridor très-étroit [2], qui, tournant entre le mur de l'enceinte et une seconde muraille, vient déboucher dans l'édi-

1. Ornement d'architecture souvent employé par les anciens et imité par les modernes; il consiste en une tête de bœuf disséquée et ornée de guirlandes et bandelettes; il doit sans doute son origine aux têtes des victimes qu'on disposait parfois autour des temples en commémoration des sacrifices qui y avaient été offerts.

2. Dans ce corridor j'ai fait lever un énorme renard; ces animaux et surtout les lièvres sont nombreux à Pompéi, et les gardiens m'ont assuré que parfois ils avaient vu des loups rôder la nuit dans les ruines.

fice d'Eumachia, et communique aussi à une petite ruelle aboutissant à celle d'Eumachia [1].

Temple d'Auguste, dit le Panthéon (Pl. H). Parmi les édifices de Pompéi, il n'en est peut-être pas un seul dont la destination ait donné lieu à plus de controverses que celui qui s'élève au côté oriental du Forum et qu'on désigne ordinairement sous le nom de Panthéon, qu'on lui donna à l'époque de sa découverte en 1821 et 1822, parce que l'on supposa que les douze piédestaux qui s'y trouvent placés en rond avaient dû porter les statues des douze grands dieux, *Dii consentes* [2]. Quelques auteurs, frappés de sa ressemblance avec le monu-



Vue du Temple d'Auguste.

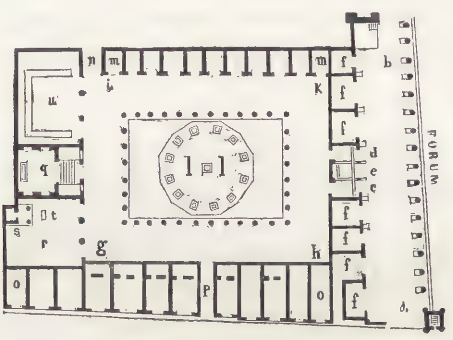
ment de Pouzzoles connu sous le nom de Temple de Sérapis, ont pensé qu'on y devait reconnaître un temple dédié à cette divinité. D'autres archéologues ont cru que c'était un *senaculum*, lieu destiné à la réunion des magistrats municipaux, un *hospitium* consacré à la réception des ambassadeurs et des magistrats étrangers, ou enfin un local pour les fêtes publiques. L'opinion la plus vraisemblable nous paraît être celle de l'ancien directeur des fouilles, le savant Carlo Bonnucci, qui croit que ce dut être un temple consacré à Auguste. Cette supposition est d'autant plus plausible que plusieurs inscriptions trouvées à Pompéi,

1. Le temple de Mercure fermé par une grille est devenu depuis longtemps une petite succursale du musée de Naples. On y dépose les objets trouvés dans les fouilles qui ne sont pas jugés dignes des honneurs du musée ou qui n'y ont point encore été portés. On y voit une jolie statuette de Vénus en marbre blanc provenant d'une maison récemment découverte rue de la Fortune, un charmant Faune agenouillé qui servait de fontaine dans la maison de Gavius Rufus, une belle collection d'antéfixes, de poids, d'amphores, de plateaux de marbres et de molettes en forme de doigts courbés pour broyer les couleurs, une quantité d'objets d'os, de fer et de bronze, de précieux échantillons de marbres, des chapiteaux et autres fragments d'architecture, etc.

2. Pomp. Ant. Hist., IV, 50.

telles que celles des tombeaux d'Arrius Diomède, de Munatius, de Nistacidius et de Calventius, font mention d'Augustals [1], prêtres préposés au culte d'Auguste divinisé, et que jusqu'à présent on n'a découvert aucun autre temple qui puisse mieux que celui-ci lui être attribué.

La façade principale est tournée vers le Forum; sous son portique *a b*, orné de piédestaux ayant dû porter des statues et que soutenaient des colonnes de marbre blanc, se trouvent les deux portes *c d*



Plan du Temple d'Auguste.

par lesquelles on entrait dans le temple. Ces portes sont séparées par un trumeau contenant une niche accompagnée de deux colonnes cannelées de marbre blanc. Aux côtés des portes sont plusieurs boutiques *f* dans l'une desquelles furent trouvées quatre-vingt-treize pièces de monnaie; on en a conclu, sans preuve bien positive, que ces boutiques étaient des *tabernæ argentariæ* occupées par des changeurs, qui, en effet, avaient ordinairement leurs comptoirs dans le Forum. On trouva aussi dans une autre de ces boutiques une pierre-mesure, dont je parlerai à l'occasion d'une plus importante, découverte de l'autre côté du Forum. Le temple n'étant pas exactement perpendiculaire à celui-ci, on avait dissimulé

1. Les deux inscriptions en l'honneur d'Holconius Rufus, trouvées, la première dans le Forum, la seconde sur le piédestal de sa statue, rue de la Fontaine-d'Abondance, sont encore plus explicites s'il est possible :

M. HOLCONIO RVFO D. V. I.
D. IIII. QVINQVE
TRIB. MIL. A POPVLO
AVGVSTI SACERDOTI
EX. D. D.

M. HOLCONIO M. F. RVFO
TRIB. MIL. A POPVL. II. VIR. I. D. V.
QVINQ. ITER
AVGVSTI CAESARIS SACERDO.
PATRONO COLONIAE.

On voit que, dans l'une et dans l'autre de ces inscriptions, Holconius est qualifié de *prêtre* d'*Auguste*.

cette irrégularité en donnant aux boutiques une profondeur inégale qui varie de $4^{m},80$ au nord, à $1^{m},80$ seulement au sud. Auprès de la plus petite et dernière de ces boutiques est, ainsi que l'indique le plan, un massif large de 4 mètres et en saillie sur le portique de $3^{m},80$; on y voit encore quelques degrés de l'un des escaliers qui conduisaient aux portiques supérieurs du Forum, aux *ambulatoria*.

L'intérieur du temple présente une cour rectangulaire *g h i k*, longue de $37^{m},50$ sur 27 mètres de largeur, que la plupart des auteurs, tout en s'étonnant de n'en trouver aucun vestige, ont supposé avoir été autrefois entourée d'un portique qui aurait été renversé par le tremblement de terre de 63. D'un examen attentif du monument il est résulté pour nous la certitude que, si ce portique a jamais existé, il ne put être qu'un toit en saillie ou une galerie provisoire en bois destinée à protéger les peintures murales [1], et qu'on s'occupait de remplacer par un portique de pierre au moment de la destruction de la ville. En effet, sur les bords de l'*area*, des côtés *g i* et *i k* et sur plus de la moitié du côté *k h*, l'*area* n'est entourée que d'un degré de tuf beaucoup trop étroit ($0^{m},40$) pour avoir servi de stylobate, et sur lequel d'ailleurs on ne voit aucune indication de l'existence de colonnes ; du côté *g h*, au contraire, et sur le reste du côté *h k*, le degré est formé de larges pierres calcaires ($0^{m},80$) sur la surface desquelles on voit, à des distances égales ($2^{m},25$), des trous carrés dans lesquels devaient être scellés les pivots en fer fixés au centre des colonnes. Un petit canal creusé dans la pierre devait conduire le plomb fondu dans cette cavité lorsque la colonne serait mise en place ; or dans ces trous de scellement on chercherait vainement quelques vestiges de fer ou de plomb ; les colonnes n'avaient donc point encore été dressées et n'avaient pas même été apportées ; elles ne devaient l'être que lorsque l'*area* entière aurait été entourée d'un semblable stylobate prêt à les recevoir. Un caniveau, régnant au pied du stylobate, réunissait les eaux dans une citerne où on pouvait puiser par une ouverture de marbre, encore munie de son couvercle et placée au S.-E. de l'*area* [2].

1. Dyer prend les trous des solives de ce toit pour l'indication d'un second étage ; il avance que l'escalier qui y conduisait est entièrement détruit, mais il suppose qu'il était voisin du vestibule. Nous avons vainement cherché la moindre indication de cet escalier.

2. Récemment, à notre grand regret, on a nivelé le sol entier du monument, et beaucoup de détails qu'il présentait ne peuvent plus être observés.

Les murailles au nord et à l'ouest étaient enrichies de belles peintures parmi lesquelles il en est une qui a beaucoup exercé la sagacité des antiquaires; elle représente une femme assise près d'un jeune homme appuyant la main droite sur un rocher et tenant de la main gauche une épée dans son fourreau. On reconnut longtemps dans cette composition *Thésée venant, en présence de sa mère Éthra, de soulever le rocher qui couvrait l'épée de son père;* mais vint un jour où l'on s'aperçut que la femme portait au front de petites cornes et ne pouvait être autre qu'Io, ainsi symbolisée dans plusieurs sculptures et peintures antiques[1]. Ce fut alors *Io et Argus*, qu'à notre avis il est difficile de reconnaître dans cette figure héroïque de jeune homme tenant une épée au lieu de la houlette, du *pedum*, attribut ordinaire du berger Argus. Une composition presque identique a été trouvée à Pompéi en 1828[2]; il me semble que dans l'une comme dans l'autre nous devons voir *Io écoutant le récit des aventures de son fils Épaphus*, quand, après de longues et pénibles recherches, elle vient enfin de le retrouver, en Phénicie, chez la reine des Bibliens. Parmi les autres peintures que l'on admire encore au temple d'Auguste, où elles sont protégées par un toit moderne, on reconnaît encore *Ulysse et Pénélope*, l'*Amour et Psyché*, un *Guerrier couronné par la Victoire*, une *Femme jouant de la lyre*, et une *apothéose* figurée par un génie ailé portant une femme sur ses épaules. On y voit aussi des *marines*, des *paysages*, des *chasses*, des *courses de char*, des *galères*, des *groupes de fruits, de gibier, de viande*, etc. Les arabesques qui entourent ces divers tableaux sont au nombre des plus élégantes qui aient été trouvées à Pompéi.

Au côté méridional de l'enceinte existe une rangée de onze petites chambres ou cellules *m*, décorées uniformément de peintures rouges, et destinées probablement au logement des prêtres composant le collége des Augustals. A la suite est une petite porte *n* donnant sur une impasse[3]. En face, au côté septentrional, les chambres sont remplacées par douze boutiques[4] *o*, sans communication avec l'intérieur du temple

1. On la voit telle dans une belle peinture provenant du temple d'Isis, avec Mercure présentan une syrinx à Argus reconnaissable à sa houlette. Pomp. Ant. Hist., I, 157. Herc. et Pomp. II. Pl. 52.

2. Herc. et Pomp. Pl. 51.

3. Cette impasse ouverte à l'est sur la ruelle d'Eumachia, en face de la *rue du Balcon*, présente un égout analogue à celui que nous avons dessiné page 35, mais il n'a qu'une seule embouchure.

4. Ces boutiques contenaient une grande quantité de raisins, de figues, de prunes, de mar-

et ouvertes sur la voie appelée aujourd'hui rue des Augustals ou du Temple d'Auguste. Au milieu du même côté est une entrée latérale du temple, *p*[1], dont les parois étaient ornées de quatre intéressantes peintures sur fond jaune, malheureusement presque entièrement effacées. La première représentait des génies buvant et décorant deux ânes de guirlandes ; au fond est un moulin absolument semblable à ceux que nous verrons dans les diverses boulangeries de Pompéi ; la seconde composition nous offrait des génies tressant des guirlandes[2]. Ce rapprochement de deux arts d'une importance si différente en apparence n'a rien qui doive étonner les personnes versées dans l'étude des usages de l'antiquité. Chez les Romains comme chez les Grecs, les fleurs étaient d'une nécessité presque aussi grande que le pain lui-même ; on ne saurait guère trouver dans leur vie un acte qui ait pu s'accomplir sans l'emploi des fleurs[3]. Une troisième peinture, la moins maltraitée aujourd'hui, représente de petits génies tissant de la toile. De la quatrième composition il ne reste plus de traces.

Au milieu de l'enceinte est un socle dodécagone *l* très-peu élevé et de 12^{m},50 de diamètre, sur lequel se trouvent encore douze piédestaux

rons conservés dans des vases de verre, du chènevis et des lentilles, des balances, des moules de pâtissier et de boulanger, quatre sistres, trois strigiles, deux écritoires, un grand vase à quatre anses d'un très-beau travail, une lampe à trois mèches suspendue par autant de chaînettes, deux amulettes phalliques, une belle tasse d'albâtre oriental, de l'argent monnayé ; parmi plusieurs autres figurines de bronze, une statuette de la Renommée portant aux bras des bracelets d'or ; enfin trois anneaux et un petit foudre de même métal. Dans une seule de ces boutiques, fouillée en 1829 devant le roi de Bavière, on trouva cinq cent cinquante petites bouteilles et plusieurs autres vases de verre, quelques monnaies et quelques petits poids. Sur un des piliers qui séparent les boutiques était cette inscription aujourd'hui illisible :

A. VETTIUM ÆD.
SACCARI ROG.

« Les portefaix ou porteurs de sac se recommandent à l'édile Aulus Vettius. »

Les objets trouvés dans ces boutiques le 8 septembre 1821 avaient dans le principe fait donner à la rue le nom de *Via dei frutti secchi.* POMP. ANT. HIST., IV, 38.

1. Sur un pilier de cette porte on lit en caractères rouges le nom CELSVM suivi d'un autre mot maintenant illisible.

2. HERC. ET POMP., II, pl. 83 et 84.

3. « Si nous mettons le pied sur la porte du *triclinium,* dit Barré, nous apercevons la table et le parquet jonchés de fleurs qui couronnent aussi le front des convives. Les spectacles, les cérémonies profanes, les cérémonies sacrées, la victime, le prêtre, les assistants, l'autel, le temple, tout cela nous envoie des émanations suaves qui charment et captivent notre odorat. Les amants ornent de fleurs les maisons qu'habitent leurs maîtresses. » (HERC. ET POMP., II, 249.)

carrés rangés en rond. Ces piédestaux durent porter les colonnes d'un temple monoptère, dans lequel était sans doute placée la statue de la divinité. Ce petit temple présente une particularité assez inexplicable : il ne se trouvait exactement ni au centre de l'enceinte, ni dans l'axe de l'entrée principale, ni dans celui de l'entrée latérale.

Au fond du péribole s'élève une *ædicula* ou chapelle *q*, composée d'un porche et d'un sanctuaire auxquels on monte par cinq degrés flanqués de deux espèces de piédestaux ou *podia*. Le porche était orné de belles peintures parmi lesquelles on reconnaît encore, à droite, une *figure assise tenant un thyrse*, et un *héros nu armé d'une lance et d'un bouclier*. Un autre *héros*, moins bien conservé, se voit sur le mur, à gauche, et une quatrième peinture est entièrement effacée.

Le sanctuaire renferme un piédestal de marbre sur lequel avait été une statue impériale, sans doute celle d'Auguste, dont on n'a trouvé qu'un bras tenant un globe [1]. Quatre niches durent contenir les statues des membres de la famille de l'empereur; deux seulement existaient encore, mais renversées et privées du bras droit; on les attribue à Livie et à Drusus [2]. La première est une des plus remarquables qui soient sorties des fouilles de Pompéi; les draperies surtout sont magnifiques. Ces statues portées au Musée ont été remplacées par des copies en plâtre.

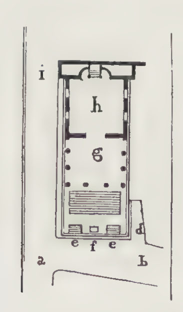
A gauche du sanctuaire est une grande salle *r* dont la façade devait être soutenue par deux piliers carrés qui eussent posé sur deux dés de marbre blanc encore en place, et dans lesquels, comme dans le stylobate entourant l'*area*, on reconnaît le trou et le petit canal pour le scellement. Au fond de la salle est une espèce de tabernacle *s* élevé de cinq degrés au-dessus du sol, et un autel *t* pour les offrandes ou les sacrifices. Les murailles étaient ornées d'élégantes peintures architecturales; trois panneaux que nous avions vus encore assez bien conservés sont aujourd'hui presque effacés; l'un porte, sur fond blanc, une guirlande de fleurs; les deux autres offrent, sur fond jaune, deux compositions représentant des *Amours dansant, jouant de divers instruments et donnant à manger à l'aigle de Jupiter*. Sur le soubassement sont représentés divers animaux fabuleux.

1. Overbeck suppose, contre toute vraisemblance, que cette statue pouvait être un Jupiter. Pompeji, I, 116.

2. Elles ont été trouvées le 2 avril 1822.

En avant de cette salle, contre le mur septentrional, est une petite enceinte à hauteur d'appui que l'on croit avoir porté un orchestre; on y trouva en effet quelques fragments de flûtes. Au-dessus est une peinture représentant *Phryxus sur le bélier.*

De l'autre côté du sanctuaire est une salle plus grande *u* qui, comme celle de gauche, présente à sa façade les deux dés de marbre qui devaient recevoir les piliers; elle est entourée de trois côtés d'une grande table de maçonnerie revêtue de stuc, inclinée en dedans et au pied de laquelle règne un caniveau de marbre. Le voisinage de la petite porte *n* et la disposition de la salle portent à croire que ce lieu était destiné au débit de la chair des victimes que les prêtres vendaient au peuple. A côté de la porte était une caisse garnie de sa serrure, dans laquelle étaient enfermés une pierre gravée, un anneau d'or, 1036 pièces de monnaie de bronze et 41 d'argent qui, probablement, étaient le produit de la vente. On trouva aussi dans cette salle des fragments de grands carreaux de vitre. Des peintures qui décoraient les murailles il ne reste qu'une grande composition allégorique représentant l'*Enfance de Romulus et Rémus*, et dans le soubassement quelques animaux chimériques, un masque, des fruits, etc.



Plan du Temple de la Fortune.

Temple de la Fortune (Pl. I). A l'angle de la rue du Forum *a b*[1], sur laquelle il n'est pas placé en ligne droite, et de la rue de la Fortune

1. La rue du Forum fouillée en 1823 est une de celles qui ont fourni la découverte du plus grand nombre d'objets divers. W. Gell dans son *Pompeiana* en a donné le long catalogue; on y voit figurer plus de deux cent cinquante petites bouteilles de verre, une foule d'autres objets de même matière, la statue en marbre d'un Faune riant, deux figurines en bronze de Mercure, une petite statuette de femme, des lampes, des vases, des bassins à anse, des cloches, des ressorts élastiques, des boucles de harnais, un serrure, un strigile, des boucles d'oreilles en or, des ustensiles de cuisine, trois coffrets contenant des monnaies, des vases de terre cuite, des balances, etc.

a i, s'élève un temple découvert le 23 octobre 1823, lequel, s'il n'est pas un des plus vastes ni des plus majestueux de Pompéi, est au moins un des plus intéressants par le grand nom qui s'y rattache. Il fut consacré à la Fortune par un membre de la famille de Cicéron, ainsi que nous l'apprend l'inscription suivante, qui se lit sur l'architrave du sanctuaire, aujourd'hui déposée sur le sol.

M. TVLLIVS M. F. D. V. I. D. TER. QVINQ. AVGVR. TR. MIL.
A. POP. AEDEM FORTVNAE AVGVST. SOLO ET PEQ. SVA.

« Marcus Tullius, fils de Marcus, duumvir, chargé de rendre la justice, élu trois fois Quinquevir[1], augure, tribun des soldats élu par le peuple, a élevé sur son sol, et à ses frais, le temple de la Fortune Auguste. »

L'absence du surnom de Cicéron fait voir que le Marcus Tullius ici nommé n'était point le célèbre orateur; nous avions supposé qu'il pouvait s'agir de son père ou de son grand-père, qui tous deux portaient le prénom de Marcus, mais Overbeck[2] fait remarquer avec raison que l'épithète *d'Augusta*, donnée à la Fortune, semblerait indiquer une époque postérieure à l'établissement de l'empire. Le fondateur du temple serait alors un des descendants et non l'un des ancêtres de Cicéron.

Plusieurs autres inscriptions trouvées dans le même édifice rappellent diverses consécrations; il en est une qui reproduit encore le nom de Marcus Tullius; découverte le 26 octobre 1823, elle se lisait sur une pierre enfoncée dans le sol, à la droite des degrés du portique, dans un petit terrain *d* qui, situé au sud du temple, le séparait d'une maison appartenant sans doute à la famille Tullia, car elle communiquait avec le sanctuaire; elle est ainsi conçue :

M. TVLLII. M. F.
AREA PRIVATA.

« Area *ou* cour particulière de Marcus Tullius, fils de Marcus. »

W. Gell croit avoir reconnu dans cette cour des vestiges de la cuisine et de l'office des prêtres, se fondant sur ce qu'on y a trouvé une tête

1. Le titre de Quinquevir répondait, dans les municipes et les colonies, à celui de Censeur à Rome.

2. Pompeji, I, 95.

de Bacchus qui supportait une table ronde, deux coupes, un mortier et d'autres ustensiles de bronze; mais ces salles et ces objets nous semblent, d'après l'inscription, devoir avec plus de raison être regardés comme ayant appartenu à l'habitation de la famille Tullia.

Sur une base de marbre blanc, de forme cylindrique, trouvée dans le temple, le 20 février 1824, on lit :

AGATHEMERVS VETTI.
SVAVIS CAESIAE PRIME
POTHVS NVMITORI.
ANTEROS LACVTVLANT.
MINIST. PRIM. FORTVNAE. AVG. IVSS.
M. STAT. RVFI. CN. MELISSAE. D. V. I. D.
P. SILIO. L. VOLVSIO. SATVRN. COS.

« Agathemerus, *esclave* de Vettius, Suavis, *esclave* de Cæsia Prima, Pothus, *esclave* de Numitor, Anteros, *esclave* de Lacutulantus, premiers ministres[1] de la Fortune Auguste, *ont élevé ce monument* par ordre de M. Statius Rufus et de Cneius Melissa, duumvirs chargés de rendre la justice, sous le consulat de Publius Silius et Lucius Volusius. »

Sur une autre base, découverte en même temps dans la *cella*, est gravée une troisième inscription :

TAVRO STATILIO
TI. PLATILIO AELIAN. COS.
L. STATIVS FAVSTVS PRO
SIGNO QVOD E LEGE FORTVNAE
AVGVSTAE MINISTORVM PONERE
DEBEBAT REFERENTE Q. POMPEIO AMETHYSTO
QVAESTORE BASIS DVAS MARMORIAS DECREVERVNT
PRO SIGNO PONIRET[2].

« Taurus Statilius et Titus Platilius Ælianus étant consuls, Lucius Statius Faustus, qui devait ériger une statue par l'ordre des ministres de la Fortune Auguste, a été, par décision rendue sur le rapport du Questeur[3] Q. Pompeius Amethystus, autorisé à placer au lieu de la statue deux bases de marbre. »

1. On sait que les *ministres* des temples *Camilli, Flamines, Æditui, Popæ, Victimarii,* etc., composaient une classe inférieure à l'ordre des prêtres, et que souvent même leurs fonctions étaient dévolues à des esclaves; il en était ainsi au temple de la Fortune à Pompéi. D'ailleurs quand, dans les inscriptions le nom est, comme ici, suivi d'un génitif sans les lettres F ou L, initiales des mots *filius* ou *libertus*, le mot sous-entendu était presque toujours *servus*, et c'était par une sorte d'euphémisme qu'on se dispensait de l'indiquer même par une initiale.

2. Les fautes *ministorum, basis, marmorias* et *poniret,* doivent être attribuées à l'ignorance du graveur.

3. Il n'est pas question ici du magistrat nommé questeur, mais d'une espèce de receveur ou de trésorier de la *fabrique*, comme nous dirions aujourd'hui.

Ces inscriptions, rédigées d'ailleurs fort singulièrement et, la dernière surtout, contre toutes les règles de la syntaxe, présentent une particularité difficile à expliquer. Nulle part dans les fastes consulaires on ne trouve réunis à la même année les noms de P. Silius et Lucius Volusius Saturninus, non plus que ceux de Statilius Taurus et de T. Platilius Ælianus; il est donc impossible de fixer, d'après ces inscriptions, l'époque précise des monuments qui les portent.



Temple de la Fortune.

Revenons au temple lui-même, qui, dépouillé des marbres dont il était revêtu, est un des plus ruinés, mais aussi un des plus pittoresques de Pompéi; il occupe une surface de $24^{m},30$ de long sur $9^{m},30$ de large; il n'avait point d'*area* ni d'enceinte sacrée, et sa façade se présentait sur la rue comme celle du temple de Jupiter sur le Forum. On trouve d'abord deux petits escaliers *e e*, séparés par un large *pulpitum* portant un autel rectangulaire *f* et entouré d'une grille de fer formée de barreaux ronds dont on voit encore en place quelques restes; puis, après un repos, neuf autres degrés de toute largeur, fort ruinés, mais dont on a restauré l'extrémité de gauche. Ces degrés conduisent au pronaos *g*, soutenu jadis par quatre colonnes corinthiennes de marbre blanc à la façade, et une colonne et un pilier en retour à chaque aile. Trois des chapiteaux ont été retrouvés et sont déposés sur le sol avec d'autres fragments d'architecture également en marbre blanc.

Les murs de la *cella h*, ornés extérieurement de pilastres, s'élèvent encore jusqu'à la hauteur de $4^{m},50$ et forment une enceinte de $7^{m},10$ de largeur sur $10^{m},85$ de profondeur. Ils étaient revêtus de pla-

ques de marbre, sur l'une desquelles on trouva ce fragment d'inscription :

....AVGVSTO CAESARI PARENTI PATRIAE

Le fond du sanctuaire s'arrondit en forme de niche et renferme au milieu le piédestal de la déesse entre deux pilastres corinthiens.

A l'intérieur les murs de la *cella*, jadis revêtus de marbre, présentent quatre autres niches qui contenaient sans doute les statues de divers membres de la famille Tullia; on n'en a trouvé que deux : l'une représentant une matrone portant le long vêtement appelé *tunica talaris*, et l'autre un magistrat couvert d'une toge, que l'on a cru être Cicéron lui-même. Les cheveux, la face et les yeux de celle-ci avaient été peints, et la toge était couleur de pourpre. La tête de la statue de femme avait été évidemment changée, sans doute afin d'approprier économiquement une figure déjà existante à une nouvelle destination. La tunique avait une bordure rouge et or [1]. Dans le soubassement du temple est un souterrain qui n'a été fouillé qu'en janvier 1859, et où été trouvés quatre fragments de carapace de tortue [2].

Autels. Outre les édifices sacrés que nous venons de décrire, on rencontre souvent dans les rues de Pompéi des autels dédiés, soit aux *Lares compitales* ou *viales* [3], divinités qui présidaient aux carrefours [4]

1. Au pied de ce temple, sur la rue de la Fortune, est un trottoir formé de galets ou cailloux roulés; il est du petit nombre de ceux de ce genre qui ont été trouvés à Pompéi.

2. Pomp. Ant. Hist., IV, 675.

3. On célébrait dans les carrefours, *compita*, des fêtes nommées *Compitalia* en l'honneur de ces divinités. « On nomme *Compitalia*, dit Varron, le jour consacré aux *Lares compitales*; aussi ce jour-là on offre des sacrifices dans les carrefours où aboutissent plusieurs rues. »

Compitalia, dies attributus Laribus compitalibus; ideo ubi viæ competunt, tùm in competis sacrificatur. *De linguâ latina*. L. VI, 25.

Pour l'origine des dieux Lares issus de Mercure et de la nymphe Lara, de ces divinités

« .... qui protégent les carrefours et veillent sans cesse dans nos demeures.. »
.... *qui compita servant,*
Et vigilant nostra semper in deæ Lares.

lisez l'ingénieuse fable d'Ovide. Fastes. L. II, v. 583 et suiv.

4. Properce nous peint Cinthie courant porter la flamme aux autels de la déesse des carrefours, Diane Trivia,

.... *Triviæ lumina ferre deæ.*
L. II, *Eleg.*, 32.

Il y avait en effet également à Rome, dans les places et dans les carrefours, des autels sans

et aux rues, soit à des divinités d'un ordre supérieur. Tel est l'autel situé dans la rue des *Soprastanti*, derrière les prisons (Pl. 10), et qu'un aigle sculpté dans le tympan indique avoir été consacré au maître des dieux. Cet autel, longtemps à moitié enfoui sous les décombres, est maintenant entièrement dégagé; mais la peinture qui le surmonte est presque entièrement effacée. En 1854, nous l'avions encore vue telle que la représente notre dessin [1]. Parmi les autres autels du même genre qui se voient encore à Pompéi, indiquons seulement celui qui existe dans le *Vicolo della Regina* (Pl. 109), en face de la maison d'Adonis; celui qui est adossé à la citerne (Pl. 27), au carrefour formé par les rues Domitienne et de Narcisse; enfin un quatrième (Pl. 72), qui existe derrière la fontaine du *Quadrivio della Fortuna;* celui qui se trouve près de la porte de la Marine est un véritable *laraire*, le seul exemple que nous en connaissions sur la voie publique.



Laraire près la Porte de la Marine.

Les anciens avaient coutume de conserver dans leurs demeures les images des *Lares* ou *Pénates*, de ces divinités qu'ils avaient choisies

temples; tels étaient celui d'Hercule, l'*Ara Maxima*, situé à l'entrée du grand cirque et celui de Mars dont parle Juvénal :

« Je rencontrai mon ami Brutidius tout pâle près de l'autel de Mars. »
.... *pallidulus mi*
Brutidius meus ad Martis fit obvius aram.
Sat. 10.

Ces autels, aussi bien que les temples, servaient d'asile à ceux qui étaient poursuivis. Dans la *Mostellaria* de Plaute (act. v., scène 1), Tranion, craignant de recevoir de Theuropide les coups qu'il n'a que trop mérités, s'assied sur l'autel devant la maison.

1. Voy. la vignette à la fin du chapitre.

comme protectrices de leurs familles et de leurs foyers. Ces figures, proportionnées par leur dimension à l'exiguïté des habitations particulières, par leur matière à la richesse de leurs propriétaires, étaient des statuettes quelquefois d'or et d'argent, mais le plus souvent de pierre et surtout de bronze. Quelques personnes les déposaient dans leurs chambres à coucher ou dans des armoires placées dans l'*Atrium*, le *Tablinum* ou le *Tabularium* [1]. Dans certaines maisons plus opulentes, une sorte de chapelle, *Sacrarium* ou *Sacellum*, était consacrée aux Pénates, comme nous le verrons dans la maison d'Ariane [2]; mais le plus souvent le *Laraire* n'était qu'une petite niche plus ou moins ornée située ordinairement au fond du *Péristyle* ou du *Xyste* [3] et que nous trouverons dans presque toutes les habitations de Pompéi. On voit enfin dans beaucoup de cuisines un autel consacré à *Fornax* et surmonté de peintures représentant ordinairement un sacrifice à la divinité tutélaire des fourneaux [4].

Souvent aussi les murailles extérieures offrent des peintures religieuses et symboliques; ces peintures sont parfois de quelque importance, et nous en verrons une qui retrace les douze principaux dieux de l'Olympe; mais le plus ordinairement elles ne représentent qu'un ou deux serpents à côté d'un autel; ces animaux étaient les emblèmes des *Lares compitales* ou *viales*. Au coin de la rue des Tombeaux et de la rue voisine du mausolée de Mamia, on voyait une de ces peintures au-dessous de laquelle était une brique en saillie qui ne pouvait avoir eu d'autre destination que celle de recevoir une lampe ou des offrandes. Cette peinture, découverte le 12 août 1769 et aujourd'hui détruite, a été décrite et publiée par Mazois.

Une très-belle peinture de ce genre (Pl. 76), de grande proportion et d'une parfaite conservation, a été découverte vers 1850 à l'angle de la ruelle de la Fontaine-du-Bœuf ouvrant sur la rue de Stabia. Au-dessous se trouve un autel légèrement en saillie et qui dut avoir le même emploi que la brique dont nous venons de parler. Cet autel, construit en maçonnerie recouverte de stuc, avait sa tablette brisée, mais celle-ci a été restaurée sur notre indication.

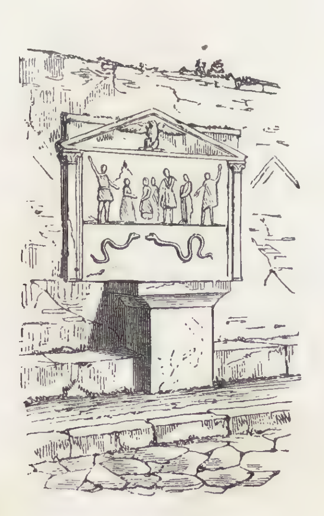
1. V. chap. VIII l'explication de ces mots.
2. Id., *ibid.*
3. V. planche VIII. Maison du poëte.
4. V. la lettre en tête du chapitre.

Un *serpent dévorant une pomme de pin* fut trouvé sur la façade d'une boutique (Pl. 13), mais nous verrons que celui-là faisait exception et n'était autre chose que l'enseigne d'un pharmacien.

La destination ordinaire de cette peinture symbolique n'est nulle part mieux indiquée que sur l'arc de triomphe (Pl. 2), car elle se trouve à l'extrémité du monument, dans un renfoncement qui semblait prédestiné à l'insulte qu'on voulait prévenir. C'est qu'en effet chez les Romains cette représentation, placée sur le mur d'un édifice, avait la même signification que la croix peinte aujourd'hui dans les rues d'Italie; c'était une prohibition de souiller cet endroit. Cet usage est attesté par ce vers de Perse :

Pinge duos angues ; pueri, sacer est locus; extra
Mejite. Perse, *Sat.* I.

« Peignez deux serpents; enfants, ce lieu est sacré; allez... . plus loin. »



Autel de Jupiter.

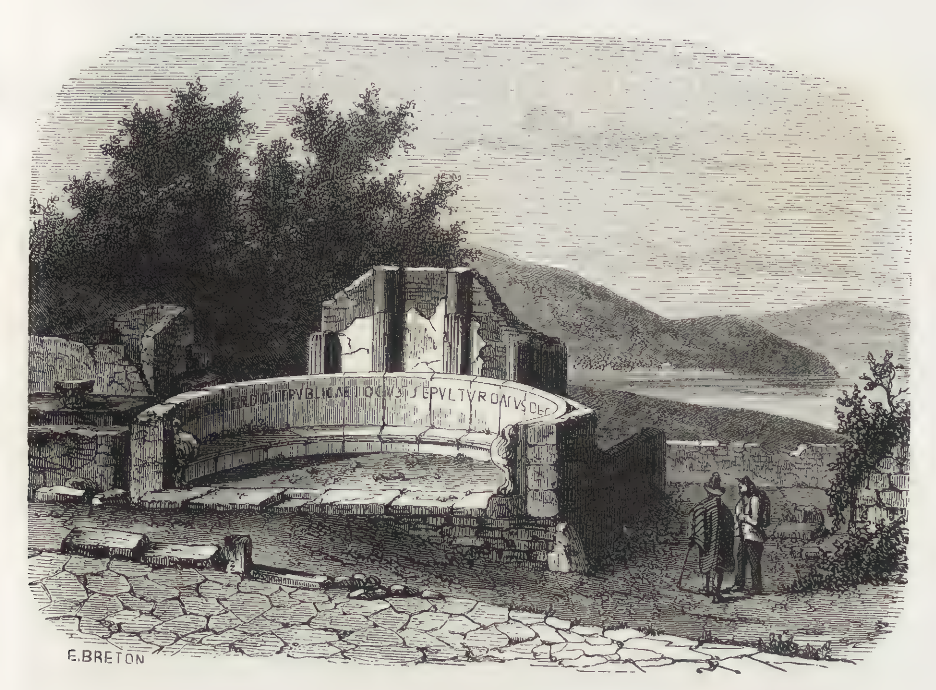


III.

E. BRETON

RUE DES TOMBEAUX.

TYP. J. CLAYE.



Hémicycle de Mamia.

CHAPITRE III

TOMBEAUX

ET AUTRES MONUMENTS FUNÉRAIRES.



Tombeau de Diomède.

Il était naturel que, maîtres d'un immense territoire et de richesses plus grandes encore, les Romains s'efforçassent de surpasser tous les autres peuples par la magnificence de leurs tombeaux ; aussi élevèrent-ils dans tout leur empire les plus splendides mausolées. Si nous ne pouvons admirer à Pompéi des monuments funéraires comparables, par leur grandeur, par leur luxe, au mausolée d'Adrien ou à la pyramide de Cestius, nous y voyons une

réunion complète de tombeaux de toutes formes, et nous y trouvons surtout la constatation formelle d'un usage mentionné par tous les auteurs anciens[1] et confirmé chaque jour par de nouveaux exemples : nous voulons parler de celui de placer les tombeaux sur le bord des voies aux approches des villes, sans doute, comme le dit Varron, pour réveiller incessamment dans l'esprit du voyageur l'idée de la fragilité de la vie[2]. Peut-être aussi l'amour-propre ne fut-il pas toujours étranger à cette coutume; mais si tel pouvait être le mobile de l'orgueilleux parvenu Trimalcion[3], tel n'était pas le vœu modeste de Properce, qui, jaloux de reposer tranquille dans sa dernière demeure, s'écriait :

« Je n'aimerais pas à avoir mon épitaphe au milieu du chemin. »
Non juvat in mediâ nomen habere viâ.

et quand il demandait aux dieux de ne pas permettre à Cynthie de déposer ses restes dans des lieux fréquentés et que foulent sans cesse les pieds de la multitude :

Di faciant mea ne terrâ locet ossa frequenti
Quà facit adsiduo tramite vulgus iter[4].

Nous voyons, il est vrai, près de Baïes, la longue suite de sépultures appelée le *Mercato del Sabbato;* à la porte de Pouzoles, la *Via Campana* est bordée de tombeaux, ainsi que la voie Appienne près de *Mola di Gaeta,* l'antique Formies; qu'on entre à Rome par les voies Flaminienne, Tiburtine ou Labicane, les premiers monuments qu'on rencontre sont les mausolées de Néron, de la famille Plautia ou du boulanger Eurysace; qu'on arrive par la voie Appienne, on traverse pendant dix milles la longue file de tombeaux ruinés, mise à découvert

1. Cicero, *Tuscul.,* I, 7. — Tit. Liv., L. XXXVIII, 56. — Senec., *Ep.* 91. — Plin., VII, *Ep.* 29. — Juvenal., *Sat.* I, v. 171; *Sat.* V, v. 55. — Martial, VI, *Ep.* 28; XI, *Ep.* 14. — C. Nepos, *Attic.,* 22, etc.

La loi des Douze Tables défendit d'enterrer ou de brûler aucun cadavre dans les villes. Cette disposition, bien qu'elle ait souvent été enfreinte, a pu contribuer à perpétuer en Italie un usage depuis longtemps adopté par la Grèce.

2. *Sic* Monimenta *quæ in sepulcris; et ideò secundùm viam quò prætereuntes* admoneant *et se fuisse et illos esse mortales.* Varro, *De linguâ latinâ,* L. VI, 45.

3. Pétrone, *Satyricon,* LXXI.

4. L. III. *Eleg.* 16.

par les fouilles récentes; mais à Pompéi, ce ne sont plus des constructions isolées, ou une succession de monuments informes; c'est une voie garnie tout entière et de chaque côté, sur une longueur de près de 250 mètres, de sépulcres et de monuments ayant tous une destination funéraire, la plupart d'une parfaite conservation; c'est enfin la fameuse voie des Tombeaux qui commence à la porte même de la ville et se dirige sur Herculanum. Peut-être, lorsque les autres voies qui aboutissent à Pompéi seront dégagées, les trouvera-t-on également bordées de monuments funéraires dont quelques-uns pourront présenter, soit dans leur disposition, soit dans leur architecture, quelque particularité nouvelle. Nous en verrons un exemple découvert en 1854 à la porte de Nola.

La rue des Tombeaux, déblayée de 1763 à 1770, et de 1811 à 1814, traversait le faubourg Augusto-Félix, fondé, ainsi que je l'ai dit, par Sylla et Auguste. Là des familles entières reposaient réunies comme au sein de leurs foyers; là dormaient pour l'éternité le père de famille, la matrone, leurs enfants, et autour d'eux leurs affranchis; là enfin, aux Ides [1] de février et de mai, se célébraient les *Ferales* [2] et les *Lemurales* [3], ces fêtes lugubres destinées à honorer la mémoire de ceux qui *avaient été;* mais familiarisés dès l'enfance avec ce tableau funèbre, les Pompéiens avaient fait de leur nécropole le but de leurs promenades, et c'était aux tombeaux, aux cyprès funéraires qu'ils demandaient l'ombre et la fraîcheur si précieuses sous ce climat brûlant; c'était sur la pierre sépulcrale qu'ils s'asseyaient pour se reposer et jouer aux dés

1. On sait que les Romains divisaient le mois en trois parties : les Calendes, les Nones et les Ides. Le jour des Calendes était le 1er; les Nones étaient, selon les mois, les 4 ou 6 jours suivants; venaient ensuite les Ides, toujours au nombre de 8; puis on commençait à compter par les Calendes du mois suivant. Prenons pour exemple le mois de janvier. Le 1er est le jour des Calendes de janvier, les 2, 3, 4 et 5 sont les 4, 3, veille et jour des Nones de janvier; les 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 13 répondent aux 8, 7, 6, 5, 4, 3, veille et jour des Ides de janvier; au 14, on cesse de dater du mois de janvier et ce jour répond au 19 des Calendes (avant les Calendes) de février; le 15 est le 18, le 16 est le 17 des Calendes, et ainsi de suite en diminuant jusqu'au 31, qui porte le nom de veille des Calendes de février, *pridiè Calendarum februarii.*

2. Feralia *ab* inferis *et* ferendo, *quod ferunt tùm epulas ad sepulcrum quibus jus ibi parentare.* Varro, *De linguâ latinâ,* L. VI, 13.

Voy. aussi Ovide, *Fastes,* L. II, v. 533 et suiv.

3. Le vrai nom de cette fête, que l'usage avait légèrement altéré, était *Remuralia*, du nom de Rémus, en l'honneur duquel Romulus l'avait instituée pour apaiser les mânes de son frère.

Voy. aussi Ovide, *Fastes,* L. V, v. 451 et suiv.

ou aux osselets [1]; c'était, enfin, dans cette avenue mortuaire que l'un des plus riches citoyens élevait sa maison de plaisance! Singulier contraste des joies et du mouvement de la terre avec le silence et le calme de la dernière demeure où gisaient les trépassés!

Dans la description de ces divers monuments funèbres, nous suivrons l'ordre le plus naturel. Partant de la porte dite d'Herculanum, nous visiterons successivement tous ceux qui se trouveront à notre droite, et nous reviendrons à cette même porte en examinant ceux qui forment le côté gauche de la rue des Tombeaux.

Piédestal. D'abord se présente un grand piédestal (Pl. *42*), découvert le 14 janvier 1764 [2], et construit en pierre avec des moulures de marbre blanc à sa base. Selon toute apparence, il devait supporter une statue colossale qui peut-être eût décoré la tombe de quelque personnage illustre; mais tout aussi annonce que ce monument ne fut jamais terminé [3]. A ses pieds sont déposées quatre grosses meules.

Vient ensuite le

Tombeau de Térentius (Pl. *1*), enceinte de maçonnerie grossière, où l'on trouva l'inscription suivante qui a été remplacée par une copie :

T. TERENTIO T. F. MEN.
FELICI MAIORI AEDIL.
HVIC PVBLICE LOCVS
DATVS ET HS. ∞ ∞
FABIA PROBI F. SABINA VXOR [4].

« A Titus Térentius Félix Major, édile, fils de Titus, de la tribu Ménénia, à qui furent donnés par le peuple le lieu de la sépulture et 2,000 sesterces, Fabia Sabina, sa femme, fille de Probus. »

En avant du tombeau de Térentius, mais un peu en arrière de l'alignement de la rue des Tombeaux, est une grande base formée de gros blocs

1. A Paris, au moyen âge, les portiques du charnier des Innocents étaient devenus le rendez-vous des joueurs et des libertins; plusieurs ordonnances royales suffirent à peine pour les en chasser.

Aujourd'hui encore les cimetières sont la promenade favorite des peuples d'Orient.

2. Pomp. Ant. Hist., I, 154.

3. Dyer dit que sur ce piédestal on trouva plusieurs fragments de draperies de bronze, et il croit qu'ils appartenaient à une statue de la divinité protectrice de la ville. (Pompéii, 65.) Dans le *Journal des fouilles*, je n'ai trouvé aucun indice de cette découverte.

4. Il est assez remarquable qu'aucune des inscriptions funéraires de Pompéi ne nous offre la formule D. M. (*Dis Manibus*) si généralement employée chez les Romains.

de tuf; nous y reconnaissons un tombeau inachevé aussi bien que dans un plus long soubassement (Pl. 2), qui lui succède et qui est désigné sur le plan de Fiorelli sous le nom de *boutique du sculpteur*, à cause de marbres ébauchés qui sont déposés devant lui et qui étaient probablement destinés à la décoration de l'un de ces deux monuments restés imparfaits. Parmi ces marbres on remarque deux bases avec leurs dés, un morceau de corniche avec modillons et surtout une frise longue de 3 mètres, ornée de rinceaux et ayant à chaque extrémité une palmette d'angle indiquant qu'elle était complète et déterminant ainsi la largeur du monument.

A ce soubassement dont les blocs ont jusqu'à $1^{m},60$ de long sur $0^{m},60$ de hauteur succède un petit mur en *opus reticulatum* entourant une sépulture (Pl. 3) dont l'entrée était ornée de deux de ces petits autels à parfums nommés *acerræ;* ceux-ci ne laissaient entre eux qu'un étroit passage qu'on trouva fermé par une amphore de terre cuite.

Le premier monument important est le

Tombeau des Guirlandes (Pl. 4), découvert en 1763, construit en gros blocs de péperin et revêtu de stuc. A la face principale, il présente quatre pilastres corinthiens que traversait, au-dessous des chapiteaux, une inscription gravée sur une tablette qui n'a point été retrouvée. Les faces latérales n'ont que trois pilastres réunis par les guirlandes qui ont donné le nom au monument. Mazois fait remarquer que les arêtes des pilastres présentent des angles obtus au lieu d'angles droits, précaution souvent employée par les anciens dans les constructions en stuc, afin de donner plus de solidité aux arêtes. Le tombeau entier repose sur un soubassement de pierre sans aucun ornement; il ne paraît pas avoir eu de chambre sépulcrale.

Une enceinte qui contenait autrefois une stèle sans inscription de l'espèce de celles qu'on nomme *columellæ* [1] précède la

Tombe du Vase bleu (Pl. 5). Celle-ci se compose d'un piédestal carré, formé de grosses pierres de taille, large de $3^{m},40$ et haut de $2^{m},20$, surmonté de gradins pyramidaux; elle renferme une petite chambre de $1^{m},25$ en tous sens, dont l'entrée existe à la partie posté-

1. On verra, page 110, le dessin d'une *columella* formant le tombeau de la seconde Tyché. Les *columellæ* étaient des stèles plates représentant le galbe de la partie supérieure d'un corps humain, mais sans détails. Fiorelli (*Giornale degli scavi,* p. 67) croit pouvoir y reconnaître une allusion aux ombres dont le contour seul est apparent.

rieure dans une petite cour communiquant avec celle de la maison des colonnes de mosaïque. C'est dans cette chambre que fut trouvée le 29 décembre 1837 la fameuse amphore de verre bleu, haute de 0m,38, couverte de pampres et de figures représentant des vendanges en pâte blanche d'émail et en relief, vase qui n'a de rival que le fameux vase *Portland* de Londres et qui est l'un des plus précieux ornements du musée de Naples.

A la suite se présente l'

HÉMICYCLE COUVERT (PL. *6*), déblayé en novembre et décembre 1811[1]. Ce joli monument, qui sans doute, comme les deux bancs circulaires dont je parlerai plus tard, accompagnait un tombeau et par con-



Hémicycle couvert.

séquent doit être rangé parmi les constructions funéraires, est une sorte de niche plus profonde que large, arrondie en cul-de-four, exhaussée sur deux degrés, entourée de bancs et destinée à servir de lieu de repos à ceux qui venaient visiter la nécropole. La décoration extérieure était d'une grande richesse; les ornements de stuc, les détails d'architecture, s'ils n'étaient du goût le plus pur, étaient du moins toujours traités avec esprit et élégance. Les peintures de l'intérieur étaient d'un meilleur style et le cul-de-four est en forme de coquille. Au centre du fronton est un cartel destiné à recevoir une inscription qu'on n'eut probablement point le temps de tracer.

1. POMP. ANT. HIST., III, 74.

Laissant à droite deux boutiques, la maison des colonnes de mosaïque et les grands bâtiments d'une hôtellerie, on trouve, au carrefour formé par la rue des Tombeaux et une autre rue se dirigeant plus au nord, une petite enceinte isolée sous le nom de l'

Ustrinum (Pl. *10*). Cette construction a beaucoup exercé la sagacité des antiquaires ; c'est une enceinte carrée dont les murs ruinés ont été récemment un peu relevés; elle est percée d'une porte près de laquelle est encore en terre la partie inférieure du fût d'une colonne. On a cru y voir un *ustrinum*, lieu destiné à brûler les corps, et qui, d'après les règlements de police, devait être isolé comme celui-ci l'est en effet; mais quand on considère sa forme, son peu d'étendue et sa position, je pense qu'on doit plutôt y reconnaître un *sacellum* ou chapelle découverte dédiée aux divinités des carrefours, aux *Lares compitales*[1].

Divers morceaux d'architecture en marbre blanc sont déposés dans cette enceinte, entre autres un *coussinet* orné de feuillages, terminé par une rosace à chaque extrémité et ressemblant à celui qui couronne le monument de Nœvoleia Tychè. Ces fragments, qui doivent provenir de quelques tombeaux, ont été trouvés dans le *lapillo* en déblayant la voie, le 18 juillet 1812; on découvrit en même temps trois squelettes et une belle tête d'homme en bronze[2].

Derrière l'*Ustrinum*, et isolé comme lui, s'élève un mausolée sans inscription, le

Tombeau a porte de marbre (Pl. *11*). Ce monument, découvert le 24 avril 1813[3], repose sur un soubassement de pierres de taille; il est construit en moellons de tuf disposés, soit par assises horizontales, soit en *opus reticulatum*[4], soit en claveaux, de manière à former une espèce de mosaïque assez agréable à l'œil. L'entrée est surmontée d'un linteau, quoique au-dessus soit indiquée une archivolte, dont la lunette est remplie en maçonnerie grossière. La porte du monument est en marbre blanc, et, bien que d'une seule pièce de 1m,10 de hauteur sur 0m,70 de largeur, figure par ses moulures une porte à deux vanteaux; elle tourne

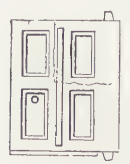
1. Autour de cette enceinte et d'une autre enceinte sépulcrale (Pl. *16*), découverte également en 1830 et dont nous allons parler bientôt, on trouva une grande quantité de coquilles de colimaçons et d'os, restes de repas funèbres. Pomp. Ant. Hist., IV, 238.

2. Pomp. Ant. Hist., III, 89.

3. *Ibid.*, III, 109.

4. Revêtement qui présente l'aspect des mailles d'un filet.

sur deux pivots armés d'un godet de bronze et emboités dans une crapaudine de même métal. Cette porte se tirait avec un anneau de bronze et était fermée par une serrure dont on voit encore les traces; elle fut trouvée brisée dans l'intérieur du tombeau, on la restaura, et le 18 septembre 1814 [1] elle fut reposée sur ses gonds, où elle joue encore.



Porte de marbre.

A l'intérieur est une chambre sépulcrale à moitié souterraine, éclairée par un soupirail et autour de laquelle règne une banquette où étaient posées des urnes cinéraires de verre, de terre rouge, ou de marbre de formes variées, et des lampes de terre cuite. Dans une niche, accompagnée de pilastres, surmontée d'un fronton et faisant face à la porte, était une grande urne d'albâtre oriental contenant les cendres et les ossements du chef de la famille. Parmi ces restes se trouvait un anneau d'or avec une pierre sur laquelle était gravée une biche. Il est plus difficile d'expliquer la présence dans ce même tombeau de plusieurs amphores de grande dimension, vases employés exclusivement à renfermer le vin ou l'huile.

Près de là, on a trouvé sur la voie le squelette d'une femme tenant dans ses bras le plus jeune de ses enfants et suivie de deux autres. Cette infortunée portait trois anneaux d'or et de belles boucles d'oreilles; l'un des anneaux était un serpent entortillé dont la tête se dirigeait vers l'extrémité du doigt. Les boucles d'oreilles consistaient en une traverse ayant à chaque bout deux perles suspendues à un fil d'or.

A l'embranchement des deux rues, on trouve un tombeau (Pl. *12*) en ruine et sans inscription. Ce monument, qui n'offre rien de remarquable, se compose de deux assises carrées de pierres de taille reposant sur un degré.

Tombeau des Libella (Pl. *13*). Ce mausolée, trouvé le 26 septembre 1812 et placé sur l'alignement de la rue des Tombeaux

1. Pomp. Ant. Hist., III, 161.

(Planche III, 3e tombeau à gauche), est d'une parfaite conservation; ce n'est qu'un grand cippe, une sorte d'autel de travertin haut de 5 mètres et d'une forme noble, simple et élégante; il porte une inscription répétée sur les faces méridionale et occidentale. Ces deux inscriptions ne diffèrent que par la coupe des lignes et par une faute, *filo* pour *filio,* qui se trouve dans l'une d'elles; voici celle de l'ouest :

M. ALLEIO LIBELLAE PATRI AEDILI
II. VIR. PRAEFECTO QVINQ. ET M. ALLEIO LIBELLAE F.
DECVRIONI VIXIT ANNIS XVII LOCVS MONVMENTI
PVBLICE DATVS EST ALLEIA M. F. DECIMILLA SACERDOS
PVBLICA CERERIS FACIVNDVM CVRAVIT VIRO ET FILIO

« A Marcus Alleius Lucius Libella père, édile, duumvir, préfet quinquennal, et à Marcus Alleius son fils, décurion, qui vécut dix-sept ans. Le terrain de ce monument a été donné par le peuple. Alleia Décimilla, prêtresse publique de Cérès, a fait élever *ce tombeau* à son époux et à son fils. »

Il est assez singulier de voir la charge de décurion conférée au jeune Libella dans un âge aussi peu avancé, quand Cicéron répondait à un de ses amis qui invoquait sa protection pour obtenir ce titre, qu'*il était plus facile de devenir sénateur à Rome que décurion à Pompéi*[1].

Derrière le monument des Libella est une petite enceinte (Pl. *14*) qui dut renfermer les sépultures de quelque famille d'une fortune médiocre.

On trouve ensuite le

Tombeau de Ceius et Labéon (Pl. *15*), reconnu en avril 1813, mais fouillé et ouvert seulement en 1830 et reposant sur un soubassement continu qui porte également les monuments suivants. (*Voy.* Planche III, 2e tombeau à gauche.)

Il a la forme d'un grand piédestal composé d'un socle et d'un dé; construit en moellons, il est recouvert d'ornements en stuc. La décoration est bizarre et insoucieuse de toutes les règles de l'architecture, mais par cela même elle ne manque pas d'un certain caractère. La partie supérieure est détruite, mais l'entablement, les statues et l'inscription qui la composaient ont été retrouvés, bien que hors de place. Les statues en tuf, revêtues de stuc et d'un travail médiocre, étaient celles

1. *Romæ si vis, habebit; Pompeis difficile est.* Macrob., *Saturn.,* L. II., c. 3.

d'un homme couvert d'une toge et de plusieurs femmes assez bien drapées. Voici l'inscription, qui est au musée et n'a point été remplacée :

L. CEIO L. F. MEN. L. LABEON
ITER D. V. I. D. QVINQ.
MENOMACHVS L.

« A Lucius Ceius Menomachus, fils de Lucius, et à Lucius Labéon, pour la seconde fois duumvir chargé de rendre la justice, et quinquennal, Menomachus affranchi [1]. »

La face principale du monument présentait, dans sa partie supérieure, les médaillons de Ceius et de Labéon, mais il n'en reste plus de traces. Ces médaillons semblaient avoir été séparés par un vase ou plutôt par une corbeille. Au-dessous sont trois espaces remplis par une sorte de treillage et divisés par deux pilastres. Ceux-ci sont au nombre de trois du côté qui regarde la ville et qui se trouve ainsi partagé en quatre. Deux de ces espaces offrent également des treillages; les deux autres contenaient des bas-reliefs représentant chacun un guerrier armé de pied en cap et debout auprès de son cheval. De ces bas-reliefs, celui de gauche a entièrement disparu, et de celui de droite, il ne reste qu'un pied d'homme et un pied de cheval. Le côté opposé n'a que des treillages, des boucliers et une petite fenêtre destinée à éclairer la chambre sépulcrale. Enfin on reconnaît sur la face postérieure quelques trophées d'armes. Le socle porte encore les traces d'inscriptions peintes en grandes lettres rouges, mais aucune n'a pu être déchiffrée. Un escalier conduit au soubassement qui porte ce tombeau. Dans la chambre sépulcrale, qui paraissait avoir déjà été violée, on ne trouva que deux balsamaires de terre cuite et une très-belle urne de verre contenant des ossements.

Enceinte sépulcrale (Pl. *16*). Derrière le mausolée de Ceius et Labéon s'étend une enceinte de 5^{m},50 sur 6 mètres déblayée en 1830, dans laquelle se trouve un grand nombre de ces petits cippes arrondis en

1. Mazois suppose que l'abréviation MEN. de la première ligne indique que Labéon faisait partie de la tribu Ménénia, une des dernières tribus rustiques à laquelle étaient en effet agrégés un grand nombre d'habitants de la Campanie; nous n'avons pas adopté cette opinion, parce qu'un usage presque constant était que les affranchis empruntassent le nom ou le surnom de leurs patrons, et que c'est sans doute ce qu'avait fait Ménomachus, fondateur du monument.

forme de tête, nommés *columellæ* et dont nous aurons bientôt occasion de signaler plusieurs exemples plus importants. Ceux-ci sont en lave ou en pierre calcaire. Sur l'un de ces derniers on lit :

ICEIVS COM
MVNIS

Une seule *columelle* est en marbre, mais elle avait été faite avec les débris d'une dalle portant une moulure et ayant été employée primitivement à un autre usage.

A la suite du monument de Céius et Labéon se trouve le

Tombeau de Salvius (Pl. *17*), jeune enfant mort à l'âge de cinq ans, ainsi que nous l'apprend l'inscription :

SALVIVS PVER VIX. ANNIS V.

Ce n'est qu'une petite niche carrée très-basse avec un fronton, ayant en avant une petite *columelle;* elle est suivie du

Tombeau de Gratus (Pl. *18*), découvert le 25 juillet 1812, autre jolie niche en cul-de-four qui était également ornée et au fond de laquelle était peint debout un jeune homme au-dessus duquel pendaient des guirlandes de fleurs; on y voit aussi une petite *columelle*, et une plus petite encore est adossée extérieurement au pied-droit de gauche. Dans le soubassement qui porte le monument est encastrée une copie de l'inscription qui nous apprend que le jeune Valésius Gratus n'avait vécu que douze ans.

N. VELASIO GRATO
VIX. ANN. XII.

Derrière ce monument sont deux tombeaux ruinés inconnus (Pl. *19* et *20*), composés chacun d'un grand cippe en maçonnerie porté par un soubassement contenant une grande chambre sépulcrale voûtée. Au pied de ces tombeaux existe un grand nombre de *columelles* de tuf dont aucune ne porte d'inscription. En traversant la rue qui s'étend derrière les monuments que nous venons de décrire, on trouve à l'extrémité septentrionale de l'auberge (Pl. *8*) trois grands sarcophages (Pl. *21*)

composés de dalles de tuf; deux sont encore entiers et n'ont point été ouverts [1].

Revenant à la rue des Tombeaux, on voit à la suite de celui de Gratus, et sur le même soubassement, les sépultures de la famille Arria. La première et la plus importante est le

Tombeau de Diomède (Pl. *22*), qui paraît avoir été le chef de la famille. Ce monument, découvert le 22 septembre 1774, est construit en moellons et revêtu de stuc [2]; il est aujourd'hui en très-mauvais état. Sa façade avait $2^m,50$ de large sur $2^m,80$ de hauteur, sans compter le fronton qui est en partie détruit; sa profondeur est de $1^m,55$. La façade, ornée de deux faisceaux, porte l'inscription :

M. ARRIVS ɟ . L. DIOMEDES
SIBI SVIS MEMORIAE
MAGISTER PAG. AVG. FELIC. SVBVRB.

Le sigle ɟ, qui ne ressemble à aucune lettre connue, a été diversement interprété; on a cru y reconnaître un C ou un L, et on a lu *Caiæ* ou *Liviæ;* je crois qu'on doit y voir une espèce d'I, et alors l'inscription sera lue :

« M. Arrius Diomède, affranchi de Julie, *Juliæ libertus,* maître du faubourg ou bourg suburbain [3] Augusto-Félix, à lui-même, aux siens et à leur mémoire. »

Je suis d'autant plus fondé à croire que la lecture *Juliæ* peut être la bonne, que nous verrons qu'une femme nommé Julia Félix était une des plus riches propriétaires de Pompéi, et que, d'un autre côté, nous trouvons ici le tombeau de deux Tychè dont l'une prend le titre d'affranchie de Julie, et l'autre se vante d'avoir été attachée à la personne de Julie, fille d'Auguste.

Une seconde inscription est placée au-dessous d'un petit mur qui sépare le tombeau principal des deux derniers (Pl. *23*), qui ne sont

1. Chez les Romains, et ce fait a été récemment encore confirmé par les fouilles de la voie Appienne, les corps furent dans les mêmes temps brûlés ou enterrés, au choix des familles; mais il paraît que l'inhumation était rare à Pompéi, car ces trois sarcophages en sont presque le seul exemple.

2. Voy. la lettre en tête du chapitre.

3. Nous avons déjà lu ce même titre de *Magister pagi Augusto-Felicis* sur l'hermès de C. Norbanus, trouvé dans le temple d'Isis.

que des espèces de bornes, des *columellæ* portant également des épitaphes.

Voici ces trois inscriptions, qui nous indiquent le lieu où reposent trois des enfants de Diomède :

ARRIAE M. F.
DIOMEDES L. SIBI SVIS.

« A Arria, fille de Marcus, Diomède affranchi pour elle et les siens. »

ARRIAE M. L.
VIIII

« A Arria, neuvième fille de Marcus affranchi. »

M. ARRIO
PRIMOGENI.

« A Marcus Arrius, premier-né. »

Dans le soubassement qui porte ces tombeaux, on a trouvé une urne de verre contenant des cendres, et renfermée elle-même dans un vase de plomb [1].

Ces sépultures sont les dernières qui se présentent sur le côté droit de la rue des Tombeaux; en traversant celle-ci, on trouve en face la villa de Diomède (Pl. *24*), puis, en revenant vers la ville, le

Triclinium funèbre (Pl. *25*), l'exemple le plus complet qui soit parvenu jusqu'à nous de ces salles à manger où, à certaines époques, les Romains se réunissaient pour célébrer les *silicernia* ou *novendialia*,

1. Les deux autres enfants dont on n'a point trouvé les urnes étaient peut-être morts trop jeunes pour avoir été brûlés. Pline nous apprend, en effet, qu'il n'était pas d'usage de brûler les enfants qui n'avaient pas encore fait leur première dent : *Hominem priusquam genito dente cremari mos gentium non est.* L. VII, c. 16.

Ce fait est confirmé par Juvénal :

« On dépose dans la terre l'enfant trop jeune pour être brûlé. »
.... *terra clauditur infans*
... *minor igne rogi*.......
Sat. XV.

Une inscription citée par D. Martin fait présumer que cette prohibition de l'usage se serait étendue jusqu'à l'âge de neuf ans.

On ne brûlait pas non plus les cadavres des hommes frappés de la foudre : *Hominem ita exanimatum cremari fas non est; condi terra religio tradidit.*

Pline, L, II, c. 55.

repas funèbres destinés à honorer les morts [1]. La façade qui se présente sur la rue des Tombeaux n'est qu'un mur peu élevé, percé d'une porte



Triclinium funèbre.

qui n'a pas plus de $1^{m},23$ de haut sur $1^{m},05$ de large et surmonté d'un fronton d'une largeur démesurée. (Voy. planche III, premier monument à droite.) Au milieu de ce fronton est la copie de l'inscription aujourd'hui au musée :

CN. VIBRIO
Q. F. FAL.
SATVRNINO
CALLISTVS LIB.

« A Cneius Vibrius Saturninus, fils de Quintus de la tribu Falerine, Callixte affranchi. »

1. Si l'on en croit le satirique latin, la splendeur de ces repas et celle des autres cérémonies des funérailles étaient proportionnées à la reconnaissance des héritiers :

.... Sed cœnam funeris hæres
Negliget iratus si rem curtaveris; urnæ
Ossa inodora dabit.

Perse., *Sat.* VI., v. 53.

« Ton héritier, furieux de voir son bien diminué, négligera le festin de tes funérailles et enfermera dans l'urne tes os sans parfums. »

Les coquillages étaient en quelque sorte le plat fondamental de ces repas funèbres; c'est ce qui explique la quantité de débris de ces mollusques trouvée ordinairement dans les tombeaux romains.

« La patelle, maigre repas funèbre, » est un petit coquillage univalve.

...... Exigua feralis cœna patella.

Juvénal, *Sat.* V.

L'intérieur est une enceinte découverte de forme irrégulière, de 6 mètres sur 5^{m},20 environ, le mur de fond n'étant point parallèle à celui de face; elle est entourée de murailles que décoraient des peintures élégantes et gracieuses, malheureusement entièrement détruites, et qui représentaient des animaux et des plantes [1]. Trois côtés sont occupés par autant de lits inclinés vers l'extérieur, et qui donnaient le nom à la salle [2]; le quatrième était réservé pour le service. Au centre était un bloc carré long destiné à servir de table. Les lits, aussi bien que la table, sont des massifs de maçonnerie revêtus de stuc que l'on recouvrait de matelas et de draperies. En avant de la table est un petit autel circulaire sur lequel sans doute se faisaient les libations aux mânes et aux dieux infernaux; quelques auteurs croient qu'on y posait, pendant le repas, l'urne couronnée de fleurs qui contenait les cendres du défunt. Cet autel, qui était presque entièrement ruiné, a été restauré.

La présence d'une inscription sur ce monument, seul de son espèce dans la rue des Tombeaux, détruit le système des auteurs qui ont supposé que ce *triclinium* n'appartenait en propre à aucun des tombeaux voisins, mais qu'il devait servir, moyennant une rétribution, aux repas funèbres de toutes les familles qui avaient leurs sépultures dans cette nécropole.

Tombeau de Nævoleia Tychè (Pl. *26*). Un des plus remarquables mausolées, faisant face au cippe des Libella et voisin du *triclinium*, est celui de Nævoleia Tychè et de Munatius Faustus. (Voy. le premier tombeau à droite, planche III.) Ce grand tombeau de famille [3], fouillé en 1813, se compose d'une chambre sépulcrale construite en pierre de taille, reposant sur un gradin très-élevé et portant un cippe ou sorte d'autel carré exhaussé sur deux degrés. Ce monument s'élève au milieu d'une enceinte dans laquelle on pénètre par une porte placée à la gauche du mausolée; l'entrée de la chambre sépulcrale est dans la cour et percée dans la face opposée à la rue. Cette chambre est un *columba-*

1. Ce monument, reconnu en partie en janvier 1775 (Pomp. Ant. Hist., I, 280, et III, 259), avait été remblayé immédiatement, car, dans le même journal des fouilles (III, 106), nous le voyons indiqué comme une découverte nouvelle à la date du 27 février 1813. Il est aujourd'hui dans le plus triste état de délabrement; nous avons préféré le donner tel qu'il était encore en 1830, lors de notre premier voyage à Pompéi.

2. *Triclinium*, du grec τρεῖς, trois, et κλίνη, lit.

3. On sait que chez les Romains la *famille* se composait non-seulement des parents, mais encore des clients, des affranchis, et même des esclaves.

rium[1] de 2 mètres en tous sens, éclairé par un petit soupirail; autour règnent une banquette et deux rangées de niches destinées à recevoir les urnes qui ont encore été trouvées en place.

La principale niche contenait une grande amphore d'argile renfermant sans doute les cendres de Nævoleia, ou de Munatius, ou même de tous les deux, si l'on en croit la conjecture sentimentale des savants napolitains. Trois belles urnes de verre, protégées par des enveloppes de plomb et hermétiquement fermées, contenaient des cendres et des ossements flottant encore dans un liquide que des siècles n'avaient pu dessécher et que l'analyse chimique a fait reconnaître pour un mélange d'eau, de vin[2] et d'huile provenant sans doute des libations faites pendant la cérémonie funèbre[3]. D'autres urnes, simplement de terre cuite grossière, contenaient également des ossements, des cendres et souvent la pièce de monnaie destinée à payer le passage sur la barque de Caron; elles étaient accompagnées de lampes aussi de terre commune, dont plusieurs ont été trouvées dans une encoignure; ces derniers vases ont été laissés en place.

La partie la plus intéressante du monument est le cippe de marbre que nous avons dit être placé à sa partie supérieure, et dont l'ornementation est aussi riche qu'élégante[4]. La face antérieure porte, au centre d'un bel encadrement, l'inscription suivante :

NAEVOLEIA I. LIB. TYCHE SIBI ET
C. MVNATIO FAVSTO AVG. ET PAGANO
CVI DECVRIONES CONSENSV POPVLI
BISELLIVM OB MERITA EIVS DECREVERVNT
HOC MONVMENTVM NAEVOLEIA TYCHE LIBERTIS SVIS
LIBERTABVSQVE ET C. MVNATI. FAVSTI VIVA FECIT.

« Nævoleia Tychè, affranchie de Julie pour soi et pour Caius Munatius Faustus, augustal et maître du bourg[5] auquel les décurions, du consentement du peuple, décernèrent un BISEL-

1. On nommait ainsi les chambres sépulcrales garnies comme celle-ci de petites niches où l'on déposait les urnes cinéraires; leur aspect était en effet celui de l'intérieur d'un colombier.

2. Tibulle demande à Neæra et à sa mère d'arroser ses cendres, recueillies sur le bûcher, de vin vieux et de lait :

Et primum annoso spargant collecta Lyæo.
Mox etiam niveo fundere lacte parent.
L. III. *Eleg.* 2.

3. Ces urnes et leurs enveloppes de plomb sont au musée.

4. Le couronnement de ce cippe fut trouvé à terre, mais il a été remis à sa place.

5. AUGUSTAL, prêtre d'Auguste. PAGANUS ou MAGISTER PAGI, sorte de magistrat municipal dont les

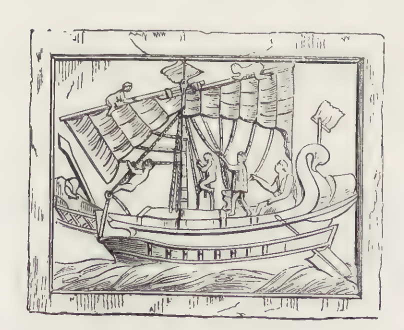
LIUM[1] à titre de récompense. Nævoleia vivante a érigé ce monument pour ses affranchis et affranchies et pour ceux de Caius Munatius Faustus. »

Rien ne nous fait connaître la nature des liens qui unissaient Nævoleia et Munatius. Nous avons tout lieu de penser que cette Tychè était affranchie de Julie, fille d'Auguste, aussi bien que la seconde Tychè, dont à son tour nous décrirons le tombeau.

Au-dessus est placé de face et en demi-relief un petit buste de Nævoleia et au-dessous est un bas-relief représentant la consécration du monument. On y voit d'un côté les magistrats municipaux, collègues de Munatius; de l'autre, Nævoleia à la tête de sa famille; au centre est un autel sur lequel un enfant dépose une offrande; enfin, auprès de l'autel on distingue une borne représentant peut-être d'une manière symbolique le tombeau, objet de la cérémonie. Mazois croit pouvoir reconnaître dans un jeune homme qui se tient près de cette borne le fils de Munatius.

La face opposée du monument est entièrement lisse et sans ornements.

Le côté qui regarde le *triclinium* présente un bas-relief qui a beau-



Bas-relief du Tombeau de Nævoleia Tychè.

coup exercé la sagacité des antiquaires. On y voit un navire voguant sur une mer agitée; sur l'ordre du patron assis au gouvernail, des enfants qui servent de matelots s'empressent de carguer les voiles.

fonctions avaient quelque analogie avec celles de *maire* chez les modernes. Nous avons déjà vu C. Norbanus et Arrius Diomède prendre le titre de *magister pagi*.

1. Le *bisellium* était un siége honorifique assez large pour deux personnes, ainsi que son nom l'indique (VARRO, *de ling. lat.*, V, 128), mais qui n'était occupé que par une seule, laquelle se trouvait ainsi à l'aise dans les jeux et autres réunions publiques où elle avait obtenu le droit de le faire porter par ses esclaves. Les citoyens honorés de cette prérogative étaient nommés *bisellarii*.

Dyer (POMPEII, 522) fait remarquer avec raison que le *bisellium* était une distinction purement municipale et qui cessait d'exister en dehors des murs de la ville où elle avait été accordée.

Parmi les nombreuses suppositions auquel ce bas-relief a donné lieu, il en est deux qui seules paraissent présenter quelque vraisemblance. Suivant la première, ce vaisseau aurait été destiné à rappeler soit la profession, soit l'origine de la fortune de Munatius; mais comme aucun autre indice ne vient confirmer cette conjecture, nous croyons devoir préférer l'opinion qui, plus conforme au génie poétique de l'antiquité, voit dans ce vaisseau ballotté par les flots et repliant ses voiles au moment de surgir au port, le symbole de la vie arrivant au port de l'éternel repos. Je trouve un nouvel argument à l'appui de cette opinion



Pierre sépulcrale de Santa-Maria in Trastevere.

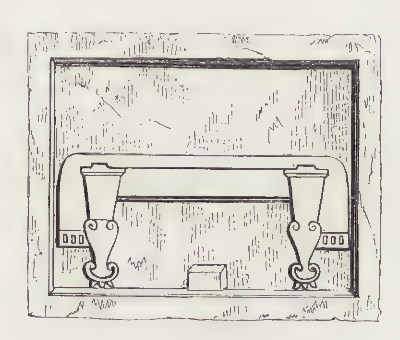
dans deux pierres sépulcrales remontant aux premiers temps du christianisme, encastrées à Rome dans les murs du portique de *Santa-Maria in Trastevere;* sur la première, qui appartient à une femme, on voit gravé un vaisseau sur une mer agitée, approchant d'un phare qui indique le port; sur l'autre est un bas-relief représentant un homme expirant au milieu de ses amis et de ses parents, tous tournant les yeux vers un phare dont l'allégorie ne peut être douteuse [1].

Quoi qu'il en soit de sa signification réelle ou symbolique, le navire de Pompéi n'en est pas moins intéressant pour l'étude de la navigation antique; on y reconnaît parfaitement les *acrostolia* ou ornements de l'extrémité du vaisseau; la proue, décorée d'une tête de Minerve; la poupe, relevée en col de cygne ou d'oie, qui de là avait pris le nom de *cheniscus* (petite oie); enfin les *aplustres* ou pavillons flottant au sommet des mâts [2]. La quatrième face du tombeau de Nævoleia est égale-

1. J'ai publié un bas-relief funéraire du musée d'Arles qui présente également une barque battue par les flots. Introduction a l'Histoire de France, Pl. 33.

2. .... *victœque triremis*
Aplustre........
Juvénal, *Sat.* X.

ment curieuse au point de vue archéologique; on y voit représenté le *bisellium,* ce siége privilégié dont avait été honoré Munatius, et dont, jusqu'à la découverte de Pompéi, la forme était inconnue[1]. Au pied du *bisellium* est un petit tabouret nommé *subsellium* ou *suppedaneum.*



Bisellium.

Dans l'enceinte du tombeau de Nævoleia se trouvait une modeste sépulture qui dut appartenir à un membre peu important de la famille; ce n'était qu'une simple borne que je n'ai plus retrouvée à mon dernier voyage et sur laquelle j'avais copié cette inscription :

C. MVNATVS
ATIMETVS VIX.
ANNIS LVII.

« C. Munatius Atimetus vécut 57 ans. »

TOMBEAU DE LA FAMILLE NISTACIDIA (PL. 27). Ce monument, qui suit celui de Nævoleia, et qui fut découvert en février 1813, n'est qu'une enceinte ou *sepulcretum* fermée par un mur à hauteur d'appui, sans entrée, et contenant deux petits cippes de marbre, deux *columellæ* de hauteur inégale[2]. Devant eux sont de petites dalles de marbre où l'on déposait des offrandes et un vase assez profond enterré dans le sol qui dut recevoir soit des libations, soit de l'eau ou de la terre pour

1. Dans l'INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE FRANCE, PL. 32, j'ai donné un cippe funéraire du musée d'Avignon, offrant, entre deux faisceaux, un *bisellium,* sorte de pliant d'une forme toute différente.

2. Lorsque M. Bonnucci fit fouiller cette enceinte en 1828, on y trouva un pot de terre rempli de cendres parmi lesquelles étaient une monnaie de bronze, des os, du bois carbonisé et des écailles d'huître, restes sans doute du repas funèbre.

conserver ou planter des fleurs. Ces deux cippes portent des inscriptions :

NISTACIDIAE
SCAPIDI.

« A Nistacidia, femme *ou* fille de Scapidus. »

NISTACIDIVS
HELENVS. PAG.

« Nistacidius Helenus, maître du bourg. »

Une troisième inscription, qui se lit sur le devant de l'enceinte, reproduit le nom du même personnage :

NISTACIDIO HELENO
MAG. PAG. AVG.
NISTACIDIO IANVARIO
MESIONIAE SATVLLAE IN AGRO
PEDES XV IN FRONTE PEDES XV

« A Nistacidius Helenus, maître du faubourg Augusto-Félix. A Nistacidius Januarius et à Mesionia Satulla. En profondeur 15 p., en façade 15 p. [1] »

Les mesures indiquées par les derniers mots de cette inscription ont permis de déterminer par leur comparaison avec le monument lui-même la longueur du pied en usage à Pompéi, et de la fixer à $0^{m},287$. On a par ce moyen acquis la preuve que les Campaniens avaient adopté le pied romain dont telle est précisément la longueur indiquée par plusieurs monuments antiques [2]

1. C'était un usage très-répandu chez les Romains que celui d'indiquer ainsi l'étendue du terrain consacré à une sépulture et dont parfois ne pouvaient pas disposer les héritiers.

« Ce cippe indiquait mille pieds en façade et trois cents en profondeur, annonçant que le monument ne passerait pas aux héritiers. »

Mille pedes in fronte, trecentos cippus in agrum
Hic dabat, hæredes monumentum ne sequeretur.
Hor. L. I. *Sat.* 8.

Suivant la loi romaine, tout bien meuble ou immeuble ne pouvait appartenir qu'à des vivants, et c'est par une exception toute spéciale que les tombeaux pouvaient être possédés par le mort qu'ils renfermaient. Aussi, soit que le défunt l'eût fait graver de son vivant, soit qu'il l'eût ordonné par son testament, on lisait souvent sur le tombeau la formule qui lui en garantissait la propriété à perpétuité, *hoc monumentum hæredes non sequitur*, ordinairement abrégée ainsi : H. M. H. N. S.

2. Suivant les nouvelles recherches du commandeur L. Canina, la longueur réelle du pied romain aurait été de $0^{m},29635$. Le mille romain, se composant de 5,000 pieds, avait par conséquent $1,481^{m},75$.

Tombeau de Calventius Quietus (Pl. *28*). Ce monument (Planche III, 2e tombeau à droite), d'un très-beau style, découvert en janvier 1813, offre dans sa forme beaucoup d'analogie avec celui de Nævoleia Tychè; il est de même renfermé dans une enceinte; seulement, le massif de maçonnerie qui supporte le cippe de marbre est plein et ne contient pas de chambre sépulcrale, d'où l'on doit conclure que ce monument ne fut qu'un cénotaphe.

Sur la partie antérieure du cippe qui repose sur trois degrés de marbre et se termine, comme celui de Munatius, par un riche coussinet orné de têtes de bélier, on lit, au milieu d'un élégant encadrement de rinceaux et de feuilles d'eau, l'inscription :

C. CALVENTIO QVIETO
AVGVSTALI
HVIC OB MVNIFICENT. DECVRIONVM
DECRETO ET POPVLI CONSENSV BISELLII
HONOR DATVS EST

« A Caius Calventius Quietus Augustal. A cause de sa munificence [1], l'honneur du Bisellium lui a été décerné par décret des Décurions et du consentement du peuple. »

Au-dessous est représenté le *bisellium* qui, par sa richesse et son élégance, diffère sensiblement de celui de Munatius; mais comme la forme est la même, je croirais volontiers que le premier est resté inachevé et privé des ornements qu'il devait recevoir. Le *suppedaneum* ou tabouret n'est dans les deux monuments qu'un simple bloc carré.

Les deux faces latérales du cippe sont ornées de couronnes de chêne entourées de bandelettes, ce qui a fait supposer qu'à l'honneur du *bisellium* Calventius joignait l'honneur bien plus insigne de la couronne civique. L'enceinte où s'élève le tombeau est d'une étendue d'environ 5m,70 en tous sens ; ses murailles en maçonnerie sont revêtues d'ornements en stuc et surmontées d'acrotères décorés de bas-reliefs dont il ne reste que la trace. On y distingue une *Renommée* les ailes

1. Rien ne nous fait connaître quel genre de libéralité avait valu cette distinction à C. Quiétus; mais nous voyons par cet exemple, ainsi que par plusieurs autres, qu'elle pouvait s'obtenir pour de l'argent, et souvent même à peu de frais; témoin une inscription trouvée à Suessa et publiée par Gruter (*Thesaur.,* CCCCLXXV, 3); elle nous apprend que le peuple avait accordé les honneurs du *bisellium* à un certain C. Titius Chrésimus pour un don de mille sesterces, environ 200 fr. de notre monnaie.

déployées et tenant une trompette recourbée; une *Victoire* portant un étendard, *vexillum*, *Œdipe devinant l'énigme du sphinx*, *Thésée au repos s'appuyant sur la massue de Périphétès*, trophée de sa première victoire; enfin, une femme les cheveux épars, tenant un vase et un flambeau, et dans laquelle on croit reconnaître une de ces *Præficæ*[1] ou *Bustuariæ*[2], qui figuraient dans les cérémonies funèbres. Le mur qui forme le fond de l'enceinte est surmonté d'un large fronton qui présente de beaux détails d'architecture exécutés en stuc. Son tympan contient un cartel de marbre soutenu par deux Renommées et trois serres de griffon; ce cartel, qui n'a jamais reçu aucune inscription, est surmonté d'une tête de Méduse.

L'absence totale de porte, tant à l'enceinte qu'au soubassement du tambour, avait fait croire qu'en pénétrant dans l'intérieur on trouverait quelque trésor caché; on brisa le monument du côté de l'ouest, et alors on s'aperçut qu'on venait de commettre un sacrilége inutile.

Entre ce tombeau et le suivant est un assez grand espace vide (Pl. *29*), fermé seulement du côté de la rue par un mur d'appui; il ne contient qu'une petite borne sépulcrale ou *columella* renversée, mais il devait sans doute renfermer un monument que la destruction de Pompéi aura empêché d'élever.

Tombeau rond (Pl. *30*). Ce grand tombeau, découvert en août 1812, diffère essentiellement par sa forme de tous les autres; c'est une tour ronde en maçonnerie recouverte de stuc figurant des assises de pierres de taille, et reposant sur un soubassement qui était peint en rouge. Par une petite porte, haute de 1 mètre et large de 0m,60, on entre dans l'enceinte où, après avoir gravi quatre degrés, tourné autour du monument et monté encore quatre marches, on trouve à la face postérieure l'étroite entrée, récemment murée, de la chambre sépulcrale, qui n'a que 2 mètres de diamètre, et qu'ornent de gracieuses peintures représentant des animaux et des arabesques. Dans les trois niches, dont la principale seule est cintrée, sont des urnes engagées entièrement dans

1. Les *Præficæ* étaient des femmes que l'on payait pour chanter les louanges du défunt : *Præfica dicta, ut Aurelius scribit, mulier ad luctum quæ conduceretur quæ ante domum mortui laudes ejus caneret.* Varro, *De linguâ latinâ*, L. VII, 70.

2. La *Bustuaria*, ainsi que son nom l'indique (*bustum*, bûcher), était payée pour pleurer auprès du bûcher.

la maçonnerie. La voûte de cette chambre est fort remarquable par l'analogie qu'elle présente avec les dômes des appartements turcs; sa décoration consistait en petites fleurs jaunes et rouges entourant une tête peinte au centre de la partie plane. Sur la corniche où la voûte prend naissance étaient disposées plusieurs lampes. Ce monument s'élève au milieu d'une enceinte dont les murailles sont surmontées d'acrotères comme celles du tombeau de Calventius. Parmi les bas-reliefs qui les décorent, on remarque une femme tenant une bandelette et une patère, faisant une offrande sur un autel funéraire, *acerra*, et une autre femme déposant une bandelette sur le squelette de son enfant [1]. Aucune inscription n'a fait connaître le nom de la famille à laquelle cette sépulture était consacrée. Sur le mur de face est une tablette de marbre qui devait sans doute recevoir l'épitaphe qu'on n'eut pas le temps d'y graver.



Tombeau de Scaurus. Tombeau rond.

Tombeau de Scaurus (Pl. *31*). Ce tombeau, découvert en août 1812 [2], était sans aucun doute, au point de vue archéologique, le plus intéressant de tous ceux découverts à Pompéi; sa disposition est à peu près la même que celle des monuments de Nævoleia et de Calventius, mais les matériaux en sont moins riches. Le cippe, élevé sur trois gradins et reposant sur le soubassement qui contient la chambre sépulcrale, n'est qu'un massif carré en briques dont le couronnement n'existe plus. Le devant est couvert d'une plaque de marbre dont un angle est brisé, ce qui avait malheureusement fait disparaître quelques lettres de l'inscription qui récemment a été complétée :

1. Cette scène touchante est assez bien conservée.
2. Pomp. Ant. Hist., III, 91.

*A. VMB*RICIO A. F. MEN.
SCAVRO
II. VIR. I. D.
*HVIC D*ECVRIONES LOCVM MONVM.
ET HS ∞ ∞ IN FVNERE ET STATVAM EQVEST.
*F*ORO PONENDAM CENSVERVNT
SCAVRVS PATER FILIO

« A Aulus Umbricius Scaurus Menenius [1], fils d'Aulus, duumvir chargé de rendre la justice, les Décurions ont décerné l'emplacement d'un monument, deux mille sesterces [2] pour ses funérailles et une statue équestre dans le forum. Scaurus père à son fils [3]. »

Le grand soubassement élevé sur trois degrés présentait deux rangées de bas-reliefs en stuc, autrefois coloriés, monuments des plus curieux; moins de deux ans après leur découverte, dans la nuit du 5 mai 1814, une forte gelée avait déjà fait tomber plusieurs figures [4]; on chercha à assurer les autres par des crampons, ce qui n'empêcha pas entièrement un nouveau désastre ayant la même cause en février 1816 [5]. Nous avions cependant encore vu une grande partie des figures en 1830; à chacun de nos voyages, nous en avons trouvé quelques-unes de moins, et aujourd'hui tout a disparu, à l'exception du bas-relief placé au-dessus de la porte. Heureusement Mazois [6] et Millin [7] avaient pu dessiner ces sculptures si précieuses peu de temps après leur découverte. Peut-être nos lecteurs nous sauront-ils gré, bien que les monuments n'existent plus, d'en donner ici une description empruntée en partie aux ouvrages des deux antiquaires français, en partie à nos propres souvenirs.

« La rangée supérieure des bas-reliefs se prolongeant au-dessus de la porte représentait les combats de gladiateurs qui eurent lieu aux funérailles de Scaurus et fournissait les renseignements les plus précieux sur leur armement et leur manière de combattre; on y comptait huit paires de gladiateurs de différentes classes. »

1. Ou de la tribu *Menenia*.

2. Cette somme, qui ne présente qu'environ 400 fr. de notre monnaie, est bien minime, mais elle put suffire pour la dépense du bûcher et de la cérémonie funèbre. Les frais du combat de gladiateurs et de la chasse furent sans doute supportés par la famille.

3. Cette inscription a été trouvée dans les environs et placée sur ce tombeau, auquel elle n'a peut-être jamais appartenu.

4. Pomp. Ant. Hist., III, 149.

5. *Ibid.* III, 180.

6. Mazois, *Les Ruines de Pompéi.*

7. Millin, *Description des tombeaux qui ont été découverts à Pompéi dans l'année* 1812. In-8, Naples, 1813.

« Les deux premiers combattants à gauche du spectateur sont des cavaliers, *equites;* ils portent comme tous les autres des casques à visière et sont armés de la lance, *hasta*, et du bouclier rond nommé *parma.* »

« Ils sont désignés par leurs noms grossièrement tracés en noir, accompagnés d'un chiffre qui annonce le nombre de victoires que chacun d'eux a remportées[1]. Le nom du premier, *Bebrix,* indique évidemment qu'il sortait d'un des pays que les Romains appelaient barbares, la Bébrycie, contrée célèbre dans l'antique histoire de l'Asie[2]; quinze fois déjà il a été vainqueur; son adversaire, *Nobilior,* ne compte que onze victoires. Deux gladiateurs émérites, dont l'un triompha quinze fois, et dont l'autre a déjà remporté trente victoires, regardent leur combat appuyés sur un *scutum,* grand bouclier qui au besoin couvrait entièrement le corps du combattant accroupi. »

« Les deux gladiateurs suivants sont représentés à la fin du combat; l'un d'eux presque nu, portant autour des reins une sorte de tablier, *subligaculum,* et protégé seulement par un casque à visière et une *ocrea* ou bottine de bronze, est un *vélite* ou soldat armé à la légère. Quoique victorieux dans seize combats, il vient cette fois d'être blessé à la poitrine; il a laissé échapper son long bouclier, son *scutum,* et sa lance sur laquelle son adversaire pose le pied; il s'avoue vaincu, et, se tournant vers le peuple, il lève le doigt pour demander grâce; l'*Hoplomaque,* soldat pesamment armé, qui vient de remporter sur lui sa cinquième victoire, attend pour l'achever la réponse des spectateurs, qui fut une condamnation[3], car au-dessus de la tête du vaincu on voit la

1. Ces chiffres sont précédés de trois lettres que Millin lit IVL, et qui, selon lui, indiqueraient la patrie du combattant, *Forum Julii,* ou toute autre ville décorée du nom de César; nous ne pouvons partager cette opinion ; les trois lettres sont TVL, abréviation de *tulit,* il remporta, sous-entendu *victorias.* On connaît des inscriptions antiques complètes qui ne laissent aucun doute sur cette formule.

2. Amycus, qui périt sous le ceste de Pollux qu'il avait osé défier, était roi des Bébryciens. APOLLON. RHOD., *Argonaut.*, II, 3. VALER. FLACCUS, *Arg.*, IV., 261, 290.

3. Cette réponse était donnée par le peuple en renversant le pouce de la main droite.

« Pour se rendre la foule favorable, aussitôt qu'elle a renversé le pouce, ils font tuer le malheureux qu'elle a condamné. »

.... *verso pollice vulgi*
Quemlibet occidunt populariter...

JUVÉNAL, *Sat.* III.

Et la vierge modeste, en renversant le pouce, ordonne de percer la poitrine du gladiateur terrassé. »

.... *pectusque jacentis*
Virgo modesta jubet, converso pollice, rumpi.

PRUDENT., *De Vestal.*

lettre fatale Θ[1] annonçant qu'il fut mis à mort. Les noms de ces deux combattants étaient illisibles. »

« Les quatre personnages suivants offrent une scène encore plus cruelle. On y voit deux *secutores* et deux *retiarii*[2]. Nitimus, rétiaire cinq fois victorieux, a combattu contre un *secutor* dont le nom est effacé, mais qui n'était point indigne de lutter avec lui, puisqu'il a triomphé six fois dans différents combats. Son courage a été moins heureux dans cette rencontre; Nitimus l'a frappé à la jambe, à la cuisse, au bras gauche et au flanc droit; son sang coule en abondance; en vain a-t-il imploré la pitié des spectateurs; il est condamné, mais comme le trident n'est pas une arme sûre et prompte, c'est le *secutor* Hippolitus qui rend à son camarade ce cruel et dernier service. Le malheureux gladiateur fléchit le genou et présente la gorge au fer mortel sur lequel semble le pousser Nitimus, son vainqueur. Sur le second plan on aperçoit le rétiaire qui doit combattre Hippolitus. »

« Enfin, un des gladiateurs du sixième groupe a laissé tomber son bouclier, action infamante dans tous les genres de combats[3]; il semble

1. Initiale du mot Θάνατος, mort. On retrouve les mêmes indications dans la fameuse mosaïque de la villa Borghèse, dont la composition offre la plus grande analogie avec celle du bas-relief que nous décrivons, ainsi que dans une mosaïque de la villa Albani, représentant un combat de rétiaires et de mirmillons. Winckelmann, qui a publié celle-ci dans ses *Monumenti antichi inediti*, IV[e] partie, chap. x, pl. 197, n'a pas compris le sens du Θ et l'a pris pour un simple signe de ponctuation.

Le Θ servait également aux juges pour indiquer la condamnation à mort.

« Tu peux marquer le crime du noir thêta. »
Et potis es nigrum vitio præfigere theta.
Pers., *Sat.* IV.

2. Les *retiarii*, ainsi que leur nom l'indique, étaient porteurs d'un filet avec lequel ils s'efforçaient d'envelopper leurs adversaires qu'ils tuaient ensuite avec leur trident. On leur opposait ordinairement les *secutores*, ainsi nommés parce que, quand le rétiaire avait jeté son filet sans succès, ils le poursuivaient dans l'arène. Les armes des *secutores* étaient un casque fort simple, un bouclier, *clypeus*, et une épée.

Juvénal nous peint ainsi cette scène à l'occasion d'un personnage noble, d'un Gracchus, qui ne rougissait pas de descendre dans l'arène à visage découvert et de remplir le rôle infâme de rétiaire :

« D'une main il balance le trident, de l'autre il lance le filet. A-t-il manqué son coup, il prend la fuite pour se remettre en mesure, et, la tête haute, se fait reconnaître de tous les spectateurs. »

.... movet ecce tridentem;
Postquam vibrata pendentia retia dextrâ
Necquicquam effudit, nudum ad spectacula vultum
Erigit et totâ fugit agnoscendus arenâ.
Sat. VIII.

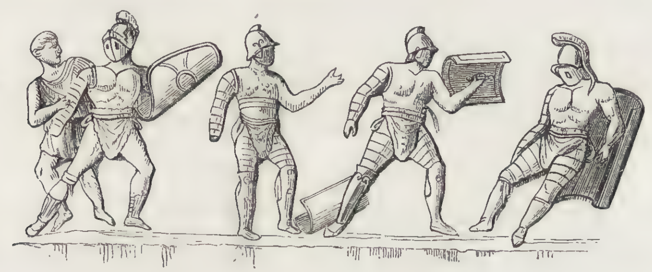
3. « Abandonnant honteusement mon bouclier. »
Relictâ non bene parmulâ.
Horat., *Od.* II, vii, 10.

fuir devant son adversaire qui le poursuit et s'apprête à remporter sur lui sa sixième victoire. »

« Au-dessus de ces derniers bas-reliefs était une inscription presque effacée, où l'on a pu cependant déchiffrer le nom d'Ampliatus, dans lequel Millin croit reconnaître celui du personnage auquel fut consacré le tombeau ; cette opinion pourrait être admissible, car nous savons par une inscription du temple d'Isis qu'il existait à Pompéi une famille de ce nom[1] ; mais, d'un autre côté, nous avons appris, par une inscription trouvée dans la basilique, que ce nom était aussi celui du maître d'une *famille* ou troupe de gladiateurs[2]. »

La suite du bas-relief se trouve, ainsi que je l'ai dit, au-dessus de la porte du monument, et s'est conservée en partie.

Le premier groupe est formé de trois personnages; un Samnite[3] a



Bas-relief du Tombeau de Scaurus.

été vaincu par un Mirmillon[4], qui s'apprête à l'immoler sans attendre la réponse du peuple auquel le vaincu a recours; mais le *lanista* ou maître des gladiateurs arrête son bras. Enfin la dernière paire offre un combat semblable dans lequel le Mirmillon tombe frappé à mort par son adversaire grièvement blessé lui-même.

La seconde rangée de bas-reliefs, ainsi que ceux qui décorent les

1. V. page 50.

2. N. FESTI AMPLIATI
FAMILIA GLADIATORIA PVGNA. ITERVM
PVGNA XVI K. IVN. VENAT. VELA.

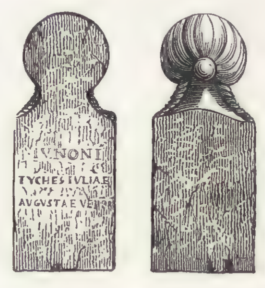
« La troupe de gladiateurs de Numérius Festus Ampliatus combattra pour la seconde fois. Combat, Chasse, Velarium, le 16 des calendes de juin. »

3. Ces gladiateurs, qu'on appelait aussi *Hoplomaques*, étaient armés de toutes pièces à la manière des Samnites, dont on leur avait donné le nom.

4. Le Mirmillon était souvent opposé au rétiaire; aussi portait-il sur son casque un poisson que semblait poursuivre son adversaire armé du filet et du trident, pendant que le peuple chantait : *Non te peto, piscem peto, quid me fugis, Galle ?*

trois gradins qui portent le cippe funéraire, et dont quelques-uns sont conservés sur les faces du nord et du midi, retracent des luttes d'une autre espèce; ce sont des combats de *bestiaires*, contre des animaux de toutes sortes, ou d'animaux entre eux, combats que les Romains appelaient chasses, *venationes*. Parmi les animaux on reconnaissait des lions, des panthères, des sangliers, des loups, des chiens, des cerfs, des gazelles, des taureaux et jusqu'à des lièvres. Les épisodes, habilement variés, rendaient cette suite fort intéressante; il y avait surtout une scène très-curieuse, qui montrait comment on familiarisait les jeunes bestiaires avec l'aspect et les hurlements des bêtes féroces et comment on leur apprenait à les combattre. On y voyait un jeune homme, encore peu habile dans ces sortes de combats, attaquant une panthère irritée. L'animal portait un collier auquel tenait une longue corde nouée par l'extrémité opposée à la sangle qui ceignait un taureau qui ne faisait que retenir un peu l'élan de la bête féroce, sans paralyser entièrement ses mouvements.

La chambre sépulcrale que renferme le soubassement recevait l'air par un petit soupirail; c'est un *columbarium* entouré de quatorze niches, et dont la voûte qui porte le cippe est soutenue par un pilier carré, percé à jour sur ses quatre faces et formant ainsi une espèce de tabernacle qui était fermé d'un côté par un rideau épais attaché à des clous, et des trois autres par des vitres; il était sans doute destiné à recevoir une urne, ou plutôt une lampe. Ce tombeau avait dû être violé à une époque postérieure à la destruction de Pompéi, car toutes les urnes avaient été enlevées et les ossements qu'elles renfermaient vidés dans les niches; on n'a trouvé autre chose que ces débris et une petite lampe de terre cuite.



Tombeau de la deuxième Tychè.

Tombeau de la deuxième Tychè (Pl. *32*). A côté du tombeau de Scaurus est un espace vide dans lequel on a trouvé, en novembre 1812,

le cippe sépulcral ou *columella* en marbre d'une seconde femme du nom de Tychè, il porte cette curieuse inscription :

IVNONI
TYCHES IVLIAE
AVGVSTAE VENER.

« Au génie protecteur [1] de Tychè, *Venerea* de Julie, fille d'Auguste [2]. »

On voit que les anciens, sous le rapport de la courtisanerie, étaient encore plus avancés que nous; tout titre qui les rapprochait des princes les honorait, quel que fût ce titre. Voici une femme qui se vante, jusque sur son tombeau, d'avoir rempli auprès de la fille d'Auguste les fonctions de Mercure auprès de Jupiter, l'emploi qu'au dire de Tacite, Pétrone remplit *glorieusement* à la cour de Néron!

TOMBEAU DE SERVILIA (PL. *33*). On a donné au tombeau inachevé qui succède à celui de Tychè le nom de tombeau de Servilia, parce qu'on y trouva un fragment d'épitaphe : SERVILIA AMICO ANIM... fragment qui prouve au contraire que le monument fut élevé par Servilia, et non point en son honneur. La disposition de ce mausolée est la même que celle des tombeaux de Nævoleia et de Calventius; le cippe s'élève sur deux gradins de marbre blanc reposant sur un grand soubassement; il ne présente qu'un massif de maçonnerie avec quelques rinceaux, une base, une corniche et un coussinet de marbre blanc; il contient une grande chambre sépulcrale à moitié souterraine, dont la porte est aujourd'hui murée et dans laquelle on trouva en octobre 1837 un cippe de marbre avec cette inscription :

LVCCEIA JANVARIA.

Ce nom pourrait, au moins aussi bien que celui de Servilia, appartenir au tombeau.

1. Il ne s'agit point dans cette inscription de Junon, femme de Jupiter, mais de l'une de ces divinités protectrices, ces espèces d'*Anges gardiens* que les Romains appelaient *Junones* pour les femmes, et *Genii* ou *Silvani* pour les hommes.

2. Quelques auteurs ont traduit cette inscription : « *A Junon, Tychè* Venerea *de Julie Auguste.* » Outre la bizarrerie d'une dédicace faite à la plus sévère des déesses par une femme exerçant de semblables fonctions, ils ont oublié que *Tyches*, Τύχης, nom grec, est ici le génitif de Τύχη, et que, par conséquent, leur interprétation est inadmissible. On a lu aussi : *A Junon, Tychè affranchie de Julie, à Vénus Auguste.* » Pour que cette opinion fût acceptable, il faudrait toujours que *Tychè* fût au nominatif, et de plus que *Juliæ* fût suivi de L, initiale de *Liberta*. D'ailleurs, il est évident que les mots *Juliæ Augustæ* sont inséparables; toutes les médailles d'impératrices et de princesses romaines en font foi.

Après ce monument se présentent la cour de la maison dite de Cicéron, une rangée de boutiques, une citerne, l'entrée de la *villa* de Cicéron, puis enfin une rue de l'autre côté de laquelle on trouve les

Banc et tombeau de Mamia. Le tombeau de la prêtresse Mamia (Pl. *36*) est placé en arrière de la ligne des autres mausolées, étant séparé de la rue par une portion assez considérable de l'enceinte au fond de laquelle il s'élève et par le banc semi-circulaire qui en dépend[1]. L'enceinte est une terrasse soutenue par une muraille percée de petites arcades dans sa partie supérieure. Du côté opposé à la rue est une petite porte, seule entrée du monument, et devant laquelle il semble avoir existé un sepulcretum (Pl. 37), un lieu de sépulture pour les pauvres gens[2].

Hoc miseræ plebi stabat commune sepulcrum.

Horace, L. I, *Sat.* 8.

Le tombeau de Mamia, découvert en 1769[3], est un massif carré de maçonnerie reposant sur un stylobate. Chaque côté était orné de quatre colonnes cannelées d'ordre corinthien à moitié engagées dans la muraille et formées d'assises de briques; le tout est revêtu de stuc. C'est dans la face qui regarde la ville que se trouve l'entrée de la chambre sépulcrale entourée de niches ornées de peintures, et ayant au centre



Antéfixe.

un massif carré destiné à porter l'urne de Mamia, qui était d'argile et renfermée dans une autre de plomb. La partie supérieure du monument

1. V. la vignette en tête du chapitre.

2. De ce *sepulcretum* il ne reste plus de traces, mais nous lisons dans le *Journal des Fouilles*, à la date du 7 juillet 1770, que derrière le tombeau de Mamia on trouva un autel funéraire ayant aux angles des têtes de bœuf soutenant des festons, et qu'à quelque profondeur au-dessous de cet autel on découvrit une caisse de bois, revêtue de maçonnerie et couverte de tuiles, contenant les cendres de plusieurs cadavres. Autour de l'autel on recueillit des lacrymatoires de verre et quelques-unes de ces coupes de terre cuite dont le couvercle même a un pied. A peu de distance de l'autel on rencontra une autre cavité de maçonnerie, couverte par une tuile, renfermant des ossements brûlés, trois lacrymatoires de verre et une médaille de bronze. Pomp. Ant. Hist., I., 241.

3. Pomp. Ant. Hist., I, 234.

n'existe plus, mais on a retrouvé des masques de terre cuite qui durent orner les angles du toit garni sans doute dans toute sa longueur d'antéfixes de même matière [1].

Autour du tombeau on trouva plusieurs statues d'hommes et de femmes, de travertin et de marbre que l'on croit avoir servi à sa décoration.

Ainsi que je l'ai dit, un grand banc semi-circulaire, une *exèdre* (Pl. *38*), qui dut avoir une destination analogue à celle de l'hémicycle couvert que nous avons décrit, s'élève entre la rue des Tombeaux et le mausolée de Mamia, dont nous n'avons connu le nom que par l'inscription en gros caractères qui se lit sur le dossier du banc lui-même :

MAMIAE P. F. SACERDOTI PVBLICAE LOCVS
SEPVLTVRAE DATVS DECVRIONVM DÉCRETO.

« A Mamia, fille de Porcius [2], prêtresse publique [3], lieu de sépulture donné par décret des Décurions. »

Le banc en pierres de taille se termine par des griffes de lion surmontées d'ailes formant les bras du siége; son diamètre est de 6 mètres [4].

Entre cet hémicycle et le tombeau étaient seize cippes dont les principaux étaient de marbre et portaient les inscriptions suivantes :

C. VENERIVS EPAPHRODITVS	ISTACIDIA N. F. RVFILLA SACERD. PVBLICA	N. ISTACIDIO CAMPANO
CN. MELISSAEVS APER		ISTAC... MENOIICI

Ces inscriptions ont été portées au musée; celle d'Istacidia Rufilla a seule été remplacée à Pompéi par une copie.

Tombeau de Porcius (Pl. *39*), découvert le 21 septembre 1769. Le soubassement construit en pierres de taille porte un cippe dont il

1. L'antéfixe est un ornement, ordinairement en forme de palmette, qui s'appliquait debout aux extrémités des tuiles creuses, de manière à masquer les vides produits par ces tuiles au bord inférieur des toitures.

2. Ce nom de Porcius nous paraît préférable à tout autre, parce qu'il est fourni par l'inscription du monument voisin et qu'il serait assez naturel qu'on eût rapproché les tombeaux du père et de la fille.

3. Le titre de *sacerdos publica,* prêtresse publique, sans désignation de divinité, est tout à fait insolite, et cependant nous le retrouverons encore à Pompéi. Il est probable que ces mots équivalent à ceux de grande prêtresse, archiprêtresse ou première prêtresse, *sacerdos prima,* qui se trouvent soit dans les auteurs, soit dans les inscriptions antiques.

4. A l'époque de sa découverte, 25 juin 1763, le banc de Mamia fut démonté et porté au musée de Portici; mais en janvier 1785, il a été rétabli à sa place. Pomp. Ant. Hist., II, 25.

ne reste que le noyau formé de petites pierres de tuf mêlées de scories volcaniques. On ne trouve plus d'autres vestiges de sa décoration que quelques moulures du soubassement assez bien profilées, des fragments d'architecture ornés de bucrânes et plusieurs tronçons de colonnes de brèche. Voici l'inscription trouvée sur ce monument :

M. PORCI.
M. F. EX DEC.
DECRET. IN
FRONTEM
PED. XXV
IN AGRVM
PED. XXV.

« A M. Porcius, fils de Marcus, par décret des Décurions. En façade, 25 pieds ; en profondeur, 25 pieds [1]. »

Le 5 mai 1770, on déterra devant ce tombeau une statue de marbre en habit consulaire, peut-être celle de Porcius.

Banc d'Aulus Veius (Pl. *40*), découvert en mars 1764. Ce banc semi-circulaire est presque entièrement semblable à celui de Mamia ; son diamètre de 7^{m},80 est seulement un peu plus considérable, et l'inscription, au lieu d'être gravée sur le banc même, se trouve sur un bloc élevé au centre de l'arc formé par le dossier :

A. VEIO M. F. II VIR. I. D.
ITER. QVINQ. TRIB.
MILIT. A POPVL. EX D. D.

« A A. Veius, fils de Marcus, Duumvir chargé de rendre la justice, Quinquevir pour la seconde fois, tribun des soldats élu par le peuple ; par décret des Décurions. »

Enfin, il ne reste plus avant la porte d'Herculanum que le

Tombeau de Cerrinius (Pl. *41*) découvert le 13 août 1763, petit monument que sa position et sa forme ont fait prendre pour une guérite. On a même écrit qu'un soldat, martyr de la discipline, y avait été trouvé mort à son poste. Il en coûte de détruire cette glorieuse tradition ; mais outre qu'il n'en est fait nulle mention dans le *Journal des fouilles*, il faut bien reconnaître que ses auteurs ont oublié de tenir compte de deux inscriptions qui, trouvées dans ce monument, ne peuvent laisser

1. C'est ce Porcius que nous croyons avoir été père de la prêtresse Mamia.

aucun doute sur sa destination funéraire. Sauf quelques variantes dans les abréviations, ces inscriptions sont la répétition l'une de l'autre :

M. CERRINIVS
RESTITVTVS
AVGVSTAL. LOC. D. D. D.

M. CERRINIVS
RESTITVTVS
AVGVSTALIS
LOCO DATO
D. D.

« Marcus Cerrinius Restitutus, Augustal, sur un terrain concédé par décret des Décurions. »

Au centre était un cippe carré aujourd'hui détruit, sur lequel était gravée la première inscription; la seconde se lisait sur un petit autel posé sur le cippe. Deux bancs de pierre sont placés contre les murailles.

Nous avons dit que probablement les autres portes de Pompéi devaient être, comme celle d'Herculanum, précédées de sépultures. Ce fait a été confirmé par des fouilles exécutées en mai et juin 1854 hors de la porte de Nola. On a reconnu à l'extérieur des murailles un degré grossièrement construit, sur lequel étaient déposées de nombreuses urnes en terre cuite contenant des ossements brûlés. Des urnes semblables étaient enfouies dans le terrain voisin, où l'on a trouvé des ossements confiés à la terre sans aucun récipient. Selon l'usage, chacune des urnes contenait le denier destiné à payer le passage dans la barque infernale. Ces monnaies s'étendent des derniers temps de Pompée à la fin du règne de Tibère; d'où l'on peut conclure que vers cette dernière époque cet humble *sepulcretum* cessa de recevoir de nouveaux habitants.





E. BRETON — J. RICHIOL

TYP. J. CLAYE.

VUE GÉNÉRALE DU FORUM.

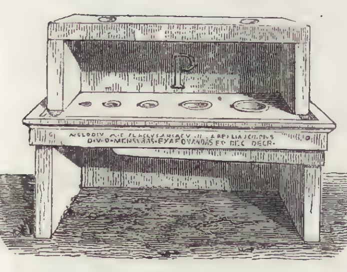


Basilique et côté méridional du Forum.

CHAPITRE IV

LES DEUX FORUM.

TRIBUNAUX. QUARTIER DES SOLDATS.



Mesures publiques.

PARMI les monuments de Pompéi, le plus intéressant est peut-être son Forum, seul exemple qui soit parvenu jusqu'à nous de ces places qui jouèrent un si grand rôle dans la vie privée et publique des anciens. Le Forum des Romains fut l'imitation de l'*agora* des Grecs; chez l'un et l'autre peuple, cette place fut d'abord destinée à servir à la fois de marché et de lieu de réunion pour les assemblées populaires. Dans son enceinte, la jeunesse se livra aux exercices gymnastiques, les gladiateurs combattirent et les jeux scéniques furent applaudis des nombreux spectateurs qu'abritaient ses portiques. Bientôt on construisit des

palestres, des stades, des théâtres, des arènes, et le Forum ne conserva plus que ses deux destinations principales. Plus tard même, chaque ville en posséda deux au moins; le premier, sous le nom de Forum civil ou judiciaire, fut affecté aux réunions publiques et aux tribunaux; le second, sous celui de Forum *venale*, ne fut plus qu'un marché et s'appela Forum *nundinarium*, lorsque, suivant un usage assez répandu, ce marché s'y tint tous les neuf jours. Dans les grandes villes enfin, un marché particulier fut affecté à chaque espèce de denrée, et Rome ne comptait pas moins de quatorze Forum, parmi lesquels figuraient les Forum *cupedinis*, *argentarium*, *suarium*, *boarium*, *pistorium*, *olitorium*, *piscarium*, etc., destinés au commerce des friandises, des métaux, des porcs, des bœufs, des farines, des légumes, des poissons, etc. Naturellement, les *fora venalia* furent d'une architecture assez simple; ce n'étaient guère que des enceintes entourées de portiques sous lesquels s'ouvraient de nombreuses boutiques; le Forum civil, au contraire, enrichi de toutes les merveilles de l'art, était environné d'édifices somptueux, et c'était là que, suivant Vitruve[1], devaient se trouver réunis les basiliques, l'*ærarium*, la curie et les prisons.

Nous bornerons à ce peu de mots les considérations générales sur les Forum; la description de celui de Pompéi, mieux que tout ce que nous pourrions dire, donnera une juste idée de leur disposition, car nous y retrouverons la réunion de toutes les conditions prescrites par Vitruve, la confirmation ou l'explication de tous les renseignements fournis par les écrivains de l'antiquité.

Le Forum civil de Pompéi (Planche IV) était situé dans la partie de la ville la plus voisine de la mer[2]. Déblayé de 1813 à 1818, il offrit un parallélogramme dont l'*area* ou partie découverte n'a pas moins de 157 mètres de longueur sur 33 mètres de largeur. Borné au nord par le temple de Jupiter, il était entouré des trois autres côtés par un portique soutenu par des colonnes qui étaient en double rang au sud, et depuis l'angle S.-E. jusqu'à la rue de la Fontaine. Overbeck[3]

1. Vitruve, L. V., c. 1 et 2.

2. « Si la ville est sur le bord de la mer, il faudra que l'endroit où l'on veut bâtir la place publique soit près du port; tandis que si la ville est éloignée de la mer, le Forum devra se trouver au centre.

Vitruve, L. I, c. 7.

3. Pompeji, I, 68.

pense avec raison que le Forum est d'une date plus récente que les monuments qui l'entourent, et qu'en tous cas il est postérieur à la colonisation romaine, sinon, ajoute-t-il, au tremblement de terre de 63. Nous dirons tout à l'heure ce que nous pensons de cette seconde assertion, qui nous semble démentie par l'examen même des lieux. A l'appui de son opinion, Overbeck fait remarquer que les deux petites rues aboutissant au côté oriental du Forum, entre le temple d'Auguste et la curie, entre le temple de Mercure et l'édifice d'Eumachia, se sont trouvées condamnées et transformées en impasses, lorsqu'en construisant le Forum, on réunit ces divers édifices. De son côté, Dyer[1] a observé que le plan et la disposition du Forum sont entièrement conformes aux règles données par Vitruve, et que les éléments de sa construction, tels que les colonnes de briques et les murailles revêtues de stuc et de marbre indiquent une date beaucoup plus récente que les solides matériaux employés, par exemple, au temple grec du Forum triangulaire. A cet égard, nul doute n'est possible, et d'ailleurs le défaut de parallélisme de presque tous les édifices du Forum suffirait seul à rendre leur antériorité incontestable. D'un examen approfondi de la question, nous croyons pouvoir conclure que, dans le principe, le Forum de Pompéi ne fut qu'un terrain libre, une simple place autour de laquelle étaient groupés sans alignement commun divers édifices, dont un même, le temple de Vénus, était entièrement indépendant, ayant, comme nous l'avons vu, son entrée sur la rue qui le séparait de la basilique. Sous la domination romaine[2], prenant pour base le temple de Jupiter, on

1. Pompeii, 97.
2. Ainsi que le prouve une inscription trouvée au Forum le 24 mars 1814 :

V. POPIDIVS
EP. F. Q.
PORTICVS
FACIVNDAS
COERAVIT.

« V. Popidius, fils d'Épidicus, questeur, a fait construire les portiques. »

On voit que ce personnage prend le titre de *questeur*, dignité qui n'existait pas à Pompéi avant sa soumission aux Romains. Le P. Garrucci (*Questioni Pompeiane*, X, *n.* 7), tirant argument de la découverte de cette inscription en avant de la basilique, croit qu'elle s'applique aux portiques de cet édifice; mais la basilique n'a au dehors d'autres portiques que ceux du Forum même; il s'agirait donc des portiques intérieurs, ce qui n'est guère probable, et dans ce cas d'ailleurs l'inscription eût été placée plutôt au dedans qu'à l'extérieur de l'édifice.

éleva le Forum rectangulaire que nous voyons aujourd'hui, et auquel on raccorda tant bien que mal les édifices déjà existants, soit en modifiant leurs façades, soit en donnant à l'intérieur des portiques des profondeurs inégales, sensibles surtout au côté oriental. Nous aurons occasion de citer encore divers faits qui viennent corroborer notre opinion.

A l'ouest, le temple de Vénus n'était point exactement parallèle au Forum; nous avons vu comment on avait remédié à cette irrégularité. L'axe de la basilique voisine n'étant pas non plus parfaitement perpendiculaire au Forum, la façade avait été raccordée à l'aide d'une inégalité dans la profondeur de son vestibule. Le portique de ce côté avait donc une largeur uniforme de 8 mètres, tandis que du côté opposé elle variait de 8 mètres devant la Curie à 14 mètres devant l'édifice d'Eumachia.

Les colonnes du portique étaient d'ordre dorique; mais à leurs bases, à leurs proportions un peu sveltes, il est facile de reconnaître le dorique romain, bien moins sévère que le dorique grec de l'*Hécatonstylon*, du tribunal ou du temple du Forum triangulaire. Elles étaient cannelées dans les deux tiers supérieurs, et polygonales dans la partie inférieure; elles s'élevaient sur deux degrés, et dans le premier étaient ménagés des caniveaux couverts pour l'écoulement des eaux.

Le portique était surmonté d'un second ordre formé de colonnes ioniques, mais dont beaucoup de chapiteaux avaient été défigurés par des restaurations. Aucune des colonnes de cet étage n'est en place, et on n'a point retrouvé de traces de l'entablement qu'elles portaient. Cette circonstance ne doit pas étonner, si l'on songe que le Forum, ruiné en grande partie par le tremblement de terre, était en pleine restauration au moment de l'éruption. On ne peut en douter quand on voit sur le sol des chapiteaux et des parties d'entablement seulement ébauchés et qui n'avaient point encore été élevés sur les colonnes qui les attendaient, et aussi quand on remarque que ces colonnes inachevées sont en belle pierre calcaire et destinées à remplacer les anciennes qui sont d'un tuf grossier.

Quatre escaliers très-étroits et très-raides conduisaient à la galerie formée par le second ordre de portiques. Une particularité assez remarquable est qu'à l'exception d'un seul, tous avaient leur entrée en dehors

de l'enceinte du Forum. Peut-être peut-on en conclure que ces galeries étaient réservées dans certaines cérémonies publiques aux femmes, qui se trouvaient ainsi entièrement isolées des hommes; peut-être aussi, et cette conjecture me paraît plus probable, voulait-on conserver au public la jouissance des galeries supérieures aux heures où le Forum était fermé par les grilles, dont on reconnaît les traces à toutes les issues [1].

J'avais cru avec tous les archéologues qui m'avaient précédé et j'avais dit dans les premières éditions de ce livre que le Forum était accessible aux voitures et aux chevaux par la rue passant sous le grand arc de triomphe, situé à l'est du temple de Jupiter. Des fouilles récentes, en dégageant le pied de l'arc, ont fait découvrir des marches et même des bornes renversées qui ont été remises en place et qui ont prouvé que de ce côté, comme de tous les autres, l'entrée du Forum n'était permise qu'aux piétons [2].

Les issues, au nombre de sept, débouchaient toutes sous les portiques du Forum, à l'exception des deux ouvertes sous les arcs, aux côtés du temple de Jupiter.

L'aire du Forum était dallée régulièrement en travertin dans toute son étendue; on y voyait contre les portiques s'élever de nombreux piédestaux, portant les statues des personnages illustres qui avaient été jugés dignes de cet honneur. On en compte encore vingt-deux en place; cinq portent des inscriptions et conservent leur revêtement de marbre en tout ou en partie; quatre sont placés au côté occidental du Forum; ce sont les plus petits, et on y lit les deux inscriptions de Pansa et celles de Lucretius Decidianus. Un piédestal plus grand et composé d'un dé de marbre africain, avec base et corniche de marbre blanc, est situé dans l'angle S.-E. du Forum et porte l'inscription de Salluste. Quelques piédestaux, plus anciens sans doute, sont d'une construction plus grossière; W. Gell croit, toutefois sans pouvoir l'affirmer, qu'au moment de l'éruption on travaillait à en élever de plus riches pour les remplacer.

1. Ces traces sont surtout visibles aux entrées par la rue de l'École et par la rue de la Fontaine-d'Abondance, où l'on reconnaît dans des seuils les marques des pivots et du verrou central de ces grilles.

2. Voy., page 133, la vignette représentant le grand arc du Forum.

Voici quelques-unes des inscriptions qu'on a pu déchiffrer :

M. LVCRETIO DECIDIAN.
RVFO D. V. III QVINQ.
PONTIF. TRIB. MILITVM
A POPVLO PRAEF. FABR.
M. PILONIVS RVFVS.

« A Marcus Lucretius Decidianus Rufus, Duumvir, trois fois Quinquevir, pontife, tribun des soldats *élu* par le peuple, préfet des ouvriers [1], Marcus Pilonius Rufus. »

M. LVCRETIO DECIDIAN.
RVFO II VIR. III QVINQ.
PONTIF. TRIB. MIL. A POPVLO
PRAEF. FABR. EX D. D.
POST MORTEM.

« A Marcus Lucretius Decidianus Rufus, Duumvir, trois fois Quinquevir, pontife, tribun des soldats *élu* par le peuple, préfet des ouvriers, *érigée* après sa mort par décret des Décurions [2]. »

On voit que deux statues avaient été érigées au même citoyen, de son vivant par quelque membre de sa famille et après sa mort par l'autorité.

Q. SALLVSTIO P. F.
II VIR. I. D. QVINQ.
PATRONO..... D. D.

« A Q. Salluste, fils de Publius, Duumvir chargé de rendre la justice, Quinquevir et patron *de la colonie*, par décret des Décurions. »

C. CVSPIO C. F. PANSAE
II VIR. I. D. QVART. QVINQ.
EX. D. D. PEC. PVB.

« A. Caius Cuspius Pansa, fils de Caius, Duumvir chargé de rendre la justice, quatre fois Quinquevir, *monument érigé* aux frais du public par décret des Décurions. »

Une seconde statue était érigée en l'honneur du même personnage; l'inscription [3] est à peu près la même, seulement Pansa y est en outre qualifié pontife.

C. CVSPIO. C. F. PANSAE
PONTIFICI II VIR. I. D.
EX D. D. PEC. PVB.

En avant de l'un des piédestaux et devant la basilique, on voit l'ouverture d'une citerne dans la pavé du Forum.

1. Les corps à la suite de l'armée, les ouvriers et conducteurs de chars étaient placés sous le commandement de chefs spéciaux appelés, l'un préfet des ouvriers, *præfectus fabrorum*, l'autre préfet des chariots, *præfectus vehiculorum*.

2. Ces deux inscriptions ont été découvertes dans les premiers jours de juin 1816.

3. Trouvée le 5 juillet 1817.

Nous allons maintenant passer en revue les monuments divers qui entourent cette place. Arrivant par la rue de l'École, qui débouche dans l'angle S.-E., on trouve, avant d'entrer au Forum, une fontaine composée, comme toutes celles de Pompéi, d'un bassin carré, surmonté d'un cippe avec un mascaron jetant de l'eau. C'est de ce point qu'est prise notre vue générale du Forum (Planche IV).

École publique (Pl. J). Le premier bâtiment qui se présente sous le portique oriental est une grande salle carrée de 21m,25 sur 16m,75, formant le coin de la rue de la Fontaine-d'Abondance [1], sur laquelle elle porte le nº 1 [2], et possède une seconde entrée. Gau, frappé de l'analogie de la disposition de cette salle avec celle des écoles d'Orient, n'a pas hésité à y reconnaître un lieu consacré à l'instruction de la jeunesse, et cette supposition est confirmée par une inscription qui se trouve placée près de la porte sur le pilier d'angle de la maison :

C. CAPELLAM D. V. I. D. O. V. F. VERNA CVM DISCENTIBUS.

« Verna et ses élèves invoquent C. Capella, Duumvir chargé de rendre la justice. »

Cette inscription, tracée en grandes lettres rouges, est maintenant illisible.

Nous avons déjà indiqué sur l'*album* qui fait face à cette salle, de l'autre côté de la rue de la Fontaine-d'Abondance, une inscription du même genre au nom d'un maître d'école, nommé Valentinus (page 34). Il est probable que Verna précéda Valentinus ou lui succéda, et qu'on négligea d'effacer une des inscriptions. Quoi qu'il en soit, ici comme dans les écoles d'Orient, nous trouvons un renfoncement dans lequel se plaçait le professeur, des portes dans les angles de la salle, afin de ne pas se trouver en face de la chaire, enfin des niches pratiquées dans toute

1. La rue de la Fontaine-d'Abondance est souvent aussi désignée sous le nom de rue des Orfévres, à cause de cette inscription qui y fut trouvée le 11 septembre 1817 sur le mur de l'édifice d'Eumachia :

C. CVSPIVM PANSAM AED.
AVRIFICES VNIVERSI
ROG.

« Tous les orfévres invoquent C. Cuspius Pansa, édile. »

2. La Direction des Fouilles a fait numéroter les édifices de certaines rues; il serait à désirer que cette mesure devînt générale. Nous aurons soin d'indiquer ces numéros, qui facilitent beaucoup les recherches.

l'étendue de la muraille pour déposer les livres, les manteaux et les provisions des élèves.

Après avoir franchi la rue de la Fontaine-d'Abondance, sur laquelle se développe le magnifique *album* (Pl. I) décorant le mur méridional de l'édifice d'Eumachia, nous arrivons à ce monument même.

Édifice d'Eumachia (Pl. K). Cet édifice fut découvert de 1819 à 1821; on y trouva les squelettes de deux hommes, dont l'un était coiffé d'un casque, et dont l'autre avait été horriblement mutilé par la chute d'une colonne. Sur le linteau d'une petite porte donnant sur la rue de la Fontaine-d'Abondance est placée une inscription [1] qui était répétée en belles lettres onciales sur de gros blocs de marbre [2] ayant formé l'architrave de la façade principale sur le Forum; elle est ainsi conçue :

EVMACHIA L. F. SACERD. PVB. NOMINE SVO ET
M. NVMISTRI FRONTONIS FILI. CHALCIDICVM CRIPTAM PORTICVS CONCORDIAE
AVGVSTAE PIETATI. SVA PEQVNIA FECIT EADEMQVE DICAVIT

« Eumachia, fille de Lucius, prêtresse publique [3], en son nom et au nom de son fils Marcus Numister Fronto, a érigé à ses frais et dédié à la Concorde et à la Piété auguste un chalcidique, une crypte et des portiques.

Une grande difficulté se présente dès l'abord; c'est l'application de ces trois dénominations à l'édifice que nous avons sous les yeux. Il n'est pas deux auteurs qui soient d'accord sur la signification du mot *chalcidique*, ni même sur son étymologie [4]. Quant à la première question,

1. Cette inscription, trouvée sur le sol, au pied de la rampe qui monte au monument, le 13 septembre 1817, fut remise en place le 20 novembre 1819. Elle avait été tracée sur une tablette de marbre ayant servi auparavant à un autre usage, car au revers, aujourd'hui caché, on lisait cette autre inscription :

A. SEXTILIVS A. F.
GEMELLVS ITER.

2. Ces blocs retrouvés épars ont été réunis sur le sol en avant de l'édifice, en 1829; il en manque quelques-uns.

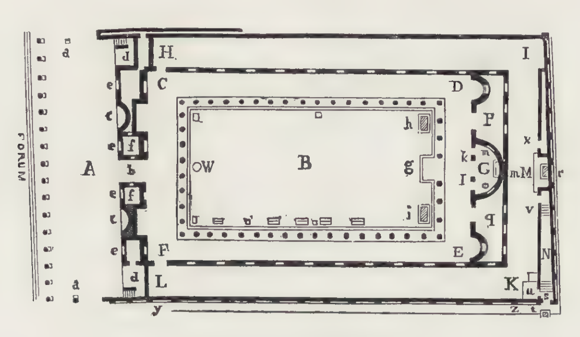
3. Voir la note 3 de la page 113.

4. Ausone, interprétant un passage d'Homère, désigne sous le nom de *chalcidicum* la salle que le poëte fait traverser à la nourrice Euryclée, courant annoncer à Pénélope le retour d'Ulysse (*Odyssée*, ch. XXIII). Arnobe, apologiste de la religion chrétienne, qui écrivait dans les premières années du IVe siècle, s'écrie : « Je voudrais bien voir vos dieux et vos déesses pêle-mêle dans vos grands *chalcidiques* et dans ces palais du ciel. » « On écrit, dit-il ailleurs, que vos dieux font leurs festins dans de grandes salles à manger qui sont aux cieux, et dans des *chalcidiques* tout d'or. » (Arnob., L. III.) Suivant Leo Battista Alberti, le plus ancien des critiques en cette matière, les chalcidiques auraient été une galerie transversale, une sorte de transept placé aux côtés du tribunal des basiliques et donnant par conséquent à l'édifice la forme d'un T. La vérité, et en cela nous sommes d'accord avec le savant architecte florentin Becchi qui a publié une dissertation

nous croyons devoir adopter l'opinion qui fait du chalcidique une grande salle placée en avant de l'édifice, une sorte de porche de vaste dimension; quant au mot, la majorité s'accorde à le faire venir du nom du lieu où cette disposition aurait été inventée, Chalcis, ville d'Eubée.

Ceci posé, arrivons à la description du monument; après en avoir examiné les diverses parties, nous verrons s'il est possible d'en déduire quelques renseignements positifs sur sa destination.

D'abord se présente sur le Forum un grand portique A, long de 39m,50 et large de 12m,30, s'avançant jusqu'au bord de l'*Area* et conservant quelques restes d'un pavé de marbre blanc. Aux colonnes étaient adossés des piédestaux *a* que durent surmonter des statues et que Gell



Plan de l'édifice d'Eumachia.

a pris, à tort selon nous, pour les restes de piliers carrés qui eussent porté le plafond de cette salle dans laquelle nous croyons devoir reconnaître le chalcidique. D'un examen plus approfondi du plan du monument entier, nous croyons pouvoir conclure que l'édifice d'Eumachia étant antérieur au Forum, et ne lui étant pas perpendiculaire, le chalcidique et les autres constructions *f d* en avant du monument durent être

sur la question qui nous occupe, la vérité nous paraît être dans ce passage de Vitruve : *sin autem locus erit amplior in longitudine, chalcidica in extremis constituantur.* L'incertitude est venue d'une fausse interprétation de ce passage; on en a traduit les premiers mots : *mais si le terrain le permet...* Ce n'est pas rendre la pensée de l'auteur. Vitruve a fixé par des règles le rapport de la longueur de la basilique avec sa largeur, et c'est alors qu'il ajoute : « *mais si le terrain est trop long* (en proportion de la largeur) *on construira à l'extrémité des chalcidiques.* »

Il est évident que Vitruve indique ici d'une manière positive que le chalcidique était une grande salle précédant la basilique, et non pas une addition latérale comme le veut L. B. Alberti, puisqu'en adoptant sa supposition, le chalcidique aurait élargi le plan de la basilique au lieu de diminuer sa longueur. Quant à l'origine du mot, Festus, qui à la vérité emploie celui de *chalcidonium,* dit formellement que c'était une sorte de bâtiment qui avait pris son nom de la ville de Chalcis où il avait été inventé.

modifiés pour les raccorder avec lui, ainsi que nous avons vu qu'on l'avait fait au temple d'Auguste.

Au fond du chalcidique nous trouvons l'entrée principale *b*, large de 3m,90, et s'évasant vers l'intérieur. Cette porte était ornée d'un magnifique chambrale en marbre blanc décoré d'élégants rinceaux; ce chambranle a été porté au musée. Le seuil en marbre, d'un seul morceau, conserve encore les trous qui recevaient les verrous, et les traces des crapaudines où s'emboîtaient les pivots des portes. Sous ce passage sont les entrées des petites salles *f*, dans l'une desquelles, située à droite, on voit les restes d'un escalier qui dut conduire à quelque galerie supérieure dont il n'existe plus de trace aujourd'hui.

Aux côtés de la porte sont deux grandes niches semi-circulaires *c*, qui conservent quelques restes de leur revêtement de marbre africain et deux autres renfoncements carrés *d* remplis jusqu'à la hauteur de 1m,40 et formant ainsi deux espèces de tribunes où l'on arrivait par de petits escaliers pratiqués à côté. Elles ont pu servir soit à publier les édits relatifs au commerce, soit plutôt à vendre à l'encan certaines marchandises. Les quatre trumeaux qui séparent la porte, les deux niches et les tribunes, présentent autant de petites niches carrées *e* qui durent contenir des statues dont les socles sont encore en place.

Des traces de grilles, visibles surtout à l'extrémité du portique dans deux seuils de marbre sur la rue de la Fontaine-d'Abondance, permettent de croire que ce vestibule pouvait être fermé, et ainsi, étant interdit au public, interrompre la circulation sous les portiques du Forum, nouvelle preuve à l'appui de la supposition que là était le chalcidique.

Le chalcidique, comme tout le reste de l'édifice, est construit en briques recouvertes d'un enduit qui lui-même avait été décoré de plaques de marbre qui étaient enlevées à l'époque de la catastrophe. On en a trouvé un grand nombre en magasin dans les réduits *f* compris entre les deux murs de la façade[1]. Il est évident que, de même que tout le Forum, l'édifice d'Eumachia était en pleine restauration; un bloc de marbre fut trouvé avec une ligne tracé au blanc pour guider la scie de

1. Dans la petite pièce à gauche de l'entrée on trouva en outre, le 3 janvier 1820, un anneau d'or avec émeraude et plusieurs monnaies de bronze de grand module.

l'ouvrier; les colonnes, les statues de marbre avaient été emportées. Quelques auteurs ont cependant pensé que les Pompéiens, après la destruction de leur ville, avaient pu opérer ici des fouilles pour retirer ces précieuses colonnes, ainsi qu'on a la certitude qu'ils le firent dans quelques autres endroits de la ville.

Après avoir franchi la grande porte, on trouve une vaste cour ou *impluvium* B, autrefois pavée de marbre, longue de 37^{m},70 et large de 19^{m},16, entourée d'un caniveau, et qu'environnait le portique C D E F mentionné dans l'inscription. Sur le sol de cette cour, et au pied de la colonnade, étaient des piédestaux de marbre blanc qui semblaient avoir servi de support à des tables de même matière, puis des pierres légèrement creusées dans lesquelles on a cru voir des cuves destinées au lavage; nous reviendrons sur ce sujet. Dans l'axe de la porte existe sur l'*Area* une embouchure de citerne W, dans laquelle on pouvait descendre par l'ouverture placée au centre B, et fermée par une dalle dont l'anneau de fer est encore mobile[1]. Le portique, élevé sur deux degrés revêtus de marbre blanc[2], était soutenu à chacun des grands côtés par dix-huit colonnes corinthiennes du même marbre, et par dix colonnes du côté adossé au chalcidique; les entre-colonnements étaient plus larges du côté opposé D E, qui ne contenait que huit colonnes. On n'a trouvé en place que deux bases et un fût, mais la disposition de la colonnade est exactement déterminée par le stylobate de marbre sur lequel elle reposait. La largeur du portique était de 4^{m},40; sa muraille offrait, au-dessus d'un soubassement de marbre africain à moulure de marbre blanc, d'élégantes arabesques sur fonds noirs, rouges ou blancs, qui sont aujourd'hui presque entièrement détruites.

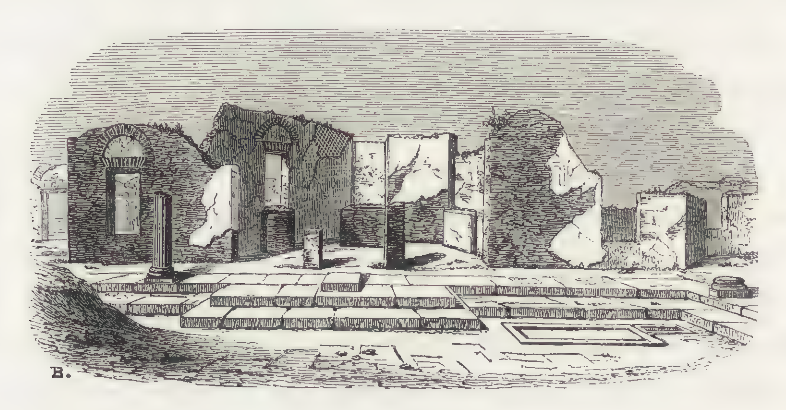
Montant deux degrés *g* placés entre deux massifs de blocage *h i*, qui portaient deux bassins ou réservoirs carrés[3], on trouve au fond du portique une sorte d'abside semi-circulaire G qui n'est pas exactement dans l'axe de la porte d'entrée, et dont la voûte était soutenue par deux piliers carrés *k l*. Des fragments d'un très-beau style découverts en cet

1. Des terres rapportées ont fait disparaître ce détail et plusieurs autres.

2. Ce revêtement n'existe plus qu'au fond et en retour sur les côtés, sur une longueur de 8^{m},40.

3. Ces bassins qu'autrefois j'avais vus en place ont disparu sans que personne ait pu me dire ce qu'ils sont devenus; ils sont sans doute enfouis dans quelque magasin.

endroit indiquent que la niche était surmontée d'un entablement et d'un fronton. Dans cet hémicycle dont les parois étaient peintes en vert et en rouge est un grand piédestal *m* qui dut porter la statue de la Piété ou de la Concorde qui fut trouvée près de là; malheureusement la tête man-



Vue de l'édifice d'Eumachia.

quait; la robe, semblable au laticlave [1], était bordée d'un liséré or et rouge. Gell préfère voir dans cette statue une impératrice romaine, mais comme il n'apporte aucune preuve à l'appui de son opinion, nous pensons qu'on doit s'en tenir à la conjecture la plus naturelle et qui est aussi le plus généralement adoptée [2]. Deux niches *n o*, placées également dans l'hémicycle, continrent sans doute aussi des statues. Deux hémicycles plus petits D E, dont celui de gauche D conserve seul son pavé de marbre blanc, existent sur la même ligne en tête de chacun des grands côtés du portique et, ainsi que deux fenêtres percées dans les trumeaux, éclairaient deux salles *p q*, de forme irrégulière, dont la destination est inexplicable, car il n'y avait aucune porte pour y entrer.

On s'accorde généralement à reconnaître la crypte ou *crypto-portique* [3] de l'inscription dans une sorte de grande galerie intérieure H I K L,

1. On appelait *laticlave* une large bande de couleur pourpre courant le long de la tunique dans une direction perpendiculaire sur le devant de la poitrine et par extension le vêtement ainsi orné. Le droit de porter le laticlave était un des privilèges des sénateurs romains, mais plus tard il fut accordé par faveur spéciale à quelques chevaliers. Hor., *S.* I, 6, 28; Quint., VIII. 5, 28; Festus, v° *Clavatus*; Ovid., *Trist.*, IV, 10, 29; Plin., *Ep.* II, 9.

2. Suivant Dyer (p. 123) ce piédestal aurait servi de tribunal au magistrat chargé de donner l'authenticité aux négociations opérées.

3. L'étymologie du mot *Crypta*, Κρυπτὸς, caché, ne s'oppose nullement à cette attribution, puisqu'il désigne un endroit caché, retiré, et non un lieu privé de jour.

éclairée au N. et au S. sur le portique par dix ouvertures de chaque côté sans compter les portes. Ces baies étaient fermées par des fenêtres mobiles qui ouvraient en dedans, comme il est facile de s'en convaincre par l'inspection de leurs appuis de marbre; on y entrait par deux portes placées aux extrémités du portique C F. Les murs de la crypte construits en incrustations calcaires très-poreuses et très-grossières et en scories volcaniques étaient ornés de peintures comme ceux du portique; seulement ici le fond des grands panneaux était alternativement jaune et rouge[1]. Les arabesques sont plus simples et moins légères; au milieu des panneaux étaient de très-petits sujets parmi lesquels on remarquait une offrande à une divinité qui semblait être Isis. Sur le soubassement sont des fleurs et des plantes peintes sur fond noir; on y voit souvent répétées une sorte d'iris à fleurs rouges et une plante à fleurs jaunes.

Enfin, le fond du monument était, comme la façade, composé d'un double mur destiné à corriger l'irrégularité du terrain. Dans l'espace compris entre ces deux murailles, on a ménagé au milieu une niche carrée M peinte en vert et en rouge, avec soubassement noir, où s'élève encore sur un piédestal *r* une copie de la statue de la fondatrice du monument, l'original ayant été porté au musée. Cette figure a sans doute été faite d'après nature, car la tête a tous les caractères d'un portrait; sa physionomie a quelque chose de souffrant, de mélancolique; ses yeux semblent planer avec tristesse sur les débris de cet édifice, son ouvrage, sur les ruines de cette ville, sa patrie.

Cette belle statue de marbre fut découverte le 2 mars 1820; elle est un peu plus grande que nature et conserve dans les plis de son admirable draperie des restes de couleur rouge et verte. On lit sur le piédestal laissé à sa place :

EVMACHIAE L. F.
SACERD. PVBL.
FVLLONES.

« A Eumachia, fille de Lucius, prêtresse publique, les foulons. »

Dans le vide, à droite de la niche, est un corridor orné de jolies peintures, aujourd'hui presque détruites, à panneaux noirs séparés par des pilastres rouges; il contient un escalier N, descendant à une loge de

1. La plupart de ces panneaux sont détruits.

portier *u* ou plutôt à une boutique, qui dût être un thermopole, car on y trouva une magnifique bouilloire de bronze et ses murailles étaient élégamment décorées, et à une porte *s*, large de 2^{m},15 ouverte à l'angle S.-O. de l'édifice à côté de la fontaine *t* qui a donné le nom à la rue de la *Fontaine-d'Abondance*, et qui présente sur son cippe, placé non au milieu du bassin, mais vers la gauche, une figure sculptée tenant une corne d'abondance. La porte *s*, que surmonte l'inscription dont j'ai parlé page 124, et la façade de la boutique *u*, forment les deux dernières travées de l'album *y z*.

La porte de l'escalier *v*, voisine de la niche d'Eumachia, conserve encore son seuil de pierre calcaire avec ses crapaudines ; elle était pour la symétrie répétée en camaïeu jaune, à gauche de cette même niche. Cette porte feinte *x* est très-intéressante, parce que, presque seule, elle nous a fait connaître la disposition des portes en bois de Pompéi, dont aucune n'est parvenue jusqu'à nous [1]; elle a 2 mètres de large sur 3^{m},25 de haut. Sa largeur est partagée en trois panneaux contenant chacun deux compartiments longs et étroits. Au milieu est figuré un très-petit anneau qui aurait servi à la tirer.

On a pu se convaincre par l'examen auquel nous venons de nous livrer combien cet édifice ressemble peu à aucun de ceux que nous a légués l'antiquité et, par suite, combien il est difficile d'en déterminer d'une manière positive la destination. Recourant à l'inscription de la statue d'Eumachia élevée par les foulons, on a conclu avec quelque vraisemblance que si les foulons avaient érigé une statue à la fondatrice de l'édifice, c'est que cet édifice avait été destiné par elle à leur usage. L'opinion qui a prévalu est donc que ce monument fut un lieu de réunion de la corporation, ou, comme on disait chez les Romains, du *collége* des foulons ou marchands de draps et de laines, corps de métier qui fut sans doute un des plus importants et des plus riches de Pompéi. Voyons donc dans l'édifice qui nous occupe une sorte de bourse, et tout s'explique : le Chalcidique est destiné à ce que chez les modernes on nomme *la petite bourse*, c'est-à-dire la réunion des spéculateurs avant et après la clôture; des crieurs, placés sur les deux tribunes qui

1. On conserve dans le temple de Mercure une empreinte en plâtre coulée dans le creux laissé dans la cendre par une porte en bois carbonisée par l'éruption.

s'y trouvent, vendent sur échantillon des laines et des étoffes. La bourse se tient pendant l'été sous le portique; quand le temps est froid ou pluvieux, dans le crypto-portique; enfin, dans l'hémicycle, aux pieds de la statue de la Piété ou de la Concorde peuvent siéger des juges, des *prud'hommes*, chargés de décider des différends survenus entre les commerçants. Il est plus difficile de se rendre compte de l'emploi des cuves placées dans l'*Impluvium;* on a pensé qu'elles purent servir à des prêtres attachés au collége des foulons pour laver les linges sacrés, ou bien à abreuver des moutons amenés dans cette enceinte pour faire apprécier leur toison, à purifier des échantillons de laine, etc.; mais nous devons avouer qu'aucune de ces suppositions ne nous semble complétement satisfaisante, et que si de nouveaux documents ne viennent pas à être découverts, nous devons renoncer à l'espoir d'être fixés sur la question.

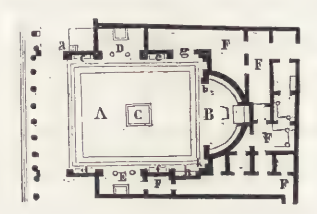
Continuant le tour du Forum, on trouve après le temple de Mercure (page 65) l'édifice qu'on désigne sous le nom de la Curie.

Curie (Pl. L). Ce monument fut découvert de 1817 à 1818. Sa forme tout à fait inconnue jusqu'à ce jour, l'absence complète d'inscriptions, de statues, de peintures qui puissent fournir quelques indices, enfin sa ruine presque totale, rendent sa destination fort incertaine. On le prit d'abord pour un temple, puis le voisinage du temple d'Auguste fit penser à quelques antiquaires qu'il avait pu être destiné à la réunion des Augustals; mais il n'y avait aucune communication entre les deux édifices, et d'ailleurs aucune preuve n'était apportée à l'appui de cette supposition. Les auteurs qui ont cru voir ici un *comitium*, lieu où le peuple votait pour l'élection des magistrats, n'ont pas réfléchi que le plan de ces ruines ne s'accorde nullement avec les renseignements laissés par les écrivains de l'antiquité. Jusqu'à plus ample informé, nous croyons donc devoir nous en tenir à l'opinion généralement reçue qui reconnaît dans cet édifice une Curie ou *Senaculum*, lieu consacré aux assemblées des principaux magistrats de la ville, sa position sur le Forum rendant cette hypothèse assez vraisemblable[1].

La Curie se composait d'une grande salle rectangulaire A, richement décorée, large de 18 mètres, longue de 20, terminée au fond par

1. Vitruve. L. V. c. 2.

un hémicycle B; sa construction en briques à plat et en petites pierres de tuf, disposées en *opus reticulatum* [1] et revêtues de marbre, ne permet pas de douter qu'elle ne date de l'époque de la domination romaine; malheureusement, de tous ces marbres il ne reste que quelques parties de dallage, une moitié de base du pilastre *a*, et un fragment de cham-



Plan de la Curie.

branle *b*. Au milieu de la salle, sur un pavé de marbre et sur un degré, s'élève un massif carré C, qui fut un autel ou le piédestal d'une statue. Deux autres piédestaux se trouvent dans deux grandes niches ou renfoncements carrés D E placés aux deux côtés de l'édifice et durent également porter des statues [2], à moins que, comme Gau le suppose, ce n'aient été des autels destinés à l'accomplissement de certains rites religieux usités dans les assemblées politiques. Le même auteur croit, et cette conjecture est parfaitement admissible, que l'architrave de ces niches était soutenue par deux colonnes, comme on l'observe aux chapelles du Panthéon de Rome; en effet, on voit encore dans le sol les dés de pierre qui les portaient. Dans le renfoncement E se trouve l'entrée de plusieurs salles F, placées derrière l'hémicycle, et dont la destination n'est pas moins problématique que celle de la salle principale. On pourrait pourtant, dans l'hypothèse de la Curie, y voir un dépôt pour les archives. En avant des huit autres niches, *c, d, e, f, g, h, i, k,* le soubassement de briques faisant une légère saillie semble former autant de piédestaux; enfin, un piédestal plus grand *l* occupant le fond de l'hémicycle portait une statue assise, ou plutôt, à en juger par sa largeur qui n'est pas moindre de 4^{m},85, put servir de tribunal aux magistrats qui présidaient l'assemblée.

1. Nous avons déjà dit qu'on appelle ainsi un mode de construction essentiellement romain, consistant en briques ou en petites pierres carrées disposées de manière à ce que la surface de la muraille présente l'apparence d'un filet.

2. Le 21 août 1818, on trouva dans cet édifice une statue drapée sans tête, et les jours suivants des fragments de plusieurs autres statues.

Le dernier édifice que présente le côté oriental du Forum est le Panthéon ou Temple d'Auguste (page 69). Entre ce monument et le temple de Jupiter est un large passage, principale entrée du Forum, ouvrant sur la rue des Augustals, en face de la rue du Forum et décorée d'un

Arc de triomphe (Pl. 2) découvert en mai 1818. Cet arc, le plus grand des quatre existant au Forum, n'a qu'une seule ouverture de 4m,15, renfermant deux degrés coupés eux-mêmes par trois bornes[1]. Les piliers ont chacun 3m,15, ce qui donne 10m,45 pour la largeur totale du monument. Il était construit en briques au-dessus d'un soubassement de pierres calcaires, revêtu de marbre et décoré des deux côtés de colonnes et de niches. De tous ces ornements il ne reste du côté sud ou du Forum qu'une base de colonne à chaque pilier. Celle de



Grand Arc de Triomphe.

gauche, assez bizarrement engagée dans le mur du temple de Jupiter qui la masque en partie, est surmontée d'une portion de fût cannelé; celle de droite ne porte point de colonne, mais elle est attenante à un fragment de moulure assez considérable. Du côté nord regardant la rue du Forum, on voit au pied du pilier de gauche et réunies par une

1. Nous avons dit, page 121, que cette entrée longtemps crue accessible aux voitures ne l'était pas plus que les autres, ainsi que l'ont prouvé des fouilles récentes qui ont fait retrouver les marches et les bornes; d'ailleurs le pavé en dalles rectangulaires du passage entre les deux temples ne porte pas la moindre trace de roues.

moulure de marbre deux bases dont une portant un commencement de fût. Sous l'arc est une moulure d'un profil différent partant du pilastre d'angle; enfin le petit côté oriental du monument conserve des fragments d'une plinthe et d'un pilastre cannelé. Tous ces ornements sont d'un assez mauvais style, et on les attribuerait volontiers à une époque de décadence, si la date de la destruction de Pompéi n'était pas connue. Les niches du côté septentrional sont très-profondes et étaient revêtues intérieurement de stuc et de marbre. Un bout de tuyau trouvé dans l'une d'elles et un réservoir ménagé dans le massif du monument ont fait supposer que les statues qu'elles contenaient avaient pu surmonter des fontaines. Ces statues n'ayant point été retrouvées, nous devons croire qu'elles avaient été renversées par le tremblement de terre. Sur le petit côté de l'arc, derrière le temple de Jupiter, est une peinture représentant le serpent symbolique, peinture dont nous avons parlé, page 82. Cette peinture est aujourd'hui presque effacée[1].

Signalons en passant les restes d'un autre ARC DE TRIOMPHE



Arc de la rue de Mercure.

(PL. 38), accompagné d'une fontaine, et faisant face au premier; il est situé à l'entrée de la rue de Mercure, au bout de la rue du Forum. Il est comme le premier construit en briques, et n'a de même qu'une seule arcade de 3 mètres d'ouverture. La largeur totale du monument est de $6^{m},50$ et sa hauteur actuelle de $9^{m},50$. Il paraît avoir supporté une statue équestre en bronze que l'on supposa avoir été celle de Caligula

1. Le 13 avril 1818, on trouva, sur le sommet de l'arc non encore déblayé, cinq monnaies d'or, soixante et une d'argent, six de bronze de grand module, une patère, une grande épingle et un plat de bronze.

ou de Tibère ; mais un fragment d'inscription sur marbre trouvé près de là semble plutôt indiquer que la statue était celle d'Auguste :

.....STO CAESARI
PARENTI PATRIAE.

Lors de la découverte du monument, à la fin de 1823 et au commencement de 1824, on trouva dans la rue du Forum des fragments importants de la statue et du cheval [1].

Revenant au Forum, nous trouvons de l'autre côté du temple de Jupiter (page 54) deux autres monuments du même genre, si toutefois on doit voir autre chose qu'une porte dans celui qui ouvre sur la rue des Augustals.

Cet ARC (PL. 7), très-bas et sans ornement, construit en moellons recouverts de stuc, n'avait que l'épaisseur de la muraille et une seule ouverture large de 3^{m},50. On y a trouvé les trous des gonds de la grille qui la fermait. Le sol de la rue étant plus élevé, on descendait dans le Forum par quatre marches. A gauche de cette porte se trouve dans la même muraille une porte carrée plus petite faisant face à la ruelle des Thermes.

Le second ARC (PL. 5), au lieu de décorer le Forum, le déparait en détruisant toute la symétrie du côté septentrional; il est placé dans l'axe du premier entre-colonnement latéral du temple de Jupiter [2]. Il était, comme celui du N.-E., construit en briques et revêtu de marbre; mais au lieu de colonnes il n'avait que des pilastres cannelés dont on a découvert les bases et un fragment qui est encore en place du côté du nord. Son unique ouverture n'avait que 3^{m},25 de largeur sur 2 mètres de profondeur. Aucune inscription, aucune sculpture n'ont fait connaître le nom des personnages auxquels cet arc était dédié.

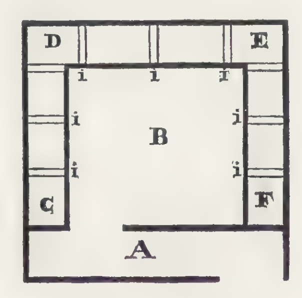
PRISON et LATRINES PUBLIQUES (PL. 6). Près de la porte du Forum, on trouve sous son portique occidental un groupe de construc-

1. « La statue, dit Dyer, était de grandeur naturelle et des fragments en ont été trouvés dans les fouilles de 1823. La figure de l'homme est complète, à l'exception de la jambe gauche et du pied; mais du cheval on n'a trouvé que la queue et une des jambes du devant, sans le pied. L'action de la statue que l'on croit représenter Néron ressemble à celle du Marc-Aurèle du Capitole, mais elle est d'un mérite bien inférieur. En même temps furent trouvés un squelette et soixante-quatorze petites monnaies d'argent. » POMPEII, p. 102.

2. Il occupe le premier plan de la vue du temple de Jupiter, page 55. Dyer ne voit dans ce monument qu'une entrée aux greniers publics.

tions ruinées déblayées en 1816 et s'étendant en retour sur la *Via dei soprastanti*. La position dans le Forum de plusieurs petites salles sans fenêtres, la découverte qu'on y fit de deux squelettes y firent reconnaître une prison. Du reste, quelle qu'ait été leur destination, ces pièces fort dégradées et aujourd'hui fermées sont d'un médiocre intérêt. En 1817, on trouva en ce lieu une demi-figure de Diane et une belle statue de bronze d'Apollon presque de grandeur naturelle [1] à laquelle manquaient le pied droit, un bras et une main qui, par le plus singulier hasard, furent retrouvés le 23 septembre de l'année suivante, bien loin de là, dans les souterrains de l'une des tours d'enceinte voisines de la porte d'Herculanum, par des soldats poursuivant un renard [2].

Du même groupe de constructions fait partie une salle qui a beaucoup exercé la sagacité des antiquaires ; d'un examen attentif il est résulté pour nous la conviction qu'on ne peut y voir autre chose que des latrines publiques si nécessaires dans le lieu le plus fréquenté de la ville. Cette pièce est séparée de la voie publique par une sorte d'antichambre ou de corridor A formé par deux murs contrariés qui



Latrines publiques.

ne permettaient pas à l'œil des passants de pénétrer dans la salle. Au milieu de celle-ci est un massif B entouré d'un canal C D E F, profond d'environ 2 mètres, et que devaient recouvrir des planches formant siége portées par de petits arcs *i* existant encore de distance en distance ; les immondices tombaient dans cette fosse, et des eaux amenées par des tuyaux existant encore les entraînaient dans un égout voûté que l'on voit au fond [3].

1. Herc. et Pomp., VI, pl. 42.
2. Pomp. Ant. Hist., III. 214. T. III, p. 17.
3. Nous trouverons, aux nouveaux bains, des latrines absolument semblables.

Pœcile (Pl. M). A la suite des prisons se trouve un portique long de 33^{m},70 sur une profondeur de 9^{m},35, fermé par un mur au fond et aux deux extrémités, et soutenu sur le devant par sept piliers; il est ordinairement désigné sous le nom absurde de *greniers publics*, nom que son plan ne justifie en rien, mais que le voisinage des mesures publiques a fait inventer. MM. Callet et Gau y reconnaissent, et nous partageons entièrement leur avis, un de ces portiques consacrés à la promenade, un de ces *Pœciles* qui existaient dans toutes les villes grecques et dont les murailles étaient ornées de peintures représentant généralement les faits les plus glorieux de l'histoire de la ville. Ajoutons que le Pœcile de Pompéi devait être parfaitement approprié à sa destination, étant exposé à l'Orient et mettant ainsi les promeneurs à l'abri du soleil ardent du midi pendant l'été et du vent glacial du nord pendant l'hiver.

Mesures publiques. En quittant le Pœcile, on trouve une porte donnant accès aux salles situées derrière le sanctuaire du temple de Vénus (page 64), un des escaliers qui conduisaient aux portiques supérieurs du Forum, conservant encore dix-neuf marches, et une petite salle dont la destination est inconnue; puis, suivant le mur qui sépare ce temple du Forum, on arrive à une niche carrée (Pl. 3) pratiquée dans l'épaisseur de ce mur. Là fut trouvé un des plus curieux monuments qui soient sortis des fouilles de Pompéi : c'est une pierre de tuf[1] d'environ 2^{m},30 de longueur sur 0,75 de largeur, reposant sur deux jambages de 0^{m},80 de hauteur; sur la tranche elle porte cette inscription :

A. CLODIVS A. F. FLACCVS NARCAEVS N. F. A. ARELLIAN. CALIDVS
D. V. I. D. MENSVRAS EXAEQVANDAS EX DEC. DECR.

« Aulus Clodius Flaccus, fils d'Aulus, Narcæus Arellianus Calidus, fils de Narcæus, Duumvirs chargés de rendre la justice, ont pris soin de jauger les mesures d'après un décret des Décurions. »

On voit par cette inscription que l'inspection des mesures, qui à Rome était comprise dans les attributions des Édiles[2], était confiée à

1. V. la lettre en tête du chapitre.

2. Perse tourne en ridicule un magistrat de province qui se croyait un personnage important parce qu'il avait le droit de faire briser les mesures fausses d'un édile :

Sese aliquem credens, Italo quod honore supinus,
Fregerit heminas Areti ædilis iniquas.

Sat. I.

Pompéi aux duumvirs de justice. La surface de la pierre présente cinq cavités circulaires assez semblables à celles de nos fourneaux potagers ; elles sont rangées sur une seule ligne par ordre de capacité, depuis la plus petite à gauche, large à son embouchure de 0^{m},191 et profonde de 0^{m},185, jusqu'à la plus grande à droite dont le diamètre est de 0^{m},318 et la hauteur de 0^{m},35. Ces cavités sont un peu renflées au centre; le fond arrondi est percé d'une ouverture circulaire qui, pour les mesures destinées aux solides, se fermait avec une coulisse de bronze, et pour celles réservées aux liquides avec un bouchon; ces ouvertures permettaient de vider facilement les mesures. Deux mesures plus petites, l'une de 0^{m},095, l'autre de 0^{m},106 de diamètre, creusées aux deux angles de la pierre, rendaient les liquides par des robinets placés aux extrémités de l'inscription. Quelques fragments de bronze scellés au plomb indiquent que les mesures étaient fermées par des couvercles de métal. Le nom particulier de chacune d'elles était inscrit autour de l'embouchure, mais les caractères paraissent avoir été effacés à dessein. Une seconde pierre du même genre reposant également sur deux jambages est placée à 0^{m},55 au-dessus de la première; elle n'est percée que de deux cavités de 0^{m},25 de diamètre. Ces pierres si curieuses ayant été portées au musée de Naples, on les a remplacées à Pompéi par la copie grossière et inexacte de l'une d'elles.

Outre ces étalons de mesures, on avait encore découvert au Forum, dans l'une des boutiques de la façade du temple d'Auguste, deux petites tables posées de même l'une sur l'autre et contenant aussi des mesures.

Suivant la muraille du temple de Vénus et traversant la rue de la Marine, on trouve à l'angle S.-O. du Forum un des principaux monuments qui le décoraient, la

Basilique (Pl. N). Tite-Live nous apprend que la Basilique, dont l'origine est purement grecque, ainsi que son nom même l'indique, ne fut connue des Romains qu'après la première guerre de Macédoine, c'est-à-dire environ 200 ans avant J.-C. Dans le principe, la Basilique (Βασιλεύς, roi; οἶκος, maison) dépendait de l'habitation des rois, et c'est sans doute parce que, dans ces temps reculés, les princes y rendaient eux-mêmes les jugements, que plus tard, lorsqu'un édifice spécial fut consacré à l'administration de la justice, cet édifice conserva le nom de basilique. La dénomination de *cour royale* appliquée chez les modernes

à certains tribunaux pourrait bien avoir une origine semblable. Cette portion de la demeure royale consistait, selon Vitruve, en de grandes salles somptueusement décorées et capables de recevoir de nombreuses assemblées : « Il doit s'y trouver, dit-il en décrivant les palais de son temps, des bibliothèques et des *basiliques* qui aient la magnificence qu'on voit aux édifices publics, parce que dans ces demeures il se fait des assemblées pour les affaires de l'État et pour les jugements et arbitrages par lesquels se terminent les différends des particuliers [1]. »

L'usage des basiliques fut, ainsi que je l'ai déjà dit, commun aux Grecs et aux Romains ; mais Vitruve ne nous apprend pas quelles différences caractérisaient cette sorte d'édifice chez les deux peuples, ce qui semblerait indiquer qu'il n'en existait point de notables. Après avoir fait observer les dissemblances de forme et de construction qui distinguaient le Forum romain de l'*Agora* des Grecs, il passe sans faire aucune autre remarque à la description de la Basilique.

« Les basiliques, dit Vitruve [2], édifices adjoints au Forum, doivent être situées dans l'endroit le plus chaud, afin que ceux qui y viennent trafiquer pendant l'hiver n'y ressentent pas autant la rigueur de cette saison. Leur largeur doit être au moins de la troisième partie de leur longueur et de la moitié au plus, à moins que l'emplacement ne permette pas d'observer cette proportion. S'il y a trop d'espace en longueur, on fera des Chalcidiques aux extrémités. La hauteur des colonnes des basiliques doit être égale à la largeur des portiques, et cette largeur sera de la troisième partie de l'espace du milieu. Les colonnes de l'étage supérieur doivent être plus petites que celles d'en bas; ce second ordre sera posé sur un piédestal continu qui forme appui, *pluteus*, ou balustrade assez élevée pour empêcher ceux qui sont dans les galeries hautes d'être vus par les marchands qui occupent la partie inférieure. Quant aux architraves, aux frises et aux corniches, elles auront les proportions qu'on leur donne dans les autres édifices. Les basiliques peuvent réunir tout ce qu'il y a de beau et de majestueux dans l'architecture. »

1. C'était aussi quelquefois dans les basiliques que professaient les philosophes : « A la prière de mes amis, dit Apulée, j'avais prononcé une dissertation publique; une foule nombreuse avait rempli la *basilique* où j'avais parlé. *Ingenti celebritate basilicam (qui locus auditorii erat) complentes.....* » *Apologia.*

2. L. V, c. 1.

La forme et la disposition des basiliques étaient en effet les plus avantageuses qu'on pût imaginer pour de grandes salles, et leur construction réunissait le double mérite de la solidité et de l'économie. D'après la description de Vitruve, on pourrait croire que les basiliques n'étaient jamais divisées qu'en trois nefs, et c'est ainsi que nous les présentent tous ceux qui en ont restitué le plan d'après ces données ; il en était ainsi en général, mais nous avons des exemples de basiliques ayant quatre rangs de colonnes et par conséquent cinq nefs. Lorsque, sous le règne de Constantin, le christianisme put enfin se montrer au grand jour et secouer la poussière des catacombes, il s'empara avec empressement des basiliques romaines, édifices purement civils et qui n'avaient pas été, comme les temples, souillés par le culte des faux dieux ; leur disposition parut même si favorable, que, jusqu'au XIe siècle, on ne s'en écarta que fort peu. On sait que plusieurs de ces premières basiliques chrétiennes sont parvenues jusqu'à nous ; Saint-Paul, Saint-Laurent, Sainte-Agnès-hors-les-Murs de Rome, avaient pu nous donner une idée exacte de la basilique antique ; la basilique de Pompéi [1], reconnue dès 1806, mais qu'on n'acheva de découvrir qu'en 1815 [2], nous présente ces édifices sous un nouveau jour, car en plusieurs points elle s'écarte des règles tracées par Vitruve, et par conséquent du plan ordinaire de ces monuments, c'est-à-dire d'un parallélogramme rectangle terminé par un hémicycle [3], et divisé par deux rangées de colonnes surmontées d'un second ordre formant galerie.

La surface occupée par la basilique de Pompéi est longue au midi de 67^{m},08, et au nord de 66^{m},60 ; nous dirons bientôt d'où provient cette différence ; la largeur est de 27^{m},35. L'édifice était isolé de trois côtés par des rues plus ou moins larges et la façade tournée à l'orient était raccordée avec l'alignement du forum *a b*, à l'aide d'un vestibule, d'une sorte de Chalcidique [4] *c*, de profondeur inégale à ses deux extrémités, qui ont l'une 5^{m},15 et l'autre seulement 4^{m},55. On y pénétrait par cinq portes *d d*, *cataractæ*, qui, pour se fermer, tombaient dans des

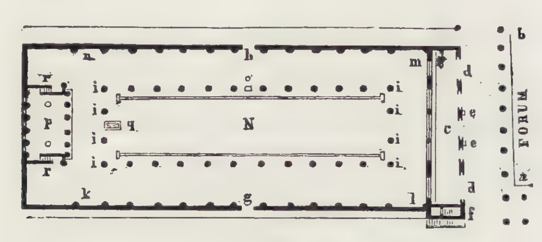
1. V. la vignette en tête du chapitre.

2. Le nom de *Basilique* n'est prononcé pour la première fois dans les rapports officiels que le 12 juin 1813. POMP. ANT. HIST., III, 114.

3. Vitruve ne fait pas mention de cet hémicycle, mais nous savons qu'il exista et par les autres auteurs et par les monuments mêmes.

4. V. page 124.

rainures entaillées dans les pilastres qui les séparaient et répondaient exactement à ces espèces de trappes que dans les châteaux du moyen âge on a appelées *herses* ou *sarrazines*. Nous verrons que c'est de la même manière que se fermaient les portes extérieures de Pompéi. Deux piédestaux *e e*, adossés aux piliers du milieu, et les restes d'une statue de bronze doré trouvés en ce lieu, annoncent que cette entrée était richement décorée.



Plan de la Basilique.

A l'extrémité méridionale de la façade se trouve un escalier *f* entièrement indépendant de la basilique, ayant son entrée sur la *rue de la Basilique* et non sur le Forum et découvert le 17 octobre 1813 [1]; il était du nombre de ceux que nous avons mentionnés comme servant à monter aux galeries supérieures du Forum. Outre l'entrée principale, la basilique avait deux portes latérales *g h*, percées au milieu des grands côtés. A l'extérieur et à droite de la première de ces portes, le mot *bassilica* était tracé plusieurs fois à la pointe; on avait protégé ces précieuses inscriptions par des tuiles qui malheureusement sont brisées, et aujourd'hui elles ont disparu [2].

Quatre degrés de lave règnent dans toute la largeur du vestibule *c*; ils sont partagés par quatre colonnes, dont deux sont engagées dans des piliers rectangulaires. Entre ces colonnes s'ouvrent cinq portes, ou plutôt cinq baies, car on n'y voit aucune trace de fermeture; elles correspondent aux cinq portes de la façade *d d* et donnent accès à l'intérieur de la basilique. L'édifice, malheureusement, avait été bouleversé par le

1. Pomp. Ant. Hist., III, 132.

2. Diverses autres inscriptions se trouvaient sur les murs extérieurs de la basilique; les unes sont effacées, les autres ont été portées au musée. Ces inscriptions ont été recueillies et publiées par un archéologue anglais, Wordsworth, sous ce titre : *Inscriptiones Pompeianæ or specimens and fac-similes of ancient inscriptions discorvered on the wall of buildings at Pompei.* London, 1837.

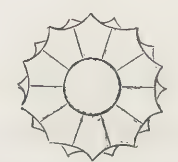
tremblement de terre ; ses colonnes, ses murailles avaient été en grande partie renversées et nulle part elles n'avaient conservé leur hauteur primitive. On est donc, sur beaucoup de points, réduit aux conjectures. D'abord, et c'est par là surtout que la basilique de Pompéi s'éloigne des règles tracées par Vitruve, il nous paraît hors de doute que la nef du milieu N ne fut jamais couverte et qu'on ne doit y voir qu'une espèce d'*area* ou d'*impluvium*. Les preuves ne nous manquent pas à l'appui de cette assertion, qui cependant a été combattue par plusieurs auteurs. Si le centre de l'édifice eût été couvert, les quatre colonnes *i i i i* n'eussent point été placées à chacune de ces extrémités, tandis qu'évidemment elles continuent le portique *k l m n* qui environnait l'*area*. En outre le sol de cette *area*, autrefois dallé en marbre, se trouvait à un niveau inférieur à celui du portique ; au pied du degré qui porte les colonnes règne un caniveau de terre cuite destiné à conduire les eaux pluviales dans une citerne où l'on puisait l'eau par une margelle ou *puteal o*, qui existe encore dans l'entre-colonnement qui fait face à l'entrée latérale du nord[1]. Cette margelle même est un nouvel argument à l'appui de notre opinion ; eût-elle été placée de manière à intercepter le passage de la porte au centre de l'édifice, si cette porte n'eût eu pour unique destination de permettre d'entrer sous les portiques ? Ajoutons enfin qu'on a trouvé d'élégants fragments de chéneaux et des antéfixes ornés de têtes de lion, de masques et de palmettes qui ne peuvent avoir appartenu qu'à l'entablement du portique du côté de l'*area*.

Cette disposition une fois admise, d'autres difficultés se présentent. Le portique était soutenu par vingt-huit colonnes qui s'éloignent absolument des règles de Vitruve, suivant lesquelles ces colonnes devaient avoir une hauteur égale à la largeur des portiques. Ici, elles n'ont pas moins de 11 mètres de hauteur, tandis que les portiques n'ont que $5^{m},85$ de largeur. Contre les murailles sont appuyées des colonnes engagées, d'ordre corinthien, hautes seulement de $6^{m},90$, ce qui, au premier abord, pourrait faire supposer que, contrairement à un usage presque constant, le toit aurait été incliné à l'extérieur, on qu'un plafond aurait reposé à scellement sur le fût des grandes colonnes, ce qui

1. A notre dernière visite à Pompéi, nous avons trouvé, avec un vif regret, le sol de la basilique récemment nivelé dans toute son étendue, ce qui a fait disparaître ces divers détails, si utiles à l'intelligence du monument.

eût été du plus mauvais effet. Cette inégalité eût été encore plus choquante si, comme à l'ordinaire, les colonnes du milieu eussent été surmontées d'un second ordre. Voici ce qui nous paraît le plus vraisemblable : le second ordre n'existait pas, et Vitruve lui-même s'était permis cette innovation dans la construction de la basilique de Fano ; nous-mêmes avons pu naguère en voir un exemple dans la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, à Rome. Au-dessus des colonnes engagées dans la muraille et de leur corniche, dut régner une sorte d'attique avec des pilastres atteignant la hauteur de l'architrave des grandes colonnes, et alors sur les colonnes et sur les pilastres purent reposer des fermes en charpente portant un toit à deux rampants. Nous regrettons que l'état des ruines de la basilique ne permette pas de vérifier ce que notre supposition peut avoir de juste ou d'erroné.

Les grandes colonnes sont d'ordre ionique, et leurs chapiteaux offrent beaucoup d'analogie avec ceux du temple de Vesta, à Tivoli, monument de l'ancien style italique ; ils doivent sans doute appartenir à peu près à la même époque, c'est-à-dire au commencement du dernier siècle avant Jésus-Christ.



Coupe d'une colonne.

La construction de ces colonnes est très-remarquable ; elles sont composées d'un noyau de briques rondes de $0^{m},034$ d'épaisseur, entourées de dix briques pentagonales superposées, pleins sur joints ; les angles extérieurs de ces pentagones forment les arêtes d'autant de cannelures, et le nombre de celles-ci est doublé par dix autres arêtes prises dans le stuc dont la colonne est revêtue. Les chapiteaux en tuf volcanique offraient encore les traces d'un enduit dont l'application, faite avec le plus grand soin, donnait aux ornements et aux moulures une finesse que n'avait pas la pierre, plus grossièrement travaillée. Quant aux murs et aux colonnes engagées, ils étaient construits en blocage et en briques ordinaires revêtues de stuc colorié.

Le nu de la muraille est décoré de refends peints à l'imitation de

marbres de différentes couleurs; le soubassement est formé de deux larges bandes, l'une rouge, l'autre noire, séparées par des filets jaunes, rouges, verts et blancs. Sur le stuc dur et brillant, des oisifs avaient tracé au pinceau ou à la pointe une foule d'inscriptions toutes devenues illisibles [1]. Quelques-unes nous ont été conservées par les auteurs qui ont encore pu les copier avant leur destruction; je n'en citerai qu'une seule, trouvée le 28 octobre 1813, qui, malgré le solécisme qu'elle renferme (*sitit* pour *sitiat*), rappelle par sa forme et sa concision les épigrammes de Martial :

SVAVIS VINARIA SITIT ROGO VOS VALDE SITIT.

« Suavis la marchande de vin a soif; je vous en prie, qu'elle ait donc bien soif, *pour boire tout son vin* [2]. »

La peinture n'avait pas été appelée seule à la décoration de l'intérieur de la basilique; la sculpture y jouait aussi un grand rôle, si l'on en juge par les statues, les hermès, les vasques et même les fragments de statues équestres qui y ont été trouvés.

Au fond de l'édifice est une tribune *p* qui, au lieu de s'arrondir en hémicycle, se présente sous la forme d'un grand stylobate élevé de 2 mètres au-dessus du sol du portique, orné de demi-colonnes, et présentant à sa façade six petites colonnes isolées, également d'ordre corinthien. Ces colonnes avaient été renversées par le tremblement de terre, et l'on a retrouvé et déposé sur le devant de la tribune plusieurs bases et chapiteaux de marbre qui devaient remplacer les anciens. L'opinion la plus généralement reçue est que ce stylobate servait de tribunal au duumvir chargé de rendre la justice. L'entre-colonnement du milieu étant plus large que les autres, on pouvait en effet y placer la chaise curule du magistrat. Si telle fut réellement, et des preuves nombreuses se réunissent pour le faire croire, la destination de cette tribune, il faut avouer que sa disposition était bien peu commode; on ne pouvait y monter que par des escaliers, sans doute en bois, dont il

1. C'est ainsi que s'étalaient au-dessus du tribunal même de Verrès des inscriptions satiriques contre sa favorite, la trop fameuse Pipa, *de quâ muliere versus plurimi suprà tribunal et suprà prætoris caput scribebantur.*

Cicero. *In Verrem.* III, 33.

2. Plusieurs autres épigrammes plus vives ne pourraient être répétées ici.

ne reste plus de traces, et le magistrat se trouvait caché aux yeux de tous ceux qui ne se pressaient pas immédiatement à ses pieds dans l'étroit portique, par deux colonnes de ce portique et par un grand piédestal *q*, revêtu de marbre blanc, qui dut porter une statue équestre de bronze doré dont des fragments furent retrouvés épars dans la basilique en décembre 1813 et dans les premiers mois de 1814 [1]. Malgré cette découverte, quelques auteurs ont pensé que ce piédestal pourrait bien avoir été un autel sur lequel, selon l'usage, le duumvir, avant l'audience, aurait fait serment de juger selon la loi et sa conscience. Cette supposition ne nous semble pas admissible, le piédestal n'ayant pas moins de 2^{m},25 de hauteur.

Enfin, sous la tribune, et ce n'est pas un des moindres arguments en faveur de l'opinion qui veut y voir un tribunal, se trouve un véritable cachot auquel on descendait par deux petits escaliers *r* qui existent encore. Les murailles sont d'une grande épaisseur et les deux soupiraux qui ouvrent à l'extérieur du monument étaient garnis de barreaux de fer. Ce souterrain, long de 8^{m},30 et large de 4 mètres, recevait en outre de l'air par deux trous ronds ouverts dans la voûte.

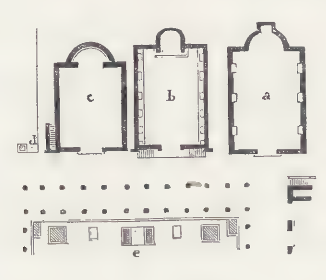
Tribunaux (Pl. O). Nous arrivons enfin au quatrième côté du Forum; il est occupé en entier par trois grandes salles entièrement isolées par des ruelles qui fermaient sur le Forum par de petites portes, de manière que les bâtiments ne présentassent pas d'interruption. La construction de ces édifices dut être antérieure à celle du Forum, car aucun des trois n'est placé dans son axe [2]. Leur destination est fort incertaine; on y a vu des temples, des chapelles, un trésor, parce que dans la salle du milieu on a trouvé plusieurs coffres vides en pierre et quelques pièces de monnaie d'or et d'argent. L'opinion qui a prévalu et qui, en effet, paraît être la plus probable, est que ces trois édifices furent des tribunaux affectés au jugement des affaires d'importance secondaire; nous allons voir que leur disposition est bien appropriée à cette destination. Les trois salles sont de grandeur inégale et diversement décorées, mais toutes trois sont de forme rectangulaire et ont à l'extrémité un renfoncement avec un soubassement qui dut porter le

1. Pomp. Ant. Hist., III. 139 et suiv.

2. On voit l'entrée de deux de ces salles à gauche de la vue de la basilique que nous avons donnée en tête de ce chapitre.

siége du juge. La porte qui fait face à ce tribunal donne sous le portique du Forum, qui, ayant en cet endroit deux rangs de colonnes et une double largeur, pouvait servir de lieu de conférence aux plaideurs et aux avocats.

La première salle *a* est la plus grande de toutes; elle a 9^{m},95 sur 14^{m},90. Au fond est un hémicycle de 5^{m},20 de diamètre, terminé par une petite niche carrée. Six autres niches sont réparties sur les deux grands côtés de la salle et continrent des statues qui, avec un revêtement de marbre dont on a retrouvé les empreintes sur la muraille, complétaient la décoration. Couverte de belles draperies, la partie inférieure du torse de l'une des statues gît encore sur le sol. Celui-ci était entièrement



Plan des Tribunaux.

pavé de grandes dalles de *gris antique* qui sont encore presque toutes en place. L'entrée de cette salle était assez singulière ; on montait deux degrés pour arriver à la porte, large de 3^{m},82, et on en descendait deux autres, immédiatement après le seuil. On se trouvait alors dans une espèce de vestibule en contre-bas large de 2^{m},40, qui occupait toute la largeur de l'édifice et que la différence de niveau distinguait seule de la grande salle à laquelle on montait par deux autres marches.

On entrait dans la seconde salle *b* par deux escaliers placés aux extrémités d'un perron de 5^{m},30 de longueur sur 1^{m},60 de largeur et 1 mètre de hauteur. La porte, large de 3^{m},15, donne accès à la salle, longue de 14^{m},40 sur 9^{m},60. Au fond est une grande niche arrondie de 3^{m},70 de diamètre. La décoration consiste en une suite de piédestaux adossés aux deux grandes murailles, et ayant dû porter des statues ou plutôt des colonnes. Dans cette salle où Dyer [1], sans apporter

1. Pompeii, p. 124.

aucune preuve à l'appui de son hypothèse, veut reconnaître un trésor public, un *ærarium*, de nombreuses plaques de serpentin [1] furent trouvées en 1826 [2].

La façade de la troisième salle *c* était ornée d'un soubassement de marbre haut de 1m,30, dont une partie à gauche est intacte ; elle présentait, au milieu, une porte de 3m,75 de large à laquelle on montait par deux degrés de marbre blanc. La salle entière, la plus petite des trois, 9m,35 sur 12m,20, est pavée du même marbre ; elle avait, à droite, une petite porte ouvrant sur la ruelle qui l'isolait de la précédente. On reconnaît sur les murailles quelques traces d'un revêtement de marbre africain. Au fond est un hémicycle de 5m,40 de diamètre. Cet édifice, au lieu d'être entièrement construit en briques comme les deux autres, est formé en partie de petits moellons de tuf ; contre son mur oriental et au coin de la rue de l'École, sur laquelle est son entrée, se trouve un escalier *d* dont les marches en maçonnerie, recouvertes de plaques de terre cuite, conduisaient au portique supérieur du Forum.

Les vertes et riantes montagnes [3] qui s'étendent derrière ces ruines font partie de la chaîne des monts *Lactarii*, qui s'étend jusqu'au promontoire de Sorrente.

Enfin, en avant des tribunaux, dans l'axe du Forum et de la ruelle qui sépare les salles *b* et *c*, s'élève le quatrième arc de triomphe *e* (Pl. 4) [4].

Plus simple encore que les autres, il n'avait qu'une seule ouverture large de 1m,55; il ne présente plus qu'une masse de briques, haute de 5 mètres, large de 4m,25, dépouillée des marbres et des pilastres dont elle était décorée. La grande profondeur de cet arc fait présumer qu'il dut être surmonté d'un quadrige [5].

Pompéi avait un second Forum dont nous avons déjà dit quelques mots; c'est celui qui est situé dans le quartier oriental de la ville et au milieu duquel s'élevaient le temple grec et le *Bidental* que nous avons décrits (pages 42 et 44).

1. Ophite ou porphyre vert antique, marbre d'une excessive dureté.
2. Pomp. Ant. Hist., IV, 160.
3. V. la vignette en tête du chapitre.
4. V. *ibid.*
5. Dyer suppose qu'il put porter le génie tutélaire de la ville. Pompeii, p. 133.

Propylées du Forum triangulaire. En face de la rue des Théâtres se présentent les restes du portique ou des propylées [1] (Pl. P) qui servaient d'entrée à cette place que sa forme a fait nommer le Forum triangulaire. Ces propylées, dont nous avons donné le dessin en tête du chapitre Ier, sont une construction remarquable par l'élégance et la noblesse de son style; elles étaient formées de huit colonnes d'ordre ionique grec de 5m,63 de hauteur, en pierre volcanique, recouvertes de stuc et peintes en jaune.



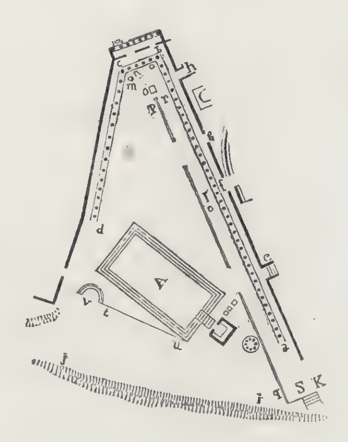
Chapiteau.

Le chapiteau offre une particularité qui ne se trouve guère que dans des monuments remontant à une haute antiquité, tels qu'un des plus anciens tombeaux de la Sicile, celui de Théron à Agrigente, ou aux colonnes d'angle du temple de la *Victoire Aptère* ou des autres temples ioniques d'Athènes [2]. Ses quatre faces sont semblables et toutes quatre présentent les volutes caractéristiques de l'ordre ionique, tandis qu'ordinairement les volutes n'existent qu'aux faces antérieures et postérieures et sont réunies sur les côtés par un ornement appelé *coussinet*. La largeur totale de la façade des propylées est, hors œuvre, de 16m,50; sa profondeur est de 4m,55. Son plan est un trapèze dont le plus grand côté est formé par le mur du fond. Ce mur est percé de deux portes; l'une, placée au milieu, ne se trouve cependant pas exactement dans l'axe de l'entre-colonnement; elle a 2m,20 de largeur; l'autre, donnant accès direct au portique du théâtre, est située à l'extrémité orientale des propylées, et sa largeur est de 3 mètres. Sur le mur du fond sont six consoles de marbre ayant dû porter des bustes. A la droite des propylées est une fontaine.

Forum triangulaire (Pl. Q). Franchissant ces portes, on se trouve

1. Προπύλαια, avant-portes, portes en avant.
2. E. Breton, *Athènes*, 2e édit., p. 68.

à l'angle N du Forum triangulaire, vaste place qu'entoure de deux côtés un *Hécatonstylon* ou grand portique *a b c d* composé de cent colonnes et destiné à mettre les spectateurs du théâtre à l'abri lorsqu'une de ces pluies torrentielles, si fréquentes à Naples, survenait pendant la représentation. Eusèbe nous apprend qu'il existait à Rome un *Hécatonstylon* semblable près du théâtre de Pompée, et nous voyons encore dans cette ville les restes du portique d'Octavie voisin du théâtre de Marcellus.



Plan du Forum triangulaire.

Le Forum de Pompéi, situé sur un des points les plus élevés de la ville, formait une esplanade, dont le plus grand côté *a b* dominait à l'ouest le grand théâtre et le quartier des soldats, avec lesquels il communiquait par un large escalier *e* et par deux entrées plus petites *f g* donnant sur les gradins supérieurs du théâtre. Près de ces dernières est une autre porte *h* ouvrant sur l'édifice désigné sous le nom de Tribunal ou de Portique des Écoles. Autrefois la mer venait battre le pied des fortes murailles d'appareil régulier qui soutenaient le terre-plein au S.-O. et formaient de ce côté *i j* la défense de la ville. Nous avons vu qu'au centre de cette place s'élevait un temple A, le plus ancien des monuments de Pompéi (V. *page* 42) ; aussi, cette circonstance et la position de ce Forum rendent-elles parfaitement admissible l'opinion de ceux qui veulent reconnaître en ce lieu le berceau de la ville et son antique acropole. Ce Forum n'était pas absolument public, puisqu'à ses propylées on a reconnu les traces de portes qui pouvaient se fermer ; il paraît même que toutes les classes de citoyens n'y étaient point admises, témoin le

passage de Cicéron[1] qui nous apprend que Publius Sylla ayant conduit une colonie à Pompéi, les anciens habitants voulurent se réserver la jouissance exclusive des portiques du Forum, l'*Ambulatio*, et qu'après plusieurs années de discussions, les deux parties convinrent de s'en remettre à l'arbitrage des protecteurs de la ville. Le portique, fermé par les deux extrémités, s'étendait sur deux côtés du Forum *a b* et *c d*, et sur un pan coupé *c b* qui les réunissait à l'angle auquel sont adossés les propylées. Le plus grand côté à l'est *a b* avait 117^{m},80 de longueur; le pan coupé *b c* au nord 16^{m},60, et le côté *c d* au N.-O. 65 mètres; ce qui donne pour le développement total des portiques une étendue de 199^{m},40. Le troisième côté *i j*, au midi, regardait le port, auquel on pouvait descendre par un large escalier K qui existait à l'extrémité méridionale du grand portique. Les neuf dernières colonnes de ce côté et les seize dernières du côté S.-O. sont les seules dont la partie inférieure du fût n'ait point été retrouvée en place. L'*Hécatonstylon* fut renversé par le tremblement de terre qui accompagna l'éruption de 79 et il écrasa dans sa chute des prêtres du temple d'Isis qui y avaient cherché un refuge. L'un d'eux avait à la jambe deux anneaux passés l'un dans l'autre, dont le plus grand était de bronze et le plus petit d'argent. Autour de ces squelettes que firent découvrir les fouilles qui, en 1812, achevèrent de rendre au jour le Forum dont les travaux avaient commencé en 1764, on trouva cent quatre-vingt-dix-sept pièces de monnaie, une petite lame d'argent où sont gravées les figures de Bacchus et d'Isis, des vases de même métal, un sistre, un petit seau orné de bas-reliefs relatifs au culte d'Isis, enfin quelques ornements et feuilles d'or ayant sans doute faite partie de la parure du simulacre de la déesse.

Les colonnes du portique étaient d'ordre dorique grec sans base et hautes de 4^{m},06; la frise, d'une grande simplicité, n'avait que des triglyphes sans aucun ornement aux métopes. Au pied des colonnes régnait un caniveau réunissant les eaux pluviales dans des citernes où l'on puisait par deux margelles existant encore, l'une *l* vers le milieu du portique oriental, l'autre *m* près de l'angle formé par la rencontre du pan coupé avec le portique de l'ouest[2]. L'une des colonnes *n*, qui se

1. Oratio, XXIV. *Pro. P. Sylla.*, § 21.

2. Je crois utile de consigner ici une judicieuse remarque de Mazois au sujet de ces citernes qui se rencontrent fréquemment dans les édifices de Pompéi: « Le soin, dit-il, que les habitants de

trouvent en face de l'entrée centrale des propylées, avait au tiers de sa hauteur un mufle de lion qui jetait de l'eau dans une vasque ou *monopodium*. Devant cette fontaine est un piédestal *o*, que l'inscription nous apprend avoir porté la statue de Marcus Claudius Marcellus, patron ou protecteur de la ville :

M. CLAVDIO M. F. MARCELLO
PATRONO.

De ce piédestal, à une distance de 7 mètres du portique oriental, et en ligne parallèle, s'étend une muraille basse *p q*, une sorte de banquette revêtue d'un stuc noir très-dur, ne présentant dans toute sa longueur que deux interruptions servant de passage. On peut supposer que ce petit mur servait en même temps à ménager un espace libre, une sorte de stade *r s* pour les exercices gymnastiques de la jeunesse et un siége pour les spectateurs. Une autre banquette semblable *t u*, découverte en mai 1765, faisant face à la mer, s'étendait vers le sud à partir du banc semi-circulaire ou *schola v* placé à l'angle occidental du temple grec qui s'élevait dans l'*area*. Ce banc était surmonté d'un cadran solaire, et on lisait sur le marbre les noms de ceux qui avaient construit l'un et l'autre :

L. SEPVNIVS L. F. SANDILIANVS
M. HERENNIVS. A. F. EPIDIANVS
DVOVIR. I. D. SCHOL. ET HOROL.

« L. Sepunius Sandilianus, fils de Lucius, et M. Herennius Epidianus, fils d'Aulus, duumvirs chargés de rendre la justice, ont fait faire à leurs frais la *schola* et l'horloge [1]. »

Pompéi apportaient à recueillir ces eaux semble au premier coup d'œil être en contradiction avec le grand nombre de fontaines que l'on y rencontre et les ruines d'un aqueduc que j'y ai retrouvées; mais un examen prolongé m'a fait conjecturer avec quelque vraisemblance que l'arrivée des eaux courantes à Pompéi au moyen d'un aqueduc est postérieure à l'asservissement de cette ville aux Romains; en effet, presque toutes les fontaines sont d'un travail qui ne rappelle point les types de l'art grec. Elles sont de plus placées après coup contre les monuments, au milieu des dispositions qui les avoisinent sans se lier avec elles par aucun arrangement. L'aqueduc lui-même, dont il ne reste que peu de chose, a toute l'apparence d'un ouvrage romain et ressemble aux constructions les moins anciennes découvertes dans les fouilles; enfin l'état politique de la ville avant sa conquête ne lui permettait pas sans doute d'aller chercher à grands frais les eaux dont elle avait besoin sur le territoire indépendant de Stabia, avec laquelle elle n'avait aucune communauté d'existence municipale. Ces considérations me portent à penser que l'usage des citernes fut antérieur à l'établissement des fontaines, et qu'il ne dut se perpétuer que par la force des habitudes traditionnelles. »

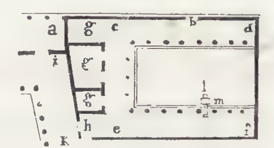
Peut-être aussi, lorsque les fontaines tarissaient dans l'été, les citernes étaient-elles destinées à les remplacer. Nous trouverons même à Pompéi quelques exemples de citernes publiques.

1. Cette inscription a été découverte le 11 mai 1765. Pomp. Ant. Hist., I, 169.

Nous avons déjà cité, page 63, une autre inscription, trouvée au temple de Vénus, où les

De ce banc on a une vue admirable embrassant les monts *Lactarii*, Castellamare, Vico, Sorrente, le promontoire de Minerve, l'île de Capri et tout le golfe de Naples.

Tribunal (Pl. R). Sur la rue du temple d'Isis, nº 1, et à la suite des propylées du Forum triangulaire on trouve une porte qui, d'après les traces qui subsistent encore, semble avoir été surmontée d'un petit toit porté sans doute par deux colonnes; elle donne accès à un édifice que l'on commença à reconnaître en 1768, mais qui ne fut déblayé qu'en 1797; d'après son style, il doit être un peu postérieur à l'*Hécatonstylon*, ses colonnes étant de même ordre, mais de proportions plus sveltes [1].



Plan du Tribunal.

Sa destination a donné lieu à bien des conjectures; on y a vu un marché, une école, un lieu d'initiation, un tribunal. Décrivons d'abord ses diverses parties; nous examinerons ensuite comment elles peuvent convenir plus ou moins à chacune des diverses hypothèses. Le monument présente une enceinte rectangulaire, longue de 23m,60 sur 17m,40 de largeur; au centre est une partie découverte ou *area;* autour règne de trois côtés un portique *c d e f*, large de 3m,80, et soutenu par dix-neuf colonnes de pépérin d'ordre dorique sans base, hautes de 3m,36, et dans lesquelles sont encore implantés des clous nombreux. Le petit côté sans portique *d f* s'appuie au mur de la grande salle, située derrière le sanctuaire du temple d'Isis; le portique du côté opposé *c e* se trouve en avant de plusieurs chambres *g* que surmontait un étage, ainsi que l'indique un reste d'escalier existant dans la première de ces pièces, qui était une sorte d'*ala* [2]. Dans ces chambres on trouva des

deux mêmes magistrats sont mentionnés à l'occasion d'un autre cadran solaire construit également à leurs frais.

1. Les colonnes de Pompéi sont en général fort élancées; celles du tribunal, entre autres, ont huit diamètres et demi de hauteur, tandis que celles du Parthénon n'en ont que cinq et demi.

2. On appelait *ala* une salle ouverte dans toute sa largeur. Nous reviendrons sur ce sujet lorsque nous décrirons les maisons.

mains d'ivoire et de verre faisant de l'index et du petit doigt un geste que les anciens regardaient comme un préservatif contre les mauvais sorts. C'est à la suite de ces chambres qu'est une sorte de vestibule *h* où existent deux entrées donnant, l'une sur le grand théâtre, l'autre sur le portique *i k* du Forum triangulaire. Toutes les colonnes sont en place, la plupart entières, quelques-unes avec leurs chapiteaux; mais, ce qui est assez étonnant, on n'a retrouvé aucun vestige de l'entablement. Peut-être pourrait-on en conclure que, renversé par le tremblement de terre de 63, cet édifice était en reconstruction à l'époque de la catastrophe de 79. Une colonne voisine de la principale porte servait



Tribunal.

de fontaine et versait l'eau dans le caniveau qui règne tout autour de l'*area*. Dans cette partie découverte, en face de la porte, entre la troisième et la quatrième colonne du côté méridional, existent deux massifs carrés, deux sortes de piédestaux de hauteur et de diamètre inégaux, enrichis d'élégantes moulures. Le premier *l* n'est élevé que de 1m,20; il n'a de corniche que sur sa face antérieure et sa surface paraît usée par un frottement fréquent; le second *m*, qui se trouve entre celui-ci et le portique, est plus large et haut de 1m,15; il est surmonté d'une corniche et présente à sa surface un creux carré de 0m,14 de profondeur sur 0m,55 de largeur et 0m,60 de longueur. On montait sur cette plate-forme par un escalier très-étroit n'ayant que 0m,38 de largeur, placé sous le portique même, et dont les six marches, fatiguées par l'usage,

ont $0^{m},28$ de hauteur. Cet escalier est composé de trois blocs dont chacun forme deux degrés.

Ceux qui veulent voir dans cet édifice un marché pensent que le grand piédestal dut porter une statue de Mercure; que sur l'escalier se fût tenu le crieur ou *præco* chargé de vendre à l'encan les marchandises exposées sur le massif le moins élevé; il faut avouer que cet arrangement eût été bien peu commode pour le crieur, qui, placé sur une marche très-étroite, n'eût pu voir la marchandise qu'il vendait, étant séparé d'elle par la statue du dieu. La seule raison un peu spécieuse en faveur de cette opinion est tirée de l'état de dégradation des dalles qui entourent la fontaine qui, dans la supposition d'un marché, eût été d'un usage continuel.

La construction très-soignée du monument serait peut-être encore un indice d'une destination plus relevée. Était-ce donc plutôt une école, et le grand piédestal servait-il de chaire au professeur? Mais alors quelle eût été la destination du petit? Était-ce, comme d'autres le prétendent, une *curie isiaque*, un lieu où les prêtres d'Isis auraient instruit les initiés? Encore moins, à notre avis. D'abord, il n'existe aucune communication entre l'édifice qui nous occupe et le temple d'Isis; puis, est-il bien supposable que, pour de mystérieuses initiations [1], on eût choisi une cour découverte, entourée de portiques peu élevés, dominée de plusieurs côtés, et séparée par de simples portes d'une des rues les plus bruyantes de la ville, et du portique le plus fréquenté, adossée enfin à un théâtre? Reste donc l'hypothèse qu'ici fut un tribunal, et celle-ci nous semble la véritable. Le grand piédestal aurait porté le siége du juge, et la cavité ménagée à sa surface aurait empêché de tomber ce siége qui s'y serait emboîté; le petit autel en avant aurait reçu les offrandes et les libations d'usage en l'honneur de Thémis et de Dicé, et le serment que le magistrat devait prêter au commencement de chaque audience; les chambres auraient servi de dépôt pour les archives et les pièces de procédure, de logement au gardien, de bureaux aux scribes,

1. « Sans doute, lecteur studieux, votre curiosité va s'enquérir de ce qui se dit, de ce qui se fait dans ces initiations. Je le dirais s'il était permis de le dire; vous l'apprendriez s'il était permis de l'apprendre. Mais il y aurait crime égal pour les oreilles et la langue complices de cette curiosité téméraire; *sed parem noxam contraherent aures et linguæ illæ temerariæ curiositatis.* »

Apulée, *Metam.* l. XI.

actuarii, attachés au tribunal; il n'est pas jusqu'aux clous implantés dans les colonnes qui n'eussent été employés à suspendre les tablettes portant les jugements, les annonces et autres documents dont le public devait avoir connaissance; enfin, la fontaine eût servi à désaltérer les plaideurs et les curieux qui se pressaient dans l'enceinte du tribunal. On voit que toutes les parties de l'édifice sont expliquées d'une manière satisfaisante par l'hypothèse que nous adoptons, et nous espérons qu'il ne restera aucun doute quand nous aurons ajouté qu'une inscription, découverte dans le grand théâtre contigu, nous apprend que les deux Holconius firent bâtir à leurs frais une crypte, un théâtre et un *tribunal*. Nous trouvons bien le théâtre et la crypte, devons-nous chercher le tribunal ailleurs que dans l'édifice adossé aux deux autres?

Quartier des soldats (Pl. S). Non loin du tribunal, et sur le côté oriental du Forum triangulaire, s'élève un édifice généralement désigné sous le nom de Quartier des Soldats. Découvert en 1766, fouillé en 1767, il n'a été toutefois complétement déblayé qu'en 1794 ; il fut le premier monument dont les fouilles aient été exécutées avec soin et dans une pensée de conservation ; on a même rétabli une partie du côté méridional d'après les indications et autant que possible avec les matériaux fournis par les ruines mêmes.

La destination de ce monument a donné lieu à de nombreuses controverses, et les savants ne sont pas encore tous d'accord sur ce sujet. Sa position à côté des deux théâtres avait d'abord fait penser que ce pouvait être le portique où les spectateurs se réfugiaient en cas de pluie [1] ; et en effet il a pu servir à cet usage, tout en ayant une autre destination qui seule peut expliquer la multiplicité des chambres qui accompagnent les portiques. Une supposition plus moderne, mais non plus vraisemblable selon nous, est que ce lieu fut un marché qui, suivant l'usage assez fréquent chez les Romains, se serait tenu tous les neuf jours [2]; en conséquence, quelques auteurs lui donnent le nom de *Forum*

1. « Il doit y avoir des portiques derrière la scène, afin que quand il surviendra inopinément des pluies au milieu des jeux, le peuple s'y puisse abriter en sortant du théâtre. »

Vitruve. L. V. c. 9.

2. « C'est un vrai cuisinier de foire ; il ne fait la cuisine qu'un jour sur neuf. »

Cocus ille nundinalest, in nonum diem
Solet ire coctum......

Plaute. *Aulularia*. Act. II, sc. 4.

Nundinarium. Les partisans de cette hypothèse, entraînés par l'aspect réel de l'édifice, ont bien voulu pourtant convenir que peut-être des soldats pouvaient y être établis, mais seulement pour maintenir l'ordre dans le marché.

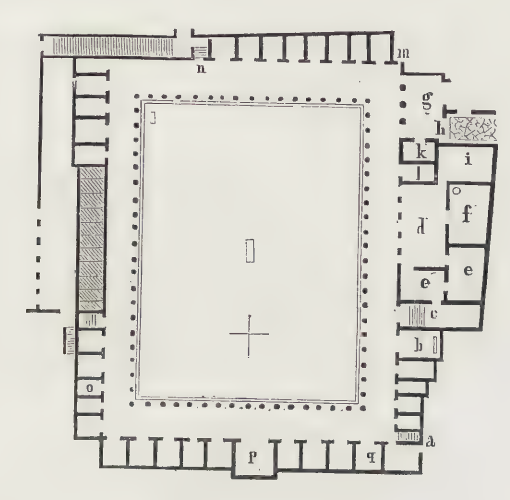
Je ne sais en vérité pourquoi on a cherché à substituer cette dénomination à celle de *Quartier des soldats* qui lui fut assignée dès l'origine [1]. Il est évident qu'une ville de l'importance de Pompéi, une ville fortifiée, dut avoir une garnison et, pour loger cette garnison, une caserne. Pourquoi donc chercher cette caserne ailleurs que dans un monument dont le plan est si conforme à cette destination? Les portes étroites et peu nombreuses eussent été très-incommodes et même dangereuses pour un marché où une foule nombreuse se serait pressée en désordre, tandis qu'elles pouvaient parfaitement suffire pour des soldats marchant régulièrement et deux par deux. Un harnais de cheval de selle [2], des armes, des casques [3], des *cnémides* ou bottines de bronze, ont été trouvés ici; mais ce sont, il est vrai, des armes de gladiateurs et non de soldats [4]. Que doit-on en conclure? Que des gladiateurs de passage à Pompéi logeaient à la caserne, ce qui est plus naturel que de loger au marché. Dans les chambres on n'a pas trouvé de traces de lit; mais les soldats couchaient assez ordinairement sur la paille. Le seul grand appartement qui existe dut être destiné au chef de la garnison.

Une seule cuisine eût été insuffisante si la nourriture de tous n'eût pas été préparée en commun, et nous verrons que celle du Quartier des soldats était évidemment destinée à la préparation des aliments d'une grande quantité de personnes. Enfin quelle eût été dans un marché la destination d'une prison aussi sévère que celle qui a été reconnue ici? Ajoutons qu'en aucun lieu de la ville on n'a trouvé une aussi grande

1. Pomp. Ant. Hist., I, 197.
2. *Ibid.* I, 212.
3. Un de ces magnifiques casques, donné par le roi Murat à l'impératrice Joséphine, était passé, à la vente de la Malmaison, dans la collection Pourtalès; il est aujourd'hui au musée de Saint-Germain-en-Laye.
4. Ce fait a été établi de la manière la plus positive par le P. Garrucci, dans une excellente dissertation insérée dans le treizième numéro du *Bulletin archéologique napolitain*, janvier 1853; mais nous pensons que ce savant antiquaire pousse trop loin les conséquences de sa découverte en voulant ne voir dans l'édifice qui nous occupe qu'un établissement de gladiateurs, un de ces *Ludus gladiatorius* dont parle Juste Lipse (*Saturn.*, I, 1). Une ville aussi peu considérable que Pompéi n'eût pu entretenir une troupe de gladiateurs assez nombreuse pour exiger de si vastes logements.

quantité de squelettes ; on n'en a pas compté moins de soixante-trois, répartis surtout dans les chambres du premier étage [1]. N'est-il pas supposable que quelques motifs de discipline ont retenu les soldats à leur poste trop longtemps pour permettre à tous d'échapper à la mort ?

Ceci posé, passons en revue les diverses parties de l'édifice, et voyons si elles ne nous fourniront pas encore de nouvelles preuves à l'appui de notre opinion.



Plan du Quartier des soldats.

Le Quartier des soldats est un vaste parallélogramme, une sorte de cloître entouré de portiques élevés en avant de bâtiments à deux étages ; ces portiques, soutenus par vingt-deux colonnes dans un sens et dix-sept dans l'autre, en comptant deux fois les colonnes d'angle, ont des grands côtés 55 mètres de longueur, et des petits 41^{m},10, sur une largeur de 4^{m},30 ; ils entourent un vaste préau, une *area* qui dut servir aux exercices de la garnison. Ce préau a 46^{m},60 sur 34^{m},80 ; on y voit au centre une grande table antique et dans l'angle N.-E. une fontaine moderne, ombragée de saules pleureurs.

Les soixante-quatorze colonnes de tuf revêtu de stuc étaient primitivement d'un ordre dorique grec très-simple et de bon goût ; à l'époque d'une restauration, les chapiteaux avaient été enrichis d'un plus grand nombre de moulures, changement qui ne paraît pas avoir nui à leur élé-

1. Dans une seule pièce, le 16 avril 1768, on trouva réunis trente-quatre squelettes.
Pomp. Ant. Hist., I, 212.

gance. Ces colonnes, hautes de $3^{m},60$, sont lisses jusqu'au tiers de leur hauteur et cannelées dans les deux autres tiers; elles sont peintes en rouge. Les deux colonnes du centre de chacun des grands côtés du portique et la colonne du milieu des deux petits étaient colorées en bleu, peut-être afin que, divisant la place d'armes en quatre, elles servissent de jalons pour les manœuvres. Dans les entre-colonnements du côté méridional et d'une partie du côté oriental, étaient des piédestaux dont on voit encore les traces sur les dalles; il est difficile de supposer qu'ils aient pu porter tous des statues; force est donc d'avouer que nous ignorons leur destination.



Soldat gravé sur une colonne.

Tout l'intérieur du portique et des chambres était également peint et présentait des ornements assez élégants, bien qu'exécutés avec négligence. En plusieurs endroits, des soldats désœuvrés avaient tracé à la pointe, sur le stuc des colonnes, des inscriptions et des figures grossières représentant des guerriers, des combats de gladiateurs, dessins semblables en tout à ceux dont aujourd'hui encore le jeune lazzarone, ou le gamin de Paris, *illustrent* les murailles de nos villes modernes. Nous reproduisons un de ces dessins, haut seulement de $0^{m},06$, qui était gravé à la pointe sur le stuc rouge de la neuvième colonne en venant du théâtre.

Cette figure a été détachée et portée au musée, mais la colonne a conservé un assez grand nombre d'inscriptions grecques et latines, la

plupart illisibles; j'ai pu y déchiffrer celle-ci, dont l'interprétation est encore un problème :

VIII K. FEBR.
TABVLAS POSITAS
IN MUSCARIO
CCC. VIIII. SS. CCCC. XXX.

Sous une grande partie du monument s'étendent des citernes dans lesquelles on puisait par une ouverture qui existe dans le portique oriental. Les eaux pluviales y étaient amenées par un caniveau de pierre qui règne au pied des colonnes tout autour de la cour. Ce caniveau est interrompu de distance en distance par des trous carrés un peu plus profonds, dans lesquels se trouvaient précipitées les impuretés que les eaux pouvaient charrier [1].

On est entré longtemps dans le Quartier des soldats et dans les fouilles de Pompéi par une ouverture moderne *a* pratiquée dans l'angle S.-E. de l'édifice; immédiatement on trouve à droite un petit escalier conduisant au premier étage, converti en habitation pour les gardiens. Cet étage, répétition du rez-de-chaussée, n'avait entre les diverses pièces qui le composaient d'autre communication qu'un balcon continu en bois dans le genre de ceux qui, de notre temps, relient encore les différentes chambres de la plupart des auberges [2]. On voit encore dans la muraille les trous de scellement des poutres qui portaient le balcon.

Suivant le portique oriental, nous voyons, après plusieurs chambres de soldats, une petite salle *b* qui dut être la prison de la caserne. Le 20 décembre 1766, quatre malheureux y furent trouvés renfermés, mais libres de leurs mouvements, bien que des fers fussent déposés auprès d'eux [3]. Ces fers ou ceps ont été portés au musée et remplacés par une grossière copie en bois; ils consistaient en vingt-deux morceaux de fer hauts de $0^{m},15$ environ, s'élevant perpendiculairement

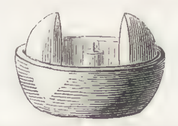
1. Nous avons déjà signalé et nous indiquerons encore plus d'une fois dans les monuments et les maisons de Pompéi la présence de ces cavités faciles à curer, ingénieuse précaution qui ne laissait arriver dans les citernes que des eaux propres et dégagées de toutes matières étrangères.

2. Cette disposition est encore une preuve de plus à l'appui de notre opinion, car on la retrouve dans la vaste caserne que l'empereur Adrien avait ménagée pour les soldats prétoriens dans sa fameuse villa de Tivoli.

3. Pomp. Ant. Hist., I, 197.

sur un plateau transversal dans lequel ils étaient rivés ; à leur extrémité supérieure ils portaient une ouverture dans laquelle on passait une barre qui retenait les jambes des prisonniers engagées de telle sorte qu'ils ne pouvaient se tenir qu'assis ou couchés.

A côté de la prison est un large escalier *c* conduisant à un appartement plus vaste que les autres, et qui dut être la demeure du commandant. Au fond d'un grand portique *d*, soutenu par quatre piliers carrés, s'ouvrent deux magasins *e e*, et la cuisine *f* dont les murs de deux côtés étaient garnis d'âtres relevés. Ces salles entièrement ruinées sont converties en jardin. Après une petite chambre *l* se présente un second portique *g* dont le toit reposait sur trois colonnes ioniques. C'est sous ce portique que se trouvaient une porte ouvrant sur le *postscenium* de l'Odéon, et la principale entrée de la caserne *h*, donnant sur une rue qui longe le mur de ce *postscenium*. Le seuil très-bien conservé laisse voir la trace de scellement des crapaudines qui recevaient les pivots des battants de la porte. A droite de celle-ci est une chambre *k* destinée au portier, et le portique lui-même dut abriter les soldats de garde à l'entrée de la caserne. Une autre porte plus petite *m*, placée non loin de là dans l'angle N.-E., conduisait à la cour qui s'étend derrière le grand théâtre. Le côté septentrional nous offre, après huit chambres de soldats, un escalier étroit *n* qui en rejoint un beaucoup plus large, partant de la cour du grand théâtre et montant aux portiques du Forum triangulaire.



Moulin à huile.

Le côté occidental ne présente qu'une suite de cellules interrompue par un terre-plein dont il est difficile de deviner l'usage ; peut-être était-il destiné à soutenir les terres du Forum ; ce n'est qu'une simple conjecture que nous émettons, et sans y attacher plus d'importance qu'elle ne mérite. Ce terre-plein portait des chambres à la hauteur du premier étage.

Les cellules sont toutes semblables ; l'une d'elles *o*, vers l'extrémité

du portique occidental, contient encore un de ces moulins que l'on croit avoir servi pour l'huile et dont nous verrons un autre exemple à Pompéi.

Enfin au centre du quatrième côté de l'édifice était une salle plus grande *p*, aujourd'hui convertie en logement pour les gardiens, et dont les parois étaient décorées de trophées militaires, peintures dont un fragment est conservé au musée de Naples. C'est dans cette pièce, qui, par sa forme et sa position, ressemblait au *tablinum* des habitations particulières et que tout annonçait avoir été la chambre du conseil, le lieu de réunion des chefs, que furent trouvés des armes, des casques richement ornés qui pourraient bien n'avoir eu d'autre destination que celle de décorer la salle; si cette conjecture était véritable, elle ferait tomber les conséquences qui ont été tirées de la forme inusitée de ces armes, plus convenables pour des gladiateurs que pour des soldats. Plusieurs pièces d'armures étaient incrustées d'argent; sur l'un des casques était représentée la guerre de Troie. Ajoutons en terminant que, dans une pièce voisine, on découvrit une trompette d'airain fort singulière, aujourd'hui au musée, à laquelle étaient ajustées six flûtes d'ivoire recouvertes de bronze et une chaîne qui permettait de la porter suspendue au cou. Enfin, au milieu de la dernière pièce *q* est un âtre relevé antique qui sert encore de cheminée aux gardiens.

Nous avons achevé la visite de ce monument, si intéressant à tant de titres; pouvons-nous espérer que l'examen auquel nous venons de nous livrer aura achevé de prouver que ce n'est pas sans de justes raisons que nous lui avons conservé le nom de Quartier des soldats?



Quartier des soldats.



TYP. J. CLAYE,

APODYTERIUM DES THERMES.



Tepidarium des anciens bains.

CHAPITRE V

THERMES



Frigidarium.

Sous un ciel brûlant, l'usage des bains est un des premiers besoins de la vie, et l'on ne peut comprendre comment les modernes Italiens en sont venus à se baigner bien plus rarement que les habitants des contrées du Nord. Dans l'antiquité, les ablutions fréquentes n'étaient pas moins nécessaires à la santé que rendues indispensables par la coutume de porter des sandales; aussi, riches et pauvres, grands et petits se baignaient-ils chaque jour, et arriva-t-il un moment où les oisifs, comme nous l'apprend Pline, se baignèrent jusqu'à sept fois par jour et pas-

sèrent aux thermes la plus grande partie des journées et des nuits.

Les bains ne furent d'abord que de simples piscines dont l'usage avait été, dit-on, emprunté aux Spartiates, et où l'on venait nager et se laver, comme le prouve leur ancien nom, *lavatrina.* A la fin de la République, il n'y avait encore que fort peu d'établissements de ce genre particuliers ou publics ; ils furent introduits à Rome au temps de Pompée; mais aucun n'était monumental, aucun surtout n'était pourvu de toutes les recherches qu'on y apporta plus tard.

Ainsi que l'indique son étymologie (Θερμαὶ, étuves), le mot thermes, *thermæ,* ne désigna dans le principe que les bains d'eau chaude, soit naturelle, soit artificielle ; on lui donna une plus grande extension en l'appliquant également aux bains d'eau froide. Nous croyons toutefois que la dénomination de thermes doit être réservée aux vastes édifices, et que les bains simples et modestes ne portèrent jamais que les noms de *lavatrina, balnea* ou *balineæ.* Ceux-ci se multiplièrent à l'infini, et leur nombre s'accrut tellement qu'au IVe siècle, Publius Victor en compte huit cent cinquante-six dans sa statistique de Rome. Quant aux thermes proprement dits, ils ne datent guère que de l'époque impériale ; ce ne fut que sous Auguste et ses successeurs qu'ils devinrent, à l'instar des gymnases des Grecs, des édifices somptueux, couvrant un énorme espace et renfermant dans leur vaste enceinte tout ce qui pouvait charmer les sens et récréer les esprits. On peut les regarder comme les constructions dans lesquelles les Romains, vainqueurs du monde et enrichis des dépouilles de presque tous les peuples de l'univers, ont déployé le plus de luxe et de magnificence. Les chefs-d'œuvre de tous les arts concouraient à l'embellissement de ces lieux de délices ; on sait que le groupe du Laocoon fut découvert dans les bains de Titus, et que des ruines des thermes de Caracalla sortirent l'Hercule et le Taureau Farnèse, le Torse du Belvédère, la Flore et les deux Gladiateurs. Les murs et les plafonds étaient décorés de peintures ; le pavé de presque toutes les salles était revêtu de mosaïques ; les baignoires étaient creusées dans les marbres les plus précieux. Aux thermes de Caracalla, trois mille personnes pouvaient se baigner à la fois, et on n'y comptait pas moins de mille six cents siéges de marbre. Pline nous apprend que le luxe des bains des empereurs sur le mont Palatin étaient bien plus grand encore, puisqu'on trouvait

dans les salles destinées aux femmes des siéges et des baignoires d'argent.

Au temps de Constantin, Rome renfermait dans son sein quinze de ces thermes magnifiques dont les premiers furent construits par Agrippa, et dont les ruines gigantesques de ceux de Titus, de Caracalla, de Dioclétien, peuvent encore nous faire concevoir l'immensité. Là se trouvaient réunis, outre les bains publics et leurs nombreuses parties constitutives, des cabinets pour les bains particuliers, des portiques, des *xystes* ou promenades plantées d'arbres, des gymnases, des palestres, des *conisteria* où les athlètes se couvraient de poussière, des *sphéristères* ou jeux de paume, des exèdres pour les conférences philosophiques, des *ephœbea*, lieux destinés à l'éducation des jeunes gens, des bibliothèques, des théâtres pour les représentations dramatiques, des arènes pour les combats de gladiateurs, enfin jusqu'à des palais et des temples.

Outre ses thermes splendides, dont le Panthéon était le principal ornement, Agrippa ne construisit pas moins de cent soixante-dix bains publics et gratuits. Plus tard, à l'exception des enfants qui, jusqu'à quatorze ans, ne payaient pas, ainsi que nous l'apprend Juvénal, tout le monde paya à la porte la rétribution d'un *quadrant*[1], petite monnaie d'airain, quatrième partie d'un as, et pour cette modique somme on put prendre bain froid, bain tiède, bain chaud et bain de vapeur. Ce prix si peu élevé ne dut pas peu contribuer à répandre l'usage des bains jusque dans les dernières classes du peuple; d'ailleurs, c'était surtout pour les pauvres que furent institués les bains publics, les riches ayant presque tous des bains dans leurs propres maisons. Ceux-ci en vinrent cependant à préférer les bains publics où ils trouvaient un lieu de réunion et des récréations de toutes sortes.

Dès l'aurore, le son d'une cloche annonçait l'ouverture des bains, *sonat æs thermarum*, dit Martial; mais les riches ne les fréquentaient pas aux premières heures de la journée; ils préféraient y aller entre midi et le coucher du soleil; les débauchés différaient jusqu'après

1. « Pendant que, fier comme un roi, tu iras te baigner pour un quadrant. »

..... Dum tu quadrante lavatum
Rex ibis.....

HORACE, L, l. *Sat.* 3.

souper [1] et s'y rendaient aux heures avancées de la nuit, plus favorables aux plaisirs qu'ils allaient y chercher [2].

Connaissant combien était général l'usage des bains dans l'antiquité, on s'étonnait avec raison de ne voir sortir des ruines de Pompéi aucun édifice qui leur fût consacré, quand d'ailleurs on savait qu'il en avait existé, car dès le commencement des fouilles, le 1er mars 1749 [3], on avait trouvé dans l'habitation de la rue des Tombeaux appelée maison de Cicéron, employée comme pierre à la niche d'un autel, une inscription portant qu'un certain *Januarius, affranchi, donnait des bains d'eau de mer et d'eau douce dans les thermes de Marcus Crassus Frugi.*

THERMAE.
M. CRASSI FRVGI
AQVA. MARINA. ET BALN.
AQVA. DVLCI. IANVARIVS L.

Enfin en juillet 1824, cette lacune fut comblée en partie par la découverte de bains voisins du Forum; mais ceux-ci n'avaient point assez d'étendue pour avoir pu suffire aux besoins d'une ville aussi considérable, et on devait compter sur quelque nouvelle découverte, du même genre. Cette espérance n'a pas été trompée et nous aurons à décrire un second

1. Cet usage du bain immédiatement après le repas semble peu compatible avec nos principes d'hygiène et, malgré son adoption presque générale, il n'était pas moins dangereux pour les anciens; témoin ces vers de Juvénal :

« La punition ne se fait pourtant pas attendre lorsque tu déposes tes vêtements, encore tout gonflé de ton repas, et que tu portes aux bains un paon non digéré. De là les morts subites et sans testament*. »

Pœna tamen præsens, quum tu deponis amictus
Turgidus, et crudum pavonem in balnea portas.
Hinc subitæ mortes, atque intestata senectus.
Sat. I.

« Néron, dit Suétone, restait à table depuis la moitié du jour jusqu'à la moitié de la nuit, prenant ensuite des bains chauds, ou, pendant l'été, des bains rafraîchis par de la neige. » *Vie de Néron*. C. XXVII.

* On sait que les anciens tenaient à déshonneur de décéder intestat.

2. Alexandre Sévère fut le premier qui permit les bains publics pendant la nuit, dans les grandes chaleurs de l'été; mais il paraît que plus tard on y alla en toutes saisons et même à l'époque des plus grands froids.

« Je ne vais pas aux bains au coucher du soleil pendant les Saturnales * pour ne point perdre la nuit après avoir perdu le jour; je ne laisse pourtant pas de me baigner, mais à une heure convenable, pour ne pas me glacer le sang; il sera temps après ma mort d'être raide et livide au sortir de l'eau. »

Non lavo sub noctem Saturnalibus, ne et noctem et diem perdam; attamen lavo et debitâ horâ et salubri, quæ mihi et calorem et sanguinem servet : rigere et pallere post lavacrum mortuus possum. Tertulian. *Apologet.* XLII.

* Les saturnales étaient célébrées du 17 au 22 décembre.

3. Pomp. Ant. Hist., I, 8.

établissement de bains, sinon plus beau, au moins plus considérable que le premier, établissement reconnu dès 1853 et aujourd'hui entièrement déblayé. Qui sait si l'avenir ne nous réserve pas encore quelque monument du même genre que semblent nous promettre diverses inscriptions trouvées dans les ruines? Quoi qu'il en soit, les anciens bains sont restés au nombre des plus précieuses découvertes faites jusqu'à ce jour. Les thermes romains, malgré leur immensité, sont dans un tel état de ruine, que les parties qui les composent sont souvent méconnaissables et ont été différemment expliquées par les auteurs qui ont entrepris de les décrire. A Pompéi, au contraire, l'absence de xystes, de théâtres, de palestres et de ce nombre infini d'autres accessoires qui rendent les thermes de la capitale si difficiles à comprendre, permet de se rendre compte d'une manière satisfaisante et positive de chaque partie de l'édifice qui ne contient que les salles absolument nécessaires à sa destination réelle.



Plan des anciens Bains.

Anciens bains. (Pl. T.) Ces bains, que l'on commença à fouiller le 22 mai 1824, occupent au nord du Forum un quadrilatère irrégulier de 49^{m},50 dans sa plus grande largeur, sur une profondeur de 53 mètres, une île, *insula*, presque entière, circonscrite par les rues des Thermes, des *Soprastanti*[1] et du Forum et la ruelle des Thermes; sur

1. Cette rue doit son nom au bureau des *Soprastanti* ou surveillants des fouilles établi sur l'emplacement des boutiques qui existaient à l'angle qu'elle forme avec la rue du Forum, près le grand arc de triomphe.

ces diverses rues ouvraient un grand nombre de boutiques *x* sans communication avec l'intérieur [1].

L'exiguïté de cet établissement ne peut guère s'expliquer que par le prix élevé des terrains dans le quartier central et le plus fréquenté de la ville.

Les bains avaient six entrées dont les principales *a* et *f* donnaient, la première sur la rue du Forum, la seconde sur la ruelle des Thermes, où s'en trouvait une autre *e;* les trois dernières *b c d* étaient ouvertes sur la rue des Thermes. Aucune de ces entrées n'était directe, précaution employée encore en Orient afin d'empêcher l'air de frapper trop vivement les baigneurs, et aussi sans doute afin de les préserver des regards indiscrets des passants. A côté des deux entrées *a* et *f* sont de petits réduits que quelques auteurs croient avoir été des latrines, mais qui pourraient bien plutôt avoir servi de bureaux aux receveurs chargés de percevoir le prix du bain.



Atrium des Bains.

Par ces deux portes *a* et *f* on arrive dans une cour, un *atrium g* formant un quadrilatère régulier de trois côtés seulement, large de 21^{m},80 sur 16^{m},30 en moyenne, y compris le portique qui entoure l'*impluvium* des trois côtés réguliers [2]. Deux ailes du portique, larges

1. Au commencement de 1824, et avant la découverte des bains mêmes, plusieurs de ces boutiques avaient été fouillées; un peu plus tard, l'une d'elles le fut en présence de Marie-Louise, duchesse de Parme, le 14 juin de cette même année. Pomp. Ant. Hist., IV, 105. Les quatre boutiques sur la rue des Thermes ont présenté une particularité sans autre exemple à Pompéi; elles étaient, ainsi que leurs trottoirs, pavées en asphalte dont il reste encore quelques traces.

2. On ne trouve point, au centre de l'*atrium* des bains de Pompéi, le grand bassin ou *baptisterium* qui existait dans la plupart des thermes antiques et où l'on prenait le bain froid en commun sous un toit léger qui préservait de l'ardeur du soleil. Nous verrons ce *baptisterium* dans les nouveaux bains.

de 4^m,20, sont soutenues par des colonnes doriques; la troisième a cinq piliers carrés ayant porté des arcades dont une seule existe encore; sa largeur n'est que de 2^m,15. Ce portique était, suivant Vitruve, une des parties indispensables des thermes; c'était là que les baigneurs attendaient leur tour pour entrer aux bains qui, ici, ne pourraient admettre plus de trente personnes à la fois. Sur le mur méridional était peinte l'annonce d'une fête donnée dans l'amphithéâtre à l'occasion de leur dédicace, ce qui ferait supposer que leur construction, ou plutôt leur reconstruction à la suite du tremblement de terre, était récente à l'époque de la destruction de Pompéi. Cette inscription aujourd'hui disparue était conçue en ces termes :

MAIO.
DEDICATIONE PRINCIPI COLONIAE
FELICITER
THERMARVM MVNERIS CN. ALLEI. NIGIDI. MAI.
VENATIO ATHLETAE SPARSIONES VELA ERVNT

« Pour la dédicace des thermes, aux frais de Cneius Alleius Nigidius Maius, il y aura chasse, athlètes, parfums et velarium [1]. Bonheur à Maius, prince de la colonie! »

Le même côté du portique était garni de bancs appelés *scholæ* [2], interrompus par une salle *h* dans laquelle on doit reconnaître celle qui, répondant à nos salons modernes, était désignée chez les anciens par le nom d'*œcus* ou exèdre. On y trouva une épée à poignée d'ivoire et fourreau de cuir, aujourd'hui au musée, et quelques *quadrants*, circonstance qui a fait croire à plusieurs auteurs qu'en ce lieu se tenait le préposé chargé de la perception et de la police des bains; mais nous savons que l'exèdre, où les baigneurs pouvaient se reposer avant et après le bain, était partie essentielle et intégrante des thermes antiques, et d'ailleurs il n'est pas probable que, dans un espace aussi restreint que

1. Toutes ces expressions seront expliquées dans le chapitre VI consacré aux théâtres et à l'amphithéâtre.

2. Du mot grec Σχολή qui signifiait à la fois lieu de repos et lieu d'étude, et par extension les bancs où, dans les gymnases grecs, les philosophes s'asseyaient pour instruire leurs disciples. Quelquefois les poëtes y récitaient leurs vers :

« Il y en a beaucoup qui débitent leurs poésies en plein Forum, et jusque dans les bains. »

..... *In medio qui*
Scripta foro recitent sunt multi, quique lavantes.

HORACE. L, I. *Sat.* 4.

celui qu occupaient les bains de Pompéi, on eût sacrifié à un simple bureau de recette une pièce de $4^{m},75$ sur $5^{m},90$ [1].

Au-dessus était un second étage où l'on peut observer encore quelques vestiges paraissant avoir appartenu à une cheminée.

De l'*atrium*, un corridor *i*, dont le plafond était peint en bleu avec des étoiles d'or, conduisait les baigneurs à la salle où ils se déshabillaient [2]. On trouva dans ce corridor près de cinq cents petites lampes de terre cuite; le nombre de celles découvertes dans les thermes monte à treize cent quarante-huit. Toutes étaient semblables et à une mèche, à l'exception d'une seule qui était à sept becs. Ces lampes étaient sans doute en dépôt au moment de l'éruption, car elles n'ont jamais pu servir à l'éclairage des bains, où nous verrons que la lumière n'était pas prodiguée; il ne serait pas impossible toutefois qu'elles eussent été destinées à les illuminer dans quelque circonstance extraordinaire. On détruisit, dit-on, la plupart de ces lampes après avoir choisi les meilleures, afin de ne pas en embarrasser le musée de Naples. Parmi celles qui, malgré une exécution médiocre, ont été jugées dignes d'être conservées, plusieurs portent les figures d'Harpocrate et des Grâces.

Le *spoliatorium*, *spoliarium* ou *apodyterium* [3] *j*, dont le nom indique suffisamment la destination, est une salle voûtée de forme rectangulaire, longue de $11^{m},50$ sur $6^{m},80$ de largeur. Gau, remarquant combien cette pièce avec ses six portes était exposée aux courants d'air, croit qu'elle ne dut être qu'une salle d'attente, une sorte d'antichambre, et que les baigneurs devaient se déshabiller dans les niches du *frigidarium;* mais il oublie que l'inconvénient qu'il signale n'en eût pas moins existé, puisque, après avoir déposé leurs vêtements, les baigneurs eussent eu à traverser nus cette même salle pour entrer dans le *tepidarium* et le *caldarium;* nous croyons donc qu'on doit s'en tenir à l'opinion la plus généralement reçue. Dans cette salle se tenaient les *capsarii*, qui, munis d'une cassette, *capsa*, gardaient les effets précieux des baigneurs

1. Cette salle est fermée aujourd'hui et sert de magasin, ainsi que l'*atrium*, qui est dans le plus triste état de délabrement.

2. Dans ce corridor, également interdit au public, sont de grandes corbeilles remplies des ossements des nombreux squelettes provenant des fouilles.

3. 'Αποδυτήριον, du verbe 'Αποδύομαι, se dépouiller. Voy. PLANCHE V.

moyennant une modique rétribution et veillaient à la sûreté des vêtements qu'on suspendait aux portemanteaux dont on voit encore les traces au-dessus des larges siéges à marchepied qui garnissent trois des côtés de la muraille[1]. La décoration de l'*apodyterium* est peu soignée; les murs sont simplement peints en jaune; la corniche est lourde et a quelque chose du style égyptien; la frise est ornée de chimères, de lyres et de vases en relief se détachant en blanc sur un fond rouge[2]. Le pavé est en mosaïque blanche d'un travail grossier et entouré d'une bordure noire.

Dans le pignon sud, entre des bas-reliefs en stuc fort endommagés et qui représentaient la destruction des Titans par Jupiter, dont la tête colossale paraissait dans le centre, se trouve une fenêtre qui empiète sur la voûte et qui n'a pas moins de 1 mètre de largeur sur $0^m,70$ de hauteur; elle dut être fermée par quatre glaces coulées et non soufflées, ayant $0^m,009$ d'épaisseur, mastiquées dans le mur même et soutenues sans doute par un croisillon de bronze semblable à celui dont nous parlerons bientôt.

Au-dessous de la fenêtre existe un trou carré qui fut également vitré et dont les parois sont noircies par la fumée de la lampe qui y brûlait pour éclairer la salle. Il est probable qu'une fenêtre semblable à la première existait à l'extrémité septentrionale maintenant détruite et protégée par un toit moderne.

Trois portes se trouvent dans cette dernière partie de la salle; l'une est celle d'un corridor *b* donnant sur la rue des Thermes; la seconde, aujourd'hui murée, ouvrait sur un petit cabinet *k* converti en corps de garde et que je pense avoir été un *unctuarium*, lieu où l'on déposait les savons et les parfums; la troisième, enfin, est l'entrée d'un passage long et étroit conduisant à l'hypocauste.

A l'extrémité méridionale de l'*apodyterium* se trouve le *frigidarium l*, salle destinée aux bains froids[3] et dont aujourd'hui encore la conservation est parfaite. C'est une rotonde de $5^m,70$ de diamètre, for-

1. Ces marchepieds, quoique en lave, sont usés de telle sorte que leur hauteur primitive de $0^m,20$ est parfois réduite à rien sur le devant et souvent à 3 ou 4 centimètres. C'est une des observations qui nous portent à croire que la dédicace dont nous avons parlé venait d'avoir lieu plutôt à l'occasion de leur restauration qu'après leur construction.

2. Herc. et Pomp., I, *pl.* 38.

3. Voy. la lettre en tête du chapitre.

mant le centre d'une construction rectangulaire et surmontée d'une voûte ayant la forme d'un cône tronqué ouvert par le sommet qui était vitré et paraît avoir été peint en noir. Dans les parois de la rotonde s'ouvraient quatre niches semi-circulaires de 1^{m},68 de largeur sur 2^{m},20 de hauteur.

Au milieu du pavé est l'*alveus, baptisterium* ou piscine[1], bassin rond de 4^{m},50 de diamètre à son ouverture sur 1^{m},17 de profondeur, entièrement revêtu de marbre blanc et entouré de deux gradins sur lesquels s'asseyaient les baigneurs. Le gradin inférieur est en partie détruit et entièrement dépouillé de ses marbres, si toutefois il a jamais eu d'autre revêtement que le ciment qui couvre le fond de la cuve. L'eau y était amenée par un tuyau de bronze aplati, large de 0^{m},15 et sortant de la muraille à 1^{m},17 du sol. Gau suppose, et cela avec quelque vraisemblance, que ce conduit dut être masqué par une statue qui versait elle-même l'eau dans le bassin, mais on n'en voit aucune trace. Au fond de celui-ci est une ouverture pratiquée pour le vider et le nettoyer, et une seconde, placée près de la surface, laissait écouler le trop-plein. Le *frigidarium* était élégamment décoré; le mur était orné de plantes vertes presque effacées, se détachant sur un fond jaune; le socle est rouge ainsi que la frise, qui est enrichie de bas-reliefs en stuc blanc d'une composition gracieuse, représentant des Amours conduisant des chars, et précédés d'autres Amours à cheval[2]. Les parois des niches étaient peintes en bleu et leurs culs-de-four en rouge; les archivoltes offraient de jolies moulures en stuc.

En sortant du *frigidarium*, le baigneur, traversant de nouveau l'*apodyterium*, entrait par une porte dont les jambages sont quelque peu inclinés à la manière des Égyptiens ou des Étrusques, dans le *tepidarium* ou *cella media, m,* comme Pline nomme cette salle, dont la douce chaleur préparait le corps à la température élevée de l'étuve, et dans laquelle aussi, au sortir de celle-ci, la peau était séchée et parfumée d'huiles odoriférantes renfermées dans des boîtes de corne, d'albâtre ou de verre, appelées *guttuli*. Le *tepidarium*, long de 10 mètres, large de 5^{m},60, était la plus richement décorée de toutes les salles des

1. Le nom grec de ce bassin était Λουτρόν.
2. Herc. et Pomp., I, *pl.* 38.

thermes[1], et cela devait être, car c'était cette pièce que, pendant les journées d'hiver, les philosophes choisissaient pour leurs leçons, les oisifs pour leurs entretiens, les bateleurs et les mimes pour leurs exercices.

Elle était éclairée au fond par une fenêtre percée entre deux grandes figures de stuc, et garnie de quatre vitres épaisses, larges de 0m,55 sur 0m,76, retenues dans un châssis de bronze par des feuillures et des boutons tournants de même métal.

Au-dessous de la fenêtre est un trou carré traversant toute l'épaisseur de la muraille et dans lequel on plaçait une lampe qui éclairait à la fois le *tepidarium* et l'*exèdre* à laquelle il est adossé. Les parois peintes en rouge offrent, à la hauteur de 1m,70, des espèces de casiers surmontés d'une corniche que soutiennent des *Telamons*[2] hauts de 0m,61 de terre cuite revêtue de stuc[3]. La plupart de ces figures sont nues; quelques-unes cependant ont autour des reins, soit une fourrure, soit une peau de poisson garnie de ses écailles. Les nus étaient peints couleur de chair, les cheveux et la barbe étaient noirs. Plusieurs lampes ont été trouvées dans les cases dont la destination a donné lieu à bien des conjectures. Il nous semble évident que ces cases n'ont jamais pu, comme on l'a supposé, servir à déposer des parfums, car leur tablette inclinée en avant eût exposé les vases à des chutes continuelles; nous croyons plutôt qu'on dut y déposer les couvertures légères, *sindones*, dont les baigneurs se couvraient au sortir de l'étuve, et les serviettes, *mantilia* ou *mappæ*, dont ils se servaient pour s'essuyer.

La voûte, dont une partie est malheureusement détruite[4], était richement décorée de caissons et de compartiments en stuc enrichis de figures et d'arabesques sur fond rouge et bleu. Les figures sur les premiers plans sont en relief, et celles des seconds plans simplement peintes en blanc. Quelquefois il n'y a de peint qu'une partie des figures, un bras ou une jambe, et le reste est en relief. On peut encore distinguer un Amour porté par deux chevaux marins, que précède un autre Amour

1. Voy. la vignette en tête du chapitre.

2. On nomme *Atlantes* ou *Télamons* les figures mâles servant de cariatides. Ces deux mots ont la même racine Τλῆναι, porter, soutenir.

3. Six de ces niches sont condamnées sans aucun motif apparent.

4. Elle est aujourd'hui complétée par un toit.

conduisant deux dauphins, Ganimède enlevé par l'aigle de Jupiter, un jeune homme sur un griffon, un Amour appuyé sur son arc, des Centaures, des chimères, des biches poursuivies par des chiens, des lions, des Amours, etc. A la naissance de la voûte et au-dessus de la corniche courent d'élégants rinceaux. Le pavé est en mosaïque blanche avec de petites bordures noires[1].

Le *tepidarium* était chauffé par des conduits ménagés sous le pavé et aussi par un grand brasier de bronze, *foculare*, qui est encore en place aujourd'hui. Ce beau meuble de forme oblongue, trouvé, ainsi que les bancs, le 27 octobre 1824, a $2^{m},12$ de longueur sur $0^{m},77$ de largeur; il est porté sur cinq pieds, deux devant et trois derrière. Les pieds de devant seuls sont ornés; ils sont formés de sphinx ailés, terminés par une grosse griffe de lion. La paroi du bassin est divisée dans sa hauteur par un cordon sur lequel reposent, entre deux palmettes formant les angles, treize ornements pyramidaux, ressemblant assez aux *gables à gradins* des pignons du moyen âge. Au-dessous et au centre est en relief une petite vache, *vaccula*[2], sorte d'armes parlantes faisant allusion au nom du donateur, auquel on doit aussi trois bancs de bronze trouvés dans la même salle, et sur lesquels on lit : M. NIGIDIVS VACCULA P. S. (*Pecuniâ suâ*). Ces bancs, longs de $1^{m},80$, sont portés par des pieds ornés à leur partie supérieure d'une tête de vache, et se terminant par le sabot fourchu du même animal[3].

Une porte, percée au milieu du mur occidental du *tepidarium*, conduit à l'étuve *n*, nommée *caldarium*, *calidarium*, *sudatorium*, ou *concamerata sudatio*. C'est une salle large seulement de $5^{m},35$ sur une longueur de $16^{m},25$ y compris la grande niche semi-circulaire, le *laconicon*[4], qui la termine au midi. La voûte presque hémisphérique de cette niche présente une ouverture circulaire et oblique, *lumen*, de $0^{m},45$ de diamètre, qui, destinée à régulariser la chaleur de l'étuve, se fer-

1. Une collation fut servie dans cette salle au pape Pie IX, lorsqu'il visita Pompéi, le 22 octobre 1849.

2. Chez les Romains, un grand nombre des plus illustres familles avaient ainsi emprunté leurs noms à des animaux; il suffira de citer les Ovinius, les Porcius, les Taurus, les Aper, les Mus, etc.

3. HERC. ET POMP., VII, *pl.* 86.

4. On appelait ainsi une grande niche qui dans le *caldarium* contenait le bassin d'eau froide ou *labrum*. Cette partie des bains avait été inventée par les Lacédémoniens; de là son nom.

mait à l'aide d'une espèce de soupape d'airain, *clypeum æneum*, suspendue à des chaînes dont les attaches se voient encore dans la muraille[1]. Une autre petite ouverture carrée, employée au même usage, est percée au-dessous dans la paroi de l'hémicycle.

Au centre de celui-ci est placé le *labrum*, vasque de marbre de 2m,34 de diamètre, élevée de 1 mètre au-dessus du sol, et dans laquelle l'eau jaillissait d'un ajutoir de bronze qui est encore en place. C'était là que ceux qui venaient seulement transpirer dans l'étuve sans prendre de bain, se lavaient la figure et les mains. Ce n'est que par l'examen de la direction des conduits qui amenaient l'eau au *labrum* qu'on pourrait s'assurer si cette eau était chaude ou froide, selon qu'elle venait de la piscine ou de l'hypocauste. Sur le bord du *labrum*, découvert en août 1824, se lit cette inscription en lettres de bronze incrustées dans le marbre :

CN. MELISSAEO CN. F. APRO M. STAIO M.
F. RVFO II VIR. ITER I. D. LABRVM EX D. D.
EX. P. P. F. C. CONSTAT. H. S. DCC. L.

« Cneius Melissæus Aper, fils de Cneius, et Marcus Staius Rufus, fils de Marcus, duumvirs chargés pour la seconde fois de rendre la justice, ont fait faire ce *labrum* par décret des Décurions et des deniers publics; il coûte 750 sesterces[2].



Caldarium.

A l'autre extrémité de la salle est l'*alveus* ou *baptisterium*, bassin de marbre de forme rectangulaire, long de 5m,05 sur 1m,59 de largeur et 0m,60 de profondeur, destiné aux bains d'eau chaude, *calida lavatio*,

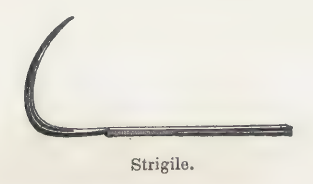
1. « Au milieu de la voûte de l'étuve, on doit laisser une ouverture pour donner du jour et y suspendre avec des chaînes un bouclier d'airain, par le moyen duquel, en le haussant et en le baissant, on pourra augmenter ou diminuer la chaleur. »

VITRUVE. L. V, c. 10.

2. Environ 160 francs.

et pouvant contenir huit à dix personnes. Le fond de ce bassin étant à un niveau un peu plus élevé que celui du sol de la salle, on devait, pour y entrer, monter trois degrés à l'extérieur et en descendre deux à l'intérieur. Le dégré supérieur portait le nom de *pluteus;* l'inférieur servait de siége aux baigneurs.

La muraille du *caldarium* était jaune; des pilastres cannelés et peints en rouge soutiennent la corniche; l'un d'eux est coupé d'une manière fort disgracieuse par la porte du *tepidarium*. Dans le mur est une ouverture qui dut fournir de l'eau fraîche afin de tempérer la chaleur lorsqu'elle devenait insupportable. La voûte en partie détruite était percée de trois fenêtres autrefois vitrées; elle est décorée de simples cannelures peintes en jaune et en blanc, sorte d'ornement très-propre à faire écouler la vapeur condensée en eau. Le pavé en mosaïque est isolé sur de petits piliers de briques qui laissaient circuler la chaleur empruntée aux fourneaux voisins; les murs étaient creusés dans le même but. Ces sortes de pavés se nommaient *suspensuræ*.



Strigile.

Lorsque dans le *caldarium* la transpiration avait été excitée par la vapeur ou par le bain, les masseurs, *tractatores*, s'emparaient du baigneur et lui ratissaient la peau avec un instrument recourbé de corne, d'ivoire ou de métal nommé strigile[1], puis ils le livraient aux *reunctarii* ou *aliptæ*[2], chargés de le frotter d'onguents et de parfums.

1. Le manche du strigile portait le nom de *capulus* et la lame recourbée celui de *ligula*. On a trouvé ici et déposé au musée une espèce de trousseau formé de quatre strigiles, un petit vase à parfums et un miroir, le tout en bronze et réuni par un anneau brisé.

HERC. ET POMP., VII, *pl.* 87.

Les baigneurs apportaient souvent leurs strigiles ou les faisaient porter par leurs esclaves :

« Va, esclave, porte les strigiles aux bains de Crispinus. »

I, puer, et strigiles Crispini ad balnea defer.

PERSE, *Sat.* V.

2. De ἀλείφω, oindre. Il ne faut pas confondre les *Aliptæ* avec les *Alipili* (de *Ala* et *Pilus*), autres garçons de bains qui épilaient les aisselles des baigneurs.

Souvent au sortir du *caldarium*, on passait brusquement au *frigidarium* sans s'arrêter dans le *tepidarium*, témoin ces vers de Sidoine Apollinaire :

Intrate algentes post balnea torrida fluctus,
Ut solidet calidam frigore lympha cutem.

CARM. IX.

« Après les bains brûlants, entrez dans l'eau glacée, afin que l'eau, par sa fraîcheur, fortifie la peau échauffée. »

On sait que cet usage s'est conservé chez les Russes et les Orientaux et tend à s'introduire de nouveau dans les régions du Sud et de l'Occident.

Après avoir parcouru la partie publique des thermes, il nous reste à visiter l'hypocauste *o*[1], qui fournissait aux salles de bain la vapeur et l'eau chaude. On y pénétrait par trois entrées : la première était ce corridor que nous avons déjà signalé et qui partait de l'*apodyterium;* la seconde est la porte *c* aujourd'hui murée, qui ouvrait sur la rue des Thermes ; la troisième enfin donnait sur une cour de forme irrégulière *p*, ayant sur la ruelle des Thermes une porte *e* également condamnée. Cette cour paraît avoir été couverte en partie par un toit en appentis, reposant sur deux colonnes et protégeant contre la pluie le bois destiné à l'alimentation des fourneaux. De la cour partaient deux escaliers très-étroits, l'un conduisant à l'hypocauste, l'autre aux terrasses qui régnaient sur une partie des bâtiments des thermes.

Revenons à l'hypocauste; il se compose de deux parties distinctes : le fourneau, *fornax* ou *fornicula*, et le *præfurnium*, espace assez étroit sur lequel donnait la bouche du four, et où se tenait le chauffeur nommé *fornacarius*, *fornacator*, ou plutôt, selon l'inscription qu'on lisait sur les bains mêmes, *furnacator*. On a trouvé dans le *præfurnium* une assez grande quantité de résine dont on se servait pour activer le feu.

Le foyer était rond et n'avait pas moins de 2^{m},20 de diamètre; il avait à sa partie inférieure deux conduits qui portaient l'air échauffé sous les pavés suspendus et dans les murs creux des étuves.

Les chaudières n'étaient point placées au-dessus, mais à côté du foyer; toutes deux étaient engagées dans le massif du fourneau. La

1. Ὑπόκαυσις, de ὑπο sous, et καίω, brûler.

première, dans laquelle l'eau devait entrer en ébullition, était séparée du foyer par un espace d'environ $0^{m},80$; elle recevait l'eau de la seconde chaudière, qui, plus éloignée encore, ne contenait que de l'eau tiède, et qui était alimentée par un réservoir rectangulaire, long de $3^{m},80$ sur $1^{m},40$ [1]. De cette manière, l'eau sortie d'une chaudière était immédiatement remplacée. Tout cet appareil est en fort mauvais état, à l'exception, toutefois, du réservoir que nous avons trouvé plein d'eau.

L'hypocauste étant situé entre les grands bains et ceux que l'on appelle Bains des femmes, et que nous nommerons plutôt bains des pauvres [2], il pouvait ainsi servir aux deux établissements, et les chaudières étaient placées à une hauteur suffisante pour donner la chute nécessaire aux jets qui jaillissaient dans leurs diverses salles.

A l'angle N.-O. de l'*île* occupée par les bains, existent plusieurs salles n'ayant avec ceux-ci d'autre communication que les tuyaux qui y amenaient l'eau et la vapeur de l'hypocauste; c'est à ces salles qu'on a donné le nom de Bain des femmes. Ce sont des bains en effet, mais leur construction est grossière, leur ornementation pauvre et sans élégance, et il est peu probable que les Bains des femmes aient été si négligés quand ceux des hommes étaient si richement décorés. Les partisans de cette opinion ont oublié d'ailleurs que, chez les Romains, il n'y avait plus de bains particuliers pour les femmes à l'époque de Titus. Lorsque des bains publics furent établis à Rome dans les derniers temps de la République, les hommes et les femmes se baignaient dans les mêmes établissements, mais à des heures différentes; il existait même des distinctions parmi les hommes, et un fils ne se fût pas baigné avec son père, ni même un gendre avec son beau-père. Nous savons par Vitruve que sous Auguste il y avait en effet des bains différents pour les hommes et pour les femmes; mais sous ses successeurs, ces distinctions disparurent peu à peu, et les sexes en vinrent à se baigner ensemble, ainsi que l'attestent tant de passages de Pétrone qui vivait sous Néron, et de

1. « On mettra sur le fourneau trois grands vases d'airain dont l'un sera pour l'eau chaude, l'autre pour l'eau tiède, et le troisième pour l'eau froide; les vases seront disposés de manière que de celui qui contient l'eau tiède il entrera dans celui qui contient l'eau chaude autant d'eau qu'il en aura été tiré de chaude, et qu'il en entrera ensuite la même quantité de celui qui contient l'eau froide dans celui qui contient l'eau tiède. » VITRUVE. L. V, c. 10.

2. Le premier nom qui leur fut donné est celui de *Bagni rustici*, que l'on trouve souvent dans le journal des fouilles.

Martial qui écrivait ses épigrammes sous Domitien. Ce ne fut que plus de quarante ans après la destruction de Pompéi qu'Adrien rendit une ordonnance qui prescrivit le retour à la séparation des sexes et aux principes de pudeur si indignement violés sous ses prédécesseurs. Il est donc très-probable qu'il ne dut pas y avoir à Pompéi des bains spéciaux et séparés pour les hommes et les femmes.



Bain des pauvres.

Quelle était donc la destination de cet établissement si simple, accolé à des thermes si riches, si élégants. Voici l'hypothèse la plus vraisemblable, selon nous : le bâtiment dans lequel on a cru voir un bain réservé aux femmes existait depuis longtemps; les progrès du luxe et de la passion des bains en ayant fait reconnaître l'insuffisance, on avait construit des thermes plus vastes, tout en conservant les anciens qui ne servirent plus sans doute que de bains gratuits ou presque gratuits pour les pauvres. Leur position à un niveau inférieur pourrait même faire supposer qu'ils étaient alimentés par les eaux sortant des thermes, économie qui confirmerait encore notre dernière supposition.

Quoi qu'il en soit, la destination de ces salles ne saurait être douteuse; elles n'avaient qu'une seule entrée *d*, ouverte sur la rue des Thermes, et précédée d'un petit vestibule *r* qui avait été pris sur la largeur du trottoir. Après avoir franchi la porte, on se trouvait dans une chambre *q* qui servait à la fois de *spoliatorium* et de *frigidarium;* on y retrouva les banquettes appartenant à l'un et le bassin qui caractérisait

l'autre. Cette salle irrégulière, ainsi que les deux suivantes, ne pouvait guère recevoir à la fois plus de dix personnes. De là on passait dans le *tepidarium s*, échauffé par un pavé suspendu. La vapeur brûlante circulait également sous le sol et dans l'épaisseur des murailles du *caldarium t*, où se trouvent le *baptisterium* et le *labrum* construits en maçonnerie grossière. Les voûtes sont bien conservées, mais entièrement nues; les peintures qui décoraient les parois sont à peine visibles; en un mot, ces salles sont dans un tel état de délabrement, que, seules, elles eussent à peine fourni à l'archéologie des renseignements plus positifs que ces vestiges de bains qu'on découvre chaque jour dans toute l'étendue de l'ancien empire romain. Aujourd'hui elles sont fermées et servent de magasins; elles contiennent de nombreux fragments de marbre, des lampes et des vases de terre cuite, et surtout une prodigieuse quantité d'amphores d'une étonnante conservation et dont beaucoup portent encore des inscriptions tracées en noir au pinceau.

En face de la cour *p*, de l'autre côté de la ruelle des Thermes, on avait cru découvrir les restes d'un grand réservoir, d'une piscine ou *aquarium* qui aurait alimenté le réservoir des thermes; on avait supposé que les conduits étaient portés par une arche jetée sur la rue, et dont on avait cru distinguer quelques vestiges; il est reconnu aujourd'hui que ces prétendus restes d'arcade n'étaient autre chose que ceux d'un simple pilastre. D'ailleurs, l'absence d'enduit et celle du dépôt calcaire qui se trouve dans tous les autres conduits ou réservoirs trouvés à Pompéi démontrent que cette piscine, si c'en était une, n'avait pas encore servi et n'était pas terminée à l'époque de la catastrophe. Gau suppose qu'un autre réservoir a pu être posé sur les gros murs de la pièce *t* du Bain des pauvres, et ce réservoir étant devenu insuffisant, on avait commencé à en construire un autre. Nous sommes parfaitement disposé à adopter cette supposition, que nous a semblé confirmer l'examen le plus approfondi.

Il est une autre énigme que nous ne croyons pas pouvoir être expliquée aussi facilement. A l'entrée de la ruelle des Thermes, contre la muraille du *frigidarium q* du Bain des pauvres, est en saillie un gros pilier[1] présentant sur sa face antérieure et dans toute sa hauteur une

1. Voy. à droite de la vignette représentant le Bain des pauvres.

rainure verticale, une sorte de canal ouvert, large de 0m,58 et profond de 0m,16. L'eau y a évidemment coulé, puisqu'elle y a laissé un sédiment calcaire; elle venait d'en haut, car ce sédiment est plus épais dans le bas, où il va en s'élargissant même en dehors du canal ; l'eau y venait d'une large ouverture voûtée donnant dans le *frigidarium*. Cette eau était sans doute celle qui, ayant servi aux bains, était déversée sur la voie publique; mais pourquoi et par quel procédé l'élevait-on à cette hauteur, quand il était si simple de la faire sortir au niveau du sol? Nous renonçons à donner la solution de ce problème, que nous abandonnons à la sagacité de nos successeurs.

Nouveaux bains (Pl. Y). Les nouveaux bains, que l'on appelle aussi *bains de Stabia*, du nom de la rue où ils se trouvent, ont été découverts de 1853 à 1858. Dyer et la plupart des antiquaires croient ces bains plus anciens que ceux voisins du Forum. Cette supposition semble confirmée par une inscription que d'après la forme des caractères on croit pouvoir faire remonter à un siècle et demi avant la destruction de Pompéi ; elle n'aurait par conséquent nullement trait à des restaurations rendues nécessaires par le tremblement de terre de 63. Cette inscription, aujourd'hui au musée, est gravée sur une tablette de travertin trouvée le 15 mai 1857 [1] dans une salle au nord des bains ; elle est ainsi conçue :

C. VVLIVS C. F. P. ANINIVS. C. F. II. V. I. D.
LACONICVM ET DESTRICTARIVM
FACIVND. ET PORTICVS ET PALAESTR.
REFICIVNDA LOCARVNT EX D. D. EX
EA PEQVNIA QVOD (*sic*) EOS E LEGE
IN LVDOS AVT IN MONVMENTO
CONSVMERE OPORTVIT FACIVN.
COERARVNT EIDEMQVE PROBARV.

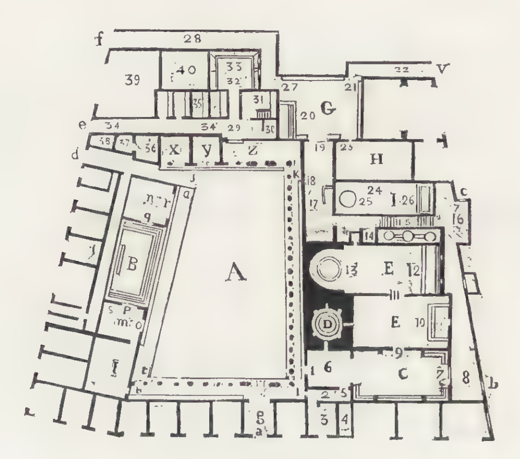
« Caius Vulius, fils de Caius, Publius Aninius, fils de Caius, duumvirs chargés de rendre la justice, ont fait faire un *laconicon*[2] et un *destrictarium*[3], et refaire les portiques et la palestre de l'argent, que, d'après le décret des décurions, ils devaient dépenser en jeux ou pour un monument, et les décurions ont approuvé. »

1. Pomp. Ant. Hist., V, 648.

2. On appelait ainsi, comme nous l'avons déjà dit, page 174, la grande niche qui ordinairement formait l'une des extrémités du *caldarium*.

3. Le mot *destrictarium* ne se trouve dans aucun dictionnaire, mais il vient évidemment du verbe *destringo*, frotter, ratisser, et désigne un lieu où l'on se servait du strigile pour enlever, après les jeux de la palestre, la sueur, ainsi que l'huile et la poussière dont on s'était frotté avant les exercices.

Circonscrits à l'est par la rue de Stabia, au sud par la rue des Holconius, à l'ouest par la rue du *Lupanar*, les nouveaux bains occupent la partie méridionale d'une *île* comprenant plusieurs maisons importantes et bornée au nord par la rue des Augustals. De nombreuses boutiques, sans communication avec les bains, ouvrent sur les rues des Holconius et du *Lupanar;* elles furent dégagées en 1855 et l'une d'elles fut fouillée le 20 août en présence de l'archiduc Maximilien, qui, douze ans plus tard, devait payer si cher le triste honneur d'avoir porté pendant quelques mois la couronne du Mexique.



Plan des Nouveaux Bains.

La principale entrée des bains *a* est dans la rue des Holconius, mais trois autres, *b*, *c*, *v*, existent sur la rue de Stabia, et trois autres encore *d*, *e*, *f*, sur la rue du *Lupanar*. La porte *b*, marquée sur la rue de Stabia du n° 42, fut la première partie découverte des nouveaux bains; elle fut reconnue dès le 18 juillet 1853[1]; elle est accompagnée de deux pieds-droits en stuc dont les chapiteaux sont ruinés et qui portent un entablement, sur la frise duquel on lit cette inscription grossièrement peinte en lettres rouges :

P. FVR. II. V. V. B. O. VF·

« Je vous prie de faire duumvir P. Furius, homme honorable[2]. »

1. Pomp. Ant. Hist., VI, 567.

2. On rencontre souvent dans les inscriptions de Pompéi les trois signes O. V. F. séparés, où réunis en deux signes comme ici, ou même en un seul OVF. On les traduit généralement par *Orat ut faveat,* mais selon le P. Garrucci (*Questioni Pompeiane,* p. 35), c'est une formule de vote

Les deux autres portes *c* et *v* sur la rue de Stabia sont sans ornements. Les portes *e* et *f* sur la rue du *Lupanar* sont à peu près semblables à la porte *b* ; la troisième *d* n'est pas décorée.

C'est par la grande porte de la rue des Holconius que nous entrerons dans les nouveaux bains ; après avoir franchi le large *prothyrum* ou vestibule *g*, où le 20 juillet 1855 furent découverts trois squelettes, une paire de boucles d'oreille en or et quelques autres objets, nous nous trouverons dans le vaste péristyle A qu'on appelle aussi et avec raison la palestre [1]. Cette enceinte est de forme irrégulière, sa largeur à l'entrée étant de 28^{m},18 mesurée sur le mur méridional *h i* le long duquel règne une banquette en maçonnerie et seulement de 20^{m},15 au côté nord *j k*. La longueur du mur oriental *k i* est de 39^{m},80. Les côtés S. et E. où règne un portique large dans œuvre de 2^{m},60 se rencontrent seuls à angle droit ; en face, l'angle *h* est aigu et l'angle *j* obtus.

L'entrecolonnement du portique faisant face au prothyrum *g* est beaucoup plus large que les autres, et il présente à ses côtés, au lieu de colonnes, des piliers rectangulaires à chacun desquels sont adossées par les côtés des demi-colonnes. Les demi-colonnes accompagnant l'entrée sont d'un bon tiers plus hautes et plus fortes que les autres colonnes du portique méridional que surmontait un mur percé de fenêtres et qui par

en faveur d'un candidat, et on doit lire *orat* ou *oro vos faciatis* ou *ut faciatis*, vous prie de faire... A l'appui de son opinion il cite cette inscription :

M. MARIUM.
AED. FACI.
ORO VOS.

« Je vous prie de faire édile M. Marius. »

Quelquefois le nom des prétendants n'était désigné que par une initiale, comme sur les bulletins de vote. Nouvelle preuve à l'appui de cette hypothèse : les noms des candidats sont presque toujours accompagnés de formules laudatives, telles que *dignissimum*, *probissimum*, *dignum reipublicæ*, etc., et surtout de la formule V. B. *virum bonum*, désignation que nous savons par Sénèque être ordinairement appliquée aux candidats : *omnes candidatos* bonos viros *dicimus* (Epist. 3).

Nous acceptons volontiers cette interprétation des signes O. V. F., surtout lorsque, comme ici, la phrase n'a pas de sujet, quoique nous ne nous portions pas garant de la justesse de cette lecture ; mais nous ne croyons pas avec le savant napolitain qu'on doive l'étendre à la formule ROGAT dans laquelle nous persistons à ne voir autre chose qu'une invocation adressée à un magistrat. Nous verrons près de la maison du Taureau de bronze une inscription où le mot *rogat* est suivi des mots *ut faveat* en toutes lettres, ce qui ne laisse place à aucun doute.

1. Évidemment cette place entourée de portiques est la palestre mentionnée dans l'inscription que nous avons citée. On appelait *Palæstra*, du grec Παλαίστρα, un lieu où on se livrait aux divers exercices de corps et qui souvent était adjoint aux thermes.

conséquent portait un étage. Ce portique était formé des deux piliers, de huit colonnes et d'une colonne engagée dans le mur occidental. A l'est, en comptant de nouveau la colonne d'angle, nous trouvons dix-neuf colonnes dont une n'a plus que le fût et dont quatre ont perdu leur revêtement de stuc qui, en tombant, a laissé découvert le tuf dont elles sont formées [1]. Ces colonnes, sans appartenir à un ordre bien déterminé, se rapprochent cependant plutôt de l'ordre dorique.



Péristyle, côté S.-E.

Le portique oriental n'avait pas d'étage, mais un simple toit en appentis reposant sur un entablement richement colorié dont il reste un fragment considérable [2] porté par quatre colonnes et qu'on a eu soin de protéger par un toit moderne. Au pied du portique régnait dans l'*area* un caniveau de pierre interrompu de distance en distance par ces petites cavités rectangulaires dont nous avons déjà parlé plusieurs fois et dans lesquelles les eaux déposaient leurs impuretés avant de se rendre dans les citernes.

Le côté occidental de la palestre est occupé en entier par le grand bain froid, la piscine B et les salles qui en dépendent. Le premier tiers de ce côté est fermé par la muraille adossée aux pièces *l* et *m*. Cette muraille, percée d'une porte carrée *h*, à l'extrémité du portique méridional, ouvrant sur la salle *l* et d'une grande arcade *o* à laquelle on monte par deux degrés de marbre pour pénétrer dans la salle *m*, est richement

1. Quatre de ces colonnes avaient été renversées dans la nuit du 26 au 27 novembre 1855, par un éboulement causé par une pluie torrentielle; elles ont été relevées. Pomp. Ant. Hist., VI, 626.
2. V. à gauche de la vignette.

décorée de stucs et de peintures, malheureusement en assez triste état. Cette décoration, dont on connaît peu d'exemples, est une heureuse combinaison des deux arts. Les sujets, soit peints, soit sculptés, étaient encadrés d'arabesques et d'architectures en stuc. Deux grands sujets en bas-reliefs ont beaucoup souffert ; le premier était *Hercule tenant un rhyton* [1] que vient de lui présenter un jeune homme, peut-être Ganymède, tenant un flambeau et plus petit que lui des deux tiers ; le stuc est tombé, mais les figures ont laissé leur silhouette sur la muraille. Plus malade encore est le sujet à droite de l'arcade ; on en retrouve seulement des traces qui suffisent à faire deviner *Apollon assis appuyé sur sa lyre à côté d'Admète debout et ayant une brebis à ses pieds*.



Muraille occidentale. Bains froids.

Un bas-relief mieux conservé et placé au-dessus du grand arc représente *Jupiter assis tenant son sceptre et ayant devant lui l'aigle posé sur une colonne*. Quant aux peintures elles sont effacées et c'est à grand'peine qu'on reconnaît quelques vestiges de figures et de paysages.

La grande salle *l* n'avait aucun ornement et nous serions bien embarrassé de lui assigner une destination positive ; nous devons dire

1. Rhyton, Ῥυτὸν, vase à boire en forme de corne, percé par la pointe, espèce d'entonnoir.

cependant que ce n'est pas sans quelque vraisemblance que Dyer veut y voir le *destrictarium* mentionné dans l'inscription que nous avons citée. Le 24 avril 1856, on y trouva plusieurs monnaies de grand module fort oxydées et une grande quantité de lames de plomb [1].

Cette pièce communiquait par une porte percée dans l'angle avec la salle *m* ouvrant elle-même sur le péristyle par la grande arcade *o* dont nous avons parlé et sur la piscine par une arcade semblable *p*. Cette salle *m*, ainsi que la salle *n* qui lui fait pendant, servit évidemment d'*apodyterium;* elle conserve dans le haut de ses murailles quelques belles peintures. A gauche on voit au milieu de bocages un Faune avec le *pedum* et des *crotales* [2] et au-dessous un paysage maritime avec des nains grotesques. Au fond de la salle, aux côtés d'une niche carrée sont peintes deux femmes nues jusqu'à la ceinture, tenant des bassins ; à droite est un sphinx dont le pendant n'existe plus.

A la suite de cette salle est la grande piscine, le *baptisterium*, la *frigida natatio* B, longue de 14^{m},30 sur 7^{m},55 hors œuvre et dans œuvre de 13^{m},20 sur 6^{m},45, les murs ayant 0^{m},55 d'épaisseur. On y descendait devant et aux deux bouts par quatre degrés continus ; d'autres degrés placés au milieu du mur de fond ne pouvaient servir que de siéges aux baigneurs. Il reste peu de traces du revêtement de marbre blanc de l'intérieur de la piscine. Du dehors on montait à celle-ci par deux degrés également revêtus de marbre blanc faisant suite à ceux de l'arcade *o* de la salle *m* et continuant devant l'arcade *r* de la salle *n*.

L'eau était amenée à l'angle N.-E. de la piscine par un conduit dont la voûte était formée de fortes tuiles appuyées les unes contre les autres, et figurant un toit à double rempant. De la décoration des murs de la piscine il ne reste que deux niches *s s* à côté des grandes arcades *p q*, et sur la muraille du fond quelques vestiges de stucs et de peintures.

La salle *n* était semblable à la salle *m*, sauf qu'elle ne communiquait que par les arcades *q* et *r* avec la piscine et la palestre, son mur septentrional étant entièrement plein et adossé non à une chambre, mais au passage *j d* conduisant de la palestre à la rue du *Lupanar*.

1. Pomp. Ant. Hist., VI, 632.
2. *Pedum*, houlette. *Crotales*, sorte de petites cymbales.

Aux côtés de la niche du fond sont également deux femmes tenant des bassins et deux sphinx, et sur le mur de droite un paysage avec des nains. La muraille des deux salles *m* et *n* n'a pas de peinture dans sa partie inférieure jusqu'à la hauteur d'un mètre et semble avoir dû être revêtue de plaques de marbre; mais aucune n'a été trouvée.

En avant de tout ce côté occidental de la palestre règne un jeu de boules, un *sphæristerium t u*, large de 2^{m},47, ayant un petit rebord du côté de l'*area* et régulièrement pavé de dalles carrées assemblées pleins sur joints et non pas bout à bout comme au passage entre le Panthéon et le temple de Jupiter.

Le côté septentrional de la palestre est occupé par une galerie *z* soutenue, non par des colonnes, mais par des trumeaux, et que Dyer croit pouvoir nommer un crypto-portique. De cette galerie on entrait dans la salle *y* qui ouvrait par une large fenêtre sur la palestre, et par une plus petite sur la pièce voisine *x*. Dans la salle *y* fut trouvé en juin 1857 [1] un brasier de bronze long de 2^{m},73, large de 0^{m},94, et presque entièrement semblable à celui découvert dans le *tepidarium* des anciens bains. Un pied de derrière était détaché et présentait en haut une tête, en bas un pied de vache; au levant, les pieds d'angle sont des espèces de sphinx, et au milieu on voit la même inscription M. NIGIDIVS P. S. et la petite vache en bas-relief, allusion au surnom de *Vaccula* que portait le riche citoyen qui avait fait don de ces beaux meubles aux deux bains de Pompéi. Dyer [2] remarque, et nous sommes complétement de son avis, que ce brasier ne nous apprend rien sur la destination de la pièce, car il n'est évidemment pas à sa place, et une petite chambre avec deux fenêtres ne pouvait être chauffée par un si grand appareil.

Le même auteur voit dans la pièce voisine *x* une sorte de loge d'où l'on assistait aux jeux de la palestre; cette pièce étant placée dans l'angle et en partie engagée dans le corridor *j d* nous paraît convenir moins à cette destination que la salle précédente *y*, dont nous avons signalé la large baie ouverte sur la palestre. La salle *x* placée en tête du *sphæristerium* ne pouvait-elle pas plutôt servir de vestiaire aux joueurs et de dépôt pour les boules dont ils se servaient?

1. POMP. ANT. HIST., VI, 619.
2. POMPEII, 177.

Revenons aux portiques de l'est et du sud; nous verrons leurs murailles ornées de panneaux rouges encadrés de jaune et séparés par des bandes verticales vertes et noires décorées d'arabesques. Au milieu des panneaux étaient de petits cartels presque tous effacés; on y voit cependant encore quelques jolis groupes de vases plus ou moins conservés. A l'époque de leur découverte en 1855, ces peintures étaient en meilleur état, et on a pu enlever de la muraille du sud et porter au musée un lion, un tigre et un cerf.

Près de là fut trouvé en octobre 1854 un beau cadran solaire formé, comme à l'ordinaire, d'un demi-cercle creusé dans un rectangle, mais ayant pour soutien des pattes de lion et enrichi sur les côtés de gracieux ornements. Le gnomon, placé horizontalement au centre des rayons convergents du cadran, est parfaitement conservé, et ceci est une particularité jusqu'ici sans exemple. Une inscription osque gravée sur la base vient encore ajouter à l'intérêt que présente ce curieux monument. Cette inscription a été interprétée ainsi par le savant Minervini :

Marius Atinius, Marii filius, quæstor, ex multatitiâ pecuniâ conventûs decreto fieri mandavit.

« Marius Atinius, fils de Marius, questeur, a fait faire *cette horloge,* d'après un décret de l'assemblée, de l'argent produit par les amendes. »

Nous avons donc la certitude que ce cadran fut exécuté dans un temps où la langue osque était encore en usage à Pompéi ; mais nous y trouvons aussi la preuve de la continuation de l'emploi de cette langue, même après l'arrivée des colonies romaines, puisque nous voyons figurer dans l'inscription le titre de *questeur*, qualification essentiellement romaine et inconnue aux temps de l'indépendance de Pompéi [1].

C'est à l'angle S.-E. de la palestre que se trouve sous le portique l'entrée des grands bains C D E F. On y pénétrait soit directement du

1. « A Rome, dès l'époque des rois, le soin du trésor fut confié à des fonctionnaires nommés *questeurs*, du verbe *quærere*, chercher, parce qu'ils étaient chargés de faire rentrer les impôts. Les rois les élisaient; après la destruction de la royauté, ils furent élus par les consuls, puis enfin par le peuple assemblé en curies. Dès ce moment la questure, qui avait été une magistrature patricienne, fut ouverte aux plébéiens, en conservant néanmoins les insignes des grandes magistratures patriciennes, la chaise curule et les licteurs, deux seulement, mais armés de faisceaux avec la hache. »

Desobry. *Rome au siècle d'Auguste.* III. L. 79.

péristyle par la porte 1 dont le seuil est en marbre blanc[1], soit par un passage détourné 2 très-simplement peint, présentant à gauche un banc de pierre, et à droite une petite salle 3 éclairée sur la rue par une large fenêtre et qui put servir de bureau au receveur, et à côté une sorte de corridor 4 où se tenaient probablement les esclaves attendant leurs maîtres; à gauche enfin est une porte 5. Les portes 1 et 5 ouvrent toutes deux sur un charmant vestibule 6 long de 6^{m},35, large de 3^{m},80[2]. Sa voûte est ornée de caissons peu saillants, ronds ou composés de huit segments de cercles convexes, mêlés de bizarres enlacements où dominent aussi les formes arrondies. Ces caissons dont chaque détail était colorié contenaient des bas-reliefs de stuc se détachant sur des fonds bleus ou noirs et dont il ne reste que peu de traces; cependant on y reconnaît encore un cheval, des hippocampes, quelques Amours et des panthères.

Quatre figures plus importantes non encadrées dans les caissons représentent des femmes tenant une corbeille de fruits, une corne d'abondance, une corbeille de fleurs et un médaillon contenant une figure de femme debout. Les murs du vestibule étaient peints en rouge, mais on n'y reconnaît aucun vestige d'arabesques. Le pavé est en marbre.

Par une porte à gauche du vestibule, on entre dans le *frigidarium* ou *cella frigidaria* D dont la disposition est identique à celle du *frigidarium* des anciens bains, mais qui est beaucoup moins bien conservé. Le diamètre total de la rotonde est de 6^{m},40; la voûte est en grande partie écroulée. Des peintures sur fond bleu qui décoraient les parois, il ne reste qu'une femme, couchée vue de dos, à gauche en entrant. Comme aux anciens bains, quatre niches assez larges pour recevoir des siéges sont ménagées dans la muraille; dans une cinquième plus petite et ruinée faisant face à la porte, j'ai vainement cherché l'indication du tuyau qui devait amener l'eau dans le bassin. Celui-ci, dans lequel on descend par trois degrés, a dans sa partie supérieure 4^{m},50 de diamètre; sa profondeur est de 1^{m},25.

Revenons au vestibule 6; il ouvrait par une large arcade 7, que

1. Auprès de cette porte on voit sortir de la muraille, à 1^{m},30 de terre, un tuyau de plomb que l'on peut suivre à fleur du sol du portique pendant plus de 10 mètres.

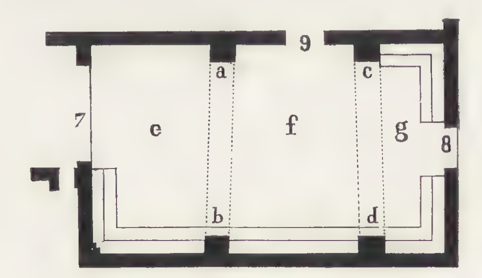
2. V. ce vestibule au fond du dessin de l'*apodyterium*, page 190.

fermait peut-être un rideau, sur l'*apodyterium* C où l'on descendait par un degré.



Apodyterium.

Le plan de cette salle longue de 11^{m},95 et large de 7^{m},15 est des plus singuliers par son irrégularité. En effet, l'*apodyterium* est divisé dans sa longueur en trois travées inégales par des arcs-doubleaux[1] *a b* et *c d ;* mais les piliers saillants de 0^{m},60 qui les portent ne sont pas exactement en face les uns des autres, de telle sorte que les arcs coupent la salle obliquement, au lieu d'être parallèles aux deux murailles



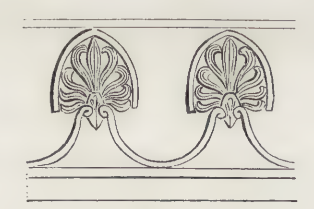
Plan de l'Apodyterium.

qui la terminent. Rien ne semble motiver cet oubli de toute symétrie dans une salle du reste parfaitement rectangulaire ; mais on ne doit

1. On appelle *arc-doubleau* un arc qui fait saillie à l'intérieur d'une voûte pour la consolider en doublant son épaisseur.

guère s'en étonner, car la plupart des édifices et surtout des maisons de Pompéi présentent des irrégularités tous aussi inexplicables. Le pavé en marbre gris est restauré dans quelques parties au moyen de dalles de marbre blanc ; il est encadré, de trois côtés seulement, d'une bordure en lave du Vésuve.

Au pied des murailles, excepté dans la partie comprise entre le vestibule et la porte du *tepidarium*, règne une banquette de maçonnerie revêtue d'*opus signinum*, ayant en avant un marchepied continu couvert de tablettes de marbre blanc. A $1^m,40$ du sol, au-dessus de la banquette, sont, comme aux anciens bains, des niches carrées en saillie hautes de $0^m,67$, larges de $0^m,58$, et dont la base est également inclinée [1] ; seulement ici elles ne sont point séparées par des cariatides et n'ont d'autre ornement que la corniche à palmettes qui les surmonte.



Palmettes.

Les niches sont au nombre de 9 à droite et de cinq seulement à gauche justement dans la partie qui n'a pas de banquette.

La voûte de l'*apodyterium* est par malheur presque entièrement écroulée et ce n'est guère que dans sa partie inférieure qu'on peut apprécier la richesse de son ornementation. La première travée *e* avait de beaux caissons de stuc octogones entourés de canaux et dont les intervalles étaient remplis par des grecques. On y voit encore des trophées d'armes et quelques figures dont un Faune et des Nymphes. Sur la naissance de l'arc-doubleau à droite est une figure répétée à la même place sur le second arc : c'est une femme ailée tenant un dauphin suspendu par la queue. Dans la seconde travée *f* on voit à droite, au bas de la voûte, des caissons carrés et deux médaillons ronds contenant des Amours ailés armés chacun d'une fronde et d'un bouclier;

1. Il est à remarquer que c'est dans les *apodyteria* des nouveaux bains que se trouvaient ces niches qui aux anciens bains sont dans le *tepidarium*.

comme ces deux figures se font face, l'artiste a cru devoir, pour la symétrie sans doute, placer à l'une d'elles le bouclier au bras droit et la fronde dans la main gauche. Au-dessus est une rangée de caissons hexagones contenant des rosaces. La troisième travée *g* offre à droite des encadrements avec fleurons. Aux trois travées les ornements de gauche ont entièrement disparu.

Au mur de fond, la grande lunette, l'espace semi-circulaire qui occupe toute la largeur de la salle offre dans sa partie inférieure des stucs bien conservés; on y distingue deux génies sur des dauphins tournés vers une espèce d'édicule ou de laraire surmontant la porte et où l'on voit encore les jambes de la divinité. A droite de la lunette est un Hermaphrodite debout, tenant un plateau chargé de fruits. De la figure du même genre qui lui faisait pendant à gauche il ne reste que la partie inférieure.

Ce mur est percé d'une porte carrée ouvrant sur un vestibule 8 ayant sur la rue de Stabia la porte *b* et communiquant avec un corridor irrégulier et dénué de tout ornement 16 conduisant à la fois à l'hypocauste 15 et à la porte *c*, qui probablement ne servait qu'à l'introduction des combustibles et au passage des employés.

Au mur formant l'autre extrémité de l'*apodyterium* [1] on voit sur le grand arc 7 du vestibule un Hercule couché sur le dos et un génie attachant une guirlande à une sorte de baldaquin. Ce génie est répété à gauche dans la partie pleine de la lunette où l'on voit aussi un Faune debout tenant un plateau qui semble contenir des chaînes.

A gauche de l'*apodyterium* est une porte 9 large de 1^{m},18 donnant accès au *tepidarium* E qui est dans le plus triste état. C'est une salle rectangulaire longue de 11 mètres et large de 6^{m},75. A son extrémité occidentale est la baignoire, *alveus* ou *baptisterium*, 10, longue de 3^{m}38, large de 1^{m},78 et profonde de 0^{m},70 ; on y descendait par deux degrés, seulement sur le devant ; le milieu du fond est écroulé. Ce bassin était recouvert de marbres que l'on n'a point retrouvés. Une curieuse circonstance nous a révélé l'existence de ce revêtement. Extérieurement et sur deux côtés du bassin, on avait employé à cet usage d'anciennes dalles de marbre portant des lettres gravées qui ont laissé sur l'enduit leur

1. V. la vignette, page 190.

empreinte en relief. Ce sont les fragments d'une inscription provenant de quelque édifice public. En les étudiant avec le soin et la sagacité qu'il apporte à toutes ses recherches, M. Minervini est parvenu à reconstruire ces mots :

IMP. CAESARI
DIVI FIL.
AVGVSTO IMPERATORI
XIII TRIB. POTESTATE XV
PATRI PATRIAE COS. XI.

« A l'empereur César Auguste, fils du divin César, général pour la XIIIe fois, tribun pour la XVe, père de la patrie, consul pour la XIe fois[1]. »

Aujourd'hui on chercherait vainement les traces de cette inscription.

De tout le pavé de la salle il ne reste que les parties en *opus signinum* existant aux deux extrémités de la baignoire ; tout le reste a disparu laissant à découvert les petits piliers ou *suspensuræ* qui le portaient. Ces piliers au nombre de 252[2] s'élèvent d'un pavé dallé de grandes briques carrées de 0m,60 de côté; ils sont hauts de 0m,64 et composés de briques carrées larges de 0m,20, mais d'épaisseur irrégulière ; ils étaient revêtus de stucs qui n'existent plus que sous la faible partie du pavé que nous avons dit s'être conservée. Pour laisser à la vapeur chaude sa libre circulation, le revêtement des murailles en était tenu à distance par des plaques de terre cuite carrées, larges de 0m,46 et munies de quatre pieds en saillie de 0m,07. Ces plaques étaient main-



Tuile à pieds.

tenues non par des crampons, mais par des clous, généralement au nombre de quatre, traversant des trous irrégulièrement percés. Beaucoup de ces clous existent encore en place, et on voit intacte une partie du revêtement au bas de la muraille occidentale.

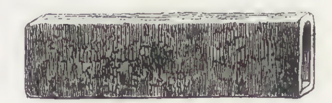
La vapeur était amenée sous le pavé suspendu et dans l'épaisseur

1. Le XVe tribunat et le XIe consulat d'Auguste répondent à l'an de Rome 755 (2 de l'ère vulgaire).
2. Il y en a 12 rangées, chacune de 21.

des murailles par un double canal revêtu de terre cuite passant sous la porte 11 qui conduit au *caldarium* qu'elle avait déjà échauffé ; elle avait donc perdu un certain nombre de degrés lorsqu'elle arrivait au *tepidarium*.

La voûte de cette salle est entièrement détruite ; on reconnaît cependant qu'elle était couverte de canaux et reposait sur une frise ornée de stucs dont on voit encore quelques restes à droite ; au centre est un Amour, mais dans chacun des autres compartiments sont répétées des proues de navire. Les canaux se continuaient au-dessous de la frise. Dans les lunettes, on voit à l'est les restes de deux figures, l'une debout et l'autre assise, et à l'ouest une partie d'un sphinx ailé.

Le *caldarium* F, fouillé en juillet 1856, a une largeur un peu moindre que celle du *tepidarium*, 6^{m},50 seulement, mais sa longueur est de 12^{m},80, non compris la grande niche, le *laconicon*, placée à l'extrémité occidentale du rectangle et profonde elle-même de 4^{m},30, ce qui donne un total de 17^{m},10. Il ne reste plus qu'une très-faible partie du pavé en *opus signinum*, qui, comme dans le *tepidarium*, reposait sur des *suspensuræ ;* elle existe vers l'extrémité opposée au *laconicon*, près de la baignoire la *calida lavatio*, 12, occupant presque toute la largeur de la salle, mais n'ayant que 1^{m},75 de largeur et 0^{m},65 de profondeur[1] ; elle a été déblayée le 3 juillet 1856[2]. Le mur de fond qui la surmonte présente trois niches dont les statues n'ont pas été trouvées et n'ont peut-être jamais existé ; la niche du milieu est ronde et les deux autres plus petites sont carrées.



Tuyau plat.

Au *caldarium* la chaleur circulait dans l'épaisseur de la muraille comme au *tepidarium ;* mais, bien qu'on y trouve aussi quelques tuiles à pieds, elle était le plus généralement conduite par des tuyaux plats de terre cuite.

1. Le milieu de la salle, l'espace compris entre le *laconicon* et la *calida lavatio*, portait spécialement le nom de *sudatorium* parce qu'en effet c'était là qu'on prenait les véritables bains de vapeur.

2. Pomp. Ant. Hist., VI, 638.

Près de la baignoire sont déposés des fragments de marbre blanc que leur forme circulaire indique avoir appartenu au *labrum* 13, qui n'est plus qu'un massif de maçonnerie presque informe de 2m,30 de diamètre. Celui-ci était dans la grande niche que couvrait une voûte en cul-de-four presque entièrement détruite. Une petite portion de la voûte existe aussi au-dessus de la baignoire, mais on n'y retrouve aucun vestige d'ornement [1].

Entre le *caldarium* et le second établissement G H I appelé le *bain des femmes* [2], est l'hypocauste 14, où sont encore trois grands fourneaux de près de deux mètres de diamètre. Un corridor 15, interrompu par un petit palier au niveau des fourneaux auquel on montait par cinq marches de chaque côté, conduisait du passage 16 [3] au péristyle ou plutôt au vestibule 17 ouvrant sur le péristyle.

Sur le mur de ce vestibule, en face de la porte 18, est une peinture en jaune, rouge et vert représentant un autel et un serpent qui s'en approche [4].

A l'extrémité méridionale du vestibule est une porte 19 [5] ouvrant sur l'*apodyterium* G, pièce longue de 14m,35 et large de 4m,90, entourée de trois côtés de banquettes, hautes de 0m,60, profondes de 0m,38, où l'on devait être fort mal assis, car à 0m,45 seulement commençait le plan incliné, l'espèce de console continue qui portait les niches que nous avons déjà observées dans le *tepidarium* des anciens bains et dans l'*apodyterium* des nouveaux. Ces niches sont ici au nombre de vingt-neuf sans

1. Le 4 juillet 1856, on a trouvé dans le *caldarium* un banc de bronze long de 2m,15, dont malheureusement les pieds étaient brisés. Pomp. Ant. Hist., VI, 638.

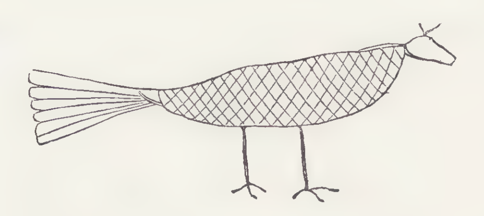
2. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit de cette dénomination appliquée également à une partie des anciens bains; il nous semble probable qu'un seul établissement s'étant trouvé insuffisant, on avait jugé convenable d'en faire deux contigus à des prix différents. Dyer croit cependant pouvoir adopter le nom de bain des femmes, et nous devons avouer que la présence des deux longs corridors 28 et 22 conduisant aux rues de Stabia et du *Lupanar*, sans aucune communication avec le reste de l'établissement, semblerait jusqu'à un certain point confirmer cette supposition. Ne serait-il pas possible pourtant de penser que cet isolement ait eu pour but d'interdire l'accès de la palestre à ceux qui fréquentaient les bains à bon marché?

3. En fouillant ce corridor pour construire un contre-fort destiné à soutenir le mur du *caldarium*, on a trouvé, le 11 septembre 1856, quelques monnaies de bronze, quatre petites clefs, cinq squelettes humains et les os d'un chien et de plusieurs poulets. Pomp. Ant. Hist., VI. 640.

4. Dyer voit dans cette représentation un avertissement au sexe mâle de ne pas pénétrer dans cette enceinte, selon lui réservée aux femmes.

5. L'existence de cette porte unique qui pouvait être tenue fermée ne dément en rien le système que nous avons proposé.

autres ornements que quelques enroulements et une rangée de feuilles d'eau à la corniche. Sur les pieds-droits qui séparent les niches, des baigneurs oisifs ont tracé à la pointe des *sgraffiti*, dessins grossiers prétendant représenter des vaisseaux[1], des oiseaux, etc.



Oiseau tracé à la pointe.

Cette salle, qui, par exception, servait à la fois d'*apodyterium* et de *frigidarium*, disposition économique qui conviendrait assez bien à des bains à bon marché, avait dans son angle S.-O. une grande baignoire 20 pour les bains froids, longue de 2^{m},90, large de 2 mètres et profonde de 0^{m},85, où l'on montait par quatre marches. A l'intérieur, le long du grand côté régnait une banquette unique couverte d'une tablette de marbre. La salle était éclairée par une fenêtre percée à son extrémité occidentale et par deux trous ronds, deux œils-de-bœuf ouverts dans la voûte. Celle-ci est complétement conservée, mais, comme le reste de la salle, elle n'avait reçu aucun ornement. Le pavé est en *opus signinum* divisé en losanges par des lignes de cubes blancs. Une porte 21 dans l'angle N.-E. donnait sur le corridor 22 conduisant à la porte *v* sur la rue de Stabia, et dans lequel est encore un gros tuyau de plomb pour l'écoulement des eaux. Dans l'angle opposé de l'*apodyterium* est la porte 23 conduisant au *tepidarium* H, pièce longue de 8^{m},08, large de 4^{m},53, dont le sol posant sur des *suspensuræ* est pavé en mosaïque blanche, et dont les murs creux étaient garnis de tuiles à pieds semblables à celles que nous avons décrites. Ces murs étaient simplement couverts de panneaux de stuc de 1^{m},60 de large séparés par des baguettes verticales. La voûte qui est entière n'avait d'autre ornement que des canaux de stuc dont les seuls restes gisent à terre au pied de la muraille. On voit encore à la voûte la marque des nombreux clous

1. V. la vignette à la fin du chapitre.

qui les ont si mal retenus. La salle était éclairée par un grand soupirail ménagé à son extrémité occidentale.

Une porte 24 conduisait au *caldarium* I sur lequel elle était ornée d'un chambranle de marbre blanc dont il ne reste qu'un fragment cannelé. La salle, dont le mur est mitoyen avec le corridor de l'hypocauste, est longue de 11^{m},77 et large de 4^{m},78. La voûte, presque entièrement écroulée, était ornée de canaux; le massif compris entre sa courbure et le plafond qui la surmontait était formé d'amphores de terre cuite noyées dans le ciment. Le pavé posé sur des *suspensuræ* est en mosaïque blanche avec une bordure noire. La salle étant rectangulaire, le *labrum* 25 ne se trouve pas comme à l'ordinaire dans une niche semi-circulaire, un *laconicon*. Les murs creux garnis de briques à pieds présentaient de grands panneaux rouges séparés par des pilastres cannelés jaunes à chapiteaux blancs.

Nous avons vu que jusqu'ici toute la décoration de cette seconde division des nouveaux bains était de la plus grande simplicité et convenait bien à un établissement à bon marché; mais le *caldarium* que nous décrivons semblerait par une de ses parties démentir notre supposition. En effet, à son extrémité orientale, est la plus grande et la plus belle baignoire, 26, qui ait encore été trouvée à Pompéi. Occupant toute la largeur de la salle, elle est entièrement revêtue en dedans et en dehors de plaques de marbre blanc d'une énorme dimension [1]. La vasque a intérieurement 4^{m},30 de longueur, 1^{m},53 de largeur et 0^{m},57 de profondeur. On y montait par un degré extérieur et on en trouvait un semblable à l'intérieur pour y descendre. Les parois des trois autres côtés sont légèrement évasées. A droite, à son extrémité, la baignoire est percée au niveau du fond d'un arc de 0^{m},65 de diamètre pour l'écoulement de l'eau; on se rend difficilement compte du procédé employé pour fermer une aussi large ouverture donnant sur une conduite de briques et de ciment d'une grandeur égale. Du même côté, mais dans le haut, et juste sous la tablette de marbre qui couvre le bord de la baignoire, est l'embouchure d'un tuyau de bronze de 0,05 de diamètre qui y amenait l'eau [2].

1. On ne doit pas oublier toutefois combien les marbres et surtout le marbre blanc ont toujours été communs en Italie.

2. Dyer dit que la grande ouverture amenait l'eau chaude, et le tuyau fermé par un robinet

A l'autre extrémité du *caldarium* est le *labrum* 25, vasque d'un seul morceau de pierre calcaire de 2m,16 de diamètre posant sur un massif rond de maçonnerie. Dès l'antiquité, un morceau de la vasque avait été rejoint par deux attaches de bronze à double queue d'aronde, longues de 0m,14. Au milieu de la vasque est en saillie un ajutoir de bronze qui lançait un jet d'eau.

Revenant à l'*apodyterium* G, nous trouvons dans son angle N.-O. l'entrée 27 d'un corridor 28 conduisant à la porte *f* ouverte sur la rue du *Lupanar*. Ce corridor, éclairé par des soupiraux carrés percés dans la voûte, n'a, comme nous l'avons déjà dit, aucune communication avec le reste de l'établissement.

Entre ce corridor et le péristyle A existe un quatrième groupe de constructions qui n'est peut-être pas le moins curieux, car rien d'analogue n'existait dans les anciens bains. Lorsqu'on entre du portique septentrional par la porte 29, on a à droite une petite salle 30 dont la destination est inconnue, et à côté la cage d'un escalier 31 qui montait à un étage maintenant disparu ou plutôt à des terrasses, *solaria*. Un passage 32 conduit à des latrines 33, voûtées, longues de 6m,32 sur 3m,90, exactement semblables à celles que nous avons trouvées au Forum, et dont l'utilité n'est pas moins indiquée ici.

En sortant de cette salle on trouve à droite le corridor 34 conduisant à la porte *e* sur la rue du *Lupanar*. Dans ce corridor sont à droite quatre petits cabinets de bains 35, *solia*, ressemblant beaucoup à ceux de nos bains modernes; ils sont éclairés par le haut, nouvelle preuve qu'il n'existait pas d'étage, et chacun d'eux possède sa baignoire en maçonnerie. La voûte du dernier de ces cabinets est couverte d'incrustations calcaires produites par les infiltrations des eaux.

A gauche du corridor, dans une petite pièce 36, est l'escalier d'une cave où les exhalaisons méphitiques ne permettent pas de pénétrer; une bougie s'y éteint dès la porte. Ces dégagements de gaz délétères, ces *mofettes* analogues à celles qui ont fait la célébrité de la grotte du Chien ne sont pas rares dans les souterrains de Pompéi, et le *Journal des*

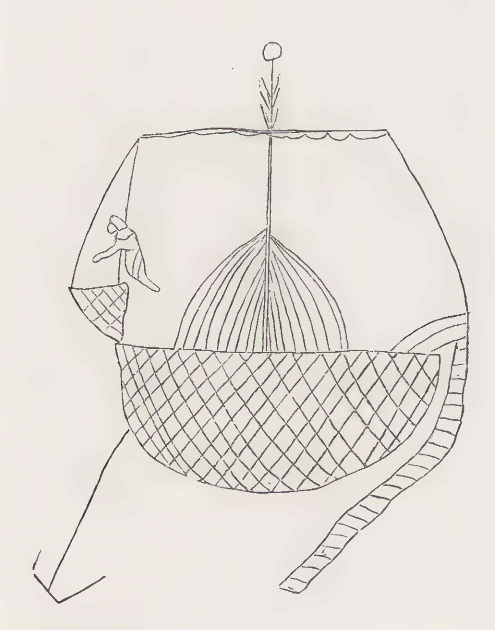
l'eau froide. Cette supposition nous paraît d'autant moins admissible qu'il fallait bien qu'il y eût moyen de vider la baignoire.

fouilles constate que plusieurs fois, au grand théâtre, elles ont forcé les ouvriers de suspendre leurs travaux.

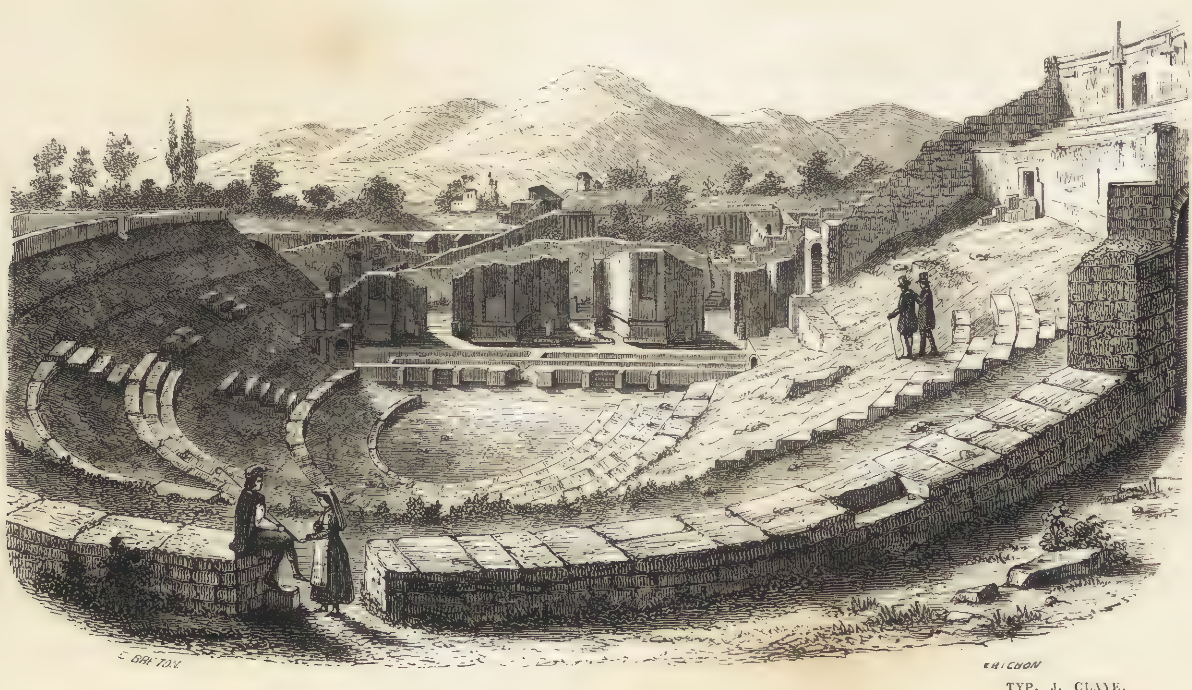
A la suite de cette pièce on trouve un dernier cabinet de bain 37, de forme irrégulière, mais un peu plus grand que les quatre autres, puis près de la porte 34 un réduit 38 qui put être la loge du portier, de l'*ostiarius*.

Si par cette porte nous sortons dans la rue du *Lupanar*, nous voyons à droite une grande boutique 39 portant le n° 14, au fond de laquelle est une enceinte sans porte 40 qui dut être un réservoir, car ses murailles sont tout incrustées de dépôt calcaire.

On voit que par leur étendue et les particularités nouvelles qu'ils ont présentées, ces bains, quoique en général moins bien décorés et plus ruinés que les anciens, ne laissent pas d'être au nombre des monuments les plus intéressants de Pompéi. Peut-être l'avenir nous réserve-t-il encore quelque découverte du même genre, ne fût-ce que celle des Thermes de Marcus Crassus Frugi, dont l'existence nous a été révélée par l'inscription que nous avons citée.



Vaisseau tracé à la pointe sur le mur de l'Apodyterium.



TYP. J. CLAYE.

VUE DU GRAND THÉATRE.



Intérieur de l'Odéon.

CHAPITRE VI

THÉATRES. AMPHITHÉATRE.



Entrée de l'Amphithéâtre.

On sait que le mot *théâtre* en grec Θέατρον, de Θεάομαι, contempler, signifie lieu d'où l'on regarde, et par extension lieu où se donnent les représentations dramatiques.

Inventeurs du drame, les Grecs le furent aussi du théâtre, et l'on connaît dans leur patrie un assez grand nombre d'édifices de ce genre dont les ruines sont parvenues jusqu'à nous; il suffira de citer les théâtres d'Athènes, de Milo, de Délos, d'Argos, de Mantinée, de Sicyone, de Missolonghi, Jero, Larisse, etc. Mais lorsqu'on éleva ces monuments durables, l'art dramatique était déjà

depuis longtemps en honneur. Les premiers théâtres avaient été le char de Thespis pour la tragédie, les tréteaux de Susarion pour la comédie satirique.

Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie,
Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau [1].
Boileau, *Art poétique.*

De ces chariots, de ces échafauds qu'on dressait à la hâte jusqu'à une construction plus stable, plus solide, la transition ne dut être ni longue ni difficile. Cependant ces premiers théâtres furent de bois :

Eschyle dans le chœur jeta les personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages,
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé,
Fit paraître l'acteur d'un brodequin chaussé [2].
Ibid.

Le théâtre de bois d'Athènes s'écroula pendant qu'on jouait une pièce d'un ancien auteur nommé Pratinas, qui écrivait dans la 70e olympiade [3]. Par suite de cet accident, peu après la défaite de Xerxès, dans la 75e olympiade [4], Thémistocle fit construire le premier théâtre de pierre qui ait été élevé en Grèce; je dis le premier en Grèce, parce qu'il paraît que les colonies grecques avaient devancé le mouvement de la métropole. A Ségeste en Sicile, et dans l'île de Cysthène, aujourd'hui *Castello-Rosso*, à la pointe méridionale de l'Asie Mineure, on trouve des théâtres qui paraissent être d'une très-haute antiquité. Leur disposition est très-simple, et ils n'ont qu'un seul étage de gradins, une seule *précinction*, à laquelle conduisent deux escaliers disposés d'une manière arbitraire et non symétrique, et qui probablement dépendait de la situa-

1. *Ignotum tragicæ genus invenisse Camœnæ*
Dicitur et plaustris vexisse poemata Thespis
Quæ canerent, agerentque peruncti fæcibus ora.
Horat., *Ars poet.*

2. *Post hunc personæ, pallæque repertor honestæ*
Æschylus et modicis instravit pulpita tignis
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
Ibid.

3. 500 à 497 avant J.-C.

4. 479 avant J.-C.

tion et des convenances locales. A Adria, colonie des Étrusques, on observe encore les restes d'un théâtre en briques, qui ne peut être un ouvrage des Romains, mais qui doit dater d'une antiquité plus reculée, ainsi que le prouvent et son architecture et l'histoire de la ville. Il paraît donc évident que les colonies grecques, ou des peuples qui avaient eu avec les Grecs des rapports à une époque très-reculée, eurent des théâtres de pierre quand la Grèce n'avait encore que des théâtres de bois; mais aussi ces premiers théâtres étaient loin de la perfection de celui qui fut construit par Thémistocle, édifice qui devait servir de type à tous ceux qu'élevèrent dans la suite les Grecs et les Romains.

Le théâtre antique se composait de deux parties principales : 1° la partie semi-circulaire, appelée en grec κοῖλον (le creux), en latin *cavea* ou *visorium*, réservée aux spectateurs[1]; 2° la partie rectangulaire, la scène, destinée à la représentation des pièces.

Le κοῖλον ou *cavea*, en italien *gradinata*, et que nous appelons à tort l'amphithéâtre, était garni de plusieurs rangs de gradins semi-circulaires, en fuite les uns sur les autres et de plus en plus élevés en s'éloignant de la scène, afin que les spectateurs ne fussent pas gênés par ceux qui étaient devant eux. Ordinairement les gradins étaient comme séparés en plusieurs ordres ou étages par des galeries également semi-circulaires, nommées διάζωμα, *baltei*, ou *præcinctiones*. Selon l'étendue des théâtres, ils avaient une, deux ou trois *præcinctiones*, qui formaient des divisions portant les noms de *ima*, *media* et *summa cavea*.

Dans les théâtres grecs, chaque classe de citoyens avait ses siéges distincts. Les premiers rangs étaient occupés par les agonothètes, ou juges des pièces de théâtre, par les magistrats, par les généraux d'armée et les prêtres; les citoyens aisés occupaient les rangs intermédiaires, et le commun du peuple était relégué aux places les plus élevées.

Dans les théâtres romains, les patriciens, les plébéiens, les femmes, furent longtemps confondus sans aucune distinction ; le peuple entrait pêle-mêle, et les places étaient au premier occupant. L'an de Rome 559, deux édiles, Serranus et Scribonius, d'après l'avis de Scipion l'Afri-

1. On donnait quelquefois aussi à la *cavea* le nom de *spectacula*, traduction littérale du grec Θέατρον, témoin le passage de Juvénal, que nous avons déjà eu occasion de citer (page 108) :

.... *nudum ad* spectacula *vultum*
Erigit.
Sat. VIII.

cain[1], qui à cette occasion perdit beaucoup de sa popularité, abolirent cette habitude de la vieille liberté et séparèrent les sénateurs des plébéiens. La loi Roscia réserva les quatorze rangs inférieurs de gradins aux personnes élevées en dignité[2]. Enfin Auguste compléta la réforme, et voici comment ce fait est rapporté par Suétone : « Frappé de l'injure faite à un sénateur à qui, dans les jeux célébrés à Pouzzoles, aucun des nombreux spectateurs n'avait fait place, il corrigea le désordre et la confusion qui régnaient dans les spectacles. Il fit pour cela décréter par le sénat qu'à tout spectacle public, et en quelque lieu que ce fût, le premier rang de siéges resterait vacant pour les sénateurs[3]; il défendit que les ambassadeurs des nations libres et alliées fussent assis à l'orchestre, parce qu'il découvrit que quelques-uns d'entre eux étaient fils d'affranchis[4]. Il sépara le peuple des soldats; les plébéiens mariés eurent une place marquée; il y en eut une pour les enfants, et, auprès, d'autres pour les précepteurs. Il ordonna que les gens mal vêtus ne

1. Valer. Max. L. II, c. 4, § 3.

2. La loi Roscia fut portée l'an de Rome 685 (68 ans av. J.-C.) par Lucius Roscius Otho, tribun du peuple; elle défendait de prendre place sur l'un des quatorze gradins réservés aux chevaliers quand on n'avait pas 400,000 sesterces de biens (environ 80,000 francs).

« Ainsi le décida l'orgueilleux Othon, qui établit parmi nous des distinctions. »

Sic libitum vano qui nos distinxit Othoni.

Juvénal, *Sat.* III.

« Acquérez, dit ailleurs le satirique latin, la somme en vertu de laquelle la loi d'Othon permet de s'asseoir sur l'un des quatorze gradins de l'amphithéâtre. »

.... *effice summam*
Bis septem ordinibus quam lex dignatur Othonis.

Sat. XIV.

L'an de Rome 695, dix ans seulement après la promulgation de la loi, les chevaliers ayant, dans une représentation, accueilli froidement César et applaudi Curion à outrance, il fut question, dit Cicéron (lettre 45, à Atticus), d'abolir la loi Roscia et de retirer ainsi aux chevaliers leur privilége.

Il était passé en usage de désigner par le mot *quatorze* seul les gradins réservés, et nous lisons dans Suétone: «De la scène il alla s'asseoir dans les *quatorze,* en passant par l'orchestre.» *Sessum in* quatuordecim *e scena per orchestram transiit.*.

Vie de César, c. XXXIX.

3. Suétone lui-même contredit ce qu'il avance ici: «Claude, dit-il, assigna des places aux sénateurs qui, avant lui, n'en avaient point de marquées, *promiscuè spectare solitis.* »

Vie de Claude, c. XXI.

4. Il paraît que ce décret ne fut pas exécuté sous les successeurs d'Auguste, car nous lisons également dans Suétone : « Claude permit aux députés des Germains de s'asseoir dans l'orchestre, ayant vu avec quelle simplicité et quelle confiance ces envoyés, qu'on avait fait placer parmi le peuple, étaient allés se mettre à côté des ambassadeurs des Parthes et de l'Arménie *assis parmi les sénateurs,* disant qu'ils ne leur étaient inférieurs ni en qualité ni en courage.»

Ibid., c. XXV.

pourraient se placer à l'amphithéâtre; il ne permit aux femmes de voir les combats de gladiateurs que du lieu le plus élevé, tandis qu'elles étaient accoutumées auparavant à rester confondues avec les autres spectateurs. Il n'accorda qu'aux seules vestales une place séparée au théâtre, et vis-à-vis la tribune du préteur. Il éloigna tellement les femmes de la vue des athlètes, que, dans les jeux qu'il donna comme pontife, le peuple lui demandant un couple de lutteurs, il le remit au lendemain, et proclama qu'il ne trouvait pas bon que les femmes vinssent au théâtre avant la cinquième heure du jour[1]. »

Vous voyez que, chez les Romains comme chez les Grecs, les gradins supérieurs et la galerie, dont je parlerai tout à l'heure, étaient réservés aux femmes, aux esclaves et aux hommes *vêtus de gris*, expression qui servait à indiquer la dernière classe de la plèbe. « Nous arrivâmes, dit Titus Calphurnius, Tit. VII, nous arrivâmes à des places où la tourbe en haillons, et mêlée à des femmes, jouissait du spectacle. » Voir le spectacle du gradin le plus élevé, *de summâ caveâ spectare*, était un proverbe qui désignait la plus misérable condition. Sénèque, en parlant de mots qui ne conviennent qu'à la canaille, les appelle *verba ad summam caveam spectantia*.

Le dernier rang de gradins était lui-même ordinairement surmonté et entouré d'un portique qui servait de refuge au public en cas de pluie, et qui avait l'avantage d'arrêter et de renvoyer la voix des acteurs[2]. Cette galerie, quelquefois divisée en loges, venait souvent se raccorder avec un autre portique ménagé derrière la scène. C'était là qu'étaient placés les modillons qui recevaient les poutres destinées à soutenir le *velarium*. On sait que les théâtres des anciens n'étaient pas couverts; il n'y avait d'exception que pour les plus petits, appelés *Odéons*. Le *velarium*, en grec παραπέτασμα, était donc indispensable pour garantir les spectateurs de l'ardeur du soleil. Selon Pline, c'est en Campanie que prit naissance l'usage de couvrir ainsi les théâtres; Quintus Catulus l'introduisit à Rome, et Lentulus Spinther fut le premier qui y employa

1. Vie d'Auguste, c. XLIV.

2. « Voilà un spectateur, le dernier au sommet de l'amphithéâtre, qui fait signe qu'il n'a pas entendu. Eh bien, approchez-vous. Si vous n'avez pas de place pour vous asseoir, vous en avez pour vous promener. »

Si non ubi sedeas, locus est ubi ambules.

PLAUTE. *Captivi.* Prolog.

des toiles de lin lors des jeux célébrés en l'honneur d'Apollon, l'an 57 avant J.-C.[1]. Une des plus grandes preuves de la prodigalité de César est d'avoir, dans une fête magnifique qu'il donna au peuple romain, couvert l'amphithéâtre d'un *velarium* de soie, matière qui se vendait alors au poids de l'or. Pline nous apprend aussi que Néron fit faire un *velarium* de pourpre, dont les broderies d'or représentaient le char du soleil entouré de la lune et des étoiles[2].

Cette invention utile fut désapprouvée, et regardée comme une *mollesse campanienne* par les anciens, qui étaient habitués à passer le jour dans leurs théâtres, exposés à toutes les intempéries des saisons. Ammien Marcellin reproche sévèrement aux Romains de l'avoir adoptée, et leur donne le titre méprisant d'imitateurs de la lâche Campanie :

Plebei velabris umbraculorum theatralium latent quæ Campanam imitantur lasciviam.

« Les plébéiens se cachent à l'ombre de ces voiles de théâtre empruntés à la voluptueuse Campanie. »

Valère Maxime exprime la même pensée à peu près dans les mêmes termes :

Quintus Catulus Campanam imitatus lasciviam primus spectantium concessum velorum umbraculis texit[3].

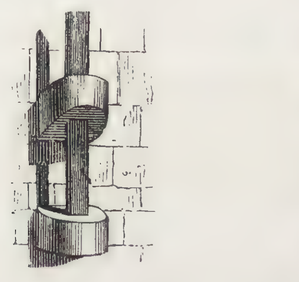
« Quintus Catulus, imitant la mollesse de la Campanie, couvrit le premier de l'ombre du *Velarium* la réunion des spectateurs. »

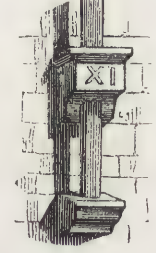
On sait qu'un des grands plaisirs de Caligula était de faire subitement retirer le *velarium*, forçant les spectateurs à rester nu-tête et immobiles, exposés à toutes les ardeurs du soleil[4].

Quand on pense à l'énorme grandeur des théâtres et des amphithéâtres antiques, on a peine à concevoir comment on pouvait parvenir à tendre un voile d'une si gigantesque dimension. Aucun auteur ancien ne nous a transmis de détails positifs; nous savons seulement que le *velarium* pouvait être étendu et replié à volonté, et que cette manœuvre s'exécutait sans doute avec autant de facilité que de promptitude. Nous

1. Pline. L. XIX, c. 6.
2. *Ibid.*
3. Val. Max. L. II, c. 4, § 6.
4. Suétone. *Caligula,* XXVI.

en trouvons la preuve dans le trait de cruauté de Caligula que nous venons de rappeler d'après Suétone. Le *velarium* devait encore s'étendre au moyen de poulies et de cordages, puisque, selon Lampridius, une compagnie de matelots, habitués à la manœuvre des navires, était attachée à son service. La plupart des théâtres et des amphithéâtres présentent, ainsi que je l'ai dit, dans leur partie supérieure, des modillons en pierre pour les poutres du *velarium*. D'après ce qui subsiste, le Colisée; dont le diamètre est de 191^{m},327, dut avoir deux cent quarante modillons et un nombre égal de poutres. C'est d'après ces indices que M. Borgnis, dans son *Traité de Mécanique appliquée aux arts*, a proposé son procédé d'établissement du *velarium*. Au centre du Colisée serait un ovale de 32^{m},483; il serait formé de trois rangs de madriers superposés, pleins sur joints et liés par des boulons au nombre de cent vingt, portant à leur partie supérieure des anneaux, qui recevraient chacun deux cordes, répondant aux poulies fixées au sommet de deux cent quarante poutres placées au faîte du monument.





Poutres du Velarium.

On conçoit qu'en tirant ces câbles, l'ovale devait s'élever, et qu'il était facile de disposer sur ces cordes les toiles du *velarium*. Chaque voile ayant la forme d'un trapèze eût porté en dessous un certain nombre de tringles parallèles, ayant des anneaux que les grandes cordes eussent enfilées. De cette manière, une autre corde, s'enroulant d'un bout sur une poulie et attachée de l'autre à la partie inférieure du trapèze, eût fait remonter, lorsqu'on voulait le fermer, le *velarium*, qui, pour s'ouvrir, retombait de son propre poids. J'ai cru qu'on me saurait quelque gré d'avoir fait connaître ce procédé ingénieux, qui, avec quelques légères modifications, peut s'appliquer également aux théâtres; il paraît

fort praticable, mais, faute des documents nécessaires, nous ne pouvons affirmer d'une manière positive qu'il soit celui qui était employé par les anciens. Lorsqu'il s'élevait un grand vent, il était souvent impossiblede tenir le *velarium* tendu; aussi Martial dit-il dans une de ses épigrammes :

In Pompeiano tectus spectabo theatro,
Nam populo ventus vela negare solet.

« J'assisterai couvert au théâtre de Pompée, car le vent refuse presque toujours au peuple l'abri du *Velarium*. »

Revenons aux théâtres, dont je me suis écarté un instant. Dans cette même partie supérieure d'où s'étendait le *velarium*, on suspendait, pour rendre la voix des acteurs plus sonore, des espèces de cloches d'airain ou de terre cuite, nommées *echea*, dont l'ouverture était tournée vers le bas, du côté de la scène. Les *echea* étaient de proportions différentes, de manière à former des accords de musique. La voix, en frappant leur cavité, produisait ainsi un son plus clair, plus nourri et plus harmonieux [1].

Les étages de gradins étaient eux-mêmes divisés, par des escaliers rayonnant autour du centre, en portions que leur forme avait fait appeler κερκίδες, navettes, *cunei*, coins. Quand un citoyen, n'ayant pas trouvé de place dans les *cunei*, était obligé de se retirer ou de rester debout dans les escaliers, on disait qu'il était *excuneatus*. On reconnaît à des marques très-visibles que, dans le grand théâtre de Pompéi, la place réservée à chaque spectateur était large de $0^{m},35$. Une sorte d'huissier nommé *designator* était chargé d'indiquer à chacun la place qu'il devait occuper [2].

Les escaliers étaient ordinairement au nombre de sept dans les grands théâtres. Quand l'édifice était adossé à une montagne, les escaliers en descendaient ordinairement jusqu'à l'orchestre, et c'était de cet orchestre, dans lequel on pénétrait par deux grandes entrées latérales ou vomitoires, *vomitoria*, que l'on montait aux gradins les plus élevés.

1. Vitruve. L. V, c. 5.
2. « Que le *désignateur* ne passe pas devant les spectateurs. »

Neu designator præter os obambulet.
Plaute. *Pœnulus*. Prolog.

Le P. Garrucci croit reconnaître un *designator* dans une figure tenant une baguette, gravée à la pointe sur une colonne. (Inscriptions gravées sur les murs de Pompéi.)

Telle était la disposition des théâtres de Cysthène, de Telmessus, etc. Les deux grands vomitoires de l'orchestre étaient parfois, comme à Pompéi, surmontés de tribunes réservées, appelées *podium*. Dans d'autres théâtres, les escaliers s'arrêtaient au gradin qui était le plus voisin de l'orchestre, et en étaient séparés par un mur d'appui et dans ce cas, les portes, ou vomitoires, étaient ouvertes dans le portique, à la partie de l'édifice la plus élevée sur la montagne, à laquelle on arrivait par des chemins tracés à cet effet. Il en était ainsi à Tindaris, à Syracuse, à Catane, à Taormina, etc. Quelquefois ces deux modes d'entrées se trouvaient réunis, comme aux théâtres de Ségeste et d'Orange. A Lillebonne, on parvenait au haut des gradins par un escalier pratiqué derrière le théâtre. Quant aux théâtres entièrement isolés, on y entrait, comme dans les amphithéâtres, par des escaliers qui, ménagés dans l'intérieur de la construction qui soutenait les gradins, venaient aboutir aux divers étages de *précinctions*.

Les cinq ou six premiers rangs de l'amphithéâtre se trouvaient, comme le parterre des modernes, à un niveau inférieur à celui de la scène, dont ils étaient séparés par l'orchestre, qui était la partie semi-circulaire comprise entre le κοῖλον, ou *cavea* et la ligne du *proscenium* ou avant-scène. Selon Barthélemy,[1] il n'était permis à personne de rester dans cet orchestre qui répondait à notre parterre, l'expérience ayant appris que, s'il n'était pas absolument vide, les voix se faisaient moins entendre. Ceci est évidemment une erreur qui a échappé à l'illustre antiquaire; l'étymologie même du mot dément son assertion. Le mot ὀρχήστρα vient du verbe ὀρχέομαι, *danser;* il est donc positif que, dans certains cas, des danses étaient exécutées dans l'orchestre. Nous savons d'ailleurs que souvent le chœur des chants se plaçait dans l'orchestre. Au milieu était la *thymèle*, petit autel sur lequel on sacrifiait à Bacchus au commencement du spectacle; c'était le point central autour duquel était tracé le demi-cercle du κοῖλον. Cet autel avait des degrés sur lesquels se plaçait quelquefois le chœur; alors le coryphée montait sur la partie supérieure de la thymèle, qui était de niveau avec le *pulpitum*, dont je parlerai bientôt. Millin pense que la thymèle pouvait servir aussi de tribune aux magistrats et aux généraux qui

1. *Voyage d'Anacharsis*, c. 70.

haranguaient le peuple assemblé dans le théâtre pour assister à des délibérations sur les intérêts de l'État. Nous pourrions supposer également que les poëtes et les philosophes y prenaient place lorsqu'ils convoquaient le public pour juger leurs vers ou leurs discussions [1].

Comme, dans les théâtres romains, il n'y avait ni thymèle ni chœurs, l'orchestre était moins étendu que dans les théâtres grecs, et il était réservé aux principaux spectateurs. La place d'honneur pour le préteur ou pour le prince était au centre de la courbure du cercle; il y avait aussi dans cette enceinte des siéges disposés pour les vestales, les sénateurs [2], et, ainsi que nous l'avons dit, les gradins qui l'entouraient étaient réservés aux personnages les plus distingués.

Nous voici arrivés à la seconde des grandes divisions du théâtre, à la partie rectangulaire destinée aux représentations, la scène. Le mot σκηνή, *scena*, scène, avait une signification plus étendue dans les théâtres anciens que dans les nôtres. On appelait ainsi toute la construction rectangulaire qui faisait face au κοῖλον ou *cavea*, et formait le fond du théâtre. La scène comprenait donc le *proscenium*, l'*hyposcenium*, la scène proprement dite, et le *postscenium*.

Le *proscenium*, ou λογεῖον, ne correspondait que fort imparfaitement à ce que nous appelons aujourd'hui *avant-scène*. Au-devant était une plate-forme avançant sur l'orchestre, construite le plus souvent en bois, ce qui fait que dans beaucoup de théâtres on n'en trouve plus de traces. C'était le *pulpitum* qui occupait une place beaucoup plus large que le *proscenium* même, et qui n'était jamais fermé par le rideau [3].

1. C'était sans doute du haut de la *thymèle* que le poëte Philémon avait commencé la lecture d'une comédie que la pluie interrompit et que la mort subite qui le frappa pendant la nuit ne lui permit pas d'achever le lendemain. APULÉE. *Flor.* XVI.

Un autre passage du même auteur nous apprend que quelquefois les théâtres servaient aussi de tribunaux dans les causes qui attiraient un tel concours de peuple que la basilique ou les tribunaux ordinaires ne suffisaient pas :

« Déjà les magistrats avaient pris place sur l'estrade et l'huissier commandait le silence, quand tout d'une voix l'assemblée se récrie contre les dangers d'une agglomération si considérable dans un si étroit espace, et l'on demande qu'en raison de son importance la cause soit jugée au théâtre, *judicium tantum theatro redderetur.* »
APUL. *Métam.* L. III.

Enfin, ce fut encore au théâtre que, l'an de Rome 471, le peuple de Tarente reçut les ambassadeurs du sénat romain, suivant l'usage des Grecs, *ut est consuetudo Græciæ.*
VAL. MAX. L. II, c. 2, § 5.

2. VITRUVE. L. V, c. 6.

3. « La hauteur du *pulpitum* ne doit pas être de plus de cinq pieds, afin que ceux qui sont assis dans l'orchestre puissent voir tout ce que font les acteurs. » *Ibid.*

Ce serait chez nous l'espace compris entre le rideau et la rampe; c'était là que se tenaient les acteurs.

L'*hyposcenium* était le dessous du théâtre.

La scène proprement dite correspondait à notre toile de fond, avec cette différence que c'était une construction solide, embellie des plus riches ornements de l'architecture. Sa largeur était double de celle de l'orchestre; elle présentait trois portes; celle du milieu, ordinairement à plein cintre, s'appelait *aula regia*, la porte royale; elle conduisait au palais du principal personnage chez lequel le drame se passait. Les deux autres portes, plus petites et rectangulaires, portaient le nom d'*hospitales*, parce qu'elles servaient aux hôtes ou étrangers. Le mur de la scène d'Orange présente une sorte d'alcôve ou de renfoncement au milieu duquel s'ouvre la porte royale, et qui probablement avait pour but de renvoyer vers la *cavea* la voix des acteurs. Cette construction de la scène faisait retour sur les côtés pour circonscrire l'espace réservé à l'action, et sur ces ailes, appelées *versuræ*, étaient ouvertes deux autres portes, dont l'une était supposée conduire au port, et l'autre à la campagne.

Dans le principe, la scène n'avait d'autre ornement que ces colonnes, ces bas-reliefs, ces statues, qui étaient établis à demeure. Un artiste, nommé Agatharcus, conçut l'idée des décorations au temps d'Eschyle, et dans un savant commentaire il développa les principes qui avaient dirigé son travail. Ces premiers essais furent ensuite perfectionnés, soit par les efforts des successeurs d'Eschyle, soit par les ouvrages qu'Anaxagore et Démocrite publièrent sur les règles de la perspective. Les anciens avaient aussi poussé assez loin l'art du machiniste, mais la description de leurs machines théâtrales m'entraînerait dans une digression que les bornes de cet ouvrage me prescrivent d'éviter.

Le *postscenium*, ou παρασκήνια, était le derrière et les côtés extérieurs de la scène; c'était le lieu où les acteurs s'habillaient, et où se préparait tout ce qui était nécessaire aux représentations. Derrière le postscenium étaient ordinairement des portiques, des jardins, ou une place publique. Le rideau, *siparium* ou *aulæum*[1], paraît n'avoir été

1. On désignait par le mot *siparium* le rideau de la comédie, et par *aulæum* celui de la

usité que chez les Romains. Lorsque le spectacle commençait, au lieu de lever la toile, comme chez les modernes, on la descendait en la faisant entrer ou glisser par une coulisse dans l'*hyposcenium*. Ces rideaux peints représentaient en général des scènes historiques. Ovide, dans le 3e livre des *Métamorphoses*, dit :

Sic, ubi tolluntur festis aulœa theatris,
Surgere signa solent, primumque ostendere vultus,
Cætera paulatim; placidoque educta tenore
Tota patent, imoque pedes in margine ponunt.

Ainsi, lorsqu'au théâtre un rideau se déroule,
Des figures qu'il peint aux regards de la foule
Le visage, les bras, et le buste, et les pieds
S'élèvent par degrés, tour à tour déployés.

Les premières pièces de théâtre furent représentées à Rome l'an 391 de sa fondation (363 avant J.-C.), à la suite d'un vœu fait aux dieux pendant la peste qui avait ravagé Rome deux ans auparavant et coûté la vie à Camille, le vainqueur de Brennus[1].

Longtemps les théâtres, comme je l'ai dit, furent en bois et temporaires; les spectateurs étaient debout. Marcus Émilius Lépidus fut le premier qui fit bâtir un théâtre avec des siéges. Les plus magnifiques de ces constructions précaires furent les théâtres que Scaurus et Curion élevèrent vers la fin de la république. Scaurus, gendre de Sylla, y dépensa des sommes énormes; Curion, désespérant de le surpasser en magnificence, voulut se distinguer au moins par la singularité : il érigea

tragédie. Il paraît que le premier était un double rideau qui s'ouvrait en se tirant comme ceux de nos fenêtres; l'*aulæum* seul rentrait dans l'*hyposcenium*. Quelquefois aussi les deux sortes de rideaux étaient réunies, témoin ce passage d'Apulée : *Aulæo subducto et complicitis sipariis scena disponetur.* *Métam.* L. X.

1. « Ce fut durant cette peste qu'on introduisit à Rome les jeux scéniques, autre peste plus funeste encore, non pour les corps, mais pour les âmes. »

In hâc pestilentiâ scenicos ludos aliam novam pestem, non corporibus Romanorum, sed quod est multò perniciosius, moribus intulerunt.
Saint Augustin. *De civitate Dei.* L. III. c. 17.

Tertullien ne se déchaîne pas avec moins de violence contre l'introduction des jeux de la scène et de l'arène :

« Nous renonçons sans peine à vos spectacles ; pleins de mépris pour tout ce qui s'y passe, nous ne les réprouvons pas moins que les superstitions d'où ils tirent leur origine. Nous n'avons rien de commun avec les folies du Cirque, avec les impuretés du théâtre, avec les cruautés de l'arène, avec les vains exercices des athlètes. *Nihil est nobis cum insaniâ circi, cum impudicitiâ theatri, cum atrocitate arenæ, cum xysti vanitate.*
Apologet. XXXVIII.

deux théâtres adossés l'un à l'autre, qui, lorsque les représentations de la scène furent terminées, tournèrent sur pivot avec tous les spectateurs qu'ils contenaient, et, se réunissant, formèrent un amphithéâtre où furent livrés des combats de gladiateurs.

Déjà, en l'an de Rome 599 (155 avant J.-C.), le censeur Cassius avait entrepris d'élever un théâtre à demeure entre le *Lupercal* et le mont Palatin; mais l'austérité des mœurs romaines et la fermeté du consul Scipion Nasica s'étaient opposées à la construction de cet édifice [1]. C'était au grand Pompée qu'il était réservé de doter Rome de son premier théâtre de pierre, qui fut dédié l'an de Rome 699 (55 avant J.-C.) [2]. Il imita, dit Plutarque, le théâtre de Mitylène, mais sur une bien plus grande échelle, puisque le sien pouvait contenir quarante mille spectateurs.

Bientôt les théâtres se multiplièrent dans la métropole; la passion des jeux scéniques gagna les provinces, et il n'y eut plus une petite ville qui ne possédât un théâtre plus ou moins vaste selon sa population. Pompéi en eut deux que l'on désigne sous les noms de l'Odéon et du Grand Théâtre ou Théâtre tragique.

Odéon (Pl. U). Placé, suivant la prescription de Vitruve, dans le voisinage et à gauche du Grand Théâtre [3], l'Odéon était un édifice couvert destiné aux représentations musicales [4], aux répétitions dramatiques, aux concours poétiques et probablement aussi aux spectacles d'hiver [5]; celui de Pompéi [6], reconnu pour la première fois le 23 mars 1769 [7], ne fut déblayé que de 1793 à 1796; il pouvait contenir quinze cents spectateurs. Sur le mur qui le séparait du Grand Théâtre, on découvrit le 13 mai 1769 [8] une inscription qui a été remplacée par une

1. Velleius Paterculus. L. I, c. 15.

2. Ce théâtre ayant été incendié fut reconstruit par Claude.
Suétone. *Vie de Claude,* XXI.

3. *Exeuntibus e theatro sinistrâ parte Odeum.*
Vitr. L. V, c. 9.

4. De là son nom Ὠδεῖον, de ᾠδή, contraction de ἀοιδή, de ᾄδω, chanter.

5. « De peur que l'hiver les impudiques plaisirs ne fussent troublés par le froid. »
Ne hieme voluptas impudica frigeret.
Tertullien, *Apol.*, c. VI.

6. V. la vignette en tête du chapitre.

7. Pomp. Ant. Hist., I, 227.

8. *Ibid.*, I, 231.

copie, et qui fut trouvée répétée de l'autre côté de l'Odéon, le 29 août 1794 :

C. QVINCTIVS C. F. VALG.
M. PORCIVS M. F.
DVO VIR. DEC. DECR.
THEATRVM TECTVM
FAC. LOCAR. EIDEMQVE PROBARVNT.

« C. Quinctius Valgus, fils de Caius, et M. Porcius, fils de Marcus, duumvirs, ont fait faire le théâtre couvert par décret des décurions, et ceux-ci ont approuvé à ce travail [1]. »

L'Odéon est bâti en tuf de Nocera, mais les escaliers qui séparent les gradins avaient été faits de lave très-dure du Vésuve afin de présenter plus de solidité. Circonscrits dans un espace rectangulaire, les gradins ne purent avoir leur entier développement, et la moitié inférieure seule forme le demi-cercle complet, l'autre moitié est interrompue par la muraille à chaque extrémité.

Les places réservées, l'*ima cavea*, ne se composent que des quatre premiers gradins plus larges que les autres, auxquels on arrivait directement par l'orchestre. Au-dessus de cette *cavea* règne un large passage, une *précinction* qui n'en est séparée que par un petit mur qui sert de dossier au quatrième gradin, et se termine à chaque extrémité par une griffe ailée. Plus haut, à chaque bout du premier gradin de la seconde *cavea*, est une figure agenouillée qui porta un candélabre, un vase ou quelque autre ornement. La seconde *cavea* était composée de dix-sept gradins formés de blocs de lave comme la première, mais ayant à leur bord une corniche et sur leur plat un emplacement pour les pieds du spectateur du gradin supérieur, disposition particulière que nous retrouverons à l'amphithéâtre. Cette *cavea* est divisée par six escaliers répondant à autant de vomitoires placés au-dessus du dernier gradin et ouvrant sur un corridor auquel on parvenait par un double escalier. L'entrée de cet escalier se trouve dans un vaste passage qui, partant de la rue des Théâtres, desservait également le Grand Théâtre.

Aux côtés de la scène, et au-dessus de deux vomitoires conduisant à l'orchestre, sont les deux *podium* ayant derrière eux quatre gradins. On arrivait à chacun des *podium* par un petit escalier particulier ouvrant sur la scène. Le pavé de l'orchestre, composé des marbres

1. « On croit, dit Dyer (Pompeii, p. 210), que l'Odéon fut élevé peu de temps après la guerre sociale. » Il daterait ainsi d'environ 80 ans avant Jésus-Christ.

les plus précieux, fait contraste avec la construction généralement peu soignée et en matériaux grossiers du reste de l'édifice[1]; sur une large bande de *cipollino*, on y lit en grandes lettres de bronze incrustées :

M. OLCONIVS[2] M. F. VERVS II VIR. PRO LVDIS

« M. Olconius Verus, fils de Marcus, duumvirs en place de jeux[3]. »

La scène large de 17^{m},50 est assez bien conservée; seulement le mur qui séparait l'orchestre de la *platea* et qui était haut de 1^{m},52 fut renversé par une inondation dans la nuit du 2 au 3 septembre 1803[4].

Dans le grand passage dont nous avons parlé, le peuple qui attendait, *qui faisait queue*, avait gravé à la pointe un grand nombre d'inscriptions plus ou moins convenables, mais aujourd'hui presque toutes illisibles. Plusieurs d'entre elles sont des listes de gladiateurs dont les noms sont accompagnés d'un chiffre indiquant le nombre quelquefois incroyable de leurs victoires; il en est un qui est sorti vainqueur de cent cinquante combats[5]. Il est à remarquer que parmi ces noms, dont beaucoup sont barbares et appartiennent évidemment à des esclaves, se trouvent quelques noms d'ingénus ou au moins d'affranchis, tels que L. Sempronius, L. Petronius, L. Fabius, etc.

M. de Clarac a publié une autre inscription fort curieuse dans laquelle trois soldats indiquent la date d'une partie de débauche qu'ils firent ensemble. Cette date, précieuse sous plus d'un rapport, est celle du 15 des calendes de décembre de l'année du consulat de M. Messala et de L. Lentulus; elle se rapporte à l'an de Rome 751, trois ans avant notre ère; en même temps qu'elle sert à fixer les noms des deux consuls sur lesquels on n'était pas entièrement d'accord, elle prouve l'existence du petit théâtre de Pompéi plus de quatre-vingts ans avant la catastrophe qui détruisit la ville[6].

1. A l'époque de la découverte de ce pavé on avait commencé à le transporter à Portici, mais plus tard, le 23 avril 1795, ordre fut donné de le rétablir à sa place. POMP. ANT. HIST., II, 64.

2. Il est assez singulier que ce nom si souvent reproduit sur les murs de Pompéi se trouve écrit ici *Olconius* et non *Holconius*.

3. Voy. la note 2, page 227.

4. POMP. ANT. HIST., II, 64.

5. GARRUCCI. Inscriptions gravées au trait sur les murs de Pompéi.

6. Deux autres inscriptions ont une grande importance; l'une est relative au siége de Pérouse en l'an de Rome 713, et l'autre date du consulat d'Agrippa et de Taurus en 717. Ces inscriptions

Des *tessères* ou billets de spectacle trouvés dans l'Odéon ont soulevé de nouveau une question longtemps agitée par les antiquaires. L'entrée des théâtres était-elle entièrement gratuite? Il est certain qu'il n'en était pas ainsi en Grèce, où le prix ordinaire d'une place était d'une dragme, prix qui fut plus tard réduit à deux oboles[1]. Périclès, pour se rendre populaire, ordonna qu'on tirerait de la caisse publique une certaine somme allouée au *choragus* ou directeur pour l'indemniser des places occupées gratuitement par les citoyens pauvres. Chez les Romains, les places durent être gratuites, toutes les fois que les jeux étaient donnés au peuple par des magistrats ou des particuliers qui briguaient sa faveur; mais il paraît qu'il arrivait aussi parfois que les jeux étaient donnés par un entrepreneur, et c'était alors qu'un prix était perçu pour chaque place. Ceci explique ces trois passages, pièces les plus importantes du procès. Suétone dit dans la vie de Caligula : *Inquietatus fremitu* gratuita *in circo loca de mediâ nocte occupantium*[2]... « L'empereur, fatigué du tumulte que causaient ceux qui, dès le milieu de la nuit, s'emparaient *des places gratuites* du Cirque... »

Il y avait donc des places non gratuites.

On lit dans le prologue du *Pœnulus* de Plaute :

Servi ne obsideant, liberis ut sit locus,
Vel as pro capite dent : si id facere non queunt,
Domum abeant.....

« Que les esclaves n'assiégent pas les places; qu'ils les laissent aux hommes libres, ou qu'ils payent un as par tête; s'ils ne peuvent le faire, qu'ils retournent au logis. »

Enfin, dans le prologue de l'*Asinaria* du même auteur nous trouvons ces deux vers qui viennent encore à l'appui de notre opinion :

Face jam nunc, præco, omnem auritum poplum.
Age, nunc reside ; cave modo ne gratiis.

« Allons, héraut, dis au peuple d'être tout oreilles. Fort bien! A présent remets-toi à ta place et *n'oublie pas de te faire payer.* »

Les tessères étaient des espèces de jetons en os, en terre cuite, ou en bronze, portant, soit le nom de l'auteur de la pièce, soit l'indication

sont au nombre des plus anciennes à date certaine qui aient été découvertes à Pompéi. Une seule remonte à l'année 675 et au consulat de Lepidus et Catulus.

Garrucci. *Inscriptions de Pompéi.*

1. Démosth. *Olinth.*, III.
2. *Caligula.* C. XXVI.

de son titre ou celle de la place, quelquefois ces trois désignations. Deux des tessères trouvées à Pompéi représentent d'un côté une espèce d'édifice qui doit être le théâtre; on lit au revers sur l'une d'elles, découverte le 21 octobre 1760[1] : XII. ΑΙΣΧΥΛΟΥ ΙΒ. (D'Eschyle XII) ; sur l'autre : XI ΗΜΙΚΥΚΛΙΑ ΙΑ (Hémicycle XI)[2].



Tessères.

Voici une autre tessère dont l'inscription est plus complète et écrite en latin.



Tessère.

« 2e *Cavea*, 3e coin, 8e gradin. La *Casina* de Plaute. »

Les tessères avaient quelquefois des formes différentes ; on en conserve au musée plusieurs ayant la figure d'amandes ou de pigeons.

Au même musée sont deux statues en terre cuite un peu plus petites que nature, que Winckelmann mentionne dans le premier volume de son *Histoire de l'Art;* elles représentent un acteur et une actrice, et suivant les uns elles furent trouvées dans le vestibule de l'Odéon, et selon Finati dans une maison voisine.

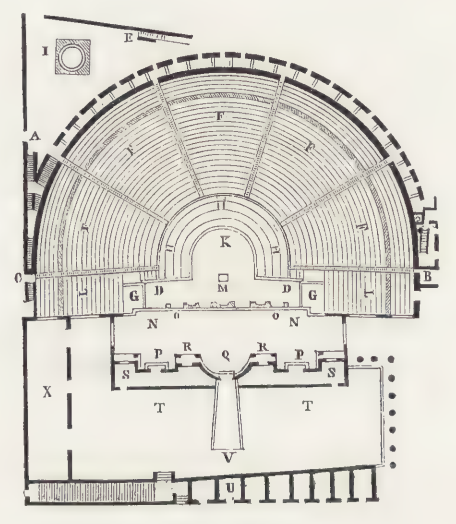
L'Odéon communiquait avec le Grand Théâtre par la galerie dont nous avons parlé.

Grand Théatre ou Théatre tragique (Pl. V). Cet édifice reconnu le 25 juillet 1764[3] ne fut déblayé que près de trente ans plus tard. En 1792 tous les travailleurs y furent réunis par ordre spécial du roi[4],

1. Pomp. Ant. Hist., I, 119.
2. IB et IA représentent en grec la valeur des chiffres romains XII et XI.
3. Pomp. Ant. Hist., I, 158.
4. *Ibid.*, II, 46.

et l'année suivante il était entièrement exhumé. Suivant l'usage généralement adopté par les Grecs et les Romains, il était adossé à une élévation qui, en économisant les frais de substructions, a permis de placer l'entrée principale A, à la hauteur de la seconde *précinction*, point d'où est prise notre vue[1].

Deux autres entrées B C, par des corridors voûtés, se trouvaient aux côtés de la scène et, venant aboutir dans l'orchestre aux points D D, donnaient accès aux gradins inférieurs au nombre de cinq, réservés aux personnages privilégiés. Chacun de ces corridors ou vomitoires avait un



Plan du grand Théâtre.

embranchement également voûté qui, passant sous les gradins, conduisait par six degrés à la hauteur de la première *précinction*, et à la seconde ou *media cavea*. Enfin un escalier placé à droite des gradins, au point E, permettait d'arriver directement à la *summa cavea* composée de quatre gradins seulement, exhaussés sur un mur d'environ 2 mètres, et aussi au sommet de l'édifice pour le service du *velarium*. Le mur supérieur n'a cessé de sortir de terre depuis la destruction de Pompéi, et il est inconcevable que, jusqu'en 1764, on n'ait pas eu la curiosité de rechercher à quel édifice il appartenait.

Cette partie du théâtre a été restaurée depuis sa découverte ; on a

1. PLANCHE VI.

rétabli jusqu'à l'une des poutres qui soutenaient le *velarium* et plusieurs des corbeaux et modillons qui les portaient [1].

On remarquera sur le plan la disposition tout exceptionnelle de la partie du monument réservée au public, de l'*amphithéâtre*, comme nous l'appelons à tort, de la *cavea*, comme eussent dit les Romains. Au lieu d'être un hémicycle parfait, ainsi que le veut Vitruve et que nous le présentent tous les théâtres antiques connus, celui-ci est en forme de fer à cheval ; son diamètre est de 68 mètres, et il pouvait contenir cinq mille spectateurs. Les gradins de marbre blanc étaient au nombre de vingt-neuf, partagés en trois étages par deux *précinctions*, divisées elles-mêmes par cinq escaliers, *itinera* ou *scalæ*, dont chaque gradin formait deux degrés, en cinq *cunei* ou coins F et en deux parties L qui ne peuvent mériter ce nom, étant de forme rectangulaire. Ces deux parties, qui se trouvent aux côtés de la scène et sur les reins des voûtes des deux *vomitoires*, complétaient les ailes du fer à cheval et se terminaient, dans leur partie inférieure, par deux tribunes réservées ou *podium* G, dans l'une desquelles on a trouvé les débris d'une chaise curule. Ce *podium* avait un superbe entablement en marbre dont une petite partie est conservée. Le premier ordre ou *ima cavea* H était, ainsi que je l'ai dit, composé de cinq gradins; le second en avait vingt et le troisième quatre seulement. Sur le marbre du premier gradin de la seconde *cavea*, on reconnaît encore les traces de lettres de bronze qui y étaient incrustées autour d'un espace vide, et formaient cette inscription :

M. HOLCO — NIO M. F. RVFO
II. VIR. I. D. — QVINQVIENS
ITER. QVINQ. — TRIB. M. A. P.
FLAMINI AVG. PATR. COL. D. D.

« A Marcus Holconius Rufus, fils de Marcus, duumvir chargé pour la cinquième fois de rendre la justice, quinquevir pour la seconde fois, tribun des soldats nommé par le peuple, flamine d'Auguste, patron de la colonie, par décret des duumvirs. »

Des traces encore visibles sur la pierre qui porte cette inscription font penser que les Pompéiens y avaient érigé un *bisellium* ou une statue en l'honneur de cet Holconius [2] auquel la ville devait plusieurs de ses

1. v. page 207.

2. Nous verrons qu'une statue érigée au même magistrat a été découverte depuis dans la rue

principaux monuments, ainsi que l'atteste une autre inscription placée sur la scène et que nous avons déjà citée :

MM. HOLCONI. RVFVS ET CELER
CRYTAM TRIBUNAL THEATRUM
S. P.
AD DECVS COLONIÆ.

« Marcus Holconius Rufus et Marcus Holconius Celer *ont érigé* à leurs frais une crypte, un tribunal et un théâtre pour l'ornement de la colonie. »

Nous avons décrit le tribunal (page 152). C'est dans la partie supérieure du théâtre et en dehors de l'hémicycle qne se trouve la crypte I, espèce de tour carrée en dehors et ronde en dedans, haute d'environ 4 mètres et large de $6^{m},70$; c'était un réservoir qui fournissait l'eau nécessaire à l'arrosement du théâtre. Il est difficile toutefois de nous rendre compte par quel procédé on pouvait élever l'eau à une si grande hauteur. Le théâtre étant découvert, on ne peut supposer que le réservoir ait été rempli par les eaux pluviales qu'on y aurait rassemblées ; cependant nous ne pouvons douter du témoignage de tous les auteurs antiques qui nous disent que, pour tempérer la chaleur, cette eau était répandue en pluie fine sur les spectateurs, et qu'on poussait même la recherche jusqu'à la parfumer avec des essences [1]. Cn. Pompée

des Holconius. — Une autre inscription sur marbre, trouvée dans le théâtre le 27 septembre 1792, fait mention d'un autre membre de la même famille.

M. HOLCONIO CELERI
D. V. I. D. QVINQ. DESIGNATO
AVGVSTI SACERDOTI.

« A M. Holconius Celer, duumvir chargé de rendre la justice, cinq fois désigné, prêtre d'Auguste. » POMP. ANT. HIST., II, 50.

1. On appelait ce raffinement de luxe *sparsiones*.

« Alors (au temps de Romulus) le voile n'était pas suspendu sur un théâtre de marbre, et le safran liquide ne rougissait pas encore l'avant-scène. »

Tunc neque marmoreo pendebant vela theatro,
Nec fuerant liquido pulpita rubra croco.
OVIDE. *Ars amandi.* L. I. v. 103 et 104.

Properce exprime la même pensée presque dans les mêmes termes :

« Alors des voiles suspendus n'ondoyaient pas au-dessus d'un théâtre, et dans les fêtes solennelles l'avant-scène n'exhalait pas les parfums du safran. »

Nec sinuosa cavo pendebant vela theatro ;
Pulpita solemnes non oluere crocos.
L. IV. *Carm.* I.

Dans ces deux passages, la partie est évidemment prise pour le tout. Le *pulpitum* n'était pas

fut le premier qui mit en usage ce moyen de rafraîchir le public[1].

Auprès de la crypte est, ainsi que je l'ai dit, une des principales entrées du théâtre, ouvrant sur le corridor voûté conduisant au sommet de la seconde *cavea* et portant la *summa cavea*. On arrivait à cette porte par le portique du Forum triangulaire.

Au centre de l'orchestre, c'est-à-dire de la partie K comprise entre les gradins inférieurs de l'avant-scène, s'élevait un piédestal M, dont il ne reste plus de trace et que quelques auteurs ont cru avoir été destiné à porter une statue, qui évidemment eût coupé le point de vue de la manière la plus désagréable. Nous devons plutôt y reconnaître la *thymèle*, ce petit autel sur lequel, ainsi que je l'ai dit, on sacrifiait à Bacchus au commencement du spectacle. Cet autel, il est vrai, n'existe point ordinairement dans les théâtres romains; mais nous ne devons pas oublier que Pompéi était une colonie grecque, une ville de la Grande Grèce qui dut conserver plus d'un souvenir, plus d'un usage de la mère patrie.

Le mur d'avant-scène ou *proscenium* O O s'étend entre D D et N N sur une largeur de 24m,30; il portait le plancher en bois N N ou *pulpitum*, formant l'avant-scène sur laquelle se tenaient les acteurs. Ce plancher étant détruit permet de voir aujourd'hui à découvert le dessous du *pulpitum* ou l'*hyposcenium*, lieu où se plaçaient les instruments propres à imiter le tonnerre, dans lequel rentrait le rideau d'avant-scène, et sur lequel enfin étaient ménagées les trappes pour les apparitions. Le mur d'avant-scène O O présente une niche semi-circulaire et six carrées que l'on peut supposer, avec quelque vraisemblance, avoir été destinées à contenir les musiciens quand ils n'étaient pas placés aux côtés de l'avant-scène sur le *pulpitum* lui-même. Ces musiciens non-seulement soutenaient la voix des acteurs[2] et des chœurs, mais, de même

seul arrosé de parfums, car Sénèque dit formellement que, par d'étroits tuyaux disposés avec art, on faisait monter à une hauteur considérable et retomber sur les spectateurs une suave rosée aromatisée de safran. »

« *Hodiè utrum tandem sapientiorem putas qui invenit quemadmodum in immensam altitudinem crocum latentibus fistulis exprimat.....* »

Epist. XC.

1. *Cneius Pompeius antè omnes aquæ per semitas decursu æstivum minuit fervorem.*

VAL. MAX. L. II, c. 4, § 6.

2. Cicéron fait ressortir avec sa finesse ordinaire le ridicule de cet accompagnement de flûte

que chez les modernes, ils jouaient pendant les entr'actes. Le premier acte du *Pseudolus* de Plaute se termine par ces mots :

« Pendant que je vais combiner mes fourberies, ce joueur de flûte vous divertira. »

Tibicen vos intereà hic delectaverit.

Enfin, au fond s'élève ce que les anciens appelaient proprement la scène P P, mais qui correspond à notre toile de fond, dont elle ne diffère qu'en ce qu'elle était d'une construction solide, richement décorée de colonnes, de marbres et de statues, mais restant constamment la même pour toutes les pièces que l'on représentait, sauf quelques décorations mobiles qu'on y ajouta plus tard, qu'on appelait *scena versilis* ou *trigones mobiles*, et qui tenaient lieu de nos coulisses.

La scène de Pompéi avait été dépouillée de tous ses marbres, et tout porte à croire que l'édifice, endommagé par le tremblement de terre de 64, était en réparation à l'époque de la catastrophe de 79. Elle présente les trois portes ordinaires; celle du milieu Q, ouverte suivant l'usage au fond d'un hémicycle, était l'*aula regia ;* les deux autres P P étaient les *hospitales*. Entre ces parties sont deux niches R R qui contenaient les statues de Néron et d'Agrippine.

Derrière la scène est le *postscenium* S S, lieu où se retiraient les acteurs ; enfin derrière celui-ci s'étend une vaste cour T T adossée au Quartier des soldats U, qui pouvait répondre à notre foyer des acteurs et dans laquelle on descendait par un plan incliné V, à la droite duquel est une grande salle X qui servait sans doute de magasin pour les accessoires.

Enfin, à gauche de la cour et près de l'entrée du grand corridor B, on voit dans la muraille la copie d'une inscription aujourd'hui au musée, qui nous apprend le nom de l'architecte :

MARTORIUS M. L. PRIMVS
ARCHITECTVS.

« Martorius Primus, architecte, affranchi de Marcus. »

Dans la partie de l'édifice qui communique au Forum triangulaire, on a trouvé quelques fragments de statues de marbre, une grande quan-

dans les scènes les plus pathétiques de la tragédie: «Puisque, dit-il, il récite de si beaux vers au son de la flûte, je ne vois pas de quoi il a peur. »

Non intelligo quid metuat cùm tàm bonos septenarios fundat ad tibiam.

Tuscul. L. 1, 44.

tité de bois carbonisé, des morceaux de draperies appartenant à des statues de bronze, un très-grand nombre de tuiles et d'inscriptions presque toutes frustes.

AMPHITHÉATRE. Les amphithéâtres destinés aux combats des gladiateurs et des bêtes féroces sont une invention romaine ; comme l'indique leur nom Ἀμφιθέατρον, ils se composent de la réunion de deux théâtres placés en face l'un de l'autre, et dont les deux orchestres réunis formaient l'arène. Nous avons dit, et l'on verra par une inscription de l'amphithéâtre de Pompéi [1], que ces monuments portaient aussi le nom de *spectacula*, lieu d'où l'on regarde, mot qui n'est que la traduction de l'expression grecque. Nous n'avons pas de données précises sur les premiers amphithéâtres qui furent construits à Rome; ils ne durent y être établis que lorsque les théâtres et les cirques ne suffirent plus aux plaisirs du peuple, quoique déjà ceux-ci eussent été ensanglantés par plus d'un combat. Rome dut à Statilius Taurus, ami d'Auguste, le premier amphithéâtre construit en pierres, dont les débris ont formé la petite éminence occupée aujourd'hui par la place de *Monte-Citorio*. Plus tard, Vespasien éleva ce prodigieux Colisée, le plus gigantesque de tous les travaux exécutés par les Romains, ce Colisée où pouvaient s'asseoir à l'aise quatre-vingt-sept mille spectateurs.



Vue extérieure de l'Amphithéâtre.

L'amphithéâtre de Pompéi est loin d'atteindre ces proportions colossales, mais tel qu'il était, il pouvait encore contenir vingt mille spectateurs, nombre bien considérable pour une ville de cet ordre. Placé

1. Voy. pages 108 et 230.

à l'angle S.-E. de l'enceinte de Pompéi, cet édifice, reconnu dès 1748, fut le premier qu'on entreprit de déblayer; mais depuis une partie avait été recouverte, et ce n'est que sous le règne de Ferdinand II qu'il a été entièrement dégagé. Dans l'introduction de cet ouvrage, nous avons raconté la querelle sanglante qui eut lieu dans cet amphithéâtre entre les Pompéiens et les Nucériens[1]; l'interdiction de jeux pendant dix ans, qui en fut la suite, et les cataclysmes des années 63 et 79, expliquent le triste état de l'édifice.

Nous ne répéterons pas les détails que nous avons donnés sur les combats de gladiateurs à l'occasion des bas-reliefs du tombeau de Scaurus (page 106); mais nous avons réservé pour les citer ici deux inscriptions lues, la première sur l'*album* de l'édifice d'Eumachia, la seconde sur le mur de la basilique où elle fut trouvée, le 6 octobre 1814; ce sont de véritables affiches de spectacle.

FAMILIA GLADIATORIA
VENATIO ET VELA.

« La troupe de gladiateurs, chasse et *velarium*. »

A. SVETTII CERII
AEDILIS FAMILIA GLADIATORIA PVGNABIT POMPEIS
PR. K. IVNIAS. VENATIO ET VELA ERVNT.

« La troupe de gladiateurs de l'édile Aulus Svettius Cerius, combattra à Pompéi la veille des calendes de juin; il y aura chasse et *velarium*[2]. »

Revenons à l'amphithéâtre témoin des jeux sanglants qu'annonçaient ces affiches. Il est formé de pierres de lave, et son architecture est à l'extérieur dénuée de tout ornement; nous verrons qu'à l'intérieur, au contraire, elle était plus soignée que dans la plupart des monuments de ce genre.

Pour diminuer les frais de construction, on avait bâti l'édifice dans une espèce de bassin creusé en partie de main d'homme, de sorte que l'arène se trouve beaucoup plus basse que le sol extérieur, qui atteint le niveau de la seconde *précinction*. Le plus grand diamètre de l'amphithéâtre est de 130 mètres; le plus petit de 102 mètres. La direction de

1. Voy. page 11.

2. Voir sur les inscriptions de ce genre trouvées en grand nombre à Pompéi la savante dissertation du P. Garrucci. *Bullettino archeologico napolitano,* nuova serie, n° 15. Février 1853.

l'ovale est du N. au S.; à ses extrémités se trouvent les deux entrées principales ouvrant sur l'arène; celle du nord seule y conduisait directement[1]; le passage au contraire qui se présente à l'extrémité méridionale de l'ellipse, s'il eût été continué en ligne droite, eût abouti aux remparts ; pour remédier à cet inconvénient, il tournait brusquement à droite sous les gradins et venait déboucher sous l'une des arcades tournées à l'ouest vers la ville.

Quarante autres arcades, dont plusieurs servaient de vomitoires et conduisaient au grand corridor circulaire sur lequel reposent les gradins, entourent l'édifice; par une disposition tout exceptionnelle elles sont surmontées d'un *deambulacrum*, large terrasse à laquelle on arrivait par cinq grands escaliers extérieurs. Là se trouve un nombre égal de petites arcades donnant accès au sommet de la troisième *cavea*, et qui portent sur leurs voûtes les loges des femmes, auxquelles conduisaient plusieurs escaliers.

A l'entrée du grand vomitoire du nord se trouvent à l'intérieur deux niches qui durent contenir des statues de magistrats municipaux, d'après les inscriptions qui se lisent au-dessous, à droite :

C. CVSPIVS C. F. PANSA PONTIF.
D. VIR I. D.

A gauche :

C. CVSPIVS C. F. PANSA PATER D. V. I. D.
IIII QVINQ. PRAEF. ID. EX D. D. LEGE PETRON.

Ces statues étaient protégées par des grilles de fer, et on voit encore sur la pierre les trous dans lesquels ces dernières étaient scellées.

Dans le pavé de lave du vomitoire, à gauche, sont espacées des pierres creusées en carré évidemment destinées à recevoir des poteaux soutenant une barrière; par ce moyen, lorsque la foule se pressait dans le vomitoire, un étroit passage restait libre entre la barrière et la muraille pour la circulation des employés de l'amphithéâtre et des soldats chargés du maintien de l'ordre.

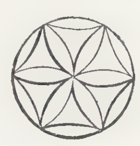
Ainsi que je l'ai dit, un grand corridor circulaire voûté, un *crypto-*

1. Voyez la lettre au commencement du chapitre.

portique, éclairé par des arcades et de nombreux soupiraux, s'étendait sous les gradins, et on y arrivait par les divers vomitoires [1].

On voit sur les murs de ce *crypto-portique*, de même qu'au théâtre, des inscriptions et des dessins, fruits du désœuvrement des spectateurs qui attendaient l'ouverture ou qui étaient venus y chercher un abri contre la pluie. Quelques-unes cependant font exception, car elles sont peintes en grandes lettres rouges sur des bandeaux blancs, et on y reconnaît encore des noms de magistrats parmi lesquels j'ai pu déchiffrer celui d'Holconius.

Sous le *crypto-portique* existent les escaliers conduisant à la première *cavea*, et ceux par lesquels on montait à la seconde. Ces derniers sont doubles et se trouvent dans un espace découvert qui, régnant tout autour de l'amphithéâtre, établissait une séparation absolue entre ces deux *caveæ*. Les clefs de voûte de deux arcades, ouvrant sur deux de ces escaliers doubles au S.-E. de l'arène, présentent les seules sculptures qui existent dans l'amphithéâtre ; l'une est une tête de *Mercure*, l'autre une *Victoire sur un char ;* toutes deux ornent les clefs des arcs et sont placées entre deux espèces de rosaces également sculptées [2].



L'arène était entourée d'un mur ou *podium* élevé d'environ 2 mètres ; celui-ci a été presque entièrement reconstruit, et l'appui en pierre qui le surmontait, et dans lequel était scellée la grille de fer qui protégeait les spectateurs, a été également remplacé ; on y a rétabli les inscriptions qui y étaient gravées en l'honneur des magistrats qui avaient concouru à l'achèvement ou à la restauration de l'amphithéâtre. Ces inscriptions se trouvent toutes dans le côté oriental de l'arène. Voici dans quel ordre elle se présentent à gauche lorsqu'on entre par le grand vomitoire du nord : elles sont placées sans doute en face de

1. Voy. la vignette à la fin du chapitre.

2. Cette figure se trouve souvent tracée au compas sur les murs de Pompéi et notamment sur ceux du grand Lupanar.

chaque partie de l'édifice rétablie ou construite par les magistrats qui y sont mentionnés[1].

M. PAG. AVG. F. PRO LUD. EX D. D.

« Le maître (*magister*) du faubourg Augusto-Félix, *au lieu de jeux,* par décret des Décurions. »

N. ISTACIDIVS II VIR I. D. PR. IV. LV. EX. D. D.

« N. Istacidius, Duumvir chargé de rendre la justice, *au lieu de quatre jeux,* par décret des Décurions. »

N. ISTACIDIVS N. F. II VIR PRO LVD. LVM. A. AVDIVS
A. F. RVFVS. II VIR PRO LVD. P. CAESETIVS
SEXT. CAPITO II VIR PRO LVD. LVM. M.
GANTRIVS M. F. MARCELLVS II VIR PRO
LVD. LVM. CVNEOS III F. C. EX D. D.

« N. Istacidius, fils de Nonnius, Duumvir, *au lieu de jeux et d'illumination;* A. Audius, fils d'Aulus, Duumvir, *au lieu de jeux;* P. Cæsetius Sextus Capito, Duumvir, *au lieu de jeux et d'illumination;* M. Gantrius Marcellus, fils de Marcus, Duumvir, *au lieu de jeux et d'illumination,* ont fait faire trois coins, *cunei,* d'après un décret des Décurions. »

MAG. PAG. AVG. PRO LVD. EX D. D.

« Le *maître* du faubourg Augusto-Félix, *au lieu de jeux,* par décret des Décurions. »

Au-dessus de la troisième de ces inscriptions en est une dernière gravée sur le plat de l'appui du *podium :*

L. SAGINIVS II VIR I. D. PR. L. EX D. D.

« L. Saginius, Duumvir chargé de rendre la justice, *au lieu de jeux,* par décret des Décurions[2]. »

La muraille du *podium* était ornée de peintures qui ont entièrement disparu ; elles offraient les combats d'un tigre contre un ours, d'un

1. Ces inscriptions ont été trouvées le 2 avril 1815.

2. Ces inscriptions présentent une énigme assez difficile à expliquer. Que veulent dire les mots PRO LVD. *pro ludis?* On a cru devoir traduire *pour les jeux,* et voir par conséquent dans l'inscription la mention de jeux célébrés dans l'amphithéâtre par certains magistrats. Cette interprétation eût été parfaitement acceptable si dans la troisième inscription on ne trouvait pas les mots PRO LVD. LVM. que le P. Garrucci lit *pro ludorum luminatione,* pour l'illumination des jeux, et M. Mommsen, *pro ludorum luminibus*, pour les lumières des jeux. Cette explication ne nous ayant pas paru complétement satisfaisante, nous avons consulté l'un de nos savants confrères, M. Léon Rénier, connu par les études spéciales qu'il a faites de l'épigraphie antique. Nos lecteurs seront heureux de trouver ici sa réponse, dont nous avons cru devoir adopter les conclusions si bien motivées :

« L'interprétation du P. Garrucci et celle de M. Mommsen, dit M. Léon Rénier, prouveraient, si l'on était forcé de s'y tenir, que l'on donnait des jeux à la lumière dans l'amphithéâtre de Pompéi, ce qui ne me paraît pas admissible. Voici comment j'interprète le passage de l'inscription : *Marcus* GANTRIVS, *Marci Filius,*

cerf contre une lionne, d'un ours contre un taureau, etc. Une d'elles, beaucoup plus curieuse, nous a été conservée par la gravure; elle paraît représenter les apprêts d'un combat de gladiateurs. On y voit un *laniste* ou maître des gladiateurs semblant donner des conseils à ceux qui vont combattre, pendant que deux autres gladiateurs assis attendent leur tour, et qu'un musicien s'exerce à sonner d'une de ces immenses trompettes recourbées dont la musique grossière animait les combattants.

Au milieu du côté occidental, ce même mur est percé d'une petite porte carrée, le *catabolus*, qui donnait entrée aux bêtes féroces renfermées dans les loges placées sous les gradins.

Au-dessus du *podium* s'élèvent les gradins divisés en trois étages ou *caveæ*. Dix-huit gradins composent l'étage supérieur, *summa cavea;* une *précinction* ou passage le séparait de l'étage intermédiaire, la *media cavea,* formé de douze gradins. Par une disposition que je n'ai trouvée dans aucun autre amphithéâtre, le gradin supérieur de cette *cavea* était à dossier et se terminait à chaque escalier par un bras taillé dans la pierre, de manière à présenter l'aspect d'une suite de larges canapés.

Ainsi que je l'ai dit, cette *cavea* était entièrement séparée de la

MARCELLVS *duum*VIR PRO LVD*is*, LV*Minatione*, CVNEOS III F*aciendos* C*uravit* EX D*ecreto* D*ecurionum*. PRO LV D*is*, LV*Minatione;* c'est-à-dire *au lieu des jeux et de l'illumination*, qu'il devait donner à l'occasion de son élection aux fonctions de Duumvir. L'ellipse de la conjonction *et* n'a rien qui doive nous surprendre; elle était de règle dans le style épigraphique (Voy. Morcelli, *De Stylo inscr.*, p. 4486, id. Rom.). Les honneurs municipaux se payaient ordinairement par des jeux, des spectacles, des distributions de sportules, etc., dépenses improductives que l'on échangeait quelquefois, comme ici, contre d'autres dépenses équivalentes dont le résultat devait être plus durable. Dans une inscription de Djemilah (l'ancienne *Colonia Cuiculitanorum*) que j'ai publiée dans un mémoire qui fait partie du dernier volume de la Société des antiquaires de France, on voit un magistrat de cette ville élever une basilique *au lieu* d'un spectacle de gladiateurs qu'il devait donner. On pourrait citer beaucoup d'exemples analogues.

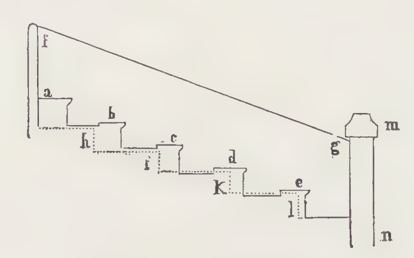
« Les interprétations du P. Garrucci et de M. Mommson sont tout à fait conjecturales; la mienne s'appuie sur deux exemples qui me paraissent concluants. Le premier m'est fourni par une inscription de Rome publiée par Fabretti, *Inscript. Domestic.*, p. 243, n. 656, et par Orelli, p. 3324, laquelle se termine ainsi POPVLO VISCERATI*onem* GLADIATORES DEDIT LVMINA*tionem* LVDOS I*unoni* S*ospitæ* M*agnæ* R*eginæ* SOLVS FECIT.

« Le second se trouve dans uné inscription du recueil de Muratori, pl. 652, n. 6, dans laquelle on lit :

..... VS. SPORTVLAS ITEM POPVLO FIERI ET
..... PVERIS NVCES SPARGI DIE *Suprà Scripto* ET
LVMINATIONE.

« Cette dernière inscription est une inscription funéraire dans laquelle il n'est question ni de jeux ni de spectacles, c'est ce qui me fait penser que dans celles de l'amphithéâtre de Pompéi il n'y a pas de connexité entre les mots LVD et LVM ; ces mots désignent deux spectacles différents que les nouveaux magistrats devaient donner au peuple, et dont un décret des Décurions les avait dispensés en leur imposant l'obligation d'appliquer à la construction de l'amphithéâtre une somme au moins équivalente à celle qu'ils avaient ainsi économisée. »

cavea inférieure, l'*ima cavea*, par le passage découvert contenant les escaliers. Il serait impossible, sans le secours d'une coupe, de faire comprendre la disposition des gradins de cet étage inférieur. Il se compose, aux deux extrémités, de cinq gradins *a b c d e*, semblables à ceux des autres *caveæ* de l'amphithéâtre, c'est-à-dire hauts de 0^{m},37, larges 0^{m},82 et creusés légèrement au fond afin que les pieds des spectateurs ne pussent pas incommoder les personnes assises sur le gradin inférieur. Cette précaution n'existe dans aucun autre amphithéâtre, non plus que la moulure qui décore le bord des gradins et leur donne une élégance à laquelle on n'est point habitué.



Coupe de la première Cavea.

Au milieu de chacun des deux grands côtés de l'amphithéâtre est un vaste espace fermé à chaque extrémité par un petit mur à hauteur d'appui *f g*, perpendiculaire au *podium m n*. Cet espace ne contient que quatre gradins *h i k l* au lieu de cinq. Ceux-ci n'ont que 0^{m},35 de hauteur, mais ils sont plus profonds que les autres de 0^{m},08 et n'ont point de moulures. Il est certain que ces gradins réservés aux vestales, aux magistrats et autres personnages considérables, étaient couverts de tapis sur lesquels on posait des coussins, des chaises et des *bisellium*.

Les *caveæ*, suivant l'usage, étaient divisées en coins, *cunei*, par de nombreux escaliers qui, rayonnant autour de l'arène, aboutissaient aux portes donnant sur la galerie extérieure ou *deambulacrum*.

Deux *cunei* entiers ont été restaurés au N.-E., et on les voit aujourd'hui tels qu'ils étaient au temps où venaient s'y asseoir les habitants de Pompéi et de Nuceria.

Citons encore, en terminant la description de ce monument, des inscriptions[1] qui sont répétées sur deux pierres déposées sur le sol, l'une

1. Ces inscriptions ont été trouvées à la fin de 1815.

près de la grande porte méridionale de l'amphithéâtre, l'autre près de l'un des vomitoires qui regardent la ville du côté du couchant.

C. QVINCTIVS C. F. VALGVS
M. PORCIVS M. F. DVO VIR.
QVINQ. COLONIAE HONORIS
CAVSSA SPECTACVLA DE SVA
PEQ. AG. COER. ET COLONIAE
LOCVM IN PERPETVOM DEDER.

« C. Quinctius Valgus, fils de Caius, et M. Porcius, fils de Marcus, Duumvirs quinquennals, ont construit à leurs frais l'amphithéâtre (*spectacula agenda curaverunt*) pour l'embellissement de la colonie, et en ont donné l'emplacement à perpétuité. »

Cette inscription, rapprochée de celles que nous avons déjà données, est d'une grande importance en ce qu'elle nous fait connaître les auteurs et l'époque de la fondation de l'amphithéâtre que les divers magistrats mentionnés dans les inscriptions du *podium* ne firent que terminer, en construisant quelques *cunei* du côté oriental. Le P. Garrucci suppose avec toute vraisemblance que, commencé par Valgus et Porcius, l'édifice fut achevé par leurs successeurs et par les *maîtres* du faubourg Augusto-Félix, qui voulurent contribuer à une dépense dont devaient profiter également leurs administrés. Or le faubourg Augusto-Félix n'existait pas avant l'envoi d'une compagnie de vétérans à Pompéi par Auguste, l'an de Rome 747 : la construction de l'amphithéâtre ne peut donc être antérieure à cette époque, et le P. Garrucci (*Questioni Pompeiane*) a prouvé d'une manière positive qu'elle lui est peu postérieure.



Corridor de l'Amphithéâtre.



TYP. J. CLAYE.

PORTE D'HERCULANUM A POMPÉI.



Murailles de Pompéi, près la porte d'Herculanum.

CHAPITRE VII

MURAILLES ET PORTES



Intérieur de la Porte de Nola.

A nécessité de défendre leurs demeures contre les attaques incessantes des peuples voisins dut se faire sentir dès que les hommes se réunirent dans des villes. Les murailles, les remparts, furent donc les premières constructions monumentales qu'ils érigèrent, et leur destination même exigea une solidité qui, à moins de causes particulières de destruction, leur a permis de traverser les siècles dans un état de conservation qu'on demanderait en vain à des édifices élevés à des époques bien moins reculées; c'est ainsi que les murailles de Mycènes, de Tirynthe et d'Orchomène sont restées les plus anciens mo-

numents de la civilisation grecque[1], et qu'en Italie les antiques enceintes d'Arpinum, de Préneste, de Signia, de Norba, de Ferentinum, de Falerie et tant d'autres ont survécu au dernier édifice des villes qu'elles protégeaient. On ne doit donc pas s'étonner que les murailles de Pompéi, malgré toutes les causes de destruction qui semblent s'être réunies contre elles, soient parvenues jusqu'à nous en grande partie, et qu'aux côtés du nord et de l'est on puisse encore parcourir leurs terrasses comme le faisaient les contemporains de Salluste, de Pansa et de Diomède.



Murs de Tirynthe.

Leur construction première remonte au temps des Osques, ainsi que l'attestent leur appareil et les inscriptions qu'on y lit tracées dans les plus anciens caractères grecs. A l'époque de la guerre sociale[2], on augmenta ces fortifications; mais la ville, forcée trois ans plus tard de se soumettre à Sylla, fut démantelée par ses ordres, et reçut une colonie romaine. Quand vers l'an 50 avant Jésus-Christ éclata la guerre civile occasionnée par la rivalité de César et de Pompée, l'enceinte de Pompéi fut remise à la hâte en état de défense; enfin, la longue paix dont jouit l'empire à partir du règne d'Auguste ayant rendu les remparts inutiles, toute la partie qui regardait la mer fut démolie et remplacée par des habitations; le reste ne fut plus entretenu, et le tremblement de terre de 63 avait ajouté encore à son délabrement, quand le tout disparut dans la catastrophe de 79.

1. Les murs de Tirynthe remontent à plus de 1700 ans av. J.-C.
2. 91 ans av. J.-C.

La première découverte des murailles de Pompéi date de novembre 1786, mais cette enceinte entièrement reconnue et en grande partie déblayée sous le règne de Murat, de 1812 à 1814, n'a été achevée de découvrir que par le gouvernement napolitain en 1851; elle forme un ovale s'étendant de l'est à l'ouest sur un diamètre de 936 mètres; le petit diamètre du nord au sud est de 591 mètres, et la circonférence totale est d'environ 2,600 mètres. Suivant les principes indiqués par Vitruve, le rempart est en grande partie curviligne, et ne présente aucun angle saillant[1]. Il se compose d'un terre-plein terrassé, compris entre deux murs, et formant avec ceux-ci une épaisseur de $4^{m},55$. Le mur extérieur, dont la hauteur varie de 8 à 10 mètres, selon les inégalités du sol, repose sur une base formée de quatre ou cinq assises placées légèrement en retraite les unes sur les autres, de manière à former talus[2]. Ces assises inférieures sont formées de gros blocs de *pépérin*[3], d'un à deux mètres de longueur sur $0^{m},55$ d'épaisseur, placés à joints verticaux, assemblés sans mortier et s'emboîtant souvent les uns dans les autres. La haute antiquité de ces constructions est encore attestée par les

lettres osques que portent un grand nombre de pierres et qui durent servir d'indication aux ouvriers. Ces lettres avaient été gravées avant que les pierres fussent mises en place; aussi les trouve-t-on tracées en tous sens, debout, de côté, et même quelquefois à l'envers.

La partie supérieure de la muraille est également inclinée en arrière; l'analogie frappante de son appareil avec celui de l'*Agger* de Servius Tullius à Rome semble indiquer qu'il date de la même époque, c'est-à-dire du milieu du VIe siècle avant J.-C.

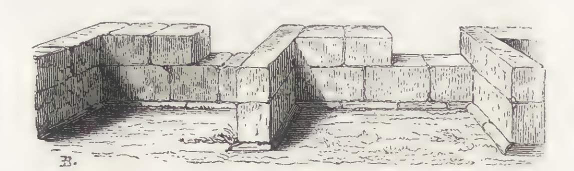
En haut du talus extérieur règne une plate-bande, au-dessous de

1. « La figure d'une place ne doit être ni carrée, ni composée d'angles trop avancés; mais elle doit faire simplement une enceinte, afin que l'on puisse voir l'ennemi de plusieurs endroits; les angles avancés ne sont pas propres à la défense et sont plus favorables aux assiégeants qu'aux assiégés. » VITR., L. I, c. 5.

2. Une des parties les mieux conservées de ces murailles est attenante à la porte d'Herculanum. Voy. la vignette en tête du chapitre.

3. Pierre grossière de nature volcanique et de couleur grise.

laquelle s'avancent de nombreuses gargouilles, et que surmonte une rangée de créneaux, *pinnæ*. Ces créneaux, par une disposition toute particulière, présentent à l'intérieur un appendice faisant retour en équerre et protégeant le côté gauche des combattants.



Créneaux.

Le mur intérieur, suivant un usage qui se conserva longtemps en Orient où il fut retrouvé par les croisés, surpassait le premier d'une hauteur d'environ $2^{m},60$. Dans les parties regardant le nord et l'ouest, il était renforcé du côté de la ville par de nombreux contre-forts. Cette portion de la muraille, qui est surtout bien conservée entre la tour qui fait face à la rue de Mercure et la tour suivante en allant vers la porte du Vésuve[1], paraît, ainsi que les créneaux, appartenir à une époque plus récente et où l'art de la construction était plus avancé, probablement au temps de la guerre sociale; en effet, elle offre cet appareil appelé *Isodomum*, usité dans les derniers temps de la République romaine et formé de parallélipipèdes d'assez grande dimension régulièrement superposés à sec, pleins sur joints. Cette seconde rangée de créneaux, placée sur la muraille intérieure, semblerait n'avoir été qu'un ornement sans utilité; mais il paraît prouvé, par le témoignage des auteurs anciens, qu'en temps de siége on établissait derrière elle des plates-formes en charpente qui recevaient aussi des combattants. On montait sur les remparts par de larges escaliers à degrés très-hauts et très-étroits; le mieux conservé est celui qui existe près de la porte d'Herculanum (Pl. 20).

Démantelées, ainsi que je l'ai dit, au temps de Sylla, les murailles furent réparées à l'époque de César et de Pompée; on reconnaît facilement la précipitation qu'on mit à ces travaux; les brèches furent simplement fermées à l'aide de cette maçonnerie grossière que les Romains

1. A partir de ce point la muraille disparaît, et l'enceinte n'est plus marquée que par un fossé moderne; on la retrouve en approchant de la porte de Nola.

appelaient *Opus incertum*, mélange de pierres et de briques informes noyées dans un bain de mortier [1]. A la même époque furent élevées les



Escalier des Murailles.

neuf tours qui partagent encore l'enceinte en courtines dont la longueur varie de 80 à 480 pas, selon sans doute que le terrain offrait plus ou moins de difficultés à l'approche des machines de guerre [2]. La plus complète de ces tours est voisine de la porte d'Herculanum; sa muraille, d'environ 1 mètre d'épaisseur, est formée d'un noyau d'*opus incertum*, revêtu d'un parement formé de petits cubes de tuf et quelquefois de briques, que recouvre un enduit de stuc. Sur celui-ci, mais seulement sur les côtés, on a tracé des refends imitant l'appareil des murailles; la face qui regarde la campagne est restée lisse.

Les tours sont quadrangulaires, contrairement aux prescriptions de Vitruve [3]; elles ont 8 mètres de large sur 9^{m},75 de profondeur, et forment une saillie de 2^{m},25 en avant de la muraille. Elles renferment trois étages superposés; au rez-de-chaussée, une poterne ouvrait sur la campagne; le premier étage était percé de meurtrières pour la défense;

1. Voy. la vignette en tête du chapitre.

2. « Par le moyen de tours placées dans le rempart assez près les unes des autres, les murailles des anciens présentaient des parties saillantes et rentrantes. Si les ennemis veulent appliquer des échelles ou approcher des machines contre une muraille de cette construction, on les voit de front, de côté et presque par derrière, et ils sont ainsi exposés de toutes parts aux projectiles de la place. » VEGÈCE, *Rei milit.*, L. IV, c. 2.

3. « Les tours doivent être rondes ou à plusieurs pans, car celles qui sont carrées sont bientôt ruinées par les machines de guerre, et les béliers en rompent aisément les angles; tandis que dans la forme ronde, les pierres taillées comme des coins résistent mieux aux coups qui ne peuvent que les pousser vers le centre. VITR., L. I, c. 5.

le second était de niveau avec le terre-plein des courtines et communiquait avec lui par des arcs; enfin sur sa voûte était une terrasse protégée par des créneaux. On arrivait aux divers étages par un escalier placé à la partie postérieure de la tour.

Il n'y a point d'apparence qu'au pied des remparts il ait jamais existé de fossés, et c'est à tort que quelques auteurs ont supposé qu'ils avaient pu être comblés par ordre de Sylla, ou par l'éboulement d'anciennes murailles.

L'enceinte de Pompéi était percée de sept portes qui ont reçu les noms de portes de *Capoue*, du *Sarnus*, du *Vésuve*, de *la Marine*, de *Stabia*, d'*Herculanum* et de *Nola*. Il ne reste rien des deux premières, et un pan de muraille indique seul l'emplacement de la porte du Vésuve. Toutes les portes étaient de construction romaine, à l'exception de celles de Nola et de Stabia.



Porte de la Marine.

La PORTE DE LA MARINE, voisine de la station du chemin de fer et par laquelle on pénètre aujourd'hui dans Pompéi, est un passage montant, voûté et pavé, de 23 mètres de long sur 5^{m},35 de large et environ 8 mètres de hauteur; il est percé au milieu de grands magasins antiques [1] et surmonté de constructions modernes.

A gauche de la voûte principale est un second passage réservé aux

1. Dans ces magasins que l'on restaure sera installé incessamment un nouveau musée qui ajoutera à l'intérêt déjà si puissant qu'offrent les ruines de Pompéi.

piétons, large seulement de 1m,72 et haut de 4 mètres. Celui-ci rachète le plan du pavé incliné réservé aux chars par une suite de degrés aboutissant à un trottoir horizontal qui ne se réunit à la rue passant sous la grande voûte qu'à son extrémité. Les murs sont en *opus reticulatum*, preuve de leur construction romaine.

L'entrée de la grande arcade présente dans le sol une grosse pierre saillante sur laquelle venait battre la porte, mais qui ne conserve aucune trace de verroux, et aux côtés les deux pierres qui portaient les pivots sur lesquels elle roulait. Dans la muraille sont les deux trous de la barre, *Repagulum*[1] ou *Sera*[2] qui la tenait fermée.

C'est à droite, avant de pénétrer sous la voûte, que l'on voit le *laraire* dont nous avons donné le dessin[3]; ses murs de stuc sont bien conservés, mais ne paraissent pas avoir eu d'autre ornement que des peintures aujourd'hui disparues.

La Porte de Stabia n'a été mise à découvert qu'en 1851; elle est de construction très-ancienne et flanquée de fortes murailles composées de grands blocs de pierres du Sarno assemblées sans ciment, entre lesquelles passe une voie de largeur médiocre, n'ayant de trottoir que d'un seul côté. Cette porte ne fermait pas par une herse, et l'on y voit, comme à celle de la Marine, les dés en pierre qui recevaient les pivots de ses deux battants. Dans un angle du passage est implantée dans le sol une pierre de travertin portant une inscription osque qui a beaucoup exercé la sagacité des antiquaires napolitains et donné des renseignements curieux sur la topographie et la voirie de Pompéi. Voici comment elle a été interprétée par le savant archéologue Quaranta :

« Les édiles Publius Sittius, fils de Marcus, et Numerius Pontius, fils de Publius, ont déter-

1. « Ensuite ayant arraché les barres et brisé les portes, ils s'efforcèrent de soulever la statue (*d'Hercule à Agrigente*) et de l'ébranler avec des leviers. »

Postea convulsis repagulis, *effractisque valvis, demoliri signum ac vectibus labefactare conantur.*
Cicéro, *In Verrem*, L. IV. *de Signis*, 43.

Festus, v° *Repagulum.*

2. « La barre que l'on ôte pour ouvrir les portes. »

Sera, *quâ remotâ fores panduntur.*
Varr., *De ling. lat.*, L. VII, 108.

« Mets la barre, enferme. Mais qui gardera les gardiens? »

Pone seram, *cohibe. Sed quis custodiet ipsos*
Custodes? Juvénal, *Sat.* VI, 348.

3. Page 80.

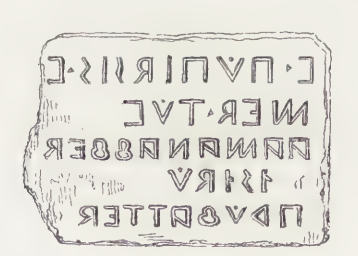
miné les limites de cette rue et les ont fixées à dix pieds devant la porte de Stabia. Ils ont aussi fixé les limites de la *via Pompeiana* à trois pieds en avant de l'enceinte de Jupiter Meilichius [1]. Ces rues ainsi que la *via Giovia* et la *via Decumana* ont été faites par les esclaves publics de Pompéi sous la direction des inspecteurs des rues, et les mêmes édiles ont approuvé ces travaux. »

A gauche de la porte de Stabia est une fontaine surmontée d'une tête de Méduse.

Les deux dernières portes, celles d'Herculanum et de Nola, sont encore plus dignes de l'attention des voyageurs.

PORTE DE NOLA [2]. Cette porte, située au côté N.-E. de la ville, à l'extrémité de la rue de Nola, est, comme la porte des Lions à Mycènes [3], placée en retraite au fond d'un passage protégé par deux fortes murailles construites en très-grand appareil, pleins sur joints.

A en juger par cette disposition, elle devait remonter à une haute antiquité. Elle était double, ce qui forçait l'ennemi à franchir l'étroit passage qui conduisait d'une porte à l'autre en restant exposé sans défense aux projectiles des assiégés, comme nous le verrons aussi à la porte d'Herculanum. L'avant-porte n'existe plus, et la seconde, construite en blocs de pierre de grand appareil, présente du côté de la ville [4] des restaurations en briques qui datent évidemment de l'époque romaine. Du même côté, près d'une tête fort dégradée qui forme la clef de l'arc et qui doit être regardée comme une des plus anciennes sculptures de



Pompéi, on avait encastré une inscription osque que M. de Clarac [5] a traduite ainsi :

« Caius Popirius, fils de Caius, Meddixtucticus [6], a rétabli cette porte et l'a consacrée à Isis. »

1. Μειλίχιος, doux, gracieux, favorable.
2. Voy. la vignette à la fin du chapitre.
3. E. BRETON. *Athènes*, p. 356.
4. Voy. la lettre en tête du chapitre.
5. POMPÉI, in-8°, 1813.
6. Nous avons déjà dit que, chez les Osques, le *Meddixtucticus* était le premier des magistrats municipaux.

De là le nom de *Porte d'Isis* donné parfois à cette entrée de Pompéi; « mais, dit Dyer[1], cette erreur un peu comique provient de la mauvaise traduction des deux derniers mots *Isidu pruphatted,* qui n'ont aucun rapport avec Isis et signifient seulement *et l'a approuvée.* » Nous avons eu déjà l'occasion de citer plusieurs inscriptions latines où se retrouve cette formule : *eidem que probarunt*[2].

La porte extérieure avait 4m,40 de largeur; elle était à 7m,50 en avant de la porte intérieure; celle-ci n'a qu'une seule arcade, large de 3m,30, haute de 7 mètres et profonde de 5m,50; elle est construite en briques, en blocage et en blocs de travertin, le tout revêtu de stuc. On voit au seuil la pierre sur laquelle battait la porte. Sous la voûte, au côté gauche, en sortant, règne un trottoir qui se continuait contre la muraille de ce côté, mais qui n'existe pas à droite. Le pavé en blocs polygonaux est profondément et presque régulièrement sillonné d'ornières parallèles, creusées par les roues des chars.

PORTE D'HERCULANUM[3]. Cette porte, découverte de 1763 à 1769, est d'une construction beaucoup moins ancienne que celle des premières murailles de Pompéi, et date évidemment du temps des Romains; elle présente une grande arcade flanquée de deux plus petites destinées aux piétons. Cette arcade a 4m,30 de largeur, et sa hauteur, lorsqu'elle avait encore sa voûte, dut être de 6m,66; elle était fermée par une herse[4] dont on voit encore les coulisses dans les pieds-droits de la porte du côté de la campagne. Ces coulisses sont intérieurement revêtues de stuc, ce qui paraît assez mal approprié à leur destination, car ce revêtement peu solide devait être en peu de temps totalement détruit par le frottement de la herse. Les petites arcades, larges de 1m,33, n'ont conservé de leurs voûtes que les arcs des entrées et quelques-uns des arcs-doubleaux à l'intérieur; leur hauteur est de 2m,90 du côté de la

1. POMPEII, p. 66.
2. V. entre autres l'inscription de l'Odéon, p. 214.
3. V. PL. VII.
4. Ces herses, dont nous avons déjà vu un exemple à la basilique, page 140, portaient chez les Grecs les noms de Καταράκτοι ou Ἐπιῤῥάκτοι, et chez les Romains ceux de *portæ pendulæ* ou *recidentes,* et aussi de *cataractæ.*

« Les anciens, dit Végèce, ménageaient devant les portes un réduit à l'entrée duquel était une herse, *cataracta,* suspendue avec des cordes ou des chaînes de fer; et si les ennemis s'avisaient d'entrer, la herse tombait sur eux, les enfermait et les livrait aux assiégés. »

Rei milit., L. IV, c. 4.

ville et de $3^{m},25$ à l'extrémité opposée, le sol étant incliné du dedans au dehors; elles avaient des portes, et non des herses, ainsi que le témoignent les trous dans lesquels tournaient les pivots. Les trois arcades ouvraient sur un passage long de $18^{m},10$, au fond duquel elles étaient répétées. Ces arcades intérieures étaient toutes trois garnies de portes. Le passage du milieu était découvert, de façon que, lorsque la herse était forcée, la seconde porte pouvait encore être défendue par des combattants placés sur les terrasses qui couvraient les passages latéraux. La porte d'Herculanum est construite en briques et en moellons posés par assises alternatives et revêtues d'un beau stuc blanc. Au dehors de la ville, ce revêtement servait d'*album*, à en juger par la quantité d'inscriptions qu'on y trouva; malheureusement la plupart étaient illisibles. A l'époque de la découverte, Winckelmann put constater que ces inscriptions avaient été tracées par-dessus d'autres qui s'y trouvaient antérieurement, et sur lesquelles on n'avait fait que passer une légère couche de blanc.



Extérieur de la Porte de Nola.



TYP. J. CLAYE.

MAISON DU POÈTE.



Maison de Lucretius.

CHAPITRE VIII*

MAISONS ET BOUTIQUES



Enseigne d'un Marchand de vin.

On pénètre aujourd'hui dans les fouilles par la porte de la Marine (p. 236) voisine, ainsi que nous l'avons dit, de la station du chemin de fer et par la rue du même nom qui, séparant la basilique du temple de Vénus, conduit au Forum. Depuis la porte de la Marine jusqu'à la basilique, cette rue est rétrécie à droite par un grand mur bâti après coup sur son pavé même dont il recouvre près

* Avis essentiel. Ce chapitre étant, ainsi que nous l'avons annoncé, destiné à servir d'itinéraire, nous y rappellerons tous les monuments à mesure que nous les rencontrerons, renvoyant

d'un tiers; ce mur est pourtant antique, car il est construit en *opus reticulatum*. Du côté opposé, la rue de la Marine, dont le pavé vers le Forum est un des plus réguliers de Pompéi, est dominée par une sorte de terrasse portant des boutiques et des maisons en avant desquelles régnait un portique continu dont une partie des piliers est conservée. Le trottoir présente un des exemples de pavage en petits galets dont nous avons déjà parlé. Nous réservant d'étudier ces maisons à leur tour, nous commencerons la visite de Pompéi par un coup d'œil sur l'ensemble du Forum, et l'examen des divers monuments qui l'entourent[1].

Forum (Page 118).
École publique (Pl. J, p. 123).
Album (Pl. 1, p. 34).
Édifice d'Eumachia (Pl. K, p. 124).
Temple de Mercure (Pl. G, p. 65).
Curie (Pl. L, p. 131).
Panthéon ou Temple d'Auguste (Pl. H, p. 69).

En face des boutiques qui font partie de cet édifice et ouvrent sur la rue des Augustals, on voit, au fond d'une habitation, une peinture bien conservée, représentant dans le bas le *serpent symbolique*, au-dessus le *sacrifice d'un porc*, et plus haut encore *Jupiter et Junon*.

Grand Arc de Triomphe (Pl. 2, p. 133).
Temple de Jupiter (Pl. E, p. 54).
Pœcile (Pl. M, p. 137).
Mesures publiques (Pl. 3, p. 137).
Temple de Vénus (Pl. F, p. 58).
Basilique (Pl. N, p. 138).
Tribunaux (Pl. O, p. 145).
Arc de Triomphe (Pl. 4, p. 147).

à la page où se trouve leur description. Le voyageur devra exiger du *Cicerone* qu'il lui fasse suivre rigoureusement cet itinéraire; cependant, s'il ne doit faire à Pompéi qu'une seule visite, il pourra omettre les édifices moins importants qui seront indiqués par un *.

1. Les lettres et chiffres qui suivent la désignation de chaque monument se rapportent au plan général.

Traversant le Forum dans toute sa longueur, du sud au nord, on trouve à gauche du perron du temple de Jupiter :

Petit Arc (Pl. 5, p. 135).

Latrines publiques (Pl. 6, p. 135).

* Prison (Pl. 6, p. 135).

Porte du Forum (Pl. 7, p. 135).



Boutique du marchand de lait et École des Gladiateurs.

En face de cette porte, de l'autre côté de la rue des Augustals, est l'

École des Gladiateurs (Pl. 9). C'est une boutique à laquelle on donne sans raison suffisante ce nom emprunté à une enseigne peinte sur son mur extérieur, découverte le 12 avril 1817, et offrant un combat de gladiateurs [1], nom d'autant plus mal trouvé que la boutique est fort petite et bien peu propre à l'exercice de l'escrime. Ne serait-ce pas plutôt le bureau d'un *lanista* [2], entrepreneur de jeux de l'amphithéâtre ? L'en-

1. Cette enseigne rappelle les vers d'Horace :

..... Contento poplite miror
Prœlia, rubricâ picta aut carbone; velut si
Re verâ pugnent, feriant, vitentque moventes
Arma viri.....

L. II, *Sat.* 7, v. 71 et suiv.

Dans la rue en passant quelquefois je m'amuse
A regarder l'enseigne où l'on a charbonné
De deux gladiateurs le combat acharné.

Trad. de Daru.

2. Le *lanista*, μονομαχοτρόφος, exerçait les gladiateurs à combattre et leur enseignait leur art, mais aussi il était quelquefois propriétaire d'une bande de ces hommes, d'une *famille*, qu'il louait aux personnes désireuses de donner un spectacle de gladiateurs.

Ant. Rich., *Dict. des antiquités grecques et romaines.*

seigne, bien qu'on ait cherché à la protéger par un petit toit, est aujourd'hui presque effacée, ainsi que l'inscription tracée au-dessous :

ABIAT (*Habeat*) VENERE. POMPEIIANA[1] IRADAM
QVI HOC LAESERIT.

« Qu'il soit en butte à la colère de Vénus, protectrice de Pompéi, celui qui endommagera cette enseigne. »

On voit que les peintres d'enseignes de l'antiquité n'étaient guère plus forts sur l'orthographe que les nôtres.

A côté de l'école des gladiateurs est une autre boutique qu'on désigne sous le nom de

Boutique du marchand de lait (Pl. 8). Sur l'un de ses piliers est un bas-relief en terre cuite, représentant une chèvre. Au-dessous est cette inscription, tracée en grandes lettres rouges, maintenant presque indéchiffrables :

M. CASELLIVM AED. DIF. FAC.
FIDELIS.......

En face, au trumeau qui sépare les deux portes du Forum, est une fontaine ornée d'une tête de chien. Tournant à gauche, dans la rue des Augustals, on trouve l'

Autel de Jupiter (Pl. 10, p. 30).

Prenant la ruelle des Thermes qui fait face à la porte du Forum, on trouve à gauche, après deux boutiques dont l'une contient encore un fourneau, et l'autre un comptoir de marchand d'huile, une maison dont l'escalier bien conservé conduit à une cave, et monte à l'étage qui par des degrés en partie détruits communiquait avec la partie supérieure de la

Conserve d'eau (Pl. 75), dont nous avons déjà parlé (p. 180). C'est une énorme salle voûtée, fouillée en 1814, mais dont la partie extérieure n'a été dégagée qu'en 1840; elle est soutenue par trois arcs-doubleaux descendant jusqu'au niveau des caves. Il y a apparence qu'elle n'a jamais servi. Au bout de la ruelle, on se trouve en face de la

Maison de Pansa (Pl. 11), que nous prendrons pour type, comme offrant plus qu'aucune autre toutes les parties constitutives et ordinaires

1. On remarquera l'analogie du mot POMPEIIANA, ainsi écrit, avec le nom de la ville, tel qu'on le trouve constamment dans les inscriptions osques : ЯIIЯПИVП

d'une habitation pompéienne ; mais, avant de la décrire, nous demanderons au lecteur la permission d'exposer quelques considérations générales.

Les monuments des Romains, répandus sur la surface entière de leur immense territoire, semblaient construits pour l'éternité, et, malgré les ravages du temps et des barbares, sont parvenus jusqu'à nous en grand nombre, et plusieurs dans un état de conservation suffisant pour que depuis longtemps on ait pu en étudier l'ensemble et en comprendre les parties. Il n'en était pas de même des habitations particulières, qui, toutes formées de matériaux moins solides, avaient presque entièrement disparu, ou au plus avaient laissé quelques traces informes, souvent inintelligibles et ouvrant un large champ aux conjectures. La découverte de Pompéi a pu seule nous initier aux secrets de la vie privée des anciens, et nous permettre de les suivre pas à pas dans leurs demeures, comme nous les avions depuis longtemps accompagnés dans le Forum, dans les temples, dans les basiliques et dans les théâtres.

Les maisons des Romains furent très-petites dans l'origine, et durent être à peine comparables aux plus modestes habitations de Pompéi [1]; plus tard, elles s'agrandirent de telle sorte qu'y loger quatre cents esclaves ne fut plus regardé comme une chose extraordinaire. A Rome, où les terrains, par l'accroissement de la population, avaient acquis une immense valeur, les étages se multiplièrent au point qu'on en compta quelquefois jusqu'à onze, et qu'Auguste, dans l'intérêt de la sûreté et de la salubrité publiques, dut rendre un décret qui fixa la hauteur des maisons à 70 pieds, que Trajan réduisit encore à 60.

Il n'en était pas de même à Pompéi, où la plupart des maisons paraissent n'avoir eu qu'un rez-de-chaussée surmonté tout au plus d'un premier étage, que recouvrait en partie une terrasse appelée *Solarium*.

Ces maisons n'ont généralement aucune fenêtre sur la rue, et nous verrons que, même à l'intérieur, beaucoup de pièces n'étaient

1. C'est qu'à cette époque le nombre des esclaves était très-limité : « Ne sais-tu pas, dit Apulée à son adversaire, qu'un consulaire, Antoine, n'avait chez lui que huit esclaves ? que Carbon, maître de l'État, en avait encore moins? que Manius Curius, illustré par tant de récompenses militaires, puisqu'il entra trois fois en triomphateur par la même porte, n'avait dans les camps que deux valets d'armée pour le servir? Ainsi cet homme, qui avait triomphé des Sabins, des Samnites et de Pyrrhus, comptait moins d'esclaves que de triomphes. »

Apologie.

éclairées que par la porte, ou par une imposte ouverte au-dessus de celle-ci.

Le peu d'étendue et la distribution des maisons de Pompéi ne font que confirmer ce que nous savions déjà par tant de témoignages de l'antiquité, que la vie des Romains se passait presque entièrement au dehors, et que, si l'intérieur de leurs habitations offrait quelque magnificence, ce n'était que dans les parties où pénétrait le public, les salles réservées à la vie privée manquant souvent de l'utile et toujours du confortable.

Un des traits caractéristiques des maisons de Pompéi est l'absence totale de cheminées ou de poêles, usage qui, du reste, dans ce pays, s'est conservé en partie jusqu'à nos jours, et que ne justifie pas complétement un climat où parfois le thermomètre descend jusqu'à deux degrés au-dessous de glace. Les Pompéiens, comme les Napolitains modernes, avaient recours au brazier, au *focone*, ustensile aussi incommode que dangereux, auquel ils donnaient les noms de *camini portatiles*, *foculi*, *ignitabula*, ou enfin d'*escharæ*, mot qui semble prouver l'origine grecque de cet usage.

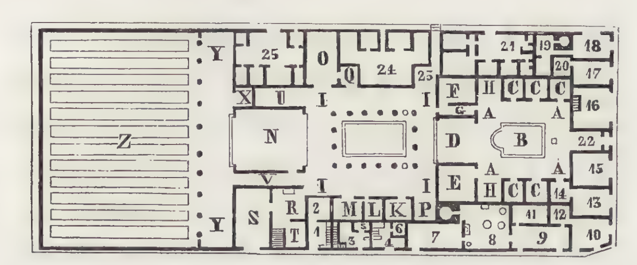
Le pavage en mosaïque est presque général à Pompéi ; il avait reçu des Grecs, ses inventeurs, le nom de Λιθόστρωτος, et fut introduit à Rome au temps de Sylla[1]. Les cubes qui composent ces mosaïques sont de marbre, de pierre calcaire, de lave grise ou d'émaux colorés. On trouve aussi quelques exemples d'un dallage en marbre, d'aires en stuc peintes avec un certain soin, et surtout dans les habitations les moins riches ou les pièces les moins importantes, un sol en *opus signinum*, sorte de composition inventée dans la ville de Signia, et dont Pline nous a conservé la recette : « On broie, dit-il, des tessons de terre cuite ; on les lie avec une pâte de chaux, et on forme avec cet enduit des aires ou pavés dans les appartements[2]. »

La distribution des maisons, quoique subordonnée aux localités, ainsi qu'au rang, à la fortune et au nombre des maîtres, était assez généralement uniforme. Les principales divisions consacrées par l'usage se répétaient dans chacune d'elles, et il n'existait guère d'autre diffé-

1. *Lithostrota cœptavere jàm sub Syllâ.* Pline, XXXVI, 64.

2. L. XXXV, 46.

rence entre les habitations des citoyens que leur décoration et les pièces accessoires que le luxe ajouta à celles qui étaient indispensables. Quand donc nous aurons parcouru en détail la maison de Pansa, expliquant le nom, l'usage et la disposition de chacune de ses parties, ce que nous aurons dit pourra s'appliquer aux diverses habitations que nous aurons à visiter plus tard, et dans lesquelles nous trouverons cependant encore à faire quelques nouvelles découvertes.



Plan de la Maison de Pansa.

L'architecture et la distribution de la maison de Pansa, ses ornements, ses fresques, ses marbres, tout indique qu'elle appartenait à l'un des premiers citoyens de la ville. Découverte de 1811 à 1814, elle occupe une *île* entière, *insula*, c'est-à-dire un espace circonscrit par quatre rues[1], et formant un rectangle presque régulier de 98 mètres de longueur sur 37^{m},80 de largeur, entouré d'un trottoir de 0^{m},66 environ. La façade principale, qui forme le côté méridional du rectangle, donne sur la rue des Thermes; outre la porte qui se trouve au milieu, elle présente six boutiques; les deux grands côtés de l'île en sont également garnis. Les boutiques qui occupaient ainsi la partie extérieure du rez-de-chaussée de presque toutes les maisons de Pompéi n'ont pour la plupart aucune communication avec le reste du logis, et étaient données à loyer. Nous dirons quelle était la destination de quelques autres, percées de portes ouvrant sur l'intérieur.

Nous passerons en revue les boutiques qui l'entourent avant de pénétrer dans l'intérieur de la maison de Pansa, et nous commencerons par la dernière, à l'occident, marquée 1 sur notre plan, et derrière

1. Cicéron appelait le produit de quelques habitations ainsi disposées *Merces insularum*, le revenu des îles. *Ad Atticum*, L. XV, *ep*. 17.

laquelle est une petite cour 2. Dans cette boutique et dans les deux suivantes, 3 et 4, on a trouvé des espèces de comptoirs en maçonnerie et les couleurs nécessaires à la peinture murale[1]. On y voit également des traces d'escaliers qui indiquent que cette partie de la maison avait un second étage. Chacune des boutiques 3 et 4 était accompagnée d'une arrière-boutique 5 et 6.

Les pièces marquées 7, 8, 9, 10, 11 et 12 composaient une boulangerie complète avec toutes ses dépendances. La pièce 7 sans communication avec la rue dut être le magasin de la farine ou du combustible; mais il serait difficile de décider laquelle des deux boutiques, 9 ou 10, servait au débit de la marchandise ; seulement, si les anciens avaient la même prédilection pour les coins de rue que nos marchands modernes, il doit y avoir présomption en faveur de la boutique 10, qui d'ailleurs était placée sur la rue principale, et qui était accompagnée d'une arrière-boutique 12. La pièce 9 a offert une particularité que Mazois n'a pas manqué de signaler : sur la paroi intérieure du trumeau existait une peinture représentant un serpent, symbole d'une divinité *custode*, ou gardienne de la maison, et à côté était scellée dans le mur une brique en saillie, qui servait à porter la lampe qui brûlait continuellement en son honneur. En face de cette représentation toute païenne, et bien en évidence, était une croix latine en bas-relief, ou du moins un objet qui en a toute la forme; il serait bien singulier qu'il fût permis d'y voir un symbole de la nouvelle religion du Christ.

La pièce la plus intéressante est le *Pistrinum*[2] 8, où se trouvent encore trois moulins à bras en lave, à peu près de la forme de nos moulins à café[3], des chaudières sur des fourneaux, et le pétrin dans lequel

1. Quatre de ces couleurs étaient dans leur état naturel et n'avaient encore subi aucune préparation; c'étaient du blanc, une sorte de terre verte, de l'ocre jaune et de l'ocre brune. D'autres couleurs étaient composées ; l'analyse chimique a fait connaître que le rose tirait son principe colorant de l'alun, et que les divers bleus étaient formés d'oxyde de cuivre, de chaux et d'alun.

2. Les peuples de l'Asie connaissaient depuis longtemps l'emploi des moulins quand les Romains broyaient encore le grain dans des mortiers, de là les noms de *Pistrinum* et *Pistor* donnés à la boulangerie et au boulanger. On nommait aussi ce dernier *siliginarius*, de *siligo*, farine de froment.

3. Pompéi était renommée pour ses meules et ses pressoirs, dont elle faisait un grand commerce. Cato, *De re rustica*, c. XXII.

on préparait la pâte. On y a trouvé également divers vases de terre cuite qui avaient servi à contenir l'eau, la farine et le sel, et à côté desquels était un puits dont on voit encore la margelle. Dans un angle de cette salle est l'entrée du four dans lequel étaient encore plusieurs pains. Ce four présente une disposition particulière dont nous trouverons plusieurs autres exemples à Pompéi; sa bouche n'ouvre pas directement sur le *pistrinum*, mais sur une espèce de couloir ou de conduit semi-circulaire ayant à ses extrémités et à des niveaux différents une ouverture sur le *pistrinum* et sur le magasin 7. Cette espèce de ventilateur avait pour effet d'activer la flamme quand le four était allumé, et plus tard de chasser la buée qui se dégageait du pain déposé dans le four. C'est en avant de ce conduit qu'est l'arc extérieur du four qui se fermait, comme chez les modernes, par une porte de fer sans gonds munie de deux poignées [1]. Au-dessus de l'arc du four était un bas-relief dont il est bien difficile d'expliquer la présence en ce lieu; c'est une image phallique colorée en rouge et accompagnée de l'inscription : *Hic habitat felicitas* [2].

La pièce 11 enfin a dû servir de logement au boulanger. Revenons à la façade sur la rue des Thermes.

La boutique 13, la seule qui communique avec l'intérieur de la maison, témoigne de l'existence, chez les Romains, d'un usage qui s'est perpétué en Italie, et principalement à Florence, où le *vinajo* a remplacé le *dispensator* ou *institor*, comme le petit guichet percé dans la muraille du palais a succédé à la boutique où se tenait à son comptoir l'esclave qui, chez les anciens, était chargé de débiter le vin et l'huile que le propriétaire récoltait dans ses domaines. L'espèce d'arrière-boutique 14 dut servir de demeure au *dispensator* de Pansa, qui probablement remplissait aussi les fonctions de portier, sa loge ouvrant sur l'Atrium.

Les boutiques 15, 16, 17 et 18 sont entièrement indépendantes les unes des autres; derrière la boutique 17 est une arrière-boutique 20. Une pièce plus grande 19, éclairée par une fenêtre sur la rue de la

1. Plusieurs portes semblables provenant de divers fours sont déposées dans le petit musée de la rue du Forum.

2. Une image semblable en terre cuite avec la même inscription a été trouvée rue de Stabia, le 30 avril 1819. POMP. ANT. HIST., IV, 5.

Fullonica et contenant un puits et un grand four[1], accompagne la boutique 18. Sur la même rue se trouvent trois appartements, 21, 24 et 25, composés chacun de plusieurs pièces sans communication avec l'intérieur; ces appartements étaient sans doute loués à quelques familles de ces citoyens qui, n'étant point propriétaires, habitaient des appartements à loyer et étaient désignés sous le nom d'*Inquilini*[2]; l'esclave chargé de la perception des loyers se nommait *Insulaire*. Dans l'appartement 25, on a trouvé quatre squelettes de femmes avec des boucles d'oreilles en or, des anneaux avec leurs pierres gravées, trente-deux pièces d'argent et beaucoup d'autres objets.

Revenons maintenant à la rue des Thermes et présentons-nous à la porte de la demeure de Pansa. L'entrée principale 22, ainsi qu'on peut le voir par notre plan et par la vue que nous en donnons ici, était, comme toutes celles de Pompéi, fort étroite, très-haute et simplement décorée de deux pilastres avec des chapiteaux de fantaisie. Sur le pilastre de gauche, on a trouvé, le 11 août 1814, l'inscription suivante peinte en lettres rouges dont il reste peu de traces :

PANSAM AED.
PARATVS ROG.

« Paratus invoque l'édile Pansa[3]. »

C'est d'après cette inscription que l'édifice qui nous occupe a été désigné sous le nom de maison de Pansa; peut-être était-ce aussi bien la maison de Paratus; peut-être même son propriétaire ne portait-il ni l'un ni l'autre de ces noms. Toutefois l'inscription étant une de ces

1. Ce four n'a pas le ventilateur que nous avons signalé plus haut.

2. Les Romains regardaient comme une honte de ne pas posséder une habitation en propre, et d'être *inquilini*, locataires. Pour éviter cette humiliation, les demi-riches se réunissaient trois ou quatre ensemble pour bâtir ou acheter à frais communs une maison dont l'un possédait le rez-de-chaussée, l'autre le premier étage, un autre le second, ou une partie de ces étages, etc.

DENYS D'HALIC., X, 32.

3. Beaucoup d'inscriptions trouvées à Pompéi renferment le nom de l'édile Cuspius Pansa. En voici une dont la découverte remonte au 1er septembre 1764.

CVSPIVM PANSAM
AED. FABIVS EVPOR. PRINCEPS
LIBERTINORVM.

« Fabius Euporius, prince des affranchis, *invoque* l'édile Cuspius Pansa. »

POMP. ANT. HIST., I, 160.

invocations adulatrices dont on retrouve tant d'exemples sur les murs de Pompéi, il paraît assez vraisemblable qu'elle put être tracée sur la demeure même de l'édile Pansa auquel elle s'adressait [1]. Quoi qu'il en



Porte de la Maison de Pansa.

soit, la porte de l'habitation que nous continuerons de nommer la maison de Pansa n'existe plus aujourd'hui, ayant été, comme toutes les autres portes de Pompéi, détruite par le feu du Vésuve; on sait seulement, par les portes feintes qui ont été trouvées peintes sur plusieurs murailles, et surtout par la porte de marbre de l'un des tombeaux que nous avons décrits, que les portes étaient ordinairement en bois de chêne, à deux battants, à panneaux, et ornées de *bulles*, gros clous à têtes dorées, et que, comme les nôtres, elles portaient souvent un marteau; elles étaient ordinairement surmontées d'une imposte éclairant le vestibule, ce qui explique leur hauteur si peu en rapport avec leur largeur. D'après un règlement de police, elles ne pouvaient s'ouvrir qu'en dedans; Denys d'Halicarnasse et Plutarque nous apprennent qu'au seul Valerius Publicola, en récompense des services qu'il avait rendus à la République, il fut permis de faire ouvrir en dehors les portes de la

1. « Je n'ai pas besoin que mes portes se couvrent d'éloges tracés au charbon. »

Impleantur meæ foreis elogiorum carbonibus.

PLAUTE, *Mercator*, Act. II, sc. 3.

maison qu'il possédait au pied du Palatin. Les portes tournaient sur des pivots, et se fermaient par des verrous perpendiculaires qui entraient dans des œillets creusés dans le seuil. Les linteaux ont tous disparu, mais on a pu reconnaître qu'ils n'étaient ordinairement composés que d'une planche épaisse supportant une architrave en moellons.

Chez les Romains, l'entrée de la maison était placée sous la garde de quatre divinités : *Janus* qui présidait à l'ensemble de la porte, *janua; Forculus* qui avait sous sa protection les battants, *fores; Limentinus* qui veillait au linteau et au seuil, *limen;* enfin la déesse *Cardea* ou *Carna* [1] qu'on invoquait pour la conservation des gonds, *cardines.*

D'un passage de Suétone, nous devons inférer que la porte était ordinairement, comme chez les modernes, accompagnée d'une sonnette [2].

Après avoir franchi le seuil *du pied-droit* [3], on se trouve dans un corridor de 2^{m},80 de largeur; c'est le *prothyrum* ou *aditus*, que les Grecs appelaient aussi *diathyrum* et où se tenait le portier, l'*ostiarius*, accompagné ordinairement d'un chien qui n'était quelquefois qu'une peinture sur la muraille ou une mosaïque incrustée dans le sol, comme nous en verrons un curieux exemple.

Quelquefois des portes percées dans les murailles du *prothyrum* donnaient accès à la loge du portier, *cella ostiarii* [4], et à des salles

1. Le 1er ou jour des Calendes de juin était consacré à cette divinité.

V. Ovide, *Fastes*, L. VI, v. 101 et suiv.

2. « Comme Auguste était fort assidu dans le temple de Jupiter Tonnant, il rêva que Jupiter Capitolin se plaignait qu'on écartât de lui ses adorateurs, et qu'il lui répondait qu'il lui avait au contraire donné Jupiter Tonnant pour portier. En conséquence, il mit des sonnettes aux combles du temple de ce dernier, comme on en avait déjà mis probablement aux portes, *ideò mox tintinnabulis fastigium œdis redimiit, quòd ea ferè januis dependebant.* »

Suétone, *Vie d'Auguste*, XCI.

3. Franchir le seuil du pied gauche eût été du plus fâcheux augure, et, souvent même, sur la porte du *triclinium* ou salle à manger, se tenait un esclave dont l'unique emploi était d'éviter à ceux qui entraient le funeste oubli de cet usage.

« Un des esclaves préposés à cet office s'écria : Du pied droit ! »

Exclamavit unus ex pueris, qui super hoc officium erat positus : Dextro pede!

Pétrone, *Satyricon*, XXX.

4. Une foule de témoignages antiques ne permettent pas de révoquer en doute le singulier

servant d'antichambre. Ces pièces n'existent pas dans la maison de Pansa[1].

Au fond du *prothyrum* on voyait dans le sol comme un second seuil en mosaïque sur lequel on lit le mot SALVE[2], souhait de bienvenue pour les visiteurs. Franchissant ce seuil et une seconde porte qui n'existe plus, on entre dans l'*atrium* ou *cavœdium* AAAA, petite cour rectangulaire de 14^{m},40 sur 9^{m},40, entourée de portiques et partie essentielle des habitations romaines à laquelle correspondent le *cortile* de l'Italie moderne et le *patio* des Espagnols ; et qui avait été imitée de l'αὐλή des Grecs.

Il existait chez les anciens cinq espèces d'*atrium;* le plus simple, et celui de Pansa est du nombre[3], était l'*atrium* toscan, *tuscanicum,* le seul qui fût en usage dans les premiers temps et que Pline désigne comme ayant été construit *ex more veterum,* à la manière des anciens. Ce portique n'était point soutenu par des colonnes, mais simplement par quatre poutres dont les extrémités étaient scellées dans les murailles de la maison, et sur lesquelles venaient s'appuyer les quatre toits en appentis qui versaient dans un bassin ou *compluvium* B, qui occupait le centre de la partie découverte, les eaux de pluie qui de là s'écoulaient ordinairement dans une citerne. L'*atrium tétrastyle* ne différait de l'*atrium* toscan que parce que les quatre angles du portique étaient

usage d'enchaîner quelquefois par les pieds l'*Ostiarius* lui-même pour l'empêcher de quitter son poste.

Tibulle, pour mieux veiller sur sa maîtresse, ne refuse pas de porter les fers aux pieds.

..... *detrecto non ego vincla pedum.*
L. I, *Eleg.* 5.

Ovide invoque aussi le portier de sa Corinne : « Portier, toi que chargent, ô indignité ! de lourdes chaînes, fais rouler sur ses gonds cette porte rebelle. »

Janitor (indignum!) durâ religate catenâ,
Difficilem moto cardine pande forem.
Amores, L. I, *Eleg.* 6.

Et plus loin, dans la même élégie : « Puisses-tu (si tu m'ouvres) être affranchi de ta longue chaîne ! »

..... *Sic unquam longâ relevare catenâ.*

On voit, par ces derniers mots, que la chaîne était longue ; cela était en effet indispensable pour permettre au portier de faire son service.

1. Cette circonstance vient à l'appui de la supposition que nous avons émise que chez Pansa le *dispensator* était en même temps le portier. Nous trouverons du reste plusieurs autres indications de ce cumul des deux fonctions.

2. Cette mosaïque est au musée de Naples, dans la première salle des petits bronzes. Nous en verrons une répétition encore en place à la maison des Vestales.

3. Nous ne croyons pas avec M. Bonnucci que l'*atrium* de Pansa ait été entièrement découvert.

soutenus par autant de colonnes, ce qui permettait de donner un peu plus d'étendue à la partie découverte.

L'*atrium corinthien* était le plus beau, le plus vaste et le plus complet de tous. Ses portiques, soutenus par des colonnes, entouraient une cour pavée de marbre dont le centre était occupé par le bassin.

L'ensemble de la cour se nomme *atrium* ou *cavædium*, mais, à proprement parler, on appelait *cavædium*[1] les portiques, et *impluvium* la partie découverte, qui se divisait elle-même en deux parties distinctes : le *compluvium* ou bassin, et l'*area*, l'aire qui l'entourait.

Les deux autres espèces d'*atrium* sont beaucoup plus rares ; l'un, l'*atrium displuviatum*, ne différait des autres qu'en ce que les toits des portiques inclinés en sens inverse, au lieu de verser l'eau dans l'*impluvium*, la rejetaient dans des chéneaux contre les murailles de la maison ; l'autre, l'*atrium testudinatum*, qu'on ne connaît que par la description fort obscure qui en est donnée par Vitruve, paraît avoir eu son *impluvium* couvert d'un toit semblable à une carapace de tortue, *testudo*, élevé sur des poteaux qui permettaient à l'air et à la lumière de pénétrer dans l'*atrium*, tout en le mettant à l'abri de la pluie et de l'ardeur du soleil. Quelquefois les autres *atrium* étaient couverts dans le même but d'un voile teint en pourpre nommé *cortina*[2]. Ce voile pouvait avoir encore une autre utilité : celle d'empêcher les regards d'un voisin curieux de plonger dans l'*atrium* et d'y surprendre les secrets les plus intimes de la vie privée. Si nous en croyons Plaute, cet inconvénient était parfois à redouter[3].

1. *Cava ædium*, le vide des bâtiments.
2. Pline, L. XIX, c. 6.
3. « Mes voisins peuvent juger de tout ce qui se passe chez moi, tant ils y regardent par l'*impluvium*. »

Mihi quidem jàm arbitri vicini sunt, meæ quid fiat domi,
Ità per impluvium intrò spectant.....
Plaute, *Miles gloriosus*, Act. II, sc. 2.

« Si je ne me suis promené sur les toits tout endormi, je sais bien que j'ai vu dans la maison voisine Philocomasie, l'amie de mon maître, cherchant quelqu'un. »

Nisi quidem ego hodiè ambulavi dormiens in tegulis
Certò edepol! scio me vidisse heic proxumæ viciniæ
Philocomasium herilem amicam sibi alium quærere.
Ibid., Acte II, sc. 3.

« J'avoue que j'ai regardé chez toi par ton *impluvium*. »

Et me despexe ad te per impluvium tuum
Fateor..... *Ibid.*, Acte II, sc. 6.

C'était dans cette espèce de vestibule qu'on recevait les clients et les étrangers. Souvent entre les colonnes de l'*atrium* était un *puteal* ou embouchure de citerne; auprès se trouvait un grand vase de plomb en forme de seau où on laissait l'eau exposée à l'air pour la purifier. Ces vases sont en grand nombre au musée de Naples. En avant du *compluvium* de la maison de Pansa est l'ouverture carrée d'une de ces citernes. Sous les portiques, dont les murailles étaient enrichies d'arabesques entièrement détruites, sont plusieurs petites chambres, *cellæ* C, qui n'étaient éclairées que par la porte[1] et composaient l'*ergastulum* ou logement des esclaves.

Au fond de l'*atrium* est le *tablinum* ou *tabulinum* D (5m sur 5m,36), pavé en mosaïque blanche avec filets noirs; il sépare l'*atrium* des appartements intérieurs; le fond était fermé par de larges portes pliantes appelées *valvatæ, volubiles* ou *versatiles;* quelquefois ces portes étaient remplacées par un grand rideau, *aulæum*. En été le *tablinum* servait quelquefois de salle à manger; c'est là aussi que l'on déposait les archives de la famille[2] et que l'on conservait dans des armoires les portraits des ancêtres, les *imagines majorum*, figures en cire coloriées, dont on avait soin de rappeler les titres et les belles actions par de pompeuses inscriptions, et qui étaient portées dans les funérailles des membres de la famille[3].

Dans les maisons plus considérables que celle de Pansa, les deux pièces E F, contiguës au *tablinum*, avaient une destination analogue et lui servaient en quelque sorte de complément. Ici, la grande salle E, pavée en mosaïque, paraît avoir été une bibliothèque, à en juger par les manuscrits presque entièrement détruits qui y ont été trouvés; la pièce F dut être une chambre à coucher, *cubiculum*, car on voit dans

1. Il paraît en avoir été de même chez les Grecs, même pour les chambres à coucher des plus grands personnages. Apollonius de Rhodes peint Médée qui, cherchant en vain le sommeil et attendant le jour avec impatience, ouvre la porte de sa chambre pour épier les premières lueurs de l'aurore.

Πυκνά δ' ἀνὰ κληῖδας ἑῶν λύεσκε θυράων

Argon, L. III, v. 821.

2. « Les *tablinum* étaient remplis de titres et des monuments de ce qui avait été fait dans l'exercice des magistratures. »

Tabulina codicibus implebantur et monumentis rerum in magistratu gestarum.

Pline, L. XXXV, 2.

3. « Les portraits faits en cire étaient étalés dans des armoires, afin d'avoir toujours des images

la paroi un renfoncement qui avait été creusé pour y faire entrer le dossier du lit, disposition que nous retrouverons souvent à Pompéi et qu'explique l'exiguïté des chambres, généralement très-petites; quelquefois on y ménageait une alcôve ; les lits étaient de bronze, et souvent de matières bien plus précieuses; mais dans les habitations modestes, ils étaient de bois, parfois même ils étaient remplacés par un massif de maçonnerie élevé de quelques centimètres au-dessus du sol, et sur lequel on étendait des peaux ou des matelas.

Entre la chambre F et le *tablinum* est un passage, *fauces*, G, permettant d'arriver aux appartements intimes sans traverser le *tablinum*. En avant de celui-ci étaient les ailes, *alæ*, H H, galeries garnies de siéges, dans lesquelles le patron donnait audience aux clients, et que

qui suivissent les funérailles de famille, et ainsi le défunt était toujours accompagné de tous ses ancêtres. »

Expressi cerâ vultus singulis disponebantur armariis ut essent imagines quæ comitarentur gentilitia funera, semperque defuncto aliquo totus aderat familiæ ejus qui unquàm fuerat populus.

PLINE, L. XXXV, 2.

« La renommée de tes ancêtres, dit Tibulle à Massala, ne suffit pas à ta gloire, et tu n'interroges pas les inscriptions qui, sous chacune de leurs images, rappellent leurs actions. »

Non tua majorum contenta est gloria famâ,
Nec quæris quid quâque index sub imagine dicat.

L. IV, *Carm.* I.

« Sois heureuse, et que des images triomphales accompagnent tes funérailles. »

Esto beata, funus atque imagines
Ducant triumphales tuum.

HORACE, Epod, *Carm.* VIII.

« Qu'elle soit belle, décente, riche, féconde ; qu'elle étale sous ses portiques d'antiques images de ses aïeux..... »

Sit formosa, decens, dives, fecunda, vetustos
Porticibus disponat avos.....

JUVÉNAL, *Sat.* VI.

« Que sert, ô Ponticus! d'être issu des plus antiques races, et de montrer les portraits peints de ses ancêtres? »

..... Quid prodest, Pontice, longo
Sanguine censeri pictosque ostendere vultus?

Id., *Sat.* VIII.

« C'est en vain qu'un vestibule m'offre de toutes parts d'anciennes effigies; la vraie noblesse, c'est la vertu. Sois Paulus, Drusus ou Cossus par tes mœurs; préfère-les aux images de tes ancêtres. »

Tota licet veteres exornent undique ceræ
Atria, nobilitas sola est atque unica virtus.
Paulus, vel Cossus, vel Drusus moribus esto;
Hos antè effigies majorum pone tuorum.

Ibid.

« Plus ces images, dit Plutarque (*Prob.* 16), étaient dégradées par le temps, plus elles inspiraient d'orgueil et de respect. »

rappellent encore aujourd'hui les salles entourées de divans des habitations de l'Orient. Le pavé de ces salles est orné de grecques [1] et de losanges formés de petits cubes de marbre blanc incrustés dans de l'*opus signinum*.

Montant deux degrés au fond du *tablinum*, on entre dans la partie privée où le vulgaire n'était point admis. « Les conversations de l'*atrium* n'arrivent pas jusqu'au péristyle », a dit Térence.

D'abord se présente en effet le péristyle, I I I I, cour entourée d'un portique soutenu par seize colonnes, présentant beaucoup d'analogie avec l'*atrium*, mais toujours plus étendue et plus richement décorée. Celui-ci a 20^{m},15 sur 13^{m},10. Les colonnes, hautes de 4^{m},70, étaient primitivement d'ordre ionique, et, quoiqu'elles fussent de simple pierre volcanique, elles étaient cannelées; on les recouvrit plus tard d'une couche de stuc et on ajouta des feuilles au chapiteau, qui devint ionique composite. Le tiers inférieur du fût est peint en jaune; le reste est recouvert de stuc blanc. Entre les deux premières colonnes



Puteal.

de chaque côté étaient deux margelles ou *puteal* dont une seule est encore en place et qui permettaient de puiser l'eau dans la citerne qui régnait sous le péristyle [2]. Dans beaucoup de maisons, en avant de

1. Cet ornement ainsi appelé par les modernes portait chez les Romains le nom de *Lacunar*, et chez les Grecs celui de Φατνώμα, de Φάτνη, alvéole.

2. Ces citernes, que nous rencontrons dans presque tous les édifices publics ou privés de Pompéi, étaient généralement formées d'une sorte de béton auquel Vitruve donne le même nom qu'au pavage dont nous avons parlé, celui d'*opus signinum;* seulement, la recette que Vitruve nous a transmise pour le béton des citernes diffère de celle donnée par Pline pour le pavage : « Il faut, dit-il, avoir de bon sable, le plus net et le plus âpre que l'on pourra trouver, des cailloux cassés qui ne pèsent pas plus d'une livre chacun; et, avec la plus forte chaux que l'on pourra faire, on composera un mortier qui aura deux parties de cette chaux avec cinq parties de sable. A ce mortier l'on mêlera les cailloux ; on jettera tout cela dans une tranchée qui sera de la profondeur que doit avoir la citerne, on le battra avec de gros leviers ferrés par le bout, et l'on fera ainsi les quatre murailles. Ensuite on videra la terre qui est au milieu jusqu'au bas des murailles, et, le fond étant bien aplani, on le recouvrira du même mortier, que l'on battra bien, pour en faire le pavé auquel on donnera une épaisseur convenable. » L. VIII, c. 6.

chaque colonne, s'élevait un piédestal portant une statue; souvent aussi l'entre-colonnement du péristyle était rempli par un petit mur à hauteur d'appui appelé *pluteus*, sur lequel on posait des vases de fleurs, ou qui parfois était lui-même évidé pour recevoir de la terre et des arbustes.

Au centre du péristyle est un bassin, *piscina*, de 2m,65 de largeur sur 6m,40 de longueur et environ 2 mètres de profondeur, dont les parois offraient des peintures représentant des roseaux et des poissons. Dans quelques habitations, le bassin du péristyle était remplacé par une corbeille de verdure accompagnée ordinairement d'une fontaine. On donnait à ce jardin en miniature le nom de *xyste*, comme à celui un peu plus étendu dont nous parlerons bientôt. K et M étaient deux chambres à coucher, *cubicula* ou *cellæ familiaricæ*, richement décorées de peintures. La chambre M était précédée d'une espèce d'antichambre ou *procœton* [1] L, pavée en mosaïque, et avait une fenêtre sur la cour 2.

Dans l'angle S.-E. du péristyle se présente un corridor 23 conduisant à la rue de la *Fullonica* où l'on descendait par quatre degrés ; cette porte dérobée, *Posticum*, Ψευδόθυρον, qui se rencontre fréquemment dans les habitations romaines, servait à échapper à l'importunité des clients qui encombraient la partie publique de l'habitation ; c'était ce qu'on appelait *postico fallere clientem* [2].

En face du *posticum* est à l'angle S.-O. du péristyle une *Ala*, P, ouverte à l'est et abritée des vents du nord et de l'ouest.

Au fond du péristyle est la pièce principale (7m,40 sur 10m,35), l'*œcus*, ou exèdre N [3], qui répondait à notre salon et qui en même temps servait parfois de salle à manger. Il y avait des *œcus* de plusieurs sortes ; les corinthiens étaient environnés de colonnes et voûtés; quelques-uns, partagés par des colonnes, avaient la forme et la magnifi-

1. On donnait également le nom de *procœton* aux vestibules qui se trouvaient au pied des escaliers.

2. «... Et, toute affaire cessante, trompe par la porte dérobée l'attente du client qui fait sentinelle dans ton atrium. »

.... *et rebus omissis*
Atria servantem postico falle clientem.
HORACE, L. I, *ep.* 5.

3. Le mot *OEcus* (οἶκος, maison) signifie la partie par excellence de l'habitation. Exèdre veut dire siége pour plusieurs personnes, et par extension la pièce où se trouvaient les siéges de cette espèce. On donnait aussi quelquefois le nom d'*œcus* à l'appartement où les femmes se tenaient habituellement pour travailler, et celui d'exèdre à une grande galerie garnie de siéges où on recevait les philosophes, les rhéteurs, les grammairiens et les poëtes.

cence d'une basilique; les *œcus tétrastyles* ou *égyptiens* avaient deux ordres et un balcon; enfin les *cysicènes* avaient ordinairement des fenêtres et des portes ouvertes au nord sur un jardin, laissant pénétrer la fraîcheur et permettant de jouir du coup d'œil des fleurs et de la verdure. L'*œcus* de la maison de Pansa a en effet au nord une large baie donnant sur le jardin et élevée de $0^m,70$ au-dessus du sol.

Malgré l'éloignement de la cuisine R qui forçait de traverser pour le service tout le portique nord du péristyle, nous devons reconnaître le *triclinium* ou salle à manger dans la pièce O, longue de $9^m,20$ et large de $4^m,86$ qu'accompagnait un cabinet Q, espèce d'office qui dut servir à renfermer les vases et autres objets nécessaires aux repas. Le *triclinium* fermait par une porte à quatre ventaux ; on voit aux deux côtés de la baie les trous des crapaudines qui recevaient ses pivots. Nous avons déjà dit que le *triclinium* devait son nom au triple lit qui se trouvait dans cette salle, le quatrième côté restant libre pour le service, et la table étant placée au milieu. Il y avait aussi quelquefois dans les maisons moins riches des salles à manger ne contenant que deux lits et nommées *biclinia*. Dans les grandes habitations il y avait plusieurs *triclinia* dans des expositions différentes, afin d'avoir la fraîcheur pendant l'été et la chaleur pendant l'hiver. Quelquefois le *triclinium* d'été était placé sous une treille dans le jardin.

Les lits sur lesquels on s'étendait pour manger se nommaient *lecti* ou *lectuli tricliniares*, pour les distinguer de ceux qui se trouvaient dans les chambres à coucher et qu'on appelait *lecti cubiculares*. Les Romains, dans les premiers temps, s'asseyaient à table, et l'usage de manger couché ne fut importé de Carthage à Rome qu'à l'époque des guerres puniques ; les femmes ne l'adoptèrent que longtemps après les hommes. On mangeait appuyé sur le coude ; aussi *poser le coude chez quelqu'un* était-il devenu synonyme de *dîner en ville* [1]. Les lits, d'abord

1. « Voici, dit Ménélas en indiquant Trimalcion, celui chez lequel vous dînez aujourd'hui (*chez lequel vous posez le coude*). »

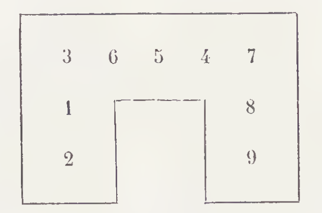
Hic est, inquit Menelaus, apud quem cubitum ponetis.
PÉTRONE, *Satyricon*, XXVII.

Lorsqu'on était rassasié, on s'étendait sur le lit ; mais un mets piquant ou recherché paraissait-il sur la table, le convive se relevait sur le coude :

Languidus in cubitum jàm se conviva reponet.
HORACE, L. II, *Sat.* 4.

fort simples et souvent formés de massifs en maçonnerie comme ceux du *triclinium* funèbre (page 95) et quelques autres qu'on a trouvés à Pompéi, devinrent d'une magnificence telle sous les empereurs, qu'il y en eut en or massif et qu'on les revêtit de couvertures babyloniennes qui coûtaient des sommes exorbitantes; il y en eut qui furent payées par Néron jusqu'à quatre millions de sesterces[1] (840,000 fr.).

L'usage voulait que l'on fût à table en nombre égal à celui des Grâces ou des Muses; les places sur les lits n'étaient pas indifférentes, et chacune d'elles était plus ou moins honorable. Voici dans quel ordre les convives étaient placés :



1, le maître de la maison; 2, sa femme; 3, un convive; 4, place consulaire ou d'honneur; les autres places 5, 6, 7, 8, 9, étaient occupées par des personnes d'un rang moins élevé ou par ces convives nommés *ombres* qui étaient amenés par les invités.

A gauche de l'*œcus* de la maison de Pansa est la cuisine R, jointe à une office T et à une salle S destinée aux esclaves, ayant sur la rue de Fortunata une seconde sortie dérobée ou *posticum*. Quelquefois cette sortie se trouvait placée dans l'axe de l'*atrium* et du péristyle, et dans la partie opposée à l'entrée ou *prothyrum;* elle portait alors le nom de *pseudothyrum*. La cuisine renfermait un grand nombre d'ustensiles en poterie et en bronze; les fourneaux, élevés au-dessus du sol, contenaient encore de la cendre. Sur les murs, au-dessous de deux personnages sacrifiant, sont peints deux serpents énormes protégeant l'autel

1. Pline. L. VIII, c. 48.

Dresser les lits était, chez les Romains, synonyme de *dresser la table, mettre le couvert.*

« Fais dresser les lits et aie soin que tout soit prêt. »

Et lectulos jube sterni nobis et parari cætera.

Térence, *Adelph*, Acte II, sc. 5.

consacré à *Fornax*, la divinité protectrice des fourneaux [1], et aux côtés étaient grossièrement tracés en rouge des attributs culinaires dont il ne reste plus qu'un jambon et une anguille embrochée ; nous y avons vu autrefois un lièvre, un porc, des poissons, un morceau de viande et une hure de sanglier. Dans l'office T est un petit banc pour poser les jarres d'huile, ainsi qu'une table pour faire le pain que souvent on pétrissait à la maison.

La cuisine est séparée de l'*œcus* par un corridor, *fauces*, V, qui conduisait au jardin. De l'autre côté est le *tabularium* U où l'on conservait les papiers importants et les objets les plus précieux ; parfois aussi on y renfermait les dieux pénates ; mais nous trouverons dans quelques maisons une autre sorte d'édicule consacrée à ces divinités domestiques.

Derrière le *tabularium* est un petit cabinet X, consacré à l'étude ou au repos, donnant sur le jardin et où le maître pouvait se retirer pour jouir de la fraîcheur et de la vue des fleurs qui garnissaient ses parterres. Dans toute la largeur de la maison régnait une vaste galerie couverte à deux étages Y, nommée *pergula*, sous laquelle on trouvait un abri contre le soleil et la pluie. On a découvert dans cette galerie divers objets précieux et entre autres le plus beau candélabre de bronze qui soit au musée de Naples.

Enfin le jardin, le *xyste* ou *viridarium*, Z, était disposé par plates-bandes que l'on a encore retrouvées indiquées sous les cendres, lorsqu'on le déblaya en août 1827. Dans le fond du jardin, à droite, est un réservoir qui alimentait une fontaine. On a découvert également des conduits en plomb qui distribuaient les eaux nécessaires à l'irrigation et deux grandes chaudières de bronze aujourd'hui au musée. Dans l'une d'elles était le joli groupe de *Bacchus et Ampelus* [2] posant sur une base

1. Voy. la lettre du ch. II, p. 37.

« Nos ancêtres, dit Ovide, plus occupés de la guerre que du soin de leur cuisine, laissaient souvent brûler les grains au lieu de les torréfier; ils firent une divinité de Fornax, et les laboureurs la prièrent de se charger de cuire leurs moissons. »

Facta dea est Fornax ; læti fornace coloni
Orant ut fruges temperet illa suas.
Fastes. L. II, v. 525 et 526.

Au mois de février on célébrait, en l'honneur de cette singulière divinité, des fêtes appelées *Fornacales*.

2. Herc. et Pomp., VI, *pl.* 42.

de même métal dans laquelle est incrustée une guirlande d'argent. Au moment de la catastrophe, le groupe avait été enveloppé à la hâte dans un morceau de toile grossière qui, dans plusieurs endroits, est resté adhérent au bronze. Parmi les peintures qui décoraient cette habitation, les plus remarquables étaient une *Nymphe* et une *Danaé assises* [1].

Nous ne pouvons rien dire de bien positif et nous sommes réduits aux conjectures sur la distribution et la destination des pièces de l'étage supérieur, aujourd'hui entièrement détruites, et dont les principales doivent avoir été affectées au gynécée ou habitation des femmes. Les objets qui y ont été trouvés confirment cette supposition ; ils consistent en bracelets, boucles d'oreilles, colliers, chaînes, épingles d'or ou d'argent, petits pots de cosmétiques, cure-dents, ciseaux, étuis, en un mot en ces mille bagatelles qui composaient chez les anciens la toilette d'une femme, le *mundus muliebris,* et que renfermait ordinairement une boîte nommée *pyxis.*

Telle était la demeure d'un riche Pompéien; quelquefois on trouvait, outre les pièces que nous avons décrites, un *alœatorium,* salle consacrée aux jeux de hasard, un *sphœristœrium* ou jeu de paume, une *pinacotheca,* galerie de tableaux, et plus souvent encore des bains, ordinairement situés dans la partie la plus reculée de la maison et parfois dans des souterrains. Nous verrons aussi que des caves étaient ordinairement destinées à la conservation du vin, de l'huile et des autres denrées.

Maintenant que nous connaissons la disposition générale commune à presque toutes les habitations de Pompéi, nous allons passer plus rapidement en revue toutes celles qui nous offrent à signaler quelque particularité remarquable, soit par leur décoration, soit par leur distribution, soit enfin par la destination des boutiques qui en font partie.

TAVERNE DE FORTUNATA (PL. 12). En quittant la maison de Pansa, on trouve un carrefour formé par la rencontre des rues des Thermes et Domitienne et de celle à laquelle j'ai assigné le nom de rue de Fortunata [2]. Là se trouve une fontaine surmontée d'un bas-relief représentant un aigle tenant un lièvre dans ses serres. Derrière cette

1. HERC. ET POMP., III, *pl.* 117 et 122.
2. PLANCHE I.

fontaine s'ouvre la taverne à laquelle une inscription a fait donner le nom de Fortunata.

Les tavernes, chez les Romains aussi bien que chez nous, avaient reçu des dénominations différentes, selon la classe de pratiques qui les fréquentait. Les *popinæ* représentaient les *gargotes* modernes; c'était là que se préparait la nourriture du peuple, et elles devaient leur nom à la manière dont elles s'approvisionnaient ordinairement en achetant aux *popes* ou sacrificateurs leur part des victimes. Les *œnopoles* ou *tabernæ vinariæ* étaient nos cabarets; enfin les *thermopoles* répondaient à nos cafés; on y débitait des boissons chaudes, du vin cuit, du vin doux et de l'hydromel[1].

C'est à cette dernière classe qu'appartenait la taverne de Fortunata; elle présente, comme toutes celles que nous rencontrerons, un comptoir de maçonnerie dans lequel sont entièrement engagés plusieurs grands vases de terre cuite, et que recouvrait une tablette de marbre où l'on reconnut encore l'empreinte des tasses. Les liquides qu'elles contenaient devaient renfermer quelque principe acide qui avait attaqué le poli du marbre. Dans le fond, un massif plus élevé portait le brasier destiné à chauffer les diverses boissons.

Derrière la boutique était une pièce qui put contenir des siéges pour les buveurs, et au fond sont deux petites chambres.

1. Pseudolus : « A-t-il de la douceur quand il en faut ? »

Charin : « Tu le demandes? c'est alors du vin à la myrrhe, du vin cuit, de l'hydromel, du miel de toute sorte. Il avait commencé à établir dans son cœur un débit de boissons chaudes. »

PSEUDOLUS.

Quid, si opus sit, ut dulce promat indidem ecquid habet ?

CHARIN.

Rogas ?
Murrhinam, passum, defrutum, mellinam, mel cujusmodi.
Quin in corde instruere quondam cœpit thermopolium.

Plaute, *Pseudolus*, Act. II, sc. 4.

Dans une autre comédie de Plaute, Labrax, échappé à un naufrage, se plaint qu'il n'y ait pas un seul thermopole dans le royaume de Neptune :

Ne thermopolium quidem ullum instruit.

Rudens, Act. II, sc. 6.

« Voyez, dit encore Plaute, voyez ces philosophes sans cesse au cabaret; ont-ils accroché quelque argent, ils se cachent le visage et vont boire chaud. »

Quos semper videas bibenteis in thermopolio.
Ubi quid subripuére, operto capitulo, calidum bibant.

Curculio, Act. II. sc. 3.

Pharmacie (Pl. 13). Une boutique fouillée en 1818 et qui, faisant face à la rue Domitienne, occupe l'un des angles d'une île triangulaire, était celle d'un pharmacien. A l'extérieur était peint un *serpent dévorant une pomme de pin ;* on sait que cet animal était l'attribut d'Hygie et d'Esculape; mais comme ce symbole est souvent répété à Pompéi dans des endroits différents et dans une tout autre intention, il n'eût pu suffire à faire connaître la destination de la boutique; mais les tablettes, les pilules, les vases pleins de médicaments qu'on a recueillis dans celle-ci ne peuvent laisser aucun doute. « On y a trouvé entre autres, dit Dyer[1], un grand vase de verre capable de contenir deux gallons (9^l,086), dans lequel était un gallon et demi (6^l,814) d'un liquide rougeâtre qu'on dit être un baume. Le vase ayant été ouvert, le liquide commença à s'évaporer très-promptement, et on s'empressa de le fermer de nouveau hermétiquement. »

Un des objets les plus curieux est une boîte en bronze à compartiments contenant des drogues ; en dessous est ménagée une coulisse pour glisser une spatule et une mince lame de porphyre qui servait à étaler les emplâtres[2]. Cette boîte est au musée, ainsi qu'un beau candélabre de bronze trouvé dans la même boutique.

Derrière la taverne de Fortunata, au côté droit de la rue Domitienne est la

* Boutique du Forgeron (Pl. 15). Cette boutique n'offre plus rien de remarquable, mais on y a trouvé divers objets curieux tels qu'un levier terminé par un pied de porc, beaucoup de cercles de fer, des essieux, des tenailles, des marteaux et autres outils. A droite sont quelques traces du fourneau; au fond est un petit laraire en avant duquel est la bouche d'une citerne. La forge n'occupait que la boutique d'une habitation composée de cinq autres pièces consacrées à divers usages; on entrait directement de la boutique dans les deux plus grandes, mais on ne parvenait aux trois plus petites situées au fond que par un corridor large seulement de 0^m,58 ouvert à droite du laraire. Dans ces chambres on voit les vestiges d'un bain et d'un cellier, *cella vinaria* qui contenait des amphores.

1. Pompeii, p. 350.
2. Une boîte du même genre est déposée au petit musée de la rue du Forum.

Tout le côté gauche de la rue Domitienne jusqu'à l'auberge d'Albinus est bâti sur l'emplacement des anciens remparts qui avaient été démolis du côté du port, sans que, comme le remarque Dyer[1], il soit facile de deviner dans quel but. Ce n'était pas pour permettre à la ville de s'étendre, car les maisons sont situées sur l'extrême limite du terrain où il était possible de construire, et sur le bord d'un rocher escarpé, ce qui a permis de donner à chacune d'elles deux étages en retraite l'un sur l'autre, et tous deux en contre-bas de celui qui était de niveau avec la rue.

Ces maisons fouillées en 1807 et 1808 n'ont jamais été entièrement déblayées, et elles sont en général dans le plus grand état de délabrement. La première qui se présente en face de la boutique du Forgeron est celle désignée sous le nom de maison de Polybe ; sur l'une des boutiques qui la précèdent est cette inscription :

I. F. II. VIR. I. D. AEQVANVS.

MAISON DE POLYBE. Cette maison (PL. 14) doit son nom à une inscription trouvée sur sa muraille le 21 novembre 1807 :

IVLIVM POLYBIVM II VIR.
VATIA ROGAT

« Vatia invoque Julius Polybe, duumvir[2]. »

Cette maison présente plusieurs particularités remarquables ; elle a, sur la même rue, et ceci est sans exemple à Pompéi, deux portes flanquées l'une de deux pilastres, l'autre de deux demi-colonnes, ouvrant directement par quatre degrés et sans *prothyrum* sur deux salles qui semblent avoir remplacé l'atrium, mais qui n'ont ni *impluvium* au milieu, ni chambres sur les côtés.

Ces espèces de grands vestibules communiquent par trois degrés

1. POMPEII, p. 345.

2. Sur un pilastre d'une maison presque en face de celle-ci, on avait trouvé dès le 28 avril 1770 (POMP. ANT. HIST., I., 238), une autre inscription en l'honneur du même personnage :

C. IVLIVM POLYBIVM
II VIR. MVLIONES ROG.

« Les muletiers implorent C. Julius Polybe, duumvir. »

avec un grand péristyle corinthien qui n'avait pas moins de 28^{m},90 de largeur; son portique était formé d'arcades portées par des piliers auxquels étaient adossées des demi-colonnes. Ces arcades étaient closes par des châssis vitrés, car on distinguait encore parfaitement les trous carrés ménagés dans la tablette de marbre du *pluteus* pour recevoir les montants des châssis[1].

Le portique du péristyle était, ainsi que plusieurs chambres, pavé en mosaïque blanche et noire[2]. Une fontaine qui décorait l'*area* n'était point dans l'axe du péristyle, mais un peu de côté afin de faire face à la porte du principal vestibule, une autre fontaine plus petite était dans l'une des pièces entourant le péristyle; toutes deux n'existent plus.

Sous cette maison règne la plus belle cave de Pompéi ; on y descendait par un escalier extérieur ouvrant seulement sur la rue.

Le trottoir devant la maison de Polybe n'a pas moins de 0^{m},72 de hauteur et, pour y monter de la chaussée, on avait dû y pratiquer trois degrés en face de chacune des deux portes.

Un mur mitoyen sépare la maison du forgeron de l'

Académie de Musique (Pl. 16). En face de la porte de droite de la maison de Polybe est une habitation découverte en janvier 1806; elle doit son nom aux nombreux instruments de musique peints dans plusieurs des pièces entourant l'*atrium*. Parmi les quatre boutiques de la façade, il en est une à gauche de la porte qui communique avec le *prothyrum*, ce qui doit faire supposer qu'elle était occupée par le *dispensator*, remplissant en même temps les fonctions de portier. Ces boutiques, comme toutes celles de Pompéi, se fermaient sur la rue au moyen de volets glissant dans des rainures et retenus par des barres.

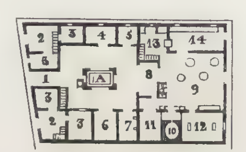
L'*atrium* toscan avait au milieu un *compluvium* de pierre bien profilé. A droite se présentent d'abord deux chambres, puis au lieu d'*ala* une salle de bains tout ouverte, ayant au fond un *alveus* ou *baptisterium*, dans lequel on descendait par deux degrés, ainsi que nous l'avons vu aux Thermes, mais qui est ici en pierre, pavé de briques et

1. Ces portiques vitrés ne sont pas sans autre exemple dans l'antiquité ; on en a vu représentés dans des peintures antiques, et d'ailleurs leur usage est attesté par ce passage de Pline le Jeune décrivant sa maison de Laurentum : « On trouve d'abord une galerie semi-circulaire qui enferme une petite cour assez riante, et qui offre une agréable retraite contre le mauvais temps, car elle est protégée par des vitres et encore plus par le toit qui la couvre. » L. II, *epist.* 17.

2. Herc. et Pomp., V. mosaïques, *pl.* 13.

revêtu de stuc. A gauche est un grand *triclinium* qui avait une issue sur le péristyle. Le *tablinum* placé entre deux *fauces* est entièrement ouvert devant et derrière. Le péristyle fort petit, n'ayant de portique que du côté adossé au *tablinum*, était soutenu à l'angle par un pilier de briques. Dans les *fauces* ou corridor de droite est l'entrée de la cuisine; ce corridor conduit en outre directement à l'*œcus* qui conserve encore quelques peintures, *Didon apprenant le départ d'Énée*, et une scène religieuse presque effacée; sur le pavé de cette salle étaient épars des fragments de flûte et d'un cadran solaire. Au fond du péristyle on voit un petit autel découvert le 24 mars 1810, surmonté du symbole ordinaire des deux serpents et du prêtre faisant la libation; cette peinture est presque effacée; à côté un *posticum* ouvre sur la rue de Fortunata. On trouva dans cette habitation plusieurs ustensiles très-élégants de bronze et de verre, un très-beau candélabre, un vase d'albâtre d'une forme gracieuse, une petite table de porphyre et la statuette d'un jeune homme appuyé sur un cippe.

Boulangerie (Pl. 17). Nous avons déjà trouvé une boulangerie



Plan de la Boulangerie.

dans la maison de Pansa ; en voici une plus considérable découverte en 1809, qui occupe à elle seule un bâtiment spécial d'une assez grande étendue. Un mur mitoyen la sépare de l'Académie de musique, et son entrée 1 est également sur la rue Domitienne. A droite et à gauche de cette entrée sont deux boutiques 2 avec leurs dépendances 3, et des escaliers ayant conduit à un logement qui existait au-dessus. Ces boutiques n'ont point dû servir au débit du pain, qui se confectionnait dans la boulangerie avec laquelle elle n'ont aucune communication. Une peinture trouvée à Pompéi nous a appris que souvent le pain se débitait sur des tables dans les places publiques; souvent aussi les particuliers, ainsi que cela se pratique encore à Naples, apportaient leurs grains à la boulangerie pour y être convertis en pain. On ne doit

donc pas être étonné de ne rencontrer ici aucune boutique destinée à la vente des produits de l'usine.

Après avoir franchi le *prothyrum*, on trouve un *atrium* tétrastyle A présentant quatre piliers carrés, échancrés seulement dans l'angle regardant l'*impluvium*, et ayant porté, au lieu de toit, une terrasse à laquelle on montait par l'escalier placé immédiatement à droite de l'entrée et dont les deux premières marches seules étaient en pierre.

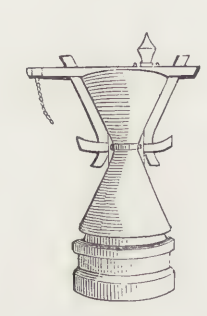
Au pied de l'un des piliers est une petite citerne près de laquelle est déposée la pierre ronde qui servait à la boucher. Au centre de l'*atrium* est le *compluvium* et autour sont les quatre chambres 4, 5, 6 et 7. Dans la dernière on voit encore les restes des jambages de maçonnerie qui portaient une table, sans doute de bois, car elle a disparu.



Intérieur de Pistrinum.

Au fond de l'*atrium* et à sa place ordinaire est le petit *tablinum* 8 qui donnait accès, non à un péristyle, mais au *pistrinum* 9, salle de 10^{m},70 de profondeur sur 7^{m},80 de largeur, ayant une sortie, un *posticum*, sur la rue de Fortunata, et contenant quatre moulins plus ou moins complets, semblables à ceux que nous avons vus dans la boulangerie de la maison de Pansa. Le fragment de bas-relief que nous reproduisons ici, et que nous empruntons à un grand sarcophage du musée du Vatican, fait connaître la disposition de l'armature en bois qui

servait à mettre ces moulins en mouvement[1]. Autour des moulins régnait une chaussée pavée comme la rue pour résister aux pieds des bêtes de trait qui les faisaient tourner, tandis que le sol du reste du *pistrinum* était en *opus signinum*, disposition nécessaire qui se reproduit dans toutes les boulangeries de Pompéi.



Moulin, bas-relief du Vatican.

En entrant dans le *pistrinum*, on trouve à droite entre deux massifs carrés qui portaient les jarres de terre pour recevoir l'eau, l'embouchure d'une citerne jadis protégée contre les impuretés par une petite voûte qui la recouvrait. Au-dessus, sur la muraille, était une peinture offrant dans sa partie inférieure deux serpents, emblèmes des génies domestiques, rampant vers un autel chargé de fruits, et au-dessus le sacrifice à la divinité protectrice des fourneaux; elle a entièrement disparu.

Entre la citerne et le four, dont la voûte est de la plus parfaite construction, est l'entrée d'une assez grande pièce sans fenêtres 11, pavée en mosaïque, communiquant également avec le *tablinum*.

Sous le four 10 qui avait un ventilateur large de $0^{m},57$, dans le genre de celui que nous avons signalé à la maison de Pansa, est ménagé un réduit pour la braise ; en avant une cavité recouverte d'une dalle recevait les cendres ; enfin à gauche était un vase dans lequel on mettait la farine dont on saupoudre la pelle pour que le pain ne s'y attache pas. Une grande table adossée à la muraille était séparée du four par

1. L'âne ou le cheval y étaient attelés avec des liens de sparterie, *tæniæ sparteæ totus innixus*, et, par leur marche circulaire et continue, faisaient tourner les meules, *multivii circuitus intorquebant molas;* la machine n'arrêtait ni jour, ni nuit, *nec die tantum, verum perpeti etiam nocte prorsùs instabili machinarum vertigine lucubrabant pervigilem farinam.*

Apulée, *Métam.*, L. IX.

l'entrée d'une pièce 12 où étaient les pieds en pierre d'une autre grande table sur laquelle on déposait sans doute les pains avant ou après la cuisson, et une petite auge de pierre. Le vase à la farine et les pieds des deux tables, que nous avions encore vus en place en 1854, n'existent plus aujourd'hui.

Dans l'angle du *pistrinum* est une autre pièce 13 où l'on trouve encore deux bassins de maçonnerie, qui durent servir à la manipulation de la pâte, et un escalier conduisant à des chambres d'esclaves qui existaient au-dessus de l'écurie 14. Celle-ci, dont la principale entrée est sur la rue de Fortunata, avait une petite porte donnant sur le *pistrinum*, afin qu'on pût y amener les ânes ou plutôt les chevaux qui tournaient les moulins[1]; il est en effet probable qu'ici on dut employer

1. Souvent c'étaient des esclaves qui remplissaient ces pénibles fonctions, et il est assez digne de remarque que tel fut l'emploi des deux grands comiques latins, Plaute et Térence, pendant leurs années de captivité. Plaute n'avait garde de l'oublier; aussi fait-il souvent allusion à l'usage d'envoyer les esclaves au moulin lorsqu'on voulait les punir de quelques méfaits. C'est ainsi que dans la comédie d'*Epidicus*, Stratippoclès dit à son esclave : « Procure-toi comme tu pourras les 40 mines que je te demande; mais si tu ne reviens pas avec la somme avant le coucher du soleil, n'entre pas à la maison, va droit au moulin. »

Undè lubet : nam ni antè solem obcasum elo,
Meam domum ne imbetas; tu te in pistrinum.
Act. I, sc. 3.

Dans *Pseudolus* :

« Je savais qu'il y avait pour moi dans le monde un moulin, si je parlais. »

Pistrinum in mundo scibam, si id faxem, mihi.

Et plus loin :

« Si tu ne fais pas ce que tu promets, n'aurais-je pas raison de t'envoyer au moulin? »

Sed si non faxis, numquid causa est, inlicò
Quin te in pistrinum condam?
Act. I, sc. 5.

Dans le *Persan* du même auteur, nous trouvons ce plaisant dialogue entre deux esclaves :

Toxile : « En vérité, je te croyais mort depuis le temps que je ne t'ai vu. »
Sagaristion : « Oh! j'étais surchargé..... »
Tox. : « De fers, sans doute?
Sag. : « Je les ai portés plus d'un an au moulin. »

..... Plusculum annum
Fui præferratus ad molas.
Act. I, sc. 1.

Cette coutume n'est pas moins souvent rappelée dans Térence :

« Prends garde, Dave, je te ferai d'abord étriller d'importance et je t'enverrai ensuite au moulin pour le reste de ta vie, avec un bon serment que si jamais je t'en fais sortir, j'irai tourner la meule à ta place. »

Verberibus cœsum te in pistrinum, Dave, dedam usque ad necem
Eâ lege atque omine, ut, si te indè exemerim, ego pro te molam.
Andria, Act. I, sc. 3.

Apulée trace un tableau effrayant de l'état des malheureux esclaves condamnés à ces pénibles

à ce service des chevaux et non des ânes, à en juger par la hauteur de la mangeoire en maçonnerie qui règne le long de la muraille, à une élévation de 0m,90. L'abreuvoir était placé dans l'épaisseur de la cloison séparant l'écurie de la salle 13, ce qui permettait de le remplir sans entrer dans l'écurie.

On a trouvé dans cette boulangerie de grandes amphores pleines de grains et de farine, et plusieurs pains. Sur l'un de ceux-ci, d'environ 0m,20 de diamètre, on avait écrit à l'aide de caractères mobiles les mots *siligo granii*, farine de froment, et sur les autres, *e cicera*, farine de pois *chiches*. Ces marques étaient ordonnées par la police, afin que les acheteurs ne pussent être trompés sur la qualité de la farine employée.

École d'Archéologie (Pl. Z). Une maison voisine de celle de Polybe et faisant face à la ruelle de Mercure et à la boulangerie a été restaurée et rendue habitable ; c'est là qu'est le siége d'une institution nouvelle qui fait le plus grand honneur au gouvernement italien et au surintendant des fouilles, le commandeur Fiorelli. Ce fut sur la proposition de ce savant qu'un décret royal du 13 juin 1866 établit à Pompéi une école d'archéologie pour l'étude et la description de ses monuments. Les élèves entretenus et logés dans la ville même prennent l'engagement d'y passer au moins deux années, et les places étant données au concours, les jeunes gens qui ont été admis sont, comme en France ceux de l'École d'Athènes, tout naturellement désignés pour les chaires d'archéologie, de mythologie, de littérature grecque et latine, d'histoire et de géographie, vacantes dans les diverses universités du royaume. Après un premier concours resté sans résultat, un second fut ouvert le 2 janvier 1868 et décida l'admission de MM. Eduardo Brizio, de Turin, et Fr. Salvatore Dino, de Naples, qui sont aujourd'hui les premiers élèves de la nouvelle école ouverte le 15 mars de la même année. Une bibliothèque spéciale contenant tous les classiques grecs et latins, la plupart des ouvrages modernes se rapportant aux études archéolo-

travaux. Après avoir peint leur hideuse maigreur, leurs corps meurtris par la fouet et à peine couverts de sales haillons : « Tous, dit-il, étaient marqués d'une lettre au front, avaient les cheveux rasés d'un côté et portaient au pied un anneau. »

Frontem litterati, et capillum semirasi, et pedes annulati.

Métam., L. I. X.

giques, enfin tous ceux qui traitent d'Herculanum et de Pompéi, est à leur disposition et à celle des savants qui viennent étudier les ruines[1]. La pensée féconde qui a présidé à la fondation de l'école a déjà porté ses fruits. Avec la collaboration de leurs maîtres, les élèves ont commencé sous le titre de *Giornale degli scavi di Pompei, nuova serie*, la publication d'un recueil mensuel qui ne contient pas seulement la simple continuation du journal des fouilles, mais encore d'excellents articles sur les monuments découverts, sur des points d'archéologie et sur les nouveaux ouvrages se rattachant à l'étude de l'antiquité.

Quelques essais de moulage sur l'empreinte laissée par des portes et autres objets dans la cendre et le *lapillo* agglomérés et durcis par les torrents d'eau qui accompagnèrent l'éruption avaient été tentés depuis longtemps, quand en 1863 une pensée bien plus ingénieuse vint à l'esprit du commandeur Fiorelli. Les cadavres enveloppés par les cendres y avaient laissé après la destruction des chairs une cavité, un véritable moule ne contenant plus que le squelette desséché; M. Fiorelli, faisant remplir de plâtre ce moule, a obtenu déjà par ce procédé la reproduction de cinq cadavres dans la pose où la mort les avait saisis. Nous



Squelette découvert en 1868.

parlerons bientôt des quatre corps moulés en 1863; un cinquième ne date que de 1868 et n'est pas encore exposé à la curiosité des voyageurs; c'est celui qui est conservé dans l'une des salles de l'école d'archéologie et que nous reproduisons ici.

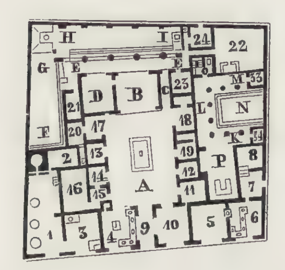
1. Fr. Niccolini, *Giornale degli scavi,* nuova serie 1868, 1re liv., p. 14.

Ce malheureux fut trouvé couché à plat ventre dans une pièce à gauche de l'*atrium* de la maison de Gavius Rufus ; six autres squelettes étaient auprès de lui. Ce moulage, le mieux réussi de tous à l'exception de la jambe gauche qui n'a pu être reproduite, est aussi celui dont l'expression est la plus terrible ; c'est la personnification du désespoir poussé à son dernier paroxysme.

Maison de Salluste, ou d'Actéon. Cette maison (Pl. 18) doit le premier de ces noms à une inscription qu'on lisait sur son mur extérieur :

C. SALLVST. M. F.

et le second a une des fresques qui la décorent. Elle fut découverte de 1805 à 1809. Quoique moins vaste que celle de Pansa et que



Plan de la Maison de Salluste.

plusieurs autres qui nous restent à visiter, elle n'est pas moins intéressante par ses peintures, par son *atrium*, l'un des mieux conservés, par son *triclinium* d'été et surtout par la présence d'un *venereum*, ou appartement secret. L'espace qu'elle occupe est un quadrilatère irrégulier, mais l'architecte a su à l'intérieur dissimuler cette irrégularité avec une rare adresse.

La façade présente plusieurs boutiques. A gauche est une boulangerie composée de trois pièces, 1, 2 et 3. La première est un fournil où se trouvent trois moulins semblables à ceux que nous avons déjà vus. Un escalier dont les quatre premières marches sont en pierre, et dont les autres étaient en bois, conduisait aux logements situés au-dessus de la boulangerie, et nommés *hibernacula*. Au fond est le four de forme ovale avec ventilateur et du reste absolument semblable aux nôtres. A côté une pièce 2, éclairée par deux petites fenêtres donnant sur le xyste,

dut servir de magasin soit pour la farine, soit pour les pains cuits. Dans la salle 3 on pétrissait la pâte et on faisait la cuisine. Les vases pour l'eau et les amphores contenant la farine étaient encore en place. Dans l'un des angles était une pierre d'évier et dans l'autre sont des latrines, aujourd'hui peu reconnaissables, dont la présence en pareil lieu ne doit point étonner, puisque cet usage s'est conservé encore dans beaucoup de maisons de Naples et de Rome.

La boutique 4 communiquait avec l'*atrium* par une porte, mais elle ouvrait sur le *prothyrum* par une large baie ménagée au-dessus d'un grand comptoir de maçonnerie dans lequel étaient scellés six vases de terre cuite destinés à contenir l'huile et les olives que le propriétaire de la maison faisait vendre par son *dispensator*. Au fond de la boutique est un petit cabinet. Afin que les acheteurs arrêtés devant le comptoir gênassent moins le passage, on avait donné au *prothyrum* la largeur exceptionnelle de $3^{m},25$.

La boutique 5 entièrement isolée paraît, d'après les objets qu'on y a trouvés, avoir été occupée par un marbrier ; elle avait un puits mitoyen avec la boutique 6, qui, ayant un comptoir semblable à celui de la boutique 4 et le fourneau ordinaire, dut avoir une destination analogue ; il est même assez singulier que le propriétaire de la maison ait loué une des boutiques qui en dépendaient à un marchand qui pouvait lui faire une fâcheuse concurrence. Cette boutique est accompagnée de deux arrière-boutiques 7 et 8, qui durent ne servir que de magasins ; la première a une sortie sur la ruelle de Mercure.

Au centre de la façade est la porte d'entrée que flanquaient suivant l'usage deux pilastres surmontés de chapiteaux de fantaisie sculptés dans une pierre de lave tendre et grise. Nous avions vu encore en place un de ces chapiteaux où était représenté un Satyre enseignant à un jeune Faune à jouer de la syrinx ; aujourd'hui tout a disparu. A droite du *prothyrum* 9 est le vestibule 10, salle d'attente pour les clients ; ce vestibule a quatre ouvertures : la première, sur la rue, était fermée autrefois par des portes quadrivalves ou pliantes ; la seconde donnait sur le *prothyrum* et sans doute demeurait toujours ouverte ; la troisième conduisait à l'*atrium* les clients qui y étaient admis ; la dernière enfin ouvrait sur la petite chambre 11, qui fut la demeure du portier ou celle de l'intendant.

L'*atrium* A est toscan, avec un *compluvium* de pierre; au milieu était une base sur laquelle posait un superbe groupe de bronze, *Hercule atteignant à la course la biche aux pieds d'airain*, qui jetait l'eau par les naseaux dans une conque de marbre grec. Ce morceau, l'un des plus précieux qui soient sortis des fouilles de Pompéi, est aujourd'hui au musée de Palerme. Derrière cette base était une table de *cipollino*, dont les pieds de rouge antique avaient la forme des serres d'un aigle.

Les pièces 12, 13 et 14 étaient des chambres à coucher pour les esclaves, ou plutôt pour les hôtes, à en juger par l'élégance de leur décoration. La première surtout était remarquable par sa frise ornée de refends avec de petites colonnes ioniques portant un entablement à triglyphes et denticules, le tout en relief et de stuc.

La pièce 15 était un *procœton*, ou antichambre servant en même temps à la chambre 14 et à la grande pièce 16 qui fut probablement éclairée par le haut, et dans laquelle Mazois croit voir un *triclinium* d'hiver, supposition que le voisinage du four du boulanger pourrait rendre assez probable. Cette pièce n'a conservé aucun de ses ornements. 17 et 18 sont deux ailes, *alæ*, décorées de refends de diverses couleurs avec des moulures et une corniche en stuc; derrière la première est une pièce 20 surélevée de deux marches, qui par un degré donnait accès à des latrines. Sous l'aile 17 et près du *tablinum* était une espèce de niche qui servait de laraire, comme l'indiquaient les peintures dont elle était décorée. A l'autre aile est attenant un cabinet contenant une banquette de maçonnerie et éclairé par une petite fenêtre ouverte sur le péristyle du *venereum;* c'est dans ce réduit que se tenait sans doute l'*atriensis*, esclave préposé à l'entretien et à la surveillance de l'*atrium*[1]; peut-être aussi cependant pouvait-il servir aux audiences particulières que le patron donnait aux étrangers admis dans l'*atrium* et qui attendaient assis dans les ailes; nous pensons toutefois que la chambre 20 avait plutôt cette destination. Entre l'aile 18 et la chambre 12 est un corridor 19 qui donne accès au *venereum* et à gauche duquel se trouve

1. L'*atriensis* occupait dans la famille un rang supérieur à celui des autres esclaves, témoin ce passage de Cicéron : « Dans une grande famille il y a des esclaves plus élevés, tels que les *atrienses*, et d'inférieurs, tels que les *mediastini*. » *In magnâ familiâ sunt alii lautiores servi ut atrienses; alii inferiore loco ut mediastini.*

PARAD. L. V, 2.

On nommait *mediastini* les esclaves employés aux plus bas offices, tels que les marmitons, etc.

la loge où se tenait l'esclave chargé de la garde de cette enceinte interdite au public.

Au fond de l'*atrium* est le *tablinum* B, à droite duquel est le corridor C. A gauche est une salle D, communiquant avec le *tablinum* et avec le portique ; on a cru y voir un *triclinium* d'été, mais je pense que ce fut plutôt une bibliothèque ou une pinacothèque, pièces qui ordinairement étaient voisines du *tablinum*, ainsi que nous l'avons vu chez Pansa. Sa décoration est semblable à celle des *alæ*, mais un peu plus riche. On y reconnaît aussi sur la muraille une porte peinte comme celle que nous avons vue à l'édifice d'Eumachia. Derrière le *tablinum* ouvert au fond presque dans toute sa largeur au-dessus d'un mur d'appui, ou *podium* haut de $0^{m},95$, régnait, au lieu de péristyle, une simple galerie E E soutenue par quatre colonnes et un pilier et ouverte sur le xyste ou parterre. Les chapiteaux des colonnes sont de fantaisie et conservent encore des traces de peinture ; on y voit des guirlandes peintes en rouge se détachant sur un fond bleu.

A gauche du portique se trouve en retour un *nymphée* ou bain domestique singulièrement placé en un tel endroit, et à côté sont un petit fourneau pour l'eau destinée à réchauffer le bain, et une petite pièce 21 qui fut sans doute un cabinet de toilette.

A l'autre extrémité du portique est un passage conduisant à la cuisine 22, où était un fourneau dont on ne voit plus que les restes d'un jambage. Près de l'entrée du passage existent à droite un escalier et une petite chambre 23. Cette partie de la maison est la plus ruinée.

A gauche est un vestibule 24, où se trouvent une sortie dérobée, *posticum*, et un cabinet d'aisances. En avant du portique E E et en retour s'étend le xyste ou parterre F G H I élevé de quelques marches et dont la forme irrégulière a permis de dessiner d'équerre les autres parties de l'habitation. A l'une des extrémités du xyste se trouve une citerne, *puteal*, I, et à l'extrémité opposée est l'élégant *triclinium* d'été H. Celui-ci était recouvert d'une treille dont la muraille présente encore les traces ; les murs étaient décorés de riches peintures où l'on retrouvait tous les attributs d'une salle de festin, mais qui aujourd'hui ont presque entièrement disparu. Les trois lits en maçonnerie qui entouraient le *monopodium* ou table à un pied existent encore.

La muraille du xyste faisant face au portique est ornée dans toute

sa longueur d'une caisse de pierre qui recevait des arbustes, et, au-dessus, de paysages avec des treillages, des fontaines, des guirlandes et des oiseaux, le tout partagé par des pilastres, genre de peinture que Vitruve nomme *topia*, et que Pline nous apprend avoir été inventé sous Auguste par le peintre Ludius[1]. Dans le panneau le plus voisin du *triclinium* est une fontaine dont la partie inférieure, composée d'une vasque de marbre posée sur un piédouche de maçonnerie, était seule en relief, le reste étant simplement peint sur la muraille, et représentant une colonne surmontée d'un cerf. L'eau était jetée dans le bassin par une tête de lion en bronze qui a disparu; mais on voit encore le tuyau qu'elle renfermait.



Triclinium de la Maison de Salluste.

De toutes les pièces que nous avons visitées, il n'en est aucune qui paraisse avoir pu être la chambre à coucher du maître d'une habitation aussi élégante ; il est probable que cette chambre faisait partie du premier étage, qui n'existe plus.

Revenons maintenant dans l'*atrium*, et pénétrons dans cet appartement secret, ce *venereum* ou *aphrodisium* consacré aux orgies, que nous trouvons si souvent mentionné dans Horace, dans Pétrone, dans Suétone, dans Juvénal et dans tant d'autres écrivains de l'antiquité[2]. Après avoir franchi le corridor 19, qu'une porte fermait à chaque extrémité, on se trouvait dans un péristyle K L M formé de huit colonnes octogones peintes en rouge, entourant de trois côtés un parterre N. Les murailles

1. Pline, L. LXXXV, c. 37.

2. Une inscription découverte à Pompéi en 1755 offre à louer dans les propriétés de Julia Félix des bains, des boutiques, des appartements et un *venereum*.

de ce péristyle étaient décorées d'élégantes peintures sur fond noir avec des architectures[1], des oiseaux, des Faunes, etc. Sur la muraille qui forme le quatrième côté est la peinture qui a fait donner à cette habitation le nom de maison d'Actéon. Cette composition, très-bien conservée et l'une des plus grandes trouvées à Pompéi (4^{m} sur 3^{m}), offre, à la manière des peintres du moyen âge, une double scène dans un seul tableau. A gauche on voit *Actéon surprenant Diane au bain*, et à droite l'*infortuné chasseur déchiré par ses chiens*[2]. Il semble que ce sujet ait été choisi comme un avertissement à l'indiscret qui chercherait à pénétrer les secrets de la mystérieuse enceinte. Sur les murailles sont encore quatre grandes figures, un *Faune* et trois *bacchantes*, l'*Enlèvement d'Europe*, et *Phryxus et Hellé traversant l'Hellespont*. Ces deux dernières peintures se voient au-dessus des fenêtres éclairant deux cabinets 33 et 34 placés aux côtés de la peinture d'*Actéon* et ouvrant sous le portique. Dans le dernier de ces cabinets, qui est pavé en marbre, une charmante peinture offre *Mars et Vénus* et des *Amours jouant avec les armes du dieu;* on y voit aussi un laraire, petite niche de marbre surmontée d'un frontispice, et dans laquelle on trouva une petite idole de bronze, un vase d'or du poids de quatre-vingt-quinze grammes, et quelques monnaies de Vespasien.

Dans l'autre cabinet, qui est pavé en mosaïque, étaient deux peintures aujourd'hui au musée et huit petites colonnes de bronze qui paraissent avoir fait partie d'un lit et auxquelles adhéraient encore quelques fragments de bois doré.

Dans un des angles du péristyle est une petite pièce O contenant un fourneau pour tenir les plats chauds, un escalier conduisant à la terrasse qui régnait sur le portique et sur le *triclinium*, et enfin dans un réduit, sous l'escalier, l'inévitable cabinet d'aisances.

A l'angle opposé du péristyle est le *triclinium* P, entièrement ouvert du côté du portique. La place de la table est indiquée par un carré en marbre, le reste de la salle étant pavé en mosaïque; en avant était un espace assez large réservé aux mimes et aux danseuses qui venaient égayer le festin. Un renfoncement qui se trouve dans la muraille à

1. Ces architectures fantastiques se nommaient *Expolitiones*. VITRUVE, L. VII, c. 5.
2. ROUX, *Vue des ruines de Pompéi, pl.* 39.

droite contenait le buffet chargé de coupes, de vases et de flacons.

Tout porte à croire que cette habitation si riche, si élégamment décorée, avait été fouillée par les anciens eux-mêmes ; car on n'y a découvert qu'un très-petit nombre d'objets, parmi lesquels une très-curieuse lampe de bronze à douze becs en forme de barque et quelques Pénates.

Dans la ruelle voisine on a trouvé le squelette d'une femme que l'on suppose avoir été la maîtresse de la maison, ceux de trois hommes, probablement ses esclaves, un petit miroir d'argent, trois anneaux d'or, des boucles d'oreilles, un collier composé de chaînes d'or, cinq bracelets de même métal, trente-deux pièces de monnaie et un sceau portant le nom EVTICHIA.

MAISON DES CADAVRES MOULÉS (PL. 115). Du côté opposé à la maison de Salluste est une habitation dont la façade s'étend depuis l'école d'archéologie jusqu'à la fontaine du carrefour formé par la voie Domitienne et la rue de Narcisse. A gauche de cette façade s'ouvre le *prothyrum* très-large et peu profond conservant sur la rue un seuil de 4^{m},35 de long auquel on montait du trottoir par un degré qui n'existe plus. On trouve en entrant un très-vaste *atrium* qui n'a point de chambres sur les côtés ; à gauche est la muraille moderne de l'école d'archéologie ; à droite, la muraille antique est ornée de niches carrées à tablettes de marbre, larges de 1^{m},34, et profondes seulement de 0^{m},21. Au delà de l'entrée du *tablinum*, tout est écroulé, mais d'énormes ruines indiquent que cette maison, comme toutes celles de la même ligne, avait en contre-bas deux autres étages où l'on descendait par un passage voûté partant de la rue et communiquant aussi par une porte avec l'*atrium*. « Le premier de ces étages, dit Dyer[1], contient des bains, un *triclinium*, un grand salon et d'autres pièces utiles aux usages privés de la famille. Devant ces chambres est une terrasse qui ouvre sur une grande cour entourée de portiques et ayant une piscine au centre. Les colonnes du côté de la maison étaient un peu plus hautes que celles des trois autres côtés, afin de donner à la terrasse une plus grande élévation. Au-dessous de ce second étage il y en a encore un troisième en partie sous terre, qui contient d'autres bains et diverses pièces destinées au

1. POMPEII, p. 345.

ogement des esclaves; il était divisé en petites cellules sombres et humides, à peine de la longueur d'un homme. »

Revenons à l'étage supérieur de niveau avec la rue Domitienne; nous y verrons que, par une disposition exceptionnelle qu'explique la déclivité du sol, c'est à droite de l'*atrium*, et non au fond, que se trouve le péristyle plus large que profond ayant neuf colonnes aux grands côtés et cinq aux petits. Ces colonnes en briques n'ont pas aujourd'hui plus de 1^{m},30 de hauteur et ont perdu tout leur revêtement.

Sur la rue en avant du péristyle est un petit bâtiment établi et restauré sur l'emplacement d'une boutique; dans son unique salle sont exposés les quatre cadavres moulés en 1863 par le procédé inventé par le commandeur Fiorelli[1].

C'est dans une petite rue conduisant de la ruelle d'Eumachia à la rue du *Lupanar*, rue qui à cette occasion a reçu le nom de *Vicolo degli scheletri*, que le 5 février 1863 furent trouvés ces cadavres. Ces malheureux étaient sans doute restés enfermés dans leurs maisons et n'avaient essayé de fuir qu'au dernier moment, lorsque l'eau, la cendre et le *lapillo* les avaient chassés; mais il était trop tard! Déjà les matières volcaniques avaient rempli la rue fort étroite, et bordée de grands murs presque sans portes ni fenêtres, jusqu'à une hauteur de près de 5 mètres, et ce n'est qu'à cette élévation au-dessus du sol qu'ils furent rencontrés. Ils ne faisaient peut-être pas partie de la même famille, car ils étaient couchés assez loin les uns des autres. Deux corps cependant formaient un groupe, composé d'une femme et d'une jeune fille âgée d'environ quinze ans. C'est ce groupe que l'on voit à droite en entrant dans la petite salle de la rue Domitienne. Les deux femmes sont tombées l'une à côté de l'autre, mais en sens inverse; leurs vêtements d'étoffe grossière semblent indiquer qu'elles n'appartenaient pas à la classe riche. A toutes deux, la partie antérieure du corps sur laquelle elles étaient étendues est fort mal *venue* au moulage, mais heureusement il n'en est pas de même de la partie placée en dessus.

La femme que l'on peut supposer avoir été la mère paraît avoir été asphyxiée rapidement par quelque dégagement de gaz, et être morte sans convulsions; elle est couchée sur le côté droit dans une pose tran-

1. V. page 272.

quille et naturelle; son bras droit tombe librement et le petit doigt porte l'empreinte oxydée d'une bague de fer.

La jeune fille semble au contraire être morte dans d'affreuses convulsions; elle est couchée à plat ventre, les jambes crispées et la face appuyée sur son bras gauche; sa main presse un pan de sa robe, dont elle avait sans doute cherché à s'envelopper la tête. La forme de cette tête est parfaitement conservée et une grande partie du crâne est même à découvert; les phalanges des doigts de la main droite sont également apparentes. Les vêtements laissent apercevoir par leurs déchirures une chair jeune et polie comme le marbre, et sur un petit pied une sandale brodée est encore reconnaissable.



Cadavres de la mère et de la fille.

Le troisième cadavre placé au fond de la salle est également celui d'une femme, sans doute de condition aisée, car on a trouvé près d'elle, avec un trousseau de clefs, deux petits vases d'argent, quelques bijoux d'or et une assez grande quantité de monnaies d'argent. Elle est couchée sur le dos, et, bien que le moulage soit en général médiocrement réussi, son expression de désespoir est presque aussi poignante que celle du cadavre conservé à l'école d'archéologie. Un bras est soulevé, les mains sont fermées convulsivement et les vêtements repoussés dans les mouvements de l'agonie ont laissé à découvert la jambe gauche admirablement modelée. Les seins ne sont point *venus* au moulage et le sexe n'a pu être déterminé que par la coiffure qui paraît avoir été frisée, et surtout par la largeur du bassin qui est telle qu'on pourrait supposer la malheureuse enceinte au moment de la catastrophe qui termina sa vie.

Le quatrième corps placé à gauche de la salle est celui d'un homme de haute taille, probablement un soldat, à en juger par les traces qu'ont laissées sur le bas-ventre des courroies paraissant avoir

formé la partie inférieure d'une de ces cuirasses, *loricæ*[1], qui étaient composées de bandes de cuir juxtaposées. Cet homme est couché sur le dos ; ses bras et ses jambes étendus naturellement semblent indiquer qu'il a succombé sans convulsions. Tout le côté droit du corps est *mal venu*, mais le moulage a généralement bien reproduit le côté gauche ; la main portant un anneau de fer est parfaitement modelée, le nez et le menton sont bien rendus, et la bouche, quoique contractée, laisse apercevoir quelques dents. Les pommettes saillantes et osseuses, les joues creuses semblent indiquer un homme d'une cinquantaine d'années. La jambe gauche semble maigre auprès de la droite grossie par l'empreinte d'une étoffe épaisse ; les pieds portent de fortes chaussures à semelles garnies de clous.

Dans les coins de la salle où ces moulages si curieux sont exposés, on voit debout deux squelettes de Pompéiens *montés* comme dans les cabinets d'anatomie.

La maison suivante est désignée sur le plan de Fiorelli sous le nom de

*Maison de la danseuse (Pl. 116). Le piédroit à gauche de la porte conserve son chapiteau où l'on voit une bacchante tenant un tambour de basque et un Faune avec une syrinx. Cette habitation n'occupant point un terrain exactement parallèle à la rue, on avait remédié à cette irrégularité en donnant une profondeur inégale (0m,80 à gauche et 0m,54 à droite), à la seconde des trois marches précédant le *prothyrum*. De celui-ci plus large que profond, deux autres degrés conduisent à un grand *atrium* toscan avec un *compluvium* et une citerne en mauvais état, et un pavé de fine mosaïque noire ornée de cubes blancs beaucoup plus gros régulièrement espacés. Le côté gauche de l'*atrium* présente trois chambres et une *ala;* ces trois petites chambres ont conservé leur seuil de pierre calcaire avec indication de leur fermeture ; dans la première pièce on remarque, comme dans beaucoup des maisons de Pompéi, une entaille dans la muraille qui donnait la longueur nécessaire à un lit. Au côté droit de l'*atrium* étaient pour la symétrie des renfoncements simulant des portes avec leur seuil ; la première seule était réelle ; nous dirons quelle était sa destination. Le fond de la maison

1. *Lorica*, de *lorum*, courroie, lanière. Notre mot *cuirasse* n'est que la traduction de *lorica*.

n'existe plus, mais on peut reconnaître que le *tablinum* n'était pas à sa place, car le fond de l'*atrium* est fermé par un mur qui conserve encore une hauteur de plus d'un mètre.

Revenant à la porte dont nous avons parlé, on trouve un escalier descendant à une maison voisine et amie, ou plutôt à une seconde partie de la maison servant de communs, l'escarpement du sol n'ayant pas permis de donner à la maison de maître le plan ordinaire; en effet, dans l'*atrium* de cette seconde maison on ne trouve qu'un *compluvium* des plus grossiers avec deux citernes en regard, à droite des pièces sans ornements, et sur la rue une porte qui devait être destinée aux gens de service et aux fournisseurs.

Immédiatement après la maison de la Danseuse, on rencontre à gauche plusieurs grands souterrains voûtés, fouillés en 1778, tournés vers la mer, ayant dû servir de magasins, et où l'on trouva une grande quantité de blé carbonisé. C'est sur ces souterrains que s'élevait une vaste habitation désignée sous le nom de la

* Maison a trois étages, *Casa a tre piani* (Pl. 117), nom qui convient aussi bien à toutes les maisons formant ce côté de la rue; cependant il est à remarquer qu'ici un seul étage (celui des magasins) était au-dessous du niveau de la voie publique, et que l'on voit les restes d'un escalier conduisant à ce que les modernes appellent le premier étage. Cette maison a aussi été nommée par quelques auteurs *Maison du musicien* à cause de trophées d'instruments de musique, sistres, trompettes, doubles flûtes, etc., qui décoraient ses murailles. Le pilastre à droite de l'entrée est surmonté d'un chapiteau corinthien en stuc assez bien conservé. Le *prothyrum* est presque entièrement occupé par cinq degrés faisant suite à un sixième en saillie sur le trottoir. La maison entièrement ruinée n'offre plus rien d'intéressant.

Il en est de même de l'habitation voisine dont le seuil était raccordé avec l'alignement de la rue par la première de ses quatre marches beaucoup plus large à gauche qu'à droite. Vient ensuite un thermopole fouillé en novembre 1770, et conservant son comptoir revêtu de marbre. Entre cet établissement et la boutique contiguë appartenant à la même maison s'élève un pilier portant, sculptée en terre cuite, une image phallique qui a donné lieu à bien des hypothèses. Cette figure ayant été retrouvée depuis sur un grand nombre de maisons de Pompéi,

il nous paraît certain qu'on ne doit y voir autre chose qu'un préservatif contre les sorts, le mauvais œil[1], le *fascinum*, la *jettatura* qui fait encore trembler les Napolitains modernes, qui ont recours pour s'en défendre à un procédé analogue.

Avant d'arriver à la porte d'Herculanum, on a à gauche l'

*AUBERGE D'ALBINUS (PL. 19). Cette maison, découverte en 1770, était non-seulement une auberge, mais probablement aussi une de ces stations de poste, *mansiones*, établies par Auguste sur les voies consulaires[2]. La distribution de cette maison, les objets qu'on y a trouvés, tout concourt à rendre cette supposition presque certaine. Près de l'entrée était une de ces pierres qui aidaient à monter à cheval. Le nom du propriétaire de l'auberge, Albinus, était écrit sur la muraille en lettres noires. La porte, beaucoup plus large qu'à l'ordinaire, ayant de niveau avec la rue un pavé de lave interrompant le trottoir afin de permettre l'entrée aux chars, conduisait à une vaste cour qu'entouraient une cuisine munie de son fourneau et plusieurs chambres pour les voyageurs. Deux thermopoles, l'un dans la maison même, l'autre dans la maison voisine communiquant avec elle, étaient destinés au débit des boissons chaudes ; dans l'écurie étaient encore les ossements des chevaux à côté des anneaux auxquels ils avaient été attachés ; ailleurs on a trouvé des essieux et autres débris de charrettes ; enfin, sous la

1. .... *Oculi venena maligni.*

GRATIAN., *Cyn.* 406.

« Je ne sais quel œil fascine mes tendres agneaux. »

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

VIRGILE, *Egl.* III.

Enfin Perse nous peint une femme habile à conjurer ces regards funestes :

..... *urentes oculos inhibere perita.*

Sat. II.

2. « Auguste établit sur toutes les routes militaires d'abord des jeunes gens, ensuite des voitures pour apprendre plus vite ce qui se passait dans les provinces. Outre l'avantage qu'il y chercha, on y trouve aujourd'hui celui de pouvoir, quand les circonstances l'exigent, avoir de promptes nouvelles par ceux qui portent les lettres d'une partie de l'empire à l'autre. »

SUÉTONE, *In Octavio*, c. 49.

« Ces sortes d'asiles s'adressant à une classe pauvre de visiteurs étaient plus que modestes et n'offrent d'autre intérêt que de faire constater dans l'Italie antique l'établissement de véritables caravansérails. Là sans doute comme dans les khans de l'Asie moderne, le voyageur ne trouvait que des murailles nues, de l'eau et du feu ; il devait s'être pourvu lui-même d'aliments et du mobilier indispensable à son campement d'un jour. »

E. M. O. DOGNÉE, *Pompéi, étude sur art antique.*

façade et parallèlement à la rue s'étend une vaste cave, longue de 35 mètres, large de 3m,50 et haute de 4m,75, éclairée par trois soupiraux et parfaitement conservée. Il n'en est malheureusement pas de même du reste de l'habitation, qui est dans le plus triste état de délabrement.

C'est presque en face de l'auberge d'Albinus, et à droite de la porte d'Herculanum, que se trouve le large escalier (Pl. 20) qui permet de monter sur les remparts de la ville[1].

Porte d'Herculanum (Page 85). Après avoir franchi la porte, nous commençons l'examen des monuments qui se présentent à droite du faubourg *Augusto-Felix* ou rue des Tombeaux (page 239). Les premiers qui s'offrent à nous sont :

Un Grand Piédestal (Pl. *42*, page 86).

Le Tombeau de Terentius (Pl. *1*, page 86).

Un Tombeau commencé (Pl. *2*, page 86).

Viennent ensuite :

L'Enceinte funéraire (Pl. *3*, page 87).

Le Tombeau des Guirlandes (Pl. *4*, page 87).

La Tombe du Vase bleu (Pl. *5*, page 87).

L'Hémicycle couvert (Pl. *6*, page 88).

Et nous arrivons à la

Maison des Colonnes de Mosaïque (Pl. 7).

La façade de cette maison présente de chaque côté de l'entrée deux grandes boutiques avec arrière-boutique qui avaient été découvertes dès 1813 ; la maison même n'a été dégagée qu'en 1837 et 1838. La porte, accompagnée de deux pilastres cannelés, peints en rouge jusqu'à 1m,50 du sol, donne accès à un *prothyrum* de 2m,70 de largeur sur 10m,05 de profondeur. Celui-ci était décoré de peintures présentant, au milieu de panneaux rouges et jaunes séparés par des architectures, de petits cartels contenant des masques tragiques, des paysages, des oiseaux et des poissons. Après avoir franchi le *prothyrum* on se trouve dans une vaste cour ou plutôt un jardin de forme irrégulière ; dans son angle à droite est l'entrée d'une petite enceinte située derrière l'hémicycle, et sur laquelle donne la porte du tombeau *5*. Au centre de la

1. Voy. page 234.

grande cour était une treille portée par quatre colonnes revêtues de mosaïques, d'un travail assez fin et dont les ornements se composent d'arabesques et d'écailles de poisson; les chapiteaux manquent; ces colonnes ont été portées au musée, mais on a indiqué leur emplacement par des fûts en maçonnerie. On trouva au même lieu deux beaux candélabres de marbre. Au fond de la cour, et en face du *prothyrum*, est une grande niche également en mosaïque, encadrée d'une ligne de bucardes[1]; le cul-de-four en forme de coquille présente au centre une *Néréide sur un taureau marin*. Dans la grande niche en est une plus petite avec une corniche formée aussi de coquillages naturels et de mosaïques représentant des feuillages et un vase à deux anses. Du fond de cette niche l'eau tombait par plusieurs gradins dans un bassin semi-circulaire. En avant sont deux piliers carrés qui durent porter la continuation de la treille, ou un petit toit destiné à protéger la fontaine.

Au côté nord de la cour, une baie large de 4m,50, et que fermaient



Sacrarium.

des portes quadrivalves, donne accès à une seconde cour à laquelle on pouvait aussi arriver directement de la rue par un passage large de 2m,50, ouvrant sur la chaussée de la rue des Tombeaux, sous la première arcade du portique de l'hôtellerie voisine. Dans la cour, en face de cette entrée se trouve un *sacrarium*, une chapelle consacrée aux

1. Sorte de coquillage bivalve.

dieux Lares ou plutôt à Hercule [1], avec un petit autel peint, présentant sur sa face antérieure un *pope s'apprêtant à sacrifier un porc*, à gauche une patère, à droite une massue, et derrière un coq. A gauche de la cour se trouvait un portique soutenu par six colonnes dont le tiers inférieur peint en noir repose sur des dés colorés en rouge. Sous ce portique ouvraient un *posticum* et un assez grand nombre de pièces dont aucune ne paraît avoir pu servir à l'habitation des maîtres, qui sans doute occupaient le premier étage dont deux escaliers attestent l'existence. Les pièces groupées à gauche, autour d'un petit *atrium*, composent des communs avec toutes leurs dépendances : office, cuisine, fourneaux, pierre d'évier, moulin, cave, etc. Dans la cuisine, le petit laraire n'est pas oublié. Dans l'angle de droite, du même côté de la cour est une grande écurie avec sa mangeoire et son abreuvoir, séparée du *posticum* par plusieurs petites chambres destinées sans doute aux esclaves. Toute cette habitation est dans un état de ruine presque complet ; d'après sa distribution et l'ouverture de sa seconde porte sous la galerie dont nous allons parler, nous pensons qu'on peut y reconnaître une hôtellerie aussi bien que dans les constructions voisines.

En avant de celles-ci, sur une rue qui oblique vers la droite et près de son embranchement dans la rue des Tombeaux, règne un portique découvert en 1813. Ce portique formé de 27 arcades, qui presque toutes existaient encore au moment des fouilles, ne paraît pas avoir été construit en une seule fois ou par un seul propriétaire ; en effet, dans la moitié de sa longueur les piédroits sont en briques ainsi que les arcs, tandis que, dans l'autre moitié, ils sont formés d'un unique bloc de tuf volcanique haut de $1^{m},55$, posant sur un dé et portant un arc également en pierre.

AUBERGE ou MAGASINS (PL. *8*). Ce portique s'étend en avant d'un long bâtiment qui n'a été complétement exhumé qu'en 1838. Sa façade est composée de boutiques pour des marchands de comestibles,

1. La présence de la massue et le sacrifice d'un porc rendent cette seconde hypothèse plus vraisemblable.

« Quelqu'un ayant immolé à Hercule un porc d'après un vœu qu'il avait fait pour sa santé. »

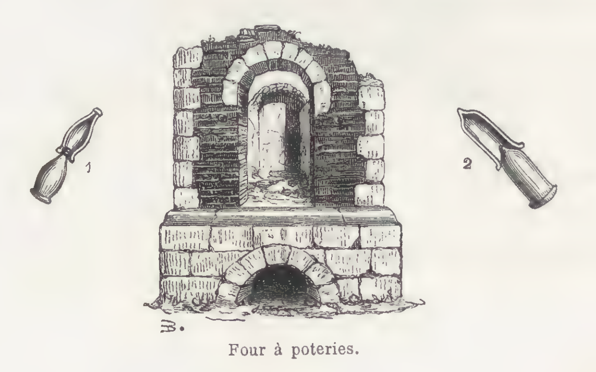
Quidam immolasset verrem quum sancto Herculi
Cui pro salute votum debebat suâ.

PHÈDRE, L. V, *Fabl.* 4.

ou d'objets communs, comme l'indique la grossièreté de l'enduit qui revêt les murailles et des peintures qui les décorent. Une fontaine et un abreuvoir semblent indiquer que là faisaient halte les paysans qui apportaient leurs denrées au marché de Pompéi. On y a trouvé en effet le squelette d'un âne, les débris d'une petite charrette et quelques comestibles, deux brasiers, un morceau de marbre, un reste de balances, deux seaux de bronze, un mors, etc. Au-dessus de chaque boutique était une chambre où l'on montait par des escaliers dont les premières marches seules étaient en briques ou en pierres. Le bâtiment entier était recouvert de terrasses, et quelques pièces conservent encore leurs voûtes. Presque au milieu du portique, dans un renfoncement, se trouve un réservoir revêtu de ciment dans lequel se réunissaient les eaux pluviales et dont le trop-plein s'écoulait dans l'abreuvoir en maçonnerie placé en avant. Dans l'avant-dernière boutique plusieurs noms étaient tracés en grandes lettres rouges sur le stuc ; un seul est lisible sur la muraille de droite : STAIVS PROCVLVS ; il était précédé du nom SISENVM que l'on put copier au moment de la découverte.

La dernière boutique, fouillée le 15 octobre 1838, est excessivement curieuse ; c'est une

Fabrique de Poteries (Pl. *9*). Le four qui se trouve dans l'arrière-boutique est d'une construction très-remarquable. C'est un fourneau à réverbère, bâti en pierres et en briques, formant un massif carré de 2m,60 sur 2m,40, et 0m,90 de hauteur. La voûte du fourneau est



Four à poteries.

plate et percée de petits trous pour laisser entrer la flamme dans le four, qui se trouve au-dessus. Celui-ci avait à l'intérieur 1m,25 en tous sens et 1m,80 de hauteur au milieu de sa voûte. Cette voûte, qui existait

encore en partie en 1854, mais qui aujourd'hui est entièrement écroulée, était la partie la plus singulière de la construction, étant formée de vases de terre cuite emboîtés les uns dans les autres, comme on le fit dans le VIe siècle pour la fameuse coupole de Saint-Vital de Ravenne [1]. Des ouvertures ménagées dans les parois du four et munies de tuyaux de terre cuite permettaient de modérer la chaleur à volonté. On trouva dans le four 34 petites marmites de terre cuite dont une munie d'un long manche, et dans la boutique plusieurs autres poteries. Dans une pièce à gauche, et communiquant également avec la boutique, est un four plus petit que l'on n'a point entièrement dégagé, mais dont la construction ne présente rien de remarquable.

Les monuments suivants sont ceux désignés sous le nom de :

USTRINUM (PL. *10*, page 89).

TOMBE A PORTE DE MARBRE (PL. *11*, page 89).

TOMBEAU RUINÉ (PL. *12*, page 90).

TOMBEAU DES LIBELLA (PL. *13*, page 90).

ENCEINTE SÉPULCRALE (PL. *14*, page 91).

TOMBEAU DE CÉIUS ET LABÉON (PL. *15*, page 91).

ENCEINTE SÉPULCRALE (PL. *16*, page 92).

TOMBEAU DE SALVIUS (PL. *17*, page 93).

TOMBEAU DE GRATUS (PL. *18*, page 93).

TOMBEAUX RUINÉS (PL. *19* et *20*, page 93).

SARCOPHAGES (PL. *21*, page 94).

TOMBEAU DE DIOMÈDE (PL. *22*, page 94).

TOMBEAU DES ENFANTS DE DIOMÈDE (PL. *23*, page 95).

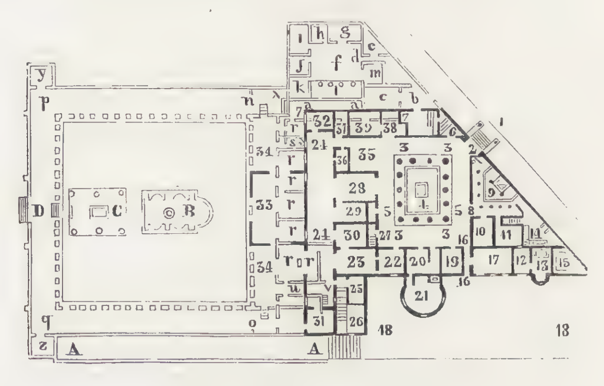
Traversant la rue des Tombeaux pour en visiter le côté opposé en revenant vers la ville, nous trouvons en face des deux derniers monuments la fameuse

1. Pour faire mieux comprendre l'agencement des matériaux de ces voûtes curieuses, nous avons donné aux côtés de notre vignette un exemple des poteries de Pompéi 1 et de celles de Ravenne 2. Overbeck dit que la grande coupole de Sainte-Sophie de Constantinople est construite dans le même système. Cet antiquaire suppose (2e partie, p. 7) que la voûte du four de Pompéi était faite de poteries disposées en spirale comme l'hélice du colimaçon et formait une sorte de coupole; il n'en est rien. La voûte était un simple berceau composé de lignes parallèles et semi-circulaires de poteries emboîtées.

En divers endroits de Pompéi, et notamment à côté même de cette fabrique, on trouve des murailles dans lesquelles sont employées comme matériaux de grandes amphores à vin; nous avons indiqué celles qui font partie de la voûte du second *caldarium* des nouveaux bains.

Maison de Diomède (Pl. *24*). Cette maison, découverte de 1771 à 1775, est désignée par les divers auteurs sous les noms de maison de campagne, maison du faubourg, *casa pseudo-urbana*, ou *suburbana*, enfin de maison d'Arrius Diomède. Sa situation en face du tombeau de ce personnage ne peut pas toutefois être regardée comme une preuve décisive qu'il en était le propriétaire, puisque toute la rue était bordée de tombeaux, et que celui de Nævoleia Tychè et de Munatius Faustus, étant également voisin de cette belle habitation, pourrait tout aussi bien avoir été la sépulture de ses propriétaires.

Plus voisine du volcan que toutes les autres, cette maison dut être détruite la première, aussi aucune ne paraît avoir fourni un pareil nombre de victimes; elle est une des plus vastes qui soient sorties des fouilles, et en même temps une des plus intéressantes par le nombre de ses dépendances et sa distribution toute particulière.



Plan de la Maison de Diomède.

Elle est divisée en deux parties situées à un niveau différent; aussi indiquerons-nous sur notre plan, par des lettres et par une teinte moins foncée, les bâtiments qui se trouvent sur le sol le moins élevé, distinguant par une teinte foncée et par des chiffres ceux qui occupent la position supérieure. Ces derniers, qui composent la partie consacrée à l'habitation, couvrent un terrain exhaussé d'environ $1^{m},60$ au-dessus du pavé de la rue des Tombeaux; on y monte par un perron de sept marches 1, que surmontait une sorte de porche formé d'un toit à fronton soutenu par deux colonnes dont les fûts sont encore en place.

Après avoir franchi le seuil et une espèce de petit vestibule ou *prothyrum* 2 que l'on a fait de forme triangulaire pour raccorder le

péristyle 3 avec l'alignement de la rue, on se trouve dans celui-ci qui, par une disposition indiquée par Vitruve comme propre aux maisons de campagne, ne se trouve pas relégué, comme à l'ordinaire, dans la partie la plus reculée de l'habitation[1].



Entrée de la Maison de Diomède.

Le péristyle était entouré de 14 colonnes d'ordre dorique revêtues de stuc, lisses et peintes en rouge par le bas, blanches et cannelées dans les deux tiers supérieurs. Le chapiteau était orné de quelques filets rouges. On voit encore dans la muraille les trous des chevrons du toit qui couvrait les portiques et venait s'appuyer sur les colonnes. Autour de l'*area* 4 était un caniveau, d'où les eaux s'écoulaient dans une citerne placée au-dessous et dans laquelle on pouvait puiser par deux margelles cannelées 5 placées entre les colonnes; l'une était en travertin et l'autre en marbre, et toutes deux étaient peintes en rouge; on y voit encore les traces du frottement de la corde. Sous le portique, à droite de la porte d'entrée, est un escalier 6 descendant aux bâtiments que nous appellerions aujourd'hui les communs, et à un corridor 7 qui conduisait au jardin situé, comme je l'ai dit, à un niveau inférieur d'environ 3 mètres. A côté de la porte de l'escalier était un laraire dans lequel on trouva une Minerve; sous le portique oriental du péristyle existe l'entrée 8 de plusieurs pièces formant un charmant petit bain qui, fouillé en 1772, avant la découverte des thermes publics, avait déjà

1. « On a coutume à la ville de placer l'*atrium* près de l'entrée, mais dans les maisons de campagne le péristyle se présente le premier, et l'*atrium* vient ensuite entouré de portiques ouverts sur les palestres et les allées où l'on se promène. »

Vitruve, L. VI, c. 8.

donné des renseignements bien précieux. D'abord se présente une petite cour triangulaire 9, entourée de deux côtés d'un portique soutenu par six colonnes octogones à chapiteaux très-simples, et présentant à l'une de ses extrémités un petit fourneau destiné sans doute à la préparation de quelque boisson chaude à l'usage des baigneurs. On y trouva un chaudron,



Bain de Diomède.

une poêle à deux anses encore noircie par la fumée, un gril et plusieurs pots de terre. Dans l'angle à côté du fourneau est un petit cabinet de toilette.

Au troisième côté adossé à la muraille qui longe la rue des Tombeaux, est un bassin de 2^m,17 de largeur, 2^m,85 de longueur et 1^m,10 de profondeur, revêtu de stuc, et dont le rebord, *pluteus*, est couvert de dalles de marbre. On y descendait par trois marches pratiquées dans l'un des angles. L'eau s'écoulait à volonté sur la voie publique. Cette baignoire, *baptisterium*, destinée au bain froid en commun, recevait l'eau d'un mascaron dont on voit encore la trace ; elle était abritée par un toit à double versant soutenu d'un côté par la muraille, de l'autre par deux colonnes. La cour et le portique étaient pavés en mosaïque blanche et noire. La muraille au-dessus du bassin était ornée de peintures représentant sur fond bleu divers poissons et mollusques; on y reconnaissait entre autres la sèche, *seppia*, et le poisson à long bec que les Napolitains nomment *pesce spada*. Les panneaux à droite et à gauche de celui-ci offraient des arbres et des oiseaux sur fond jaune. Ces peintures que Mazois a pu dessiner sont aujour-

d'hui presque effacées, et il en est de même de presque toutes celles qui décoraient les diverses pièces de cette splendide demeure; heureusement elles nous ont été conservées par la gravure [1], et quelques-uns des sujets qui occupaient des milieux de panneaux sont au musée de Naples.

La salle 10 était l'*apodyterium* ou *spoliatorium*, où l'on quittait ses vêtements; on y trouva sur la cendre l'empreinte d'un panier. Le *frigidarium* 11 et le *tepidarium* 12 ne contenaient point de baignoires, mais servaient seulement, par la température graduée qu'on y entretenait, à empêcher la transition trop brusque de l'air libre et froid à la chaleur étouffante de l'étuve ou *sudatorium*. Ils étaient pavés en mosaïque, et ornés de corniches en stuc et d'élégantes peintures.

C'était aussi dans le *tepidarium* qu'ainsi que nous l'avons déjà dit, le baigneur, au sortir de l'étuve, s'asseyait sur des bancs de bois pour se soumettre aux massages, aux frictions et aux autres opérations en usage. Dans cette petite salle, la fenêtre haute de 1^{m},25 et large de 1^{m},15 était fermée par un châssis mobile en bois carbonisé auquel tenaient encore des fragments de vitres; chaque carreau avait 0^{m},27 en carré [2]. Cette salle fouillée le 14 novembre 1772 recevait la chaleur de l'étuve par une ouverture ronde revêtue de stuc, et d'un diamètre de 0^{m},22 [3]; on croit qu'elle pouvait être fermée par un carreau.

L'étuve 13 était une salle oblongue, pavée en mosaïque, terminée par un hémicycle dont le cul-de-four est formé d'une coquille de stuc et orné de petits bas-reliefs coloriés, représentant des animaux et des figures. Au fond de la niche est une fenêtre de 0^{m},65 sur 0^{m},75; une seconde fenêtre de même grandeur est percée au-dessus de la niche. Cette étuve servait à volonté, soit pour les bains de vapeur, soit pour les bains d'eau chaude, ainsi que le prouve une baignoire en stuc autrefois revêtue de marbre. Le sol, reposant sur des piliers de briques,

1. Ces peintures ont été publiées pour la première fois à Naples en 1796, sous le titre de *Gli ornati delle pareti ed i pavimenti dell' antica Pompei, incisi in rame.* En 1808 parut dans la même ville un atlas in-folio de cent planches; enfin ces deux ouvrages ont été mis à contribution en 1840 par les éditeurs français d'Herculanum et Pompéi. T. I, *pl.* 63 à 98. Paris, F. Didot.

2. Pomp. Ant. Hist., I, 267.

3. On a cru que cette ouverture était destinée à contenir une lampe, mais ses parois ne portent aucune trace de fumée, et, d'ailleurs, pour un pareil usage, l'ouverture n'eût point été circulaire.

suspensuræ caldariorum, permettait de circuler à la vapeur brûlante, qui pouvait se répandre également dans l'épaisseur de la muraille par un espacement ménagé à cet effet, ainsi que nous l'avons déjà vu aux bains publics.

A côté du *sudatorium* est la pièce 14 déblayée le 10 septembre 1774 et que Mazois appelle l'officine des bains ; bien qu'elle soit très-petite, on y trouve une table en pierre, une sorte de cave, un fourneau pour chauffer l'eau, trois piédestaux qui portaient des vases de bronze, enfin les traces d'un escalier de bois qui conduisait à l'étage supérieur aujourd'hui détruit. Les bains étaient alimentés par un réservoir que formait la salle 15, qui est voisine et sans issue. Revenant au péristyle, on trouve à gauche, à l'extrémité du portique, un passage, *fauces* 16, qui conduisait à un jardin 18, élevé au même niveau que l'aire du péristyle et duquel on descendait par vingt larges degrés à une terrasse AA, longue de 48 mètres et large de 4^{m},22, que Mazois croit avoir été couverte d'une treille, mais dans laquelle je pense qu'on doit plutôt reconnaître un jeu de paume ou de boules, un *sphæristerium*.

Sous le corridor 16 est l'entrée d'une assez grande salle 17 qui dut être une garde-robe, à en juger par les débris d'armoires, de tablettes et d'étoffes qui s'y trouvaient, et par l'absence de toute décoration ; elle était éclairée par trois fenêtres sur le jardin. Après une petite chambre 19 dont la fenêtre ouvrait sous le portique, une antichambre ou *procœton* 20, très-richement peinte, accompagnée d'un petit cabinet, loge de l'esclave *cubicularis*, du valet de chambre, précède une chambre à coucher 21 qui paraît avoir été la principale de l'habitation. Cette pièce, terminée en hémicycle, était éclairée par trois fenêtres dont la vue s'étendait à la fois à l'est, au sud et à l'ouest ; chaque fenêtre était surmontée d'une plus petite, de forme carrée [1].

1. On est frappé de l'analogie de la disposition de cette chambre avec celle de la bibliothèque de Pline à sa villa de Laurentum :

« Dans l'angle est une chambre courbée dans le fond qui par ses fenêtres suit tout le parcours du soleil. Dans le mur est ménagée en guise de bibliothèque une armoire qui contient les livres qu'on ne lit pas une fois mais que l'on doit relire souvent. »

« *Adnectitur angulo cubiculum in apsida curvatum, quod ambitum solis fenestris omnibus sequitur. Parieti ejus in bibliothecæ speciem armarium insertum est quod non legendos libros, sed lectitandos capit.* »

PLINE LE JEUNE, L. II, *lettre* 17.

Contre la muraille de la partie rectangulaire sont une alcôve et un massif creux en maçonnerie autrefois revêtu de marbre, une sorte de toilette où l'on a trouvé divers flacons, *phialæ*, et vases remplis de cosmétiques[1]. L'alcôve était fermée par des rideaux, *cortinæ*, retenus par des anneaux de bronze dont quelques-uns ont encore été recueillis sur place[2]. La pièce 22 a pu servir d'office, si, comme tout porte à le croire, la salle 23 fut un *triclinium* d'été, ouvrant sur la galerie 24, qui règne en partie au-dessus de plusieurs salles que nous décrirons plus tard.

Le cabinet 25 est une espèce de loge pour un esclave préposé sans doute à la garde d'un escalier descendant à la partie inférieure de l'habitation, et permettant ainsi, à l'aide des portiques qui entourent le xyste, d'arriver à couvert à la porte dérobée, le *posticum* ouvrant sur la campagne. On voit encore quelques restes du plafond plat qui couvrait cet escalier. Quant à la pièce voisine 26, elle est tellement ruinée, qu'il est impossible d'en deviner la destination.

Continuant le tour du péristyle, nous trouvons un escalier 27 conduisant à l'étage supérieur, où dut exister l'habitation des femmes, le gynécée. A côté, après un cabinet destiné sans doute à l'esclave *atriensis*, est une salle de réception 28, une sorte de *tablinum*, ouvrant à la fois sur le péristyle et sur la galerie 24. Cette salle était, comme le péristyle lui-même, entièrement peinte en rouge avec quelques ornements d'architecture et plusieurs sujets qui ont été emportés au musée; on y trouva les fragments d'un vase d'argent orné de figures. A gauche sont deux petites pièces 29 et 30, dont la première seule communique avec le *tablinum;* Mazois a cru y reconnaître un cabinet d'étude et une bibliothèque[3]. Deux autres cabinets 31 et 32 occupaient les extrémités de la galerie; le dernier seul est conservé, et leur destination est inconnue. Enfin, en avant de cette même galerie, et flanquée de deux larges terrasses 34, existait une vaste salle 33 longue de 12^{m},60 et

1. On sait que les anciens avaient poussé très-loin l'art de ces préparations de toilette; Ovide leur avait même consacré un poëme intitulé *les Cosmétiques*, dont malheureusement il ne nous reste que les cent premiers vers.

2. Le 13 février 1784, le roi de Suède Gustave III, voyageant sous le nom de comte de Hague, visita Pompéi, et dîna dans la chambre à coucher de la villa de Diomède.

3. « Un buste peint sur la muraille de l'une de ces pièces, dit Dyer, confirme cette supposition, car il est connu que les anciens aimaient à garder sous leurs yeux les portraits des hommes éminents et spécialement à placer ceux des hommes de lettres dans leurs bibliothèques. »

POMPEII, p. 488.

large de 9m,10, qui semble avoir été un de ces salons, un de ces *œcus* empruntés aux Grecs, auxquels on donnait le nom de *cyzicènes* et qui servaient à la fois de lieu de réception et de salle à manger [1]. Une large baie, ouvrant presque jusqu'au sol, permettait de jouir de la vue du jardin et du délicieux panorama qu'offrait aux regards le merveilleux golfe de Naples.

L'espace 35, qui fait suite au *tablinum* sur le péristyle, dut être une sorte d'*ala* garnie de bancs où les clients attendaient les audiences particulières que le patron donnait dans le cabinet voisin 36, disposition que nous avons déjà indiquée dans la maison de Salluste. On trouva dans l'*ala* le squelette d'un chien, dans le cabinet trois médaillons de marbre sculptés des deux côtés, cinq masques et une table ronde d'albâtre ayant servi de fontaine, du milieu de laquelle l'eau jaillissait et s'échappait autour par dix têtes de lion. En face est une pièce 37 qui dut être une chambre d'esclave, peut-être celle de celui qui était préposé à la garde et à l'entretien du péristyle; 38 et 39 sont également des chambres à coucher; dans la première, la place du lit de deux esclaves était indiquée par une double alcôve [2]; la seconde, plus grande, était sans doute réservée à quelque serviteur d'un rang plus élevé, tel que l'intendant, le *Rei domesticæ procurator*. Le plancher en est enfoncé.

A la suite, et la dernière autour du péristyle, est une salle 40, dont le plancher est également détruit, et la porte condamnée, et qui dut servir de logement au portier; elle communiquait avec les communs dans lesquels nous allons descendre par l'escalier 6. A l'entrée de cet escalier fut trouvée une charmante lampe de bronze ayant la forme d'un limaçon sortant de sa coquille [3].

1. « On fait encore de grandes salles d'une autre manière que celles que l'on voit en Italie, et que les Grecs appelaient *cyzicènes*. Ces salles sont toujours tournées au septentrion; on fait aussi en sorte qu'elles aient vue sur les jardins et que leurs portes soient dans le milieu. Ces salles doivent être assez larges pour contenir deux tables à trois lits opposées l'une à l'autre, avec la place nécessaire pour le service. Elles ont, à droite et à gauche, des fenêtres qui ouvrent comme des portes, afin que de dessus les lits on puisse voir les jardins. »

VITRUVE. L. VI. c. 3.

« L'*œcus* de Pompéi est tourné à l'ouest et non au nord; mais Vitruve lui-même dit quelques lignes plus loin qu'il faut bien se plier aux exigences des localités.

2. Cette salle est aujourd'hui occupée par un escalier conduisant à une chambre destinée aux gardiens.

3. POMP. ANT. HIST., I, 265.

Cette partie des bâtiments était séparée du reste de l'habitation par une cour longue et étroite *a* qui portait le nom de *Mesaula*, entre-cour, et dont selon toute apparence la destination était d'empêcher la communication des incendies qui pouvaient s'allumer facilement dans les bâtiments consacrés à la boulangerie et à la cuisine. Les communs avaient une entrée *b* sur la rue des Tombeaux avec une sorte de vestibule triangulaire et une loge *c* pour un portier[1]. Un corridor *d*, ayant à sa droite une resserre, conduit à une sorte d'*atrium f* autour duquel se trouvaient une assez grande salle *g* qui fut peut-être la cuisine, une petite pièce *h* qui put servir d'office, trois chambres *i*, *j*, *k*, un portique *l* soutenu par cinq colonnes, et enfin un cabinet *m*. Toutes ces constructions étaient tellement ruinées qu'il a été presque impossible de déterminer positivement leur destination; aujourd'hui c'est bien pire encore, le tout ayant été converti en logement pour les gardiens. On y a trouvé un grand nombre de morceaux de verre à vitre très-épais, des vases de terre, une bouteille suspendue à un clou, quatre bêches et un râteau de fer, une amphore pleine de millet, une lampe, quelques ustensiles de cuisine et le squelette d'un homme auprès de celui d'une brebis portant encore une clochette au cou.

Nous avons dit que la partie élevée de l'habitation communiquait avec la partie inférieure par un escalier 25 réservé sans doute aux maîtres, et par un corridor en plan incliné 7 destiné au service, le long duquel l'on trouve à gauche plusieurs cabinets qui durent servir de resserres. Nous arriverons sous un des portiques *n*, *o*, *p*, *q* qui entourent le jardin. Le portique *n*, *o*, ainsi que les pièces voûtées qui s'y trouvent, s'étend sous l'*œcus cyzicène* et sous les deux terrasses qui l'accompagnent. Il serait impossible de préciser la destination de ces diverses chambres *r* jadis élégamment décorées; l'une d'elles cependant *rr* paraît avoir été un *triclinium* d'été, accompagné de son office. Parmi les peintures dont il était orné, on remarquait *Uranie*, *Melpomène*, *Minerve* et plusieurs danseuses. On trouva dans ces pièces du rez-de-chaussée deux squelettes dont l'un tenait 23 monnaies de bronze de Galba, l'autre une monnaie d'or de Néron, 43 deniers d'argent, quatre pen-

1. Dans ces communs on a trouvé une assez grande quantité de chaux et de moellons de tuf destinés à des réparations. POMP. ANT. HIST., I, 265.

dants d'oreilles en forme de quartiers d'orange, enfin une cornaline sur laquelle était gravé un char traîné par deux cerfs conduits par un génie ailé; tous ces objets étaient réunis dans un panier d'osier.

Entre deux de ces pièces était une fontaine 3 adossée à un réservoir qui était sans doute alimenté par l'eau de la citerne. Mazois dit avoir reconnu sur la terrasse 34, qui est au-dessus de la fontaine, les traces d'un puits qui permettait de puiser dans son réservoir, traces qui ont disparu depuis dans une restauration du sol de la terrasse.



Jardin de la Maison de Diomède.

Les portiques *n, o, p, q,* surmontés de terrasses et soutenus par des piliers carrés reposant sur un stylobate, environnent le jardin de quatre côtés. Celui-ci a 33 mètres en carré; au centre est une piscine B du milieu de laquelle s'élançait un jet d'eau; les bords de ce bassin présentent une succession de renfoncements carrés et semi-circulaires que quelques auteurs croient avoir eu pour destination de favoriser le frai du poisson. A côté s'élevait sur deux degrés une treille C que soutenaient six colonnes dont les fûts existent encore. Le portique *p q* offre une petite pièce à chacune de ses extrémités; l'une d'elles *y* paraît avoir été un cabinet de repos, et l'autre *z* un laraire, un oratoire dont la niche avait dû contenir une statuette. L'entrée de celui-ci est maintenant condamnée. Dans le premier on découvrit un squelette portant encore un bracelet de bronze et une bague d'argent.

Les deux portiques de l'est et du midi sont dans un parfait état de conservation. Le premier *n o*, consolidé par des contre-forts modernes,

est de niveau avec le jardin, tandis que les trois autres sont élevés de quatre degrés pour donner de la hauteur et de la lumière aux caves dont nous parlerons tout à l'heure. A ses extrémités se trouvent deux jolis cabinets *n* et *o* richement décorés. Non loin du dernier, et sous le portique même, se trouve un passage *u* conduisant à un escalier *v* qui descend à un long corridor voûté, un crypto-portique, ou *cella vinaria*, large de 2m,60 et haut de 2m,75 qui s'étend sous toute la longueur des trois portiques *h p*, *p q* et *q o*. Cette galerie souterraine était éclairée à



Cave de la Maison de Diomède.

fleur de terre par des soupiraux en forme de barbacanes. C'est dans ce lieu qui servait de cave, à en juger par la quantité d'amphores à moitié ensablées qui y furent trouvées contenant encore du vin desséché, et au pied d'un petit escalier *x*, que s'accomplit le drame le plus déchirant que nous aient révélé les fouilles de Pompéi.

Au moment de l'éruption, dix-huit personnes adultes avec un jeune garçon et un enfant en bas âge avaient cru trouver un refuge assuré sous ces voûtes impénétrables; des provisions qu'ils y avaient portées leurs assuraient l'existence pour quelques jours; mais bientôt les cendres fines et brûlantes y pénétrèrent par les soupiraux, une vapeur ardente remplit la galerie; les malheureux se précipitèrent vers la porte..... il était trop tard! Tous périrent étouffés et à moitié ensevelis. C'est là qu'on les a retrouvés au bout de dix-sept siècles le 11 décembre 1772, la tête encore enveloppée des vêtements dont ils s'étaient voilé le visage, soit pour se préserver des cendres ardentes, soit par un acte

suprême de décence et de résignation[1]. On recueillit près d'eux divers bijoux, des monnaies, un superbe candélabre, des clefs, les restes d'une cassette, un peigne double en bois, etc. Les murs présentaient encore la silhouette des cadavres, et la cendre durcie avait gardé les empreintes des seins, des bras et des épaules d'une jeune fille d'une admirable beauté[2]. Cette intéressante victime dut être la fille du propriétaire de l'habitation, à en juger par les vêtements précieux qui la couvraient, et on voit encore sur la cendre quelques traces d'une de ces étoffes légères que Pétrone appelait du vent tissé, *ventus textilis*[3]. Elle portait un superbe collier composé d'une chaîne d'or en filigrane décorée au milieu d'une petite plaque à laquelle sont attachées deux chaînettes terminées par des feuilles de pampre, un joli bracelet formé de deux cornes d'abondance réunies par une tête de lion, enfin deux pendants d'oreilles[4].

Abandonnant sa famille, et ne songeant qu'à sauver sa vie et ses

1. Sur la proposition du docteur Stefano delle Chiaje, savant naturaliste et conservateur du cabinet d'anatomie pathologique de l'université de Naples, on a réuni dans ce musée une collection d'ossements pompéiens qui n'intéresse pas moins l'archéologue que le savant. Ces ossements ont fourni au docteur delle Chiaje la matière d'une importante dissertation, publiée dans le Journal des sciences médicales de Naples, le *Filiatre Sebezio,* ann. XXIV. vol. XLVIII, p. 3 et suiv. On nous saura gré, sans doute, de reproduire ici quelques-unes des observations qu'il y a consignées.

L'inspection des ossements découverts à Pompéi démontre que la stature des hommes et des animaux n'a pas varié d'une manière sensible de l'an 79 jusqu'à nos jours.

Les crânes affectent trois formes distinctes : globulaire, ovoïde et oblongue, variété qui s'explique facilement par la présence à Pompéi d'esclaves étrangers et de races diverses. La proportion de ceux-ci paraît avoir été de 3 sur 10 habitants.

Les ossements sont en général réduits à l'intérieur à un état pâteux, et seulement recouverts d'une écorce mince et fragile. Sur un assez grand nombre on remarque des taches d'oxyde de fer et de cuivre provenant de métaux avec lesquels ils se sont trouvés en contact. Quelques-uns sont dans un tel état de conservation qu'il semblerait que, depuis peu d'années seulement, ils ont été dépouillés de leurs parties molles; à cette catégorie appartiennent surtout les ossements de bœufs et de chevaux. D'autres, en petit nombre, ont été calcinés par le feu; il sont pesants, compactes, sonores, mais fragiles comme le verre.

L'examen de ces tristes débris confirme l'opinion, sur laquelle nous reviendrons plus tard, que les matières qui ont recouvert Pompéi y ont été apportées, les unes par le vent et incandescentes, les autres noyées dans des torrents d'eau, comme à Herculanum.

2. Ces empreintes sont conservées au musée de Naples.

3. SATYRICON, 55.

4. Des scènes semblables durent avoir lieu dans maint autre endroit de la malheureuse ville. Le 25 novembre 1775, douze autres squelettes furent trouvés dans la cave d'une maison voisine de la porte d'Herculanum, et nous avons eu ou nous aurons occasion de citer bien d'autres découvertes du même genre.

richesses, le père, au lieu de chercher un asile dans le crypto-portique, avait essayé de s'échapper par la porte D ouvrant sur les champs et vers la mer au milieu du portique occidental ; mais là aussi la mort l'attendait[1]. On a trouvé son squelette tenant encore à la main les deux clefs de sa demeure, dont une incrustée d'argent, et portant au doigt un anneau formé par un serpent à deux têtes, un *amphisbène ;* auprès de lui avait succombé un esclave qu'il avait chargé de quelques vases d'argent, d'un assez grand nombre de monnaies impériales ou consulaires réunies dans un morceau de toile, et d'une grande et belle lanterne de bronze aujourd'hui au musée[2]. Enfin, à quelque distance de la maison, dans la direction de la mer, on découvrit encore neuf autres squelettes qui appartenaient peut-être à la même famille. Plus loin étaient une aire pour battre le blé, et un champ labouré dont les sillons étaient encore apparents.

Les objets trouvés dans la maison de Diomède sont innombrables ; les plus précieux sont un grand cratère de verre coloré à deux anses et un magnifique candélabre dont la base porte un génie bachique monté sur une panthère[3].

En sortant de cette maison, on trouve à droite :

LE TRICLINIUM FUNÈBRE (PL *25*, p. 95) ;

LE TOMBEAU DE NŒVOLEIA TYCHÈ (PL. *26*, p. 97) ;

LE TOMBEAU DE LA FAMILLE NISTACIDIA (PL. *27*, p. 101) ;

LE TOMBEAU DE CALVENTIUS QUIETUS (PL. *28*, p. 103) :

*L'ESPACE VIDE (PL. *29*, p. 104) ;

LE TOMBEAU ROND (PL. *30*, p. 104) ;

LE TOMBEAU DE SCAURUS (PL. *31*, p. 105) ;

LE TOMBEAU DE LA SECONDE TYCHÈ (PL. *32*, p. 110) ;

LE TOMBEAU DE SERVILIA (PL. *33*, p. 111) ;

Et on arrive à la

1. POMP. ANT. HIST., I, 255.

2. Une lanterne presque semblable fut trouvée à Herculanum en 1760. V. HERC. ET POMP., VII, *pl.* 62.

Ces lanternes avaient, comme chez les modernes, des vitres de corne :

« Où vas-tu, dit Mercure, toi qui portes Vulcain (*du feu*) enfermé dans de la corne ? »

Quò ambulas tu qui Volcanun in cornu conclusum geris?

PLAUTE, *Amphitr.,* Act. I, sc. I.

3. HERC. et POMP., VII, *pl.* 5.

* Maison de Cicéron (Pl. *34*). Cette habitation, découverte l'une des premières, est désignée par quelques antiquaires sous le nom de *Villa de Frugi*, parce que, au-dessus d'une niche ornée d'un frontispice et de deux colonnes, on trouva cette inscription que nous avons déjà citée au chapitre des Thermes :

THERMAE
M. CRASSI FRVGI
AQVA MARINA ET BAL.
AQVA. DVLCI. IANVARIVS L.

« Thermes d'eau de mer et bain d'eau douce de M. Crassus Frugi; Januarius, affranchi, *directeur.* »

Nous avons préféré conserver le nom de Maison de Cicéron, bien qu'il ne soit pas prouvé que cette demeure soit réellement celle dont l'illustre orateur parle souvent sous le nom de *Pompeianum* [1], de laquelle il data plusieurs de ses lettres [2], et où il composa une grande partie de ses traités *de Officiis*, *de Divinatione* et *de Senectute*. De là il écrivait à Atticus : « Je suis ici dans un endroit très-agréable, mais surtout fort retiré; un homme qui compose est à l'abri des importuns [3]. » Dans le second livre des *Académiques*, intitulé *Lucullus*, on lit au chap. III : « Nous étions arrivés à la villa d'Hortensius, près de Bauli, ayant décidé que si le vent le permettait nous nous rendrions par mer, Lucullus à sa campagne de Naples, et moi à mon *Pompeianum*. » Et plus loin, chap. XXV : « Pour que notre vue ne nous trompe pas, jusqu'où peut-elle s'étendre? Je vois d'ici la campagne de Catulus près de Cumes; je ne vois pas celle que j'ai à Pompéi ; il n'y a pourtant pas d'obstacle qui nous en cache la vue, mais mon regard ne peut porter aussi loin, *sed intendi longiùs acies non potest.* »

Cette dernière circonstance s'applique assez bien à la maison qui nous occupe et qui est du petit nombre de celles de Pompéi que rien

1. « J'aime beaucoup mes maisons de Tusculum et de Pompéi. »

Tusculanum et Pompeianum valdè me delectant.

Ep. 28. *Ad Atticum.* Édit. Nisard.

« Vers les calendes, je serai soit à ma maison de Formies, soit à celles de Pompéi. »

Nos circiter kal. aut in Formiano erimus aut Pompeiano.

Ep. 30. *Ad Atticum.*

2. *Epist.* 190, 709, 710, 711, 712, 737, 738, 739, 740, 767, même édit.

3. *Hæc loca venusta sunt, abdita certè, et, si quid scribere velis, ab arbitris libera.*

Ep. 738.

ne sépare de Bauli. Du reste son étendue, la richesse de ses peintures, parmi lesquelles figuraient les *huit danseuses*, les *quatre groupes de Centaures* et les *douze petits Faunes dansant sur la corde* tant de fois reproduits par la gravure, la beauté de ses mosaïques, dont faisait partie la précieuse *scène théâtrale* signée par Dioscoride de Samos[1], enfin le magnificence de ses marbres, la rendaient digne de l'opulent orateur. Découverte à différentes reprises de 1749 à 1778, cette maison occupait un large espace dont la plus grande partie *f* a été remblayée plus tard, et nous ne voyons aujourd'hui qu'une cour *a* formant un quadrilatère irrégulier[2] où se trouvent quelques bassins en maçonnerie, et qui ouvrait par une porte aujourd'hui murée sur un xyste *b* entouré de portiques avec des terrasses comme à la villa de Diomède, portiques encore praticables en grande partie, quoiqu'ils ne soient pas dégagés à l'extérieur.

Sur la rue des Tombeaux se présentent ensuite une rangée de boutiques *c* et une citerne *d*. Devant les boutiques régnait un portique; dans celle qui est la plus voisine de la citerne aujourd'hui recouverte, est un comptoir en maçonnerie qui la fait reconnaître pour un *thermopole*. En avant de celui-ci s'élevait une treille ombrageant des bancs pour les buveurs; des trous avaient été pratiqués dans le trottoir pour recevoir les poteaux qui la soutenaient. Près de cette boutique est une porte de la maison *e*, fort large, avec une chaussée pavée rejoignant celle de la rue. « A l'entrée de cette porte, dit Mazois, sont deux cônes tronqués engagés dans le mur; quelques personnes croient qu'ils renfermaient chacun un pied de vigne; mais ne serait-ce pas plutôt deux de ces simulacres coniques nommés *agyei* que l'on plaçait aux portes des maisons, et qui étaient ordinairement consacrés à Bacchus et au Soleil, divinités qui, indépendamment de leurs autres attributions, présidaient encore aux rues? »

La porte de la maison de Cicéron n'est séparée du tombeau et de l'hémicycle de Mamia que par une petite rue. C'est sur le mur qui existait à droite à l'entrée de cette rue, qu'étaient peints les deux serpents dont j'ai parlé page 81.

1. Herc. et Pomp., III, *pl.* 124.
2. Des fouilles faites dans le sol de cette cour ont mis à découvert des squelettes entourés de vases italo-grecs, et appartenant sans doute à l'époque la plus reculée de Pompéi.

A ce même angle s'élève un piédestal (Pl. *35*) qui portait la statue brisée en plusieurs morceaux et trouvée le 16 avril 1763[1] du tribun Titus Suedius Clemens, ainsi qu'une inscription aujourd'hui au musée, mais remplacée à Pompéi par une copie :

EX AVCTORITATE
IMP. CAESARIS
VESPASIANI AUG.
LOCA PVBLICA A PRIVATIS
POSSESSA T. SVEDIVS CLEMENS
TRIBVNVS CAVSIS COGNITIS ET
MENSVRIS FACTIS REI
PVBLICAE POMPEIANORVM
RESTITVIT.

« Le tribun Titus Suedius Clemens, par ordre de l'empereur Vespasien Auguste, ayant pris connaissance des causes et fait relever les mesures, a restitué à la ville de Pompéi les terrains du domaine public qu'avaient envahis des particuliers. »

Il nous reste à voir, avant de rentrer dans la ville :

Le tombeau de Mamia (Pl. *36*, p. 112) ;

*Le sepulcretum (Pl. *37*, p. 112) ;

Le banc de Mamia (Pl. *38*, p. 113) ;

Le tombeau de Porcius (Pl. *39*, p. 113) ;

Le banc d'Aulus Veius (Pl. *40*, p. 114) ;

Le tombeau de Cerrinius (Pl. *41*, p. 114).

Après avoir franchi la porte d'Herculanum, nous trouvons à gauche, dans la rue Domitienne, un

*Thermopole (Pl. 21), découvert le 29 septembre 1770. Une inscription aujourd'hui effacée avait fait connaître le nom du maître de cet établissement, Perenninus Nimpherois. Les verres, fondus par la chaleur de l'éruption, avaient laissé leurs traces sur le marbre du comptoir. Au milieu de celui-ci était une petite niche contenant une tête d'enfant en marbre blanc engagée dans la construction. Dans cette boutique on trouva un curieux *phallus* de bronze orné de clochettes, des vases de terre de différentes formes, une lampe portant un génie ailé en bas-relief, et divers objets de verre coloré[2].

1. Pomp. Ant. Hist., I, 153.
2. *Ibid.* I, 243.

Un peu plus loin est la

Maison des vestales (Pl. 22). La maison qu'on désigne sous ce nom, que rien ne paraît avoir motivé et que démentent au contraire plusieurs peintures qui y ont été trouvées, fut découverte en 1785 et 1786 ; elle se compose de deux habitations distinctes placées en équerre, communiquant entre elles, et ayant dû appartenir à deux familles unies par les liens de la parenté ou de l'affection. La plus petite a son entrée sur la voie Domitienne ornée de quatre demi-colonnes revêtues de stuc. Au milieu se présente le *prothyrum* flanqué de deux salles pavées en mosaïque, ouvrant sur la rue et sur l'*atrium*, et ayant sans doute servi de vestibules. Dans celle de droite est un banc en maçonnerie, qui d'après sa dimension a pu servir de lit; dans celle de gauche une peinture représentant un *Faune découvrant une nymphe endormie*, sujet souvent reproduit à Pompéi [1]. L'*atrium* toscan est pavé en mosaïque noire semée régulièrement de cubes blancs, et entourée de bandes blanches. Au milieu est le *compluvium* qu'encadre un entrelacs de mosaïque blanche et noire. A gauche sont plusieurs chambres dans un complet état de délabrement. Au fond, le *tablinum* pavé en mosaïque ouvrait sur un petit jardin au centre duquel était une grande piscine ayant servi de baignoire ou de lavoir. A la droite du *tablinum* est une très-petite chambre à coucher ouvrant également par une fenêtre sur le jardin ; on y observe l'entaille pour la tête du lit, que nous avons déjà remarquée dans l'une des chambres de la maison de Pansa. A gauche est un corridor dans lequel on trouve l'entrée de plusieurs salles qui ont dû servir de communs, et celle d'une sorte de vestibule sur lequel ouvrent les portes d'un petit *œcus* dans l'axe de l'*atrium*, et de deux chambres à coucher dont une, pavée en mosaïque, conserve son estrade et deux peintures presque effacées, dans l'une desquelles je crois pouvoir reconnaître *Pâris et Hélène*. Enfin, dans le même vestibule, se trouvent au fond une autre petite chambre et un grand réservoir revêtu de ciment, et à gauche le corridor réunissant cette première habitation à la maison voisine; dans celui-ci est l'entrée d'un grande pièce sans ornements, ouvrant sur la rue de Narcisse, et qui servait sans doute de magasin.

1. Voy. la fable de Lotis. Ovide, *Fastes*, L. I.

La seconde maison (Pl. 118), que Dyer [1] décrit sous le nom de Maison du Triclinium avait son entrée principale sur cette même rue, et c'est sur le seuil du *prothyrum* qu'existe en mosaïque le mot SALVE, que nous avons reproduit en tête de notre avant-propos. Aux côtés du *prothyrum* sont deux salles pavées en mosaïque dont l'une présente sur son seuil en fort mauvais état deux serpents entrelacés noirs sur fond blanc. L'*atrium* toscan a conservé une partie de son pavé en mosaïque, et surtout de l'élégant encadrement qui entourait le *compluvium ;* quant aux peintures qui le décoraient, elles ont toutes disparu. Au fond de l'*atrium* se trouvent un corridor qui conduit aux communs aujourd'hui ruinés, une petite chambre à coucher occupant la place ordinaire du *tablinum* qui se trouve reporté vers la droite et que nous devons reconnaître dans une salle pavée en mosaïque, ouvrant par une large baie sur le péristyle. En outre un corridor, *fauces*, et une petite salle percée de deux portes réunissaient également l'*atrium* au péristyle. A droite, avant le corridor, se trouve la porte d'une antichambre précédant une salle de bain dont la baignoire en pierre existe encore. Près de cette porte sont une niche pour un chien de garde et les restes d'un escalier qui conduisait à l'étage supérieur. Enfin, sous le corridor même, est un *puteal* de terre cuite dont l'embouchure n'a pas moins de $0^{m},60$ de diamètre. Franchissant une porte dont le seuil de marbre blanc, orné de deux petites têtes de lion, avait dû former primitivement le dessus d'une table, on se trouve dans le péristyle. Celui-ci est un quadrilatère irrégulier entouré de quatorze colonnes composites réunies à leur base par un *pluteus;* sous le portique sont encore, au soubassement, quelques belles peintures représentant divers animaux : *loups, cerfs, tigres, lions, chèvres, rennes*, etc., sortant à mi-corps du milieu de fleurs gigantesques, et plusieurs *sphinx* accroupis paraissant servir de cariatides. Dans es panneaux de la muraille on voit quelques *héros* peints en camaïeu jaune, et, au-dessus, des médaillons où sont représentés des *poissons*, des *crustacés* et du *gibier*. Au centre de l'*area* est une vaste piscine partagée en deux parties inégales; la plus petite servait de baignoire, ainsi que l'indiquent les degrés par lesquels on y descendait; la seconde est presque entièrement remplie par un gros massif carré en maçonnerie

1. Pompeii, p. 346.

qui porta probablement une fontaine monumentale. Parmi les pièces qui entourent le péristyle, trois seulement méritent d'attirer l'attention: l'une est une petite chambre adossée à l'*atrium*, présentant dans son pavé les faibles restes d'un labyrinthe en mosaïque blanche et noire ; les deux autres sont placées au fond du péristyle et adossées aux murailles de la ville. Celle à droite est une vaste pièce que nous pensons avoir été le véritable *triclinium* et qui est pavée en mosaïque [1] ; l'autre au centre du péristyle est celle que Dyer désigne comme le *triclinium*. Sa position semblerait indiquer plutôt un *œcus* ou exèdre, mais il nous semble difficile de voir autre chose qu'un sanctuaire, un *sacrarium*, dans cette salle au milieu de laquelle s'élevait un autel en l'honneur des divinités dont les images occupaient trois niches en forme de coquilles ménagées dans la muraille. A côté reste encore une dernière pièce, exhaussée de quatre degrés, à laquelle nous n'oserions assigner une destination positive, mais qui paraît avoir été un cabinet d'étude ou une bibliothèque. Outre les squelettes d'un homme et d'un chien, on a trouvé dans cette maison plusieurs objets précieux, parmi lesquels un croissant d'argent et divers ornements de femme, une provision d'huile dans des vases de verre, des châtaignes, des dattes, des raisins et des figues sèches. Enfin derrière la maison, au pied des remparts, étaient couchés dix autres squelettes dont un avait quatre anneaux au même doigt, des boucles d'oreilles, un collier, deux bracelets et une lanterne de bronze à la main.

A côté de la Maison des Vestales est la

*Maison du chirurgien (Pl. 23). Découverte en 1770 et 1771, cette habitation a dû son nom à un grand nombre d'instruments de chirurgie qui y furent trouvés et qui sont déposés au musée de Naples. Parmi ces instruments on en a reconnu plusieurs encore en usage aujourd'hui, tels que des ventouses ou *cucurbitulæ*, des scalpels, des spatules, des lancettes, des ciseaux, des tenailles et un *speculum* dont un mécanisme à vis, aussi simple qu'ingénieux, faisait écarter ou rapprocher simultanément les trois branches. On a trouvé aussi dans cette habitation un fourneau en fer tout incrusté de *lapilli*, auquel s'adaptaient à volonté quatre vases couverts en bronze et plusieurs vases de

1. Une vaste baie aujourd'hui ouverte dans la paroi de cette salle permet d'apercevoir une des parties les mieux conservées des murailles de Pompéi.

verre, dont un très-haut de forme rectangulaire et à goulot très-étroit et un autre du même genre, mais cylindrique, enfin des poids fort singuliers en plomb et de forme rectangulaire portant gravés d'un côté le mot : EME, *achète*, et de l'autre HABEBIS, *tu auras*[1]. Les chambres de cette habitation assez vaste étaient ornées de peintures et de pavés en mosaïque. Au fond, à droite du xyste, est un cabinet où l'on voit encore un jolie peinture représentant la *Toilette de Vénus*[2]. La façade de cette maison est remarquable par sa construction, ainsi que plusieurs des murailles intérieures ; au lieu de briques ou de moellons, on y a employé de grands blocs de concrétions calcaires produites par les eaux du Sarno.

* Douane ou poids public (Pl. 24), découverte en mai 1778. Auprès de la maison du chirurgien, une large porte donne entrée à une grande salle pavée en mosaïque, au fond de laquelle est un piédestal qui dut porter une statue, peut-être celle de la Justice. Les objets trouvés dans cette salle ont fait penser que c'était un bureau de douane, *telonium*, ou de poids public, *ponderarium*. On y a recueilli en effet des balances à deux plateaux, des romaines de bronze, et surtout une grande quantité de poids de toutes sortes, les uns en plomb, les autres en marbre ou en basalte, la plupart ronds, et portant leur valeur indiquée par des inscriptions, telles que C. PON., PON. TA., etc., ou par des points en creux ou en relief[3]. Sur le fléau de l'une des balances on lisait :

IMP. VESP. AVG. IIX. C. IMP.
AVG. T. VI. C. EXACTA IN CAPITO.

« Sous le huitième consulat de Vespasien, empereur Auguste, et sous le sixième de Titus, empereur Auguste, vérifié au Capitole. »

Deux degrés de marbre conduisaient à une arrière-cour où étaient des écuries, et qui avait une porte cochère sur la rue de Narcisse. On

1. Un poids semblable a été trouvé dans la maison de Polybe en mai 1808; un autre avait déjà été découvert ailleurs le 24 janvier 1761; enfin on en trouva en mars 1830, trente-huit autres dans la rue de Mercure; sur ceux-ci le mot HABBEBIS était ainsi écrit.

2. Quatre peintures, aujourd'hui au musée, ont été enlevées des parois de la maison du chirurgien en 1784; elles représentent un *peintre peignant un buste*, une *tête*, une *bacchante* et une *caille*.

3. On doit remarquer que souvent les poids et mesures empruntaient la forme des objets qu'on vendait dans les boutiques où ils étaient employés ; c'est ainsi qu'au musée de Naples on en voit un ayant la forme d'un porc, qui dut appartenir à un charcutier, un osselet gigantesque qui servit dans une boucherie, etc.

y trouva quelques boucles de harnais, les restes d'un char à deux roues, et deux squelettes de chevaux ayant chacun au cou trois clochettes de bronze.

* Fabrique de savon (Pl. 25), découverte en 1788. Dans la première pièce on a trouvé un tas de chaux d'excellente qualité et des débris de savon, et dans une salle au fond sept bassins de niveau avec le sol ayant servi à la fabrication.

* Taverne de Phœbus (Pl. 26), dans laquelle on découvrit une caisse percée au couvercle pour servir de tirelire, les squelettes d'un homme et de deux animaux. Parmi plusieurs inscriptions peintes sur le mur extérieur, on put déchiffrer celle-ci :

M. HOLCONIVM PRISCVM
C. GAVLVM RVFVM II VIR.
PHOEBVS CVM EMPTORIBVS
SVIS ROGAT.

« Phœbus et ses pratiques invoquent M. Holconius Priscus et C. Gaulus Rufus, Duumvirs. »

On trouve ensuite une

Citerne publique (Pl. 27), destinée à suppléer les fontaines



Citerne publique.

lorsque l'eau venait à leur manquer dans les temps de sécheresse. C'est une édicule voûtée, ouverte d'un côté, et auprès de laquelle se trouve un petit autel consacré aux *Lares compitales*. En avant de cet autel est une fontaine devant laquelle nous tournons à gauche dans la rue de Narcisse, où nous trouvons, après plusieurs habitations insignifiantes, la

Maison des Amazones (Pl. 28). Le plan de cette petite habitation est assez singulier ; en effet, elle présente d'abord une petite cour carrée

dont le *compluvium* était remplacé par une mosaïque blanche et noire, maintenant presque détruite, tandis que le reste du pavé de la cour est en *opus signinum* parsemé de morceaux de marbres de diverses couleurs. Les murs offrent dans le bas un *combat de coqs* et au-dessus on voit encore quelques restes de jolies figures de *danseuses* qui se détachaient sur un fond amarante. A la place ordinaire est un petit *tablinum* où est peint dans une espèce de niche, un bel *Apollon tenant son carquois*. Au fond est une sorte d'*atrium* toscan ayant à ses côtés deux pièces élégamment décorées. Dans la première à droite on voit encore *Bacchus assis sur un tonneau;* le pendant, *Silène près de son âne,* est presque effacé; dans la seconde à gauche, une composition, fort endommagée, bien que la pièce ait été couverte d'un toit, *Vénus,* l'*Amour et les Grâces,* existe entre les deux charmantes *Amazones* à cheval auxquelles la maison doit son nom.

A côté de cette habitation on voit le *posticum* ou porte dérobée de la Maison des Danseuses, dont nous trouverons l'entrée principale sur la rue de Modeste, puis la

* Maison de Narcisse (Pl. 29). Découverte en 1811, cette maison doit son nom à une gracieuse peinture qui y fut trouvée [1]. Son plan est très-simple ; le vestibule ou *prothyrum* est flanqué de deux chambres ayant l'une et l'autre l'entaille faite dans la muraille pour le chevet du lit, et ouvrant sur un *atrium* toscan au milieu duquel étaient une table ronde en marbre portée par un pied cannelé et un *compluvium* également en marbre à l'angle extérieur duquel est à droite l'embouchure d'une citerne. Au fond de l'*atrium* est le *tablinum* qui conserve encore sur sa muraille de gauche de jolis restes d'architectures peintes et d'arabesques où figurent des masques et des oiseaux. Le pavé est en *opus signinum* semé régulièrement de petits cubes de marbre blanc. Aux côtés du *tablinum* deux corridors ou *fauces* donnent accès à un portique en équerre soutenu par trois colonnes et formant péristyle de deux côtés seulement. Le pavé est également en *opus signinum*, mais les petits cubes blancs y forment des dessins réguliers assez élégants. Ce portique enferme un petit xyste à droite duquel est un *laraire,* simple niche de briques. Sous la galerie à gauche sont plusieurs chambres ; celle du

1. Herc. et Pomp., II, *pl.* 38.

milieu, dont la large baie offre un long seuil de marbre, paraît avoir été le *triclinium;* enfin, au fond est le salon, l'*œcus,* à côté duquel est un *posticum,* une porte dérobée, voisine de la cuisine qui est adossée au *triclinium.* On trouva dans cette maison une cassette contenant des instruments de chirurgie, des onguents et même de la charpie, et un vase cylindrique de plomb orné de bas-reliefs, du genre de ceux dont nous avons parlé [1].

Un mur sépare cette habitation de la

* Maison d'Isis (Pl. 30). Cette maison, qui fut découverte en 1810 et 1811, doit son nom à une peinture qu'on y trouva représentant la trinité égyptienne, Isis, Osiris et Horus. Elle n'offre plus rien de bien remarquable ; on y voit cependant les restes d'un joli *puteal,* et dans le *tablinum* ceux de quelques élégantes architectures en stuc, et un pave en *opus signinum* régulièrement semé de cubes blancs ; ces mêmes cubes disposés par lignes se coupant en losanges ornent le seuil de cette pièce.

Tournant à droite, au bout de la rue de Narcisse et au pied des murailles, on rencontre la rue de Modeste, à l'entrée de laquelle se présente à gauche la

Maison de Neptune (Pl. 31). Cette maison fouillée en 1844 est petite et irrégulière, mais elle renferme quelques peintures intéressantes. Au milieu de son *atrium* toscan, est un beau *compluvium* en marbre, entouré d'une caisse à fleurs en maçonnerie revêtue de stuc peint en rouge ; en tête du *compluvium* étaient une table et un *puteal* de marbre ; celui-ci n'existe plus ; au milieu était un piédestal, portant un petit Silène également de marbre. Deux ou trois Amours en bronze furent trouvés autour du *compluvium.* Les murailles de l'*atrium* conservent encore des peintures dont la principale, qui a donné son nom à la maison, est un *Neptune armé du trident, debout sur le bord d'un bassin ;* le bas de cette composition est presque effacé. Sur d'autres panneaux on voit des *cygnes,* des *paons* et un *char attelé d'un cheval et d'un mulet conduits par un lézard.*

Dans une petite chambre, à droite du *prothyrum,* des peintures assez médiocres offrent *Ariane donnant à Thésée le peloton qui doit le*

1. V. page 255.

guider dans le labyrinthe, Apollon et *Diane,* des *Amours* et des *danseuses.* Un petit laraire qui était creusé dans la muraille a disparu dans de récentes réparations. Dans la pièce de l'autre côté du *prothyrum* d'autres peintures, déjà fort endommagées en 1854, représentaient *Diane, Cérès* et *Vénus*; aujourd'hui la première seule est reconnaissable. Dans le *tablinum,* il ne reste que quelques jolis médaillons malheureusement presque effacés, renfermant chacun deux têtes. Les Pompéiens faisaient sans doute grand cas de ces dernières peintures, car on s'occupait de les détacher pour les transporter ailleurs ; l'un des médaillons avait déjà été enlevé, et autour d'un autre on avait commencé à entailler la muraille pour l'enlever également.

Après la maison de Neptune et du même côté de la rue est une

* MAISON SANS NOM (PL. 119). Cette habitation est remarquable par la grandeur de son *impluvium* carré qu'entoure un mur d'appui, un *pluteus,* creusé pour recevoir des fleurs. Au côté gauche, l'*impluvium* présente quatre colonnes rondes non cannelées, et une colonne seulement à chacun des angles opposés. Ces colonnes bien que très-sveltes sont doriques et sans bases; leurs chapiteaux sont plus ou moins conservés. La pièce immédiatement à gauche du *prothyrum* conserve un fourneau ; elle avait, ouvrant sur l'*atrium,* une petite fenêtre qui avait été condamnée dès l'antiquité. L'*atrium* n'a pas de chambres à droite, mais à sa gauche il en existe quatre dont une très-grande s'étendant jusqu'à la rue. Celle-ci est, ainsi que les deux dernières, ornée de grands panneaux rouges séparés par des bandes jaunes. La seconde pièce, qui est un peu plus petite et plus simple, n'a qu'un fond blanc avec des bandes couleur brun-rouge. Derrière le *tablinum* que flanquaient à gauche un corridor aujourd'hui muré et à droite un cabinet d'étude, est une galerie soutenue par deux colonnes, régnant devant un assez large xyste.

La maison mitoyenne est celle que l'on désigne sous le nom de

* MAISON DU GRAND-DUC MICHEL OU DES VASES DE VERRE (PL. 33). Cette habitation doit son premier nom au prince de Russie en présence duquel elle fut fouillée, et le second à quatorze ou quinze vases de diverses grandeurs qui y furent trouvés. Par une exception, dont on trouve pourtant quelques exemples, il n'y a point de *tablinum* au fond de l'*atrium,* et celui-ci ouvre directement sur un péristyle qui est la

partie la plus remarquable de l'édifice. Ce péristyle présentait quatre colonnes de chaque côté, mais à droite les colonnes ne forment point portique, mais sont engagées à demi dans la muraille, dessinant ainsi trois grands panneaux où étaient peints des paysages. La frise qui les surmonte a d'élégants rinceaux peints où se jouent de petits Amours; au-dessus règne une jolie corniche en stuc. Au milieu de l'*area* s'élevait une treille, *pergula*, portée par quatre colonnes peintes à l'imitation d'écailles de couleurs variées. Au fond du péristyle est un joli *monopodium*[1] de marbre blanc, et à gauche sous le portique se voit un massif qui porta un coffre-fort. A côté de l'exèdre est un *triclinium* où se trouvent encore plusieurs peintures représentant des *poissons* et des *sèches*. Cette maison a un *posticum* ou porte de derrière sur la rue de la *Fullonica*.

Plus loin, à droite de la rue de Modeste, se trouve la

Maison des danseuses (Pl. 32), découverte en 1809. L'*atrium* ne présente qu'un *compluvium* de pierre; il n'a point de chambres sur ses côtés; les peintures qui décoraient ses murailles ont entièrement disparu, à l'exception d'un *Bacchus tenant un thyrse* qui occupe le panneau central de gauche, et dont la pose rappelle celle de l'*Apollino;* parmi ces peintures étaient quatre charmantes *danseuses* desquelles la maison a emprunté son nom. La disposition de cette habitation est exceptionnelle; le *tablinum*, étant reporté vers la gauche, le corridor, *fauces*, fait face au *prothyrum*, et à sa droite se trouvent deux chambres adossées ouvrant l'une sur l'*atrium*, l'autre sur le péristyle. Dans le *tablinum* dont le centre est pavé en mosaïque, on voit une peinture du plus mauvais dessin, représentant *Méléagre et Atalante.* Derrière le *tablinum* est un assez beau péristyle dont le portique entourait de trois côtés un petit jardin avec un élégant *puteal* et au fond un joli laraire surmonté d'un fronton soutenu par deux colonnes; à droite un grand *triclinium* n'a conservé de ses peintures qu'un *Persée montrant à Andromède la tête de Méduse réfléchie dans l'eau*[2]. A côté du *triclinium* se trouvent une élégante chambre à coucher et un *posticum* ouvrant sur la rue de Narcisse. On a découvert dans cette maison un beau vase de

1. Table à un seul pied.
2. Herc. et Pomp., III, *pl.* 98.

bronze et un grand candélabre composé de deux tubes carrés rentrant l'un dans l'autre, ce qui permettait de hausser et baisser la lumière à volonté. La base, formée de trois griffes, se pliait de la manière la plus ingénieuse et se remontait au moyen d'une clavette suspendue à une chaînette de bronze, qui conservait encore une étonnante flexibilité[1].

De l'autre côté de la rue, plusieurs habitations ruinées séparent la maison du grand-duc Michel de la

* MAISON DES FLEURS (PL. 34), dans laquelle on entre par le *posticum*, la porte principale ouvrant sur la rue de la *Fullonica*. Cette habitation, fouillée en 1809, doit son nom aux gracieuses peintures qui la décoraient, parmi lesquelles étaient des *femmes portant des fleurs dans les plis de leurs draperies*. On y trouva une mosaïque représentant un sanglier poursuivi par un chasseur et par un chien qui le tient déjà par les oreilles; au-dessus on lisait cette inscription : FESTVS CVM TORQVATO; quelques antiquaires croient y voir les noms des auteurs de la mosaïque; ne doit-on pas plutôt y reconnaître ceux du chasseur Festus et de son chien Torquatus? Cette hypothèse me semble d'autant plus admissible, que le nom de *Torquatus*, porte-collier, est très-convenable pour un chien. Au dessous de la chasse était représenté un combat de coqs.

Continuant la rue, on trouve du même côté une porte donnant accès à un escalier qui conduisait à un étage aujourd'hui disparu; puis, après un long mur qui en forme la clôture occidentale, on trouve la

* MAISON DE MODESTE (PL. 35). Cette petite habitation, découverte en 1808, fait le coin de la ruelle de Mercure et de la rue à laquelle j'ai donné son nom; elle dut appartenir à un négociant dont le nom eût été parfaitement approprié à sa demeure s'il se fût réellement nommé Modeste; malheureusement rien n'est moins certain, car ce nom a été emprunté à une inscription en lettres rouges, qui fut lue en juillet 1813, non pas sur la maison même, mais de l'autre côté de la rue et sur la muraille postérieure de la maison de Salluste :

MODESTVM
AED. O. V. F.

« Je vous prie de faire édile Modeste[2]. »

1. HERC. ET POMP., VII. *pl.* 25.
2. V. la note page 182.

Une grande boutique avec comptoir, située à gauche du *prothyrum* qui ouvre sur la rue de Mercure, a fait supposer que le propriétaire était marchand de liqueurs, et on a cru voir la confirmation de cette hypothèse dans une peinture extérieure d'un mérite médiocre, une enseigne représentant *Ulysse repoussant le breuvage fatal que lui offre Circé*[1]. Cette peinture est aujourd'hui détruite, mais Mazois nous l'a conservée par la gravure. A gauche, dans le *prothyrum*, est une porte donnant accès à la cuisine et à une petite pièce qui dut être le logement du cuisinier, qui probablement remplissait aussi les fonctions de portier. A celle-ci est adossée une petite chambre d'esclave ouvrant sur l'*atrium*.

L'*atrium* était un de ceux auxquels on donnait le nom de *displuviatum*[2]; il en résultait que le bassin qui en occupe l'*area*, ne recevant pas les eaux des toits, n'était plus qu'un *pseudo-compluvium*, un faux *compluvium;* ici, il est entouré d'une caisse à fleurs en maçonnerie. Près de son premier angle à droite est l'embouchure d'une citerne. Les côtés de l'*atrium* n'ont point de chambres, mais on y voit à gauche les premières marches, et sur le mur les traces d'un escalier qui conduisait à un petit étage placé au-dessus des deux pièces inégales qui occupent le fond de l'habitation. Celle de gauche dut être une chambre à coucher; celle de droite plus vaste était le *tablinum* qui, selon toute apparence, dut aussi servir de salle à manger, car nulle part ailleurs on ne trouve le *triclinium*. Dans cette salle pavée en mosaïque, on voit les restes d'une peinture représentant *Phryxus et Hellé*, au-dessus deux figures, l'une debout, l'autre assise, et plus haut encore une jolie moulure de stuc.

Suivant la ruelle de Mercure, après une maison assez grande dont le *compluvium* encadré d'*opus signinum* est assez singulièrement placé en dehors de l'axe du *prothyrum*, on trouve à gauche, au delà de la rue de la *Fullonica* dont elle fait l'angle, la

Maison d'Hercule (Pl. 36). Sa façade bizarre offre un grand mur couvert de losanges rouges, blancs et jaunes; on y lit à droite cette inscription :

1. Overbeck (p. 256) dit que cette peinture était dans la chambre à coucher située à gauche au fond de l'habitation.

2. V. page 254.

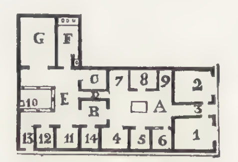
M. OLCONIVM[1]
RVFVM AED. OF SERINVS.

« Serinus prie M. Holconius Rufus, édile, de lui être favorable. »

En entrant dans la maison, on voit immédiatement à droite un escalier conduisant à l'étage supérieur et du même côté, au fond de l'*atrium*, l'entrée, bien près de s'écrouler, d'un grand *œcus* richement décoré de peintures dont les principales sont des *musiciennes, Jupiter, Junon et Vénus,* composition qui a beaucoup souffert, enfin *Hercule assis appuyé sur sa massue, et Iole debout posant la main sur son épaule*[2]. A gauche de l'*œcus* et occupant à peu près la place du *tablinum* est une sorte de réduit de 1m,30 de profondeur ouvrant par une baie au-dessus d'un mur à hauteur d'appui, sur un petit xyste au fond duquel est un laraire en forme de niche dans lequel sont peints le serpent symbolique et deux ministres tenant des vases d'eau lustrale.

Par la rue de la *Fullonica,* on arrive à la rue des Thermes, à l'angle de laquelle on trouve à gauche la

Maison du poëte (Pl. 37). L'habitation désignée sous ce nom et



Plan de la Maison du Poëte.

quelquefois aussi sous celui de Maison d'Homère à cause des peintures tirées de l'*Iliade* qui la décoraient, est située sur la rue des Thermes, en face de cet établissement et à l'angle de la rue de la *Fullonica,* qui la sépare de l'habitation de Pansa[3]; elle fut déblayée de 1824 à 1826. Il est probable que, malgré sa dénomination moderne, elle ne fut autre chose que la demeure d'un riche joaillier ; en effet, les deux boutiques 1 et 2 qui se trouvent à la façade communiquent avec le *prothyrum* au

1. Nous avons déjà trouvé à l'Odéon (p. 215), ainsi écrit ce nom qui prend un H dans toutes les autres inscriptions si nombreuses où il figure à Pompéi.

2. Herc. et Pomp., II, *pl.* 64.

3. Dans son beau roman intitulé *les Derniers Jours de Pompéi,* Bulwer a fait de cette maison l'habitation de son héros, l'Athénien Glaucus.

lieu d'être indépendantes, et dans ces boutiques on a trouvé un grand nombre de bijoux[1], entre autres deux colliers d'or, une corde d'or tressée sans soie, quatre bracelets imitant des serpents, dont l'un ne pesait pas moins de deux cent vingt grammes, quatre boucles d'oreilles ornées chacune de deux perles, plusieurs anneaux d'or très-pesants, dont l'un avait un large chaton recouvert d'une lame de cristal de roche, et destiné à recevoir des cheveux ou un portrait, etc. On y a recueilli en outre une foule de coins et d'instruments en bronze et en fer qui durent servir à la fabrication de ces joyaux, des poteries, un petit poêle portatif d'une forme bizarre, et une lampe magnifique. On y trouva aussi plusieurs squelettes. L'emplacement qu'occupe cette maison est un peu irrégulier, mais l'architecte a su rendre ce défaut insensible à l'intérieur.

La porte était, comme à l'ordinaire, flanquée de deux piliers; sur celui de gauche on voyait écrit en lettres rouges aujourd'hui effacées :

M. HOLCONIVM AED.
C. GAVINIVM.....

Cette inscription, qui devait être une invocation semblable à celle que nous avons vue à la même place à la porte de Pansa, était malheureusement incomplète, et ne nous apprend rien sur le propriétaire de cette belle habitation. La porte à deux vantaux tournait sur pivots dans deux crapaudines de bronze fixées dans le marbre. Le seuil en mosaïque trouvé le 2 mars 1825 représentait un chien enchaîné avec ces mots : CAVE CANEM, *prenez garde au chien*[2], précaution moins fâcheuse pour

1. Overbeck (POMPEII, p. 363) suppose que ces bijoux avaient pu tomber de l'étage supérieur.

2. « A gauche de l'entrée, près de la loge du portier, était peint sur le mur un énorme dogue enchaîné, et au-dessous on avait écrit : Gare, gare le chien ! *Cave, cave canem!* »
PÉTRONE, *Satyricon*, XXIX.

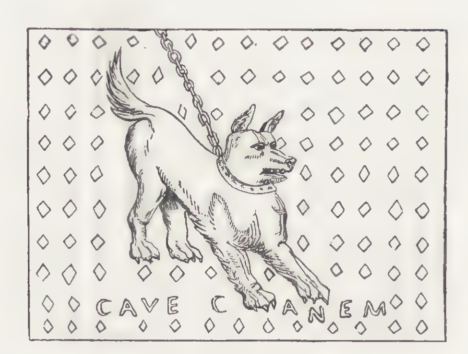
Les Romains avaient emprunté cet usage aux Grecs, chez lesquels il remontait jusqu'aux temps homériques.

« Aux portes du palais on aperçoit des chiens d'or et d'argent, qu'avait forgés Vulcain avec un art merveilleux, pour garder la demeure du magnanime Alcinoüs. » HOMÈRE, *Odyssée*, L. VII.

Quelquefois, chez les Romains la simple inscription *cave canem* tenait lieu du chien lui-même ou de son image.

« Comme, ce jour-là, c'était mon tour de donner à dîner, j'ordonne d'écrire sur ma porte : Prenez garde au chien. »
Quod eâ die mea erat prœbitio, in januam cave canem *inscribi jubeo.*
VARRO, *Apud Nonnium*, verbo PRÆBITIO.

les visiteurs que la présence de l'énorme molosse qui souvent accompagnait le portier[1]. Cette mosaïque forme aujourd'hui le seuil de la salle des objets précieux au musée de Naples.



Seuil de la Maison du Poëte.

Après avoir franchi le *prothyrum* 3, on trouve un *atrium* toscan A[2], pavé en mosaïque, et qu'ornaient de nombreuses peintures dont presque tous les sujets sont tirés des poésies d'Homère ; on y voyait les *Adieux d'Achille et de Briséis*[3], une des plus jolies peintures antiques qu'on connaisse ; *Chryséis rendue à son père,* que quelques antiquaires croient être *Hélène réunie à Ménélas ; la Chute d'Icare ; Oreste, Pylade et Électre, Junon cherchant à détacher Jupiter de la cause des Troyens*[4], enfin une *Vénus* nue avec des cercles d'or aux jambes, que Gell ne craint pas de comparer à la Vénus de Médicis pour la pose, à la Vénus du Titien pour le coloris ; à ses pieds est une colombe tenant dans son bec une branche de myrte. De toutes ces peintures, la plupart au musée, il ne

1. Tranion : « Attendez, je vous prie, que je voie si le chien..... »
Theuropide : « Oui, prends garde. »
Simon : « N'ayez pas peur, entrez, il est tranquille comme l'eau qui dort. »

TRANION.
Mane, sîs ; videam ne canis.....

THEUROPIDE.
Agedum, vide.

SIMON.
...... Nil pericli est, age ;
Tam placida'st quam est aqua, ire intrô audacter licet.

Plaute, *Mostellaria,* Act. III, sc. 2.

2. Voy. *pl.* VIII.
3. Herc. et Pomp., II, *pl.* 72.
4. *Ibid.,* II, *pl.* 70

reste en place qu'un petit *génie ailé* bien conservé, et le fragment inférieur d'un tableau avec un *Triton* dont le torse est admirablement dessiné et qui devait conduire un char, et un *Amour tenant un trident*[1].

Au centre de l'*atrium* est le *compluvium* avec un joli *puteal* de marbre. A droite en entrant on trouve la loge du portier 9, puis une chambre 8, qui ne conserve plus des peintures qui la décoraient que des panneaux jaunes avec un soubassement rouge et quelques arabesques. La première chambre à gauche 6 avait une porte et une fenêtre, disposition assez rare, et un renfoncement creusé dans le mur pour le dossier du lit; sa décoration était simple et du même genre que celle de la chambre précédente. La chambre 5 était beaucoup plus riche; pavée en mosaïque, elle présente sur ses parois des panneaux alternativement jaunes et rouges, séparés par des architectures; au centre des panneaux rouges étaient de petits *Amours* dont il ne reste qu'un seul; les panneaux jaunes contenaient trois sujets : à gauche l'*Enlèvement d'Europe* tout à fait effacé, au fond *Phryxus et Hellé* où l'on ne voit plus que la tête de *Phryxus*, et à droite une composition très-malade, *Apollon et Daphné*, sujet obscène souvent reproduit à Pompéi[2]. Au-dessus règne une frise sur fond blanc représentant des *Amazones debout sur des chars combattant des ennemis à pied*[3]. Dans les panneaux également jaunes et rouges de la chambre 4 sont peints des oiseaux. En face de cette pièce, de l'autre côté de l'*atrium*, est une *ala* 7 pavée en mosaïque noire et blanche; ses parois n'avaient que de simples ornements en architecture peinte, au-dessus d'un soubassement présentant des plantes sur fond noir.

Au fond de l'*atrium* est le *tablinum* 13 où se trouvait à droite une peinture médiocre, mais l'une des plus intéressantes par le sujet; elle est aujourd'hui au musée. On y voit un poëte assis en costume d'esclave, et dans lequel on croit reconnaître Térence lisant ses vers devant six personnages, parmi lesquels Apollon et Minerve qui semblent l'applaudir[4]. Le pavé de cette salle est en mosaïque; au centre était une

1. Herc. et Pomp., II, *pl.* 61.
2. C. Famin, Cabinet secret, *pl.* 49.
3. Herc. et Pomp., I, *pl.* 56 et 57.
4. *Id.*, II, *pl.* 7.

composition trouvée le 2 mars 1825, qui a été enlevée et portée au musée ; elle est placée à juste titre au nombre des plus curieuses découvertes faites à Pompéi; c'est une *répétition théâtrale*, c'est l'intérieur des coulisses, le *choragium*, d'un théâtre antique. On y voit le *choragus*, le régisseur, entouré de masques scéniques et de ces objets divers que les modernes nomment *accessoires*, faisant répéter leurs rôles à deux acteurs costumés en satyres; un troisième, aidé d'un *habilleur*, s'efforce de passer une tunique qui paraît être trop étroite[1].

A gauche du *tablinum* et par exception communiquant avec lui est une petite salle carrée 14, un *tabularium*, qui dut servir à contenir les archives ; sa décoration est simple ; ses panneaux offrent seulement au centre des oiseaux, une panthère, et des masques scéniques sur fond blanc. Cette pièce était éclairée sur la rue de la *Fullonica* par une fenêtre de 0^{m},61 sur 0^{m},91, placée à 2^{m},28 du sol, élevé lui-même de 0^{m},60 au-dessus du pavé de la rue.

La salle C fut probablement une bibliothèque. Après avoir franchi le corridor D, on se trouve dans le péristyle E, décoré de grands panneaux rouges et entouré de portiques de trois côtés seulement; sur le quatrième se trouve dans l'angle, et adossé à la muraille, un laraire 10, petite niche très-élégante, où l'on a trouvé une statuette de Faune. Dans le petit jardin qu'enferment les portiques, on a recueilli la carapace d'une tortue et plusieurs gouttières de terre cuite en forme de crapauds. A gauche du péristyle sont deux chambres à coucher, *cubicula*, 11 et 12, ayant, comme le *tabularium* de petites fenêtres sur la rue de la *Fullonica;* dans la première on voit *Vénus et l'Amour pêchant à la ligne*[2], *Ariane abandonnée*[3] et *Narcisse se mirant dans la fontaine;* ce dernier sujet est presque effacé. Aux autres panneaux sont des guirlandes et des Amours dont deux très-bien conservés; l'un tient un coffret, l'autre un thyrse. La seconde chambre offre trois petits paysages dont un effacé, deux cerfs, deux panthères et une chèvre.

A côté de ces chambres existe une sortie dérobée, un *posticum* 13. Dans l'angle de ce passage, près du laraire, on trouva le 30 jan-

1. Herc. et Pomp., V. Mosaïques, *pl.* 31. Une figure analogue à la dernière se trouve dans la frise du Parthénon; nous l'avons nous-même publiée. V. Athènes, 2e édit. p. 125.

2. Herc. et Pomp., III, *pl.* 121.

3. *Id.,* III, *pl.* 106.

vier 1825 une très-belle statuette de marbre représentant un Faune.

A droite du péristyle sont deux salles ; la plus petite F fut la cuisine; on y voit encore le fourneau, et dans l'angle à droite les latrines; la plus grande G dut être le *triclinium*. Cette pièce, longue de 5^{m},95 sur 5^{m},60, et que protége un toit moderne, était richement décorée et offrait plusieurs peintures très-remarquables; on y voit au milieu d'élégantes arabesques, quatre charmantes *danseuses*, quatre *héros*, dont un est détruit, *Léda présentant à Tyndare Castor, Pollux et Hélène dans un nid*[1], *Vénus, Adonis et l'Amour*, composition dont la partie supérieure est très-endommagée, et *Thésée abandonnant Ariane*, une des belles peintures de Pompéi ; Ariane est endormie, Thésée monte sur son vaisseau aidé par un de ses matelots, tandis que deux autres hâlent sur des cordages ; Minerve du haut du ciel semble applaudir à la résolution du héros. Les mosaïques du pavé blanc et noir représentent des *poissons*, des *cygnes* et d'élégantes arabesques. Enfin sous le péristyle, auprès de la porte du *triclinium*, se trouvait une peinture bien précieuse, si, comme tout semble l'annoncer, elle est une copie du fameux *Sacrifice d'Iphigénie* de Timanthe, ce tableau si vanté par Pline[2] et par Cicéron. Cette belle composition, très-bien conservée et d'assez grande proportion, a été portée au musée[3].

Cette habitation avait un second étage ; on distingua dans les premières fouilles, parmi les fragments du pavé en mosaïque qui étaient tombés au rez-de-chaussée, une tête de Bacchus et quelques autres figures. Sur le mur occidental de cette maison, à l'entrée de la rue de la *Fullonica*, on voit encore quelques restes de cette inscription : NUMERII POEMATA ACCIPIES, *tu recevras les poésies de Numerius*.

En face de cette habitation sont les ANCIENS BAINS (PL. T., p. 167). Entre la maison du poëte et l'Arc de triomphe, sont plusieurs pièces composant un thermopole qui semble avoir servi de lieu de rafraîchissement à ceux qui fréquentaient les bains. Dans l'une d'elles un squelette

1. HERC. ET POMP., I, *pl.* 105, et III, *pl.* 140.

2. « L'Iphigénie de Timanthe a été célébrée par les éloges des orateurs (CICÉRON, *de Oratore*, XXII). L'ayant représentée debout près de l'autel où elle va périr, l'artiste peignit la tristesse sur le visage de tous les assistants et surtout de Ménélas, puis, ayant épuisé tous les caractères de la douleur, il voila le visage du père, ne trouvant plus possible de lui donner l'expression convenable. » PLINE, XXXV, 36.

HERC. ET POMP., III, *pl.* 92.

3. Elle fut découverte le 30 avril 1825. POMP. ANT. HIST., IV, 131.

fut trouvé sous un escalier de pierre ; ce malheureux avait auprès de lui un trésor d'une valeur assez considérable consistant en bagues et boucles d'oreilles d'or, et environ cent quarante monnaies de cuivre et d'argent. Près de là furent découverts en 1826 des vases contenant des olives baignant encore dans l'huile[1].

Continuant la rue des Thermes, on arrive à l'

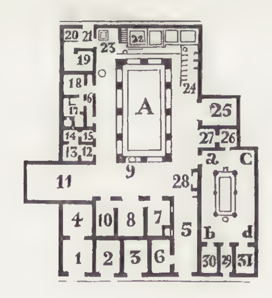
Arc de triomphe (Pl. 38, p. 134), placé au carrefour formé par la rencontre des rues des Thermes, de Mercure, de la Fortune et du Forum.

Tournant à gauche dans la rue de Mercure, on trouve la

* Boutique du barbier, n° 44 (Pl. 39). Elle est très-petite, n'ayant que 3^m,30 de profondeur sur 2^m,18 de largeur. A droite en entrant est un banc, et au-dessus se trouvent deux niches en forme de laraire, mais qui peut-être n'ont servi qu'à déposer des vases de toilette. Au centre de la boutique est une sorte de tabouret en maçonnerie où s'asseyait le client ; enfin, dans la petite arrière-boutique, est le fourneau pour chauffer l'eau.

Dans l'arrière-boutique du magasin contigu sont les restes d'un moulin.

Fullonica, n° 38 (Pl. 40). L'édifice désigné sous le nom de *Ful-*



Plan de la Fullonica.

lonica, la foulerie, est le plus intéressant exemple d'un établissement industriel qui soit sorti des fouilles de Pompéi[2]. Reconnu à la fin de 1825 et fouillé en 1826, il ouvre à la fois sur la rue de Mercure et sur

1. Dyer, *Pompéii,* p. 384.

2. Nous avons, en décrivant l'édifice d'Eumachia, eu occasion de dire quelle importance avait à Pompéi la corporation ou collége des Foulons.

celle à laquelle il a donné son nom. Sur la première de ces rues sont plusieurs boutiques 1, 2, 3, dont la première a une grande arrière-boutique 4. A la suite est la porte principale donnant accès à un *prothyrum* 5 plus grand qu'à l'ordinaire, ayant à gauche une loge de portier 6 et la fenêtre d'un réduit de 1 mètre en carré dont il est difficile d'expliquer la destination, car il n'avait pas de porte; on a cependant peine à croire qu'il n'ait eu d'autre emploi que celui de dessiner l'alcôve de la chambre 7 qui se trouve sous le portique à gauche en entrant dans l'*atrium*, d'autant plus que cette chambre manquant de largeur suffisante, on avait été forcé d'entailler le mur à la tête et au pied du lit.

L'*atrium* A, long de 25 mètres sur 16^{m},60, avait son portique



Atrium de la Fullonica.

soutenu par douze piliers carrés. Quelques fûts qu'on a trouvés renversés pourraient faire supposer qu'au-dessus des piliers s'élevait un ordre de colonnes portant un toit qui aurait protégé l'*area* contre le soleil et la pluie, sans empêcher la circulation de l'air. Dans cette hypothèse, l'*atrium* eût été de ceux qu'on nommait *testudinata*[1]. Deux morceaux d'entablement en lave avec denticules et moulures gisent sur le sol entre les piliers de gauche. Ainsi que nous l'avons dit, la première pièce qui se présente sous le portique est la chambre à coucher 7; cette pièce était assez élégamment décorée; on y voit encore deux chars tirés, l'un par deux biches, l'autre par deux paons; elle était pavée

1. V. page 254.

en mosaïque et ouvrait à la fois sur le *prothyrum* par une petite fenêtre, sur l'*atrium* par une large baie, et par une porte sur la salle 8. Celle-ci, ouverte dans toute sa largeur sur l'*atrium*, me paraît avoir été une sorte de salon destiné à recevoir les clients de l'établissement ; elle était ornée de peintures médiocres parmi lesquelles on reconnaît encore *Vénus et Adonis* et *Thésée vainqueur du Minotaure*. Un troisième sujet au fond de la salle est aujourd'hui méconnaissable ; on y distingue avec peine un personnage debout; à l'époque de la découverte, en juin 1826, on crut y voir *Admète dans un paysage*. Devant cette salle, entre les colonnes du portique, était une charmante fontaine 9 composée d'une vasque de marbre blanc posée sur un pied cannelé. Sur le pilier à droite de cette fontaine, se trouvaient de très-curieuses peintures qui ont été emportées au musée de Naples avec le pilier lui-même; elles peuvent donner une idée des différentes opérations de l'art du foulon chez les anciens ; on y voit un ouvrier occupé à frotter avec une espèce de carde un manteau blanc bordé d'une bande de pourpre ; un autre ouvrier apporte une grande cage d'osier sur laquelle on étendait les étoffes pour les exposer à la vapeur du soufre brûlant sur un fourneau [1]; l'ouvrier est couronné d'olivier, et sur la cage est perché l'oiseau de Minerve, divinité protectrice de ceux qui travaillaient les tissus. Sur le premier plan est une femme assise et richement vêtue recevant une étoffe des mains d'une jeune ouvrière. Dans un autre compartiment on voit des ouvriers qui, placés dans des espèces de niches semblables à celles qui existent dans une pièce de l'édifice, foulent de leurs pieds nus ou lavent avec les mains des étoffes renfermées dans des cuves [2]. Sur un autre côté du pilier est une presse sous laquelle on mettait les draps, et un groupe représentant la directrice de l'établissement donnant des ordres à des esclaves près desquels sont des étoffes étendues sur une perche. Sur le pilier à gauche de la fontaine, on voit encore en place les deux serpents symboliques et un fleuve appuyé sur son urne.

A côté de la salle que nous avons décrite, est une chambre à coucher 10, puis, sous le côté méridional du portique, se présente d'abord un grand *triclinium* 11, ou peut-être un magasin, pavé en mosaïque

1. « Trouvant une cage d'osier cintrée par le haut, qui servait à étendre le linge pour le blanchir à la fumée du soufre, elle le fait se blottir dessous. » APULÉE, *Métam.*, L. IX.

2. HERC. ET POMP., III, *pl.* 127.

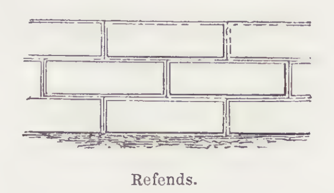
blanche et noire, et dont le seuil malheureusement fort endommagé est orné de rinceaux de diverses couleurs. Suit une chambre à coucher 13 à laquelle on montait par trois degrés et que précédait un *procœton* 12, sur lequel elle avait une porte et une fenêtre. De cette chambre on descendait par trois autres degrés dans la chambre 14, qui avait son *procœton* 15. Dans le corridor 16, qui n'était autre que la cage d'un escalier ayant dessous un réduit ouvrant sur l'*atrium* se trouve l'entrée d'une pièce 17 où était un petit moulin qui a été déplacé, mais où sont encore deux pieds de table, un fourneau et un four autrefois surmonté d'une image du même genre que celle qui existait au même lieu dans la boulangerie de la maison de Pansa ; dans l'avant-four, aujourd'hui détruit, étaient trois tuyaux en terre cuite pour l'évaporation de la fumée. A côté du fournil est une chambre d'esclave 18 près de la porte de laquelle, sous le portique, se trouve un grand vase de terre rouge, un *dolium*, qui avait été raccommodé avec de fortes agrafes de métal[1]. Enfin, à l'extrémité du portique, existent deux petites pièces 19 et 20 dont la première contint probablement une presse, tandis que la seconde était la loge du portier préposé à la garde de la seconde entrée de la maison, du *posticum* 21. La partie ouest de la cour, adossée à la rue de la Fullonica, est occupée presque entièrement par quatre grands bassins carrés 22 construits en maçonnerie, placés à des niveaux différents afin que l'eau pût passer successivement de l'un dans l'autre ; leur profondeur varie de 1m,15 à 0m,50. On montait au bassin le plus élevé par un escalier au pied duquel est un cinquième bassin carré 23 enfoncé dans le sol. Au devant des bassins 22 règne une large et longue banquette de pierre, à l'extrémité gauche de laquelle est un petit bassin ovale en marbre, tandis qu'à l'autre bout sont un vase de terre encastré dans la maçonnerie, et sept bassins plus petits, ou plutôt des espèces de cases 24 dont le fond est légèrement creusé et dans lesquelles les étoffes étaient probablement empilées pour être foulées aux pieds comme nous l'avons vu dans la peinture du pilier voisin de la fontaine ;

1. « Le tonneau du cynique, dit Juvénal, ne craint pas l'incendie ; s'il le brise, demain il retrouve une autre maison ou répare la même avec du plomb. »

.... Dolia nudi
Non ardent cynici ; si fregeris, altera fiet
Cras domus aut eadem plumbo commissa manebit.
Sat. XIV.

peut-être aussi ces cases servaient-elles de dépôt pour les différentes matières nécessaires à la teinture. Les anciens semblent avoir teint et nettoyé leurs étoffes avec un grand soin, et s'être servis de soufre et autres ingrédients tels que la terre grasse dite *à foulon*, et la chaux dont on a trouvé ici une jarre pleine [1]. Sous le portique septentrional est une pièce voûtée 25 où existent encore les restes d'une baignoire ou d'une cuve, puis une chambre à coucher 26 que précède un *procœton* 27, et dont le pavé en mosaïque est entouré d'une jolie bordure blanche et noire. A côté du *procœton* et près d'un petit réduit 28 qui dut servir de resserre ou de bureau pour un caissier, est l'entrée d'une petite maison dont l'emplacement est emprunté au terrain de l'habitation voisine, la maison de la grande fontaine de mosaïque, avec laquelle elle n'a aucune communication. Cette petite maison, qui semble avoir servi d'appendice à l'habitation du propriétaire de l'établissement, a une entrée particulière 29 sur la rue de Mercure; elle se compose d'un *atrium a b c d* soutenu par six colonnes avec un *compluvium* présentant à l'une de ses extrémités un *puteal* de terre cuite orné de triglyphes, et à l'autre une base carrée de marbre blanc, et de deux chambres 30 et 31; dans la première on voit pour la tête et les pieds du lit une entaille assez longue pour pouvoir le tirer; dans la seconde qui contenait un escalier est également une entaille pour le chevet.

Les façades de la Fullonica et de la maison suivante sont faites sur le même modèle et composées de grandes pierres de lave parfaitement



Refends.

appareillées, *pleins sur joint*, avec des refends. Sur le pilier qui sépare la *Fullonica* de la maison de la grande fontaine fut trouvée, le 11 août

1. « Voici l'ordre des manipulations : d'abord on lave l'étoffe à l'aide de la *sarde* (terre de Sardaigne), puis on l'expose à une fumigation de soufre; ensuite on nettoie à la terre *cimoliée* (terre bolaire, craie de Cimole, une des Cyclades) les étoffes dont la teinture est solide. »

PLINE, XXXV, 57.

1826, cette inscription peinte en lettres rouges[1] qui paraît se rapporter au magistrat dont la statue décorait le théâtre :

M. HOLCONIVM
PRISCVM II VIR. I. D. POMARI UNIVERSI CVM HELVIO VESTALE ROGANT.

« Tous les marchands de fruits et Helvius Vestalis invoquent M. Holconius Priscus, Duumvir chargé de rendre la justice. »

MAISON DE LA GRANDE FONTAINE DE MOSAÏQUE, n° 36 (PL. 41). Cette maison contiguë à la petite habitation dépendant de la *Fullonica* a été découverte en 1826. Son *atrium* toscan n'a pas moins de 16m,25 sur 13m,10 ; au côté gauche, sur lequel, ainsi que je l'ai dit, est emprunté l'emplacement de la petite maison voisine, il n'y a point de chambres, mais seulement une *ala ;* le côté droit a trois petites pièces avant son *ala.* Le *tablinum* était orné de gracieuses peintures, maintenant presque détruites, représentant des *cerfs attelés à un char,* et des *Amours combattant des animaux.* Le pavé en mosaïque blanche encadrée d'une belle grecque noire est bien conservé. Dans le *triclinium* placé à droite du *tablinum* et ouvrant par une large baie sur le xyste, était une peinture représentant une répétition théâtrale et dont la composition avait beaucoup d'analogie avec celle de la fameuse mosaïque de la maison du poëte ; M. Bonnucci crut y reconnaître une scène du *Miles* de Plaute ; cette peinture est entièrement effacée.

Derrière le *tablinum* règne une galerie soutenue par trois colonnes sans bases, quoique d'ordre corinthien, et par un pilier à chaque extrémité. Au pied du pilier de gauche est l'embouchure grossière d'une citerne. La muraille du xyste faisant face à la galerie est divisée en panneaux décorés de peintures représentant des bosquets, dans le genre de celles que nous avons vues à la maison de Salluste et qu'on appelait *topia,* ou *opus topiarium;* il reste peu de traces de ces peintures ; on y reconnaît cependant encore, vers la gauche, une représentation curieuse et assez rare, une *harpie* très-bien conservée ; c'est une femme ailée dont le bas du corps est celui d'un lion.

Vers le centre de cette muraille et faisant face au *tablinum,* bien que sensiblement reporté vers la droite hors de son axe, est un monu-

1. POMP. ANT. HIST., IV, 172.

ment qui, à l'époque de sa découverte, excita d'autant plus la curiosité qu'il était jusqu'alors unique en son genre[1], la fontaine qui a donné son nom à la maison; c'est une grande niche surmontée d'un fronton et ornée de mosaïques en émaux de diverses couleurs, parmi lesquelles le bleu domine. Les grandes divisions et les bordures sont formées de



Grande Fontaine de mosaïque.

coquillages que le temps ni l'éruption n'ont pu détruire ou calciner. Aux pieds-droits sont adossés deux grands masques creux en marbre blanc, derrière lesquels on plaçait des lampes dont la lumière, passant au travers des yeux et de la bouche, devait produire un effet bizarre. L'un de ces masques avait les cheveux et la barbe teints en rouge. Au fond de la niche, au-dessous d'une tête de Fleuve en mosaïque, est une ouverture rectangulaire en bronze, large de $0^{m},10$ et haute de $0^{m},04$, d'où l'eau s'écoulait par six petits degrés dans un grand bassin également de marbre, au milieu duquel est une petite colonne creuse d'où s'élançait un jet d'eau.

Maison de la petite fontaine de mosaïque, n° 35 (Pl. 42). Sa découverte date de 1827, mais elle ne fut entièrement déblayée que douze ans plus tard. Outre sa porte principale dont le *prothyrum* présente à droite un réduit, une petite *loge* pour le portier et l'entrée d'un

1. Des monuments analogues ont été trouvés dès l'année suivante dans la maison voisine, en 1833 dans la *Maison du Grand-duc*, et enfin dans la *Maison de l'ours* en 1865.

escalier bien conservé, elle avait, également sur la rue de Mercure, une seconde porte par laquelle on pouvait arriver au fond de l'habitation en passant par un petit *atrium* où se trouvaient deux petites chambres d'hôtes très-simplement décorées[1] placées aux côtés du *prothyrum* et dans l'une desquelles on voit encore un *Amour trayant une chèvre*, un laraire qui n'est qu'une niche creusée dans le mur, et la porte d'une assez grande pièce que ses peintures représentant des *poissons*, des *langoustes*, des *poulets*, un *sanglier* et d'autres comestibles semblent désigner comme ayant été un *triclinium*. Au côté gauche de cette pièce sont une porte donnant dans l'*ala* de l'*atrium* principal, une petite chambre d'esclave, un passage conduisant à la partie la plus reculée de l'habitation en traversant un corridor où se trouvent une cuisine avec les latrines près du fourneau, une chambre d'esclave, un réduit sous un escalier bien conservé et au fond à gauche une porte ouvrant sur le péristyle.

Au milieu du grand *atrium* de l'habitation et sur le bord du *compluvium* sont placées, sans se faire pendant, deux embouchures de citernes, l'une en pierre et l'autre en marbre, et on voit encore les tuyaux par lesquels l'une des citernes recevait le trop-plein de la fontaine.

Au fond de l'*atrium* est un *tablinum* pavé en mosaïque auquel on montait par un degré de marbre blanc dont le devant présente une riche guirlande et au centre un masque scénique sculptés en très-bas-relief et d'une extrême finesse de travail.

A droite du *tablinum* est une seconde *ala* séparée de la première par une chambre à coucher[2]. Cette seconde *ala* est décorée de peintures représentant des *femmes* et des *Amours* sur fond blanc; il ne reste que deux de ces derniers. Les *femmes* sont au nombre de trois; deux sont demi-nues, l'une tient un petit Amour et une couronne, et celle en face un flambeau; au fond une troisième femme debout et sévèrement drapée tient une palme. Le soubassement présente des *iris* et autres plantes, et une *perdrix rouge* bien conservée; on y reconnaît aussi un

1. Ces deux chambres furent fouillées en présence du célèbre compositeur Rossini, le 20 août 1839.

2. On remarquera qu'ici, par une disposition très-singulière, les deux *alæ*, au lieu de se faire face, se trouvent du même côté de l'*atrium;* il est vrai que la première n'est guère qu'une sorte de passage réunissant les deux *atrium*.

paon de grandeur naturelle et une grue de plus petite proportion ; enfin dans le haut des murailles sont encore d'autres figures dont plusieurs à mi-corps derrière des balcons, tenant des instruments de musique, un *génie bachique*, un *Apollon*, etc.

A gauche du *tablinum* est le corridor conduisant au jardin.

C'est au fond de ce xyste que se trouve une fontaine en forme de niche, ornée de mosaïques et de coquillages découverte le 5 juin 1827 ; elle est plus petite que celle que nous avons trouvée dans la maison voisine, mais elle était décorée de deux chefs-d'œuvre inestimables qui sont aujourd'hui au nombre des ornements les plus précieux du musée de Naples. Ce sont deux petites statues de bronze appartenant à l'art grec et représentant, l'une un petit *génie tenant une oie* qui jetait l'eau par son bec, l'autre un *pêcheur assis sur un rocher*[1] contre lequel était appuyé un masque tragique dont rien ne paraît avoir motivé la présence, si ce n'est le besoin de lui faire aussi jeter de l'eau dans le bassin de la fontaine. Le génie ailé était placé sur une petite colonne au milieu du bassin, et le pêcheur sur le bord ; le premier a été remplacé à Pompéi par une copie. Le cul-de-four présente une femme à mi-corps terminée en bas par des enroulements en forme de rinceaux. La muraille contre laquelle est appuyée la fontaine est ornée de grands paysages dont le plus curieux est la vue d'un port placé à l'embouchure d'une rivière[2]. Un grand nombre d'objets intéressants ont été recueillis dans cette habitation ; les principaux sont diverses monnaies impériales en or, deux grands bracelets de même métal, un superbe candélabre présentant un arbre contre lequel s'appuie un Silène ivre tenant sous le bras son outre à moitié vidée[3], un autre candélabre surmonté d'un sphinx, une baignoire dans laquelle on trouva une éponge, un strigile, des bouteilles, des tasses en verre, un petit chaudron avec son fourneau, etc.

La maison de la petite fontaine est un des exemples les plus frappants du peu d'importance que les architectes pompéiens attachaient à la symétrie ; en effet, en prenant pour centre l'axe du *prothyrum*, on trouve le *compluvium* reporté vers la droite, le seuil du *tablinum* vers la gauche, enfin la fontaine et les deux grandes colonnes du péristyle reje-

1. Herc. et Pomp., VI, *pl.* 89.
2. *Id.*, III, *pl.* 28.
3. *Id.*, VII, *pl.* 28.

tées vers la droite. Nous avons déjà eu, et nous aurons plus d'une fois encore occasion de signaler ces irrégularités de plan si singulières, presque toujours si peu motivées et en quelque sorte systématiques à Pompéi.

Au coin de l'habitation que nous venons de décrire est la fontaine (Pl. 43) dont le cippe porte une tête de Mercure qui a donné le nom à la rue. Sur un mur en face est peint ce Dieu paraissant s'enfuir en emportant une bourse. Près de là furent trouvés cinq squelettes entourés de monnaies, de bracelets et de bagues.

De l'autre côté de la ruelle de Mercure se trouve la

* Boutique du parfumeur, n° 23 (Pl. 44) fouillée en 1835. Sur les piliers qui décoraient l'entrée de cette boutique étaient deux très-curieuses peintures qui malheureusement n'existent plus. L'une représentait un *sacrificateur conduisant à l'autel un taureau*, dont on distingue encore la tête ; l'autre, *quatre hommes portant une caisse énorme autour de laquelle étaient pendus quelques vases*. Au-dessus, plusieurs personnages étaient occupés à parfumer un cadavre qui allait être brûlé. Ces deux enseignes indiquaient, selon toute apparence, un *mycopolium*, une boutique où se vendaient les aromates employés dans les sacrifices et dans les funérailles.

A côté de cette boutique est une maison à l'entrée de laquelle on voit peint à gauche sur un pilier *Mercure avec tous ses attributs ;* à ses pieds est un globe autour duquel se replie un serpent. Sur le pilier de droite sont représentées une *corne d'abondance* et une *patère*. D'autres peintures ornaient cette maison, mais elles ont disparu.

Après plusieurs autres habitations on trouve la

Maison d'Adonis blessé (*Adone ferito*), ou de la Toilette d'Hermaphrodite n° 25 (Pl. 45), qui doit ces deux noms aux peintures qui la décorent. Elle n'a point de boutiques sur la rue et son *prothyrum* est flanqué de deux chambres ouvrant sur l'*atrium ;* dans celle de gauche était un escalier. Du même côté, après deux petites chambres est une *ala* garnie de banquettes en maçonnerie. Le côté droit de l'*atrium* n'a pas de chambres et son *ala* est remplacée par les *fauces*. Le *tablinum* ouvre à la fois par devant sur l'*atrium*, à gauche sur une grande pièce qui semble avoir été une sorte d'exèdre tenant lieu de la seconde *ala*, et au fond enfin sur le péristyle. Celui-ci n'a de colonnes que de deux côtés ; elles sont au nombre de huit réunies par un *pluteus* qu'interrompt

seulement l'embouchure d'une citerne. Les deux autres côtés de l'*area*, contenant une petite piscine, sont à droite et au fond formés par des murailles. C'est sur celle de droite qu'est représenté *Adonis expirant dans les bras de Vénus*. Plusieurs Amours assistent à cette scène de douleur ; l'un essuie ses larmes avec sa main ; un autre tient un flambeau renversé ; un troisième soutient le blessé, dont un Amour bande la blessure, tandis qu'un dernier exprime dans un bassin d'or une éponge qui a servi à la laver. Cette peinture, de proportion colossale, est une des plus importantes qui soient sorties des ruines de Pompéi. Aux côtés de cette composition, en avant de deux colonnes feintes, sont des groupes également peints, *Marsyas et Olympe* et *Achille et Chiron*[1]. Dans un grand panneau à droite est représenté un *enfant endormi* sur le bord d'un bassin dans un bocage peuplé d'innombrables oiseaux. A gauche du péristyle est un *tablinum* dans lequel se trouve une magnifique peinture découverte le 22 août 1836, représentant *la Toilette d'Hermaphrodite*, à laquelle assiste une homme barbu que sa longue robe semble désigner comme un philosophe dont la présence est assez difficile à expliquer. Une autre figure nue fort effacée, peinte au fond de la même pièce, semble représenter aussi un *Hermaphrodite*. Enfin, dans une petite pièce voisine de celle-ci, on voit un *Faune et une Nymphe*. Dans l'angle gauche au fond du péristyle est un corridor régnant derrière le *triclinium* et servant de *posticum ;* mais par une remarquable servitude imposée à la maison voisine, qui peut-être du reste appartenait au même propriétaire, ce n'était qu'en traversant celle-ci que les habitants de la maison d'Adonis pouvaient utiliser ce passage pour sortir sur la rue de la *Fullonica*.

Sur le mur qui sépare la maison d'Adonis de celle qui lui est contiguë sont plusieurs inscriptions ; deux seulement peuvent être déchiffrées, et encore la première est-elle incomplète :

CASELLIVM AED.....

« N***..... *invoque* Casellius, édile. »

SAMELLIVM AED.
FABIVS ROGAT.

« Fabius invoque Samellius, édile. »

1. Ces deux sujets, placés également en pendants, ont été trouvés dans les fouilles de Resina en 1739. HERC. ET POMP., II, 3 et 4.

* Maison d'Inachus et Io, n° 24 (Pl. 46). Découverte en 1836, elle prit le nom de l'une des peintures qui y ont été trouvées. En tête de son *compluvium* est une belle table de marbre blanc dont les pieds se terminent par des griffes. Le péristyle était soutenu par des colonnes de tuf d'un style très-sévère.

* Maison dell'Argenteria, n° 23 (Pl. 47). Cette maison doit son nom à un riche dépôt de vases d'argent qui y fut découvert. Elle avait deux entrées ouvrant chacune sur un *atrium* différent; le plus petit de ceux-ci était précédé par un *prothyrum* très-large, dont le frontispice à l'intérieur était porté par deux colonnes corinthiennes, moins espacées que les quatre semblables qui soutiennent le toit de l'*atrium* tétrastyle [1], qui est du même genre que celui connu depuis longtemps de la maison de Championnet. Celui-ci donnait entrée à une petite pièce voûtée contenant un puits et un amas assez considérable de chaux réduite en poudre très-fine, ainsi qu'à un corridor voûté conduisant au péristyle et à un escalier montant au premier étage. Deux portes réunissaient cet *atrium* à l'*atrium* principal; celui-ci était toscan; son portique était garni de chéneaux en terre cuite ornés de têtes de lion se détachant sur un fond jaune avec des Amours et des rinceaux en blanc; plusieurs fragments ont été retrouvés. Dans le *tablinum*, dont le pavé en mosaïque est défoncé, sont peintes deux femmes ailées tenant, l'une un préféricule et un plateau, et l'autre une cassette. Le péristyle est vaste et élevé; il entoure de trois côtés un xyste au fond duquel est un grand laraire, et dont le centre est occupé par un grand bassin de 4 mètres de long sur 1^{m},20 de large reporté vers la droite. Dans deux pièces ouvrant sur le péristyle se trouvent encore quelques peintures, *un cerf poursuivi par un lion*, et quatre médaillons contenant deux têtes d'homme et deux têtes de femme.

Maison d'Apollon, n° 20 (Pl. 48). Cette maison est située au pied des murailles à l'extrémité de la rue de Mercure; on commença à la découvrir en 1811; on reprit les fouilles en 1835, mais elles ne furent achevées qu'en 1840. Elle doit son nom aux nombreuses peintures qu'on y a trouvées représentant Apollon, et surtout à une charmante statuette de bronze d'Apollon Hermaphrodite jouant d'une lyre

1. V. p. 253.

qui conserve encore quelques-unes de ses cordes d'argent[1]. On entre d'abord dans un *atrium* toscan n'ayant point de chambres à gauche ; c'est sur la muraille de ce côté qu'existe encore une figure d'*Apollon*, la tête radiée, et tenant dans la main droite un fouet, dans la gauche la boule du monde. Au côté droit de l'*atrium* sont deux pièces exhaussées de deux degrés, où se trouvent quelques restes de peintures. L'entrée du *tablinum* est flanquée de deux piédestaux qui portaient la statuette d'Apollon dont nous venons de parler, et en pendant un *jeune Faune poursuivant une biche*. Cette pièce était ornée de charmantes peintures, dont l'une représente *Vénus* et l'autre *Adonis*. Sur les autres panneaux quatre médaillons offrent des têtes de femme accompagnées chacune d'un Amour. Franchissant le *tablinum*, dont le fond est entièrement ouvert, on se trouve dans une cour qui ne paraît pas avoir eu de portiques et dans laquelle est une singulière fontaine de marbre blanc ; c'est une espèce de petite pyramide que surmontait une statuette d'enfant, aujourd'hui au musée, tenant sous son bras une oie dont le bec lançait un jet d'eau qui tombait sur quatre petits degrés de marbre qui forment une cascade, et de là dans plusieurs bassins contenus les uns dans les autres, et de la forme la plus bizarre et la plus inexplicable. La muraille à laquelle est adossée la fontaine est entièrement peinte ; au milieu d'un cadre de festons bachiques est une figure de Diane debout sur un piédestal au milieu d'un bassin où nagent des canards ; le bassin est dans un bocage peuplé de nombreux oiseaux ; on y reconnaît des paons, des grues, un ibis, des poules, des perdrix, des cailles, des chouettes, etc. Dans cette cour se trouve à droite une sorte d'*ala* communiquant avec le xyste, et sur laquelle ouvrent quatre petites chambres dont une était pavée de beaux marbres, et une autre conservait d'assez jolies arabesques. Une porte que l'on rencontre ensuite dans la cour ouvre sur un vestibule contenant un escalier, et précédant une cuisine qui a son fourneau, son évier, un petit laraire avec la peinture ordinaire des serpents et du prêtre faisant la libation, et en avant le petit autel de pierre consacré à Fornax. Enfin, au fond de la cour est une exèdre avec un seuil d'albâtre oriental, d'une blancheur et d'une transparence merveilleuses, malheureusement brisé, et un pavé formé d'un assemblage des

1. Herc. et Pomp., VI, *pl.* 32.

marbres les plus précieux. Au centre est une petite table de marbre blanc portée par un pied cannelé ; les peintures sont toutes détruites. Traversant l'*ala* dont nous avons parlé, on trouve un xyste entouré de trois côtés d'une terrasse de 1m,20 de hauteur. Sur cette terrasse ouvre à gauche un cabinet dont le pavé est composé de superbes rosaces de porphyre et de serpentin se détachant sur un fond de jaune antique. Les murailles de la terrasse étaient couvertes de peintures peu soignées représentant des arbustes, des oiseaux et plusieurs figures qui semblent être des esclaves apportant des plats. Au fond du xyste, à l'angle droit, était un portique soutenu par deux piliers carrés; à l'angle opposé est une belle chambre à coucher à deux alcôves, exemple presque unique à Pompéi. Sur sa muraille extérieure, une peinture grossière représente une *Bacchanale*, et en retour est une assez belle mosaïque, découverte devant la duchesse de Berry en avril 1839, *Achille à Scyros reconnu par Ulysse*[1]. Déidamie, qui assiste à la scène, paraît effrayée; parmi les armes offertes par Ulysse est un bouclier sur lequel est retracée l'*Éducation d'Achille*. Deux autres mosaïques trouvées en même temps, mais qui ont été portées au musée, représentent, l'une la *Colère d'Achille* et l'autre les *Trois Grâces*. L'intérieur de la chambre, très-richement décoré, offre au milieu d'élégantes architectures plusieurs esclaves et de charmantes figures de divinités parmi lesquelles on reconnaît encore *Apollon jouant de la lyre*. Au-dessus des peintures est une sorte de frise sans ornements que recouvrait une draperie dont les restes étaient carbonisés, et que surmontait une corniche de stuc. Les murs de la chambre étaient doubles pour mieux préserver de l'humidité.

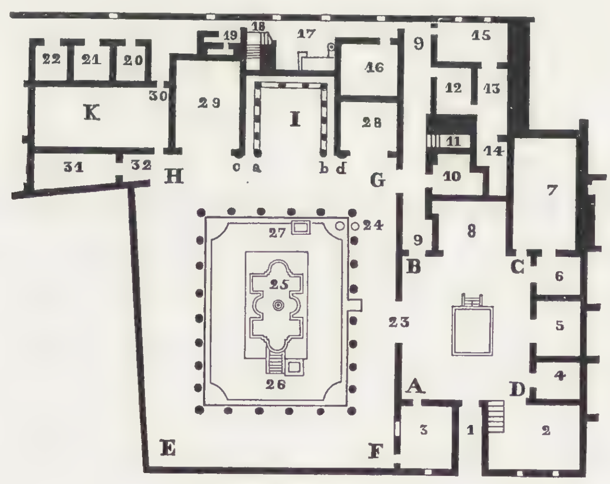
On descend par trois degrés dans la partie inférieure du xyste qui fut déblayée en mars 1839 ; au centre est un bassin rond de marbre inscrit dans une petite enceinte carrée qui était entourée d'un garde-fou soutenu par quatre piliers de marbre encastrés dans autant de dés qui existent encore. Enfin au fond du xyste était un grand *triclinium* d'été pavé en mosaïque dont le toit à deux versants était porté par quatre colonnes, dont deux engagées, ayant leur premier tiers revêtu de marbre, et la partie supérieure de mosaïques en émaux colorés acc m-

1. Herc. et Pomp., III, *pl.* 95. Cette mosaïque y est par erreur décrite comme une peinture. Ce même sujet avait été peint par Polygnote à la Pinacothèque des propylées d'Athènes.
Pausanias, *Att.*, L. XXII.

pagnés de coquillages. Trois niches également revêtues de mosaïques occupent le fond et continrent sans doute des statues. Parmi les objets trouvés dans cette maison, citons une biche de bronze avec son faon, la statuette de marbre d'un enfant endormi tenant un panier qu'une souris vient mettre à contribution [1], un tableau représentant la *Paix*, suspendu à un clou, et qui avait été détaché d'une autre muraille peut-être après le tremblement de terre de 63, les fragments d'un *bisellium* de bronze avec des méandres d'argent, enfin une cassette de bronze avec des instruments de chirurgie et des médicaments.

Traversant la rue de Mercure, on voit en face de la maison d'Apollon et également au pied des remparts la

* Maison du duc d'Aumale, n° 18 (Pl. 49), ainsi nommée parce qu'elle fut fouillée le 12 juillet 1842, en présence de ce prince, fils du roi Louis-Philippe. Elle n'offre guère de remarquable qu'un bloc de pierre placé dans l'*atrium* et creusé pour recevoir un pressoir. Dans une chambre, près d'un squelette, on trouva deux bracelets en or à tête de serpent, une paire de boucles d'oreilles, quelques monnaies, un candélabre de bronze et quelques autres objets brisés [2].



Plan de la Maison de Méléagre.

Maison de Méléagre, ou des Néréïdes, n° 15 (Pl. 50). Cette maison, découverte en 1829 et 1830 est remarquable par la richesse de

1. Herc. et Pomp., VIII, *pl.* 36.
2. Pomp. Ant. Hist., P. V, 416; t. III, p. 183.

sa décoration et surtout par la disposition exceptionnelle de son péristyle placé à gauche de l'*atrium*. Elle n'avait pas de boutiques sur la rue où ses murs sont décorés de refends peints en marbre dans le bas, et blancs dans la partie supérieure.

Le *prothyrum* 1, large de $1^{m},70$, profond de $5^{m},25$, et se fermant au fond par une porte à deux battants, présente sur ses murs, au milieu d'arabesques sur fond rouge, quatre danseuses et deux sujets, dont l'un à gauche, représentant *Méléagre et Atalante auprès de la dépouille du sanglier de Calydon*[1], a donné le nom à la maison; l'autre en face, *Mercure donnant une bourse à la Fortune*[2], est une ingénieuse allégorie du commerce, source de la richesse.

La pièce 2, peu ornée, située à droite du *prothyrum* et éclairée sur la rue par deux petites fenêtres placées à une assez grande hauteur, contient un commencement d'escalier; nous pensons que l'on doit y reconnaître la loge du portier, que nous ne pouvons placer nulle part ailleurs, bien que des traces de deux rangées de tablettes et les objets que l'on découvrit dans cette salle aient paru à quelques-uns indiquer plutôt une sorte de resserre. On y trouva, en effet, en 1829 un bouton de porte avec son anneau, une clochette, un verrou, une foule d'ustensiles, des patères, un moule à pâtisserie, un strigile brisé, quelques vases de verre, plusieurs lampes de terre cuite, un abreuvoir pour les oiseaux, de même matière, un très-beau mortier de marbre, etc[3].

La pièce 3, à gauche du *prothyrum*, éclairée sur la rue par une seule fenêtre haute, communique à la fois avec le péristyle et l'*atrium;* sur le premier elle a, outre la porte, une fenêtre basse et large. Cette circonstance a paru suffisante à Overbeck, Dyer et plusieurs autres antiquaires pour y placer la résidence de l'esclave *atriensis* qui, en effet, se serait ainsi trouvé à même de surveiller à la fois le péristyle et l'*atrium;* mais la riche décoration de cette pièce nous semble démentir cette conjecture, et nous nous permettrons une autre supposition. Ne pourrait-on pas y voir une salle d'audience où le propriétaire, le patron, arrivant par le péristyle, recevait ses clients entrés par la porte de l'*atrium ?* La

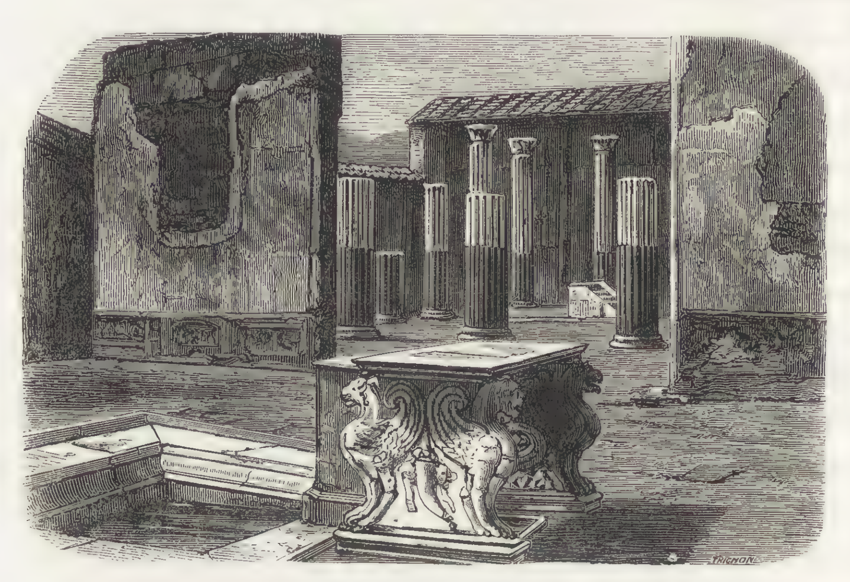
1. Herc. et Pomp., III, *pl.* 102.

2. Herc. et Pomp., III, *pl.* 102. Selon quelques antiquaires, Overbeck entre autres, cette peinture représente *Mercure et Cybèle.*

3. Pomp. Ant. Hist., IV, 229.

muraille offre sur fond blanc des génies qui accompagnaient un tableau aujourd'hui au musée, *Apollon tenant la lyre que Mercure son inventeur vient de lui offrir*. Le 23 septembre 1829, on a trouvé en ce lieu une monnaie d'or à l'effigie de Néron, trois strigiles et quelques autres objets.

L'*atrium* A B C D est toscan et pavé en *opus signinum* semé de



Atrium de la Maison de Méléagre.

petits morceaux de marbre; sur ses murailles étaient de belles peintures qui ont été portées au musée. Sur le trumeau à droite séparant les chambres 6 et 5 était une composition représentant les *Trois Parties du monde* personnifiées [1]. Au côté opposé, à droite de la grande baie 23 ouvrant sur le péristyle, on voyait *Dédale apportant à Pasiphaé la vache de bois* produit de son art trop ingénieux, et à gauche *Vulcain présentant à Thétis les armes d'Achille*. Sur le socle régnant autour de l'*atrium* sont encore des *Néréides* couchées sur des monstres marins.

Au centre de l'*impluvium* est un superbe *compluvium* de marbre blanc en tête duquel se trouvent un piédestal de marbre *cipollino* d'où l'eau jaillissait par un masque de bronze dont les restaurations ont fait disparaître la trace, et une magnifique table de marbre blanc soutenue

1. Herc. et Pomp., III, *pl.* 104.

par de doubles griffons adossés, entre lesquels sont sculptées à l'extérieur des cornes d'abondance, et à l'intérieur de petites têtes d'Amours [1].

Sous cette table est une espèce de petite cave de marbre de 0m,30 de profondeur, 0m,47 de largeur et 0m,65 de longueur séparée en deux par une dalle verticale, et que recouvrait une autre dalle aujourd'hui détruite ; elle était sans doute destinée à mettre rafraîchir des boissons. Une ouverture de citerne est à l'autre bout du *compluvium* devant le *prothyrum*.

Le côté droit de l'*atrium* présente trois chambres à coucher décorées d'élégantes peintures. Dans la première, 4, on voit d'un côté le *Repas de deux amants* et de l'autre *Ganymède endormi*, que l'aigle de Jupiter conduit par l'Amour s'apprête à enlever. Une troisième composition qui était au fond n'existe plus.

Dans la chambre 5, sur des murailles peintes en vert et enrichies d'arabesques voltigent de petits *Amours*. A droite, on voit l'*Amour présentant à une femme assise un coffret entr'ouvert* [2]; à gauche était un sujet obscène porté au musée, le *Sacrifice d'un satyre et d'une bacchante à Priape*.

Les murailles de la chambre 6 sont peintes en rouge; trois sujets la décorent : à droite *Léda et le cygne*, à gauche *Hercule tenant sur ses genoux Télèphe enfant qui présente une branche d'arbre à la biche, sa nourrice* [3]; enfin au fond la *Pêcheuse* si souvent reproduite à Pompéi. Cette chambre a une imposte au-dessus de sa porte et une fenêtre ouverte sur le *triclinium* 7.

Celui-ci est une grande salle de 7m,55 sur 4m,35, simplement décorée et pavée en *opus signinum ;* comme il était fermé par une porte, on a pensé que c'était un *triclinium* d'hiver, et à l'appui de cette supposition Overbeck croit que la fenêtre de la chambre 6 a pu servir à passer les plats; mais cette chambre nous paraît bien élégante pour

1. Cette table dut être destinée à porter des vases; elle était sans doute du nombre de celles qui, suivant Varron, portaient le nom de *cartibula,* et qui, dans les maisons, étaient placées près du *compluvium,* chargées et accompagnées de vases de bronze.

Hæc in ædibus ad compluvium apud multos ponebatur et in eâ et cum eâ ænea vasa.

De linguâ latinâ, L. V, § 126.

2. HERC. ET POMP., II, *pl.* 58

3. *Ibid.,* III, *pl.* 99.

avoir eu une semblable destination. Le *triclinium* semble avoir été en mauvais état au moment de la catastrophe ; ses murs étaient étayés, et il servait de resserre, car on y a trouvé un grand nombre d'objets disparates, candélabres de bronze, vases à huile, passoires et autres ustensiles de cuisine, etc.

A gauche du *triclinium* et au fond de l'*atrium* est le *tablinum* 8, entièrement ouvert par devant et fermé par derrière ; il n'a que 4 mètres sur 4^{m},65 ; le pavé est en *opus signinum*, mais le seuil est formé d'une bande de mosaïque. Des peintures qui décoraient cette salle, il ne reste que des *divinités marines sur des dauphins* ou *des hippocampes*, et une *figure ailée tenant un plateau ;* deux grandes compositions d'un très-beau style, Épaphus et Io[1], et *Mars et Vénus*, découvertes le 30 octobre 1829, ont été enlevées pour le musée. On remarquera dans cette pièce que sur ses murailles, les architectures, les paysages et les bas-reliefs de stuc sont mêlés aux figures peintes, en un mot que la décoration est analogue à celle du grand mur des nouveaux bains. A gauche, au fond du *tablinum* est un renfoncement qui dut contenir l'armoire où l'on serrait les titres de famille et les images des ancêtres, *imagines majorum ;* on sait que telle était la destination spéciale du *tablinum* où même ces images étaient exposées dans certaines occasions.

A gauche du *tablinum* est un corridor 9 où l'on trouve immédiatement à droite une chambre 10, basse et voûtée, ornée de stucs, et qu'une double alcôve désigne comme ayant été une chambre à coucher d'été, un *cubiculum æstivum ;* elle avait sa voûte peinte et bien conservée, et un pavé de mosaïque de diverses couleurs. Cette décoration élégante ne nous permet pas d'y voir une chambre d'esclave, comme le fait Overbeck. En face de sa porte est une entrée sur le péristyle.

Continuant à parcourir le corridor, on voit du même côté un escalier 11, qui n'est qu'un plan incliné précédé de trois degrés et qui conduisait à des chambres fort simples, puis un groupe de quatre pièces 12, 13, 14 et 15 composant une partie des communs. La pièce 14, qui est obscure, dût être un magasin ou un office, mais celle 15, qui est assez vaste et éclairée sur la rue par deux fenêtres put servir de chambre à coucher pour plusieurs esclaves.

1. Herc. et Pomp., II, *pl.* 51.

Tournant à gauche dans le corridor qui fait le coude à angle droit, on a à droite une longue muraille percée dans le haut de quelques fenêtres ouvertes sur la rue du Faune, et de suite on trouve à gauche une assez grande chambre 16, qui dut être l'habitation de quelque domestique supérieur, du maître d'hôtel, de l'intendant, du *rei domesticæ procurator*.

A côté est la cuisine 17 avec son fourneau et sa citerne. Au-dessus du fourneau est une peinture différant un peu de celles que l'on trouve ordinairement à cet endroit; au lieu de deux serpents rampant vers un autel, elle offre un seul serpent, la tête armée d'une crête, entourant un globe très-antique, symbole de la divinité de la maison, *Hestia* ou *Vesta*[1]; deux jeunes gens debout, deux *pocillatores*[2], tout à fait semblables par leurs habits et leur attitude, sont à ses côtés, coiffés du bonnet phrygien et chaussés de cothurnes; ils élèvent dans l'une de leurs mains un rhyton, et portent dans l'autre un petit seau d'eau lustrale[3]. Au coin de la cuisine est un escalier 18 qui montait à l'étage situé au-dessus de l'*œcus;* à cet escalier est adossé un réduit 19 que l'on croit être des latrines. Après trois chambres d'esclaves 20, 21 et 22, le corridor qui servait de *posticum* aboutit à une cour ayant une sortie sur la rue du Faune.

Revenant par le même chemin à l'*atrium* nous y trouvons du côté A B une large baie 23, que fermaient des portes à quatre vantaux et qui donne accès au péristyle E F G H, le plus magnifique qui soit sorti des fouilles de Pompéi, tant par son étendue que par la richesse de son architecture; il n'a pas moins de 22^{m},80 sur 18^{m},70. Le portique qui l'entoure, large de 3^{m},80[4], était formé de 24 colonnes rudentées dans le bas[5] et cannelées dans le haut, surmontées de chapiteaux de fantaisie un peu écrasés, et au pied desquelles régnait un large et profond caniveau dont les eaux se réunissaient dans une citerne où l'on puisait par plusieurs ouvertures; un seul *puteal* en tuf grossier 24 est encore en place.

1. Overbeck. *Pompeiji,* p. 289.

2. Οἰνοχόοι, jeunes esclaves qui remplissaient les coupes des convives, et par conséquent aussi celles destinées aux libations; de ces dernières fonctions il résultait qu'ils étaient parfois considérés comme des ministres de la religion d'un ordre inférieur.

3. Herc. et Pomp., II, *pl.* 57.

4. Le portique EH est plus large dans le fond pour corriger l'irrégularité du terrain.

5. A cannelures remplies d'une baguette, *rudens*.

Au pied de chaque colonne au-dessus de la base étaient des anneaux de fer ou plutôt des pitons que Dyer[1] suppose avoir servi à attacher des cordes qui tendaient, au moyen de poulies, une sorte de *velarium*, de tente, au-dessus de la partie découverte du péristyle; nous croyons qu'ils étaient destinés seulement à manœuvrer des stores ou des rideaux pendus à des tringles de fer entre les colonnes, et que l'on fermait du côté où, dans l'été, frappait le soleil.

Les murailles du péristyle étaient ornées de nombreuses peintures, telles que *Bacchus enfant tenu par Silène et s'efforçant d'atteindre une grappe que lui présente une bacchante, Persée montrant à Andromède la tête de Méduse réfléchie dans l'eau, Silène assistant à la lutte d'un vieux Satyre et d'un petit Amour, Ariane abandonnée, Thétis sur un taureau marin, Bacchus et un petit Faune, Silène et un génie bachique lui offrant du vin, Bacchus tenant une longue torche et une guirlande*, etc. La plupart de ces peintures sont détruites ou ont été portées au musée; parmi celles qui sont restées en place, on reconnaît *Narcisse à la fontaine, Apollon jouant de la lyre* et une *Nymphe couchée.*

L'*area* du péristyle paraît avoir été une sorte de jardin, un *viridarium;* sous les cendres on a trouvé encore quelques racines des arbustes qui y étaient plantés.

Au centre est un très-grand bassin 25, d'une forme analogue à celle de la piscine de la Villa de Diomède; il fut déblayé en août 1830. Ses parois en stuc étaient peintes du bleu le plus brillant; sa profondeur est de 1^{m},20; au centre est une colonne creuse qui portait une table ronde de marbre ayant au centre un jet d'eau, et semblable à celle découverte depuis à la maison d'Holconius.

Faisant face à l'*œcus* est sur le bord du bassin une petite cascade 26 composée de sept gradins en haut desquels on voit encore le tuyau de bronze qui y amenait l'eau; auprès est une sorte d'auge carrée. Enfin, dans l'angle de l'*area*, entre le *puteal* 24 et une citerne 27, est déposée une énorme jarre de terre cuite qui, contenant encore de la chaux, semble annoncer qu'on exécutait quelques réparations au moment de la destruction de la ville.

On trouva dans le péristyle un petit autel de bronze avec des

1. Pompeii, p. 425.

damasquinures et des ornements d'argent, et qui dut servir de brûle-parfums.

Au fond du péristyle est un rare exemple d'un *œcus* corinthien I, c'est-à-dire entouré de trois côtés de colonnes isolées[1]. Celles-ci, au nombre de douze, sont peintes en jaune, tandis que celles du péristyle sont rouges et blanches. La façade de l'*œcus*, entièrement ouverte, offre quatre colonnes d'un plus fort diamètre et dépassant de beaucoup en hauteur celles de l'intérieur; les deux du milieu, *a b*, sont isolées, mais ont derrière elles deux demi-colonnes engagées dont les chapiteaux atteignent à peine les deux tiers de leur hauteur. Les deux autres, *c d*, placées comme des *antes* en avant des murailles, ne sont que des demi-colonnes.

L'*œcus* pavé en mosaïque blanche et noire, et large de 5^{m},85 sur 6^{m},40, avait ses murailles ornées de peintures en camaïeu jaune représentant plusieurs *danseuses*, *Ariane et Thésée après la mort de Minotaure*, et un *jeune homme présentant à une femme effrayée un serpent entortillé autour d'un bâton recourbé*, d'un *pedum*[2], sujet encore inexpliqué et qui est emprunté à quelque trait mythologique resté inconnu aux modernes[3]. Le soubassement en camaïeu rouge offre de petites figures de *Faunes*, des *paysages* et des *animaux fantastiques*.

A droite de l'*œcus* est une petite pièce 28 sans autre ornement qu'une belle corniche en stuc, ce qui fait supposer que sa décoration n'était pas achevée; on devait peut-être y employer la chaux du *dolium* déposé près de là à l'angle du *viridarium*. On trouva dans cette pièce un casque de soldat, un petit huilier de bronze, une balance, des fragments de montures de lit, etc. Près de sa large baie toute ouverte est sur le sol un mortier de pierre. D'après la position de cette pièce, nous pensons qu'elle fut une sorte de cabinet d'étude.

A gauche de l'*œcus* est une salle plus vaste, une exèdre 29, dont au contraire la décoration était d'une grande richesse. Le pavé est une

1. « Cette salle, dit Dyer, est unique; on peut y reconnaître que, suivant la description de Vitruve, l'*œcus égyptien* diffère du *corinthien* parce que le plafond du dernier est supporté par un rang de colonnes et que toute la chambre est d'égale hauteur, tandis que le premier a un petit rang de colonnes placé au-dessus du rang principal et est entouré d'une galerie au niveau du chapiteau de l'ordre inférieur, comme dans les églises gothiques. » POMPEII, p. 427.

2. HERC. ET POMP., III, *pl.* 101.

3. Panofka croit y voir Phocus et Antiope, fille de Nycteus.

jolie mosaïque formant des carreaux hexagones blancs encadrés de noir. Le soubassement des murailles présente, sur fond noir, plusieurs *divinités marines couchées sur des monstres;* de jeunes *Télamons* posés sur un genou semblent soutenir la plinthe ; au-dessus sur fond bleu, sont plusieurs figures isolées, un *hermaphrodite*, des *bacchantes* et des *Néréides sur des hippocampes*. Le sujet principal, *Marsyas et Olympe*, qui ornait le fond de la pièce, est presque entièrement détruit.

L'*œcus* était surmonté d'un étage assez reconnaissable à l'époque de sa découverte en 1830; on crut y voir alors un logement d'esclaves; il nous semble que c'était plutôt le *gynécée;* sa position paraît l'indiquer.

A gauche de l'exèdre est un vaste *triclinium* K qui, étant entièrement ouvert, dut être un *triclinium* d'été; il n'a pas moins de 10^{m},80 sur 5^{m},20. Le soubassement offre sur fond noir de charmantes figures assises au milieu d'iris. Au fond de la salle, une peinture assez médiocre représentant le *Jugement de Pâris* est placée au-dessus d'une grande *Chimère* qui semble jouer avec un cor de chasse. Dans une autre composition on voit *Pâris s'armant en présence d'Hélène*.

A droite du *triclinium* est une porte 30 donnant issue par le *posticum*, et à gauche une chambre à coucher 31, peu large et assez profonde, précédée d'une sorte de *procœton* 32 ouvert de toute sa largeur sur le péristyle. Les murs de la chambre sont rouges au-dessus d'un socle noir; de gracieuses arabesques les décorent, et dans le fond est un joli tableau représentant une *femme assise avec un Amour debout appuyé contre ses genoux* [1].

Dans cette habitation on a trouvé quatorze vases d'argent, dont plusieurs d'un poids considérable; quatre de ces vases, en forme de calices à deux anses, enrichis de bas-reliefs et de dorures, paraissent avoir eu une destination religieuse; les autres sont des coupes, de petits vases cannelés, une passoire, un petit seau à anse, etc.

La maison contiguë est nommée la

MAISON DU CENTAURE, n° 14 (PL. 51). L'habitation désignée sous ce nom fut découverte en 1829-1830; elle se compose de deux maisons distinctes, mais réunies entre elles. Après avoir franchi le *prothyrum* de

1. HERC. ET POMP., II, *pl.* 63. On veut y voir *Phryné et l'Amour*.

la plus petite, on trouve un *atrium* toscan, dans le mur duquel étaient à droite deux portes, dont une communiquait avec la seconde habitation, en descendant 3 degrés, et dont l'autre, murée dès l'antiquité, ne paraît avoir été indiquée que pour la symétrie. A droite du *prothyrum* est une chambre à coucher ornée de deux corniches en stuc, séparées par des refends peints à l'imitation de marbre; le pavé est en *opus signinum*, incrusté de petits cubes de marbre blanc régulièrement disposés. L'alcôve, pavée de la même manière, est exhaussée de 0^{m},20. A côté est un petit cabinet voûté qui fut sans doute une garde-robe. On trouva dans la chambre un coffre-fort, *arca*[1], de bois garni de métal qui avait dû primitivement être posé, suivant l'usage, dans l'*atrium* sur un massif de pierre qui existe encore contre le trumeau séparant les deux premières chambres de gauche. Probablement aux premières menaces du volcan, les habitants l'avaient transporté dans cette pièce qu'ils pouvaient fermer et où ils comptaient le reprendre à leur retour. Il contenait treize cuillers d'argent, six petites et sept plus grandes, dont plusieurs avaient pour manche un pied-de-chèvre. De l'autre côté du *prothyrum* est une grande chambre également ornée de stucs, qui présente sur ses panneaux alternativement rouges et jaunes, des *animaux fantastiques*, des *cygnes*, *un char traîné par des lionnes* et *une femme nue debout sur un piédestal;* ces deux chambres avaient de petites fenêtres sur la rue. Le côté gauche de l'*atrium* est occupé par de petites chambres, dans l'une desquelles est l'estrade pour le lit. Au fond, à la gauche du *tablinum*, est une grande pièce très-simplement décorée, qu'un renfoncement carré qui dut servir d'armoire désigne comme un *archivium*, et à droite est le corridor qui, ainsi que le *tablinum*, communiquait au péristyle. Celui-ci avait un portique très-étroit soutenu par huit colonnes, réunies par un *pluteus* ou mur d'appui creusé pour recevoir des fleurs. Un de ses angles avait été fortifié par un pilier de briques construit probablement à la suite du tremblement de terre de 63. A gauche est une petite chambre à coucher, puis dans une espèce d'*ala* un escalier et l'entrée des communs qui avaient une sortie sur la rue du Faune. Au fond du péristyle est l'*œcus*, où des restes de peinture représentent *une femme*

1. *Arca, quod arceantur fures ab eâ clausâ.*
VARRO, *De linguâ latinâ*, L. V, § 128.

coiffée d'un diadème, auprès de laquelle un jeune homme est introduit par un esclave qui, du geste, paraît lui recommander la discrétion.

Dyer[1] fait remarquer avec raison que cette première habitation, bien moins richement décorée, devait être la demeure des membres de la famille les moins considérables; on pourrait aussi supposer qu'elle était occupée par les enfants, qui, même hommes et mariés, n'en restaient pas moins, suivant la loi romaine, soumis à l'autorité du père de famille, du *pater familiâs,* qui aurait résidé dans la maison principale.

Le *prothyrum* de celle-ci, par une disposition bizarre, est reporté vers la gauche, et au lieu d'être dans l'axe de l'*impluvium* aboutit à la seconde colonne, séparée cependant de la troisième par un entre-colonnement presque double qui semblerait, ainsi que la statue placée à l'extrémité opposée du *compluvium* dans un entre-colonnement de largeur égale, avoir eu pour but de rendre l'entrée de l'*atrium* plus majestueuse, si la porte lui eût fait face.

A la gauche du *prothyrum* est une salle ouvrant à la fois sur lui et sur la rue; elle dut être occupée par l'esclave remplissant les doubles fonctions de *dispensator* et d'*ostiarius;* elle était autrefois ornée de quelques peintures dont il ne reste qu'une *cigogne se promenant au milieu des roseaux.* De l'autre côté du *prothyrum* sont deux pièces dont une ayant une petite fenêtre sur la rue.

L'*atrium* semblerait plutôt devoir être appelé un second péristyle, car les pièces qui l'entourent paraissent avoir été toutes consacrées à l'habitation des maîtres. Il est entouré d'un portique formé de 16 colonnes dont les chapiteaux sont coloriés; ces colonnes, plus rapprochées sur les côtés, y sont au nombre de six, tandis que, plus espacées à l'entrée et au fond, elles ne sont que quatre à chacun de ces côtés avec le grand entre-colonnement dont nous avons parlé. Dans celui du fond est une base de marbre dont la statue n'a pas été trouvée, non plus que celles qui existaient probablement dans les niches de l'exèdre.

A droite de l'*atrium* est une large porte qui donnait accès à une partie isolée de l'habitation et à laquelle Dyer trouve quelque analogie avec le *venereum* de la maison de Salluste. On y voit, en effet, à gauche une chambre à coucher, à droite une grande pièce qui put être un *tri-*

1. Pompeii, p. 419.

clinium et près de laquelle sont des latrines, et au milieu une sorte de petit jardin entouré de portiques de deux côtés et dans l'angle duquel est une citerne.

Du même côté de l'*atrium*, après une chambre est une enceinte de 1^{m},50 sur 2^{m},60 sans porte et dont le devant est formé par un mur d'appui de 0^{m},60 de hauteur, avec une tablette de marbre sur laquelle on voit, encore les traces d'une grille de fer. Il serait bien difficile d'assigner une destination certaine à cette espèce de loge ; nous ne pouvons y voir, avec Overbeck, une resserre qui eût été bien peu commode n'ayant pas de porte et dont la grille eût permis de voir tout ce qu'elle renfermait ; nous y reconnaissons plutôt avec Dyer la cage de quelque animal curieux. Il existe dans Pompéi quelques autres exemples de cette disposition. L'exèdre placée au fond du péristyle était pavée en mosaïque noire, dans laquelle sont incrustés des morceaux de marbres variés de forme et de couleurs. Ses murailles présentaient de très-belles peintures aujourd'hui au musée : *Déjanire sur un char se tournant vers Alcide et lui présentant son fils Ilus, pendant que Nessus à genoux lui offre de la porter de l'autre côté du fleuve Évène*[1], et *Méléagre et Atalante avec le sanglier de Calydon étendu mort à leurs pieds*[2]. Au-dessus est une frise où l'on reconnaît encore des *danses bachiques*. Au fond de l'exèdre est une large baie avec un appui de marbre ouvrant sur le xyste, et accompagnée de deux niches carrées dont l'intérieur était peint en bleu.

A la gauche de l'exèdre est un *triclinium* dont le pavé, maintenant enfoncé, offrait au milieu une superbe mosaïque de forme circulaire, de 2^{m},30 de diamètre, représentant un *lion enchaîné par des Amours*[3]. Cette mosaïque, portée au musée, fut découverte en 1829, en présence du roi et de la reine de Sardaigne. Le sol du xyste, au milieu duquel étaient une table de marbre et une petite statue d'Apollon servant de fontaine, reposait sur les voûtes écroulées de salles souterraines entièrement ruinées aujourd'hui, et qui servaient de caves ou d'habitations d'esclaves ; ses murailles étaient ornées de paysages, de marines et de figures de *Néréides* de grandeur naturelle.

On a trouvé dans cette maison un buste de Tibère jeune en bronze,

1. Herc. et Pomp., II, *pl.* 73.
2. *Id.*, II, *pl.* 93.
3. *Id.*, V, *pl.* 30, Mosaïques.

deux petites boîtes contenant des pilules, un-bas relief ayant servi d'ornement à un meuble et représentant un *Triton* et une *Sirène*, un beau trépied, une romaine ayant pour poids un Mercure, de superbes candélabres, deux Hermès de Bacchus barbu, dont un de rouge antique, une statuette d'Hercule coiffée du bonnet phrygien, tenant un petit chien dans ses bras, un anneau sur lequel est gravé le mot AVE, enfin plusieurs vases de verre et de terre cuite.

MAISON DE CASTOR ET POLLUX (PL. 52). Cette belle habitation (rue de Mercure, n°s 10 et 11) fut découverte de 1828 à 1829; elle se compose de deux maisons distinctes, séparées par un péristyle qui paraît avoir été commun. La façade sur la rue de Mercure est décorée de refends rouges et blancs séparés par de jolies moulures en stuc; on y trouva sur un des piliers un *Mercure tenant une bourse*, dont la présence, jointe à celle de deux coffres-forts dont nous parlerons plus tard, fit substituer le nom de Maison du Questeur à ceux des Dioscures ou de Castor et Pollux, qui avaient d'abord été adoptés; c'est le dernier qui a prévalu. On lisait aussi sur la façade quelques inscriptions aujourd'hui effacées, mais dont plusieurs ont été publiées; en voici quelques-unes :

AVLVM VETTIVM FIRMVM AEDILEM VIRVM
BONVM ORAT VT FAVEAT FELIX CVPIT.

« Félix désire et prie qu'Aulus Vettius Firmus, homme vertueux, le favorise. »

MARCVM HOLCONIVM PRISCVM AEDILEM
DIGNVM REIPVBLICAE FVSCVS *orat.*

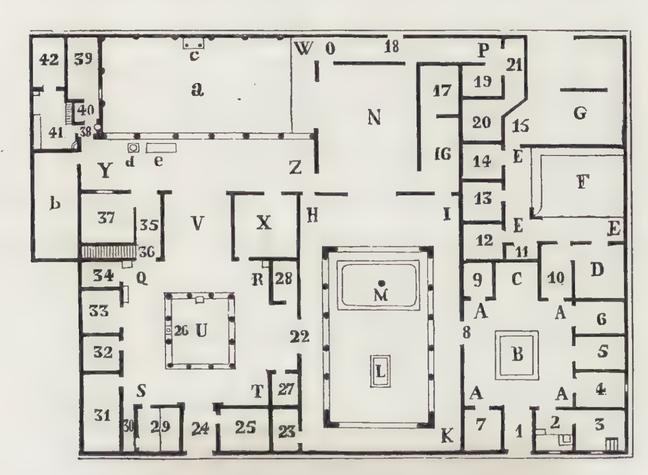
« Fuscus supplie Marcus Holconius Priscus, édile digne de la république. »

CAESELLIVM ERASTVS CVPIT AED.

« Eraste désire que Cæsellius soit édile. »

La première habitation (n° 10) est la plus modeste; on y entre par un *prothyrum* 1 large de $1^{m},75$ et profond de $3^{m},75$. Après l'avoir franchi, on se trouve dans un *atrium* toscan AAAA de 10 mètres sur $8^{m},20$, ayant au centre un *compluvium* de pierre B. A la droite du *prothyrum*, et ouvrant sur l'*atrium*, est une cuisine 2 munie de son fourneau, au-dessus duquel se trouve dans l'angle la peinture ordinaire des deux *serpents protégeant l'autel de Fornax*. La cuisine est éclairée sur la rue par une petite fenêtre, ainsi qu'une espèce d'office 3 à la suite, dans lequel

venaient s'écouler les eaux potagères, et où se trouvait un escalier conduisant à une chambre placée au-dessus, éclairée par trois espèces de meurtrières, et communiquant avec une autre pièce qui s'étendait au-dessus de la cuisine. A droite de l'*atrium* sont trois chambres à coucher 4, 5, 6. La première seule avait une petite fenêtre donnant sur la ruelle de Mercure; elle était décorée de peintures fort simples avec une corniche en stuc. On y trouva un assez grand nombre d'objets, dont plusieurs grands vases de bronze avec des bas-reliefs incrustés d'argent, un vase à encens, *acerra*, trois patères, un candélabre à trois pieds, un strigile, une balance, une petite hache en fer, etc. Les deux autres chambres étaient un peu plus élégantes. A gauche du *prothyrum*



Plan de la Maison de Castor et Pollux.

est une jolie chambre 7 destinée aux hôtes. Le côté gauche de l'*atrium* ne présente qu'un mur percé d'une porte 8 ouvrant sur le péristyle. Au fond de l'*atrium* est un petit *tablinum* C de 3m,20 sur 3m,10, pavé en *opus signinum*, et dont la décoration est presque entièrement détruite. A sa gauche est une petite pièce 9 que l'entaille pratiquée dans le mur pour le dossier du lit fait reconnaître pour une chambre à coucher. A droite du *tablinum*, un large passage 10 donne accès à une grande pièce D qui fut évidemment un *triclinium* ouvrant sous un portique EEE qui entourait un petit jardin F de deux côtés seulement. A la gauche du portique se trouvent un cabinet 11 et trois petites chambres 12, 13 et 14. Un passage 15 conduisait dans un grand espace G qui, ouvrant

par une large baie sur la rue du Faune, doit avoir été une cour servant de remise et contenant sans doute aussi une écurie. Dans toute cette partie de l'habitation il n'existe aucune peinture ayant quelque importance, soit par son sujet, soit par sa conservation. Franchissant la porte 8, on se trouve dans la partie qui était commune aux deux habitations. D'abord se présente un grand péristyle H I J K de 21 mètres de long sur 12^{m},50 de large. Le portique est soutenu aux quatre angles par autant de piliers en équerre, à chacun desquels sont appliquées deux demi-colonnes, et en outre des deux grands côtés H J et I K, par quatre colonnes dont les cannelures, remplies et peintes en rouge jusqu'au tiers de la hauteur, sont blanches dans les deux autres tiers, et surmontées de chapiteaux de fantaisie. Le portique a des trois côtés H J, J K, et K I, une largeur de 2^{m},60 ; du quatrième côté, devant l'exèdre, cette largeur est de 4 mètres. Le pavé est en mosaïque ; les murs étaient décorés de riches peintures dont plusieurs sont encore conservées. La première qui se présente à droite en entrant par la porte 8 est un *héros armé du bouclier et de la lance;* un petit tableau représentant un *perroquet*, des *pigeons morts*, des *œufs* et des *fruits*, le sépare d'une autre figure de *héros debout auprès d'un cheval*, dans laquelle il est facile de reconnaître un des Dioscures qui avaient donné à la maison son premier nom [1].



Péristyle de la Maison de Castor et Pollux.

Presque en face, sur le pilier qui soutient le portique au S.-E, est une jolie caricature bien conservée représentant un *nain faisant danser un singe* [2]. Au côté gauche du *tablinum*, sous le portique était un

1. Herc. et Pomp., III, *pl.* 115.
2. *Id.*, V, *pl.* 36.

médaillon qui paraissait représenter un *poëte lisant des vers à une jeune femme*. Au côté droit de la porte 22, qui communique avec la troisième partie de l'édifice, on trouve une *Vénus céleste*, vêtue d'une longue robe bleue couverte d'étoiles d'or, portant une couronne sur la tête et s'appuyant sur un sceptre et un gouvernail près duquel un Amour se tient debout sur un piédestal[1]. De l'autre côté de la porte est une *bacchante*[2], puis un petit tableau représentant dans le bas un *pigeon* de grandeur naturelle *tirant un épi d'une corbeille*, et au-dessus deux *petites antilopes couchées* d'une parfaite conservation. Un *Méléagre partant pour la chasse* est suivi d'un petit cadre contenant deux *poules d'eau*, et une *perdrix rouge morte à côté d'un panier de figues*. Sous le portique J K, il ne reste parmi les sujets de figures qu'une *femme portant le doigt à la bouche pour recommander le silence*, mais on y voit encore plusieurs petites compositions représentant un *cygne*, et au-dessus une *corbeille de fruits et de champignons*, un *pigeon* et des *vases à boire*, et un *porc blanc mort*, qu'on est assez étonné de voir représenté dans ce pays, où ces animaux sont tous noirs[3]. En retournant vers la porte 8 on trouve, après deux *sarcelles vivantes pendues par les pattes*, le lieu où existait le second *Dioscure* aujourd'hui au musée.

Dans l'*area*, autour de laquelle règne un caniveau de ciment dont les eaux venaient se réunir dans le bassin dont je parlerai tout à l'heure, sont un petit *compluvium* L sans décoration aucune, et en avant du *tablinum*, le grand bassin M de 2 mètres de profondeur sur 4^{m},40 de large et 5^{m},50 de longueur, au centre duquel s'élève une colonne d'où sortait un jet d'eau du milieu d'un groupe de plantes aquatiques, de grenouilles et de lézards, le tout sculpté en marbre blanc ; à 0^{m},75 de la surface existe un écoulement pour le trop-plein. A l'angle N.-O. du péristyle est une petite pièce 23 pavée en mosaïque, voûtée, sans fenêtres et ornée d'arabesques sur fond noir et de jolies moulures en stuc blanc. Au fond de ce même péristyle est l'exèdre N, grande pièce de 10 mètres sur 7^{m},50 ; cette salle ne conserve plus aucune trace des

1. Herc. et Pomp., IV, *pl.* 51.
2. *Id.*, IV, *pl.* 202.
3. On trouve des porcs blancs en Calabre. Ces animaux sont mentionnés dans Pétrone :

« On amena trois porcs blancs dans la salle à manger. »
Tres albi sues in triclinium adducti sunt.
Satyricon, XLVII.

riches ornements qui durent la décorer, mais tout annonce que le soubassement était revêtu de plaques de marbre maintenues par des crampons de bronze dont quelques-uns ont encore été trouvés en place. A la droite de l'exèdre sont deux pièces 16 et 17 qui durent être destinées à renfermer des archives et une bibliothèque. Derrière l'exèdre, avec laquelle il communique par deux portes, se trouve un corridor O P dans lequel est une porte dérobée, un *posticum* 18 ouvrant sur la rue du Faune; sur son seuil on trouva le squelette d'une femme portant dans un sac de toile cinq bagues en or, cinq pierres gravées, plusieurs monnaies en argent et en bronze, un petit flacon de cristal et deux pendants d'oreilles en forme de balances.

A l'extrémité du corridor O P existent deux petites chambres 19 et 20 communiquant par un passage 21 et ayant dû servir d'habitation à des esclaves.

Par la porte 22, on entre dans l'*atrium* Q R S T de la seconde habitation; on y arrivait également de la rue par un *prothyrum* 24, long de 3m,60 et large de 2 mètres, décoré de peintures dont il ne reste qu'un *Amour* sur fond jaune et quelques plantes au-dessus desquelles voltige un oiseau. Sous le *prothyrum* ouvre la loge du portier 25. L'*atrium* a 11m,15 sur 11m,40; son portique, large de 2m,80 dans tout son pourtour, excepté dans le renfoncement rectangulaire en avant de la porte 22 où il n'en a pas moins de cinq, était soutenu par douze colonnes dont la moitié inférieure pleine est peinte en rouge et qui entourent un *compluvium* U à gauche duquel se trouve un petit *puteal* 26 cannelé et en pierre calcaire. Les murailles de l'*atrium* étaient ornées de peintures dont il ne reste en place qu'un *Héros* et une *Victoire* dont le bouclier porte les lettres S C. Plusieurs autres peintures ont été portées au musée. A la droite de l'*atrium* se trouvent deux cabinets 27 et 28 très-simplement décorés et qui n'étaient que des resserres; leurs murailles conservent les traces des pièces de bois qui portaient deux rangées de tablettes. On trouva en effet dans le premier cabinet des vases de verre et de bronze, et dans le second des provisions de bouche telles que noix, lentilles, grains et figues. Les seuils étaient de marbre blanc, et l'un d'eux conserve encore le pivot de fer sur lequel tournait la porte. A gauche du *prothyrum*, une jolie chambre 29, élégamment ornée de peintures, présente au milieu d'arabesques une *danseuse*, un *génie tenant*

une torche et deux personnages, l'un appuyé sur un arc, l'autre passant son carquois à ses épaules. La moitié de la surface de cette salle est occupée par un massif élevé de $0^{m},11$ sur lequel reposait le lit; une petite porte murée dès l'antiquité avait communiqué avec le cabinet 30, qui paraît avoir été des latrines. A côté de ce cabinet et à gauche de l'*atrium* est une grande chambre à coucher 31, qui n'a conservé de ses riches peintures que quelques arabesques et les faibles vestiges d'un charmant tableau représentant *Narcisse se mirant dans la fontaine*. A la suite se présentent deux chambres plus petites 32 et 33, dont la première n'a de remarquable que les deux entailles faites dans le mur pour placer les dossiers du lit; la seconde a un pavé de mosaïque blanche très-bien conservé, entouré d'une charmante grecque noire, verte, rouge, jaune et blanche; au soubassement étaient des plantes peintes sur fond noir. On trouva dans cette chambre le squelette d'une femme. A la suite se présente l'*ala* 34, à l'entrée de laquelle sont deux massifs de maçonnerie sur lesquels posaient deux coffre-forts de bois doublés de cuivre, cerclés de fer et garnis de leurs serrures et de nombreux ornements en bronze. Dans une de ces caisses on trouva 45 monnaies d'or et 5 d'argent, et dans l'autre un petit buste de la Fortune et un bas-relief en bronze représentant un chien couché.

Au fond de l'*atrium* est un beau *tablinum* V de $5^{m},30$ sur $4^{m},80$ entièrement ouvert et ayant dû être fermé par des rideaux, *cortinæ;* il est pavé en mosaïque blanche encadrée d'un filet noir; le seuil, également en mosaïque, présentait des espèces d'étoiles blanches sur fond noir. De ses nombreuses peintures, il ne reste que deux groupes de *Bacchantes* et de *Faunes*, et trois Muses, *Thalie*, *Euterpe* et *Melpomène*[1], quatre *génies ailés*, et *Ganymède enlevé par l'aigle de Jupiter*. Les peintures principales ont été portées au musée; elles représentent la *Colère d'Achille*, *Achille reconnu par Ulysse*, *Ulysse mendiant secouru par Eumée*, enfin deux groupes de *Bacchantes* qui faisaient pendants aux premiers. A la droite du *tablinum* est une pièce X qui ouvrait par une large fenêtre sur le portique du xyste, et qui dut tenir lieu de l'exèdre qui n'existe pas ici à sa place ordinaire; cette salle est pavée en mosaïque; ses peintures ont malheureusement beaucoup souffert; on y

1. Herc. et Pomp., IV, *pl.* 114.

reconnaît cependant de petits médaillons contenant des *Amours dansant et jouant de divers instruments, Thétis portant les armes d'Achille*, et deux grandes compositions, l'une représentant *Thétis plongeant Achille dans les eaux du Styx*[1], l'autre un *personnage armé d'un sceptre, assis sur un trône et paraissant repousser des présents.*

A gauche du *tablinum* est un corridor 35, où se trouvent un escalier 36 conduisant à l'étage supérieur et la porte d'une jolie pièce 37 ornée de peintures et de stucs, et qui, ouvrant sur le xyste par une fenêtre à appui de marbre, dut être un cabinet de repos et d'étude. Ses principales peintures étaient *Narcisse qu'un Amour s'efforce de détourner de sa passion insensée* et un *Faune donnant une grappe de raisin à un enfant*. Ces deux peintures ont beaucoup souffert, mais il n'en est pas de même de celle qui fait face à la fenêtre, *Apollon et Daphné;* elle a été conservée par les volets dont elle a été longtemps recouverte à cause de l'obscénité du sujet. Derrière le *tablinum* régnait une large galerie ou *pergula*, Y Z W soutenue par sept colonnes d'ordre dorique dans la partie inférieure desquelles on voit jusqu'à 1^m,15 du sol les entailles qui reçurent une grille à hauteur d'appui dont existent encore quelques restes; cette galerie entoure de deux côtés un xyste *a* fermé des deux autres par un mur partagé en panneaux par des colonnes engagées. Sous le portique, en face du corridor 35, se trouvent un *puteal d* et à côté une belle table de marbre *e* portée par des consoles terminées par des griffes; la tablette est ornée de deux petites têtes de lion. Sur le mur méridional se voient encore deux peintures : l'une, fort grande, représentant une *prêtresse tenant d'une main une torche, et de l'autre une patère;* debout sur les marches d'un temple, elle paraît s'apprêter à faire des libations sur un autel qu'un hermès voisin désigne comme consacré au dieu de Lampsaque; sur le second plan est un homme tenant un panier et pêchant à la ligne[2]. L'autre peinture, plus petite et d'un meilleur style, représente *Phèdre et Hippolyte*, ou *Jason et Hypsipyle*[3]. Sur le mur du fond du xyste on trouve entre les demi-colonnes des peintures analogues à celles que nous avons vues dans le

1. Herc. et Pomp., III, *pl.* 141.
2. *Id.*, VIII, *pl.* 24.
3. *Id.*, III, *pl.* 100.

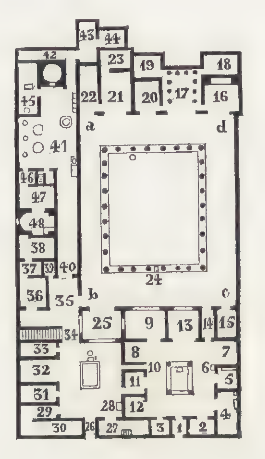
jardin de Salluste, et un charmant petit laraire *c*. Enfin sur la muraille septentrionale, qui ne paraît pas avoir eu de peintures, on lit en lettres rouges, de 0m,35, de hauteur le mot PROSALVE. A la même extrémité de la galerie Y Z est le *triclinium b*, pièce de 8m,70 sur 3m,60, qui dut être éclairée par le haut; on y voit quelques restes de peintures représentant *Hector reprochant à Pâris sa mollesse*, et *Vénus auprès d'Adonis;* le pavé était un *opus signinum* dans lequel étaient encastrés des morceaux de marbre de différentes formes. Près de la porte du *triclinium* est l'entrée d'un petit vestibule 38 où se trouvent à droite un puits, et au fond une chambre 39 assez vaste, éclairée par une fenêtre donnant sur le xyste, et que précède un renfoncement 40 qui dut contenir une armoire; dans le vestibule, en face du puits, est l'entrée d'une cuisine 41 où existent encore une pierre d'évier, un fourneau, un escalier conduisant à l'étage supérieur, et dans l'angle les restes d'un petit laraire; enfin, à la suite de la cuisine est une pièce 42 pavée en briques de champ et sous laquelle s'étend une cave. Parmi les objets trouvés dans cette maison, un des plus précieux est un superbe ex-voto de bronze en forme de croissant, présentant au milieu l'aigle de Jupiter tenant la foudre, et aux extrémités les têtes de Minerve et de Junon.

Citons encore parmi les peintures qui décoraient cette belle habitation *Égée déposant son épée sous le rocher en présence d'Æthra*[1], un *Satyre découvrant un Hermaphrodite*[2], *Médée s'apprêtant à tuer ses enfants*[3], *une Cérès*[4], et quatre charmants *Amours sur des chars* traînés par des chèvres ou des biches[5].

Sur la ruelle de Mercure, on trouve au coin de la rue du Faune la MAISON DU LABYRINTHE (PL. 53). Cette maison, fouillée en 1834 et 1835, avait, comme la plupart des grandes habitations de Pompéi, un double *atrium*, l'un fort simple habité par des esclaves, fréquenté par les clients de second ordre et conduisant aux communs; l'autre très-riche réservé pour le maître et les personnes considérables. Tous

1. HERC. ET POMP., II, *pl.* 59.
2. *Id.*, VIII, *pl.* 13, et C. FAMIN, Cabinet secret, *pl.* 42.
3. *Id.*, II, *pl.* 103.
4. *Id.*, IV, *pl.* 50.
5. *Id.*, V, *pl.* 38 et 39. Nous avons reproduit un de ces jolis groupes page 26

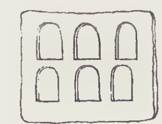
deux avaient leur entrée sur la ruelle de Mercure, bien peu digne de cette splendide habitation. On entre dans la partie principale de la maison par un *prothyrum* 1 aux côtés duquel sont à droite une loge de portier 2, à gauche une petite chambre 3. L'*atrium* est tétrastyle et d'ordre corinthien. Au fond du *compluvium* est une table de marbre derrière laquelle est une citerne. La première pièce à droite 4 n'avait qu'une décoration très-simple; son pavage en *opus signinum* et l'embouchure d'un évier qui s'y trouve sembleraient indiquer une buanderie qui eût été ici placée assez singulièrement. A la suite vient une



Plan de la Maison du Labyrinthe.

petite chambre à coucher 5 avec son estrade surélevée. En avant de cette chambre et sous le péristyle était encore naguère un coffre-fort 6 rempli de *lapillo*, mais dont le bois et le fer étaient assez bien conservés, il ne reste plus aujourd'hui que le massif de pierre tout incrusté de fer oxydé. Vient ensuite une *ala* 7 qui est répétée en face 8. En avant de cette seconde *ala* est la porte d'une grande pièce 9 ouverte dans toute sa largeur et à hauteur d'appui sur le péristyle. Un corridor 10 communique avec le second *atrium;* il en est de même de la chambre 11 qui, quoique servant de passage, fut une chambre à coucher, ainsi que l'indique l'entaille qui existe dans la muraille pour le dossier du lit; dans cette chambre est une peinture médiocre, *Pâris, Hélène et l'Amour*. La chambre 12 n'offre rien de remarquable. Au fond de l'*atrium* est le *tablinum* 13 ouvert par une large baie sur le péristyle et décoré de

refends en stuc; il est pavé en mosaïque blanche avec une large grecque de couleur au seuil, et un carré du même genre au centre. A la droite du *tablinum* est le corridor 14 dont la partie supérieure présente une petite fenêtre fermée par une plaque de terre cuite percée de six petites arcades ouvrant sur le péristyle et ressemblant absolument à l'entrée d'un colombier.



Lucarne en terre cuite.

On a trouvé à Pompéi une assez grande quantité de lucarnes de ce genre. A droite du corridor est une chambre 15, qui put être une bibliothèque.

Le péristyle *a b c d*, large de 23^{m},20, long de 26^{m},60, était entouré d'un portique de 4 mètres de largeur soutenu par trente colonnes doriques de briques revêtues de stuc[1]. Ses murailles latérales *a b* et *c d* sont ornées de pilastres fort simples entre lesquels il ne reste plus aucune trace de peinture. Au fond du péristyle, on trouve à droite une belle chambre à coucher 16 avec son alcôve décorée de petites têtes de femmes et d'Amours, et de nains monstrueux peints dans de petits panneaux carrés imitant alternativement le jaune et le vert antiques et l'albâtre fleuri; le pavé est une mosaïque à damier. A côté est un *œcus* corinthien 17 pavé en mosaïque avec grecque de couleur et entouré de dix colonnes cannelées; sa profondeur est de 6^{m},70, et sa largeur de 6^{m},80. Il reste peu de choses des peintures qui le décoraient; on y distingue cependant encore un *temple monoptère* au centre duquel est suspendu un lustre de bronze porté par un cygne, puis quelques *vases* et des *perdrix* et des *pigeons* pendus par les pieds. Au fond de l'*œcus* on trouve l'entrée de deux cabinets 18 et 19 dont la décoration n'offre rien de remarquable. C'est dans le pavé du joli cabinet d'étude 20, au centre d'un labyrinthe, que se trouve une mosaïque très-fine de 0^{m},40 en carré, découverte en septembre 1845, représentant *Thésée combattant le Minotaure en présence des jeunes filles*. Viennent ensuite deux très-grandes

1. Dans la partie découverte, l'*area*, on trouva le squelette d'une femme avec ses bijoux.

pièces 21 et 22 dont l'une dut servir de *triclinium;* il est probable que ce fut la première, dont le pavé en mosaïque de couleur est beaucoup plus riche; derrière est une petite chambre d'esclave 23 qui ouvrait par une petite fenêtre sur la pièce 22. Enfin, au côté *b c* du péristyle on voit un *puteal* 24 et dans l'angle *b* la pièce 25 ouverte de tous côtés, et dont il serait difficile de préciser la destination.

Revenons maintenant à la partie la plus simple de l'habitation : on entre par un *prothyrum* 26 dans un *atrium* toscan à droite duquel est une pièce 27 dans laquelle est un escalier, et où l'on a trouvé un assez grand nombre d'amphores de formes variées qui ont été laissées en place. A côté de la porte de cette salle, sous le portique, est un massif de pierre 28 qui porta un coffre-fort dont il reste encore quelques parties adhérentes à la muraille. A la gauche de l'*atrium*, un *procœton* 29 précède une grande chambre à coucher 30. La chambre 31 conservait encore en partie les jolies peintures dont elle était décorée; l'une représente l'*Enlèvement d'Europe*, et l'autre *Ariane abandonnée;* il ne reste presque plus rien ni de l'une ni de l'autre. Suit une *ala* 32 pavée en mosaïque blanche et noire. La pièce 33 a pu servir de logement à un esclave dont le dessous d'escalier formait l'alcôve. Par la porte 34, à la gauche de laquelle se trouve cet escalier, on entre dans une sorte de vestibule 35 sur lequel ouvrent trois pièces 36, 37, 38 ayant servi à la cuisine et à ses dépendances, une petite chambre 39, et un grand corridor 40 conduisant à la boulangerie et aux bains. La boulangerie 41 contient trois moulins, quatre cuves de terre cuite, une pierre d'évier au-dessus de de laquelle sont représentés *un fleuve, le serpent symbolique* et *quatre divinités* parmi lesquelles on reconnaît *Vénus Céleste*. Enfin le four, derrière lequel sont plusieurs pièces 42, 43, 44 ayant dû servir de magasins de bois et de farine, offre à sa gauche une salle 45 contenant un puits et une table sans doute pour la manutention du pain. L'avant-four, le *præfurnium*, a son ventilateur et en outre est ouvert par le haut. Dans l'angle de la boulangerie est l'entrée d'un petit bain complet. Une petite pièce 46 accompagnée d'un cabinet et ayant servi d'*apodyterium* est suivie de deux pièces 47 et 48 qui recevaient la vapeur chaude amenée par des conduits de terre cuite. La première, qui conserve encore de jolies décorations en stuc, était le *tepidarium;* la seconde enfin était le *caldarium*, qui, ainsi que nous l'avons vu aux bains publics, se termine

par une niche dont le cul-de-four en coquille est percé d'un œil de bœuf qui se fermait par une soupape. Au côté opposé est un renfoncement carré qui dut contenir l'*alveus*, le bassin pour les bains chauds.

Revenant au carrefour formé par la rue et la ruelle de Mercure, on trouve à l'angle de gauche, en face de la fontaine, le

Lupanar, n° 9 (Pl. 54), fouillé en décembre 1827 et janvier 1828, moins caractérisé que celui découvert depuis dans la rue à laquelle il a donné son nom. D'abord se présente une taverne avec son comptoir en maçonnerie revêtu de marbres précieux de diverses espèces parmi lesquels on remarque sur le devant une belle plaque de porphyre vert brisée en deux. Dans ce comptoir sont encastrées trois urnes de terre cuite, et non pas de plomb, comme l'ont répété toutes les descriptions de Pompéi ; à son extrémité gauche est un petit gradin de marbre qui servait à exposer les comestibles, et sans doute aussi les vases de verre et les tasses. Dans l'angle à droite est le fourneau où l'on préparait les aliments et les boissons. La peinture ordinaire des deux serpents ornait la paroi, mais elle n'existe plus. Au fond de la boutique sont deux portes : l'une à droite conduit dans un premier cabinet, une espèce d'antichambre sur les murailles de laquelle sont peints deux chars à quatre roues chargés de vin ; l'un est traîné par une paire de bœufs, en tête desquels se tient le bouvier armé de son aiguillon ; on est occupé à décharger l'autre. Au-dessus était représentée une fenêtre presque entièrement effacée aujourd'hui, et de laquelle sort un panier suspendu au bout d'un bâton[1]. Ces peintures, fort curieuses pour les détails des chars et des harnachements, et qui placées l'une au-dessus de l'autre étaient simplement tracées en rouge sur fond blanc, sont aujourd'hui presque effacées. Dans cette antichambre se trouvaient deux portes, l'une ouvrant sur la maison voisine, dite des Cinq-Squelettes, l'autre donnant accès à une petite salle réservée aux buveurs. La présence de cette communication existant entre un lieu semblable et une maison qui paraît avoir appartenu à un personnage aisé ne peut s'expliquer que par la supposition que ce propriétaire peu scrupuleux faisait vendre ses denrées dans la taverne, et, afin d'en tirer un plus grand profit, fermait les yeux sur les

1. C'est encore aujourd'hui le procédé employé par les ménagères de Naples pour recevoir les provisions sans descendre les escaliers.

honteux moyens employés pour y attirer les chalands; peut-être aussi était-il lui-même le *Leno*, le chef de l'établissement. Le petit salon dont nous avons parlé est orné de peintures médiocres représentant des Amours et deux sujets, *Polyphème et Galatée* et *Vénus pêchant à la ligne*. Au-dessous de ces compositions sont deux frises représentant d'un côté une chasse, de l'autre un ours attaché à un poteau et cherchant à s'élancer sur un cerf qu'un chien semble vouloir défendre.

La porte à gauche de la taverne donne accès à une pièce de 4m,80 sur 2m,30 déblayée le 19 décembre 1827, ayant une porte dérobée sur la ruelle de Mercure. Les peintures grossières qui décoraient ce lieu indiquent évidemment qu'il était destiné aux plus honteuses débauches; elles étaient au nombre de treize, ayant chacune 0m,40 en carré; les plus obscènes ayant été effacées, il n'en reste que six, représentant des hommes remplissant des amphores à une grande outre placée sur un char dont on vient de dételer les mulets [1], un valet versant à boire à un soldat, au-dessus duquel est gravée à la pointe cette inscription :

DA FRIDAM[2] PVSILLVM

« Donne un peu d'eau froide. »

des joueurs de dés, des buveurs, et enfin deux hommes attablés avec deux femmes coiffées du capuchon, du *cucullus* [3], dont se servaient les débauchés dans leurs expéditions nocturnes[4]. Au-dessus de leurs têtes, à un grand roseau suspendu au plancher, sont attachés divers comestibles, parmi lesquels on reconnaît des saucissons et divers fruits.

Ainsi que je l'ai dit, le *lupanar* paraît avoir dépendu de la maison voisine avec laquelle il communique; celle-ci est désignée sous le nom de

*Maison des Cinq-Squelettes, n° 8 (Pl. 55). Dans cette petite habitation, découverte en novembre 1827, on trouva en effet les restes de cinq malheureux, avec des bracelets, des anneaux d'or et des monnaies de divers métaux qu'ils avaient cherché à emporter dans leur fuite. Au

1. Herc. et Pomp., *pl.* 126.

2. Fridam pour Frigidam. Les inscriptions de Pompéi présentent plus d'un exemple d'une semblable omission de syllabe.

3. Herc. et Pomp., III, *pl.* 126.

4. Un Priape en bronze trouvé à Abbeville, et que j'ai publié dans mon Introduction a l'histoire de France, *pl.* 31, est vêtu de ce même cuculle.

centre de l'*atrium* est un *compluvium* de marbre blanc bien profilé; à droite, il n'existe pas de chambres; dans une de celles de gauche est une peinture médiocre très-ruinée représentant *Hector écoutant les prédictions de Cassandre* assise dans un temple au-dessous d'un trépied où repose Apollon lui-même.

*Maison de Pomponius, n° 4 (Pl. 56), découverte en 1828. Dans son *atrium* sont les débris d'un petit moulin à huile semblable à celui que nous avons vu dans l'une des chambres du Quartier des soldats; par un escalier, elle avait une sortie sur la rue du Faune. A côté est la

Maison de l'Ancre, n° 3 (Pl. 57) fouillée de 1826 à 1830. Cette maison doit son nom à une ancre représentée sur son seuil en mosaïque blanche et noire. Quelques auteurs lui donnent celui de maison d'*Amymone et Neptune*, emprunté à une peinture assez médiocre[1] qui existe dans la pièce à droite du *prothyrum*. Deux autres compositions décoraient la même salle, mais elles sont presque effacées; on y reconnaissait cependant encore en 1854 un *Satyre découvrant une nymphe endormie,* sujet si souvent reproduit à Pompéi. Le cabinet de l'autre côté du *prothyrum* conserve aussi quelques peintures. L'*atrium* est toscan et pavé en mosaïque; on y voit encore à gauche, scellé dans un massif de pierre, le fond d'un coffre-fort. A la droite du *tablinum* est un escalier descendant à un vaste péristyle de niveau avec la rue du Faune. Ce péristyle, découvert en juillet 1830 et resté jusqu'à ce jour unique dans son genre, est entouré de piliers entre lesquels sont des niches ou plutôt des arcades fermées au fond contenant des piédestaux qui durent porter des bustes. A son extrémité méridionale est un beau laraire orné de deux colonnes et placé entre deux grandes niches de rocailles qui sans doute servaient de fontaines. On trouva dans le laraire deux bustes de marbre grec, mais d'un beau travail romain; l'un d'eux représente une jeune

1. Amymone, fille de Danaüs, étant allée puiser de l'eau dans une urne, fut délivrée des poursuites d'un Satyre par Neptune, qui en devint amoureux. L'eau répandue de son urne fut changée par le dieu en une fontaine qui garde le doux nom d'Amymone, *sans tache.*

Sed non Neptunus tanto crudelis amori,
Neptunus fratri par in amore Jovi;
Testis Amymone.......

Properce, L. 2, *él.* 26.

Voy. Herc. et Pomp, II, *pl.* 62, et la dissertation de M. Ed. Brizio, *Giornale degli scavi,* nuova serie, 1868, p. 28.

fille, et l'autre un homme ressemblant à Sylla. Les arcades étant fermées, ainsi que je l'ai dit, le portique du péristyle était du nombre de ceux qu'on appellait *crypto-portiques;* il était surmonté d'un second portique de niveau avec l'habitation, et soutenu alternativement par des colonnes et des piliers sur trois côtés, et par des colonnes seulement au-dessus du laraire. A l'extrémité opposée, sous la galerie supérieure, se trouve l'entrée de trois salles voûtées dont l'une fut une écurie et conserve encore la mangeoire. Une large porte praticable aux chars ouvre sur la rue du Faune. Du côté de l'ouest, plusieurs pièces souterraines avaient leur entrée sous le crypto-portique.

Les fouilles opérées dans cette maison ont rendu au jour un assez grand nombre d'objets tels qu'une jolie statuette de bronze représentant *Hercule ivre tenant une coupe,* une patère, un bouton de porte avec une tête de Méduse, etc.

Continuant de nous diriger vers le Forum par la rue de Mercure, nous trouvons, près de l'arc de triomphe (Pl. 38) que nous avons déjà vu, et au coin de la rue de la Fortune, la

Maison du Navire (*del Naviglio*), n° 61 (Pl. 58). Cette maison, ainsi nommée à cause d'une *trirème* ou galère qui est peinte sur le pilier d'angle, près d'une boutique où, selon toute apparence, on vendait des objets à l'usage de la marine, est aussi désignée sous les noms de maison des *Bacchantes,* de *Zéphire et Flore,* et de *Cérès,* empruntés aux peintures qui y ont été trouvées.

L'entrée principale est sur la rue de la Fortune, mais deux portes dérobées ouvrent en retour sur la rue de Mercure. Cette maison, découverte de 1825 à 1827, présente, après un *prothyrum* ou vestibule orné de jolis groupes de vases et d'oiseaux peints sur ses parois, un *atrium* assez bien conservé pour qu'on puisse reconnaître que la maison avait deux étages; les murailles sont en effet au nombre des plus élevées de Pompéi. En tête du *compluvium* est un *puteal* qui était grossièrement incrusté de mosaïques représentant un *fleuve,* une tête de *Jupiter,* des *griffons,* des *masques* et autres sujets dont il ne reste plus vestige; il est couvert d'une dalle de marbre africain qui fut trouvée brisée. Dans une chambre à droite de l'*atrium* on découvrit quatre cercles de fer qui avaient entouré des roues exactement semblables aux nôtres, mais dont le bois était entièrement décomposé.

La maison *del Naviglio* présente cette particularité qu'aucune des pièces de l'*atrium* n'est ouverte sur le péristyle, auquel on n'arrive que par un corridor, *fauces*, très-long et très-étroit réservé à la droite du *tablinum*, et dans lequel on trouve à gauche une petite porte ouvrant sur le *triclinium* d'hiver, grande pièce qui lui est adossée. Ce *triclinium* pavé en mosaïque était décoré de riches peintures ; l'une d'elles, qui est au nombre des plus charmantes de Pompéi et qui a été portée au Musée, passe pour représenter les *Noces de Zéphire et de Flore*[1] ; celle qui lui faisait pendant et dont le dessin est un peu lourd est restée en place, mais sa partie supérieure de droite est détruite ; on y reconnaît cependant encore une femme présentant un enfant coiffé d'un bonnet phrygien à un personnage assis dont on ne voit plus que les jambes, mais qu'une massue et un carquois appuyés contre son siége font reconnaître pour Hercule[2]. Aucune des explications données jusqu'à ce jour ne nous paraissant admissible, qu'il nous soit permis d'émettre une nouvelle conjecture, peut-être l'artiste a-t-il voulu représenter l'*Apothéose d'Hercule* reçu au ciel par Iris et Ganymède.

Devant le *triclinium* règne une galerie soutenue par deux piliers carrés et quatre colonnes à chapiteaux de stuc colorié, réunies deux par deux par des murs d'appui, des *pluteus*, creusés pour recevoir des fleurs. Dans le milieu de celui de droite est en outre un bac rond en terre cuite ayant même destination.

Faisant face au *triclinium* d'hiver, est au centre du xyste un *triclinium* d'été semblable à celui de la maison de Salluste et qui dut être, comme lui, abrité par une treille.

Cette habitation était enrichie d'un grand nombre de peintures ; outre les deux compositions que nous avons citées, on y remarquait les figures assises de Jupiter, de Bacchus, de Cybèle, de Cérès, de Mars et de Mercure[3], une *Apothéose* figurée par un Génie emportant une jeune femme sur ses ailes[4], deux jeunes héros qui peuvent être les Dioscures[5], enfin de beaux groupes de *Faunes* et de *Bacchantes*[6].

1. Herc. et Pomp., II, *pl.* 75.
2. *Ibid.*, II, *pl.* 60.
3. *Ibid.*, IV, *pl.* 52, 53, 54, 55.
4. *Ibid.*, IV, *pl.* 56.
5. *Ibid.*, IV, *pl.* 106.
6. *Ibid.*, IV, *pl.* 57, 58, 59, 60.

Parmi ces peintures, les principales sont au Musée, et il ne reste en place que le *Jupiter* et les *Dioscures,* tous trois fort effacés.

A l'angle formé de l'autre côté de la rue de la Fortune par la rencontre de la rue du Forum, est le

TEMPLE DE LA FORTUNE (PL. I, page 75).

Suivant la rue du Forum, on trouve à gauche, en face de l'une des entrées des Thermes, la

MAISON DE BACCHUS (PL. 59). Cette maison, fouillée en juillet 1826 et faisant face à la porte latérale des anciens bains, doit son nom à une grande peinture, qui décorait son *atrium*[1]. Dans l'exèdre étaient trois autres compositions, *Vénus et Adonis*[2], la *Charité romaine et Hector, Andromaque et Astyanax.* Un très-beau pavé de marbre a été transporté au Musée le 22 juillet 1828. Cette maison, convertie en bureaux pour la direction des fouilles, n'offrait plus rien de remarquable; mais aujourd'hui on en a fait un

PETIT MUSÉE qui mérite d'être visité. On y a réuni une quantité de menus objets, tels que des pains trouvés dans le four de la boulangerie voisine de la maison de Mars et Vénus, une jolie boîte de bronze contenant des drogues et quelques instruments de chirurgie, de nombreux boutons de porte, des serrures, des clefs, des ustensiles de cuisine, deux portes de four, des couleurs, deux masques de terre cuite trouvés dans un laraire près de la rue de la *Casina dell'Aquila,* etc.

DÉPOT DE DOLIA. Dans plusieurs petites enceintes en partie de construction moderne, contiguës à la maison de Bacchus et situées vis-à-vis du bureau des surveillants, *Casa dei soprastanti,* on a déposé une quantité de grandes jarres de terre cuite, de *Dolia,* découvertes dans les fondations d'un moulin entre Pompéi et Stabia.

Quelques pas encore et au coin de la rue de Forum et de la rue des Augustals, au pied du grand arc de triomphe, on trouve la

BOUTIQUE DU MARCHAND DE VINS (PL. 60). Cette boutique est reconnaissable à un bas-relief de terre cuite qui existe sur un de ses piliers et qui représente deux hommes portant une amphore suspendue à un bâton[3].

1. HERC. ET POMP., II, *pl.* 69.
2. *Ibid.,* III, *pl.* 139.
3. Voy. la lettre en tête du chapitre.

Revenant au carrefour et tournant à droite dans la rue de la Fortune, on trouve, immédiatement derrière le temple de cette divinité, la

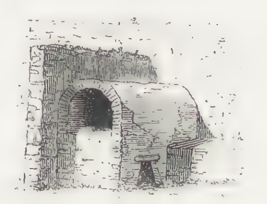
* MAISON DES MOULES DE TERRE CUITE (*delle forme di creta*), n° 2 (PL. 61). Dans cette maison, fouillée en 1832 et 1833, on a en effet trouvé plusieurs moules de ce genre aujourd'hui au Musée, ainsi qu'un joli candélabre à griffes de lion. Dans la boutique à droite du *prothyrum*, boutique contiguë au temple de la Fortune, on a découvert trois doubles hermès en bronze avec têtes de Faune et de Bacchante d'un travail exquis, une statuette d'homme nu et une petite tête de cheval de même matière, plusieurs vases de terre, des boutons de porte, etc. Dans la seconde chambre à droite de l'*atrium* on voit encore quelques peintures médiocres, l'*Enlèvement d'Europe*, *Narcisse*, des *Amours*, etc.

MAISON DE LA MURAILLE NOIRE (*della parete nera*), n° 4 (PL. 62). Cette maison, découverte de 1832 à 1833, doit son nom aux charmantes peintures sur fond noir qui décorent l'exèdre. Les principales de ces compositions sont des *sacrifices à Priape*, *à Minerve* et *à Junon*, et un petit *Amour cherchant à s'emparer d'un panier que porte une jeune fille ailée*. Dans le *triclinium*, à gauche de l'exèdre, on voit *Apollon jouant de la lyre en gardant les troupeaux d'Admète;* un pâtre paraît l'écouter avec admiration. Le péristyle, entouré de seize colonnes doriques sans bases, a tout son côté gauche formé seulement de six demi-colonnes engagées dans la muraille portant un entablement de stuc composé d'une frise peinte en rouge, de denticules et d'une corniche ornée de petites têtes de lion servant de gargouilles. Dans l'*area* sont deux bassins; l'un est en pierre et de forme semi-circulaire; l'autre plus petit, carré et en marbre blanc, est pavé de carreaux des marbres les plus précieux, parfaitement conservés. Le *tablinum* et la pièce voisine ont leurs pavés de mosaïque presque intacts; on doit regretter qu'il n'en soit pas de même de leurs peintures. On a trouvé dans cette maison un très-grand nombre de vases de cuisine en bronze de diverses formes et un médaillon de marbre présentant en relief d'un côté une tête de guerrier et de l'autre une tête de femme. Ces médaillons, qu'on rencontre assez fréquemment à Pompéi, paraissent avoir servi d'ornements aux péristyles où ils étaient suspendus dans les entre-colonnements.

MAISON DES CHAPITEAUX A FIGURES (*dei capitelli figurati*), n° 6 (PL. 63), fouillée en 1832 et 1833. Elle a pris cette dénomination des

belles têtes de Faune et de Bacchante sculptées sur les chapiteaux des pilastres de la porte d'entrée. Près du *compluvium* est une large ouverture qui est fermée par une dalle, et qui permet de se rendre compte de la disposition de la citerne dans laquelle on puisait par un *puteal* de marbre. Le pavé du *tablinum* présente au centre une superbe rosace de mosaïque blanche et noire, et sur le seuil une guirlande de pampres. Contre le pilier qui sépare le *tablinum* du corridor communiquant au péristyle est le massif en maçonnerie sur lequel reposait le coffre-fort. Le péristyle est très-beau et entouré de trois côtés de portiques soutenus par quatorze colonnes ioniques ; le quatrième côté est fermé par une muraille avec des demi-colonnes en saillie portant encore une partie de l'entablement de stuc. Un laraire est adossé à cette muraille.

Derrière cette maison, dont elle dépendait, est, sur la rue des Augustals, la demeure d'un pâtissier, *pistor dulciarius*[1]. On y a trouvé quelques peintures et plusieurs de ces petits moulins qu'on nommait *pistrillæ* et qu'un seul homme suffisait pour mettre en mouvement. Le



Four à réverbère.

four qu'on y voit encore est d'une forme particulière; c'est un véritable four à réverbère composé de deux cavités superposées ; le feu se mettait dans la cavité inférieure, et la chaleur se répandait par une ouverture dans la cavité supérieure où l'on déposait les gâteaux. Deux de ceux-ci ont été trouvés et portés au Musée de Naples; l'un est une sorte de couronne, et l'autre a presque la forme d'une brioche.

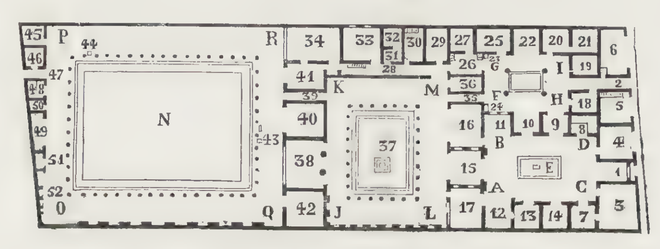
En face, de l'autre côté de la rue de Fortune, est la

Maison du Faune, n° 55 (Pl. 64). Cette maison, découverte en 1830 en présence du fils de Gœthe, fut entièrement déblayée dans l'espace de deux années ; elle est une des plus vastes, et, surtout pour les mosaïques,

1. *Pistor dulciarius qui panes et mellita concinnabat edulia.*
Apul., *Métam.*, L. X.

la plus richement décorée de toutes celles de Pompéi. De même que la maison de Pansa, elle occupe une *île* entière, formant presque un rectangle régulier de 80 mètres de long sur 35 mètres de large. La quantité considérable d'amphores qu'on y a trouvées, les emblèmes bachiques qui s'y présentent de toutes parts, semblent indiquer que son propriétaire faisait un important commerce de vins, auquel il devait sans doute son opulence. Les amphores portaient des inscriptions grecques ou latines.

Cette habitation présente sur la rue de la Fortune deux *prothyrum* 1 et 2 ouvrant sur deux *atrium* distincts A B C D et F G H I, et quatre boutiques 3, 4, 5 et 6. La première avait une arrière-boutique 7 et communiquait avec l'*atrium* A B C D par deux portes aujourd'hui murées, dont l'une donnait directement dans l'*atrium* et l'autre dans l'arrière-boutique. La boutique 4, dans laquelle est l'embouchure d'une citerne, ouvrait aussi sur l'*atrium*. La boutique 5 est isolée et contient



Plan de la Maison du Faune.

un escalier qui conduisait à une chambre placée au-dessus; enfin la boutique 6 ouvrait sur le *prothyrum* 2 par un petit escalier dont le palier était formé d'un massif d'amphores noyées dans la maçonnerie, genre de construction dont on rencontre de nombreux exemples à Pompéi. Mazois pense qu'il est possible que quelqu'une des boutiques 3, 4 et 6 ait pu servir d'antichambre, tandis que les autres étaient destinées au commerce de vins du propriétaire. Dans le trottoir de la rue, en avant du *prothyrum* 1, est incrusté dans l'*opus signinum* le mot HAVE, écrit en grandes lettres de mosaïque, composées de carrés-longs de marbre rouge, jaune, blanc et vert. La porte est, comme à l'ordinaire, accompagnée de deux pilastres; sa largeur est de 2^{m},90. Le *prothyrum*, profond de 5^{m},45, était divisé en deux parties inégales par une seconde porte; la plus petite, comprise entre les deux portes et voisine de la rue, était sans ornements et restait probablement ouverte dans la jour-

née[1]. On entrait dans la seconde partie du *prothyrum* en gravissant deux degrés, dans lesquels on voit encore entaillée la place des gonds et des verrous. Le pavé est un plan incliné montant vers la cour; il est formé d'un assemblage de petits triangles de marbre blanc, noir, rouge, jaune et vert. Les murailles, comme toute celles de l'habitation, présentent des refends en stuc grossièrement peints à l'imitation de marbres[2]; ici ils s'élèvent jusqu'à la hauteur de 2m,40 et sont surmontés d'une petite moulure en stuc. Au-dessus, de chaque côté, est une corniche saillant de 0m,40 autrefois posée sur des consoles en forme de sphinx et de lion; elles portent chacune une petite façade de temple, formée de quatre colonnettes cannelées et d'autant de pilastres placés aux côtés d'une porte feinte, le tout en stuc. Après avoir franchi le *prothyrum*, on se trouve dans l'*atrium* toscan A B C D, large de 10m,70 et profond de 11m,65. Les murailles présentent une particularité fort remarquable : pour les préserver de l'humidité, on avait placé sous le stuc des lames de plomb attachées par des clous de fer semés avec une telle profusion, qu'on en compte près de deux cents dans un mètre carré; leurs têtes saillantes servaient en même temps à retenir le stuc. Cette précaution se retrouve dans divers autres parties de l'édifice, et notamment dans le grand *triclinium* 34. Au milieu de l'*atrium* est un beau *compluvium* E de 3m,80 sur 2m,75, dont le fond est formé de losanges des marbres les plus rares, assemblés avec un art merveilleux. Au centre est un petit piédestal creux, qui portait le charmant Faune de bronze, haut de 0m,78, l'un des plus précieux ornements du musée de Naples[3]. La chambre 8, la première qui se présente à la droite de l'*atrium*, est pavée en mosaïque; elle offre sur deux côtés et en équerre une espèce d'estrade ayant pu porter deux lits, élevée de 0m,06, pavée de cubes de

1. « Quoi! s'écrie le bonhomme Theuropide revenu à l'improviste d'un long voyage, la porte de ma maison est fermée pendant le jour! »

Sed quid hoc? obclusa janua'st interdius!

PLAUTE, *Mostellaria*, Act. II, sc. 2.

2. Il est assez singulier que dans cette habitation, si riche en mosaïques, en marbres et en bronzes, les peintures aient été plus négligées que dans la moindre des maisons de Pompéi. Les stucs, composés de poudres de marbre blanc, sont de grandes tables appliquées après coup sur la muraille, comme on l'eût fait d'un revêtement de marbre, et fixées par des crampons. VITRUVE (L. VII, c. 6) donne à ces stucs le nom de *Marmoratum*.

3. HERC. ET POMP., *pl.* 69. Le Faune a été découvert en octobre 1830.

marbres de diverses couleurs, et de 0m,03 de diamètre. La pièce suivante 9 communiquait avec l'*atrium* F G H I par une grande porte à la gauche de laquelle est percée une espèce de meurtrière encore fermée en partie par un verre à vitre très-épais. La pièce voisine 10 appartient au second *atrium*, bien qu'ayant une porte sur celui où nous nous trouvons. 11 et 12 sont les *alæ;* la première est pavée en morceaux irréguliers de marbre imitant la brèche ; au centre était une mosaïque excessivement fine, aujourd'hui au musée, offrant dans le haut un *chat dévorant une caille*, et au-dessous deux *canards*, plusieurs *petits oiseaux morts*, des *poissons* et des *coquillages*. Cette *ala* prenait jour sur l'*atrium* voisin par une large baie. L'*ala* 12, pavée de la même manière, a conservé au centre une jolie mosaïque de 0m,60 en carré, présentant sur fond noir trois *pigeons blancs tirant des perles d'une cassette entr'ouverte*. Les deux chambres à coucher 13 et 14 n'offrent rien de remarquable. Au fond de l'*atrium* est le *tablinum* 15 ouvert presque de toutes parts ; il était orné à l'entrée de deux grands pilastres cannelés; sa profondeur est de 5m,40 sur 5m,89 ; son pavé, élevé de 0m,15 au-dessus du niveau de celui de l'*atrium*, présentait à l'entrée une sorte de seuil en mosaïque d'une grande finesse, représentant des *masques tragiques entremêlés de guirlandes de fleurs;* ce seuil a été porté au musée. Le milieu du pavé est composé de losanges de marbre noir, vert et blanc, encadrés de filets jaunes, noirs et verts, et enfin d'une frise de mosaïque blanche et noire; l'ensemble du pavé paraît à l'œil être un assemblage de dés posés sur leur angle. A la droite du *tablinum* est un beau *triclinium* 16 ouvert dans toute sa largeur sur le péristyle ; c'est au milieu de son pavé qu'a été trouvée une des plus belles mosaïques du musée de Naples, *Acratus* ou le *génie de Bacchus à cheval sur une panthère*[1]. A gauche du *tablinum* est une chambre 17 ouvrant de même par une large baie, et par une porte sur le péristyle. Au milieu de son pavé était une autre belle mosaïque représentant des *poissons et des crustacés sur un rocher*.

Revenons maintenant au *prothyrum* 2 ; nous y trouvons à gauche l'entrée d'une chambre 18 que l'absence de toute décoration désigne comme ayant été la loge du portier, *cella ostiarii*. L'*atrium* F G H I est

1. Herc. et Pomp., V, *pl.* 29.

tétrastyle, c'est-à-dire soutenu par quatre colonnes; la hauteur considérable de celle-ci indique que l'*atrium* était du nombre de ceux qu'on nommait *displuviatum*[1], dont les toits rejetaient l'eau dans un chéneau qui régnait le long de la muraille au lieu de la verser dans l'*area*. C'est dans l'angle de l'*atrium*, à droite en entrant, que fut découvert un des plus précieux trésors qui aient été rencontrés à Pompéi. Une femme qui emportait tous ses objets de toilette, tout son *mundus muliebris*, désespérant de se sauver, avait tout laissé tomber sur le sol et s'était réfugiée dans le *tablinum;* son squelette y fut trouvé dans une position qui révélait son effroyable agonie; des restes de son léger vêtement étaient reconnaissables autour d'elle et on put encore dessiner son pied et sa chaussure d'après l'empreinte qu'ils avaient laissée dans la cendre[2]. Parmi les bijoux abandonnés par cette infortunée étaient deux *armillæ*, grands bracelets d'or plats, en spirale et en forme de serpent, deux autres bracelets aussi en forme de serpent, mais ronds et plus légers, ainsi que plusieurs bagues, pierres gravées et scarabées conservés au cabinet des objets précieux. Près de là est une chambre 19 destinée à un hôte, puis une chambre à coucher 21 précédée de son *procœton* 20. Ces deux pièces, qui pourtant n'avaient aucune décoration, contenaient des pieds de lit en ivoire et plusieurs vases en bronze, parmi lesquels un charmant petit brûle-parfums. Les pièces 10 et 22 sont les *alæ;* au milieu du pavé de la dernière est une jolie petite mosaïque d'ornement blanche et noire; nous avons dit que la première communiquait avec l'*atrium* voisin. Aux angles 23 et 24 de l'*atrium* sont deux blocs de pierre dont l'un, placé à gauche, porta sans aucun doute un coffre-fort[3], tandis qu'on croit que sur l'autre existait un pressoir qui avait son écoulement dans la pièce voisine 25 par un trou qui existe encore dans la muraille. Cette pièce, dénuée de tout ornement, peut bien en effet avoir eu une destination de ce genre.

Toute la partie droite de l'habitation était occupée par les communs. La pièce 26 est une espèce d'antichambre où se trouvent

1. Voy. page 254.

2. Deux autres squelettes furent trouvés dans une chambre voisine.
POMP. ANT. HIST., V, 248.

3. Le coffre-fort était fixé par un boulon que l'on voit encore scellé dans la pierre et que traversait une clavette plate absolument semblable à celles en usage chez les modernes.

deux escaliers, l'entrée d'une petite chambre d'esclave 27 et celle d'un long corridor 28 par lequel on arrivait au jardin sans passer par le péristyle. La chambre 29 est encore une chambre d'esclave ; la salle 30 paraît avoir été une buanderie, à en juger par le large égout qui s'y trouve, aux côtés duquel existent deux piliers en maçonnerie qui durent porter une cuve. Viennent ensuite une petite chambre 32 précédée d'une antichambre 31, puis une grande cuisine 33 avec un fourneau, un puits, et dans le haut de la muraille un petit laraire ; celle-ci est éclairée par deux fenêtres. Près de la porte de la cuisine, dans le corridor, est un escalier, et plus loin l'entrée d'une grande salle 34 ouverte dans toute sa largeur sur le jardin, et dans laquelle on doit reconnaître un *triclinium* de 5^{m},95 sur 9^{m},30. De toute sa décoration, cette salle ne conserve qu'une partie de son pavé en mosaïque; sur sa muraille on voit encore, ainsi que je l'ai dit, quelques restes du revêtement de plomb. De l'*atrium* F G H I, un corridor ou *fauces* 35, à la droite duquel se trouve une chambre 36, donne accès au péristyle.



Péristyle de la Maison du Faune.

Celui-ci J K L M, large de 24 mètres et profond de 19^{m},20, avait un portique de 3^{m},80 de largeur, soutenu par vingt-huit colonnes cannelées en tuf recouvert de stuc. Ces colonnes étaient primitivement doriques, comme le prouvent deux fragments de frise avec triglyphes déposés sur le sol ; elles avaient été transformées en colonnes ioniques, mais leurs chapiteaux n'avaient pas seulement été dénaturés et recouverts de stuc, comme dans plusieurs autres maisons de Pompéi ; ils

avaient été entièrement changés, ainsi que l'attestent les volutes *de pierre* des deux qui subsistent encose. Dans l'*area* et un peu vers la gauche se trouve, au milieu d'un petit bassin carré, un fût cannelé de marbre blanc 37 qui portait une vasque avec un jet d'eau. Au fond du péristyle est l'exèdre 38, dont le frontispice était soutenu par deux colonnes corinthiennes et deux pilastres peints en rouge. Cette exèdre ouvrait par une baie de toute largeur sur le xyste.

C'est dans cette pièce que fut trouvée, le 24 octobre 1831, la célèbre mosaïque représentant un *Combat entre les Grecs et les Perses*, et dans laquelle l'opinion la plus générale est qu'on doit voir la *Bataille d'Arbelles* ou *celle d'Issus* entre Alexandre et Darius. Cette mosaïque, le plus précieux monument en ce genre qui nous soit resté de l'antiquité, est large de $5^{m},40$ et haute de $2^{m},80$, sans la frise blanche qui l'entoure. On y compte 26 guerriers et 15 cheveaux[1]. Au-dessous du sujet principal est une frise en trois morceaux représentant un fleuve, probablement *le Nil*, car au milieu de plantes aquatiques, parmi lesquelles figure le lotus, on reconnaît plusieurs animaux propres à l'Égypte, tels que des oies, des canards, des ibis, un hippopotame, un crocodile, enfin un *ubæus*, ou serpent à coiffe attaqué par un animal qui paraît être l'ichneumon[2]. Cette mosaïque enlevée en novembre 1843 est maintenant au musée de Naples dans la salle des marbres[3]. Dans l'angle du péristyle se trouve un corridor 39 conduisant au jardin N qu'entourait un superbe portique O P Q R de 32 mètres sur $35^{m},30$. Sa largeur est de 4 mètres; il est soutenu par 56 colonnes doriques au pied desquelles règne un caniveau en pierre conduisant les eaux dans une citerne où l'on puisait par deux *puteal* 43 et 46.

Le second est fort simple et de tuf; le premier, qui est de marbre et cannelé, se fermait par un couvercle dont on voit encore les scellements. C'est à côté de ce *puteal* qu'a été trouvé un superbe *trapézophore* ou pied de table en marbre blanc, précieux monument de sculpture grecque représentant un *sphinx accroupi*, aujourd'hui au musée[4].

1. Herc. et Pomp., V, *pl.* 22, 23, 24, 25, 26 et 27.
2. *Ibid.*, V, *pl.* 28.
3. A l'époque de la découverte on reconnut que la mosaïque était déjà en partie ruinée du côté gauche occupé par les Grecs et qu'elle était en restauration au moment de la catastrophe.

4. Herc. et Pomp., VII, *pl.* 88.

Dans chaque colonne du portique et près du chapiteau était implanté extérieurement un clou à crochet sur lequel reposaient des tringles portant des rideaux que retenaient des anneaux également scellés dans la colonne à $0^{m},80$ du sol. Ces rideaux défendaient ainsi de l'ardeur du soleil les promeneurs du portique. Au-dessus de celui-ci paraît en avoir régné un second d'ordre ionique dont un assez grand nombre de fûts, bases et chapiteaux ont été retrouvés et sont déposés le long du mur oriental du portique. Contre le mur opposé, on a laissé encore engagées dans la cendre une grande quantité d'amphores.

A la gauche du corridor 39 est un *œcus* 40 dont le pavé, en mosaïque blanche avec des filets et des méandres noirs, offre au centre une superbe mosaïque de $1^{m},45$ en tous sens, présentant, dans un riche encadrement en forme de grecque, un admirable lion vu de face, malheureusement fort endommagé et qui, pour cette raison, n'a pu être porté au musée [1]. De l'autre côté du corridor est une petite pièce 41 dont la muraille est d'une construction remarquable ; sous le stuc, au lieu de lames de plomb, se trouvent de grandes plaques de terre cuite de $0^{m},60$ sur $0^{m},50$ et $0^{m},03$ d'épaisseur, fixées par des clous en fer. Cette pièce ouvre dans toute sa largeur sur le jardin, et elle a en outre deux petites portes donnant, l'une dans le *triclinium* 34 et l'autre sur le corridor 28. Dans l'angle S.-O. du péristyle existe une salle 42 aujourd'hui fermée et convertie en un dépôt de fragments d'architecture et de mosaïques. Enfin, au fond du jardin se trouvent deux chambres d'esclave 45 et 46, un *posticum* ou porte dérobée 47 ouvrant sur la ruelle de Mercure, un escalier 48 conduisant aux portiques supérieurs, un grand sanctuaire 49, devant lequel furent trouvés deux candélabres et deux trépieds de bronze, flanqué de deux cabinets 50 et 51, et dans lequel on a déposé un grand nombre d'antéfixes en terre cuite à têtes de lion provenant de la gouttière du portique ; puis enfin, à l'extrémité de celui-ci, deux petits laraires en forme de niches carrées, avec chacun deux pilastres et un fronton en stuc.

Aux nombreux objets que j'ai indiqués comme ayant été trouvés dans cette maison, j'ajouterai une jolie statuette en bronze de *Flore*, une figurine de *Silène*, celle d'une *prêtresse* également en bronze, quelques

1. Herc. et Pomp., V, *pl.* 32.

instruments de chirurgie, diverses monnaies d'or, d'argent et de bronze, deux statues demi-nature en marbre brisées, paraissant représenter *Bacchus* et *Pâris*, enfin un curieux porte-lampe, en forme de corbeille, composé de fils de bronze, dans lesquels sont enfilés des grains de cristal de roche; il est suspendu à une chaîne, et on voit au milieu de la corbeille l'emplacement de la lampe dont la lumière faisait scintiller les cristaux; cette espèce de lustre est un monument unique dans son genre.

Maison du grand-duc de Toscane ou de la fontaine, n° 7. (Pl. 65.) Cette maison, fouillée en juin 1833 en présence de Léopold II, est très-petite, mais remarquable par une jolie fontaine en mosaïque en forme de niche dans laquelle on voyait une statue de Faune avec un piédestal élevé sur quatre gradins, et deux petits boucs d'une matière tendre comme le plâtre et colorée en vert; l'un de ceux-ci tomba en poussière presque au moment de sa découverte, et le second ne se conserva guère plus longtemps. Au-dessous est un petit tableau en mosaïque représentant un *Hippopotame guettant deux bateliers*. En avant de la fontaine sont trois vasques dans la plus grande desquelles était un jet d'eau sortant du milieu d'une fleur de marbre blanc. Un vase de fer très-oxydé est resté auprès de la fontaine dans le petit péristyle, ainsi qu'une énorme jarre de terre cuite brisée qui n'a pas moins de 1m,25 de diamètre, et une autre intacte, de forme différente, qui se fermait par un couvercle dont on voit encore les attaches de métal. A la droite du *tablinum* dont le pavé présentait au centre un joli assemblage de marbres africain, violet et cipollin, est une de ces espèces de grandes caisses à fleurs que nous avons déjà signalées dans l'*atrium* de la maison du Centaure. Dans ce *tablinum* était une belle peinture, *Antiope ordonnant à ses fils de délivrer Dircé*, sujet qui a été également reconnu à Herculanum, et qui était déjà célèbre par la découverte faite à Rome, dans les thermes de Caracalla, du fameux groupe connu sous le nom du *Taureau Farnèse*, placé aujourd'hui au musée de Naples.

Enfin dans l'*atrium* à gauche du *prothyrum*, et dans le haut de la muraille, sont deux laraires, l'un carré, l'autre arrondi; ce sont les plus petits qui aient été trouvés à Pompéi; ils n'ont pas plus de 0m,30 sur 0m,12.

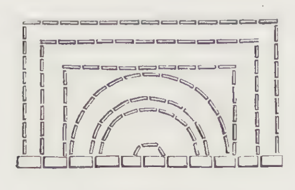
De l'autre côté de la rue est la

* MAISON DU GROUPE DE VASES DE VERRE, n° 49 (PL. 66). Le fond de cette habitation n'est pas entièrement déblayé. Le *tablinum* pavé en mosaïque a ses murailles décorées de six cartels sur fond rouge représentant des *coqs*, des *poules*, un *plateau chargé de fruits* et un *beau groupe de vases de verre* de formes variées. Les autres pièces étaient également ornées, mais peu de peintures s'y sont conservées.

Presque en face est la

MAISON D'ARIANE ou des CHAPITEAUX COLORIÉS, n° 11 (PL. 67). Cette maison, découverte en 1833, est digne à plusieurs titres d'attirer l'attention, mais elle est surtout remarquable par une disposition tout exceptionnelle. Occupant tout l'espace compris entre la rue de la Fortune et celle des Augustals, elle a une entrée et un *atrium* sur chacune d'elles, et entre ces deux *atrium* est le péristyle, de sorte que, de quelque côté que l'on entre dans la maison, on a toujours devant soi, et dans l'axe du *prothyrum*, un *atrium*, un *tablinum* et un péristyle comme dans les maisons les plus régulières.

Après avoir franchi le *prothyrum* ouvert sur la rue de la Fortune, on trouve un vaste et magnifique *atrium*, corinthien[1] soutenu par vingt-quatre colonnes d'ordre toscan, dont deux portent encore un fragment d'entablement surmonté de ses chéneaux de terre cuite. Cet *atrium* n'a pas moins de 25^{m} de long sur 13^{m} de large. Ses entre-colonnements



Plates-bandes.

pouvaient, ainsi que nous l'avons vu à la maison du Faune, être fermés par des rideaux maintenus par des crochets scellés au haut et au bas des colonnes. Dans l'*area*, outre un petit *compluvium*, on remarque dans un coin de singulières plates-bandes dessinées avec des briques mises de champ, formant quatre demi-cercles concentriques inscrits dans trois

1. Nous avons dit déjà que la dénomination d'*atrium corinthien* est indépendante de l'ordre des colonnes du portique.

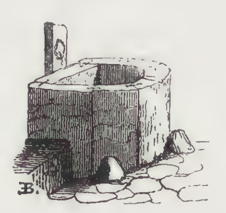
rectangles. Contre le mur à gauche est déposé un beau bloc de marbre dans lequel sont creusés un canal circulaire et un déversoir ; il est évident qu'il appartint à un pressoir. Les pièces qui entourent l'*atrium* sont petites et sans ornements ; il faut cependant en excepter l'unique *ala,* qui est vaste et pavée en mosaïque, et dont le linteau était porté par deux colonnes; dans ses angles sont déposées deux *ollæ,* grands vases de terre cuite. Entre les colonnes du portique, en avant de l'*ala,* est un *puteal* de marbre cannelé avec les sillons creusés par la corde. La seconde pièce à droite était un réservoir divisé en deux bassins; l'avant-dernière du même côté n'a pas plus de 1m,20 de large ; c'était un *sacellum* au fond duquel est un laraire qu'on avait peu respecté, car on avait agrandi la pièce voisine aux dépens de cette chapelle, et la muraille nouvelle recouvrait une partie du fronton et du pilastre du laraire.

Le péristyle était soutenu par seize colonnes ioniques dont le tiers inférieur est jaune et non cannelé. Les chapiteaux étaient peints des plus vives couleurs ; aussi quelques auteurs donnent-ils à cette habitation le nom de maison des *chapiteaux coloriés.* Au centre de l'*area* est un grand bassin carré de 5m de long sur 1m,80 de large et 1m de profondeur, au milieu duquel est une colonne creuse d'où s'élançait un jet d'eau. Au fond du péristyle, entre les colonnes, étaient deux *puteal;* il ne reste que celui de droite. Les pièces qui entourent le péristyle conservent presque toutes quelques peintures, bien que les principales aient été portées au musée.

En entrant par le *tablinum,* la seconde pièce qui se présente à droite est une grande chambre à coucher ornée de cartels où sont représentés *les combats des Pygmées et des Grues.* Du même côté, dans une sorte d'*ala,* on voit *Vénus et Adonis* et un *Marchand d'Amours,* qui rappelle la célèbre composition connue sous le nom de la *Marchande d'Amours.* Au milieu du pavé est une mosaïque très-fine représentant des poissons. A côté de cette *ala* est un escalier, conduisant à l'étage et suivi de deux petites chambres autrefois assez élégantes. Au fond du péristyle se trouve, non point l'exèdre ordinaire, mais un second *tablinum* où l'on descend par deux degrés et qui forme le complément du second *atrium* que nous décrirons tout à l'heure. A gauche de cette pièce est une salle dont l'entrée existe dans le corridor conduisant à l'*atrium ;* les

peintures en sont bien conservées; deux d'entre elles, *Ganymède donnant à manger à l'aigle de Jupiter,* et *Persée montrant à Andromède la tête de Méduse,* ont été enlevées et portées au musée; on voit encore en place les *deux Dioscures,* le *Triomphe de Galatée,* et dans le haut plusieurs figures de femme dont une *Déesse assise couronnée d'étoiles et tenant une corne d'abondance.* Continuant le tour du péristyle, nous trouvons dans une chambre une peinture détruite en partie où se voit encore *Apollon assis.* Au milieu, du côté gauche du péristyle, est une grande pièce qui dut tenir lieu de l'exèdre qui, comme nous l'avons dit, n'existait pas à sa place ordinaire. Le fond de cette pièce est un hémicycle, avec une niche; parmi les peintures qui la décoraient on voit encore les restes d'un *sacrifice, Jupiter et Léda,* une *prêtresse recevant une offrande,* et *Apollon jouant de la lyre* devant une femme et un jeune homme armé d'une épée. Enfin dans la pièce qui se trouve à gauche du premier *tablinum* est la peinture d'*Ariane abandonnée* qui a donné le nom à la maison; elle est presque entièrement effacée.

Franchissant le second *tablinum,* on se trouve dans le second *atrium,* qui est toscan et très-ruiné. Dans son *ala* de gauche sont un laraire et une peinture très-bien conservée d'*Apollon et Daphné;* la nymphe est assise et n'est reconnaissable qu'à une petite branche de laurier qui lui sort de la tête; le haut de la muraille présente en outre plusieurs figures assises ou debout. Le *prothyrum* est flanqué sur la rue des Augustals de deux boutiques dont l'une fait l'angle du *Vico storto.*



Fontaine.

Devant celle-ci se trouve une fontaine qui par la forme de son bassin arrondi diffère de toutes celles trouvées jusqu'à ce jour dans les rues de Pompéi. Les dalles qui le composent sont réunies par des crampons de fer.

Revenant à la rue de la Fortune, on trouve presque en face de la

Maison d'Ariane, au coin d'une ruelle, une fontaine surmontée d'une tête de bœuf, et la

* Maison du fourneau de fer, n° 46 (Pl. 68). Son *atrium* était orné de jolis médaillons malheureusement fort effacés, contenant les têtes de *Diane*, de *Vénus*, de *Bacchus*, de *Pan*, etc. On y voit encore, dans une chambre à droite, *Vénus et Adonis*, et un joli *Amour portant une cassette;* dans la pièce voisine du *tablinum* était peinte une *corbeille de fruits*, qui a disparu ainsi que les débris d'un fourneau de fer qui existaient dans le péristyle. Une peinture du *tablinum* a été portée au musée, mais on reconnaît sur la muraille quelques traces d'une figure qui paraît avoir été un *Adonis*. Le fond de cette habitation n'est pas déblayé.

De l'autre côté de la rue est une boutique, n° 13, sur les parois de laquelle existe une peinture très-bien conservée représentant un *poisson* et une *sèche;* elle fait partie de la

Maison de la chasse, n° 14 (Pl. 69). Contiguë à celle d'Ariane, cette maison, découverte en 1834, occupe le coin du *Vico storto*. Son *atrium* est toscan; au fond du *compluvium* était une très-belle mosaïque présentant au centre un petit masque scénique. Sur la muraille à droite sont peintes deux *bacchantes*. Dans la première chambre du même côté, on voit *Léda*, *Vénus pêchant*, les têtes d'*Apollon*, de *Mercure*, de *Jupiter* et de *Diane*, enfin deux petits *génies*. Une autre peinture a été enlevée et portée au musée. L'*ala* unique, placée à droite de l'*atrium*, présentait au milieu de belles architectures un *guerrier* et un *Mercure* dont il ne reste presque plus de traces. Dans la chambre à droite du *tablinum* étaient un *Faune et une bacchante dansants*, mais cette peinture a beaucoup souffert. Deux compositions ont été enlevées des parois du *tablinum;* l'une, à droite, représente *Ariane remettant le peloton à Thésée;* à gauche étaient *Dédale et Pasiphaé*. On voit encore en place plusieurs génies et six petites scènes de chasse; le pavé est en mosaïque blanche et noire.

Le péristyle, que la forme du terrain a forcé de faire obliquer vers la droite, n'a de portiques que de deux côtés soutenus par six colonnes doriques, dont la partie inférieure est peinte en rouge, et qui sont réunies à leur base par un *pluteus*. On voit à gauche, au-dessus de leur entablement, un tronçon de colonne encore debout, qui indique qu'il existait un second ordre. Au milieu de l'*area* est un grand bassin

rond en stuc de $2^m,60$ de diamètre et $1^m,35$ de profondeur. Sur la muraille du fond est la grande peinture qui a donné le nom à la maison; elle représente une de ces chasses qui avaient lieu dans l'amphithéâtre. On y voit à droite un bestiaire perçant un sanglier avec un épieu; à gauche un lion poursuivant un taureau aux flancs duquel un tigre est déjà cramponné; sur le second plan un autre chasseur vient de tuer un ours et se prépare à en attaquer un second; enfin, au dernier plan, des biches s'enfuient effrayées. Sur le mur à droite sont des paysages très-effacés. Au-dessus est une belle corniche bien conservée de stuc richement colorié. Dans une pièce à gauche du péristyle on voit deux peintures médiocres, *Apollon chez Admète* et *Diane surprise par Actéon;* une troisième composition a été enlevée à cause de l'obscénité du sujet. Cette salle présentait une particularité fort curieuse qu'à notre grand regret on a fait disparaître récemment; elle avait été fouillée par les Pompéiens, et on voit dans le mur à droite le trou par lequel ils s'étaient introduits; à côté on avait conservé un massif de cendres contenant la petite galerie qu'ils avaient creusée et qui conduisait à une autre ouverture percée dans le mur opposé; ce massif de cendres d'un intérêt si palpitant n'existe plus. On a trouvé dans cette maison divers comestibles et surtout une grande quantité d'œufs, un poids de marbre, des vases de terre cuite et plusieurs objets de bronze tels qu'ornements de porte, ferrures de caisse, etc., qui ont fait désigner par quelques auteurs cette habitation sous le nom de *Maison des bronzes.*

Tournant à gauche dans le *Vicolo degli Scienziati*, ruelle en partie déblayée qui continue le *Vico storto*, on trouve de suite à droite le

GRAND LUPANAR (PL. 70). Voici la première fois que cette maison, découverte en 1845 devant les savants du VIIe congrès italien, reçoit cette dénomination infamante; je crois cependant qu'elle peut lui être justement appliquée. Sans parler de son voisinage du *Vico storto*, que tout annonce avoir été, au moins en partie, consacré à la débauche, les nombreuses inscriptions gravées à la pointe sur toutes ses murailles me paraissent ne laisser aucun doute [1]. Qui eût osé en tracer de semblables sur les parois d'une habitation respectable? Il suffira de citer quelques

1. Il en est une surtout qui, plus qu'aucune autre, viendrait à l'appui de notre opinion; mais, pour cette raison même, nous ne pouvons la transcrire ici. On la trouvera dans le recueil des INSCRIPTIONS GRAVÉES AU TRAIT SUR LES MURS DE POMPÉI. PL. A, 2.

exemples des plus décentes parmi celles qui nous ont été conservées par ceux qui ont pu les déchiffrer lors de leur découverte, car aujourd'hui presque toutes ces inscriptions sont illisibles. Nous avions encore pu en 1854 distinguer sur le pilier qui sépare deux chambres à gauche de l'*atrium* les premiers mots de celle-ci :

CANDIDA ME DOCVIT NIGRAS ODISSE PVELLAS.

Au-dessous était écrite cette réponse maligne :

ODERIS SED ITERAS ... NON INVITVS AMABO

qui paraît devoir être lue

Oderis sed iteras : ego non invitus amabo.

SCRIPSIT VENVS PHYSICA POMPEIANA.
NOLANIS FELICITER
STABIANAS PVELLAS.

Dans l'*atrium* toscan de cette maison est un *compluvium* de marbre blanc en tête duquel est une petite niche en marbre et en mosaïque grossière[1] d'où l'eau tombait dans le bassin par un tuyau de bronze qui existe encore ; derrière est une table de marbre blanc portée par quatre pieds de *brocatelle*[2] terminés par des griffes.

Le péristyle n'est entouré que d'un côté et demi par des portiques soutenus par quatre colonnes ioniques réunies à leur base par un *pluteus* qu'interrompent un puits et son auge. Au fond se trouve une charmante fontaine de mosaïque et de coquillages d'une parfaite conservation ; elle a la forme d'une niche contenant un petit piédestal qui soutenait une figure jetant de l'eau. Cette fontaine est reportée à droite hors de l'axe de l'*atrium*.

Sous le portique à gauche est un petit laraire, niche carrée au fond de laquelle est peint un *serpent dévorant une offrande*.

Plusieurs peintures de cette maison sont aujourd'hui détruites ; quelques autres ont été portées au musée ; elles représentent *Ariane aban-*

1. Il n'y a plus trace de mosaïque.
2. Beau marbre rose.

donnée, Dédale et Pasiphaé, et une composition dans laquelle on croit reconnaître l'*Apothéose d'Homère.*

Au delà de cette maison, et du même côté de la ruelle, est la

* MAISON DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE (PL. 71). Cette habitation fut découverte le 20 mars 1846, en présence de la princesse dont elle porte le nom; on y trouva une grande quantité de statues, d'ustensiles, de monnaies et d'objets précieux; aujourd'hui elle est très-ruinée et elle n'offre rien de remarquable.

Revenant à la rue de la Fortune, on y trouve, à l'angle du *Vico storto*[1], opposé à celui qu'occupe la maison de la Chasse, la

MAISON DE CAIUS MEMMIUS, n°s 17 et 18 (PL. 120). Cette habitation, fouillée en 1867 et 1868, est composée de deux établissements de commerce communiquant entre eux. On y remarque sur un pilier de l'*atrium* une peinture assez bien conservée représentant une *prêtresse tenant de la main gauche une corne d'abondance et de la droite faisant une libation* sur un de ces autels de bronze pliants et portatifs dont le musée de Naples offre plusieurs exemples; elle est placée entre deux *pocillatores* dont la tête est entourée d'une auréole et qui tiennent chacun un rhyton et un plat. C'est au-dessous de cette peinture que, sur un fond rouge, est gravée à la pointe l'inscription où l'on croit trouver le nom du propriétaire :

CAIO MEMMIO REQVIE (*sic*);

« *Paix à Caius Memmius.* »

Au pilier est attachée par un collier de fer une sorte de bénitier en pierre grossièrement taillé; il serait curieux qu'il eût servi à contenir l'eau lustrale.

* Continuant de parcourir la rue de la Fortune on trouve au n° 21 une petite maison dans laquelle on entre par la boutique; elle contient un assez joli laraire en forme de niche, orné de deux colonnes, qui malheureusement a perdu sa partie supérieure.

* Au n° 23 est une maison qui présente une particularité d'un ordre peu relevé, mais qui n'en a pas moins quelque intérêt de curiosité. Au

1. A l'entrée de cette ruelle, à gauche, et sur le mur même de la maison de Memmius, est cette inscription en lettres rouges:

IVDICIS AVG. FELICIS.

fond de son petit péristyle sont des latrines dont la fosse est parfaitement reconnaissable. A côté de ce cabinet est une grande pièce où sont peints des oiseaux et des poissons. Dans le péristyle même, on voit un petit laraire avec une peinture analogue à celle que nous avons vue dans la maison de C. Memmius; seulement celle-ci est accompagnée de deux serpents.

C'est aussi par une boutique que l'on entre dans la

MAISON D'HERCULE ENFANT, n° 26 (PL. 121), fouillée également en 1867 et 1868. Dans une pièce à gauche du péristyle étaient deux peintures ; l'une, représentant les *Trois Grâces*, a été portée au musée ; l'autre, restée en place, offre au fond *Amphitryon sur un trône*, à gauche *Alcmène tenant dans ses bras son fils Iphiclès* qu'elle vient d'arracher au danger, et à droite *Minerve aux pieds de laquelle Hercule enfant étouffe les serpents envoyés par Junon;* dans le haut, on voit *Jupiter entre Junon et la Victoire jetant dans une urne les sorts destinés au jeune héros*[1]. Au fond du xyste est un laraire intact avec deux petites colonnes portant un entablement et un fronton et devant lequel s'élève un petit autel carré. A côté est déposé un élégant pied de table formé de deux sphinx adossés. Une charmante statuette de Vénus en marbre blanc trouvée dans cette maison est déposée au temple de Mercure.

L'habitation suivante est designée sous le nom de

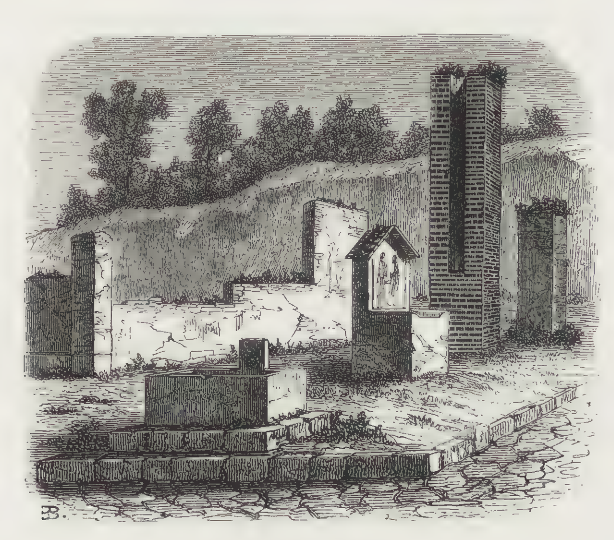
*MAISON DU LARAIRE DOUBLE, n° 27 (PL. 83). On n'a achevé de la déblayer que dans ces dernières années. Dans son *œcus* est une peinture un peu effacée représentant *Méléagre et Atalante;* mais ce que cette maison offre de plus remarquable est un joli laraire au fond duquel en est un plus petit avec ses colonnes et son fronton. Sur la paroi de droite du plus grand est un serpent en relief roulé sur lui-même au milieu d'une couronne de chêne.

Cette maison occupe l'un des angles du carrefour formé par la rencontre des rues de la Fortune, de Nola et de Stabia, et connu sous le nom de *Quadrivio della Fortuna*. Sur ce carrefour, déblayé en août 1834, on voit une fontaine où est représenté *Silène appuyé sur son outre*, et

1. Une composition analogue, moins la partie supérieure, avait déjà été trouvée à Pompéi. (HERC. ET POMP., II, *pl.* 9.)
Nous savons que ce même sujet avait été traité par Zeuxis. (SCHEFFER, *de Torquibus*.)

derrière un autel des *Lares compitales*[1] (Pl. 72), surmonté d'une peinture grossière représentant un sacrifice et au-dessous un serpent.

Auprès de cet autel, ainsi qu'en plusieurs autres points de la rue de Stabia, s'élève un très-haut pilier carré dans lequel sont creusées deux rainures d'environ 0^{m},20 en carré. Cette bizarre construction



Carrefour de la Fortune.

semble inexplicable au premier coup d'œil, mais en remarquant que c'est toujours dans le voisinage d'une fontaine qu'elle s'élève, on est mis sur la trace de sa destination. Beaucoup de fontaines de Pompéi paraissent avoir été alimentées par une source qui existait sur le flanc du Vésuve et que les éruptions ont anéantie ; ces eaux, amenées par un conduit souterrain, étaient, par un effet de siphon, élevées au sommet de ces piliers dans un tuyau de plomb, et, redescendant de l'autre côté, acquéraient ainsi une plus grande force d'impulsion [2].

Le P. Garrucci a proposé une autre explication ; selon lui, les eaux se précipitant avec rapidité entraînaient une certaine masse d'air qui comprimée eût put faire crever les tuyaux, si de loin en loin on n'eût

1. V. page 81.

2. Dans toute la Sicile nous avons vu de ces piliers carrés en pierre ou en briques sur lesquels montent d'un côté, pour redescendre de l'autre, des conduits en terre cuite. Ces appareils hydrauliques nommés *giarre,* et dont la destination est précisément celle que nous indiquons, passent dans le pays pour une invention des Sarrazins. On voit que c'est une erreur, puisque nous les retrouvons à Pompéi.

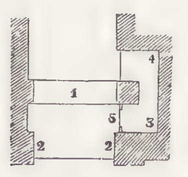
ménagé des évents. Or pour que l'eau ne jaillît pas par ces évents, il fallait élever leur orifice à un niveau supérieur à celui de la prise d'eau; telle aurait été la destination de ces piliers dans lesquels on pourrait reconnaître les *columnaria* de Vitruve. Cette supposition est fort ingénieuse, mais elle nous semble inadmissible, car pour obtenir le résultat demandé un seul conduit eût été nécessaire, et nous avons vu que chaque pilier porte deux canaux parallèles.

On a retrouvé en plusieurs endroits le tuyau sous les trottoirs de la rue de Stabia, et plus loin nous en indiquerons un fragment qui existait encore dans un pilier du genre de celui que nous décrivons. Les tuyaux ayant probablement crevé en quelques endroits, on voit dans les rainures qui les contenaient des incrustations calcaires qui attestent le long passage de l'eau [1].

Continuant la rue de la Fortune qui, à partir du carrefour, prend le nom de rue de Nola, on trouve à gauche deux boutiques fouillées en 1846 où existent plusieurs fourneaux ronds ayant contenu de grands vases de plomb.

Un peu plus loin est la

MAISON DU TAUREAU DE BRONZE (PL. 73). Cette maison, fouillée en



Entrée de la Maison du Taureau de bronze.

1837, doit son nom à un petit *taureau de bronze* découvert au milieu de son *compluvium*. L'entrée est accompagnée de deux pilastres; sur le chapiteau de droite est représentée *Érigone couronnée de pampres*. La disposition de cette entrée a été longtemps sans autre exemple à Pompéi dans les habitations particulières, mais nous l'avons déjà indiquée au temple grec (page 44). La porte 1 étant en arrière des piliers 2, un passage 3, 4, pratiqué dans la muraille à droite, permettait d'entrer dans

1. Un autre pilier du même genre à moitié dégagé existe à droite de la rue de Nola, près d'une fontaine; son canal est entièrement incrusté.

la maison par une petite porte 5 sans ouvrir la porte principale. Cet étroit passage était fermé du côté de la rue par une porte dont on voit encore quelques ferrements.

Le *compluvium* de marbre blanc est un des plus beaux et des plus grands de Pompéi. Les parois de l'*atrium* étaient ornées de *guirlandes de fleurs et de fruits;* il ne reste presque plus rien de ces peintures; à la frise, qui conserve des denticules et des moulures de stuc, on voit seulement une petite composition fort effacée où figurent des nains et que terminent des masques. D'autres guirlandes en bon état au-dessus desquelles est une *Léda* décorent l'*ala* de droite. A droite du *prothyrum* est un *sacellum* avec un autel et la peinture symbolique des serpents; enfin dans une pièce à droite sont de belles peintures d'architecture surmontées d'une corniche de stuc au-dessus de laquelle étaient des tentures suspendues à des clous qui existent encore. La partie antérieure de cette habitation est seule découverte [1]; elle occupe le coin d'une ruelle de l'autre côté de laquelle, sur un mur de plus de 5 mètres de long et qu'il couvre en entier, est peint un énorme serpent s'approchant d'un autel. Au-dessus étaient plusieurs inscriptions parmi lesquelles celle-ci est seule lisible :

M. CERRINIVM
AED. CAPITO ROGAT
VT FAVEAT.

« Capiton prie l'édile M. Cerrinius de lui être favorable. »

Parmi les boutiques et les maisons non encore découvertes entièrement qui bordent la rue de Nola, il en est une à droite où l'on a trouvé une peinture représentant un sujet nouveau à Pompéi, *Danaé et Persée enfant;* vient ensuite du même côté un *prothyrum* qui annonce une maison d'une certaine importance; ses parois présentent sur fond rouge des *Bacchantes* terminées en gaînes et tenant des guirlandes.

Un peu plus loin à gauche nous avions vu autrefois sculptée sur une façade une triple image phallique que nous n'avons plus retrouvée. On voit encore du même côté deux piliers isolés, en saillie sur la rue, remarquables par leurs vives couleurs disposées en damier.

1. C'est derrière cette maison qu'eurent lieu, en 1748, les premières fouilles qui furent recouvertes au fur et à mesure.

A l'extrémité de la rue fort négligée et encombrée de débris, d'herbes et de broussailles est la

Porte de Nola (page 238) au sortir de laquelle on trouve à droite un grand pan de muraille romaine en blocage et les

Tombeaux découverts en 1854 (page 115).

Revenant sur nos pas jusqu'au carrefour de la Fortune, nous trouvons en entrant dans la rue de Stabia, au n° 12, une boutique au fond de laquelle est une jolie salle, couverte d'un toit moderne, qui a conservé intacte sa voûte ornée de stucs et qui présente au centre un Dieu et un cheval marins. Sur les murs sont peints des chars traînés par des paons, des serpents et des panthères; ces compositions sont en fort triste état.

Dans la boutique n° 13 on a rencontré en 1846, à plus de 2 mètres au-dessus du sol antique, un squelette de femme avec deux grands bracelets d'or et deux d'argent, quatre boucles d'oreilles, cinq bagues, quarante-sept monnaies d'or et cent quatre-vingt-dix-sept d'argent dans une bourse tissue d'or filé sans soie[1].

A l'angle d'une ruelle non déblayée entièrement sur laquelle donnent les portes de deux habitations très-délabrées est la

Fabrique de produits chimiques, n° 25 (Pl. 82). Sur sa façade sont plusieurs inscriptions, parmi lesquelles celle-ci :

CN. HELVIVM SABINVM
AED. O. V. F.

« Je vous prie de faire édile Cneius Helvius Sabinus. »

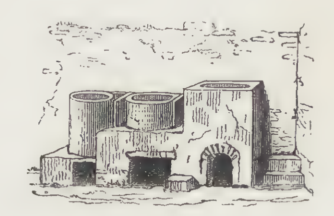
Cette inscription est répétée sur le pilier d'angle de la ruelle voisine, et au-dessous est cette autre inscription dont les deux derniers mots, quoique parfaitement lisibles, me semblent difficiles à interpréter :

C. CALVENTIVM SELLIVM
II VIR. I. D. VRONI VICVM.

On entre dans la maison par un *prothyrum* pavé en mosaïque imitant des écailles, et flanqué de deux boutiques où se débitaient les produits de la fabrique. A droite de l'*atrium* est un triple fourneau destiné

1. Cette curieuse bourse se voit au musée, dans le cabinet des objets précieux.

à recevoir trois grandes chaudières, disposées à des niveaux différents, et auxquelles on parvenait par quelques degrés. En face est une petite *ala* dont le pavé est formé d'élégantes grecques en mosaïque, et au fond de l'habitation se voit un petit xyste avec un puits et un laraire, où le 12 juillet 1847 furent trouvées cinq figurines de bronze représentant l'*Abondance*, *Hercule*, deux *Jupiter* et une *Isis*. Cette maison contenait une grande quantité de drogues carbonisées.



Fourneau.

Une seule boutique sépare cette fabrique de la

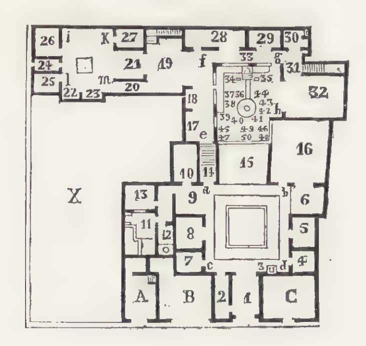
MAISON DE M. LUCRETIUS, dite des *Suonatrici*, n° 33 (PL. 81) [1]. Cette maison, la plus importante qui ait été découverte à Pompéi depuis celle du Faune, a été déblayée du 17 mars 1847 à la fin de juin de la même année. Elle est plus remarquable par l'abondance des ornements, par quelques détails particuliers et la bizarre disposition de son xyste que par le goût qui avait présidé à sa décoration. Les peintures qu'on y a trouvées, les sculptures qui y sont restées en place sont d'un mérite très-inégal, et les pavés sont généralement peu soignés. Son plan est en forme d'équerre et renferme un terrain X occupé par une habitation indépendante, formant l'angle de la rue de l'Odéon et de la ruelle sur laquelle ouvre le *posticum*.

La façade présente trois boutiques; la dernière a été convertie en corps de garde.

Après avoir franchi le seuil, on se trouve dans le *prothyrum* 1, long de $5^{m},50$, large de $2^{m},40$, dont les parois offrent les peintures aujour-

1. Nous avons le premier, en 1855, donné les dessins de cette habitation si curieuse; MM. Fausto et Felice Niccolini ont commencé à Naples la publication d'un ouvrage splendide, intitulé : LE CASE ED I MONUMENTI DI POMPEI DISEGNATI E DESCRITTI, in-f°, avec de magnifiques planches en chromolithographie. Les premières livraisons sont consacrées à la maison de Lucretius, dont la description a été confiée à la plume aussi savante qu'exercée de M. Minervini.

d'hui fort malades qui avaient fait donner à cette habitation le nom de maison des *suonatrici*, des musiciennes. On voit à droite une *femme couronnée de lierre, jouant de la double flûte;* un homme la suit s'appuyant sur son épaule et semblant chanceler sous le poids de l'ivresse; un jeune garçon les précède portant un flambeau allumé. De la composition qui faisait face à celle-ci, il ne reste que la partie inférieure d'une figure abaissant deux torches allumées devant deux autres personnages. Sur les mêmes murailles sont encore trois *Bacchantes*, l'une avec un thyrse et une coupe qui lui échappe de la main, la seconde portant une corne d'abondance, et la troisième tenant une lyre. Le pavé, qui monte



Plan de la Maison de Lucretius.

rapidement de la rue à l'*atrium*, est en mosaïque blanche et noire. A la gauche du *prothyrum* est la loge du portier 2 communiquant avec l'atrium *a b c d*. Celui-ci, large de 8^{m},36 et profond de 9^{m},7, est pavé en mosaïque, mais son *compluvium*, qui n'est qu'en maçonnerie grossière, dut être en réparation au moment de la destruction de Pompéi.

A droite, en entrant dans l'*atrium*, on voit un laraire 3 dont la niche élevée sur une base d'un mètre de hauteur était accompagnée de deux colonnes et richement ornée de stucs coloriés. On y trouva trois figurines de bronze parmi lesquelles un *Hercule*. Les murailles de l'*atrium* sont décorées d'architectures fantastiques animées par des *Tritons*, des *Néréides et des Hippocampes*. A droite sont deux chambres à coucher 4 et 5. Dans la première sont trois peintures, *Adonis*, une *Néréide sur un cheval marin*, et l'*Éducation d'Achille*, qui malheureusement est presque effacée; sur les autres panneaux sont peints des *Génies armés*. Trois peintures décoraient également la chambre 5; l'une presque

entièrement effacée offrait deux figures mâle et femelle; dans la seconde, on reconnaît encore *Cyparisse et sa biche;* la troisième représente *Vénus sur un dauphin, tenant une feuille de lotus.* Dans des cartels oblongs sont de petits *Génies ailés jouant avec un ours, un lion, une gazelle et une panthère.* Au fond de la salle, aux côtés de la peinture principale, sont deux *Faunes*, enfin dans le haut on voit *Apollon assis, décoré des attributs de dieu de la médecine,* et plusieurs figures de *femmes* et de *génies.*

A la suite de ces chambres est l'*ala* 6, large de $3^m,18$ et profonde de $4^m,05$; les panneaux étaient jaunes, mais par l'effet de la chaleur ils sont devenus rouges en partie, phénomène qui s'est souvent reproduit à Pompéi, mais qui ici est plus remarquable que partout ailleurs[1]. Au milieu de ces panneaux étaient sept peintures qui ont été portées au musée; les principales représentent un *Auteur couronné de lauriers remettant à un comédien un rôle écrit sur un rouleau de papyrus,* et un *Auteur tragique* ou un *Choragus donnant un masque à une actrice;* les petits tableaux offraient des *Amours* et des *Psychés* ou génies femelles. L'*ala* est élevée d'un degré au-dessus de l'*atrium;* elle communique avec le *triclinium* 16, que je décrirai plus tard.

A la gauche de l'atrium sont également deux chambres à coucher 7 et 8; dans la première on voyait à gauche une peinture qui a été portée au musée, et qui représente *Narcisse se mirant dans une fontaine où l'Amour éteint son flambeau;* sur le mur de droite on voit encore *Vénus* et des *Amours,* et au fond de la salle est un *Satyre découvrant une nymphe endormie.* A droite de ce sujet, dans l'angle de la chambre, est un renfoncement de $0^m,50$ de large sur $0^m,40$ de profondeur et 2 mètres de hauteur, au fond duquel est peint un *génie.* On pense que cette espèce de niche était destinée à recevoir un candélabre.

Au fond de la chambre 8 est représentée *Vénus accompagnée de*

1. Les parties rouges se trouvent dans le haut; on pourrait en tirer un argument à l'appui du système de ceux qui croient qu'une partie de la cendre et des *lapilli* qui ont couvert Pompéi fut apportée par des torrents d'eau comme à Herculanum. C'est ainsi que la partie inférieure des murailles aurait conservé sa couleur primitive, tandis que le haut aurait été rougi par les *lapilli* incandescents tombés en pluie, et aussi sans doute par l'incendie des toits et de l'étage supérieur. J'ai soumis à l'action du feu quelques fragments de peinture jaune ramassés en divers endroits de Pompéi, et toujours j'ai obtenu le même résultat. On sait que le feu produit le même effet sur le beau marbre connu sous le nom de *jaune antique.*

son génie; on y voit aussi plusieurs médaillons contenant les têtes de *Mars, Vénus, Jupiter* et *Junon*. Sur la paroi de droite, entre deux *génies armés*, et au-dessous d'une *chasse au sanglier*, est *Polyphème recevant une lettre des mains d'un Amour*, sujet déjà connu par une peinture anciennement découverte [1]; la composition qui faisait face à celle-ci, *Phryxus* et *Hellé*, a été portée au musée.

Les peintures de l'*ala* 9 sont presque effacées; on y reconnaît cependant quelques figures théâtrales, et sur le mur de gauche une femme masquée, probablement *Médée debout près de ses enfants.* Dans cette *ala* se trouvent deux portes, l'une conduisant à une pièce 10 dénuée de tout ornement et qui fut sans doute une chambre d'esclave, l'autre à la cuisine 11 qui contient un fourneau, un petit four et les supports d'une table d'évier dont on voit encore le conduit. On y trouva divers ustensiles, plusieurs moules à pâtisserie et un fourneau de fer de forme cylindrique.

A côté de la cuisine sont deux autres pièces 12 et 13 dont la première, très-petite, était une latrine, et la seconde une chambre d'esclave ou plutôt un office.

Le *tablinum* 15, ainsi que plusieurs autres pièces de la maison, n'est point un carré parfait; il présente au milieu de son pavé de mosaïque et d'une grecque noire sur fond blanc, un bel assemblage de marbres dont le centre est occupé par une plaque ronde de jaune antique entourée d'une guirlande en mosaïque de couleur. Les murailles étaient ornées d'architectures, et devaient être décorées de deux grandes compositions qui avaient déjà été enlevées, ou n'avaient pas encore été mises en place. On voit ici la preuve que souvent les peintures étaient portatives, soit qu'elles fussent, comme celles que nous possédons, exécutées sur un enduit, soit que, comme celles dont parle Pline, elles fussent de véritables tableaux sur bois, Πὶνακες, *tabulæ,* genre dans lequel s'exerçaient les plus habiles artistes [2]. On croirait volontiers que les peintures qui manquent ici devaient appartenir à cette dernière catégorie dont aucun échantillon n'est parvenu jusqu'à nous; en effet, les parois du *tablinum* présentent dans la maçonnerie un enfoncement carré

1. Herc. et Pomp., II, *pl.* 45.
2. *Nulla gloria artificum est, nisi eorum qui tabulas pinxêre.*
Pline, XXXV, 37.

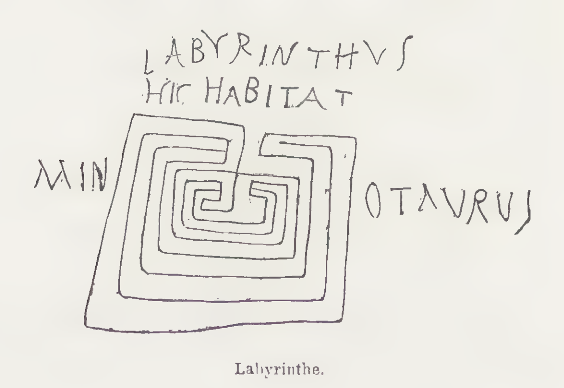
de quelques centimètres de profondeur qui eût bien pu ne recevoir qu'une peinture sur enduit, telle que celles que nous verrons dans le *triclinium* voisin; mais au fond dans cet enfoncement se trouvent deux entailles horizontales qui sembleraient avoir eu pour destination de contenir les barres transversales qui auraient assemblé les diverses planches composant des panneaux. Si notre conjecture pouvait être prouvée, cette découverte ne serait pas la moins curieuse de celles faites à Pompéi. Le fond du *tablinum*[1] est entièrement ouvert sur un xyste en terrasse élevé de 0^{m},90, xyste qui, couvert de petites figures sans proportion entre elles, est la partie la plus singulière de l'habitation, en même temps qu'elle est la plus grande preuve du mauvais goût de son propriétaire. C'est avec justice qu'elle a été comparée par M. Edward Falkener[2] à un théâtre de marionnettes. Au pied du mur à appui de marbre blanc qui soutient cette terrasse se trouve dans le pavé du *tablinum* un petit regard fermé par une dalle ronde de même marbre garnie d'un anneau de bronze.

La grande pièce 16 à droite du *tablinum*, à en juger par la richesse de sa décoration, semblerait avoir été plutôt un *exèdre* qu'un *triclinium*, et tel est l'avis de M. Edward Falkener; cependant, si on réfléchit à quelle énorme distance, grâce aux circuits qu'il aurait fallu faire, la pièce 32, dans laquelle il croit reconnaître le *triclinium*, se fût trouvée de la cuisine 11, force est de renoncer à cette supposition et de chercher ailleurs le *triclinium*, qui ne peut alors avoir été autre que la pièce 16. Celle-ci a 6^{m},40 sur 5^{m},70; son pavé est composé d'un dessin à la grecque exécuté en mosaïque blanche et noire. Les parois présentaient de précieuses peintures qui, à l'exception d'une seule, ont toutes été portées au musée. Les trois principales compositions étaient presque de proportion naturelle et sont du plus grand style. L'une, qui occupait le fond de la salle, représente *Hercule ivre accompagné de Bacchantes et debout près d'Omphale armée de la massue et couverte de la peau du lion de Némée*. Sur la paroi de droite on voyait *Bacchus enfant accompagné du vieux Silène, monté sur un char traîné par des bœufs guidés par des Faunes, et suivi de Bacchantes et d'un autre Faune jouant*

1. Voy. la vignette en tête du chapitre.

2. *Museum of classical antiquities, a quarterly journal of ancient art*, V. II, *part.* I; 31 *march.* 1852.

de la double flûte. La troisième composition, placée à gauche près d'une grande fenêtre ouvrant sur le xyste, est demeurée à sa place; elle représente *Bacchus vainqueur des Indes, entouré de Bacchantes tenant des thyrses, des boucliers et des tambours.* Sur le devant était assis un captif les mains enchaînées. Les premiers plans ainsi que la partie droite ont maintenant disparu et on ne voit plus que Bacchus et l'un de ses suivants. Ces trois tableaux, ainsi que plusieurs autres trouvés dans la même maison, avaient été mis en place tout faits, et il est encore facile de le reconnaître. Les autres peintures qui ornaient cette salle étaient six jolis sujets représentant des Amours dansant, couchés à table ou jouant avec des masques. Ces différentes compositions, toutes allusives au culte de Bacchus, sont un argument de plus à l'appui de l'opinion que nous avons émise sur la destination de cette salle. On y trouva un long banc, une sorte de *lectisternium,* orné de plaques d'argent, mais malheureusement en mauvais état.



Labyrinthe.

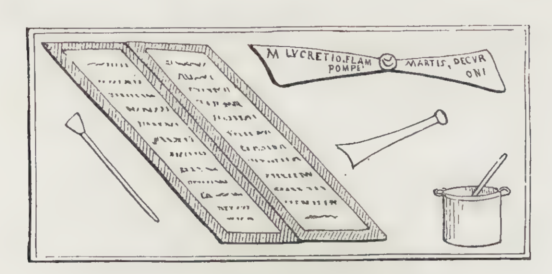
A la gauche du *tablinum* est le corridor ou *fauces* 14, qui présente une disposition tout exceptionnelle, contenant un escalier de huit marches conduisant au niveau du péristyle qui entoure le xyste. Sur cet escalier où l'on trouva un squelette, on voit encore le tuyau de plomb bien conservé qui portait l'eau aux fontaines du jardin. Les parois du corridor présentent sur leurs panneaux rouges de jolies peintures, telles qu'un *aigle et un paon près de masques tragiques.* Gravissant l'escalier, on se trouve dans le péristyle *e f g h*, dont deux côtés *e f* et *f g* étaient couverts d'un portique soutenu par des piliers sur lesquels étaient peints des feuillages et des vases; sur l'enduit rouge du pilier d'angle est tracé

grossièrement à la pointe un labyrinthe de 0m,09 de diamètre, dont nous donnons ici le *fac simile* réduit.

La première partie du portique *e f* est divisée par un petit mur en deux espèces de cabinets 17 et 18 ouvrant par des fenêtres sur le xyste ; au fond du premier on voit sur enduit jaune une peinture fort endommagée qui représentait *Vénus et l'Amour*. C'est au fond du second que se trouvait la peinture aujourd'hui au musée qui a fait connaître le nom du propriétaire de la maison ; on voit une tablette de cire avec tous les instruments nécessaires à l'écriture, le style, la *theca calamaria* ou écritoire, le roseau, *calamus*, enfin l'adresse d'une lettre avec ces mots :

M. Lucretio Flam. Martis decurioni Pompei.

« A M. Lucretius, Flamine de Mars, décurion de Pompéi. »



Peinture.

Au fond de cette partie du portique est, à gauche, un espace découvert et sans ornement 19, qui paraît avoir été une sorte de cour contenant l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur.

A la suite de cette cour existe ici, comme nous l'avons vu dans plusieurs habitations, un second *atrium j k l m* moins riche, avec toutes ses dépendances, et ayant dû servir à l'habitation des esclaves. A gauche est le corridor ou *fauces* 20, et au milieu le *tablinum* 21, tous deux ouvrant sur l'*atrium*. Celui-ci, large de 5m,45 sur 6,14 et pavé en *opus signinum*, avait au centre un petit *compluvium*, et à gauche deux espèces de niches carrées 22 et 23, profondes de 0m,90 et larges, l'une de 1m,90, l'autre de 2m,20. Il serait assez difficile d'en préciser la destination. Sur le mur qui leur fait face était une grande peinture dont il ne reste que la partie inférieure.

Le *prothyrum* 24 ouvrait sur la ruelle aboutissant à la rue de

l'Odéon; il est flanqué de deux chambres 25 et 26 qui ne conservent plus rien de leur décoration, non plus qu'une troisième chambre 27 voisine du *tablinum*.

Revenant au péristyle, nous trouvons au fond de celui-ci une pièce 28, profonde de 3^{m},60 et large de 6 mètres. Deux peintures, représentant *Narcisse* et *Apollon et Daphné*, ont été enlevées, et on n'y voit plus que trois têtes de *Bacchantes* fort endommagées. Le pavé est, comme celui du péristyle, en *opus signinum* semé de petits morceaux de marbre blanc. La position de cette salle semblerait indiquer un *œcus;* mais, outre que par son peu d'étendue elle n'eût guère été en rapport avec la grandeur de l'habitation, nous trouvons près de là une salle plus vaste que nous croyons avoir été le véritable *œcus;* la pièce 28 dut être, selon nous, une bibliothèque et un cabinet de repos et d'étude.

Sur les piliers du portique qui font face à cette salle étaient deux peintures qui ont été enlevées; au pied de l'un d'eux est l'ouverture d'une citerne fermée par une dalle ronde de marbre blanc.



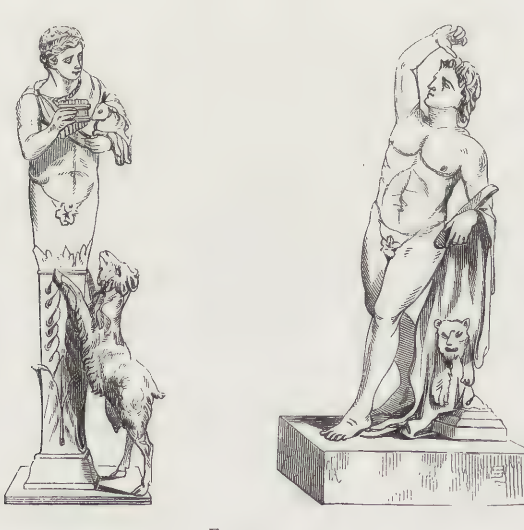
Fontaine.

La chambre voisine 29 a un pavé en *opus signinum* orné de plaques de marbre; ce dut être un *cubiculum*, et le cabinet sans ornements 30 fut une garde-robe, au fond de laquelle étaient des latrines.

Dans l'angle *g* du portique sont l'entrée d'un escalier 31 descendant à la cave qui n'est point déblayée, et à côté celle d'une grande

pièce 32 pavée en mosaïque. C'est dans celle-ci que M. Falkener croit reconnaître le *triclinium;* mais pour les raisons que nous avons exposées plus haut, nous pensons qu'elle fut plutôt l'*œcus* ou *exèdre*. Cette salle était ornée de *Génies* et de *Bacchantes*.

Enfin, au centre du péristyle est le xyste en terrasse dont j'ai déjà parlé ; au fond est une jolie fontaine 33 , composée d'une niche en mosaïque et en coquillages, dans le bas de laquelle sont peints des roseaux et deux dauphins et où se trouve une charmante statuette de Silène en marbre blanc, presque semblable à celle de la villa Albani. Ses cheveux, sa barbe, la peau qui le couvre, portent des traces de peinture rouge ; l'outre sur laquelle il s'appuie est colorée en noir et jetait de l'eau formant cascade sur cinq degrés de marbre blanc, et se rendant ensuite par un canal de même matière dans un bassin circulaire de 2 mètres de diamètre, profond de 0^{m},70. Au centre de celui-ci est une colonne portant une petite vasque de jaune antique d'où s'élançait un jet d'eau. Par suite de l'irrégularité qui règne dans tout le plan



Faunes.

de l'habitation, la fontaine, le petit canal, le bassin, ne sont point dans l'axe de l'*atrium* et n'ont pas même un axe commun. La niche de la fontaine est accompagnée de deux cippes de marbre blanc surmontés d'*hermès* à deux faces ; le premier 34 offre les têtes de *Bacchus et d'Ariane;* le second 35 celle d'un *Faune* et d'une *Bacchante*. Sur les

bords du bassin sont disposées une foule de petites sculptures qui ont été laissées en place ; elles sont sans rapport de proportion entre elles et d'un mérite très-inégal ; ce sont un canard 36, un charmant Faune 37 portant la main à sa tête, deux ibis 38 et 43, un autre Faune 39, non moins précieux que le premier, terminé en gaîne, tenant de la main droite la syrinx et de la gauche une petite corbeille contenant un chevreau, et contre lequel se dresse une chèvre qui semble réclamer son petit; deux lapins 40 et 41, une petite vache 43, et un cheval couché encore plus petit 44. Sur le devant, près du *tablinum*, sont deux cippes 45 et 46 semblables aux premiers, avec des *hermès* doubles de *Bacchus indien* et de *Bacchantes*. En avant de chacun d'eux sont autant de petits groupes 47 et 48 représentant des Amours montés sur des dauphins que saisissent des poulpes gigantesques. Au centre est un groupe médiocre 49 et de petite proportion, trouvé le 24 avril 1847, représentant un jeune Faune tirant une épine du pied de Pan; enfin, devant celui-ci était un troisième lapin 50 mangeant une grappe de raisin[1].

Les deux côtés du xyste adossés au portique du péristyle sont garnis d'une espèce de banquette creuse en ciment, sur laquelle on posait sans doute des vases à fleurs, et où se trouve la continuation du tuyau de plomb que nous avons vu sur l'escalier du corridor 14. Ce tuyau se divise en deux branches garnies chacune d'un robinet de bronze, et qui conduisaient l'eau à la fontaine et au jet du bassin.

Voici, outre ceux que nous avons déjà indiqués, quels sont les principaux objets trouvés dans cette maison : dans le *prothyrum*, trois petits vases de terre cuite, une anse de vase en bronze, une moitié de gond, un verrou et une coupe de verre ; dans la chambre 7, plusieurs vases de verre, une lanterne fermée par des lames de tôle, dix têtes de clou ayant servi d'ornement à une porte, et une romaine ou statère ayant pour poids une tête de Mercure; dans la chambre 4, une bague d'or avec une pierre bleue, un flacon, plusieurs gonds de bronze, une petite romaine avec son poids et son plateau, plusieurs sceaux, cinq bagues, une tirelire carrée, plusieurs tasses de terre rouge dont une contenait de l'orge calcinée, un manche de couteau en os, deux haches

1. Cette petite sculpture a maintenant disparu, volée sans doute par quelque voyageur peu scrupuleux. Ces vols seront toujours le plus grand obstacle à l'accomplissement du désir si souvent exprimé de voir laisser les objets trouvés au lieu même de leur découverte.

et deux couteaux de fer, plusieurs vases de verre et plusieurs morceaux de couleur bleue ; dans la chambre 5, un candélabre, haut de plus d'un mètre, terminé par un chapiteau ionique que surmonte un plateau en forme de patère destiné à recevoir la lampe; dans l'*ala* 9, trois pentures de bronze et une patère de même métal avec une tête de Méduse dans le centre, entourée d'un cercle d'argent; enfin, dans l'*œcus* 32, trois petites amphores. On lisait sur la première cette inscription, peinte en lettres noires :

LIQVAMEN
OPTIMVM.

Sur la seconde :

TYSCOLA.
ON
OFFICINA SCAV.

Sur la troisième enfin étaient quelques lettres grecques inintelligibles.

Mentionnons encore quelques objets découverts le 22 mai 1847, dans des fouilles faites devant la reine d'Espagne Christine : un petit Terme de bronze provenant de quelque meuble, un petit *Amour* de marbre *à cheval sur un dauphin* semblable à un autre groupe trouvé quelques jours auparavant, une statuette de Pallas et un petit autel en terre cuite, enfin quantité d'olives carbonisées dans un plat et dans une sorte d'écuelle[1].

Presque en face de la maison de Lucretius, s'ouvre le *Vicolo del Panatico ;* en y entrant on trouve à gauche des murs percés de portes donnant accès à des boutiques et arrière-boutiques (Pl. 122) fouillées de 1866 à 1868.

La première porte à droite de la rue est celle d'une

*Buanderie (Pl. 123). Cet établissement, moins important que plusieurs autres que nous aurons occasion de décrire, n'est composé que d'un petit nombre de pièces, mais communique par un corridor avec une maison fouillée en 1867. Dans celle-ci les bords du *compluvium* n'existent plus; mais, tout ruiné qu'est le fond de ce bassin, on voit encore qu'il était composé de morceaux de marbre réguliers et de différentes formes et encadré de mosaïque. Cette habitation modeste et de peu d'étendue n'offre rien autre de remarquable.

1. Pomp. Ant. Hist., V, 465.

Presque en face, de l'autre côté de la *Via del Panatico* est la Maison de Marcus Gavius Rufus (Pl. 124). Cette habitation a été découverte en 1867 et 1868 [1]; les noms de son propriétaire ont été connus par deux des inscriptions à la pointe, des *sgraffiti* qui sont tracés sur fond rouge aux côtés de sa porte [2]; à gauche on lit :

M. GAVI. DOMVS.

Maison de Marcus Gavius.

et à droite :

RVFII [3] VA (*le*)

Adieu, Rufus.

Les noms qui figurent dans ces inscriptions ont pu être réunis à l'aide de deux autres qui avaient déjà été trouvées, la première le 3 avril 1756 et que le journal des fouilles nous a conservée [4] :

GAVIVM RVFVM ET TRIBIVM AED.
AII M. AED. SITTI.

La seconde le 9 juin 1855 sur un mur de la rue des Holconius ; celle-ci commence par ces mots :

M. GAVIVM RVFVM II. VIR OVF.

Nous trouverons sur une maison de la *via della Casina dell' Aquila* une troisième inscription en l'honneur du même personnage.

Le *prothyrum* n'a aucun ornement; à sa gauche est une porte conduisant dans deux pièces dont le sol n'est pas pavé et dont les murailles brutes et non recrépies présentent les trous de pièces de bois qui purent porter des mangeoires; il nous semble hors de doute qu'elles durent servir d'écurie [5]. Les deux pièces sont séparées par un mur sous lequel est un puits; une arcade semi-circulaire permettait d'y puiser du rez-

1. L'un des élèves de l'école d'archéologie, M. Salvatore Dino a donné une description fort complète de cette habitation dans la seconde livraison de la nouvelle série du journal des fouilles, 1868.

2. Plusieurs inscriptions obscènes sont tracées également à la pointe sur les murs extérieurs de l'habitation. V. *Giornale degli scavi,* nuova serie, 1868. I, p. 40.

3. Dans les inscriptions pompéiennes E est souvent remplacé par II ; il faut donc lire ici RVFE.

4. Pomp. Ant. Hist., I, 40.

5. Nous verrons dans la maison de Popidius Priscus une pièce semblable où furent trouvés les squelettes de deux chevaux, ce qui ne laisse aucune incertitude sur sa destination.

de-chaussée et on pouvait aussi tirer l'eau du premier étage par un conduit surmontant l'arcade et ménagé, comme une cheminée, dans l'épaisseur de la muraille.

L'*atrium* toscan a un pavé composé de morceaux de pierre et de marbre noyés dans le ciment et encadré d'une bordure de mosaïque noire. Dans la partie découverte est un beau *compluvium* de marbre blanc qui se présente en largeur et qui, sans aucun motif apparent, n'est pas placé dans l'axe du *prothyrum;* au milieu est un trou garni de bronze par lequel jaillissait un jet d'eau. L'écoulement se faisait par une petite ouverture semi-circulaire percée dans une des bordures de marbre et l'eau arrivait ainsi dans une citerne dont l'embouchure est très-étroite.

En tête du *compluvium* est un piédestal en briques qui portait le joli groupe de marbre que nous avons vu dans le temple de Mercure, le *Faune à demi agenouillé accompagné de son chien.* Un tuyau qui sort par le haut du piédestal traversait le corps du chien dont la gueule lançait l'eau dans une petite vasque d'où elle tombait dans le bassin.

Les murs de l'*atrium* sont simplement recrépis et n'avaient point encore leur décoration ; au pied de celui de gauche est visible le tuyau de plomb qui amenait l'eau aux fontaines de l'*atrium* et du péristyle. L'*atrium* n'a point de chambres et ses murs présentent seulement au fond une porte de chaque côté. Celle de droite donne accès à une grande pièce qui ouvre sur le péristyle et qui par sa forme et les guirlandes de pampres qui la décorent semble avoir été un *triclinium.* La porte de gauche appartient à une pièce presque aussi vaste qui dut tenir lieu du *tablinum* qui n'existe pas à sa place ordinaire. Sa riche ornementation n'avait jamais été terminée, et en outre elle est aujourd'hui dans un triste état. Les murailles présentent des panneaux jaunes et rouges partagés par des architectures fantastiques surmontées d'hippocampes couleur de bronze. Des trois sujets qui devaient décorer les milieux de ces murailles, deux n'ont jamais été exécutés et l'enduit est resté vierge; le troisième nous offre un motif bien connu, la fable de *Danaé*, mais sa composition toute nouvelle a prêté à plus d'une conjecture. On y voit Danaé se dévoilant et tendant son vêtement comme pour réunir près d'elle une pluie d'or que lui verse un Amour qui, comme bien souvent, a échangé son carquois contre une corne d'abondance; elle est debout devant un

personnage assis, tenant un sceptre, et qu'au premier abord on prendrait pour Jupiter; c'est aussi la pensée qui vint à l'esprit de Heydemann[1]; mais le roi des dieux serait donc au même instant lui-même et la pluie d'or en laquelle il se métamorphosa; ce n'est guère supposable; d'un autre côté, sa pose grave, ses longs vêtements, son sceptre et surtout son air sévère ne conviendraient guère à la circonstance; aussi croyons-nous que c'est avec raison que M. Ed. Brizio a vu dans cette scène l'accomplissement en présence même d'Acrisius du destin de sa fille auquel il avait en vain tenté de s'opposer[2].

Dans cette salle furent trouvés le 12 mars 1868, en présence de l'amiral américain Ferragut, sept squelettes dont six ensevelis dans le *lapillo* n'y avaient laissé aucune empreinte; il n'en est pas de même du dernier qui avait été saisi par la cendre et que le commandeur Fiorelli a pu faire mouler à l'exception de la jambe gauche. C'est ce moulage que nous avons vu dans une des salles de l'école d'archéologie et dont nous avons donné le dessin[3].

De l'*atrium* on passe directement dans un péristyle carré entouré de douze colonnes polygonales blanches où l'on reconnaît la trace des anneaux des rideaux, et au pied desquelles règne un canal où l'eau descendait des toits par des tuyaux de terre cuite incorporés dans deux d'entre elles; on y trouve plusieurs embouchures de citerne et au fond un bassin de marbre et une fontaine.

La muraille de droite du péristyle n'a pas de porte; elle offre seulement, au commencement, un renfoncement de $1^{m},05$ sur $4^{m},20$ de largeur, dans lequel est une sorte de grande auge de maçonnerie divisée en deux compartiments. Est-ce une caisse à fleurs, un vivier pour des poissons, une double baignoire? C'est ce que nous n'oserions décider.

A la suite est un autre renfoncement carré, un peu moins profond et assez bien orné à l'intérieur, quoiqu'il paraisse n'avoir été qu'une sorte d'armoire où l'on trouva beaucoup d'élégants meubles de bronze et des statuettes de même métal, un dieu *Lare*, une *Pallas*, un *Apollon*, une *Fortune*, etc.

A droite, devant l'armoire, gisait sur le sol du péristyle un très-

1. *Bull. Inst.*, 1868, p. 47.
2. *Giornale degli scavi*, nuova serie, 1868, I, p. 6.
3. V. page 272.

riche tabouret oblong de bronze, un *Suppedaneum* ou *Scamnum* orné sur un de ses grands côtés d'Hermès itiphalliques et qui probablement devait être appliqué de l'autre contre un lit [1].

La muraille de gauche est percée de nombreuses portes. La première ouvre sur un cabinet où furent trouvés de nombreux instruments de chirurgie, la seconde sur une petite chambre sans ornements, la troisième sur un cabinet profond et étroit servant de *procœton* à une chambre qui a également pour entrée la quatrième porte. Des peintures qui décoraient cette chambre, il ne reste qu'une composition médiocre représentant *Narcisse se mirant dans la fontaine;* sur la muraille du fond, M. S. Dino croit reconnaître à quelques légers vestiges *Vulcain présentant à Thétis les armes d'Achille.*



Péristyle.

Dans la cinquième pièce on voit au milieu de panneaux noirs des peintures fort endommagées, deux figures de femme isolées et deux sujets. L'un de ceux-ci nous offre une femme éplorée tombant en fuyant devant un jeune homme vêtu, ce qui ne permet pas de le prendre pour Apollon, et dont la tête et les bras sont effacés ; deux petits Amours soulèvent le vêtement de la fugitive et derrière celui qui la poursuit, on

1. *Nec dubita tereti scamnum producere lecto.*

Ovide, *Ars Am.*, L. II, v, 11.

« Hâtez-vous d'avancer un marchepied près du lit arrondi *qui va la recevoir.* »

aperçoit dans le lointain, sur un rocher, un hermès de Priape, divinité des chemins. M. E. Brizio[1] reconnaît dans cette composition la fable rapportée par Callimaque de la nymphe de Diane Britomarte, fille de Jupiter et de Carmè, qui, poursuivie par Minos, roi de Crète, finit par se précipiter dans la mer d'où elle fut retirée vivante dans les filets d'un pêcheur. Dans l'autre tableau, on voit une *femme agenouillée implorant deux personnages assis*, un homme et une femme ; nous sommes forcés d'avouer que nous ignorons la scène que l'artiste a voulu représenter.

La sixième pièce est une sorte d'*ala* dont les murailles inachevées étaient encore brutes et sans peintures ; le pavé est en mosaïque blanche. Des peintures de la septième pièce, il ne reste qu'un masque tragique ; enfin la huitième porte conduit à une chambre d'esclave et à la cuisine, près de laquelle est une grande salle éclairée sur le *viridarium* et contenant des latrines.

L'*œcus* situé au fond du péristyle n'est pas très-grand, mais il était richement décoré. Sa corniche est ornée de petits Amours en bas-reliefs ; le pavé est en mosaïque blanche semée de petits cubes noirs. Sur les murailles étaient trois peintures qui ont été portées au musée : à droite, les *Centaures baisant la main de Pirithoüs*[2], au fond *Thésée vainqueur du Minotaure*, et à gauche *Bacchus dans l'assemblée des dieux*. On y voit encore des architectures avec figures, deux paysages dont un bien conservé rappelant les compositions fantastiques des Chinois, quelques *masques*, des *sacrifices*, une *Bacchante*, des *Amours chassant un sanglier*, enfin, au fond, deux groupes de vases accompagnés l'un d'une oie vivante, l'autre d'une tête de bœuf et d'une hache.

Aux côtés de l'*œcus* sont plusieurs pièces sans ornements, évidemment inachevées, bien que toutes aient déjà leur pavé plus ou moins élégant. Dans un *viridarium* situé à gauche et dont les murailles peintes en bleu étaient ornées de festons blancs, on trouva un grand nombre d'amphores portant des inscriptions.

Après cette habitation se présente, du même côté de la rue, la

MAISON DE CAIUS VIBIUS (PL. 125) qui doit son nom à un cachet de bronze trouvé dans le *tablinum* et portant ces mots C. VIBI. C. et à une

1. *Giornale degli scavi*, nuova serie, I, p. 4.

2. V. au sujet de cette peinture la savante dissertation de M. Ed. Brizio, *Giorn. degli scavi*, 1868, p. 64.

inscription en grandes lettres rouges qui se lit sur la muraille de son péristyle :

C. VIVI[1]
ITALI
ERVNIS
CARVS S. ATI
ATVA.

Cette habitation, découverte en 1867 et 1868[2] et bâtie en grande partie en briques, était évidemment en reconstruction au moment de la catastrophe et la plupart de ses murailles attendaient encore leur revêtement.

L'*atrium* toscan pavé de mosaïque blanche et noire n'a qu'un *compluvium* de maçonnerie grossière et sans moulures; il devait recevoir une bordure de marbre et avoir en tête une belle table dont les pieds, formés de griffons adossés ayant sous leurs ailes, entre autres ornements, une chouette perchée sur une branche d'olivier, sont appuyés contre la muraille gauche du portique. Une circonstance nous confirme dans la pensée que, bien qu'un laps de temps de seize années se fût écoulé entre les deux événements, la maison avait été ruinée par le tremblement de terre de l'an 63 et que telle était la cause de sa restauration; c'est que l'un de ces pieds de table était fendu et avait été raccommodé au moyen d'une attache de plomb encore visible.

Les pièces à droite de l'*atrium* sont restées nues et sans ornements. La première, attenante au *prothyrum* et qui dut être la loge du portier, était éclairée par une petite fenêtre ouverte sur la rue en haut de la muraille et en face de l'entrée. Une porte basse au fond de la pièce donne accès à un réduit, une sorte de bûcher ménagé sous le rampant d'un escalier extérieur qui, servait aux locataires, aux *inquilini* du premier étage.

Dans la seconde pièce, où l'on trouva un grand *dolium* de terre cuite, est l'entrée d'un escalier qui suivant toute la muraille de la troisième chambre, venait déboucher au-dessus de l'*ala;* un coffre-fort fut trouvé dans cette dernière chambre[3].

1. On sait que dans les inscriptions le V remplace souvent le B, et *vice versâ;* on doit donc lire ici, comme sur le cachet, VIBI.

2. Une description aussi complète que savante de cette maison a été donnée par M. E. Brizio, dans la première livraison du *Giornale degli scavi,* nuova serie, 1868.

3. *Bull. dell' Inst.,* 1868, p. 46.

La première pièce à gauche du *prothyrum* a ses murailles sans ornements, mais bien conservées, et on y distingue les trous des poutres qui portaient le plancher du premier étage. Dans la seconde chambre qui a reçu sa décoration, on reconnaît seulement parmi les arabesques un petit cartel où l'on voit *un griffon blanc se jetant sur une biche.* « Dans le pavé, dit M. E. Brizio, existent encore les traces oxydées d'un lit bas sur lequel dormait peut-être la jeune Tertulla, dont le nom gravé à la pointe sur divers endroits de la façade est une fois accompagné d'un vœu pour son repos : *Tertulla, quiesce.* » Dans la troisième chambre sont, au milieu de panneaux jaunes, deux paysages d'une exécution médiocre. Dans celui de droite on voit un hermès de Priape, une mince colonne à laquelle est suspendu un bouclier de bronze, et près de là un troupeau de chèvres paissant; le principal motif de la seconde composition est un *sacrifice.* Au-dessous de la corniche de stuc sont peintes sur fond blanc des architectures fantastiques, des arabesques avec figures, des vases, des hippogriffes, des guirlandes, etc.

Les murailles des *alæ,* grossièrement recrépies, n'avaient pas encore reçu leur revêtement de stuc.



Lit de table

Le *tablinum,* pavé en mosaïque blanche encadrée d'une grecque noire, ouvre de toute sa largeur sur le péristyle; sa paroi de gauche complétement disparue dut être une simple cloison de bois le séparant du corridor ou *fauces* dont l'existence est constatée par la différence de son pavé. Il est situé entre deux pièces également sans ornements. Celle de gauche avait sa principale entrée sur le péristyle et sa destination ne nous paraît pas bien déterminée; quant à celle de droite plus vaste, et dans laquelle on entrait du *tablinum* par une porte et du péristyle par une

large baie qui paraît n'avoir jamais été fermée autrement que par des rideaux, elle servait évidemment de *triclinium* et elle méritait bien ce nom. On y trouva en effet, le 11 janvier 1868, trois grands et magnifiques lits de table, *lecti tricliniares*, et on voit encore dans le sol l'indication de la place où posaient leurs pieds. Élevés de 0^m,44, longs de 2^m,30 et larges de 1^m,20, ils étaient en bois de noyer et bronze, avec ornements incrustés d'argent et de cuivre. Aux dossiers sont deux Amours tenant des grappes de raisin qu'ils offrent à des lapins. Les bois étaient consumés en grande partie, mais on a pu les restituer d'après l'empreinte qu'ils avaient laissée sur la cendre, et l'un de ces lits est maintenant au nombre des plus grandes curiosités exposées au musée de Naples. Auprès des lits étaient des morceaux de pain, deux grands candélabres, une lampe, un seau, une belle lanterne surmontée d'une figurine de Pan, deux strigiles, des vases et des coupes de bronze, enfin un bracelet de bronze en forme de serpent ayant de petites émeraudes dans les yeux; en un mot il semblait que les habitants ne fissent que de quitter la table pour fuir la mort qui les menaçait.

Le portique du péristyle est soutenu par quatre piliers avec demi-colonnes adossées et douze colonnes de briques non encore couvertes de stuc. Deux des piliers formaient un entre-colonnement plus large devant le *tablinum* et les deux autres devant l'exèdre.

Au pied du premier pilier à gauche est une embouchure de citerne dont le couvercle de lave conserve son anneau de fer très-oxydé; une seconde ouverture du même genre placée dans l'*area* est en pierre et fermée par un disque de marbre blanc; celle-ci appartient, non à une citerne, mais à un puits où l'eau se trouve encore à la profondeur de 25^m, répondant justement à la hauteur de Pompéi au-dessus du niveau de la mer. Au fond de cette *area* est une grande piscine oblongue présentant son grand côté élargi au milieu par une saillie semi-circulaire. Auprès de ce bassin sont déposées plusieurs jarres de terre.

Une troisième embouchure de citerne se trouve entre les colonnes à droite de la piscine.

Du même côté est dans la muraille une niche surmontée d'un fronton, un laraire, dans lequel on distingue un reste de peinture jaune. Auprès existent une espèce de resserre qui servit probablement de *sacrarium* et l'entrée d'un corridor conduisant à la cuisine qu'accompa-

gnent les inévitables latrines. La cuisine avait un grand fourneau et une large baie d'où un escalier de bois descendait à une boutique située en contre-bas et ouvrant sur la rue des Augustals. De cette circonstance, M. E. Brizio nous paraît conclure avec vraisemblance que C. Vibius était un négociant qui faisait vendre par un esclave ses marchandises dans cette boutique.

Dans le même angle S.-O. du péristyle d'où part le corridor de la cuisine, on a rétabli une partie du toit en appentis qui couvrait le portique.

Au fond du péristyle est une vaste salle de forme légèrement trapézoïdale sans aucune décoration ; ce devait être l'*œcus* ou exèdre. A sa gauche, sous le portique, est une resserre où l'on voit encore les traces des tablettes dont elle était garnie, et une des crapaudines de bronze de la porte à deux battants qui la fermait.

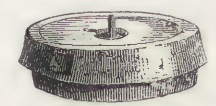
Le côté gauche du péristyle présente quatre petites pièces de profondeur inégale afin de corriger l'irrégularité du terrain et de conserver aux portiques le plan rectangulaire. La première pièce est un cabinet à deux portes large et très-peu profond, et la seconde un cabinet un peu plus profond qui fut garni de tablettes. C'est sur le trumeau qui sépare sa porte de la suivante qu'est peinte l'inscription de C. Vibius. Après le cabinet auquel cette porte donne accès, on trouve enfin la quatrième pièce, la plus profonde de toutes, conservant également l'indication des tasseaux qui portaient ses tablettes.

Revenant au *Vicolo del Panatico*, nous trouvons presque en face la

Maison de M. Spurius Messor (Pl. 126), que quelques boutiques séparent de la petite buanderie que nous avons décrite et de l'habitation dont elle dépendait. Cette maison a été fouillée en 1867. Son *atrium* fort simple présente à droite une *ala* où sont trois médaillons contenant, les deux premiers chacun une tête de *Bacchant* et une de *Bacchante*, et le troisième *Bacchus lui-même avec un de ses suivants et Silène*.

Par exception, le péristyle ou plutôt le xyste, car il n'y avait que d'un seul côté un portique soutenu par une colonne unique, est situé à droite du *tablinum*, et on y entrait soit par un corridor qui précédait le *tablinum*, soit par une pièce tout ouverte attenante à celui-ci. Dans cette pièce est déposé à terre un petit moulin à main en marbre, haut de 0^{m},18 sur 0^{m},30 de diamètre; il est garni de son armature en fer à

laquelle il ne manque que la manivelle et tourne encore facilement sur son pivot. Dans sa partie supérieure est, sur la tranche, une ouverture garnie de plomb pour l'écoulement du liquide ou de la poudre produits par la matière broyée.



Moulin à main.

Le *triclinium* ouvrait sur le xyste; c'est sur son seuil qu'on a lu en grandes lettres formées de petits cubes de mosaïque blanche sur fond d'*opus signinum* le nom du propriétaire de la maison, M. SPVRIVS MESSOR; le dernier mot subsiste seul aujourd'hui. Cette salle présente deux grandes peintures assez médiocres; à droite, nous croyons reconnaître *Thésée, vainqueur du Minotaure*, auquel une jeune fille apporte à boire; peut-être l'artiste a-t-il simplement représenté *Thésée venant d'offrir un sacrifice*, car l'animal, à peine visible couché à terre et les jambes en l'air, ressemble plutôt à un taureau qu'au Minotaure qui, à l'exception de la tête, avait la forme humaine [1]. La composition de gauche est d'une explication plus facile; on y voit sans aucun doute *Thésée saisissant de la main gauche par les cheveux Hippolyte, reine des Amazones, pour la renverser de son cheval, et de la main droite tirant son épée pour lui trancher la tête* [2]. Dans les autres panneaux du triclinium sont de petits *génies* sur fond rouge et une *femme debout tenant une corbeille*. Sous l'unique portique du xyste est un petit laraire avec la peinture du serpent et de l'autel. En contre-bas de ce petit jardin est une sorte d'exèdre où l'on descendait par quelques degrés et qui présente au milieu de son pavé un joli carré de marqueterie composé de losanges verts et blancs.

Du même côté de la *Via del Panatico* est une maison fouillée

1. Plusieurs autres explications de cette peinture ont été proposées. Helbig y voit *Achille près de l'autel de Diane au moment où vient d'être sacrifiée la biche substituée à Iphigénie;* Heydemann, *Hercule purifié par une prêtresse après avoir immolé une biche;* enfin Ed. Brizio (*Giornale degli scavi*, nuova serie, 1869, p. 141) y reconnaît l'*Expiation d'Oreste après le meurtre de Clytemnestre.* Nous n'oserions nous prononcer entre ces diverses hypothèses; si nous avons préféré celle que nous avons émise, c'est surtout parce que nous avons pensé que cette peinture pouvait faire pendant à celle qui lui fait face et se rapporter au même héros.

2. Ed. Brizio, *Giornale degli scavi*, nuova serie, 1869, p. 124.

comme la précédente en 1867 (Pl. 128); elle est fort simple; on y remarque pourtant en tête de l'*atrium* un beau pied de table haut d'environ 1 mètre formé d'une tête de panthère posée sur des achantes d'où sort par le bas une énorme griffe posée elle-même sur un socle de marbre gris; à droite est un joli tabouret et à gauche un petit piédestal, tous deux de marbre blanc. Au *tablinum* on voit quelques petits *génies* peints sur des panneaux jaunes; dans la pièce à droite de celui-ci sont deux *danseuses* et plusieurs paysages et groupes de vases sur fond rouge; enfin derrière le *tablinum* est un tout petit xyste accompagné d'un *puteal* de terre cuite et entouré de trois côtés d'une caisse à fleurs en maçonnerie.

A peu près vis-à-vis cette habitation est la

Maison de Popidius Priscus[1] ou des Marbres (Pl. 127), découverte en 1863 et 1864. Son *prothyrum* n'est pas accompagné de boutiques; sur ses panneaux rouges étaient peints deux *griffons* et deux *masques*, en assez mauvais état. A sa gauche, mais ayant son entrée sur l'*atrium*, est une écurie analogue à celle que nous avons vue dans la maison de Gavius Rufus. Le trottoir de la rue devant le *prothyrum* étant excessivement élevé, on se demande comment arrivaient à cette écurie les deux chevaux dont les squelettes y furent trouvés auprès des débris d'un char, à moins qu'ils ne soient entrés par la seconde chambre à droite de l'*atrium* communiquant par le fond avec la boulangerie voisine, ce qui n'est guère plus admissible.

L'*atrium* toscan est très-grand et les murs qui l'entourent sont d'une élévation rare à Pompéi; des médaillons assez grands qui ornaient ses panneaux jaunes, il ne reste que deux passablement conservés, une tête de jeune fille avec celle d'une esclave noire, et un autre buste de femme tenant des tablettes et ayant derrière elle une jeune esclave blanche; toutes quatre portent des boucles d'oreilles.

Les *alæ* étaient fermées et n'avaient qu'une porte de côté, et chacune d'elles communiquait avec la pièce qui la précédait. De cette disposition tout exceptionnelle, nous serions portés à conclure que, bien que

1. On a connu ce nom par un cachet trouvé dans la maison, portant ces mots

N. POPIDI
PRISCI

placées au lieu où se trouvent ordinairement les *alæ*, ces pièces pourraient bien n'avoir été autre chose que des chambres à coucher précédées de leur *procœton*.

Le corridor ou *fauces* à droite du *tablinum* a conservé une partie de ses panneaux rouges; il se fermait par une porte dont l'indication est visible sur le seuil. Dans le *tablinum* pavé en mosaïque sont déposées contre la muraille deux grandes tablettes de marbre *cipollino* et deux petites colonnes de marbre gris seulement dégrossies. Par une exception peu commune le *tablinum* ouvrait directement par une large baie sur une salle qui semble avoir servi d'exèdre. Des peintures de ces deux pièces principales, il ne reste qu'un fragment dans l'angle à droite de la seconde, représentant une *femme terminée en gaîne tenant un plateau de fruits* et *une fontaine de marbre où vient boire une colombe*. Le vaste péristyle est plus large que profond; son portique était soutenu par vingt-quatre colonnes de briques dont six seulement ont conservé leur revêtement cannelé; ces colonnes sont au nombre de huit à chaque grand côté et de quatre seulement aux deux autres. Contre la muraille de droite est appuyée une belle tablette de marbre blanc et violet, de *pavonazetto;* à gauche, dans l'*area*, sont déposés de grands morceaux de diverses formes de gris antique et de *cipollino*, et dans l'angle du même côté de gros blocs irréguliers de serpentin vert polis d'un seul côté; dans l'angle au fond, également à gauche, sont deux tablettes de *cipollino;* enfin dans l'*œcus*, qui occupe sa place ordinaire, sont deux petites plinthes de marbre blanc qui paraissent avoir servi de bases à des pieds de table. C'est à la réunion de ces divers marbres et de plusieurs autres blocs qui ont été emportés que la maison a dû sa seconde dénomination de *Casa dei marmi*, sous laquelle elle est surtout connue; il y a d'ailleurs toute apparence qu'elle fut la demeure d'un marbrier.

Au côté gauche du péristyle est la porte d'un escalier conduisant à la cave. Lorsqu'on descend, on trouve en face une sorte de *sacellum* assez élégamment décoré; sa paroi de gauche présente la peinture ordinaire des serpents; au fond sont deux niches dont les peintures représentent des sacrifices bachiques. En avant est un petit autel recouvert d'une tuile à rebords; dans la lunette au-dessus des niches est un paon.

A gauche, avant le *sacellum*, est la porte d'une cave où est encore

un puits plein d'eau fraîche, profond de près de 30 mètres. A l'autre extrémité de cette cave qui est éclairée par deux soupiraux ouverts entre les colonnes du péristyle est une grande auge en maçonnerie dont rien n'indique positivement la destination.



Sacellum.

Remontant au péristyle nous trouvons à l'ouest une porte communiquant avec une petite maison qui a son entrée particulière sur la rue des Augustals.

C'est dans la maison des Marbres que fut trouvée, le 21 mai 1864, une charmante statuette de bronze de *Silène ivre* élevant une large couronne qui paraît avoir été le support d'une corbeille de fruits ou de fleurs; mais on y rencontra peu d'autres objets portatifs. Il semble hors de doute que cette habitation avait été fouillée dès l'antiquité, et pour n'y pas revenir, quelqu'un des explorateurs avait tracé à sa porte sur le stuc rouge ces mots ΔΟΥΜΝΟC ΠΕΡΤΟΥ Α, *domus pertusa*, maison percée, fouillée, en caractères grecs appartenant à l'époque des Antonins, c'est-à-dire à une soixantaine d'années après la catastrophe. On a reconnu aussi dans plusieurs murailles quelques trous pratiqués pour poser le pointe des pieds en descendant dans les ruines.

A côté de cette maison et au coin du *Vico storto* est la boulangerie qui a donné à la rue que nous venons de parcourir le nom de *Via del Panatico*. En sortant de cette rue, et avant de visiter la boulangerie, on peut donner un coup d'œil à un petit réduit qui se trouve presque en

face, un peu vers la droite; la peinture qui s'y trouve encore n'en indique que trop clairement la destination.

Le *Vico storto* que l'on commença à fouiller en 1834 est une ruelle étroite et tortueuse où disparaissaient bientôt aux regards les libertins qui s'y aventuraient [1]. La plupart de ces maisons avaient leurs portes indiquées par des lanternes de terre cuite dont quelques-unes de formes bizarres. Les maisons et les boutiques contenaient souvent des objets et des peintures obscènes, ce qui a fait croire que cette rue était habitée par les courtisanes, et probablement par celles du plus bas étage, *scratiæ* [2].

Revenons à l'établissement qui fait le coin de la *Via del Panatico* et dont nous nous sommes éloignés un instant, la

Boulangerie (Pl. 84); on y voit un grand four et quatre moulins sur deux desquels sont ces mots : SEX et SOHAL peints en lettres rouges. Au-dessus du four était une peinture qui a été enlevée, représentant un magistrat distribuant du pain au peuple.

En face de la boulangerie est un petit réduit de forme à peu près rectangulaire où l'on débitait quelque boisson chaude ou quelques comestibles à l'usage de ceux qui fréquentaient le *Vico storto;* on y voit en effet à droite un fourneau et une étagère ponr les ustensiles de cuisine. Sur la muraille voisine on lit en grandes lettres rouges :

E. CAECILIVM

Un mur mitoyen sépare la boulangerie de la

*Maison de l'Amour puni (Pl. 85). Cette maison fouillée en 1844 doit son nom à une belle peinture représentant l'*Amour désarmé et fait prisonnier par deux jeunes filles.* Le fond du *compluvium* est un ciment rouge sur lequel sont tracés de jolis dessins au moyen de petits cubes de marbre blanc. Cette maison devait appartenir à quelque négociant, car un comptoir ajouté après coup par-dessus le pavé de mosaïque existe dans le *tablinum.* Sur ses parois étaient l'*Amour puni* et une

1. Il est à remarquer que la *via del Lupanare,* consacrée aussi en partie à la débauche, est également tortueuse.

2. Varron, *De linguâ latinâ,* L. VII, 65, cite pour exemple de l'emploi de ce mot un vers qu'il dit être tiré de la *Cistellaria* de Plaute, mais qu'on chercherait en vain dans le texte que nous possédons.

scène tragique, peintures qui ont été portées au musée. Derrière le *tablinum* est un petit jardin avec une cave.

L'habitation voisine est, sans que j'aie pu en découvrir la raison, nommée la

*Maison des Quadriges (Pl. 86). Elle a été fouillée en 1844. Le portique de son *atrium* était soutenu par des piliers carrés réunis par des caisses à fleurs au revers desquelles étaient des peintures de la plus révoltante obscénité; on peut donc supposer que cette maison était un lieu de débauche. Dans l'angle de l'*atrium* est un *puteal* carré à l'extérieur; c'est, je crois, le seul de cette forme qui existe à Pompéi. Au fond du petit jardin est un joli laraire en forme de niche peinte en vert et en bleu, surmontée d'une coquille, et où l'on trouva cinq pénates de bronze; sur la muraille à droite est une grande peinture représentant un *lion poursuivant un taureau* et un autre *lion attaquant un sanglier dans son fort;* au second plan sont des *mulets poursuivis par des panthères*. Dans une pièce à gauche étaient deux peintures aujourd'hui au musée : un *Centaure portant une femme sur son dos*, et *Vulcain entouré des Cyclopes*. On y trouva une très-jolie tasse de verre bleu.

*Après plusieurs magasins, on voit à l'angle du *Vico storto* et de la rue des Augustals une boutique qui fut fouillée en 1844 en présence de M. Bayard de la Vingtrie, ingénieur en chef du chemin de fer. Dans cette boutique dont le comptoir revêtu de beaux marbres contient sept jarres de terre cuite, on trouva quelques bijoux et monnaies, et un fragment de vase contenant du vin desséché. Elle fait partie de la

*Maison de Mercure (Pl. 87), découverte en 1845. Celle-ci n'a de remarquable qu'un assez bel *atrium* tétrastyle, qui n'a conservé que les deux colonnes du fond, dans le *tablinum* quelques *oiseaux* et *panthères*, dans une grande pièce à droite, un groupe de deux femmes ailées tenant l'une un bouclier, l'autre un bassin et un préféricule, enfin sur la muraille du xyste une caisse à fleurs entourée de trois côtés de peintures grossières représentant des vases et des feuillages.

Tournant à droite dans la rue des Augustals on y trouve, au coin de la ruelle d'Eumachia et derrière le Panthéon, la

Maison du roi de Prusse (Pl. 91), ainsi nommée parce qu'elle fut fouillée, le 27 novembre 1822, devant Frédéric-Guillaume III et son fils. Elle a sa principale entrée sur la ruelle et ne présente que des boutiques

sur la rue des Augustals. Nous croyons qu'après avoir eu une destination plus relevée elle pouvait bien n'avoir plus été qu'une sorte d'auberge au moment de la destruction de la ville. En effet, une partie du pavé de mosaïque de la salle qui dut être le *tablinum* est couverte par une auge de maçonnerie grossière; sur ce pavé on voit encore des canards, une ancre, un dauphin et un trident. Le mur du fond conserve une peinture représentant *Mars et Vénus debout dans un petit temple derrière leurs autels;* la déesse se regarde dans un miroir qui a la forme d'un tournesol. Cette peinture médiocre paraît aussi avoir été exécutée après coup par-dessus le coin d'un grand paysage où l'on aperçoit au fond la mer et sur le premier plan un tigre poursuivant un cheval. On trouva dans cette maison quelques statuettes, des balances, un assez grand nombre de vases de bronze de diverses formes, des ornements de lit, des strigiles et des écritoires de bronze, une boucle d'oreille, deux bracelets et deux anneaux d'or, des vases de terre cuite, une petite tête de chien en os, enfin un disque de marbre sur lequel sont sculptés d'un côté deux masques et de l'autre un hippogriffe [1]. C'est aussi dans cette maison que fut découverte une des peintures les plus licencieuses du cabinet secret de Naples, celle où se trouve la légende *lente impelle* [2].

*En sortant de la maison du roi de Prusse par la ruelle d'Eumachia, on voit presque en face, un peu à droite, une habitation portant le n° 15 et que l'on croit avoir été un Hospitium (Pl. 129). Son plan et le nombre de ses chambres très-simples et sans ornements, et surtout les inscriptions tracées par les étrangers sur leurs murailles, rendent cette supposition très-vraisemblable.

Revenant à la rue des Augustals on y trouve à droite, au coin de la ruelle, une

*Fabrique de savon (Pl. 90), qui n'offre rien de remarquable qu'un grand four en partie écroulé, ce qui permet d'en examiner la construction. Sa calotte n'était point formée de claveaux, mais de briques avançant l'une sur l'autre en encorbellement, suivant le système employé avant l'invention de la voûte, système que l'on retrouve dans les monuments

1. Pomp. Ant. Hist., T. III, p. 34.
2. C. Famin, Cabinet secret, *pl.* 39, et Herc. et Pomp., VIII, *pl.* 23.

de la plus haute antiquité grecque, tels que la trésorerie d'Atrée, à Mycènes[1].

Reprenant la rue des Augustals, on y trouve à gauche, après la maison de Mercure, la

*Maison des savants, *degli scienziati* (Pl. 88), fouillée en 1845 ainsi que plusieurs boutiques voisines, en présence des membres du septième congrès scientifique italien. On y trouva en dépôt un grand nombre de blocs de marbres précieux placés aujourd'hui dans le temple de Mercure, ainsi qu'une petite statue héroïque découverte dans la même maison. Cette habitation n'offre plus rien d'intéressant; il en est de même de la

*Maison de l'empereur de Russie (Pl. 89), qui fut déblayée le 10 décembre de la même année devant l'empereur Nicolas Ier et le roi de Naples Ferdinand II. Parmi les nombreux objets qu'on y trouva figurent une grande tourtière et plusieurs autres ustensiles de cuisine, une très-belle romaine ayant pour poids un jeune héros, dix-sept monnaies de divers modules, deux clochettes, un miroir conservant des traces d'argent, une statuette d'Hercule, un trépied pour porter des lampes, le tout en bronze; une statuette d'enfant, une petite tête de vieillard et un mortier muni de son pilon, en marbre blanc; un poids de marbre noir; quelques lampes et vases de terre cuite; enfin en verre, une dizaine de lacrymataires et une bouteille à goulot étroit montée en bronze[2].

A la suite est la

Maison de l'Ours ou de la Fontaine de Mosaïque[3] (Pl. 130), découverte en 1865. Elle doit le premier nom sous lequel elle est surtout connue à une belle mosaïque qui se trouve à l'entrée de son *prothyrum* et qui représente un ours s'efforçant d'arracher une épieu qui lui traverse le corps et couvert du sang coulant de sa blessure. Dans l'angle gauche en haut du cadre de cette mosaïque on lit le mot HAVE, *bonjour*[4]. Les murailles du *prothyrum* présentent des panneaux imitant

1. E. Breton, *Athènes*. Quatre jours dans le Péloponèse, p. 352.
2. Pomp. Ant. Hist., V, 448.
3. Dyer décrit cette habitation sous le nom de *Maison de Narcisse*.
4. Dans les inscriptions pompéiennes on trouve assez souvent HAVE pour AVE qui est plus usité.

des rideaux jaunes tendus aux quatre coins sur des fonds rouges ; sur ces panneaux sont peintes cinq figures nues parmi lesquelles en est une coiffée sur l'oreille d'un feutre mou comme ceux que l'on porte aujourd'hui ; une sixième figure n'avait pas encore été exécutée. Un médaillon rond contient les têtes de *Pan couronné de roseaux, et de Syrinx* paraissant effrayée ; le médaillon qui faisait pendant n'existe plus. A droite sur un soubassement rouge est peint un *taureau marin ;* c'est presque tout ce qui reste des nombreuses peintures de ce soubassement encore visibles au moment des fouilles [1].

Les murailles de l'*atrium* étaient noires avec plusieurs figures de *Faunes* et de *Bacchantes* aujourd'hui détruites ; le soubassement n'avait pas même reçu d'enduit, ce qui nous fait penser qu'il était en restauration. Peut-être devait-on le revêtir de tablettes de marbre.

L'*atrium* est entièrement pavé en mosaïque blanche sur laquelle sont décrites en noir plusieurs figures géométriques ; un enroulement encadre le *compluvium*.

La première pièce à droite, entièrement ouverte et n'ayant jamais eu de clôture, semble avoir tenu lieu d'*ala ;* au milieu de son pavé en *opus signinum* est un grand panneau de mosaïque blanche et noire, ayant lui-même au centre un carré formé de triangles de marbres variés. Des trois sujets qui décoraient les parois, celui du fond a disparu et il ne reste sur cette muraille qu'un médaillon avec un lion et un cerf. Sur le mur de droite est une composition toute nouvelle à Pompéi ; on y voit *Danaé* ayant atteint miraculeusement l'île de Séryphe, assise sur un rocher, les cheveux épars, tenant son enfant dans ses bras et contemplant tristement le coffre dans lequel ils avaient été exposés tous deux à la merci des flots. Aux côtés de ce tableau sont deux médaillons, une *chèvre* et un *paysage*. La peinture en face est fort belle et très-bien conservée ; elle reproduit une fois de plus le motif si connu de *Narcisse se mirant dans la fontaine*. Dans les médaillons sont un *paysage* et une *panthère ;* enfin au quatrième côté de la pièce est, près de la porte, un autre paysage.

Une chambre fort simple qui ouvre ensuite sur l'*atrium* par une porte bivalve et une fenêtre, et dont le pavé conserve un assez joli pan-

1. FIORELLI, *Giornale degli scavi*, 1865, p. 3.

neau de marbre, paraît à M. Fiorelli avoir été le magasin des denrées et des comestibles que le propriétaire faisait vendre par son *dispensator*, une *cella penaria*[1].

On trouve dans l'angle la porte d'une pièce qui a perdu tous ses ornements, mais qui a conservé sa voûte; à la naissance de celle-ci était une moulure coloriée en blanc et en bleu dont il ne reste qu'un léger fragment. Sur une muraille sont des vestiges d'architecture peinte sur fond noir; au milieu du pavé était une mosaïque qui a été enlevée; cette pièce avait une large baie ouverte sur le *tablinum*.

Revenons au *prothyrum;* nous voyons à sa gauche une boutique communiquant avec l'*atrium* et ayant été occupée par l'esclave qui était à la fois le *dispensator* et l'*ostiarius*. A gauche de l'*atrium* est une porte conduisant à la cuisine éclairée par deux fenêtres sur la rue; viennent ensuite une petite chambre assez bien décorée où deux trous percés dans la muraille ont fait reconnaître que des fouilles avaient été tentées, et un cabinet renfermant un escalier en partie de bois aujourd'hui détruit. Ce cabinet avait, ainsi que l'escalier et son palier supérieur, des panneaux noirs avec quelques peintures parmi lesquelles on remarque un *coq devant un plat* et un *écureuil rongeant un fruit*.

A gauche du *tablinum* et communiquant avec lui et avec l'*atrium* est un cabinet de forme irrégulière qui pouvait servir aux audiences données par le maître de la maison à ses clients. Le *tablinum*, exhaussé d'un degré de marbre et assez petit, est pavé d'une mosaïque blanche ayant au milieu un panneau formé de six morceaux carrés de jaune antique et encadré d'une bande de marbre gris et d'un enlacement en mosaïque. A la muraille de gauche, près de la porte du cabinet, est peint sur fond jaune un *lion poursuivant une gazelle*. Au-dessus était un autre lion bien dessiné et d'assez grande proportion dont toute la partie antérieure est détruite.

Au-dessous de la large fenêtre de la pièce droite est peint en camaïeu vert un *hippocampe portant un Amour*. Le fond du *tablinum* est entièrement ouvert et indiqué seulement par un degré de marbre que l'on monte pour entrer dans un petit xyste élégamment décoré qui rem-

1. De *Penus*, provisions de bouche. Varro, *De linguâ latinâ*, V. 162. Fiorelli, *Giornale degli scavi*, 1865, p. 10.

place le péristyle. On y voit sur la muraille de droite une femme de grandeur naturelle tenant un bassin rempli d'où jaillit un jet d'eau. Sur ce mur font saillie deux piliers offrant sur fond rouge de grands autels jaunes et au-dessus des femmes nues debout; l'une de celles-ci est assez conservée et bien dessinée.

Le fond du xyste offre un paysage où l'on reconnaît, à droite un loriot et une cigogne, et à gauche un sphinx colorié portant un bassin de marbre sur sa tête. Au centre de cette muraille est une fontaine de



Fontaine de mosaïque.

mosaïque qui peut rivaliser avec celles des deux maisons de la rue de Mercure; par suite de cette absence de symétrie, qui semble en quelque sorte systématique à Pompéi, elle n'est dans l'axe ni de la porte, ni du *compluvium*, ni du *tablinum*. C'est une grande niche d'une entière conservation couverte de mosaïques et de coquillages; le soubassement, qui sur les piédroits est en marbre, est à l'intérieur de la niche formé de petites pierres brutes; il est surmonté d'une embouchure de bronze très-aplatie d'où l'eau tombait dans le bassin semi-circulaire comme la niche, mais avançant un peu devant elle et se terminant carrément. Au-dessus du soubassement est une double ligne composée de coquillages (bucardes et tritonies), puis une large frise de mosaïque où l'on voit *Neptune* debout appuyé sur son trident, au milieu d'oiseaux aquatiques et de poissons d'une grosseur disproportionnée. Une nouvelle rangée des mêmes

coquillages sépare cette frise du cul-de-four où est représentée *Amphitrite* couchée dans une conque. A la façade de la fontaine, au-dessus du soubassement de marbre sont deux masques de mosaïque, et plus haut deux génies tenant, l'un un *aplustre*, pavillon carré qui flottait aux mâts des navires, l'autre une couronne et une palme. Enfin le tout est couronné par un fronton encadré de coquillages et dont le tympan présente un *Triton* le corps terminé par des enroulements très-compliqués.

Immédiatement à côté de la *Casa dell'orso* est la

* MAISON DE CAPRASIUS PRIMUS (PL. 131), découverte en 1868[1]. On a connu le nom de son propriétaire par un sceau qui a été trouvé le 16 mars dans une des chambres de l'*atrium*. Ce sceau rectangulaire long de $0^{m},052$ et large de $0^{m},01$ porte ces lettres D. CAP. PRI. son manche est formé d'un anneau soudé au revers ayant lui-même une sorte de chaton avec ces lettres en creux MPA.

L'entrée de la maison était primitivement accompagnée de deux boutiques occupées par le propriétaire lui-même; mais au moment de la destruction de la ville, il n'y en avait plus qu'une seule, celle de droite qui communiquait avec l'*atrium;* la seconde avait été partagée en deux moitiés, l'une ouvrant snr la rue et convertie en latrines publiques, l'autre ayant son entrée au côté gauche du *prothyrum* et ayant été, soit une cuisine, comme le suppose E. Brizio, soit plutôt, à notre avis, une loge de portier.

Le plan de cette maison, déjà irrégulier, l'a été rendu plus encore par des constructions ajoutées. Après un long *prothyrum* aux murailles peintes en rouge, on se trouve dans l'*atrium* autour duquel règne un soubassement rouge où sont peints des griffons et des paysages. Au milieu du beau *compluvium* de marbre blanc est un piédouche cannelé de jaune antique qui dut porter une table du centre de laquelle sortait un jet d'eau.

Le côté droit de l'*atrium* est formé d'une grande muraille sans aucune ouverture; le côté gauche est envahi par deux grandes chambres bâties après coup, détruisant toute symétrie et séparées par une sorte d'*ala* sur laquelle toutes deux ont leur entrée.

1. V. la description de cette maison par M. E. Brizio, dans le *Giornale degli scavi*, nuova serie, 1868, p. 90.

La première de ces pièces est éclairée par une fenêtre ouverte sur l'*atrium;* ses murailles de stuc blanc sont décorées de candélabres peints en couleur d'or. La seconde chambre a trois portes, l'une sur l'*ala,* l'autre sur l'*atrium* et la troisième sur une grande pièce qui fut un *triclinium* éclairé par une fenêtre sur le xyste. Cette pièce, la mieux conservée de la maison, garde encore un fragment de la corniche coloriée où sa voûte prenait naissance, et sur ses murailles à panneaux jaunes, rouges et blancs des figures de femmes paraissant représenter l'*Été* et l'*Hiver;* les deux autres saisons sont effacées.

Une seconde porte du *triclinium* est ouverte sur les *fauces* qui conduisent au xyste situé à gauche et au fond duquel sont déposés quatre *dolia,* ainsi qu'à plusieurs chambres qui lui font face.

*La maison mitoyenne (Pl. 132) a été également fouillée en 1868; elle n'offre rien de remarquable[1].

Un groupe de deux maisons communiquant entre elles et s'étendant sur la rue de Stabia, depuis la rue des Augustals, presque jusqu'à la *Via del Panatico,* a reçu le nom de

Maison de Paquius Proculus (Pl. 133). Ces habitations ont été fouillées en 1868.

La première maison, située au coin de la rue des Augustals, juste en face des fouilles faites devant Pie IX, porte sur la rue de Stabia le n° 38. Sur le mur de gauche de son *prothyrum* fort large et sans ornements, comme tout le reste de cette habitation, on put lire en lettres rouges cette inscription qui n'existe plus, mais qui fit connaître en partie le nom du propriétaire :

PROCULE FRONTONI
TVO OFFICIVM COMMODA.

« Proculus, rends service à ton ami Fronton[2]. »

Mais deux Proculus figuraient déjà dans les inscriptions pompéiennes, P. Paquius Proculus[3] et A. Postumius Proculus; duquel s'agissait-il ici? c'est ce que décida un mot gravé à la pointe sur une colonne de l'*atrium,* le nom de PAQVIA, fille de Paquius. Il est

1. E. Brizio, *Giornale degli scavi,* nuova serie, 1868, p. 91.
2. Minervini, *Bull. Arch. Nap.,* n., s., t. I, p. 59.
3. V. l'inscription au coin de la rue de la Fontaine-du-Bœuf, au-dessus de la peinture des Serpents.

donc certain que cette habitation appartenait à P. Paquius Proculus, ce même citoyen qui, suivant une autre inscription publiée par Garrucci[1] avait été nommé à l'unanimité duumvir chargé de rendre la justice, *P. Paquium Proculum ii vir. i. d. d. r. p. universi Pompeiani fecerunt.*

« Et qu'était, dit M. G. de Petra[2], ce Proculus que les Pompéiens élevèrent unanimement à la haute dignité de duumvir chargé de rendre la justice? Rien de plus qu'un boulanger. Ce fait nous autorise à conclure qu'à Pompéi les magistratures municipales n'étaient pas le monopole des riches seuls, et que ceux-ci mêmes reconnaissaient de bonne grâce qu'il était convenable d'y faire participer les citoyens les meilleurs et les plus estimés parmi ceux de condition plébéienne. »

Après avoir franchi le *prothyrum*, à gauche duquel sont trois marches de pierre que surmontait un escalier de bois, on se trouve dans un *atrium* dont le portique était soutenu à chaque angle par des piliers en forme d'équerre ayant chacun deux demi-colonnes adossées, et dans chaque face par deux colonnes isolées, le tout réuni par un *pluteus*. Dans l'angle gauche est une grande auge en maçonnerie, d'une hauteur égale à celle du *pluteus*, et où l'eau des toits était amenée par un tuyau de plomb qu'on y voit encore. Les trois entre-colonnements du portique de droite avaient été fermés après coup par un mur percé de deux fenêtres dans sa partie supérieure.

A gauche de l'*atrium* sont cinq portes, toutes, à l'exception de la dernière, munies d'un seuil de marbre. Les pièces auxquelles elles donnent accès sont dénuées de tout ornement. M. G. de Petra croit que la première fut une cuisine, bien que le fourneau n'existe plus, et avec nos idées modernes, le motif sur lequel il se fonde semblerait au moins singulier, si l'on ne connaissait par maint autre exemple la coutume des anciens; ce motif, c'est qu'il y a reconnu l'indication de certain retrait, dont une inscription tracée à la pointe ne permet pas de mettre en doute la destination[3].

1. *Bull. Arch. Nap.*, n. s., t. II, p. 52.

2. Notice sur la maison de Paquius Proculus, *Giorn. degli scavi*, 1868, p. 57.

3. Voici cette inscription qu'on nous permettra de ne pas traduire; si elle n'est guère convenable, au moins n'était-elle pas déplacée :

SECVNDVS
HIC CACAT.

Dans la chambre suivante furent trouvées deux très-curieuses peintures sur verre, de $0^m,15$ sur $0^m,11$, malheureusement en morceaux, représentant des *Amours*, et conservant des traces de dorures. Les trois autres pièces n'ont offert aucune particularité intéressante.

Le côté droit de l'*atrium* présente également plusieurs ouvertures; la première et la troisième sont les portes de deux pièces aux murailles grossières et sans revêtement; un petit mur se trouve au fond de chacune d'elles, et cette disposition nous porte à croire que là étaient les écuries des bêtes de somme employées aux moulins. Entre elles est le corridor, communiquant avec la maison voisine; mais M. G. de Petra a remarqué que telle n'était pas sa destination primitive. On reconnaît en effet qu'après le premier tiers, qui ne fut d'abord qu'une réserve, une *apotheca*, le passage était fermé par un mur qui fut abattu lorsqu'on voulut réunir les deux propriétés. La quatrième salle était le pétrin, ainsi que le démontrent cinq massifs de maçonnerie qui portaient les tables de bois sur lesquelles on manipulait la pâte, et la présence de divers récipients destinés à contenir l'eau nécessaire à cette opération. Une baie ouverte sur le fournil, le *præfurnium*, permettait de passer directement les pains au *furnacator* chargé de les enfourner.

Au fond de l'*atrium*, et à la place qu'eût occupée le *tablinum*, est une large porte qui conduisait à la boulangerie renfermant le four, le magasin à farine et cinq moulins. Trois de ceux-ci sont entiers; du quatrième il ne reste que la base en maçonnerie, et du cinquième cette même base surmontée de la partie conique sur laquelle tourne le corps du moulin, le *Catillus*. On voit aussi, dans cette enceinte, plusieurs réservoirs en maçonnerie et un puits que fermait un couvercle; il reste peu de traces de la peinture des dieux Lares, qui existait ordinairement dans les boulangeries.

Enrichi sans doute dans son commerce et se voyant élevé à une magistrature municipale, Paquius Proculus sentit la nécessité d'adjoindre à son établissement une habitation un peu plus en rapport avec sa nouvelle position; ce fut alors qu'il dut acheter la maison voisine et percer la communication dont nous avons parlé.

Cette seconde maison, qui avait sa véritable entrée par une boutique n° 32 faisant face à la porte de la maison de Lucretius, est encore assez modeste, bien que plus ornée que la précédente, et elle conserve

quelques-unes de ses peintures. La première chambre à droite de l'*atrium* est un *cubiculum*, ayant son soubassement rouge avec des plantes aquatiques, et ses murailles blanches avec des candélabres, des cygnes, des griffons et des oiseaux surmontées d'une corniche de stuc colorié. Vient ensuite une petite *ala*, où l'on voit une *Victoire ailée*, sur fond jaune, portant un trophée. M. G. de Petra croit que la pièce suivante était destinée à tenir lieu de *tablinum;* nous pensons qu'on ne doit y voir autre chose que la chambre à coucher du maître. Sa décoration est analogue à celle de la première chambre, mais un peu plus riche ; on y voit sur les parois un *Homme ailé avec un carquois*, et une *Femme nue tenant une corne d'abondance et une corbeille de fleurs*.



P. Proculus et sa femme.

Au fond étaient deux peintures, qui ont été portées au musée; l'une représente l'*Amour et Psyché;* l'autre, placée au-dessous, excita une certaine curiosité au moment de sa découverte en août 1868, parce qu'on la regarda comme présentant les premiers véritables portraits trouvés à Pompéi. On y voit le buste d'une jeune femme tenant de la main gauche des tablettes et de la droite un style, dont elle appuie la pointe contre ses lèvres en paraissant réfléchir à ce qu'elle va écrire.

Telle Ovide nous peint Biblis méditant sa lettre à Caunus [1]. Derrière elle est son mari, revêtu de la toge magistrale, tenant un rouleau, un *volumen* auquel pend son titre, *titulus*, et sur l'extrémité duquel il appuie son menton. Sa figure assez commune répond bien à l'idée qu'on peut se faire de ce boulanger devenu *duumvir*.

Au fond de l'*atrium* est le *tablinum*, grande pièce sur laquelle a été pris un corridor conduisant à une cuisine sans fenêtre, qui ne pouvait recevoir l'air et le jour que par le toit et la porte. Le corridor et le *tablinum* ont la même décoration, des médaillons sur fond jaune où l'on voit de petits génies, *Hélène*, *Pâris avec un Amour* qui lui parle à l'oreille, un jeune guerrier avec une lance, et, en pendant, une jeune femme, sans doute *Méléagre* et *Atalante*.

Dans la salle, à droite du corridor, le *triclinium*, est un petit *génie* entre deux médaillons d'homme et de femme, et en retour, à droite, sont deux autres *génies* presque effacés.

Cette pièce ouvrait, par une large fenêtre percée sans doute au moyen d'une servitude, *jus luminum*, acquise par Proculus, sur une troisième maison qui avait pour entrée une boutique ou un très-large *prothyrum*, portant sur la rue de Stabia le n° 24. Après avoir franchi ce passage, qui comme les boutiques se fermait par des volets, on se trouve dans un péristyle qui n'avait de portiques que de trois côtés, chacun d'eux étant soutenu par quatre colonnes. Là sont dix fourneaux et des jarres de terre cuite qui semblent indiquer une teinturerie, une *fullonica*.

Cette dernière maison est suivie, jusqu'à la *Via del Panatico*, de plusieurs boutiques (Pl. 122) fouillées en 1866.

*De l'autre côté de la rue de Stabia, au coin d'une ruelle non explorée qui fait suite à la rue des Augustals, sont plusieurs boutiques (Pl. 80), qui ont été fouillées le 22 octobre 1849 devant le pape Pie IX; elles n'offrent plus rien d'intéressant, mais on y a trouvé un assez grand nombre d'objets curieux parmi lesquels plusieurs vases de

1. « Elle tient de la main droite le style de fer et de l'autre la tablette de cire encore vierge. »

Dextra tenet ferrum, vacuam tenet altera ceram.

Métam., L. IX, v. 520.

Une autre peinture de Pompéi avait déjà offert une jeune femme dans une pose identique. Voy. Herc. et Pomp., III, *pl.* 138.

verre, un strigile, des fragments de vitre, un petit sanglier de bronze, deux couteaux de fer, un petit vase en terre cuite, un bassin ovale à deux anses et plusieurs autres vases dont une chaudière en bronze, une pelle, une pioche et un levier de fer, enfin un bas-relief de marbre de travail grec que l'on croit représenter *Alexandre domptant Bucéphale*[1].

Un peu au delà de la ruelle est la

* MAISON DE L'ARCHIDUC DE TOSCANE (PL. 79). Elle ne présente encore que trois boutiques, n°s 47, 48 et 49, qui furent déblayées en 1851 en présence du fils aîné du grand-duc Léopold II; elles étaient occupées par une fabrique de couleurs qui y ont été trouvées en très-grande quantité avec les moulins qui servaient à les broyer; ceux-ci sont plus petits, mais absolument de la même forme que les moulins à farine. Par l'analyse des couleurs, on a reconnu qu'elles contenaient une quantité notable de résine destinée à les fixer à l'aide du feu; ainsi a été connu le procédé employé par les anciens, et que jusqu'alors on avait cru être l'encaustique[2]. Dans ces boutiques, on a découvert aussi de la résine pure, du pain, du levain, un grand morceau de bois carbonisé[3], enfin quatorze squelettes.

Rentrant dans la rue des Augustals, on trouve au coin de gauche, n° 25, une

BOULANGERIE (PL. 134), appelée la *Casa del forno*[4], et découverte en 1866. A sa muraille, sur la rue de Stabia, est adossée une fontaine surmontée d'une tête de femme grossièrement sculptée, qu'une colombe seule fait reconnaître pour Vénus.

Cette boulangerie est plus élégante qu'aucune de celles découvertes jusqu'ici, et son aspect est plutôt celui de la demeure de quelque citoyen aisé. Le *prothyrum* est large et bien décoré. Au milieu de l'*atrium* est un *compluvium* carré en maçonnerie d'une forme exceptionnelle, car ses bords n'ont pas moins de $0^{m},80$ de hauteur au-dessus du sol; l'eau y était amenée par un tuyau de plomb encore visible. A

1. Le roi de Naples ayant fait présent de ces divers objets à Pie IX, ils sont aujourd'hui réunis dans une même vitrine au musée Grégorien du Vatican.

2. L'encaustique était aussi en usage, mais seulement sans doute pour les tableaux et non pour les peintures de simple décoration.

3. Tous ces objets sont déposés au musée dans le cabinet des objets précieux.

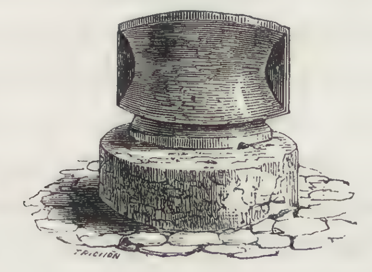
4. Cette boulangerie est décrite par Dyer (POMPEII, p. 473), sous le nom de maison de Modeste; sur la muraille était en effet tracé en lettres rouges le mot MODESTVM.

gauche est un grand *puteal* de terre cuite raccommodé avec des attaches de plomb à queue d'aronde.

A droite du *prothyrum* est l'entrée de la boutique où le pain était débité, et, à gauche, une très-grande pièce sans ornements, qui pût être le magasin à farine, si elle ne fût pas plutôt l'écurie des bêtes de somme qui tournaient les meules.

Le côté droit de l'*atrium* présente, entre deux petites chambres sans ornements, une *ala* avec une table à un seul pied, *monopodium*. En face, après une assez jolie chambre renfermant un petit laraire est une grande pièce que nous croyons avoir été le dépôt des pains à leur sortie du four; on y voit en effet plusieurs massifs de maçonnerie qui ont pu servir de table, et dans un coin gît à terre un petit moulin. Sur la muraille sont les restes d'une peinture bien dessinée représentant *Bacchus et quatre de ses suivants*.

Au fond de l'*atrium* est une cour spacieuse qui fut la boulangerie proprement dite. On voit un grand four bien conservé où furent trouvés



Moulin.

plus de 80 pains carbonisés, mais entiers, une énorme jarre où l'eau était amenée par un tuyau, et plusieurs moulins de diverses grandeurs. Ces moulins ne sont pas de même forme que ceux que nous avons vus jusqu'ici; ils sont beaucoup plus bas et leur partie supérieure n'a pas plus de $0^{m},46$ de hauteur sur un mètre de diamètre.

A gauche de cette partie de l'établissement sont des latrines bien caractérisées.

En sortant de la *Casa del forno*, on voit déposés dans la rue sur le trottoir en face, deux de ces cônes de lave qui formaient la partie inférieure des moulins.

* A la suite de la boulangerie est un beau Thermopole avec un petit

laraire derrière le comptoir et une cave où l'on descendait par une trappe.

Plus loin, au coin de la rue des Augustals et de la *Via del Lupanare*, est la

MAISON DU GOUVERNAIL ET DU TRIDENT, dite aussi DE VÉNUS ET DE MARS[1] (PL. 135), fouillée en 1861.

A l'angle de cette maison, avec l'intérieur de laquelle elle communique, est une boutique dont une inscription, tracée en grandes lettres sur sa muraille blanche, à filets rouges, a fait connaître le nom présumé de celui qui l'occupait, un certain M. Nonius Campanus, soldat de la IXe cohorte prétorienne. Cette boutique était entièrement ouverte des deux côtés, n'ayant à l'angle qu'un simple pilier. Le seuil sur la rue des Augustals était en bois et n'existe plus; celui sur la rue du Lupanar est en pierre, et la clôture en bois qui le surmontait avait laissé dans les cendres une empreinte assez nette pour que M. Fiorelli ait pu la faire mouler en plâtre.

Le pavé est composé de petits fragments de marbre noyés dans le ciment. Au milieu de la boutique est une grande table de pierre sur laquelle des instruments de fer ont laissé des traces de rouille. On avait d'abord cru reconnaître ici une boucherie, mais d'après la forme des outils qui y ont été trouvés, surtout celle de l'un de ces couteaux en forme de croissants aiguisés à l'extérieur, encore employés pour amincir et *parer* le cuir et que l'on nomme *couteaux à doler*, nous pensons avec Fiorelli et Overbeck que c'était l'atelier d'un corroyeur ou d'un cordonnier. On trouva en outre dans cette boutique les fragments d'une balance et de deux serrures, les charnières et les ornements en os et en métal de deux cassettes de bois, deux petites monnaies d'argent et huit de bronze, quelques vases de verre et un grand nombre de morceaux de terre cuite dont cent quatre petits couvercles paraissant avoir été apportés par les eaux d'une boutique de potier située de l'autre côté de la rue.

Venons à la maison même qui était fermée par une porte à deux battants dont le seuil de travertin conserve encore les crapaudines de

1. Cette maison a été soigneusement décrite par M. Fiorelli dans le *Giornale degli scavi*, 1862, p. 85 et suiv

bronze. Le pavé du *prothyrum* présente en mosaïque un *gouvernail* et un *trident entre deux dauphins*. Ces attributs sont exécutés en noir sur fond blanc, mais sur le gouvernail est perché un martin-pêcheur en mosaïque de couleur. Séparé par une bande noire est un hippocampe et au-dessus, sur une frise transversale est représentée en noir une porte de ville flanquée de courtines et de deux tours crénelées; enfin au-dessus des murailles sont dans le champ deux objets en mosaïque de couleur qui paraissent être deux des coquillages nommés *cyprées* ou *porcelaines*. Les murailles, peintes en rouge et partagées en panneaux par des lignes jaunes, présentent dans le haut des architectures fantastiques, des crotales, des dauphins et des rhytons. Le soubassement est noir, entouré de méandres et orné de bouquets de plantes.

L'*atrium* assez vaste est tout entier pavé en mosaïque noire semée de morceaux irréguliers de marbres de diverses couleurs; ce fond est entouré d'une large bande de mosaïque blanche. Une bande un peu plus étroite encadre le *compluvium* de lave en tête duquel est une embouchure de citerne en marbre blanc avec son couvercle qu'on soulevait au moyen d'un anneau de fer. Deux piliers de briques placés en dehors de l'axe du *compluvium* paraissent avoir porté une table qui sans doute n'était que de bois, puisqu'elle n'a pas été retrouvée.

En entrant dans l'*atrium* on trouve de suite à droite du *prothyrum* la loge du portier communiquant avec la boutique que nous avons décrite.

Au côté droit du portique se présente d'abord une chambre à panneaux rouges au milieu desquels on distingue encore des griffons et des groupes de vases fort effacés. Le soubassement noir avec encadrements rouges et jaunes était orné de plantes aquatiques. Le pavé en *opus signinum* est semé de petits cubes de marbre blanc qui, par une singulière économie, n'existent pas dans l'emplacement qu'occupait le lit.

Sur le trumeau qui sépare cette pièce de la suivante, est un grand médaillon d'une parfaite conservation due à un encaustique qui y fut appliqué au moment même de sa découverte [1]; il renferme deux bustes presque de grandeur naturelle, qui ont fait donner à cette habitation le

1. « Sans cette précaution, dit Fiorelli, les couleurs de ces peintures s'altèrent rapidement le cinabre et le vermillon spécialement deviennent noirs par l'exposition à la lumière.

nom de maison de Mars et de Vénus, bien qu'à notre avis rien ne ressemble moins à ces deux divinités. J'ai peine à reconnaître Vénus dans cette jeune matrone pudiquement voilée, encore moins Mars dans ce jeune homme imberbe qui ressemblerait plus à Adonis qu'au dieu de la guerre, si, outre sa lance, il n'était aussi armé d'une épée. Nous croyons que cette peinture représente simplement Hector et Andromaque, Achille et Déidamie ou tout autre jeune guerrier quittant sa femme pour courir au combat. Nous avons donc pensé devoir avec Dyer préférer la première dénomination de maison du Gouvernail et du Trident, d'autant plus qu'il existait déjà à Pompéi une autre maison connue sous celle de Vénus et de Mars.

Cette peinture se trouve sur un panneau rouge, tandis que les murailles de l'*atrium* sont jaunes et n'offrent qu'un petit *Amour* et des *Nymphes* légèrement drapées, tenant des sphères, des lyres, des armes et des corbeilles. Le haut des murailles présente des architectures et des ornements sur fond blanc.

La seconde chambre à droite de l'*atrium*, également peinte en jaune, a conservé des vestiges d'architecture et de petits *Amours* tenant des lyres, des rhytons, des épées, des sphères et autres objets. Le pavé est en *opus signinum* semé de petits morceaux de marbre.

L'*ala* de droite a pour décoration des architectures fort simples peintes sur fond blanc; au soubassement rouge sont représentés des iris. Le pavé est une mosaïque noire ayant au milieu un carré blanc et noir avec encadrement blanc. Le seuil présente, sur fond blanc, des rinceaux en couleur entremêlés de fleurs et d'oiseaux. Sur le sol étaient dispersés un anneau, une serrure et deux anses de bronze, ayant appartenu à quelque caisse de bois, un petit vase à parfum en verre, une lanterne en terre cuite, quelques vases, enfin les cornes d'un jeune taureau qui probablement étaient suspendues à la muraille comme préservatif contre le *fascinum*, le mauvais sort, la *jettatura*.

A droite du *tablinum* est une grande pièce ayant une porte sur le péristyle ; son pavé en *opus signinum* est divisé par des lignes de cubes blancs. Les quatre parois présentent des figures terminées en gaînes de femmes demi-nues et d'hommes vêtus, de grandeur naturelle, soutenant des guirlandes. Ces figures étaient d'un grand style et il est bien à regretter que plusieurs soient entièrement détruites et que pas une ne

soit intacte. Au-dessus étaient plusieurs petits sujets dont deux seulement étaient reconnaissables, une *Femme montée sur un âne et jouant d'une espèce de harpe* et une *Danse orgiaque devant un hermès de Priape.*

Le *tablinum*, qui occupe sa place ordinaire, est ouvert au fond sur le péristyle ; il a un beau pavé de mosaïque malheureusement un peu enfoncé offrant au milieu une riche rosace sur fond noir. Le seuil en mosaïque de couleur est vraiment magnifique; il présente dans trois ovales un ornement qui paraît être un foudre. Les murailles portaient sur des panneaux rouges séparés par des colonnes blanches des petites figures, des fruits, des poissons et des paysages qui ont disparu. On trouva dans cette pièce un petit groupe d'une exécution médiocre représentant l'*Amour et Psyché.*

Revenons au *prothyrum*, nous verrons à sa gauche une chambre dont les peintures n'existent plus. On y découvrit le pied d'un candélabre, quatre monnaies et cinq petits anneaux de bronze, cinq petits vases de verre, un grand vase à huile en terre cuite, quelques fragments d'un fuseau en os et quatre morceaux de pâte de verre colorée.

Dans l'angle de l'*atrium* de ce côté est une singulière niche ménagée dans l'épaisseur de la muraille ; on n'y pouvait passer le bras que par une fente ouverte dans le tableau de la première porte à gauche ; cette disposition unique à Pompéi semble indiquer une cachette destinée à receler des objets précieux. Le devant étant en partie détruit, on peut voir l'intérieur que l'on est fort étonné de voir décoré de peintures.

Cette première pièce à gauche de l'*atrium* est grande, mais sans aucun ornement. De là partait un corridor en plan incliné conduisant dans la cave qui est très-vaste et règne sous trois côtés du péristyle. Les deux côtés de la cave, en face et à droite de l'escalier, sont de longs corridors voûtés semblables à ceux de la villa de Diomède, mais le troisième côté, parallèle à la rue du Lupanar, est formé de plusieurs berceaux de voûte séparés.

La galerie faisant face à l'escalier conduit directement à l'auberge de l'Éléphant que nous visiterons bientôt et qui se trouve à un plan inférieur, la rue du Lupanar où est sa façade descendant depuis la rue des Augustals.

Remontant à l'*atrium* on voit à gauche une seconde chambre petite

et ne conservant pas de trace des sujets qui étaient peints sur ses murailles et son soubassement rouges.

A la place de l'*ala* qui n'existe pas de ce côté sont deux petits réduits avec des seuils de marbres divers qui ne paraissent pas avoir été faits pour cette place. Les murailles portent l'indication de tablettes où l'on déposait les comestibles et les divers ustensiles d'usage domestique.

Avant de quitter l'*atrium*, rappelons que beaucoup d'objets divers y furent trouvés; les principaux sont un vase de bronze à manche, une mesure pour les liquides, deux patères, un vase de verre de forme carrée, une petite bouteille dite *ampulla*, deux lampes et un petit vase de terre cuite, deux lames de couteaux en fer, un poids de marbre, quelques ornements en os d'une cassette de bois, deux yeux d'émail devant provenir de quelque statue de bronze, deux strigiles, l'un de bronze, l'autre de fer suspendus à un même anneau, cinq as doubles, *dupondia*, de l'époque impériale, trois vases à parfums, *unguentaria*, de verre, beaucoup de fragments de tôle, enfin trois de ces tubes d'os percés de trous qu'on a pris longtemps pour des morceaux de flûtes et qui sont crus aujourd'hui n'être autre chose que des charnières de coffre.

En sortant dans les *fauces*, situés à gauche du *tablinum*, on trouve de suite l'entrée de la cuisine où l'on voit, outre le fourneau et la peinture effacée des dieux Lares, la bouche de l'hypocauste d'un petit bain auquel conduisent quatre degrés. Du second de ceux-ci partait un escalier de bois conduisant à l'étage.

Le bain se compose de deux petites pièces carrées portées par des *suspensuræ* et pavées en mosaïque. La première, la plus petite n'ayant que $2^{m},40$ sur $1^{m},24$, a une lucarne ouverte sur le péristyle; elle dut être une sorte de *tepidarium* où la chaleur arrivait du *caldarium* par un trou de $0^{m},18$ de diamètre, percé à $1^{m},60$ du sol; les murailles peintes en jaune sont ornées de guirlandes vertes et rouges.

Le *caldarium*, long de $2^{m},88$ sur $2^{m},25$, ne forme point un carré régulier, l'un de ses angles étant aigu; il a ses parois isolées par des tuyaux creux rendant directement la chaleur de l'hypocauste. Ces murailles ont des panneaux peints de toutes couleurs. Les deux pièces sont voûtées et pavées en mosaïque blanche et noire.

En descendant du bain, on entre dans le péristyle qui est vaste et

de forme trapézoïdale, ses angles N.-E. et S.-E. étant droits, l'angle S.-O. obtus, et l'angle N.-O. aigu. Il est entouré de 13 colonnes et de deux piliers avec colonnes engagées; ces deux derniers se trouvent devant le *tablinum*. Les colonnes du côté oriental sont réunies par un *pluteus* peint en rouge avec des plantes aquatiques du côté de l'intérieur des portiques. Dans l'*area* sont trois petits hermès; l'un a la tête brisée; le second est une *Ariane* et le troisième a une double face de *Bacchus* jeune et vieux. On trouva aussi dans l'*area* des débris d'arbustes carbonisés.

Sous la galerie régnant derrière le *tablinum* sont déposés deux pieds de table différents, l'un en marbre blanc et cannelé en spirale est auprès de sa table qui est carrée; l'autre très-haut et en granit noir a un pied triangulaire qui rappelle ceux des guéridons à la mode sous Napoléon Ier; peut-être au lieu d'une table portait-il un vase ou un candélabre.

A terre gît une inscription brisée en cinq morceaux; trois étaient employés comme matériaux au seuil du corridor, et les deux autres furent trouvés dans deux endroits différents du péristyle. Plusieurs lettres étaient à moitié effacées, cependant l'inscription a pu être rétablie ainsi par MM. Schöne[1] et Giovanni de Petra[2].

CVSPIVS T. F. M. LOREIVS M. F.
DVO VIR. D. D. S. MVRVM ET
PLVMAM FAC. COER. EIDEMQ. PR.

« Cuspius, fils de Titus, Marcus Loreius, fils de Marcus, duumvirs, ont fait faire le mur et son revêtement (?) par décret des décurions et ceux-ci ont approuvé *ce travail*. »

Le péristyle n'a pas de pièces à droite, mais à gauche sont une très-grande exèdre et plusieurs autres salles ruinées. Dans la dernière qui fut le *triclinium* est un buffet à deux gradins en maçonnerie. Enfin, le côté sud du péristyle est une terrasse régnant sur une partie des salles de l'auberge de l'Éléphant, qui, comme nous l'avons dit, se trouve en contre-bas.

Revenant à la rue des Augustals, on y voit à l'autre angle de la

1. *Bull. dell' Inst.* 1867, p. 7.
2. *Giornale degli scavi,* 1868, p. 42.

Via del Lupanare, au fond d'une esplanade rectangulaire dominant la descente de cette dernière rue, une grande taverne (Pl. 158), qui conserve son comptoir et où furent trouvées de nombreuses casseroles de bronze.

Descendant la rue du *Lupanar*, on trouve de suite à droite au n° 24, la

Blanchisserie du Narcisse (Pl. 159), découverte en 1862. C'est une grande boutique dont la porte, garnie de son seuil de pierre et de ses gonds de fer, est surmontée d'une fenêtre garnie d'une grille presque complète. Outre plusieurs cuves de pierre placées à droite et dans deux desquelles l'eau était amenée par un tuyau de plomb muni de son robinet de bronze, on voit tout le côté gauche occupé par un long massif de maçonnerie dans lequel sont engagées deux grandes capsules de plomb de 1^{m},20 de diamètre sur 0^{m},50 de profondeur. Au-dessous de chacune est un fourneau; comme le plomb ne peut supporter un feu bien ardent, on doit supposer qu'on ne mettait dans ces deux fourneaux que de la braise destinée seulement à tenir chaud le liquide dans lequel on lavait des étoffes de laine ou de lin. L'une des capsules est entière et à la suite de grandes pluies nous l'avons vue remplie d'eau. Au-dessus du lavoir sont dans la muraille les trous où étaient implantés des espèces de porte-manteaux auxquels on suspendait le linge. Tout le sol de la boutique est disposé de manière à amener les eaux renversées à une gargouille qui avait son issue sur la rue à l'angle de la porte.

A droite de la boutique est une petite pièce au milieu de laquelle on voit un guéridon de marbre rectangulaire porté par un pied carré orné d'une corne d'abondance et d'une patère sur lesquelles on a reconnu des traces de peinture. Dans cette pièce on découvrit trois belles lampes de bronze, les débris d'une petite balance, des poids, un candélabre haut de 0^{m},64, plusieurs serrures et charnières de coffre, 62 monnaies de bronze, plusieurs vases de même métal dont un rehaussé d'argent, une clochette, etc.[1]. La plupart de ces objets devaient être tombés de l'étage supérieur, ainsi que l'une des figures les plus précieuses qui soient sorties des fouilles de Pompéi, et je dirai même, une des plus belles que nous ait léguées l'antiquité, un *Narcisse* qui fut trouvé dans

1. Fiorelli, *Giornale degli scavi*, 1862, p. 82.

les cendres, la tête en bas, à une certaine élévation au-dessus du sol. Cette statuette de bronze est haute sans sa base de $0^{m},58$; son expression attentive a fait supposer à Fiorelli[1] que le jeune Thespien était représenté écoutant la voix lointaine de la nymphe Écho[2].

Auprès de la petite pièce où l'on rencontra cette merveille sont des latrines dont les murs présentèrent quelques chiffres tracés au charbon.

Par quatre degrés, au fond de la boutique, on entre dans une vaste cour aux murailles grossières portant les traces des clous auxquels on attachait les cordes sur lesquelles on étendait les étoffes pour les sécher au soleil. A droite est l'indication d'un escalier de bois sous lequel Fiorelli put encore déchiffrer, tracées à la pointe sur la muraille, des notes de linge, une espèce de livre de blanchisseuse[3].

Cette cour communiquait par une large baie avec une maison placée en équerre dont l'entrée est au n° 3 de la *Via del balcone*. Dans l'*atrium* de cette maison est un beau *compluvium* de marbre en tête duquel est une table soutenue par des pieds ornés de griffons adossés. On voit sur la muraille une jolie peinture représentant *Léda semblant repousser les caresses du cygne;* un autre panneau contient un *Amour* également bien conservé. Dans une chambre est un cartel avec des poissons.

Plus bas encore, dans la rue du *Lupanar*, on trouve à gauche, aux n°s 18, 19 et 20, l'*hospitium* désigné sous le nom d'

*AUBERGE DE L'ÉLÉPHANT ou de SITTIUS (PL. 136). Cette maison, fouillée en 1861, est contiguë à celle de Siricus et adossée à celle des princes de Russie. Son enseigne peinte sur le pilier qui fait face à la *Via del balcone* et sépare ses deux portes, représentait un éléphant entouré d'un énorme serpent et gardé par un nain. Au-dessus on lisait cette inscription :

SITTIVS RESTITVIT ELEPHANTVM

« Sittius a rétabli l'éléphant. »

Ce Sittius était-il, comme quelques-uns l'ont cru, un nouveau propriétaire de l'auberge, ou simplement l'artiste qui avait été chargé de la

1. FIORELLI, *Giornale degli scavi*, 1862, p. 61.

2. « Les fouilles n'eussent-elles déterré que ce seul bronze, l'importation des principes immortels de l'art grec dans le vieux monde romain eût été démontrée par une trace glorieuse dont la splendeur indique incontestablement l'illustre origine. »

E. M. O. DOGNÉE. *Pompéi, étude sur l'art antique.*

3. *Giornale degli scavi*, 1862, p. 84.

réparation de l'enseigne, c'est ce qu'il nous paraît impossible de décider.

Au-dessous de l'Éléphant était une plus grande inscription dont on voit encore les vestiges quand tout le reste a disparu :

HOSPITIVM HIC LOCATVR
TRICLINIVM CVM TRIBVS LECTIS
ET COMM*odis*.

« Auberge. Ici on loue un *triclinium* avec trois lits et tout ce qui est nécessaire. »

La plus grande des deux portes avait laissé dans les cendres une empreinte qui put être dessinée.

L'intérieur de cette auberge, qui, comme nous l'avons dit, communiquait par un passage souterrain avec la maison du Gouvernail et du trident, n'offre rien de remarquable; sa décoration plus que simple, ou plutôt l'absence de décoration semble indiquer qu'elle était destinée à des voyageurs de la classe la plus modeste[1]. Parmi les nombreux objets qui furent trouvés dans ces fouilles, nous signalerons, d'après le journal de Fiorelli, une tête de Jupiter en pierre de Nocera d'une sculpture grossière et très-ancienne, qui avait été employée parmi les matériaux de construction, des monnaies de bronze, des charnières, des gonds, des vases, trois styles pour écrire, une cuillère à pot, un fourgon, *rutabulum*, et plusieurs autres ustensiles de cuisine, quelques bouteilles de verre, un poids en plomb, une hache de fer, des pioches, etc.

En face de l'auberge, au coin de la *Via del balcone*, est le nouveau LUPANAR (PL. 137), qui a donné le nom à la rue. Découvert en 1862, il est le seul exemple complétement caractérisé de ce genre d'établissement, nommé aussi *prostibulum*, Πορνεῖον, qui ait été jusqu'ici reconnu à Pompéi[2].

Après avoir franchi le seuil de lave garni de ses crapaudines de fer, on se trouve immédiatement dans un petit vestibule, une sorte de corridor qui n'a que 1^{m},85 de large sur 6^{m},50 de profondeur. Entièrement couvert par l'étage supérieur, il devait être éclairé par des lampes

1. On peut du reste appliquer cette remarque à presque toutes les auberges ; les voyageurs d'un certain rang étaient généralement reçus chez des amis ou des hôtes auxquels ils étaient recommandés.
2. Il n'est ouvert que par les gardiens.

nuit et jour [1]. Ses murs blancs n'ont d'autre ornement qu'un petit griffon ou un cygne au centre de chacun de leurs panneaux encadrés d'une ligne rouge. Le vestibule est entouré de cellules dont plusieurs ont leurs portes surmontées de compositions plus remarquables par leur obscénité que par le mérite de l'exécution; deux sujets analogues existent au fond du vestibule; plusieurs de ces peintures sont bien conservées.



Vestibule du Lupanar.

A droite, les cellules, *cellæ* [2], que fermaient des portes de bois ouvrant à l'intérieur, sont au nombre de trois; elles sont sans aucun ornement et n'ont en tout que 2 mètres carrés de superficie. Une grande partie de cet étroit espace est occupée par un lit de maçonnerie haut de 0m,70, relevé au bout comme nos lits de camp, de manière à former un

1. .... *Fumoque lucernæ*
Fœda, lupanaris tulit ad pulvinar odorem.
Juvénal, *Sat.* VI, v. 30 et 31.

2. *Ibid.*, v. 122.

chevet, un *pulvinar*. Sur la muraille sont gravés à la pointe des noms et des inscriptions licencieuses en caractères grecs et romains, dont plusieurs ont pu être déchiffrées et publiées par Fiorelli [1]. On a reconnu aussi quelques empreintes de monnaies de Galba, Vespasien et Titus, qu'on s'était amusé à imprimer sur l'enduit encore frais. A gauche les cellules ne sont qu'au nombre de deux; elles sont moins régulières à cause de la configuration du terrain; elles ont de petites fenêtres sur la rue, percées très-haut et garnies de grilles bien conservées, tandis que les autres loges ne recevaient un peu d'air et de lumière que par une imposte ménagée au-dessus de leur porte. A la place qu'eut occupée la troisième cellule à gauche est une porte donnant sur la *Via del balcone;* derrière un panneau que l'on voit à gauche au fond de notre dessin, sont des latrines ménagées sous un escalier.

Du *Vico del balcone*, on arrivait à un escalier par une porte dérobée, voisine de la première et munie d'une sonnette qui fut trouvée à terre. C'est par cette porte que se glissaient les débauchés qui se rendaient aux chambres de l'étage, plus larges et mieux décorées, et qu'occupaient sans doute des courtisanes d'un genre un peu plus relevé. Cet étage, qu'agrandissait un balcon fermé, un *mœnianum*, régnant sur les deux faces de la maison, est conservé en partie, et on peut voir que chacune de ses chambres occupait l'espace de deux des cellules du rez-de-chaussée. Les murailles, peintes en jaune, ne présentent point de traces de peintures obscènes.

Il paraît certain que le *lupanar* avait déjà été fouillé dans l'antiquité, car on n'y a trouvé qu'un très-petit nombre d'objets, parmi lesquels un très-beau candélabre de bronze parfaitement intact, un grand chaudron de cuivre, *cacabus*, encore plein des oignons et des haricots qui, le 23 novembre de l'an 79, devaient composer le maigre repas des malheureuses qui habitaient ces lieux [2].

La maison dont dépendait la blanchisserie de Narcisse sépare seule le *lupanar* de la

Maison du Camille (Pl. 138), qui porte le n° 4 sur le *Vico del balcone*, où elle a une seconde sortie, au n° 5, près la porte de la mai-

1. Fiorelli, *Giornale degli scavi*, 1862, p. 48.
2. *Ibid.*, p. 59.

son d'Hélène et Pâris. Cette habitation, fouillée en 1862, se fait remarquer par la bizarrerie de son plan et par plusieurs objets d'art qu'elle renferme encore. Dans l'espèce de *tablinum* qui fait face à la porte principale sont sur les côtés deux médaillons avec des têtes assez bien conservées, et dans le fond une peinture dont la partie supérieure est détruite. Dans le bas on voit une jeune fille dénouant le soulier blanc et lacé d'un personnage assis, qu'une lyre posée près de lui semble indiquer être Apollon; l'autre soulier, déjà retiré, est absolument semblable aux nôtres et porte un nœud de rubans [1].

A gauche du tablinum sont trois degrés de marbre conduisant à une espèce d'*atrium* surélevé, dont le *compluvium* présente au centre un fut de colonne cannelé ayant porté une table ou une vasque. Dans le mur de cette cour sont pratiquées trois petites niches, trois laraires intérieurement peints en bleu et encadrés d'un filet rouge; celui du milieu est seul cintré, les deux autres sont carrés. A gauche de la première de ces niches est debout la jolie statuette en marbre d'un adolescent coiffé du bonnet phrygien, les mains jointes naturellement dans l'attitude du repos, et tenant un *simpulum*, instrument sacré que nous avons déjà vu représenté sur l'autel du temple de Mercure. Nous croyons pouvoir avec certitude reconnaître dans cette figure un de ces jeunes ministres qui assistaient le grand prêtre dans les sacrifices, et qui portaient le nom de *Camilles* [2]. A droite sont un buste d'enfant porté par un cippe de *cipollino* et un petit moulin.

Dans la pièce voisine sont trois peintures, dont une presque effacée laisse deviner un jeune homme endormi, peut-être *Endymion;* la seconde représente *Mercure, Argus et Io;* la troisième, la plus belle et la mieux conservée, offre *Apollon assis sur un trône*, avec ses attributs ordinaires, la lyre et le carquois; de la main droite, il soulève le voile qui couvrait une jeune femme debout, le coude droit appuyé sur un cippe et ne paraissant guère se défendre; ses yeux, pleins d'expression, regardent du côté opposé et indiquent seulement la crainte d'une surprise. D'après l'ensemble de cette composition, nous pensons qu'on a

1. Une peinture tout à fait analogue, mais avec deux figures de femmes en plus, l'une debout, l'autre assise, avait déjà été trouvée et, par une singulière coïncidence, avait également sa partie supérieure détruite. HERC. ET POMP., II, *pl.* 77.

2. MACROB., *Saturn.*, III, 8. — VARRO, *De ling. lat.*, VII, 34.

eu tort d'y voir *Apollon et Daphné;* nous y reconnaissons plutôt la fille du roi d'Orchomènes Phlégyas, Coronis, qui fut mère d'Esculape et dont l'amour pour Apollon fut si mal récompensé [1].

Contiguë à la maison du Camille, et faisant face au *Vico della Maschera,* est la

MAISON D'HÉLÈNE ET PARIS, n° 7 (PL. 139). Son plan est très-irrégulier, et l'*atrium* est une espèce de demi-péristyle. Les peintures de la pièce située à droite du *prothyrum* sont fort effacées; on y reconnaît cependant encore *Apollon et Daphné*, une *Néréide sur un hippocampe,* deux têtes d'homme, et une femme assez élégamment vêtue.

Dans le péristyle, près de l'*œcus,* sont peints les serpents avec le sacrifice à Fornax, que l'on trouve plus ordinairement dans les cuisines. L'*œcus* est pavé en partie de beaux marbres, *cipollino,* jaune et gris antiques; quatre disques de brèche rose sont entourés de marbre violet, de *pavonazzetto.* Cette salle a conservé, dans plusieurs médaillons, les têtes de *Ganymède,* de *Pan,* de *Bacchus,* de *Pandore,* etc., et en outre au centre de ses murailles trois compositions importantes. La peinture du fond représente *Ariane abandonnée,* motif bien souvent reproduit, mais remarquable ici par les détails du vaisseau très-complets et nettement dessinés. A droite est un autre sujet également commun à Pompéi, *Léda montrant à Tyndare Castor, Pollux et Hélène dans un nid.* La peinture de gauche est la plus belle, et c'est à elle que nous avons cru devoir emprunter la désignation de cette demeure jusqu'ici innommée. *Hélène* est assise, coiffée d'un diadème dont chaque fleuron est une perle; *Pâris,* debout devant elle, l'engage à fuir avec lui, et un charmant Amour, appuyé sur les genoux de la femme de Ménélas, semble l'encourager; trois jolies suivantes assistent à cette scène de séduction.

En faisant quelques pas dans le *Vico della maschera,* on trouve vis-à-vis l'une de l'autre, aux n°s 6 et 11, deux blanchisseries analogues à celle que nous avons vue dans la *Via del Lupanare.*

MAISON DU BALCON, *Casa del balcone pensile* (PL. 140). Cette habitation, qui fait suite à celle d'Hélène et Pâris, a été fouillée comme elle en 1862, et porte le n° 9 de la rue à laquelle elle a donné le nom qu'elle

1. OVIDE, *Métam.*, L. II. Nous verrons que le sujet d'*Apollon et Coronis* avait déjà été trouvé à Pompéi dans une maison qui lui a dû son nom.

doit elle-même à un détail de sa construction, dont on connaissait déjà quelques exemples, mais nulle part aussi bien caractérisés, si ce n'est dans les peintures antiques. A la façade, cette maison avait en saillie, non pas un balcon proprement dit, puisqu'un balcon est ordinairement découvert, mais plutôt un étage porté par des poutres et s'avançant de plus d'un mètre sur la rue. Les poutres étaient en grande partie carbonisées, mais leur forme était suffisamment conservée pour que M. Fiorelli ait pu les faire copier et rétablir le *mœnianum* [1], tel qu'il était à la dernière heure de Pompéi.



Maison du Balcon.

La partie antérieure de cette habitation paraît avoir été occupée par divers locataires, *inquilini,* et la demeure du propriétaire s'en trouvait séparée par une porte placée au fond du *prothyrum*. A droite de celui-ci est une grande pièce aux murailles brutes et sans revêtement, éclairée par la lucarne fermée d'une grille bien conservée, que l'on voit à droite de notre dessin; nous pensons que ce dut être une écurie, à moins qu'elle n'ait été un magasin de matières grossières, aussi bien

1. « Les *Mæniana* sont ainsi appelés du censeur Mænius, qui le premier fit avancer des poutres sur le Forum au delà des colonnes pour agrandir la place réservée au-dessus d'elles aux spectateurs. »

Mœniana apellata sunt à Mœnio censore, qui primus in foro ultrà columnas ligna projecit, quo ampliarentur superiora spectacula. P. Festus. V° *Mœniana.*

que d'autres pièces dans le même état qui sont à gauche du *prothyrum*, à la suite de l'escalier. Celui-ci a été rétabli en bois, comme étaient du reste la plupart de ceux de Pompéi, dont très-souvent les premiers degrés étaient seuls en pierre. Quatorze marches conduisent au *mœnianum*, qui était éclairé par quatre fenêtres faisant face à l'escalier et aux portes de trois chambres indépendantes, ouvrant sur le corridor emprunté à la rue. Ces chambres, pavées en *opus signinum*, paraissent avoir été décorées trés-simplement, à en juger par celle qui seule a conservé ses peintures. Dans l'une d'elles fut trouvé le casque d'un gladiateur qui sans doute était venu l'habiter après avoir obtenu son congé, *rude donatus* [1].

En sortant du *prothyrum*, on entre dans un *atrium* assez irréguliè-



Fontaine de la Maison du Balcon.

rement distribué. C'est à droite, dans l'angle, que se trouve le *compluvium*, entouré d'un *pluteus* peint en rouge. En tête est une jolie fontaine composée d'un piédestal portant une charmante statuette de

1. On remettait au gladiateur, comme signe de son congé, une baguette nommée *rudis*. De là l'expression proverbiale *rude donari* qui signifiait être retiré des affaires.

« Tu veux, Mœcènes, que moi, vieil athlète ayant reçu mon congé, je me hasarde encore dans la lice. »

...... donatum jam rude quæris,
Mœcenas, iterum antiquo me includere ludo.

Hor., *Ep.* I, 1, *v.* 2.

l'*Amour*, la main droite posée sur sa tête[1], et tenant de la gauche une coquille ayant au centre un tuyau, qui jetait l'eau dans une jolie coupe carrée portée par un piédouche cannelé. Dans l'angle gauche du piédestal, on voit aussi une embouchure avec une petite tête de Jupiter en bronze; enfin, du sommet des deux piliers, qui portaient peut-être quelque animal et qui sont placés aux côtés de la fontaine, sortent deux tuyaux qui semblent indiquer deux petits jets d'eau venant se croiser devant la statue.

Derrière la fontaine est une table de marbre dont les deux pieds, terminés en griffe de lion, sont ornés de petites têtes réunies par des festons. Un troisième pied carré et sans sculpture est adossé à la fontaine. De ce côté on voit monter et entrer dans la plinthe du piédestal et dans le bras de la statue deux tuyaux dérivant d'un grand appareil de distribution qui existe sous la table, dans une sorte de coffre. On y compte trois robinets de bronze prenant l'eau sur un conduit principal que ferme un quatrième robinet beaucoup plus fort. Ces robinets sont revêtus de ce bel oxyde couleur *lapis-lazuli*, qui rend si reconnaissables les bronzes de Pompéi. On voit aussi un grand tuyau de plomb qui, partant de là, traversait la rue sous le pavé, reparaissait sur le trottoir opposé et conduisait l'eau dans d'autres maisons.

A droite de l'atrium sont trois chambres, et sur une muraille une peinture avec un *ours et un sanglier*. Dans une espèce d'exèdre ouverte au fond, on voit les restes d'une autre peinture représentant un *Poëte lisant* devant une assez nombreuse assemblée; une matrone drapée et une jeune fille demi-nue paraissent l'écouter avec attention.

Dans la cuisine, située à gauche de l'*atrium*, sont des latrines qui ont été restaurées. La cave enfin a une voûte *ogivale* dans laquelle sont percés des soupiraux; au fond est une sorte d'auge qui contenait de la chaux.

Avant de quitter le *Vico del balcone*, signalons encore, au n° 11, une petite blanchisserie dont le fourneau porte une grande chaudière de plomb très-bien conservée et en forme de capsule, et, au n° 14, une loge de courtisane, une *cella meretricia*, ouverte directement sur la rue,

1. Cette figure n'est que dégrossie par derrière et, bien qu'elle soit isolée, elle semblerait avoir été destinée à une niche; nous aurons à faire la même remarque à une fontaine analogue que nous trouverons dans le péristyle de la maison d'Holconius.

sans aucunes dépendances, et absolument semblable à celles que nous avons vues dans le nouveau *lupanar*.

Au *Vico del balcone* fait suite, de l'autre côté de la ruelle d'Eumachia, une impasse à l'entrée de laquelle s'élève un de ces piliers pour les eaux dont j'ai déjà parlé et qui longe la muraille méridionale du Panthéon. Au fond, en face d'une porte latérale de ce monument, est à gauche l'entrée de la

* Maison de Vénus et Mars (Pl. 92), fouillée en 1820, et qui doit son nom à une peinture très-bien conservée trouvée dans son *tablinum* le 24 juin [1], et représentant *Vénus et Mars* assis avec deux Amours, dont l'un tient l'épée et l'autre le casque du dieu de la guerre. L'*atrium* est très-vaste. Dans le xyste, entre deux viviers de forme oblongue, était une table de marbre dont le pied était orné d'une figure de génie. Dans une boutique à droite du *prothyrum* est un puits de 35m,25 de profondeur dont l'eau n'a tari qu'en 1849.

Revenant à la ruelle d'Eumachia et tournant à droite, on y trouve à gauche la nouvelle

Maison de la chasse (Pl. 141) [2]. Les peintures des murailles de l'*atrium* ont presque toutes disparu, mais sur le soubassement on voit encore des *vases*, une *perdrix rouge*, des *lions poursuivant des taureaux*, des *chiens chassant un sanglier* et un *chien gardant des brebis*. Plusieurs chambres entourant l'*atrium* sont assez bien décorées. Le *compluvium* est sans ornements et seulement encadré d'une bande de mosaïque qui contournait aussi un petit *puteal* situé dans l'angle à droite en entrant.

Dans les *fauces*, qui sont à droite du *tablinum*, est un corridor aboutissant à une cuisine où l'on voit encore en place un grand seau de fer fixé à la muraille et le tuyau qui servait à le remplir. A droite est peinte une femme tenant une baguette.

Le *tablinum*, situé selon l'usage au fond de l'*atrium*, est entièrement ouvert devant et derrière, et pavé en mosaïque. Les peintures de la muraille de droite sont bien conservées; on y voit sur des panneaux rouges deux femmes tenant des masques, et au milieu, sur

1. Pomp. Ant. Hist., IV, p. 23.

2. Cette maison est assez mal nommée; ses peintures représentent bien des animaux, mais on n'y voit rien qui ressemble à une chasse.

fond blanc, un grand sujet, *Bacchus trouvant Ariane endormie dans l'île de Naxos;* un Satyre soulève sa draperie pendant que Silène et d'autres suivants de Bacchus la regardent avec admiration. Les peintures de la paroi de gauche n'existent plus.

Derrière le tablinum est le péristyle dont la disposition est singulière; il n'a de portique que devant le *tablinum,* au côté droit et à la moitié du fond; il reste donc sans portique la muraille de gauche et la moitié de celle du fond qui y est attenante. Sur cette moitié est peint un lion couché auprès d'un cerf qui paraît s'inquiéter médiocrement de ce terrible voisinage; dans l'arrière-plan on distingue un chien courant. Sur toute l'étendue de la muraille de gauche, on voit peints, de grandeur naturelle, un *ours attaquant un sanglier,* et à droite un *lion qui semble attendre la fin du combat pour dévorer vainqueur et vaincu.* Au milieu de l'*area* est un petit bassin de marbre avec jet d'eau. Un *pluteus* peu élevé et peint d'un rouge très-vif réunit les trois colonnes du portique de droite et les deux formant le demi-portique du fond. Derrière celui-ci est un grand *œcus* pavé en mosaïque ouvrant à droite par une large fenêtre sur un xyste, et à gauche, par une petite porte sur une pièce fort simple qui semble avoir servi de *procœton* à une chambre bien décorée qui avait une seconde entrée sur le péristyle. Des peintures de l'*œcus,* il ne reste qu'un cartel contenant le buste, deux tiers nature, de *Bacchus* vêtu d'une peau de panthère et couronné de lierre, et derrière lui une tête jeune, coiffée d'une sorte de turban jaune et dont il serait impossible de déterminer le sexe.

Un escalier de cinq marches, que l'on trouve de suite à droite en entrant dans le péristyle par les *fauces*, descend dans un assez vaste jardin ou xyste carré, où sont à gauche une grande auge de maçonnerie et une plus petite placée devant, communiquant entre elles par un tuyau de terre cuite. Dans le xyste, devant une grossière peinture murale représentant un bocage et des oiseaux, est un peu à gauche du centre un petit autel de maçonnerie couvert d'une grande tuile à rebords; sur le devant de celui-ci est peint un plat contenant des figues, une pomme de pin et deux branches d'olivier; derrière le plat est une élégante aiguière; les peintures latérales, d'une exécution plus que médiocre, présentent à gauche un autel, un arc, un carquois et deux chiens, et à droite une corbeille portée par une console.

Le xyste a, sur le *Vicolo della maschera*, une sortie qui y porte le n° 12.

Presque en face de la maison de la Chasse est la

* Maison de la Pêcheuse, *della piscatrice* (Pl. 93), découverte en 1822 et 1823. Dans l'*atrium* est une caisse à fleurs en maçonnerie, et au fond dans une petite chambre on voyait trois peintures, l'*Enlèvement d'Europe*, *Narcisse*[1] et *Vénus pêchant à la ligne*[2] qui a donné le nom à la maison ; de Vénus seule il reste encore quelques traces.

Parcourant dans toute sa longueur la *Via degli Scheletri* qui, ainsi que nous l'avons dit[3], doit son nom aux squelettes qui y furent trouvés en 1863, on arrive à la rue du *Lupanar*, et l'on y trouve à gauche, entre les n°s 26 et 27, une grande muraille de 5^{m},75 de largeur dont toute la partie inférieure jusqu'à la hauteur de 1^{m},50 est occupée par deux énormes serpents s'approchant d'un autel sur lequel sont une pomme de pin, deux œufs et quelques fruits (Pl. 143). Dans le fond rouge on lit cette inscription peinte en gros caractères : *Otiosis hic locus non est; discede, morator.* « Ce n'est point ici la place des oisifs; flâneur, éloigne-toi. » Cette inscription s'accorderait peu avec les diverses suppositions qui ont été émises au sujet de la maison voisine, désignée généralement sous le nom de

Caupona, cabaret (Pl. 142). Au-dessus de la porte n° 26 est en saillie une sorte de poutre de pierre que l'on a prise sans trop d'apparence pour une image phallique et qui n'était peut-être destinée qu'à soutenir une enseigne. Il n'en a pas fallu davantage pour que la petite pièce à laquelle la porte donne accès et même la maison attenante avec laquelle elle communique seulement par une fenêtre et dont l'entrée est sur le *Vico del balcone*, fussent regardés non pas seulement comme une taverne, mais même comme un *lupanar*. Cependant dans la maison rien n'a été trouvé qui justifie cette conjecture aussi incertaine que celle d'Overbeck, qui dans la boutique voit simplement une pharmacie[4].

C'est juste en face de cette boutique et derrière les nouveaux bains que se trouve la

1. Herc. et Pomp., III, *pl.* 111.
2. *Ibid.*, III, *pl.* 110.
3. Page 280.
4. Pompeji II, p. 8.

Maison de Siricus (Pl. 144), portant le n° 16 de la *Via del lupanare*[1]. Le nom du propriétaire de cette habitation n'est pas douteux ; il est encore tracé en grandes lettres rouges à droite de la porte ; il avait déjà été lu en 1851 sur un pilier près de l'entrée de la grande maison que nous verrons avoir été jointe à celle-ci ; enfin ces preuves ont encore été corroborées par la découverte du sceau même de Siricus. Sa maison, fouillée en 1862, n'a pas de boutiques ; sa porte à deux battants était revêtue de nombreuses têtes de clous en bronze, *bullæ*[2], dont 85 furent retrouvées. M. Fiorelli a pu faire mouler plus de la moitié de cette porte sur l'empreinte qu'elle avait laissée dans les cendres durcies.

Le *prothyrum*, sans aucun ornement, a un seuil de pierre volcanique ; on voit dans le haut de ses murailles restées blanches les trous des poutres qui soutenaient le premier étage. Le pavé en *opus signinum*, et semé de petits cubes de marbre blanc, présente au fond cette inscription en mosaïque : SALVE LVCRV[3], « Gain, je te salue. » D'après un tel souhait, même sans autre preuve, on pourrait supposer presque avec certitude que Siricus était négociant. Sous le pavé est un chenal qui conduisait les eaux dans la rue et que l'on pouvait nettoyer au moyen de deux petits regards fermés par des plaques de marbre blanc. On trouva dans ce *prothyrum* une lampe de bronze et plusieurs de ces cylindres d'os qui servaient de charnières[4].

En entrant dans l'*atrium* on voit de suite à droite une pierre sur laquelle reposait un coffre-fort maintenu par un boulon qui existe encore en partie. Les murailles couvertes d'un ciment grossier n'avaient pas

1. Cette maison a été décrite par Fiorelli dans le *Giornale degli scavi*, 1862, p. 1 et suiv. Nous ferons plus d'un emprunt à cet important travail.

2. « Ne t'ai-je pas ordonné de rendre brillants les clous de cuivre de la porte ? »

Jussin'in splendorem dari bullas has foribus nostris ?
Plaut., *Asinaria*, Act. II, sc. iv, v. 21.

3. Cette suppression de la lettre M à la fin du mot *lucrum* n'est pas sans exemple ; Fiorelli (*Giornale degli scavi*, 1862, p. 6) cite une autre inscription trouvée dans une boutique de la rue de la Fortune où elle existe également : LVCRV ACCIPE.

4. C'est la maison d'Argus à Herculanum, qui la première donna la solution d'un problème archéologique cherché vainement depuis longtemps. On trouve sans cesse dans les ruines romaines ces tubes en os percés de quelques trous et que l'on avais pris pour des fragments de flûte sans qu'on eût sérieusement tâché de comprendre la manière de les ajuster. Dans cette maison d'Herculanum, on découvrit les restes d'un coffre de bois où l'on vit que ces tubes placés les uns au bout des autres n'étaient autre chose que des charnières que traversait une tige de bois. (V. Fiorelli, *Giornale degli scavi*, 1862, p. 6.)

encore reçu leur décoration et forment un singulier contraste avec les peintures élégantes de plusieurs des pièces voisines. Au milieu de l'*impluvium* est un *compluvium* de marbre blanc ayant à sa droite un *puteal* de pierre calcaire fendu et ayant été raccommodé par les anciens. Au bout du bassin, dont le milieu conserve l'embouchure de bronze d'un jet d'eau, est une petite table carrée, un *monopodium*, et derrière elle un piédestal de marbre qui dut porter une figure ou un animal jetant de l'eau qui arrivait par un trou encore visible. En arrière de la fontaine est une autre table rectangulaire de marbre blanc plus grande que la première, mais portée également par un seul pied cannelé; la tranche de sa tablette est ornée de deux petites têtes de lion en relief.

A la droite du *prothyrum* est une chambre à coucher pour deux esclaves, reconnaissable aux entailles faites dans les parois pour les chevets de deux lits ; elle est éclairée par une fenêtre grillée percée dans le haut de la muraille, qui est blanche et ornée seulement de quelques vases, cygnes, griffons, etc. On y trouva un vase de bronze et des clous de fer tombés de la charpente du plafond.

Le côté droit de l'*atrium* n'a pas de chambres, mais seulement une grande muraille conservant les traces d'une armoire de bois qui contenait des ustensiles de verre, de terre cuite et de métal, et deux entailles verticales de $0^{m},08$ de profondeur sur $0^{m},43$ de largeur où étaient encastrés deux poteaux, deux *antes* qui s'élevant jusqu'au toit en soutenaient les principales poutres. Au fond de l'*atrium* est à droite une petite chambre sans ornements ayant communiqué avec le *tablinum* par une porte qui avait été condamnée au moyen de grands carreaux de plâtre et transformée en une armoire garnie de trois tablettes dont on voit encore l'indication.

Quant à la salle qui occupe la place ordinaire du *tablinum*, elle est entièrement ouverte par devant, mais fermée des trois autres côtés; l'absence de toute décoration fait penser que ce fut une espèce de bureau, de comptoir. On y trouva, le 13 février 1862, les ossements d'un chien et divers objets parmi lesquels un sceau de bronze portant le nom SIRICI en relief, une belle bague ayant pour chaton une tête d'homme gravée sur cornaline, beaucoup d'ornements et deux serrures provenant d'une grande caisse dont 128 cylindres d'os composaient les char-

nières[1]. Dans ce coffre restaient des débris de tissus qui pourraient faire croire que c'était de ce genre de marchandises que Siricus faisait commerce.

Revenant au *prothyrum* nous trouvons à sa gauche, une grande chambre pavée en *opus signinum* ayant sur la rue une fenêtre large de 0^{m},80, haute de 0^{m},60, conservant quelques restes de sa grille. La décoration de cette pièce était simple, et ses peintures ont en grande partie disparu; on voit cependant encore, dans des panneaux blancs encadrés de lignes jaunes et rouges, des architectures, deux paysages, quelques oiseaux, un cerf et un carquois, un griffon et une lyre, etc. Sur le soubassement noir sont des plantes aquatiques. La symétrie de cette pièce était gâtée par un escalier qui, appliqué à la muraille du *prothyrum*, en transformait une partie en mansarde. Cet escalier, qui conduisait à un étage porté par des solives dont les trous sont encore visibles, était en bois; il avait son entrée sous le portique de l'*atrium* immédiatement à côté du *prothyrum*. Un meuble de bois, garni de gros anneaux, de poignées, de serrures et de *bulles*, était appuyé contre la paroi gauche de la salle, et à côté était un beau candélabre dont la base était ornée de masques scéniques.

A gauche de l'*atrium* est une grande et belle salle, une exèdre pavée en *opus signinum*, à l'exception d'un grand panneau qui en occupe le centre et qui est formé de carreaux de jaune antique et d'un carreau double de marbre violet. Ce panneau est entouré d'un rinceau de mosaïque blanche et noire qui, du côté de l'entrée, s'étendait jusqu'au seuil. Les murs conservent de remarquables peintures. A droite est *Vulcain présentant à Thétis le bouclier d'Achille;* une femme ailée placée derrière la déesse lui indique avec une baguette les détails de cette œuvre merveilleuse[2], où sont retracés, suivant la description homérique[3], les signes du zodiaque et plusieurs constellations. Sur un cippe et sur le sol sont déposés le casque, les jambières et la cuirasse qui complètent l'armure.

Sur la muraille du fond est représenté *Hercule ivre*[4], couronné de

1. Fiorelli, *Giornale degli scavi*, 1862, p. 10. — Le nombre de ces charnières nous paraît énorme pour un seul coffre; n'y en avait-il pas plutôt deux, comme semblerait l'indiquer la présence de deux serrures?

2 *Ibid., pl.* V.

3. Homère. *Iliad.*, L. XVIII, v. 479.

4. *Giornale degli scavi*, 1862, *pl.* VII. — Ed. Brizio, *Giornale degli scavi*, nuova serie, p. 31.

lierre, étendu à terre au pied d'un arbre ; il est revêtu de la *sandyx*, sorte de tunique transparente et il a perdu une de ses chaussures ; il s'appuie sur son bras gauche dont la main laisse échapper une large coupe qu'un Amour cherche à lui ravir ; d'autres Amours s'efforcent de soulever la massue, et quatre autres encore, montés sur un autel, portent le carquois du demi-dieu. A l'arrière-plan sont assis, à droite Bacchus accompagné de ses suivants, et à gauche Vénus avec deux de ses nymphes, ou, comme le suppose Fiorelli, Omphale et deux jeunes Lydiennes.

La peinture de gauche représente *Neptune et Apollon présidant à la construction des murailles de Troie*[1].

Ces trois sujets principaux, peints sur fond rouge, sont accompagnés de belles architectures sur fond blanc ; celles de la muraille du fond sont surtout d'une grande richesse et contiennent deux figures, à gauche *Apollon* avec la lyre et le plectre, à droite *Calliope* tenant un long papyrus déroulé. Au-dessus de chacune de ces espèces de petits temples est un paysage en camaïeu jaune.

Le reste de la salle offre des panneaux également jaunes ayant au milieu les autres Muses jouant de divers instruments ou tenant des masques ; deux seulement, debout et drapées, n'ont point d'attributs. La frise de la salle est formée d'un fond noir sur lequel courent de superbes rinceaux où se jouent des animaux et des figures.

Immédiatement après l'exèdre, se présente, dans l'*atrium*, l'entrée d'un corridor où est une petite niche qui dut servir à poser une lampe ; il conduit à une grande cuisine d'où part un autre corridor aboutissant à une seconde porte sur la rue du *Lupanar*. La cuisine conserve son fourneau, une auge en partie doublée de plomb, un laraire avec la peinture ordinaire des serpents, un four et enfin les débris d'un moulin à moitié enterré et qui semble avoir servi d'évier. Une salle toute nue et voisine du four fut probablement un bûcher.

Rentrant dans l'*atrium*, on trouve à gauche après le corridor un grand *triclinium* ayant une large fenêtre ouverte sur le péristyle, un *triclinium fenestratum*. Les murs de cette salle sont blancs et divisés par des bandes rouges et jaunes. Les peintures qui les décoraient sont

1. *Giornale degli scavi*, 1862, *Pl.* VI. Homère, *Iliade*, L. XXI, v. 447.

en assez mauvais état; elles représentaient des candélabres, des architectures, des quadrupèdes, des animaux, des dauphins, des masques, des Tritons, des Bacchantes et trois sujets principaux. A gauche est la *Toilette d'Hermaphrodite* entouré de six nymphes dans diverses attitudes; la seconde peinture qui a été enlevée pour le musée représente *Énée* debout accompagné de Mnesthée, du fidèle Achate et du jeune Ascagne éploré; il présente sa cuisse au chirurgien Iapis, qui, à l'aide d'une pince, s'efforce d'en extraire le fer d'une flèche qu'il vient de recevoir en combattant les Latins; dans le fond on voit Vénus apportant à son fils le dictame qui doit cicatriser sa blessure[1].

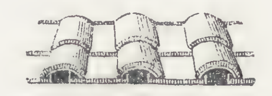
Dans la troisième peinture, qui est fort effacée, on voit une jeune fille vêtue de vert, ayant des anneaux ronds aux bras et aux jambes et dont le mouvement semble indiquer l'horreur ou une immense douleur; une autre femme, plus âgée, couverte d'un long manteau blanc et couronnée de lauriers, la montre à un héros nu, armé d'un javelot et de l'épée courte nommée *parazonium;* dans le fond est le char du guerrier[2]. Fiorelli croit voir dans cette composition la reine *Amata et Lavinie s'efforçant de détourner Turnus de combattre Énée*[3]. Dans le *triclinium,* que décoraient ces peintures, furent trouvés quatre vases de bronze, une fiole de verre, un vase à huile, un *olearium* en terre cuite et quelques clous et fragments de barres de fer.

Par les *fauces* situées à gauche de la pièce remplaçant le *tablinum,* on entre dans un péristyle incomplet, peu orné, ayant de deux côtés seulement des portiques soutenus par des colonnes octogones de briques revêtues de stuc, et des deux autres une simple muraille à laquelle étaient appliquées quelques constructions. Les colonnes des portiques étaient réunies par un *pluteus* dans lequel étaient engagés deux *puteals* en terre cuite dont il ne reste plus qu'un seul. Dans l'*area* sont quatre colonnes de plus petite dimension et peintes en vert qui portèrent une treille.

Ce péristyle, depuis longtemps fouillé, avait été regardé à l'époque de sa découverte comme faisant partie de la maison des princes de Russie. Le côté droit n'avait pas été déblayé afin de conserver plusieurs toits, les plus intacts qui eussent encore été découverts à Pompéi;

1. *Giornale degli scavi*, 1862, *Pl.* VIII. Virgile, *Eneid.*, L. XII, v. 385.
2. *Ibid.*, *Pl.* IX.
3. Virgile, *Eneid.*, L. XII, v. 55.

aujourd'hui tout est dégagé et ces toits n'existent plus. Ils présentaient l'exemple le plus complet de la manière dont étaient assemblées les *imbrices* ou tuiles creuses, les tuiles à rebords parallèles et certaines autres tuiles à rebords contigus qui se plaçaient dans les angles pour faciliter l'écoulement des eaux. Plusieurs tuiles portaient le nom du fabricant N. SABINVS.



Toiture.

Presque à la hauteur de ce toit on a trouvé un squelette et un grand nombre de monnaies d'or et de bronze.

A l'extrémité des portiques, à droite, est une petite chambre très-simple que couvrait ce toit; elle était éclairée par une lucarne percée dans le haut de sa muraille; des peintures qui la décoraient, on ne reconnaît plus qu'une tête de jeune garçon.

Immédiatement à côté de cette chambre est une porte conduisant dans une grande enceinte qui paraît avoir été une cour avec une sortie aujourd'hui condamnée. On y voit encore les arrachements d'un petit cabinet et les murs d'une salle où est une peinture très-médiocre représentant un *vieillard assis donnant une leçon de lyre à une jeune fille debout.*

Revenant au péristyle, on y voit au fond du portique de gauche une sorte de réduit sans ornements, assez profond et fort étroit.

Près de là sont trois marches conduisant à une porte qui réunit la maison de Siricus à une autre beaucoup plus riche, connue sous le nom de

Maison des princes de Russie (Pl. 78). Cette belle habitation, dont l'entrée principale porte le n° 57 sur la rue de Stabia, a été fouillée en mai 1852, en présence des fils de l'empereur de Russie, Nicolas Ier. Son plan présente une disposition particulière, motivée sans doute par la forme du terrain, qui avait plus de largeur et moins de profondeur que celui d'une maison ordinaire d'égale importance. L'*atrium* et le péristyle sont plus larges que profonds, et ne sont séparés que par une simple muraille au lieu de l'être par un *tablinum* et quelques autres pièces.

Par un *prothyrum* pavé en *opus signinum* semé symétriquement de petites pierres blanches, on entre dans l'*atrium* toscan; au centre est un très-joli *compluvium* de marbre en tête duquel est un cippe carré revêtu de marbre contenant un tuyau de plomb qui versait l'eau dans une vasque posée sur une petite base de marbre ornée de grandes feuilles d'acanthe. La fontaine est accompagnée d'une table de marbre blanc portée par deux pieds d'un très-beau travail, composés chacun de la partie antérieure d'une chimère et d'un griffon. Sur la face supérieure de la table est gravé le nombre LXXIX et on y trouva un petit groupe de bronze représentant *Hercule armé de sa massue et un jeune Phrygien agenouillé devant lui.*

Une grande porte donne entrée au péristyle large de 14^{m},10 et profond de 11 mètres seulement; il était soutenu par dix colonnes qui portent encore un fragment d'entablement. Dans l'angle à droite est un renfoncement, une sorte d'armoire, où l'on a trouvé quelques petits vases de terre cuite. Les murailles du péristyle étaient ornées de panneaux alternativement jaunes et rouges avec des figures de *Diane*, de *Latone*, de *Victoires*, de *Bacchantes*, etc. Au fond du péristyle sont, à droite un *triclinium* où se voient les faibles vestiges de deux *génies* et d'un *lévrier* et au milieu un petit *œcus* précédé de deux piliers ornés de riches arabesques d'un style beaucoup moins léger que dans les autres édifices de Pompéi. Sur le paroi de gauche était une peinture médiocre, mais intéressante par le sujet dans lequel M. Minervini reconnaît *Alcméon tuant sa mère Ériphyle;* cette peinture a été enlevée. Enfin à gauche de l'*œcus*, dans une petite pièce, sont plusieurs têtes dans des médaillons et trois tableaux, *Vénus et Adonis*, *Diane et Endymion*, et une scène dans laquelle le même savant a cru voir *Oreste et Pylade reconnus par Iphigénie*, et réfléchissant aux moyens de fuir la Tauride; nous avions cru nous-même qu'elle représentait plutôt *Léda et les Dioscures*, sujet qui nous semblait plus en rapport avec les compositions mythologiques qui l'entourent; aujourd'hui une nouvelle supposition est émise par M. Ed. Brizio[1]; l'absence de costume héroïque, la teinte de réalisme qui domine dans cette composition lui font penser que la figure assise que l'on a prise pour une femme n'est autre chose qu'un *magis-*

1. *Giornale degli scavi*, nuova serie, 1868, p. 38.

trat revêtu de la toge écoutant deux plaideurs, et M. Minervini s'est rangé à cette opinion.

« Dans cette maison, dit Dyer [1], à la hauteur de près de quinze pieds du sol, ont été découverts quatre squelettes presque dans une position verticale; plus bas était un autre squelette avec une hache. Cet homme paraît avoir percé la muraille d'une des petites chambres du *prothyrum*, et avoir été près d'y pénétrer quand il fut étouffé soit par la cendre, soit par les exhalaisons méphitiques. On a pensé que ces personnes avaient péri en cherchant des objets précieux après la catastrophe. »

Sortant par la maison de Siricus et reprenant la *Via degli scheletri*, on y trouve à gauche, au coin du *Vicolo della maschera*, la

Nouvelle fullonica (Pl. 145). On nomme ainsi un vaste établissement industriel contenant de nombreux fourneaux garnis de grandes capsules de plomb, des bassins de maçonnerie revêtus de ciment, etc. Était-ce une teinturerie ou une blanchisserie plus importante que celles que nous avons déjà visitées? Nous serions porté à accepter plutôt la seconde suppositon. Cet établissement communique par le fond avec la maison du Changeur, que nous trouverons dans la rue de la Fontaine d'Abondance.

En sortant de la nouvelle Fullonica, on voit à l'autre coin du *Vicolo della maschera* une grosse pierre angulaire portant en relief une image phallique et en grandes lettres blanches le nom de *Daphné*. Plus bas est tracée à la pointe une petite inscription obscène. Ces symboles de débauche sont expliqués par le voisinage de trois *cellæ meretriciæ* isolées que l'on trouve dans la *Via degli scheletri*, avant d'arriver à la ruelle d'Eumachia. Au n° 3 est un atelier de sculpture qui contenait des marbres ébauchés et de nombreux outils.

Tournant à gauche, au bout de la *Via degli scheletri*, on trouve au coin de la rue de la Fontaine d'Abondance et de la ruelle d'Eumachia la

* Maison de Ganymède, n° 52 (Pl. 99). Cette habitation, dont la partie antérieure a seule été déblayée en 1840, était assez belle; mais, ainsi que nous l'avons vu à la maison des Princes de Russie, elle

1. Pompeii, p. 466.

n'avait point de *tablinum*, et un simple mur séparait l'*atrium* du péristyle. Les peintures sont généralement en mauvais état. Dans une pièce à droite de l'*atrium*, on voit *Apollon*, *Adonis*, *Vénus* pêchant et plusieurs génies. Le péristyle entourait de trois côtés un assez grand jardin. Dans une pièce à droite, qui put tenir lieu de *tablinum*, sont deux peintures, *Ganymède endormi que l'aigle de Jupiter s'apprête à enlever*, et *Eudymion également endormi visité par Diane*. Ces deux derniers sujets sont mieux conservés. On trouva dans cette maison un grand nombre d'objets dont deux statuettes mutilées de *Diane* et de *Vénus* [1].

Remontant la rue de la Fontaine-d'Abondance presque jusqu'au Forum, on arrive à la

* MAISON D'HERCULE ET D'AUGIAS, n° 4 (PL. 94). Séparée par un mur mitoyen de l'école de Verna, elle était assez vaste et avait un bel *atrium* tétrastyle; aujourd'hui elle n'offre plus rien de remarquable.

MAISON DU SANGLIER, n° 8 (PL. 95). Elle fut fouillée de 1838 à 1840, et doit son nom à une mosaïque qui décore son *prothyrum* et représente en noir, sur fond blanc, un *sanglier attaqué par deux chiens*. Le pavé de l'*atrium* est entouré d'une bordure représentant des murailles, des portes de ville et des tours crénelées [2]. Les pièces qui l'environnent ont également des pavés de mosaïque blanche et noire, à l'exception de la salle à droite du *tablinum*, dont le sol est formé d'un assemblage de beaux marbres. Le pavé du *tablinum*, dont le seuil présente d'élégants rinceaux, est encadré d'une sorte d'entrelacs blanc et noir; sur la muraille de gauche est une peinture presque effacée représentant *Mars et Vénus*. Le péristyle est fort beau et soutenu par quatorze colonnes ioniques qui ont conservé leurs chapiteaux. Deux autres colonnes posées sur des piédestaux décorent l'entrée de l'*œcus*, dont le pavé en mosaïque n'a conservé que quelques restes de la belle grecque blanche, noire, rouge et jaune qui l'entourait. A droite du péristyle est l'entrée aujourd'hui murée d'un vaste jardin auquel on montait par un escalier de briques dont les marches décrivaient des segments de cercles concaves.

1. POMP. ANT. HIST., V, 381.
2. HERC. et POMP., V. *pl.* 4, mosaïques.
On conserve au musée d'Avignon un fragment de pavé de mosaïque absolument semblable, trouvé à Orange en 1826.

En sortant de la maison du Sanglier, on trouve de suite, à droite, une porte flanquée de deux pilastres portant leur entablement; elle ouvre sur un petit vestibule ayant à gauche l'entrée d'une boutique, et en face, entre deux murs, un escalier droit bien conservé, destiné aux locataires du premier étage de l'habitation suivante, qui a emprunté à des peintures qui la décoraient le nom de

* Maison des graces, n° 10 (Pl. 96). Découverte en 1817 et 1818, elle consiste en une grande boutique avec arrière-boutique et une petite cour entourée de quelques chambres de peu d'étendue. Dans l'arrière-boutique, une peinture presque effacée représentait *Uranie indiquant d'une baguette un globe céleste;* les autres peintures ont entièrement disparu. Dans la cour est une sortie sur la ruelle des Douze Dieux. On a trouvé dans cette maison deux pendants d'oreilles en or ayant la forme d'un tonneau, deux galons d'or, un assez grand nombre de monnaies, des ustensiles de cuisine, des instruments de chirurgie et une statuette de bronze représentant un enfant coiffé du bonnet phrygien, sans doute Ganymède. Près de la porte on découvrit encore un admirable vase de bronze, forme *Médicis,* chef-d'œuvre de richesse d'ornementation et de perfection de ciselure [1].

Peinture des douze dieux (Pl. 97). Sur le mur de cette habitation et dans la ruelle [2] dont elle occupe l'angle, est une peinture découverte en 1818, exécutée d'une manière peu correcte, mais curieuse en ce qu'elle nous offre avec leurs attributs les images des douze divinités principales, les *Dii consentes* ou *Dii majorum gentium.* En commençant par la gauche on trouve successivement Vénus, Diane, Apollon, Vesta, Minerve, Jupiter, Junon, Vulcain, Cérès, Mars, Neptune et Mercure [3]. Ce sont les mêmes divinités dont Ennius a rassemblé les noms dans ces deux vers que nous a conservés Apulée (*de Deo Socrat.*) :

Juno, Vesta, Ceres, Diana, Minerva, Venus, Mars,
Mercurius, Jovi', Neptunus, Volcanus, Apollo [4].

1. Herc. et Pomp., VII, *pl.* 72.

2. La ruelle des Douze Dieux est en partie remblayée; cependant on peut encore la parcourir dans toute sa longueur.

3. Herc. et Pomp., V, *pl.* 11.

4. Winckelmann a publié un beau *puteal* de marbre conservé au musée du Capitole et autour duquel sont également sculptées les douze divinités principales. Sur ce monument, Vesta est remplacée par Hercule, qui pourtant ne fut jamais compté au nombre des Douze grands Dieux. Monumenti inediti, I, p. 4, *tav.* 5.

Au-dessous de cette frise on voit, également peints sur la muraille, deux de ces serpents que nous avons déjà rencontrés si souvent dans les rues et carrefours de Pompéi.

En face de ces peintures et à l'angle opposé de la ruelle des Douze Dieux est la

* MAISON D'HÉRO ET LÉANDRE, n° 12 (PL. 98). Cette maison, fouillée en janvier 1841, n'est découverte qu'en partie, et on ne voit qu'un vaste *atrium*, les pièces qui l'entourent, le *tablinum* et quatre colonnes du péristyle. Un *atrium* plus petit dépendait de cette habitation et avait également son entrée sur la rue de la Fontaine d'Abondance; ses murs ne conservent pas de traces d'ornements et le stuc en est tombé presque partout. On trouva dans cette habitation un hermès double avec les faces de Bacchus et de Diane et un grand nombre d'objets et ustensiles de toutes sortes.

Au coin du *Vicolo della maschera* est l'habitation que nous avons vu être en communication avec la nouvelle *fullonica*, la

MAISON DU CHANGEUR OU DE LA REINE D'ANGLETERRE, n° 44 (PL. 100), découverte en 1838 en présence de la reine douairière Adélaïde, veuve de Guillaume IV. Le *prothyrum* était richement décoré, mais ses peintures ont beaucoup souffert. Dans le vaste *atrium* sont un grand laraire et un *puteal* en marbre blanc non cannelé, ce qui est peu commun. Dans une pièce à droite sont peints quelques *sphinx*, un *paysage*, un *pigeon mort* et un *poisson*. Dans l'*ala* du même côté se trouve la peinture qui a donné le nom à cette habitation; elle représente un sac entr'ouvert d'où s'échappent des monnaies d'or, d'argent et de bronze. Au-dessus on voit une tablette pour écrire et une machine à compter, un *abaque*. Les chambres à gauche de l'*atrium* n'ont que de médiocres peintures, des oiseaux, des raisins et des paysages.

La seconde partie de la maison présente une disposition particulière : derrière le *tablinum* et au lieu de péristyle règne une longue galerie qui vient aboutir à la ruelle *della Maschera*, sur laquelle se trouvent une boutique avec deux grands comptoirs de marbre blanc et une cuisine avec un four et un fourneau bien conservés. Plusieurs grandes pièces ouvrent au fond sur cette galerie; la principale est l'*œcus*, dont la façade est soutenue par deux piliers carrés, et dans le sol duquel est une grande auge en béton qui fut probablement un vivier

pour des poissons rares. Au fond de cette salle était une très-grande peinture représentant une *chasse au sanglier;* elle a péri avec la muraille, qui s'est écroulée. Le *triclinium* voisin est pavé en mosaïque.

Dans deux chambres donnant sur la galerie et faisant face à l'*œcus* sont quelques peintures, un *canard*, un *poisson*, un *paysage*, et *Ulysse entraîné par Minerve loin de Calypso endormie.*

Un mur sépare cette habitation de la

MAISON DU SQUELETTE OU DES COLOMBES, n° 37 (PL. 101), remarquable par son beau *compluvium* de marbre et les deux charmantes colombes peintes dans le *triclinium.* La partie antérieure de cette



Squelette.

demeure a longtemps été seule déblayée; aujourd'hui elle est fouillée entièrement et au fond, dans une salle voûtée éclairée par une petite fenêtre, on a découvert un squelette couché sur le dos et on l'a laissé à sa place à moitié engagé dans la cendre; l'os frontal est brisé et le bras gauche est détaché de l'épaule.

En face est la

* MAISON DU MÉDECIN, n° 26 (PL. 102), petite et sans intérêt. On y a trouvé quelques drogues et un assez grand nombre d'instruments de chirurgie renfermés en partie dans le petit nécessaire de bronze que nous avons vu au musée de la rue du Forum.

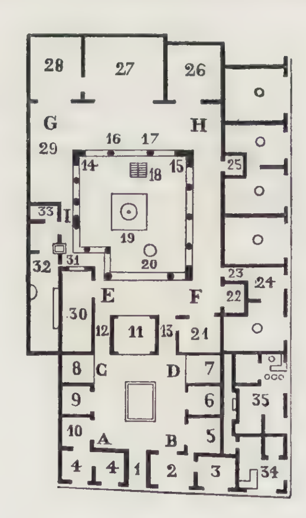
A côté est la

* MAISON DE FRANÇOIS Ier, n° 29 (PL. 103), découverte le 13 mai 1819, en présence de l'empereur d'Autriche. Elle occupe l'angle de la rue des Théâtres; son entrée est d'un style sévère, les pilastres qui

l'accompagnent ayant des tailloirs carrés au lieu de chapiteaux; peut-être ceux-ci devaient-ils être sculptés. Le péristyle offre une particularité intéressante; au moment de la catastrophe, on était en train de remplacer ses chapiteaux doriques de stuc par des chapiteaux ioniques de marbre blanc; deux de ceux-ci sont en place et seulement dégrossis. Cette habitation ne conserve plus aucune peinture. On y trouva une boucle d'oreille d'or, un petit vase d'argent orné de figures de Faunes, un grand vase de bronze sans anses et richement orné, trois lampes portant en dessous le mot FORTIS, quelques monnaies, une lampe de bronze, une tête d'homme en marbre, quelques grilles, un fourneau de fer et une petite statue de terre cuite servant de support à une lampe.

Au delà de la rue des Théâtres commence la rue des Holconius, qui fait suite à celle de la Fontaine d'Abondance et va en s'élargissant jusqu'au carrefour formé par les rues de Stabia et de la *Casina dell' Aquila*. Cette rue, déblayée en mai et juin 1855, est entièrement occupée à gauche par les nouveaux bains, mais à droite elle est bordée d'habitations intéressantes. La première qui se présente est celle nommée sans raison bien plausible la

Maison d'Holconius, n° 4 (Pl. 146). La façade de cette maison,



Plan de la Maison d'Holconius.

découverte en 1860 et 1861, présente quatre boutiques qui déjà avaient été, ainsi que le *prothyrum*, fouillées en 1855. Trois de ces boutiques

2, 3 et 4, sont en communication avec l'intérieur de la maison et servaient sans doute au débit des denrées du propriétaire.

Les boutiques 2 et 3, réunies par une porte, avaient leur pavé composé de briques pilées et leurs murailles peintes de couleur verdâtre; l'une renfermait une armoire qui avait été garnie de trois rangs de tablettes; dans l'autre est une citerne profonde de plus de sept mètres dans laquelle on pouvait descendre au moyen de trous pratiqués dans sa paroi. La muraille de cette seconde boutique offrait une peinture qui a été enlevée et qui représente *Mercure* tenant une bourse et un caducée et ayant à ses pieds un bélier de très-petite proportion [1].

Le *prothyrum* 1 placé entre les boutiques 2 et 4 est flanqué de deux pilastres peints en rouge seulement jusqu'à hauteur d'homme. La porte à deux battants, *bifora*, roulait sur des gonds dont l'emplacement est encore reconnaissable, et lorsqu'on a franchi le seuil, on voit dans les murs les trous de la barre, *sera*, qui servait à la fermer.

Ces murailles sont peintes en noir avec un soubassement rouge divisé par des lignes vertes en trois panneaux contenant des oiseaux aquatiques. Plus haut sur le fond noir, au milieu d'architectures fantastiques se détachaient quatre figures de nymphes qui ont été enlevées dès le moment de leur découverte.

L'*atrium* toscan A B C D est pavé en *opus signinum* partagé par des lignes de petits cubes blancs. Le *compluvium* n'a pas sa bordure de marbre et son état semble indiquer qu'il était en restauration complète au moment de la ruine de Pompéi. Des peintures qui décoraient les parois, il ne reste plus guère que celles qui se trouvent sur la muraille A comprise entre le *prothyrum* et la pièce 10; on y voit *Silène couché jouant avec Bacchus enfant*, et plus bas, tout contre le *prothyrum* et se détachant sur fond jaune, une tête à barbe flottante, ayant pour cornes des pinces d'écrevisse et terminée en bas par des enroulements. Dans cette tête, Fiorelli croit reconnaître l'Océan [2] tel qu'il est souvent représenté sur des monnaies d'Agrigente. Au-dessous un *hippocampe* est peint en camaïeu vert.

1. Cette figure a été publiée par Fiorelli et accompagne la savante description qu'il a donnée de la maison d'Holconius, description qui nous a fourni de nombreux et importants documents. *Giornale degli scavi*, 1861, p. 12 et *pl.* III.

2. *Ibid.*, p. 16, *pl.* III.

Beaucoup d'objets ont été trouvés dans l'*atrium*, les uns sur le sol, les autres 4 ou 5 mètres plus haut ; ces derniers appartenaient évidemment à l'étage qui a disparu. Les principaux sont une lampe portant le mot ECHIO, quatre charnières en os, un compas de bronze, une serrure d'armoire, une clef, quelques instruments de fer, un écuelle de terre contenant de la couleur verte, les os d'une poule et deux squelettes humains dant les ossements étaient dispersés parmi les cendres et les débris.

Dans l'angle de l'*atrium*, à droite, est une pièce fort simple 5 communiquant avec les boutiques 2 et 3 ; selon toute apparence elle était occupée par l'esclave préposé à la vente, l'*institor*. Le pavé en *opus signinum* est semé de morceaux de marbres de couleur et les murailles blanches ont quelques ornements tracés en rouge et en jaune ; les gonds de bronze des deux portes sont encore en place.

La pièce suivante 6 est une chambre à coucher assez élégante ; ses murailles offrent sur fond blanc au-dessus d'un soubassement rouge, au-dessous d'une corniche où la voûte prend naissance, et au milieu d'ornements très-légers, sept cartels carrés bien conservés représentant *Bacchus*, *Ariane tenant le petit Iacchus*, quatre groupes de *suivants de Bacchus* dans l'un desquels figure *Silène*, enfin le berger *Pâris*, coiffé du bonnet phrygien, tenant le *pedum* ou bâton pastoral et portant un petit Amour sur son épaule[1]. Dans la muraille est l'entaille pour les pieds d'un lit dont on trouva les ornements de bronze mêlés à un assez grand nombre d'autres objets, tels que des vases de verre, deux anneaux, quelques outils de fer et de bronze, etc.

L'*ala* 7 paraît avoir été fermée par une grille dont on voit encore un reste scellé dans le seuil. Deux pieds de table en marbre y sont déposés. Cette *ala* ne fut sans doute qu'une sorte d'office, malgré son éloignement de la cuisine, car on y trouva divers ustensiles culinaires tant en métal qu'en terre cuite.

L'*ala* 8 qui fait face présente dans son pavé, au milieu d'un cadre de mosaïque, un carré de marbre composé de disques et de rectangles de jaune antique encastrés dans du marbre gris. Les panneaux jaunes et rouges des murailles sont séparés par des architectures ; le soubasse-

1. Fiorelli, *Giornale degli scavi*, 1801, *pl.* IV, *fig.* 1 à 7.

ment est noir. Au fond dans une peinture dont la partie supérieure est ruinée, on distingue encore *Apollon saisissant Daphné;* auprès d'eux est un petit Amour. Le haut de la peinture de la paroi de droite est également détruit; on y voit *Hercule* reconnaissable à la peau de lion qu'il porte sur le bras gauche; derrière lui est une femme et devant est un dieu ou un héros nu assis tenant deux javelots. La peinture de gauche est entièrement effacée; elle représentait *Persée et Andromède.*

La petite chambre 9 voisine de cette *ala* est très-ruinée; on y reconnaît cependant sur ses murailles blanches, au fond un buste de *vieux Faune tenant un thyrse et un vase*[1], à droite une *jeune femme avec un esclave africain,* à gauche deux têtes presque disparues. On distingue encore quelques traces d'une autre composition. A gauche de l'entrée avait été placé un grand coffre qui ne fut point trouvé, mais dont l'indication est visible sur la muraille et sur le sol.

La pièce 10 sans aucun ornement communique avec la grande boutique 4; comme celle qui lui fait pendant, elle devait être occupée par un esclave préposé à la vente; on y reconnaît les traces des tablettes qui portaient les marchandises.

Le *tablinum* 11 occupe sa place ordinaire au fond de l'*atrium;* il est ouvert devant et derrière, mais au fond il pouvait être fermé par des portes pliantes et on voit encore dans son petit seuil de marbre les trous des crapaudines sur lesquelles tournaient leurs pivots. Le pavé était en *opus signinum,* semé de petits cubes blancs et entouré d'un cadre de mosaïque. Les murs jaunes surmontés d'une corniche de stuc sont divisés en panneaux par des bandes verticales rouges, blanches et noires. Sur celui de gauche est un sujet déjà trouvé à la maison du poëte, *Léda montrant à Tyndare ses trois enfants dans un nid.* La peinture qui, à droite, faisait face à la Léda est détruite ; on y voit seulement quelques vestiges d'un personnage assis, peut-être Adonis, ayant un chien à ses pieds. Au-dessus des deux compositions sont des musiciens. Aux côtés des sujets principaux, étaient quatre figures moins bien dessinées; l'une d'elles n'a pas même laissé de traces et une autre est fort effacée; des deux qui sont conservées l'une tient une faucille et des épis, l'autre une guirlande de fleurs. On ne recueillit dans cette pièce aucun objet;

1. Fiorelli, *Giornale degli scavi*, 1861, *pl.* IV, n° 8.

seulement, pendant le travail, il tomba du haut des cendres un crâne qui, selon toute apparence, n'avait point appartenu à un habitant de la maison.

Sous le portique de l'*atrium*, à un mètre en avant du *tablinum*, fut trouvé le 22 janvier 1861, le squelette d'une femme qui avait cherché à sauver ce qu'elle possédait de plus précieux; auprès d'elle était une petite cassette de bois, *pyxis*, contenant tous les objets à son usage, son *mundus muliebris*. Le plus curieux de tous est un collier de pâte de verre tout composé d'amulettes, *præbia*[1], φυλακτήρια, telles que clochettes, figurines d'Isis et d'Osiris, chiens, chacals, mains ouvertes, mains *faisant la figue*[2], grappes de raisin, osselets, cigales, etc., le tout entremêlé d'images phalliques[3]. Également épars sur le sol étaient quelques ustensiles de ménage, une lampe avec un dauphin, plusieurs monnaies consulaires d'argent et une pièce de bronze de Claude.

A la gauche du *tablinum* est un corridor 12, qui n'était autre que la cage d'un escalier droit en bois, *scalare*, dont les arrachements sont visibles sur les deux parois.

En pendant sont les *fauces* 13 conduisant au péristyle E F G H; sur leur mur à l'entrée et près du sol, était grossièrement tracée en rouge une figure de gladiateur avec une inscription dont il ne restait que les premières lettres PRIMI. Des gonds indiquent que ce passage pouvait être fermé.

Le péristyle avait son portique soutenu par onze colonnes et quatre piliers. Le pilier qui se trouve à l'angle F est plat et rectangulaire; celui du côté I est également plat, mais se termine par des demi-colonnes; le pilier 15 dans l'angle H forme une équerre ayant une demi-colonne à chaque bout, enfin le pilier 14 qui lui est semblable a en outre une troi-

1. « Verrius appelle ces préservatifs *præbia*. »

Præbia rursùs Verrius vocari ait ea remedia.

Festus, V° *Præbia*.

« *Præbia* vient de *præbere*, donner, parce qu'on les donne comme remèdes, en les mettant au cou des enfants pour les protéger. »

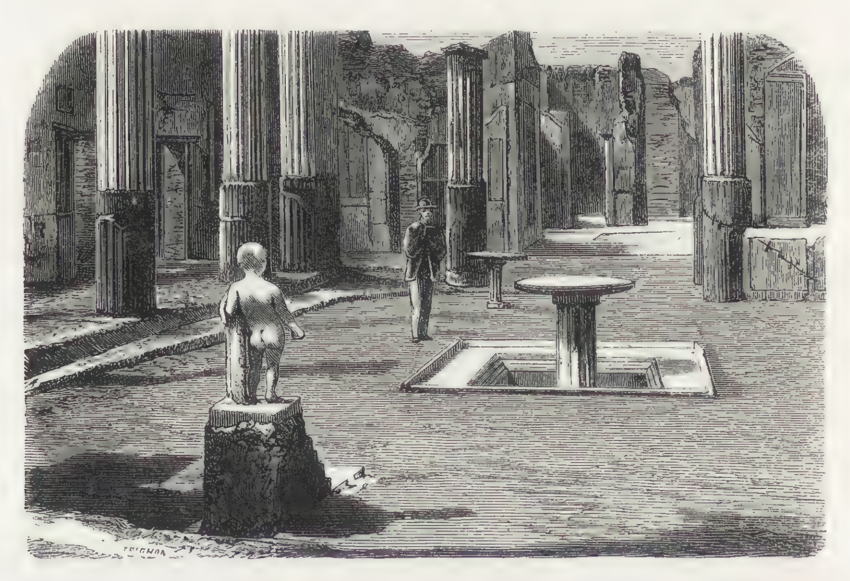
Præbia a præbendo, ut sit tutus, quod sint remedia in collo pueris.

Varr., *De ling. lat.*, VII, 107.

2. *Manus impudica*, disposition des doigts qu'on regardait comme un préservatif contre les maléfices, le mauvais œil, le *fascinum*.

3. Fiorelli, *Giornale degli scavi*, 1861, *pl.* V.

sième demi-colonne en saillie sous le portique. Celui-ci présente à gauche une singulière enclave E I prise sur l'*area;* les trois colonnes qui la forment sont réunies par un *pluteus* qui dépasse la troisième et vont presque butter contre le pilier I. En un mot, par son plan comme par sa décoration, ce péristyle est un exemple de plus de ce mépris de la symétrie que nous avons déjà eu tant de fois l'occasion de signaler à Pompéi. Les colonnes, comme les piliers, ont leurs cannelures pleines, et sont peintes en jaune dans leur tiers inférieur; au-dessus elles sont blanches avec des cannelures creuses. Les piliers 14 et 15 et les colonnes



Péristyle de la Maison d'Holconius.

16 et 17 qui s'élèvent entre eux renfermaient des tuyaux qui, sortant au sommet de la partie jaune du fût, jetaient l'eau dans un caniveau qui fait le tour de l'*area.*

Au pied de la colonne de gauche 16, est dans le sol la clef de bronze d'un robinet d'où part en se dirigeant vers le bassin 19 un tuyau de plomb que, dans l'*area,* fermait une autre clef également visible.

Un peu en avant de la colonne 17 et hors de tout axe est une fontaine composée de quatre petits degrés de marbre surmontés d'une statuette d'Amour, haute de $0^{m},67$, d'un travail médiocre et dont les cheveux sont à peine dégrossis; le bout des pieds manque; l'Amour tient dans la main gauche une espèce de fiole qui jetait l'eau amenée par un tuyau

dont l'entrée est visible au milieu du dos de la figure et qui traversait le bras qui n'avait été attaché au corps qu'après avoir été creusé. Le derrière de la tête manque et paraît n'avoir jamais existé. De cette circonstance nous croyons pouvoir conclure, comme nous l'avons fait à l'occasion de la fontaine de la Maison du balcon, que cette statuette était destinée à figurer dans une niche. Peut-être, au lieu d'être en pierre comme à la maison de Lucretius, cette niche n'était-elle qu'en bois; peut-être était-ce une sorte de berceau, *arcella*, qui a été détruit. Si on n'admettait pas cette hypothèse, comment expliquer la présence de ce tuyau entrant au milieu du dos et que tout le monde pouvait voir en circulant sous le péristyle?

Au centre de l'*area* est un bassin de marbre rectangulaire, long de 1^{m},56, large de 1^{m},45 et profond de 1^{m},25, encadré par une bordure de marbre blanc, large de 0^{m},30. Ses parois présentent à une profondeur d'environ 0^{m},60 des clous à crochet dont l'emploi est difficile à expliquer; ils servaient probablement à suspendre dans l'eau des breuvages ou des poissons qu'on voulait mettre au frais. Au milieu s'élève une colonne cannelée portant une table ronde également de marbre blanc, tout unie, large de 0^{m},93 et percée d'un trou de jet d'eau garni de bronze.

Enfin, dans l'*area*, vers l'un des angles du bassin est une table ronde de marbre blanc 20, un *monopodium*, porté par un pied cannelé.

M. Fiorelli a cru reconnaître les traces d'un second ordre de colonnes, et dans ce cas le portique eût été à deux étages.

Beaucoup d'objets ont été trouvés dans le péristyle; parmi eux était une amphore portant cette inscription peinte en noir :

COVM
GRAN
OF
ROMAE ATERIO FELICI.

« Vin de Cos[1] mêlé d'essence de grenade de la fabrique d'Aterius Felix, à Rome. »

Rappelons encore deux vases à parfums en verre, des clous de fer, une serrure et des charnières provenant de quelque meuble, plusieurs

1. Coos ou Cos, île de la mer Égée, l'une des Sporades, aujourd'hui Stanchio.

fragments d'une statue d'homme en albâtre. deux grands coffres de bois garnis de riches ornements de métal, plusieurs lampes avec la marque de fabrique STROBILI en relief, enfin divers ustensiles de bronze dont un brasier très-élégant soutenu par trois oies aux ailes déployées ; celui-ci était surmonté d'un vase de même métal auquel adhérait un trépied de fer.

Les murs du péristyle peints en rouge et noir présentaient des architectures, des oiseaux, des Amours, des fruits, des comestibles et de petits paysages. A droite avait été tracée à la pointe cette note par quelque esclave chargé d'acheter ou de vendre :

IIX ID. IVL. AXVNGIA PCC
ALIV. MANVPLOS CCL.

« Le 8 des ides de juillet, deux cents livres de saindoux, deux cent cinquante bottes d'ail. »

A la droite des *fauces* est une chambre à coucher 21, communiquant avec ce corridor et avec le péristyle et contenant une alcôve. Les murs sont divisés en compartiments noirs et rouges avec des animaux, des oiseaux, des fruits, etc. Dans cette pièce furent trouvés deux squelettes.

A droite du péristyle est une petite chambre 22 dont les murailles ont des panneaux rouges et jaunes et au-dessus une frise composée de grands rinceaux blancs sur fond jaune. A côté est un *posticum* ou porte dérobée 23 communiquant par la boutique 24 avec la rue des Théâtres.

Après une assez longue muraille sans ouverture est une petite chambre 25 ruinée et sans aucun ornement qui pourrait bien n'avoir été qu'une resserre.

Au fond du péristyle, à droite de l'*œcus*, est une pièce très-élégante 26 ; ses murailles offrent au-dessus d'un soubassement rouge et d'une plinthe imitant le marbre, des dauphins, des candélabres, des nymphes, des Amours, etc., et trois sujets principaux. La composition qui fait face à l'entrée est très-malade ; elle représentait *Apollon et Vénus*. Sur les murailles latérales on voit deux *Néréides* montées, l'une sur un hippocampe, l'autre sur un taureau marin ; les deux monstres sont guidés par des Amours volants tenant les rênes et le fouet.

« Cette pièce, dit Fiorelli[1], a présenté une particularité toute nouvelle; dans la muraille de face est au niveau du sol une ouverture carrée de deux tiers de mètre qui, traversant la muraille, débouche dans un local clos où passe un canal qui recueillait les eaux et les immondices des édifices contigus. Cette cavité, revêtue intérieurement de bois, avait une petite porte à chaque côté, et lorsqu'elle ne servait pas à donner accès à cette espèce d'égout, de *compluvium* (ou plutôt de *cloaca*), elle était employée comme armoire, car on y trouva quatre lampes de terre cuite dont une à deux becs ayant un Amour au milieu et un manche en forme de croissant; la seconde avait la forme d'une tête de bœuf ou de taureau, la troisième était entourée de trois autres beaucoup plus petites dont une brisée; la dernière enfin à un seul bec était toute simple et bien conservée. »

L'*œcus* 27 était pavé en carreaux de marbre blancs et noirs; au centre était un petit bassin qui semble indiquer que, par une disposition tout exceptionnelle l'*œcus* était *hypèthre* ou découvert. La peinture du fond est presque détruite; on y distingue cependant encore deux petits Amours et les pieds d'un jeune homme; à l'époque de la découverte, on put reconnaître que le sujet était *Narcisse debout appuyé sur deux javelots et se mirant dans la fontaine*. Les peintures latérales sont mieux conservées; celle de droite représente *Bacchus accompagné de ses suivants dont un soulève le voile d'Ariane endormie*[2]; derrière elle se tient une figure aîlée dans laquelle Fiorelli reconnaît le génie du sommeil, Ὕπνος.

La composition de gauche est des plus singulières; au milieu on voit debout un *Hermaphrodite* colossal[3] tenant de la main droite un flambeau abaissé; il appuie son bras gauche sur une sorte de Silène de moindre proportion jouant de la lyre et aux pieds duquel est un tout petit Amour avec une double flûte; à la droite d'Hermaphrodite est un Satyre dont la taille atteint à peine la moitié de la sienne; il tient également un flambeau renversé et semble indiquer par son geste l'étonnement que lui cause sa double nature. Enfin derrière lui, au second plan

1. *Giornale degli scavi*, 1861, p. 82.
2. Dyer a donné le dessin de cette jolie composition, Pompeii, p. 452.
3. Cette figure a beaucoup de ressemblance avec l'Hermaphrodite trouvé dans la maison d'Adonis. V. Raoul Rochette, choix de peintures à Pompéi, *pl.* X.

30

et presque aussi grande qu'Hermaphrodite, est une Bacchante tenant un thyrse et un tambour de basque.

Lorsqu'on fouilla cette exèdre, il tomba des terres supérieures une amphore portant cette inscription :

FRVT.
T. CLAVDIO IIII
L. VITELLIO III COS

« Vin cuit, *Frutum* [1], recueilli sous le 4e consulat de T. Claudius et le 3e de Vitellius. »

A l'époque de la destruction de Pompéi, ce vin comptait donc déjà trente-deux années, car la date indiquée est, d'après les fastes consulaires, celle de l'an de Rome 800, répondant à l'an 47 de notre ère [2].

A gauche de l'*œcus*, et communiquant avec lui et avec le péristyle, est une grande chambre à coucher, 28, reconnaissable à l'entaille faite pour les pieds du lit. La peinture du fond est presque entièrement détruite; on y distingue seulement la partie postérieure jusqu'à l'épaule d'un personnage nu les mains attachées derrière le dos, sans doute *Oreste conduit avec Pylade devant Thoas, roi de Tauride*, ou *devant Iphigénie*. Les deux peintures des murailles latérales sont très-bien conservées; elles représentent, à droite le *Jugement de Pâris*, et à gauche *Ulysse reconnaissant Achille parmi les filles de Lycomède*. La chambre était décorée en outre de plusieurs médaillons, la plupart détruits ou presque effacés; deux des mieux conservés sont des *femmes avec des Amours*.

La seconde moitié du portique du péristyle, à gauche, a une largeur presque double et forme une sorte de galerie couverte 29, ornée de quelques petits paysages, la plupart en mauvais état. Nous pensons avec Overbeck qu'on doit y voir un *triclinium* d'été.

Du même côté, en face du portique E F est l'entrée du grand *triclinium* d'hiver 30 qui, à son extrémité, était éclairé par une fenêtre ouverte sur l'angle rentrant du péristyle que nous avons signalé et ayant

1. Pour *Defrutum*.
2. Des vins cuits seuls pouvaient se conserver aussi longtemps.

« Les vins de Pompéi sont arrivés à toute leur bonté au bout de dix ans; ils ne gagnent rien en vieillissant davantage. »

Nam Pompeianis summum X annorum incrementum est, nihil senectâ conferente.

Pline, L. XIV, c. 8.

pu servir aussi à passer les plats qu'on apportait de la cuisine voisine. Cette pièce, sur la destination de laquelle aucun doute n'est possible, est beaucoup plus longue que large, conformément à la prescription de Vitruve[1]. Le pavé est en grande partie en *opus signinum* divisé en losanges par des lignes croisées formées de petits cubes blancs; au fond est un grand carré en mosaïque contenant une sorte de labyrinthe avec une étoile au centre. Sur les murailles noires sont reproduits deux sujets très-communs à Pompéi, *Phryxus et Hellé* et le *Réveil d'Ariane abandonnée*. Sur un des murs du *triclinium*, à plus de trois mètres du sol, un esclave monté nécessairement sur un meuble ou sur une échelle avait tracé cette inscription : SODALES, AVETE; bonjour, camarades.

Dans la partie I du portique est une auge 31 que l'on pouvait remplir par une petite arcade ouvrant sur la cuisine 32, pièce longue et étroite où l'on voit un évier, un fourneau, un large bassin, une citerne et une grande table de marbre grossièrement équarrie présentant au bout un creux qui pût servir de mortier pour piler le sel et les épices. Enfin, à l'extrémité droite de la cuisine sont des latrines 33.

Dans le plan de la maison d'Holconius figure sous le n° 34 un établissement qui n'avait avec elle aucune communication, mais qui occupait l'angle de la rue des Théâtres sur laquelle la même habitation avait plusieurs boutiques, 35 et 0 0 0; c'est la

BOUTIQUE DU TEINTURIER, *taberna offectoris*, n° 1. Cet établissement avait sur chacune des rues une entrée avec un seuil de pierre volcanique conservant les traces de portes pliantes. Fiorelli a pu faire mouler la partie inférieure de l'une de ces portes sur l'empreinte qu'elle avait laissée et nous la reproduisons plus loin d'après le dessin dont il a accompagné la savante description de la *taberna offectoris*[2].

Le pavé de la boutique est en *opus signinum;* sur les parois blanches, des lignes rouges et noires forment des encadrements. Au fond est l'atelier, espèce de corridor où l'on reconnaît les traces d'un escalier de bois et où sont un fourneau et des vasques revêtues d'un ciment fort dur entamé cependant par les acides jusqu'à la hauteur à laquelle s'é-

1. « La longueur des salles à manger doit être double de leur largeur. »

Tricliniorum quanta latitudo fuerit, bis tanta longitudo fieri debebit.

VITR., L. VI, c. 3.

2. *Giornale degli scavi*, 1861, p. 9 et *Pl.* II.

levaient les liquides employés pour les teintures. On ne trouva rien dans cette boutique, qui paraît avoir été explorée et recouverte lors des premières fouilles faites à Pompéi.



Porte de la Boutique du Teinturier.

Derrière, dans la boutique 35 ouvrant sur la rue des Théâtres sont plusieurs grandes jarres de terre, *dolia*, enterrées dans le sol.

A côté de la maison d'Holconius est une habitation désignée sous le nom de

Maison de Mescinio n° 9 (Pl. 147). La façade est composée de la porte d'entrée et de quatre boutiques. La première de celles-ci portant le n° 7 est prise sur un angle rentrant du terrain occupé par la maison d'Holconius ; elle avait été fouillée en 1855 et 1856, puis recouverte ; à cette époque, outre plusieurs inscriptions intéressantes et quatre squelettes humains, on y avait trouvé un anneau d'or avec une pierre gravée représentant un cheval, un bracelet d'argent brisé et quelques ustensiles de fer et de bronze ; lorsqu'on la déblaya définitivement en 1861, on recueillit, le 12 mars, dans l'arrière-boutique et près d'un cinquième squelette, 57 monnaies d'argent dont 37 consulaires et 20 impériales[1]. La plus récente de ces dernières appartient à Titus sous lequel Pompéi fut détruite.

La seconde boutique, n° 8, a quelques restes de peintures représentant des animaux; lorsqu'on la dégagea en mars 1861, on y trouva à environ un mètre au-dessus du sol trois lampes de terre cuite sur l'une desquelles est représenté un sanglier attaqué par un chien.

1. Fiorelli en a donné le catalogue dans le *Giornale degli scavi,* 1861, p. 95.

Cette boutique communiquait avec l'*atrium*. De l'autre côté du *prothyrum* est la troisième boutique portant le n° 10, fouillée en 1860; le seuil est en pierre volcanique et les murailles jaunes étaient ornées de petits paysages. A gauche en entrant on voit l'indication de l'emplacement d'une armoire; au fond est un petit laraire, à côté de la porte d'une arrière-boutique où étaient peints quelques griffons et animaux fantastiques.

La dernière boutique, n° 11, était celle d'un marchand de couleurs, *pigmentarius;* lorsqu'on la déblaya en 1856, on y trouva une grande quantité de couleurs blanches, bleues, rouges et vertes, et un disque de marbre sur lesquels on les broyait.

La maison de Mescinio est très-ruinée; heureusement elle fut vue en un peu meilleur état au moment de sa découverte en 1860 et 1861, par Fiorelli qui en a donné la description[1]. La porte était à trois ventaux dont on voit l'indication sur le seuil. Le *prothyrum* assez long et montant est pavé de briques pilées semées de petits morceaux de marbre de diverses couleurs; des peintures qui le décoraient il ne reste guère qu'un dragon monstrueux peint en vert sur la muraille de gauche.

L'*atrium* tétrastyle avait des colonnes de briques avec un *compluvium* et une embouchure de citerne. Le pavé est également de brique pilée et, autant qu'on en peut juger par le peu qui reste, les murailles étaient peintes en rouge et décorées comme celles du *prothyrum*. Sous les portiques on trouva une petite caisse de bois avec ornements de bronze contenant quelques outils, une très-belle urne de bronze et un sceau portant le nom T. MESCINIONIS qui dût être celui du propriétaire.

Trois chambres existent au côté gauche de l'*atrium;* à droite, la place de la première est occupée par un corridor conduisant aux latrines et communiquant avec la boutique n° 8 où dut se faire le commerce de Mescinio. Toutes les chambres étaient entièrement vides à l'exception de la dernière à droite, où l'on trouva une sonnette rectangulaire, quelques charnières en os, une petite tasse de verre et une lampe de terre cuite portant, comme l'une de celles recueillies dans la maison d'Holconius, un masque scénique et la marque de fabrique STROBILI.

1. *Giornale degli scavi,* 1861, p. 97.

Le *tablinum* n'a rien de remarquable, non plus que les deux pièces qui l'accompagnent; celle de gauche, assez grande, est le *triclinium* où fut trouvée, parmi beaucoup d'autres vases de métal ou de terre, une très-belle écuelle, *scaphium*, de cette terre rouge vernissée si fine connue sous le nom de *terra campana*. Cette habitation était en général fort simple et la cour qui la termine est entourée de murailles qui ne sont pas même recrépies.

Entre cette maison et celle de Cornelius Rufus en est une assez étroite que Fiorelli[1] appelle un

GANEUM, n° 12 (PL. 148). Ce nom, qui, suivant Festus, désigne un lieu caché propre à la débauche, a paru au savant directeur des fouilles convenir à cette demeure où furent trouvées en 1861 des peintures et des inscriptions licencieuses. On ne pouvait y entrer qu'en traversant une des deux boutiques qui occupaient la façade entière. Le petit *atrium* carré n'avait pas de *compluvium;* à sa gauche est un escalier en pierre assez bien conservé. La cuisine située à droite avait une porte ouvrant immédiatement sur le *tablinum*, qui ici, comme dans beaucoup d'habitations modestes, servait en même temps de salon et de salle à manger; au-dessus d'un autel consacré à Fornax est un petit laraire creusé dans la muraille entre deux peintures, un serpent et un jambon.

Dans l'*area* du péristyle sont à moitié enterrées sept grandes jarres, sept *dolia* avec leurs couvercles sans anses; cette particularité nous porterait à croire que cette maison était plutôt un magasin d'huile qu'un lieu de débauche. A côté des *dolia* gît une grosse boule de marbre. Dans un bassin est un petit jet d'eau et près de là une colonnette de marbre en forme de massue surmontée d'un chapiteau dut porter un vase ou une statuette. Plusieurs conduites de plomb sont à découvert et, dans une niche, on voit deux robinets de bronze qu'on ne pouvait ouvrir qu'en passant un levier dans la tête carrée de leurs clefs.

Contiguë au *Ganeum* est la

MAISON DE CORNELIUS RUFUS, n° 15 (PL. 160) fouillée en 1861. La porte est flanquée de deux boutiques ouvrant toutes deux sur l'*atrium*. Le *prothyrum* est peu orné; il avait au fond une seconde porte ainsi que

1. *Giornale degli scavi*, 1861, p. 106.

l'indiquent deux dés de marbre enterrés dans le sol et creusés pour recevoir les crapaudines.

L'*atrium*, fort grand bien que toscan, a au centre un superbe *compluvium* de marbre blanc, long de 2^{m},50 sur 1^{m},80; il est entouré d'une plate-bande de marbre blanc large de 0^{m},65, encadrée elle-même d'une bande de mosaïque large de 0^{m},38, présentant sur fond blanc une suite de tours noires à trois créneaux.



Atrium de la Maison de C. Rufus.

En tête du *compluvium* est une des plus magnifiques tables de marbre trouvées à Pompéi; malheureusement le dessus manque. Chacun des deux pieds est composé de deux monstres adossés ayant des têtes de lion avec des espèces de cornes de bélier, et des ailes recourbées qui rappellent les sculptures assyriennes; ils se terminent en bas par une double griffe. Sous la table est une cavité carrée surmontée d'une plaque de marbre percée d'un large trou circulaire que fermait sans doute un couvercle; cette cavité contient la clef d'un jet d'eau dont l'embouchure de bronze existe au milieu du bassin.

Dans l'angle de l'*atrium* à droite en entrant est le soubassement carré d'un laraire presque détruit; à côté est l'entrée d'un escalier.

Contre le mur qui sépare le tablinum du *triclinium* est adossé le buste, évidemment portrait, qui a donné le nom à la maison; c'est un

hermès de marbre blanc posé sur un pilier carré de marbre gris, sans moulures, et présentant dans le haut cette inscription :

C. CORNELIO
RVFO.

Ce Cornelius Rufus fut probablement un des ancêtres du propriétaire plutôt que le propriétaire lui-même.

Le *tablinum* est entièrement ouvert sur le péristyle comme sur l'*atrium*. Sa muraille de gauche, hors d'aplomb comme plusieurs autres de cette habitation, a été retenue par des tirants en fer. Sur cette muraille ainsi que sur celle qui fait face sont deux peintures aujourd'hui méconnaissables. On a recueilli dans cette pièce une plaque de serrure en bronze, un bouton de porte, une monnaie de grand module très-oxydée et indéchiffrable, et enfin une cassolette à parfums, petite boîte de bronze avec un couvercle à charnières et percé au milieu.

La pièce à droite du *tablinum* était une chambre à coucher ainsi que l'indique l'entaille pour le lit; le pavé est un remarquable assemblage de beaux marbres parmi lesquels domine le jaune antique.

La pièce à gauche du *tablinum*, qui est plus grande et que nous supposons avoir été le *triclinium*, conserve deux peintures dont les sujets sont reconnaissables, d'un côté *Pâris assis près d'Hélène*, de l'autre *Anchise déjà chargé de ses pénates conseillant la fuite à Enée*. On a recueilli dans cette salle sept jolis bracelets de bronze et une lampe et une tasse de terre cuite.

Le péristyle est fort beau et entouré de 18 colonnes, 4 par côté en largeur et 7 en profondeur, en comptant deux fois les colonnes d'angle; ces colonnes doriques et sans bases ont le premier tiers de leur fût polygonal, et leur partie supérieure cannelée. A gauche, entre la seconde et la troisième colonne, est un *puteal*; au fond de l'*area* est un petit bassin de marbre qui avait son jet d'eau comme celui de l'*atrium*.

Cette habitation généralement fort ruinée, dont presque tous les stucs et les peintures sont tombés et qui probablement avait été déjà fouillée à en juger par le très-petit nombre d'objets qu'on y a trouvés, paraît avoir communiqué par un escalier aujourd'hui détruit avec des salles

et des boutiques placées à un plan inférieur et ayant leurs portes sur la rue du temple d'Isis, en face du temple lui-même.

Ainsi que nous l'avons dit, le côté de la rue des Holconius opposé aux maisons que nous venons de décrire est occupé en entier par les

Nouveaux bains (Pl. Y), page 181.

Devant eux, presque au coin de la rue de Stabia, est une base de marbre (Pl. 157), sur laquelle on lit cette inscription :

M. HOLCONIO M. F. RVFO
TRIB. MIL. A POPVL. IT VIR. I. D. V.
QVINQ. ITER.
AVGVSTI CAESARIS SACERDO.
PATRONO COLONIAE.

« A Marcus Holconius Rufus, fils de Marcus, tribun des soldats nommé par le peuple, cinq fois duumvir chargé de rendre la justice, deux fois quinquennal, prêtre d'Auguste César et patron de la colonie. »

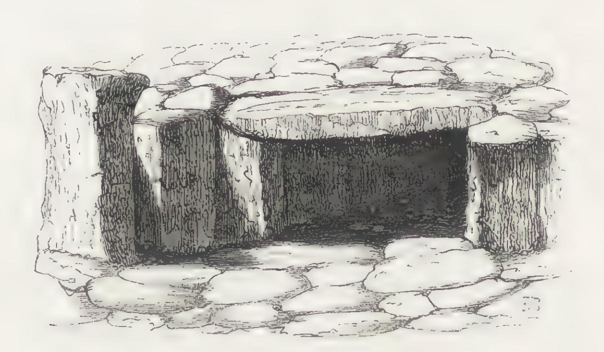
En effet, la statue en marbre de ce magistrat, dont le nom se rattache à presque tous les édifices publics de Pompéi, a été trouvée brisée sur le sol, le 22 juin 1853[1], et sa restauration a été confiée à l'habile sculpteur Calì. La tête avait été rapportée sur un torse qui avait évidemment appartenu à quelque statue impériale. La cuirasse est d'un travail bien supérieur dans la plupart de ses parties, mais quelques autres, provenant sans doute d'une restauration contemporaine du changement de tête, sont, comme celle-ci, l'œuvre d'un artiste plus que médiocre. Au moment de la découverte de cette figure, les chairs ainsi que quelques parties de l'ajustement conservaient encore des traces très-visibles de peinture. Près de là fut trouvée une assez belle tête de femme aujourd'hui déposée dans le temple de Mercure. Trois autres piédestaux existent à l'entrée de cette rue, mais veufs de leurs statues et privés de leur revêtement de marbre.

Sous la rue des Holconius règne un grand égout dont l'entrée, s'élevant au-dessus du pavé de la rue de Stabia, fait face à la *Via della casina dell'aquila;* lorsqu'on le déblaya le 14 juillet 1856, on y trouva quelques débris d'ustensiles de bronze et un certain nombre de monnaies très-oxydées.

1. Pomp. Ant. Hist., VI, 565.

Auprès de l'égout est un de ces piliers pour les eaux dont nous avons déjà parlé.

Remontant la rue de Stabia, on trouve à droite sur le pilier n° 84 une image phallique ; lorsqu'en 1856 on fouilla la boutique de laquelle il dépend on y trouva un lacrymatoire de verre, un certain nombre de lampes de terre cuite et un petit autel de même matière qui fut déposé dans le temple de Mercure.



Égout de la rue des Holconius.

Du même côté de la rue est une sorte de *prothyrum* qui était fermé par une porte battant sur une barre de fer encore encastrée dans le seuil de pierre. Avant les fouilles de 1856, on avait cru que ce passage était l'entrée d'une ruelle; on voit maintenant qu'il conduit, non pas à une maison, mais à une vaste salle, un magasin sans doute, qui semble avoir été couverte d'une voûte ou d'un toit que soutenaient de chaque côté quatre contre-forts; au fond, descend de la muraille un tuyau de plomb qui réunissait les eaux supérieures et les conduisait sous terre jusqu'à la rue.

Sur la porte d'une boutique n° 76 est une plaque de terre cuite portant en relief un symbole phallique accompagné d'une espèce de bêche, d'une pioche et d'une équerre, rapprochement qu'il serait difficile d'expliquer.

Plus loin, au n° 71 et presque au coin de la ruelle de la Fontaine-du-Bœuf, est un bâtiment en forme d'équerre (Pl. 149) où deux commerces semblent avoir été exercés simultanément. Sur la rue de Stabia est une belle boutique de marchand d'huile, fouillée en 1852 et renfermant un puits; le comptoir, composé de marbres *cipollin* et gris antique,

est orné sur le devant d'une précieuse plaque ronde de porphyre vert et de deux belles rosaces; sur son appui on voit encore une partie du pied d'un vase de bronze qui y est restée adhérente. Dans le comptoir sont encastrées huit belles jarres de terre cuite; une neuvième est déposée dans l'angle de la boutique, où se trouvent aussi un fourneau et l'ouverture d'une petite cave revêtue de ciment dans laquelle on puisait l'huile, ainsi que cela se pratique encore en Toscane et dans plusieurs autres endroits de l'Italie. On a trouvé dans cette boutique quelques monnaies d'or et d'argent et un grand nombre d'objets de toutes sortes. L'arrière-boutique, qui formait la seconde branche de l'équerre, avait une porte sur la ruelle de la Fontaine-du-Bœuf; c'est une boulangerie où se voient encore trois moulins, un grand four à courant d'air et des pétrins doublés de plomb.

Sur le mur de gauche, à l'entrée de la ruelle, est une peinture des serpents symboliques (Pl. 76) qui est au nombre des plus belles et des mieux conservées qui existent à Pompéi; elle est surmontée d'un petit laraire et de plusieurs inscriptions en grande partie effacées aujourd'hui; en voici quelques-unes :

CN. HELVIVM SABINVM AED. POPIDIVM RVFVM
II VIR. D. R. P. O. V. F.

« Je vous prie de faire édile Helvius Sabinus[1], et duumvir Popidius Rufus, dignes des affaires publiques. »

P. PAQVIVM PROCVLVM
II VIR. I. D. THALAMVS CLIENS.

« Thalamus, client, *invoque* P. Paquius Proculus, duumvir, chargé de rendre la justice[2]. »

Q. MARIVM RVFVM AED. R. P. D.

« .... Q. Marius Rufus, édile digne des affaires publiques. »

En face, dans l'arrière-boutique du n° 65, on voyait un *Bacchus* entre deux peintures obscènes couvertes par des volets. Ces peintures

1. Une autre inscription en l'honneur du même personnage avait été trouvée à Pompéi, dès 1760 :

CN. HELVIVM
SABINVM AED. O.V.F.
IVNIA ROGAT.

Pomp. Ant. Hist., I, 116.

2. Nous avons vu que la maison de ce P. Proculus a été découverte en 1868. V. page 419.

ont à peu près disparu; il ne reste rien du Bacchus, et dans la peinture de gauche on distingue à peine quelques traces d'un homme et d'une femme.

Un peu au delà de la ruelle est à droite la

Maison de la Fontaine de l'Amour, n° 55 (Pl. 77), fouillée en 1850. Sur l'un de ses piliers est répétée l'image que nous avons déjà vue deux fois dans la même rue. On entre dans cette petite maison par une boutique et une arrière-boutique derrière laquelle est une petite cour avec une *ala* à gauche contenant une jarre pleine de chaux. Dans la cour sont un puits, un escalier et un petit bassin carré pavé en morceaux de marbre et en *opus signinum* et entouré d'une caisse à fleurs. A droite au fond du bassin, sur un petit piédestal en forme de tronc d'arbre, était un Amour également en marbre qui a été porté au musée. Cette figure était placée en avant d'une niche peu profonde dans laquelle est peinte la figure d'une nymphe derrière la vasque d'une fontaine. A gauche de la niche est représenté en camaïeu *Hercule armé des flèches et de la massue.*

Au delà de la cour est un très-petit jardin dont le mur de fond était orné de peintures presque effacées maintenant, représentant dans le haut une chasse, dans le bas plusieurs grues et un trapézophore ou pied de table en forme de sphinx presque semblable à celui de marbre trouvé dans la maison du Faune. A gauche du jardin nous avions encore vu naguère dans une petite chambre une fort jolie *Léda* remarquable par le nimbe qui entourait sa tête, et dans une autre *Apollon appuyé sur sa lyre* et l'*Aigle de Jupiter tenant dans son bec le bonnet phrygien qu'il vient d'enlever à Ganymède endormi ;* ce dernier sujet est seul reconnaissable aujourd'hui, bien que très-effacé lui-même.

En face de cette maison est celle des Princes de Russie que nous avons décrite (page 450) en même temps que celle de Siricus avec laquelle elle communique.

Revenant un peu sur nos pas, nous entrerons dans la petite rue à laquelle nous avons donné le nom de ruelle de la *Fontaine-du-Bœuf.* Cette ruelle, qui se replie à angle droit à la moitié de sa longueur, présente une particularité bien inexplicable. Lorsqu'on y arrive par la rue de Stabia, on voit qu'elle admettait les chars, car le pavé est sillonné d'ornières, mais vers le milieu de cette première branche, la circulation

est interrompue par une borne placée au milieu de la chaussée et les ornières n'existent plus jusqu'au coude, où se trouve une seconde borne après laquelle les ornières reparaissent dans toute la partie parallèle à la rue de Stabia. Il est certain que le passage dut être libre autrefois dans toute la longueur de la ruelle ; elle est trop étroite pour que les chars aient pu y tourner, ils n'ont donc tracé les ornières que lorsqu'ils la traversaient tout entière, et c'est quand, pour une cause restée inconnue, la partie comprise entre les deux bornes leur fut interdite, que celle-ci fut repavée à neuf, ainsi que le prouve l'absence d'ornières. Au coude se trouve une fontaine composée d'un bassin carré, comme à l'ordinaire, dans lequel l'eau était jetée par une tête de bœuf traversée encore par le tuyau de plomb qui l'amenait.

A l'extrémité de la ruelle on se trouve dans la *Via della casina dell'Aquila* qui la coupe à angle droit. Cette rue dans sa partie comprise entre la ruelle et la rue de Stabia a été fouillée en 1858, mais les maisons qui la bordent n'ont été déblayées que plus récemment. De nombreuses inscriptions sont peintes en rouge et en noir sur tous les piliers de cette rue, principalement au côté qui se présente à droite au voyageur venant de la ruelle.

Sur le pilier à droite de la porte de la maison qui fait l'angle des deux rues, est celle-ci qui reproduit le nom d'un des personnages dont nous avons décrit l'habitation[1].

GAVIVM RVFVM.
L. POPIDIVS (*orat* ou *rogat*).

« L. Popidius *invoque* Gavius Rufus. »

*Cette habitation petite et incomplète n'offre de remarquable qu'un assez joli pavé de marbre dans la première chambre à gauche en entrant dans l'*atrium* qui n'a pas de *compluvium*.

En avant de cette maison, la chaussée présente un exemple du système qui consistait à enfoncer des coins de fer entre les pavés pour les consolider.

La maison voisine est celle à laquelle, faute de désignation officielle, nous avons cru pouvoir donner le nom de

1. V. page 398.

Maison du Parnasse (Pl. 151); elle a été fouillée en 1865 et 1866. Sur le pilier à droite de la porte on lit :

NEPTVNALEM AED.
OR. MODESTVS

« Modestus invoque l'édile Neptunalis. »

Après avoir franchi le *prothyrum* on trouve à droite, adossé au coin de l'*atrium*, un très-remarquable laraire dont les deux côtés isolés sont soutenus à l'angle par une colonnette. Chacune de ces deux faces présente un grand entablement très-riche surmonté d'un fronton, le tout en stuc colorié. L'édicule repose sur un piédestal haut de $1^m,12$, large de $1^m,08$ dans un sens et de $1^m,12$ dans l'autre. A l'intérieur est un petit gradin formant un segment de cercle concave, élevé de $0^m,10$ sur lequel étaient posés les Pénates. La face principale devant ce gradin était ouverte, mais la face latérale était fermée par une grille dont un fragment est encore en place.

A droite de l'*atrium* étaient trois pièces sans ornements; à gauche, il n'y a point de chambres, mais un mur d'où plusieurs peintures ont été enlevées et où il reste cependant dans des cartels carrés des oiseaux et dans des médaillons de petits paysages.

Le *tablinum* est de forme trapézoïdale pour raccorder l'*atrium* et le péristyle. A la muraille de gauche était une peinture qui à été enlevée; à droite, on voit seulement la partie inférieure d'une composition représentant un *Amour luttant contre un Satyre.*

En entrant dans le péristyle par les *fauces*, on trouve à droite un plan incliné qui, longeant les colonnes, arrive à former une terrasse qui, entourant les deux côtés de droite et du fond, s'élève de $0^m,70$ au-dessus du sol de l'*area* et se trouve de niveau avec les pièces qui ouvrent sous le portique. Les colonnes doriques sont au nombre de neuf; elles sont blanches, et dans toute leur hauteur les cannelures sont rudentées; les bases en stuc avaient été ajoutées après coup et plusieurs ont disparu. Dans les fûts, à environ un mètre du sol, sont creusés des trous qui recevaient des barres de bois servant de garde-fous au portique surélevé. Trois colonnes conservent leur entablement; au pied de la dernière est une embouchure de citerne.

L'*area* est pavée en *opus signinum* et renferme un joli *compluvium*

de marbre blanc ayant au centre le trou garni de bronze par lequel s'élançait un jet d'eau. A l'extrémité gauche de cette enceinte découverte est une piscine en maçonnerie profonde de 0m,60; derrière celle-ci s'élève un grand mur sans portique sur lequel est peint un treillage surmonté d'un paysage effacé en grande partie; nous avons dit que ce genre de décoration se nommait *topia* ou *opus topiarium.*



Péristyle de la Maison du Parnasse.

Au fond du péristyle est un grand *triclinium* large de 5m,8 sur 8m,57, pavé en *opus signinum* semé de cubes blancs. Les panneaux des murailles sont noirs à l'exception de celui du fond qui est amaranthe et sur lequel on voit la peinture à laquelle nous avons emprunté le nom de la maison; cette composition, qui a beaucoup souffert, représente le *Parnasse*, avec Apollon tenant la lyre, entouré des Muses désignées par leurs noms tracés en caractères grecs. Aux côtés de ce sujet principal sont deux médaillons ronds avec de petits génies.

La muraille de droite n'a pas de peintures, mais sur celle de gauche on voit *le Bain de Diane et Actéon dévoré par ses chiens*, une *femme ailée jouant de la lyre*, et dans un cartel carré très-bien conservé, les bustes de *Bacchus et d'Ariane;* sur le soubassement sont peints des oiseaux et des volières.

A droite du *triclinium* est l'entrée de la cuisine et à sa gauche se

trouvent une petite chambre avec son *procœton* ouvert, puis enfin une exèdre ouvrant de toute sa largeur sur un second péristyle. Sur la muraille gauche de l'exèdre une grande peinture représente *Hercule, Vénus et Vulcain armé de son marteau;* en face on voit *Phèdre et Hippolyte* que la nourrice cherche à retenir et aux pieds duquel est son chien.

Le second péristyle est, comme le premier, entouré de trois côtés seulement de neuf colonnes doriques formant portiques; le quatrième côté est fermé par un mur avec demi-colonnes engagées. Dans un coin sont les restes d'un moulin.

Ce péristyle dépendait d'une seconde maison moins importante, beaucoup plus simple, placée en retour d'équerre et ouvrant sur la ruelle de la Fontaine-du-Bœuf. On trouve dans cette petite habitation un *atrium* toscan et une cuisine avec four, moulin, mortier et citerne; mais elle n'offre rien de particulièrement digne de remarque. A peu près en face de la maison du Parnasse et de l'autre côté de la rue la

MAISON DE COMPLUVIUM DE MOSAÏQUE (PL. 152), fouillée en 1866 et communiquant avec la maison du Cithariste que nous visiterons bientôt. En entrant dans l'*atrium* on remarque tout d'abord le large cadre de mosaïque de couleur qui entoure le *compluvium*. Le premier côté qui se présente est composé de feuilles de diverses couleurs semblables pour la forme à celles du sycomore. La bande parallèle, en tête du *compluvium*, est formée de rinceaux, et chacun des deux côtés offre, dans sept arcades séparées par des pilastres, des rostres de navire vus sous toutes les faces; enfin aux quatre coins étaient des masques dont un seul est conservé.

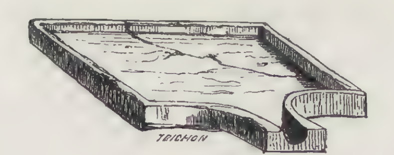
Dans une pièce à droite de l'*atrium* est une peinture représentant un *Faune surprenant une nymphe endormie*. Dans l'*ala* du même côté est une grande double baignoire de stuc profonde de $0^{m}55$; on y montait du dehors par deux degrés, mais il n'y en avait point à l'intérieur pour y descendre.

Dans une assez grande chambre à gauche de l'*atrium* est une petite peinture représentant des poissons. L'*ala* très-simple ouvre au fond sur une pièce sans ornements, pavée en *opus signinum* et renfermant une citerne; nous pensons qu'on doit y voir un atelier où était exercée quelque industrie.

Une porte fort large, à gauche de laquelle est la pierre qui portait le coffre-fort et qui a conservé le boulon et la clavette qui l'y fixaient, met en communication immédiate l'*atrium* et le péristyle. Les portiques de celui-ci étaient soutenus par deux larges piliers et douze colonnes ; par une singulière économie de décoration les colonnes unies et peintes en rouge sont cannelées d'un côté et peintes en blanc à partir du premier tiers aux deux entre-colonnements destinés à servir de passage devant l'*atrium* et devant l'*exèdre*. Au pied de l'une des colonnes est un charmant *puteal* de pierre calcaire orné de denticules, de triglyphes et de métopes contenant des fleurons. On voit aussi par terre un mortier de lave et les débris d'un *dolium*. Le péristyle n'a de pièces que sur les côtés, encore sont-elles en général peu décorées ; seule l'exèdre, placée au milieu du portique de gauche, conserve les restes d'une peinture ayant représenté *Adonis*.

En sortant de la maison, on remarque à gauche sur le trottoir une conduite d'eau en plomb se prolongeant à découvert jusqu'à la rue de Stabia, et on trouve immédiatement une habitation contiguë assez modeste, que je nommerai la

* Maison du pressoir de terre cuite (Pl. 153), découverte la même année que les précédentes.



Plaque de pressoir.

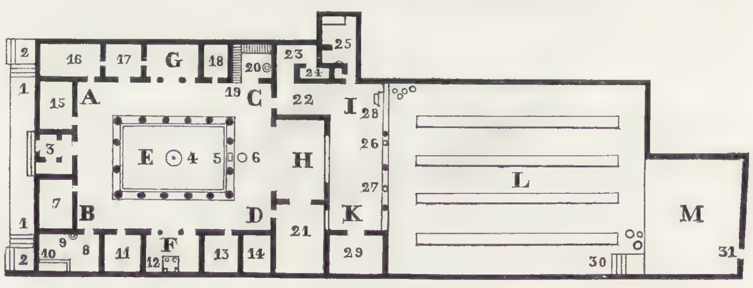
En entrant dans son *prothyrum* qui n'a pas moins de 9^{m},60 de longueur, on trouve de suite à gauche une porte ouvrant sur une vaste boutique qu'accompagnent deux arrière-boutiques, dont une ayant une fenêtre sur l'*atrium*. Près de cette porte, contre le mur du *prothyrum*, est dressée une grande plaque de terre cuite fendue et encore incrustée de *lapillo*. Épaisse au centre de 0^{m},04, et avec le rebord qui l'entoure de 0^{m},076, elle a 1 mètre de largeur en tous sens ; mais d'un côté elle se termine en une sorte de gouttière qui nous fait reconnaître la base d'un pressoir.

Les murs de l'*atrium*, comme ceux du *prothyrum*, n'avaient point encore reçu leur revêtement; le ciment grossier qui les recouvre a été, lorsqu'il était frais, battu à coups de baguette qui y ont tracé des espèces de palmes ou de gerbes présentant des aspérités destinées à retenir l'enduit de stuc qui devait y être appliqué, car la maison ne paraît pas avoir été terminée.

Sur le bord du *compluvium* est une jolie table de marbre blanc à deux pieds dont la tablette est, comme nous l'avons déjà vu plusieurs fois, ornée sur la tranche de deux petites têtes de lion; derrière la table, mais non dans son axe, est un *puteal*.

A gauche du *tablinum* est une chambre à coucher avec une petite estrade pour le lit et des peintures représentant des oiseaux et des paysages. L'habitation ne s'étend pas au delà du *tablinum*, qui n'a aucun ornement. La pièce à droite de celui-ci a les murs semblables à ceux de l'*atrium*; dans l'*ala* de gauche sont les restes d'une baignoire de stuc munie d'un fourneau; là aussi est une porte ouvrant sur la cuisine.

En face de cette maison et à côté de celle du Parnasse est la MAISON D'EPIDIUS RUFUS OU DES DIADUMÈNES (PL. 154). Cette



Plan de la Maison d'Epidius Rufus.

belle habitation, découverte en 1865 et 1866, doit le premier de ces noms à un sceau qui y fut trouvé portant ces mots : ITALICI—EP. RVFI, et que l'on supposa avoir appartenu à son propriétaire; le nom de *Maison des Diadumènes*, adopté par Dyer [1], est peut être plus certain, car le sceau peut avoir été apporté du dehors tandis que nous verrons encore à sa place l'inscription des deux Diadumènes.

1. POMPEII, p. 479.

Devant la façade règne une terrasse 1, 1 en forme de stylobate, élevée de 0m,85 au-dessus du trottoir de la rue; on y monte à chaque bout par un petit escalier 2 formé de cinq marches interrompues par un repos. Deux autres degrés conduisent au *prothyrum* 3, qui présente la même disposition que nous avons signalée à la maison du *Taureau de bronze*[1]. Lorsqu'on a franchi ce passage, on se trouve dans l'*atrium corinthien* A B C D, l'un des plus magnifiques de Pompéi, long de 17m,35 et large de 11m,95. Au milieu est un vaste *compluvium* occupant tout l'espace découvert[2] E, entouré de seize colonnes d'ordre dorique, sans bases, cannelées dans toute leur hauteur et conservant presque toutes leurs chapiteaux. Au centre du bassin est un disque de marbre 4 de 0m,47 de diamètre percé d'un trou de jet d'eau garni de bronze; en tête est un cippe carré 5 derrière lequel on voit le tuyau de plomb qui en faisait une fontaine et que fermait un robinet de bronze encore en place ayant la tête de sa clef percée pour être tournée avec un levier. Un tuyau également à découvert amenait l'eau au jet d'eau; en arrière de la fontaine est un *puteal* 6.

La pièce 7 à droite du *prothyrum* a deux fenêtres en forme de meurtrières ouvrant sur la rue à une hauteur de 3m,50 et encadrées de stuc orné d'une bande rouge. Au-dessus régnait un joli entablement en stuc avec denticules, mais sur les murailles il n'y a plus trace de peintures.

La salle 8 placée dans l'angle B de l'*atrium* dut être une buanderie; on y voit une citerne 9 et les restes d'une auge 10.

La jolie chambre 11, dont les panneaux jaunes encadrés d'architectures présentent encore deux *Pégases* et de petits cartels contenant des oiseaux, communiquait avec l'*ala* F par une porte aujourd'hui condamnée; elle est éclairée sur l'*atrium* par une petite fenêtre que surmonte extérieurement une corniche de stuc bien conservée.

L'*ala* F, placée contre l'usage au milieu du côté BD de l'*atrium*, a son frontispice soutenu par deux colonnes et deux pilastres ioniques dont le tiers inférieur est peint en rouge et a ses cannelures pleines. Les chapiteaux des pilastres sont ornés en retour des têtes de Bacchus et

1. Page 384.
2. C'est le seul exemple de cette disposition que nous connaissions à Pompéi.

d'Ariane. Les trois entre-colonnements étaient fermés par une grille de fer dont on voit l'indication et même quelques fragments dans les colonnes et dans les pilastres, à 1^{m},15 du sol. Les peintures qui, au-dessous d'une jolie corniche de stuc, décoraient les murs de l'*ala* sont fort effacées ; cependant au fond on distingue, à droite *un homme et une matrone debout devant un autel*, et à gauche, en pendant, *trois popes conduisant le taureau qui doit être sacrifié.*



Atrium.

Entre ces deux peintures est un grand laraire 12, sorte de petit temple, haut de 1^{m},27, dont le couronnement est soutenu en avant par deux colonnes rondes et au fond par deux piliers carrés. Le soubassement plein qui porte le laraire a 1^{m},25 de largeur, 0^{m},80 de profondeur et 1^{m},50 de hauteur, ce qui donne 2^{m},77 pour l'élévation totale du monument. Dans le soubassement est encastrée cette inscription gravée sur une tablette de marbre carrée ayant 0^{m},37 en tous sens :

GENIO M. N. ET
LARIBVS
DVO DIADVMENI
LIBERTI.

« Au génie de notre *patron*[1] Marcus, et aux dieux Lares les deux Diadumènes affranchis. »

1. La première ligne de l'inscription doit être lue : *Genio Marci nostri et...* On a de nom-

Les chambres 13, 14 et 15 n'offrent aucune particularité digne de remarque. La chambre à coucher 16, grande et sans ornements, présente de chaque côté pour le lit une entaille de 3m,60 de longueur. Dans l'angle A de l'*atrium* où elle se trouve, on voit sur le sol le tuyau versant dans la citerne l'eau qui descendait des toits par une conduite enfermée dans la muraille. La chambre 17 communiquait par trois portes avec la précédente, l'*atrium* et l'*ala* G. Cette *ala*, qui fait face à celle de droite, est soutenue comme elle par deux colonnes et deux pilastres, mais la partie inférieure des fûts est ici peinte en noir. Les murs sont couverts de peintures assez grossières; au milieu du principal panneau est une *femme nue tenant un vase de fleurs;* sur les autres parois sont de mauvais paysages.

Après une petite chambre très-simple 18 est un escalier 19 bien conservé conduisant au premier étage où est encore le pavé en mosaïque blanche et noire d'une salle s'étendant au-dessus des pièces 23, 24 et 25. La chambre d'esclave 20 a sous l'escalier une alcôve voûtée et un autre petit réduit, et à l'entrée un *puteal* de terre cuite.

Au fond de l'*atrium* est le *tablinum,* ouvrant à hauteur d'appui sur le portique du xyste; il a 4m,85 de profondeur sur 6m,5 de largeur; à sa droite est une pièce 21 d'égale profondeur, mais large seulement de 5m,17; elle ouvre par une porte sur l'*atrium,* par une porte plus grande sur le *tablinum* et par une large fenêtre sur le portique du xyste. Cette salle, que nous pensons avoir été le *triclinium,* est la plus ornée de toutes; sa principale peinture représente *Vénus assise, l'Amour lui offrant un miroir et Apollon debout, la tête surmontée d'une étoile.* Dans les autres panneaux sont quatre muses, *Melpomène, Uranie, Euterpe* et *Clio, Apollon citharœde* et enfin *un jeune homme nu et un Satyre jouant de la double flûte,* peut-être *Olympe et Marsyas.*

A la gauche du *tablinum* est le corridor ou *fauces* 22 où se trouve l'entrée d'une petite pièce voûtée 23 qui paraît avoir été une sorte d'office avec un cabinet 24. Dans la cuisine 25 est un grand fourneau; sa porte fait face à une galerie I K soutenue par trois colonnes qui ne

breux exemples de patrons ou de maîtres désignés ainsi par leurs affranchis ou par leurs esclaves, au moyen de l'initiale de leur prénom suivie de l'initiale de l'adjectif possessif *noster*. Il y a même aussi des inscriptions dans lesquelles le prénom et le mot *noster* sont écrits en toutes lettres; il n'y a donc pas à douter de l'exactitude de cette interprétation.

sont pas dans l'axe du *tablinum*, mais sont reportées vers la droite. Deux petites embouchures de citerne ne sont pas placées entre elles plus symétriquement; l'une 26 est presque au pied de la colonne de gauche, tandis que l'autre 27 est au milieu de l'entre-colonnement de droite. Les colonnes sont réunies par un *pluteus* haut de 0m,55 et on ne pouvait passer au xyste L qui remplaçait le péristyle que par deux degrés 28 ménagés à l'extrémité gauche du portique. Près de ces degrés sont quatre amphores brisées remplies de chaux. A l'extrémité opposée du portique est une pièce 29, sans aucun ornement et où un petit *dolium* est déposé dans un coin.

Le xyste est un des plus grands de la ville; il est large de 12m,68 et profond de 19m,78. Le sol a conservé sous les cendres ses quatre plates-bandes encore parfaitement indiquées. Au fond on voit une autre amphore brisée et deux *dolia* dont un muni de couvercle; ces trois vases sont également remplis de chaux. Dans l'angle à droite, un petit escalier de trois degrés 30 suivi d'un plan incliné conduit à une grande enceinte M surélevée, peu décorée et dont le mur de fond est oblique pour se raccorder avec l'alignement de la rue de la Fontaine-du-Bœuf sur laquelle elle à une porte de derrière, un *posticum* 31.

A droite en sortant par la façade on voit sur le trottoir de la rue de la *Casina dell'Aquila* un tuyau de plomb saillant qui conduisait les eaux de la maison jusqu'à la rue de Stabia, d'où elles tombaient dans le grand égout de la rue des Holconius, devant lequel nous voici revenus.

A gauche, au coin de la rue de la *Casina dell'Aquila*, est une boutique portant sur la rue de Stabia le n° 90; elle a été fouillée en notre présence le 9 décembre 1853; on y a trouvé de nombreux fragments d'amphores, les débris d'une cassette garnie de fer et d'argent, plusieurs grosses perles cannelées de porcelaine verdâtre, une coupe de terre, un vase de bronze sans ornements et une petite bague d'argent; mais on y a fait aussi une bien plus précieuse découverte, celle d'une magnifique lampe de bronze à deux becs, garnie de chaînes pour la suspendre et ornée de deux taureaux à mi-corps du plus beau travail. Les chaînes sont réunies par un cartel sur lequel on lit le nom du propriétaire, DIVNI PROQULI (*sic*). A droite dans la boutique est un laraire.

En avant de cette boutique est une fontaine accompagnée du grand pilier dont nous avons parlé (page 384), au pied duquel se trouvait

encore le fragment du tuyau de plomb qui élevait l'eau à son sommet[1].

Dans la boutique n° 104, parmi une foule d'amphores brisées qui depuis ont été emportées, j'avais lu sur l'une d'elles en petits caractères rouges cette inscription qui paraissait donner la date du vin qu'elle avait contenu[2] :

TI. CLAVDIVS CAESAR
SIN. CANVTIVS COS.

Malheureusement on ne trouve pas dans les fastes consulaires un consulat de Claude et de Canutius. Cette amphore est maintenant déposée dans le temple de Mercure. Continuant à descendre la rue de Stabia qui a été déblayée en grande partie en 1847 et 1848, on voit à droite sur le pilier de la maison n° 109 les traces de cette inscription :

Q. POSTVMIVM PROCVLVM AED.
PRISCVM ROGAT CRISPVS.

« Crispus invoque Q. Postumius Proculus Priscus, édile.

Presque toutes les murailles de cette rue sont couvertes d'invocations de ce genre ; beaucoup d'entre elles offrent le nom de *M. Holconius Rufus* si souvent reproduit sur les monuments de Pompéi.

1. Voy. la vignette page 31.
2. Les poëtes latins sont remplis d'allusions à cet usage :

« Boire du vin savoureux mis dans l'amphore sous le consulat de Tullus..... »

Amphoræ fumum bibere institutæ consule Tullo.
HORACE, L. III, *od.* 8.

« O bouteille née avec moi sous le consulat de Manlius! »

O nata mecum consule Manlio!
Id., L. III, *od.* 21, *ad amphoram.*

« Apporte des vins pressés sous le consulat de mon ami Torquatus. »

Tu vina Torquato move consule pressa meo.
Id., Epod., *Carm.* 13.

« Maintenant offrez-moi un Falerne fumeux pressé sous un ancien consul. »

Nunc mihi fumosos veteris proferte Falernos
Consulis.....
TIBULLE, L. II, *eleg.* 1.

« Le Massique est sorti des pressoirs de Sinuesse. Vous demandez sous quel consul? Il n'y en avait pas encore. »

De Sinuessanis venerunt Massica prelis;
Condita quo quæris consule? Nullus erat.
MARTIAL, L. XIII, *epig.* 3.

« Quant à lui, il boit du vin pressé sous un de nos anciens consuls (un consul aux longs cheveux). »

Ipse capillato diffusum consule potat.
JUVÉNAL, *Sat.* V.

Le pilier portant l'inscription de Q. P. Proculus fait face au *prothyrum* de la

Maison du Cithariste, *del Citarista*[1] n° 110 (Pl. 74). On avait commencé à découvrir cette vaste et belle habitation le 18 octobre 1853; les travaux, continués en 1854, furent suspendus pendant près de quinze ans et n'ont été repris que le 10 novembre 1868; aujourd'hui les fouilles sont presque complètes. Le plan en forme d'équerre renferme une maison plus petite occupant le coin des rues de Stabia et de l'Amphithéâtre. Le *prothyrum* de la maison du Cithariste est flanqué à gauche de deux boutiques dont la plus éloignée a un fourneau, une arrière-boutique et une grande pièce au fond; l'autre a simplement une arrière-boutique communiquant avec l'*atrium*. A droite du *prothyrum* est une seule boutique avec une arrière-boutique contenant un fourneau. Dans ces boutiques on a trouvé un assez grand nombre d'objets, tels que plusieurs vases de bronze à usage soit religieux soit domestique, deux fragments de moules à pâtisserie en forme de coquilles, quatre agrafes ou *fibules*, vingt-sept anneaux de diverses grandeurs, une monnaie très-oxydée, plusieurs fragments de serrure et quelques petits ornements de meuble, le tout en bronze, divers outils de fer, quatre poids de plomb avec des poignées de fer, un poids rond en pierre, quelques vases communs de terre cuite, une petite tasse de terre rouge vernissée, une lampe à un seul bec, enfin un fragment d'inscription mutilée.

Sur un des piliers de la porte de la maison on lit :

CAPRISIVM
II. VIR. O. V. F.

« Je vous prie de faire duumvir Caprisius. »

Lorsqu'on a franchi le seuil élevé de trois degrés et conservant à gauche une grande crapaudine de bronze, on se trouve dans un *prothyrum* peu orné, mais long de $8^{m},40$ sur une largeur de $2^{m},05$; à sa droite est la loge du portier communiquant aussi avec l'*atrium*.

Celui-ci est petit en proportion du reste de l'habitation; son *compluvium* entièrement ruiné a été rempli et tout le sol est aujourd'hui

1. Cette habitation est celle que, dans les premières éditions de cet ouvrage, nous avions décrite sous le nom de *maison d'Iphigénie*. Le nom de *maison du Cithariste* a prévalu; il a remplacé aussi ceux de maison d'*Apollon Citharœde* ou de *L. Popidius Secundus*.

nivelé. Les chambres, au nombre de deux de chaque côté, sont en très-mauvais état et paraissent n'avoir jamais été très-ornées; il en est de même de la grande *ala* de droite. Entre celle-ci et le *tablinum* est un petit cabinet exhaussé de deux degrés.

L'*ala* de gauche est percée de deux portes: l'une, celle des *fauces* donnant accès au péristyle; l'autre, celle d'un corridor conduisant à des communs très-complets; ses murs présentent dans des cartels une tête de jeune *Bacchant*, un petit paysage et une marine. Sur le trumeau qui sépare les *fauces* du *tablinum* est un chien-loup à queue retroussée.

Dans cet *atrium*, on a recueilli deux monnaies de bronze, un petit morceau de pâte de verre et un petit autel de marbre autour duquel sont sculptés en bas-relief deux Amours soutenant une guirlande, deux oiseaux se becquetant, deux palmes croisées et un *præfericulum*, vase de sacrifice en forme d'aiguière que les Grecs nommaient οἰνοχόη[1].

Le *tablinum*, si toutefois on peut lui donner ce nom puisqu'on ne pouvait y entrer de l'*atrium*, est surélevé de $0^{m},71$ et garni d'un *pluteus* de marbre; il est reporté vers la gauche hors de l'axe du *prothyrum*. Il ouvre sur les *fauces*, qui n'ont pas moins de $2^{m},10$ de largeur et dont le plan est incliné. Lorsqu'on a franchi ce passage on se trouve dans un péristyle entouré de dix-huit colonnes ioniques pleines et peintes en rouge dans le bas, blanches et cannelées dans leur partie supérieure et très-irrégulièrement espacées.

Au milieu de l'un des petits côtés de l'*area* est, près d'un *puteal* de lave, un bassin de marbre de forme semi-circulaire où l'on pouvait descendre par deux degrés placés à son côté droit. On voit les restes d'un conduit de bronze qui y jetait l'eau amenée par un tuyau de plomb partant du pied de la colonne voisine. Sur le bord du bassin furent trouvés, formant une espèce de chasse, un sanglier, un lion, deux chiens, une biche et un serpent de bronze qui ont été déposés au musée dans le même ordre. C'est aussi près de cette fontaine que fut découverte le

1. Les principaux vases en usage dans les sacrifices étaient, outre le *præfericulum*, l'*acerra*, boîte à encens, le *thuribulum*, encensoir, le *simpulum* ou *simpuvium*, espèce de cuiller à manche recourbé qui servait à puiser dans les vases à étroite embouchure, le *guttum*, qui versait le vin goutte à goutte, enfin la *patera*, employée aux libations et à recevoir le sang des victimes.

8 novembre 1853 une statue de bronze de la plus parfaite conservation et qu'un plectre [1] qu'elle tient dans la main droite sembla désigner comme un Apollon; on s'accorde aujourd'hui à y reconnaître simplement un joueur de lyre, un *Cithariste*. Cette figure, aujourd'hui au musée, est du plus beau travail, bien qu'on puisse trouver que ses formes un peu lourdes, ses épaules un peu carrées paraissent mieux convenir à un jeune athlète qu'à un Dieu. Les cheveux retombent en boucles sur les épaules; les yeux sont en émail, et les pieds posent sur une plinthe circulaire de bronze entourée de moulures et d'oves. Du même côté du péristyle est une grande exèdre dont les peintures sont presque entièrement détruites et dont le frontispice était soutenu par deux colonnes.



Péristyle de la Maison du Cithariste.

Au mur de gauche, près de l'escalier montant à la maison voisine, est un réduit profond de 1m,50 et large de 2m,30, une espèce de petite *ala* pavée de grands carreaux de *Cipollino* séparés par des bandes de *Porta-santa;* cette pièce, dont la voûte est décorée de stucs, paraît n'avoir jamais été fermée.

1. *Plectrum*, Πλῆκτρον, instrument très-court dont on se servait pour faire vibrer les cordes de la lyre.

Au côté droit du péristyle est un grand mur percé de six fenêtres et de deux portes ouvrant sur le second péristyle ; après la seconde porte est un renfoncement qui dut être une armoire.

Le fond du péristyle est occupé par trois grandes pièces communiquant entre elles par de larges portes percées tout contre le mur de façade. Dans la première pièce à droite est une grande peinture représentant le *Jugement de Pâris ;* les déesses sont vêtues et Pâris assis paraît consulter Mercure. Trois pièces situées à droite ont leurs entrées sur celle-ci ; les deux premières, de grandeur inégale, n'ont rien de remarquable ; la troisième, qui n'est pas encore déblayée, paraît n'avoir été autre chose qu'un *posticum*. Au fond sont également trois portes ; la première à droite ouvre sur un cabinet qui fut garni de tablettes. La pièce du milieu, bien décorée, conserve trois peintures ; à droite sont deux personnages, l'un assis, l'autre debout, tous deux jouant de la lyre ; c'est évidemment une *leçon de musique ;* on voit distinctement le plectre dans la main du musicien, qui est assis et plus âgé que l'autre qui semble l'écouter avec attention. Le sujet représenté au fond de la salle est *Apollon* appuyé sur la lyre et un bras sur la tête, comme le célèbre *Apollino* de Florence ; auprès de lui est le corbeau qui l'avertit de l'infidélité de Coronis ; enfin la troisième peinture, à gauche, offre *Hector debout devant le vieux Priam assis.*

La dernière pièce, élevée d'un degré, est assez grande, mais n'a que des peintures fort simples.

Revenons à la pièce qui occupe le milieu du fond du péristyle et que précède une sorte de vestibule. Ses peintures sont assez mal dessinées ; au fond est un personnage assis devant sa tente ; à gauche sont deux héros tenant l'un une branche de laurier, l'autre une pique renversée ; la peinture de droite paraissant représenter *Iphigénie* en costume de prêtresse est d'une roideur et d'une exécution barbare qui rappellent les œuvres des artistes du xe siècle.

La salle voisine, plus grande et pavée en mosaïque blanche, dut être le *triclinium ;* son soubassement offre sur fond noir des poissons, des canards, des légumes, etc. ; les autres décorations ont entièrement disparu. On y trouva, à environ $0^m,80$ du sol, des pattes de lion et une pomme en os, une tête de Satyre couronnée de pampres, enfin un morceau de bronze cylindrique. Tous ces objets paraissent avoir décoré

un meuble de bois qui ne s'est pas conservé et que Minervini pense avoir dû être un lit de repos[1].

A gauche du péristyle est un escalier de dix marches établissant une communication avec la maison du *Compluvium de mosaïque* que nous avons visitée rue de la *Casina dell'Aquila;* à droite, au contraire, on descend par un degré près duquel est une conduite de terre cuite dans un second péristyle dont les colonnes doriques, de beaucoup plus petite proportion, sont au nombre de vingt, cinq en largeur et sept en longueur en comptant deux fois les colonnes d'angle; elles sont réunies par un *pluteus* creux qui contenait des fleurs encadrant agréablement le *viridarium* que formait l'*area*. Au fond de ce péristyle sont trois pièces de grandeur très-inégale, pavées en mosaïque. Celle de gauche est un *procœton* ouvert ayant une porte sur la chambre du milieu vers le fond de laquelle deux demi-colonnes forment une sorte d'alcôve. La troisième pièce est énorme et paraît avoir été un *triclinium* d'été; elle est ouverte par devant et son frontispice est soutenu par deux piliers carrés; tous ses ornements ont disparu.

A l'extrémité opposée du péristyle sont deux autres pièces communiquant entre elles; les murailles de la première ont pour toute décoration des refends de diverses couleurs; une peinture a été enlevée de la paroi droite de la seconde; celle de gauche est méconnaissable, et celle du fond, dont il manque la partie supérieure, représentait *Adonis au repos*.

Plusieurs autres peintures ont été trouvées dans cette cette habitation, parmi lesquelles une *Ariane abandonnée rencontrée par Bacchus* et une grande et superbe composition représentant *Oreste et Pylade amenés captifs devant Iphigénie*. Ces peintures ayant été détachées au moment même de leur découverte et avant que l'air eût pu exercer sur elles sa fatale influence, ont conservé tout leur éclat et sont au nombre des plus intactes que l'on puisse admirer au musée; malheureusement dans la dernière la tête d'Iphigénie n'existait plus.

Une double découverte très-précieuse a eu lieu les 19 et 24 novembre 1868 dans les pièces les plus reculées de cette habitation : c'est celle de deux beaux bustes de marbre dans lesquels M. G. de Petra a

1. *Bullettino archeologico Napolitano,* nuova serie. Février 1854.

reconnu les têtes de Brutus et de Pompée[1]. L'un de ces bustes avait eu l'épaule gauche brisée et rattachée par une fiche de bronze; à l'autre manquait une partie du nez et des oreilles, mais il a pu être restauré de la manière la plus satisfaisante par le sculpteur de Crescenzo.

En sortant de la maison du Cithariste et tournant à gauche dans la rue de l'Amphithéâtre, on voit à droite sur une muraille cette inscription en lettres rouges :

Q. POSTVMIVM PROCVM
AED. OF SEXTILIVS VERVS FACIT.

« Sextilius Verus fait *cette inscription,* et prie Q. Postumius Procus, édile, de lui être favorable. »

Traversant des champs de vignes qui recouvrent la partie de Pompéi encore ensevelie, nous passerons sur l'emplacement de la grande

*MAISON DE JULIA FÉLIX. Cette belle habitation, fouillée en 1756, a malheureusement été remblayée; elle méritait d'être conservée par sa beauté, son étendue et la richesse de sa décoration. On y a trouvé un grand nombre d'objets d'art parmi lesquels les plus précieux étaient plusieurs statues de marbre et de terre cuite, et des bijoux d'or et d'argent. Sur une des murailles, découverte le 8 février 1756, était peinte cette inscription aujourd'hui au musée qui donne une haute idée de la richesse de Julia Félix :

IN PRAEDIIS IVLIAE SP. F. FELICIS
LOCANTVR
BALNEVM VENERIVM ET NONGENTVM
TABERNAE PERGVLAE
CENACVLA EX IDIBVS AVG. PRIMIS
IN IDVS AVG. SEXTAS ANNOS CONTINVOS
QVINQVE
S. Q. D. L. E. N. C.

« Dans les propriétés de Julia Félix, fille de Spurius, on loue du 1er au 6 des ides d'août, pour cinq années consécutives, un bain, un *venereun,* 900 boutiques, treilles et chambres hautes. »

On complète ainsi les sigles qui forment la dernière ligne : *Si quis domi lenocinium exerceat non conducito.*

Un grand *sacrarium* en forme de niche, trouvé dans cette maison, a été porté tout entier au musée; son intérieur présente diverses pein-

1. *Giornale degli scavi,* nuova serie, 1869, p. 133.

tures relatives au culte des divinités égyptiennes Isis, Anubis, Osiris et Horus, et quatre tablettes de marbre blanc qui portaient divers objets précieux. C'est au milieu de cette niche qu'était placé un magnifique trépied de bronze formé de trois Faunes adossés, remarquables par l'attribut du dieu de Lampsaque[1].

Continuant le sentier tracé à travers les vignes on arrive à l'

Amphithéatre (p. 223).

Rentrant en ville par le même chemin, traversant la rue de Stabia, et entrant dans la rue du Temple-d'Isis qui fait suite à celle de l'Amphithéâtre, on trouve à droite la

* Maison d'Omphale (Pl. 155). Cette modeste habitation fouillée, ainsi que celles qui lui sont contiguës, en 1861, fait face au Tribunal que nous allons bientôt visiter; son *atrium* est tétrastyle; dans le *tablinum* exhaussé de deux degrés sont deux peintures bien conservées, à droite *Hercule filant aux pieds d'Omphale,* à gauche un sujet que nous ne pouvons pas expliquer. Dans une petite pièce à gauche on voit *Diane et Endymion.*

Continuant de parcourir la rue du Temple-d'Isis, on trouve au bout à gauche les

Propylées du Forum triangulaire (Pl. P, page 148) et le

Tribunal (Pl. R, page 152).

A côté de cet édifice sont les

Temple d'Isis (Pl. C, page 46) et

Temple de Jupiter et Junon (Pl. D, page 53).

En sortant de ce dernier temple, on trouve dans la rue de Stabia un pont sous lequel passe le canal de Sarno, et à côté l'

* Atelier de sculpteur (Pl. 104). Cette maison assez étendue, découverte de 1769 à 1798, est aujourd'hui dans le plus triste état de délabrement et n'offre plus rien d'intéressant. On y trouva des statues à peine ébauchées, d'autres presque finies, une quantité d'anses de bronze de formes variées et très-élégantes, des blocs de marbre près de l'un desquels était encore la scie qui venait de le partager, enfin tous les outils à l'usage de l'artiste, et quelques autres objets de bronze, parmi lesquels une espèce de bassin à deux anses au fond duquel on

1. Herc. et Pomp., VIII, *pl.* 57.

voit en relief un guerrier et une femme assise, et un vase très-élégant dont la base est formée de sphinx, et l'anse de deux génies ailés.

Nous suivrons la rue jusqu'à la

PORTE DE STABIA (page 237), et, après lui avoir donné un coup d'œil, nous entrons dans l'

ODÉON (PL. U, p. 213);

GRAND THÉATRE (PL. V, p. 217);

QUARTIER DES SOLDATS (PL. S, p. 155);

FORUM TRIANGULAIRE (PL. Q, p. 148);

TEMPLE GREC (PL. A, p. 42);

BIDENTAL (PL. B, p. 44);

ENCEINTE SACRÉE (PL. X, p. 44);

BANC CIRCULAIRE (PL. 105, p. 151).

A l'angle occidental du Forum triangulaire est la

* MAISON DE JOSEPH II ou de FUSCUS (Pl. 106.) Cette maison fut découverte le 7 avril 1769 en présence du fils de Marie-Thérèse, du roi et de la reine de Naples et de l'ambassadeur d'Angleterre lord William Hamilton; on la désigne aussi sous le nom de *Fuscus* à cause d'une inscription qu'on y trouva. Plusieurs cadavres y furent découverts. Les fouilles furent continuées pendant le séjour que l'empereur fit à Naples, mais on les remblaya presque aussitôt. Heureusement on avait dessiné deux charmantes peintures de décoration[1], et le directeur des travaux, M. La Vega, avait eu le temps de lever le plan de cette habitation, une des plus belles de la ville. Depuis, quelques parties ont été de nouveau déblayées. En avant, du côté méridional, et dominant le port antique, s'étendaient deux terrasses en retraite l'une sur l'autre, et contenant toutes deux de vastes appartements à demi souterrains; le plus élevé servait sans doute d'habitation pendant les chaleurs de l'été. Sous la terrasse inférieure s'étendaient des bains avec toutes leurs dépendances. Au bas de l'escalier se trouve l'*hypocauste* renfermant le fourneau et une baignoire double pour les esclaves, au pied de laquelle était couché un squelette de femme. On a reconnu également l'*apodyterium*, le *sudatorium* et le *frigidarium*[2] dont la disposition et la forme étaient

1. HERC. ET POMP., *pl.* 106 et 168, 1re série.
2. Voy. page 170 et suivantes.

absolument identiques à celle des mêmes pièces dans les Thermes publics; ces diverses salles étaient éclairées par des soupiraux. On ne voit plus de toute cette habitation que quelques-unes des pièces de ces étages inférieurs, mais entièrement ruinées, et un escalier bien conservé. La maison de Joseph II faisait partie d'un groupe considérable d'habitations aujourd'hui recouvertes, qui bordent le côté gauche de la ruelle du Théâtre.

Suivant cette ruelle, ouverte au milieu du côté occidental du Forum triangulaire, on trouve au carrefour formé par la ruelle des Douze-Dieux une fontaine (Pl. 107) dont le bord, se trouvant presque de niveau avec le trottoir, était garni de ce côté d'un garde-fou en fer.



Fontaine de la ruelle du Théâtre.

A l'angle opposé du carrefour est la

Maison d'Adonis (Pl, 108.) Découverte en grande partie sous le règne de Murat, cette maison avait reçu le nom de la reine Caroline, mais on l'a changé depuis en celui de maison d'Adonis, tiré d'une des peintures qu'on y a trouvées. Elle se compose de deux habitations distinctes communiquant entre elles, disposition dont nous avons déjà trouvé plus d'un exemple à Pompéi. La première, qui a son entrée sur la ruelle des Douze-Dieux, est remarquable par son bel *atrium* corinthien que soutenaient des piliers carrés ornés d'élégantes arabesques et reposant sur un mur d'appui, un *pluteus*. Sur une muraille à droite est une jolie peinture représentant *une femme portée par un Centaure*. Dans l'*ala* de gauche furent trouvées deux précieuses peintures malheureusement pres-

que détruites aujourd'hui, *Persée venant de délivrer Andromède*, et *Vénus se dévoilant devant Adonis au retour de la chasse*[1]. La pièce voisine du *tablinum* ouvrait par une fenêtre à appui de marbre sur le jardin placé à droite de l'*atrium;* elle avait tout son soubassement revêtu de marbre gris, et le reste de ses murailles orné de peintures sur fond jaune qui ont été enlevées. A côté de la fenêtre est une petite niche carrée revêtue de marbre blanc, traversant la muraille dans toute son épaisseur; elle était sans doute fermée par une vitre et contenait une lampe dont la fumée sortait par une petite cheminée de terre cuite ménagée à cet effet. Au fond du jardin, le plus vaste de Pompéi, était un laraire couvert d'un toit porté par deux colonnes de briques; on mon-



Laraire.

tait par quatre marches de *cipollino* ornées de deux cippes du même marbre à la petite plate-forme où se trouve l'autel. Un autre laraire avec un fronton en briques et un autel est placé dans l'angle du jardin.

La seconde habitation ouvre sur le *Vicolo della Regina;* elle a présenté une particularité très-remarquable. Au milieu de son *atrium* est un de ces lits de table en maçonnerie auxquels leur forme semi-circulaire avait fait donner le nom de *Sigma*[2]. Il est fort petit, n'ayant que 3m,50 dans son plus grand diamètre. Une table de ce genre se voit dans une peinture tirée des catacombes de Rome et représentant une *Agape*, repas fraternel des premiers chrétiens. Le *Sigma* de Pompéi dut être re-

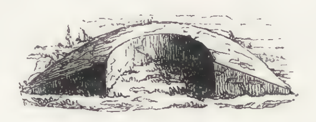
1. Roux, *Vue des ruines de Pompéi, pl.* IX et X.

2. On faisait aussi des *sigma* portatifs, témoin cette épigramme de Martial :

> *Accipe lunatâ scriptum testudine sigma;*
> *Octo capit; veniat quisquis amicus erit.*
>
> I. XIV, *ép.* 87.

«Acceptez ce *sigma* orné d'un croissant d'écaille; il tient huit personnes. Viennent les amis.»

couvert d'une treille et servir de *triclinium* d'été comme ceux des maisons de Salluste, d'Apollon et du Labyrinthe.



Sigma.

Le sigma existe encore, mais toute cette vaste habitation est dans le plus triste état de délabrement; plusieurs de ses parties ne sont plus accessibles aux visiteurs.

En face, sur la ruelle du Théâtre, existe un grand souterrain dans lequel en 1826 on trouva les squelettes de sept infortunés qui s'y étaient réfugiés, 68 pièces de monnaie d'or portant les effigies de Néron, de Vespasien, de Domitien et de Titus, la statuette en terre cuite d'une femme allaitant son enfant, plusieurs bracelets d'or dont un en forme de serpent, une boucle d'oreille à deux perles, cinq cuillères dont une terminée en pied de chèvre, une coupe de verre de forme singulière et un morceau de cristal de roche en forme de noix.

Dans la même rue, et en face de la seconde maison d'Adonis, on voit dans une niche un autel (Pl. 109) consacré aux *Lares compitales*, et presque à côté le long *prothyrum* d'une maison non découverte, dans lequel un pavé de mosaïque noire et blanche représente deux lutteurs. On a trouvé dans l'*atrium* une main colossale en marbre blanc avec un anneau au doigt, aujourd'hui déposée dans le temple de Mercure. A la suite de cette maison est un long banc en maçonnerie adossé à la muraille.

A l'angle de la ruelle du Théâtre et de la rue de l'École, qui se dirige vers le Forum, est la

*Maison de Diane. (Pl. 110.) Cette maison fouillée en 1826 paraît avoir été en restauration à l'époque de la catastrophe qui détruisit Pompéi. Sur l'enduit des murs de son *atrium* toscan on voit encore l'impression des baguettes qui servaient à battre le ciment pour le rendre plus solide, et aussi à faciliter l'adhérence du revêtement de stuc. Le *compluvium* est en pierre, revêtu de stuc peint en rouge. La cuisine occupait l'emplacement de l'*ala* de droite. Au fond de l'*atrium* est un

laraire très-large construit en maçonnerie, à côté duquel est une porte conduisant dans deux grandes pièces, et de là dans le péristyle où se trouvent un second fourneau, un mortier et une sortie sur la ruelle du Théâtre. Le portique qui régnait de trois côtés était soutenu par neuf colonnes réunies par un *pluteus*. Dans cette habitation, très-ruinée aujourd'hui, on trouva plusieurs squelettes et une grande quantité de monnaies d'or et d'argent.

Un peu plus loin est la

MAISON D'APOLLON ET CORONIS (PL. 111), remarquable par la longueur de son étroit *prothyrum*, dans lequel est à droite l'entrée de la chambre d'un esclave, sans doute le portier, et qui conduit à un vaste *atrium* corinthien entouré de grandes pièces qui n'ont plus aucun ornement. Au fond de cet *atrium* est à droite un corridor où se trouve la porte d'une salle que décoraient deux peintures représentant *Adonis* et *Vénus pêchant*, et dont la première seule est reconnaissable aujourd'hui; il donne accès à un petit xyste. Dans une grande pièce ouvrant sur celui-ci est la superbe peinture d'*Apollon et Coronis*, qui a donné le nom à la maison, et à côté de laquelle est un joli groupe d'*un génie et d'une femme tenant une lyre*. Ces peintures sont bien conservées.

* En face de cette maison en est une dont l'*atrium* toscan présente à droite une large *ala* dont le frontispice est soutenu par deux colonnes comme à la maison des Diadumènes.

* La maison qui suit celle d'Apollon et Coronis présente, à l'entrée de son *prothyrum*, deux pilastres surmontés de chapiteaux corinthiens, et dans plusieurs de ses parties montre encore mieux que celle de Diane la trace des baguettes sur le ciment des murailles. On voit dans l'*atrium* deux mangeoires creusées dans une même pierre, et une ouverture de citerne en tuf, fermée par une pierre blanche conservant encore des restes de l'anneau qui servait à la lever.

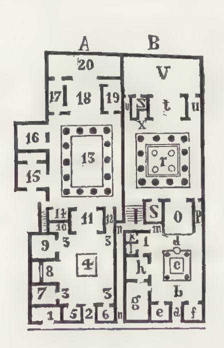
* Vis-à-vis cette maison et derrière les tribunaux est une habitation dont le *compluvium* était entouré d'une jolie grecque noire et blanche se détachant sur un fond de ciment rouge. Cet encadrement est presque détruit, et le fond du bassin s'étant écroulé laisse voir l'intérieur de la citerne. Dans le *tablinum* est une charmante mosaïque vert foncé, vert clair, rouge, amarante et noir sur fond blanc.

Enfin, au coin du Forum et derrière l'école de Verna, est la

*MAISON DE PAN (PL. 112), découverte en 1829. Elle a deux *atrium*, ou plutôt l'un d'eux servait de péristyle. Dans l'autre on voit en dépôt un grand nombre de fûts, de bases et de chapiteaux ébauchés qui étaient destinés à la restauration des portiques du Forum. Le 5 septembre 1830, on a trouvé dans cette maison cinq grands vases de bronze, dont plusieurs avec des bas-reliefs représentant *Bacchus appuyé sur Ampelus*, un curieux appareil pour chauffer de l'eau et une poignée d'épée ayant la forme de la proue d'un navire[1].

Avant de rentrer dans le Forum, examinons au milieu du *Vicolo della Regina* la fontaine qui occupe le premier plan de notre vue générale de cette place[2]; puis, tournant à gauche et passant devant les tribunaux, nous sortirons de Pompéi par la rue de la Basilique, mais après avoir visité les deux habitations qui se trouvent à gauche de cette rue et qui sont désignées sous le nom de

MAISONS DE CHAMPIONNET (PL. 113 et 114). Découvertes en



Plan des Maisons de Championnet.

1799, sous la direction de l'abbé Zarilli, dans une fouille partielle ordonnée par le général français Championnet, ces deux maisons contiguës reçurent son nom qu'elles ont conservé, mais que souvent on applique plus spécialement à la seconde.

La première (PL. 94), marquée A sur le plan particulier, offre à gauche de l'entrée une boutique dont la porte est condamnée. Franchissant le *prothyrum* 2, pavé en mosaïque à damier, on se trouve dans un *atrium* toscan 3 ayant au centre le *compluvium* 4. Aux

1. POMP. ANT. HIST., IV, 243.
2. PLANCHE IV.

côtés du *prothyrum* sont deux petites chambres 5 et 6, pavées en mosaïque et destinées aux hôtes. Trois autres pièces existent à la gauche de l'*atrium;* la première 7, sans ornement, fut la loge du portier, *cella ostiarii.* La seconde 8 est une *ala* contenant cette espèce de baignoire que nous avons déjà observée dans plusieurs habitations de Pompéi; la troisième 9 fut une chambre à coucher. Dans la petite loge 10 se tenait l'esclave préposé à l'*atrium,* l'*atriensis.* Viennent ensuite le *tablinum* 11 pavé en mosaïque, et le corridor, *fauces,* 12, communiquant tous deux avec le péristyle.

Le quatrième côté de l'*atrium* n'avait point de chambres. Le péristyle 13 était soutenu par quatorze colonnes; en y entrant, on trouve à gauche un cabinet 14, un escalier conduisant à l'étage supérieur, puis deux grandes chambres à coucher 15 et 16, séparées par un cabinet adjoint à la première; enfin, au fond du péristyle est un *œcus* ou salon 18, ouvrant sur une terrasse 20, et flanqué de deux pièces 17 et 19, dont l'une dut être un cabinet d'étude et l'autre une bibliothèque. Cette dernière partie est presque entièrement détruite.

La seconde maison B est plus richement décorée, et, quoique n'étant pas très-vaste, paraît avoir appartenu à un citoyen aisé. Le *prothyrum a* donne entrée dans un *atrium b* de l'espèce de ceux appelés *tétrastyles*[1], c'est-à-dire soutenus par quatre colonnes. Ces colonnes, construites en briques recouvertes de stuc, sont d'ordre corinthien et cependant sans base, et posant directement sur l'encadrement en mosaïque qui règne sans interruption autour du *compluvium.* Cette circonstance singulière d'un ordre corinthien sans base s'expliqua par l'examen attentif des chapiteaux qui n'existent plus, mais que Mazois vit encore en place. Il reconnut que l'ordre était primitivement dorique, et que plus tard le propriétaire, préférant la richesse à la pureté, les avait fait recouvrir d'un chapiteau corinthien en stuc. Ces métamorphoses ne sont pas rares à Pompéi, et nous en avons déjà signalé plus d'un exemple. C'est à la même époque que furent remplies les cannelures qui reparaissent sous le stuc du tiers inférieur des colonnes. Au milieu de l'*atrium* est le *compluvium e,* à la tête duquel est un *puteal.*

1. Voy. la vignette à la fin du chapitre.

Aux côtés de la porte sont deux petites chambres *e f* dont la première, pavée en mosaïque, fut destinée à un hôte, et l'autre, plus simple, à un esclave. A gauche de l'*atrium* une grande pièce *g*, également pavée en mosaïque, paraît avoir été un *triclinium* communiquant avec une *exèdre h*. Vient ensuite une *ala i* au fond de laquelle se trouvent deux petites pièces *k l* dont les murailles présentent encore les traces des tablettes qui les garnissaient. Ces cabinets durent servir à serrer, l'un, des vases d'un usage domestique, l'autre, des vases et ustensiles sacrés, et peut-être les Lares eux-mêmes.

Un corridor *m* communique à la fois avec un long passage *n* débouchant sur la rue de la Basilique et avec un escalier qui descendait à la cuisine et aux salles souterraines, et montait à l'étage supérieur. Le *tablinum o* et le corridor ou *fauces p* occupent leur place ordinaire entre l'*atrium* et le péristyle *r*; celui-ci est carré au lieu d'être oblong, et formé de 12 colonnes doriques; il repose sur un *crypto-portique ;* de même que son aire, il est porté par la voûte des quatre pièces souterraines. On appelait les jardins de cette espèce *horti pensiles*.

A la gauche du *tablinum* et ouvrant sur le péristyle est une belle chambre à coucher *s* placée également au-dessus d'une pièce souterraine ; ses panneaux peints en bleu de ciel et enrichis d'élégantes arabesques présentaient dans des médaillons un *Faune et une Nymphe* et des *génies ailés groupés avec divers animaux;* ces peintures sont presque entièrement effacées.

Au fond du péristyle était un *œcus t*, deux passages *u* montant par quelques degrés à une terrasse *v* qui donnait sur le port et la mer, un laraire *x* et une petite pièce *z* adossée à celui-ci et qui dut être un cabinet de repos. De ces diverses constructions il ne reste presque plus de traces, les voûtes des salles souterraines sur lesquelles elles reposaient s'étant écroulées en grande partie.

Revenant à l'*atrium* et redescendant par l'escalier ouvert sur le corridor *m*, nous trouvons à mi-étage, sous la chambre *s*, une petite pièce élégamment ornée de stuc qui dut servir de refuge aux maîtres de la maison pendant les chaleurs de l'été ; elle ne reçoit de lumière que par un soupirail au-dessous duquel est une petite fenêtre ouverte sur le *crypto-portique*.

Continuant à descendre l'escalier, on se trouve dans la partie souterraine de l'habitation qui est éclairée par des espèces de cheminées ouvertes dans l'*area* du péristyle. Ces salles ne furent entièrement déblayées qu'en 1827, mais il paraît que leur existence était connue depuis longtemps et qu'elles avaient servi de retraite à des brigands, car on y trouva un stylet moderne. Le *crypto-portique,* qui s'étend sous le portique du péristyle, entoure les quatre pièces voûtées situées sous l'*area,* pièces dénuées de tout ornement, et dont l'une, qui servit de cuisine, conserve encore son fourneau. Plusieurs petits caveaux ouvrent aussi sur le *crypto-portique,* qui sans doute communiqua également avec l'appartement d'été situé sous la terrasse et sous l'*œcus.* Des salles qui le composaient, une seule est visible; elle a 8^{m},80 sur 4^{m},90; son pavé est composé de charmants dessins en mosaïque blanche et noire; sur les panneaux noirs de la muraille étaient peints des masques et des animaux fantastiques et au-dessus régnait une élégante corniche de stuc où prenait naissance une voûte peinte, presque entièrement détruite.

On a trouvé dans cette habitation plusieurs squelettes de femmes portant des bagues, des bracelets et des colliers d'or qui furent envoyés au musée de Paris.

Quittant les maisons de Championnet, et traversant la basilique, nous nous retrouvons dans la rue de la Marine, où nous avons encore à examiner quelques maisons devant lesquelles nous n'avons fait que passer en arrivant, parce que pour les comprendre il fallait avoir étudié les habitations plus complètes que Pompéi nous réservait.

Ces maisons, fouillées en 1846 et 1847, occupent le côté droit de la rue en descendant vers la porte de la Marine. Au coin d'une ruelle non déblayée se présente d'abord une grande habitation (Pl. 161) qui n'est fouillée que jusqu'au fond du *tablinum,* à la droite duquel était le *triclinium,* où l'on entrait par deux degrés de marbre bien conservés. Dans les pièces qui entourent l'*atrium* sont encore quelques jolies arabesques; contre l'*ala* de droite est la pierre qui porta un coffre-fort en fer qui a laissé des traces d'oxyde sur la muraille jusqu'à la hauteur de 0^{m},88. Une boutique dépendant de cette maison a un comptoir renfermant deux jarres de terre cuite.

Les maisons qui font suite à celle-ci de l'autre côté de la ruelle

ouvrent sur une terrasse que couvrait un portique et qui dominait le sol descendant de la rue. La première boutique est un autre magasin d'huile avec un comptoir du même genre; sur son pilier de gauche est une enseigne renfermée dans un encadrement de briques et consistant en un bouclier de marbre blanc, long de 0^{m},45, de la forme de ceux qu'on nommait *Pelta* et que portaient les Amazones; il présente en relief deux flambeaux qui en suivent la courbe et au milieu deux masques scéniques adossés.

L'une des maisons voisines a en tête du *compluvium* un *puteal* de lave, carré à l'extérieur et rond à l'intérieur, où sont visibles les traces de la corde qui servait à tirer l'eau de la citerne; nous avons trouvé dans Pompéi peu d'exemples de cette forme exceptionnelle de *puteal*. Cette modeste habitation n'est dégagée que dans sa partie antérieure et se termine au *tablinum*, à la droite duquel est le *triclinium*. A gauche près de la cave est un escalier conduisant à l'étage où l'on n'est pas peu étonné de trouver un péristyle soutenu par vingt colonnes octogones non cannelées et accompagné de plusieurs petites pièces dont l'une conserve son pavé en *opus signinum* entouré d'une bande de mosaïque.

Après ce rapide coup d'œil jeté à ces dernières habitations, on se trouve revenu au point de départ de cette longue excursion et on sort de Pompéi le corps brisé, la tête en feu, mais riche de ces souvenirs qui restent à jamais gravés dans l'imagination, et qu'on ne peut avoir payés trop cher au prix de fatigues que quelques jours font oublier.



Atrium de la Maison de Championnet.

IX.



MAISON D'ARGUS A HERCULANUM.



Proscenium du théâtre.

CHAPITRE IX

HERCULANUM



Il est impossible de quitter les bords du golfe de Naples sans donner un coup d'œil à la ville qui partage avec Pompéi une célébrité que toutes deux doivent surtout à la catastrophe qui les fit disparaître pour plusieurs siècles de la surface du globe. Peu à peu Pompéi renaît à la lumière ; malheureusement il ne saurait en être de même d'Herculanum englouti à une profondeur considérable augmentée encore par les éruptions successives, d'Herculanum qui, surmonté des deux villes de Portici et de Resina, semble condamné à rester à jamais enseveli dans son linceul de cendres pétrifiées. Dans quelques parties seulement plus éloignées du Vésuve, et plus voisines

de la mer, les couches de lave et de cendres sont moins épaisses, et quelques édifices ont pu être déblayés à ciel ouvert[1]. En toute autre contrée ces découvertes seraient bien intéressantes, bien précieuses, et ici encore, quoique le voisinage de Pompéi leur enlève une grande partie de leur valeur, le voyageur instruit ne regrettera pas de leur consacrer quelques instants. Toutefois, dussent ces ruines souffrir de la comparaison, nous conseillerons de ne les visiter qu'après avoir étudié Pompéi, dont les édifices mieux conservés et entièrement dégagés rendront compréhensibles les maisons moins complètes d'Herculanum, et surtout son théâtre qu'on ne peut visiter que par fractions et à la lueur incertaine des flambeaux.

Herculanum paraît avoir été une ville plus artistique que Pompéi, dont presque tous les habitants se livraient au commerce, et généralement les peintures, les marbres, les bronzes[2] qu'on y a trouvés sont supérieurs à la plupart de ceux qui sont sortis des ruines de sa rivale.

Les fouilles d'Herculanum n'ont jamais été suivies d'une manière méthodique et régulière, et, ainsi que nous l'avons dit dans l'introduction de cet ouvrage, la plupart des édifices ont été remblayés après qu'on en eut retiré tous les objets portatifs et trop souvent sans qu'on eût pris le soin de relever un plan de ces constructions condamnées cette fois à disparaître pour toujours. On chercherait même en vain dans les catalogues du musée de Naples la désignation précise des monuments où furent découverts la plupart des objets d'art provenant des premières fouilles.

Avant de passer à la description des édifices peu nombreux qu'il nous est donné de visiter aujourd'hui, jetons un coup d'œil rapide sur ceux dont le souvenir nous a été conservé par les auteurs contemporains de leur renaissance éphémère. Rien du reste n'est plus difficile

1. Pendant nombre d'années, les fouilles d'Herculanum ont été interrompues; le roi d'Italie Victor Emmanuel II vient d'accorder sur sa cassette une première somme de 30,000 fr. et il a tenu à honneur de présider lui-même à la reprise des travaux.

2. Nous consignerons ici une remarque assez singulière qui jusqu'ici n'a été démentie par aucune découverte. Par l'effet sans doute de la différence des matières qui ont englouti les deux villes, les bronzes d'Herculanum sont revêtus d'une patine d'un vert plus ou moins foncé, comme tous les bronze antiques, tandis que ceux de Pompéi sont couverts d'une couche d'oxyde du plus beau bleu d'outremer, ce qui les rend facilement reconnaissables.

que de démêler la vérité parmi les rapports contradictoires que ces écrivains nous ont laissés; pour n'en citer qu'un seul exemple, la plupart prennent pour le Forum l'édifice qui incontestablement était une Basilique, et, par compensation sans doute, donnent au Forum le nom de Basilique, confusion qu'on ne peut comprendre en présence des plans, quelque imparfaits qu'ils soient, que nous ont laissés Cochin et Bellicard [1] et les académiciens d'Herculanum.

Forum. Nous avons dit que le premier édifice reconnu à Herculanum fut le théâtre; animé par cette découverte, Charles III voulut que des fouilles fussent poussées en tous sens à la recherche de nouveaux monuments, et l'une des galeries souterraines vint aboutir au Forum, situé au S.-E. du théâtre. Malheureusement cette partie si intéressante de la ville antique ne fut explorée que du côté du S.-O. qui seul figure sur le plan donné par l'Académie d'Herculanum. D'élégants portiques, une grande basilique, l'hémicyle du grand théâtre décoré des nombreuses statues de la famille Balbus, et sans doute aussi quelques autres monuments restés inconnus contribuaient à rendre ce Forum plus magnifique encore que celui de Pompéi. Quelques auteurs ont écrit que les deux belles statues équestres des Balbus avaient été trouvées dans son enceinte; mais telle est l'incertitude qui règne sur ces premières fouilles, que d'autres placent ces groupes au théâtre où nous verrons qu'ils n'ont jamais pu exister, tandis que d'autres encore, avec plus de vraisemblance, croient qu'ils ornaient le vestibule de la Basilique.

Basilique. Une partie de l'aire du Forum était occupée par un édifice exploré en 1739, long de 76 mètres suivant Romanelli [2] et dont la façade se reliant à la colonnade de la place publique ouvrait au S.-O. sur une rue large d'environ 10 mètres. La description et le plan les moins incomplets que nous en possédions se trouvent dans le petit ouvrage de Cochin et Bellicard, qui pourtant sont au nombre de ceux qui ont confondu ce monument avec le Forum lui-même, erreur peu pardonnable si réellement sur le frontispice existait cette inscription :

1. *Observations sur les antiquités de la ville d'Herculanum.* In-12, Paris, 1754.
2. *Viaggio a Pompei, a Pesto e di ritorno ad Ercolano.* In-8, Naples, 1817.

M. NONIVS M. F. BALBVS PROCOS.
BASILICAM PORTAS MVRVM
PECVNIA SVA.

« M. Nonius Balbus, fils de Marcus, *a fait construire* à ses frais la basilique, les portes et les murailles. »

Nous trouvons dans la Basilique d'Herculanum la reproduction identique de celle de Pompéi, et la description de l'une pourrait presque suffire à faire connaître l'autre. D'abord se présentait, comme à Pompéi, un vestibule ou *chalcidique* divisé de même en cinq travées par deux rangs de piliers carrés. A chaque extrémité était encore en place une statue équestre de marbre blanc, aujourd'hui au nombre des plus précieux ornements du musée de Naples. Ces statues sont celles des M. Nonius Balbus, père et fils[1].

Après avoir franchi le chalcidique, on se trouvait dans une *area* ou cour découverte entourée de trois côtés de portiques soutenus par 42 colonnes. Au fond de l'édifice, dans un renfoncement carré, toujours comme à Pompéi, était le piédestal continu qui servait de tribunal, et qu'ornait une statue de Vespasien entre deux figures assises dont les têtes avaient été brisées. Aux côtés du tribunal et en tête des galeries latérales se trouvaient, et en cela la basilique herculanienne diffère de la pompéienne, deux espèces d'absides presque semi-circulaires; sur leur muraille concave furent trouvées deux des plus grandes peintures du musée de Naples, *Hercule et Télèphe nourri par la biche*[2] et *Thésée vainqueur du Minotaure entouré des jeunes gens qu'il vient de délivrer*[3].

En avant de ces niches étaient deux piédestaux portant les figures de bronze d'Auguste et de Claudius Drusus[4]. Plusieurs autres bustes et statues provenant également de la Basilique d'Herculanum sont conservés au musée de Naples.

TRIBUNAUX. On a vu qu'à Pompéi, dans le voisinage de la Basilique,

1. Voy. à la fin du chapitre la statue de Balbus père.
Voy. aussi HERC. ET POMP., VI, *pl.* 57 et 58.
Ces statues avaient été placées dans la cour du palais royal de Portici; en 1799, un boulet enleva la tête de Balbus fils, qui a été habilement refaite par le sculpteur Angelo Brunelli, qui réunit tous les débris et en composa le modèle de la tête que la statue porte aujourd'hui.
2. HERC. ET POMP., II, *pl.* 1.
3. *Ibid., pl.* 2.
4. *Ibid.,* IV, *pl.* 83 et 84.

se trouvaient trois édifices dans lesquels nous avons cru reconnaître des tribunaux consacrés au jugement des affaires d'une importance secondaire. Deux édifices inégaux, absolument semblables par leur plan à ceux du Forum de Pompéi[1], faisaient face à la Basilique d'Herculanum, et durent avoir la même destination, fournissant ainsi une nouvelle preuve à l'appui de l'opinion que nous avons émise. Du reste, bien que quelques auteurs les aient pris pour des temples, la majorité s'accorde à les désigner sous le nom de *Curies*, que leur a conservé le chanoine Jorio dans son excellent ouvrage sur les fouilles d'Herculanum[2].

Suivant Cochin et Bellicard qui les décrivent comme des temples, le plus grand de ces édifices (50 mètres sur 20 mètres) avait deux portes séparées par un grand piédestal qui portait un char de bronze dont on n'a recueilli que des débris[3]; le plus petit (20 mètres sur 15 mètres) n'avait qu'une seule entrée. L'un et l'autre étaient voûtés, et leur intérieur était orné de colonnes entre lesquelles il y avait des peintures et quelques inscriptions, probablement celles que nous savons avoir été découvertes en 1739, et qui contenaient la liste des Herculaniens inscrits par tribus.

Temples. Au sujet de ces édifices sacrés, le seul fait qui paraisse pouvoir être avancé avec quelque certitude au milieu des renseignements les plus contradictoires, et d'après le plan général des académiciens d'Herculanum, c'est qu'on en découvrit trois dont l'un était situé à gauche du grand théâtre et les deux autres au S.-E. de la partie de la ville qui fut reconnue. Plusieurs auteurs, tels que Winckelmann, de Lalande, Venuti, etc., ont avancé que l'un de ces temples, consacré à Hercule, était de forme circulaire et orné de vingt-quatre colonnes, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le chanoine Jorio pense que ce temple n'a point existé, et que cette découverte n'est qu'une fable née de l'erreur dans laquelle tombèrent les ouvriers qui, les premiers, reconnurent le théâtre, et ne manquèrent pas, suivant l'usage, de le prendre pour un temple. Winckelmann cite, il est vrai, à l'appui de son

1. V. page 145.
2. *Notizie sugli scavi di Ercolano*. In-8°, Naples, 1827.
3. Parmi ces débris étaient une Junon, un Mars et un Apollon de demi-ronde-bosse qui décoraient la caisse du char. Herc. et Pomp., VI, *pl*. 79, 80 et 81.

assertion, les deux peintures de *Thésée* et d'*Hercule*, qu'il croit provenir de ce temple à cause de leur forme concave; mais le savant archéologue allemand n'a pas remarqué qu'en tenant compte de la courbe de ces peintures, le temple n'aurait eu qu'environ 4 mètres de diamètre, et qu'il eût été fort difficile de placer vingt-quatre colonnes dans un si étroit espace. D'ailleurs, il paraît hors de doute que ce fut dans la Basilique, ainsi que nous l'avons dit, et non dans ce prétendu temple circulaire, que furent trouvées ces deux belles compositions.

TOMBEAUX. Nous trouvons dans une lettre écrite de Naples, le 7 avril 1750, par Gori au savant Martorelli, la mention d'un tombeau qui nous rappelle encore cette famille des Balbus, aussi célèbre dans les fastes municipaux d'Herculanum que les Holconius dans ceux de Pompéi.

« A Herculanum, dit Gori, on a trouvé un tombeau ou *columbarium* intact, et dans les niches sont encore les vases cinéraires avec les noms inscrits sur chacun en lettres rouges; la plupart appartiennent à la famille Nonia. Ce *columbarium* est long et large d'environ sept palmes (1^{m},85), avec une hauteur de voûte proportionnée et un petit escalier sur le côté. Un autel s'y trouvait. Au-dessus des niches ou *loculi*, au nombre de neuf, qui contenaient les urnes entières avec leurs couvercles, étaient écrits au minium, ainsi que je l'ai dit, des noms, la plupart ayant appartenu à des affranchis. »

Un autre tombeau, découvert en 1765, était décoré extérieurement de piédestaux d'un beau style. L'intérieur était un caveau de 4 mètres de long sur 9 mètres de large. Ce tombeau était également un *columbarium*, dont chaque niche contenait encore intacte une urne cinéraire couverte d'une tuile [1].

1. « Je n'omettrai pas, dit Jorio, une observation qui, au point de vue archéologique, rend unique au monde ce petit coin de nos environs. Aujourd'hui, dans cet étroit espace, nous pouvons regarder comme existant trois étages de sépultures bien différentes; et qui me contesterait le droit d'en supposer un quatrième? Immédiatement sous le sol actuel existent les sépultures chrétiennes; à 25 ou 30 palmes de profondeur, on rencontre souvent des tombeaux romains construits en briques; beaucoup plus bas, au niveau du sol de l'ancienne cité, existent les tombeaux des Herculaniens, dont faisait partie celui mentionné par Gori; et enfin après tout ce qui a été écrit si doctement sur les premiers habitants d'Herculanum (*Dissertazione isagogica*, p. 10), qui pourra nier que ceux-ci aient été aussi enterrés sous le sol qu'ils avaient foulé? Voilà donc quatre cimetières d'époques différentes et de nations bien diverses comme classés les uns sur les autres sous la moderne Resina. »

Notizie sugli scavi di Ercolano.

Maisons. Le plan général des maisons était naturellement le même à Herculanum qu'à Pompéi; aussi aujourd'hui, celles surtout qui sont recouvertes, ont-elles d'autant moins d'intérêt que les descriptions qui nous en sont restées sont plus imparfaites; elles ne se recommandent plus guère à notre curiosité que par les nombreux objets d'art qui en proviennent et enrichissent le musée de Naples. Nous décrirons les maisons qui ont été mises au jour par les fouilles modernes, mais nous nous contenterons de mentionner quelques particularités que présentèrent celles dont les restes ont disparu de nouveau.

Venuti [1] nous a laissé la description d'une espèce de cave dont nous chercherions en vain l'analogue dans les ruines de Pompéi, quoiqu'un exemple en ait été découvert à Stabia. On entrait par une petite porte de marbre blanc [2] dans une pièce de peu d'étendue, suivie de deux plus grandes, toutes trois pavées de marbre; une banquette, également recouverte de marbre, régnait au pied des murailles; à sa surface se présentaient les orifices d'énormes jarres de terres cuite, *dolia*, ensevelies en partie dans la terre, en partie dans la maçonnerie des banquettes, ainsi que nous l'avons vu aux comptoirs des marchands d'huile de Pompéi. Au fond était une sorte d'armoire creusée dans la muraille sur une largeur d'environ 2 mètres, et dans laquelle existait encore intacte une étagère composée de marbres de diverses couleurs, ressemblant aux gradins qui, sur les autels modernes, reçoivent les chandeliers et les vases de fleurs. Sur ces gradins on disposait sans doute des vases de cristal contenant les vins les plus précieux. Malheureusement, ajoute Venuti, ce monument curieux fut détruit pour employer les marbres à d'autres usages.

Maison des Papyrus. De toutes les habitations sorties des ruines de Pompéi, de Stabia et d'Herculanum, la plus importante et par elle-même et par les objets qui y furent trouvés est celle qu'on désigne sous les noms de Maison de campagne, des Papyrus ou d'Aristide. Le même hasard qui avait produit la découverte du grand théâtre amena celle de cette splendide demeure, située à peu de distance à l'ouest de cet édifice.

En 1750, un particulier creusant un puits rencontra des murailles

1. Marcello Venuti, *Descrizione della prima scoverta dell'antica città di Ercolano*. Venezia, 1749.

2. Probablement semblable à celle du tombeau de Pompéi, p. 90.

antiques; aussitôt Charles III ordonna des fouilles qui, continuées jusqu'en 1760, produisirent les plus merveilleux résultats, bien qu'il ait été reconnu que déjà les anciens avaient fait quelques tentatives pour arracher aux cendres et aux laves une partie des trésors qui y étaient enfouis, tentative qu'heureusement pour nous ils abandonnèrent bientôt, rebutés sans doute par la dureté des matières qu'il fallait percer.

Aujourd'hui, en l'absence de documents précis et surtout d'un plan qui fut, dit-on, dressé avec soin par l'ingénieur suisse Charles Weber, chargé de la direction des fouilles, mais qui n'a point été publié, il serait impossible de donner une description de cette villa; nous savons seulement que la plupart des pavés étaient en marbre et qu'il y avait, comme à la maison de Diomède, un vaste jardin avec un large vivier et un beau péristyle rectangulaire entouré de colonnes de stuc. Voici le tableau que Winckelmann a tracé de cette partie de l'habitation :

« Cette maison de campagne, dit-il, renfermait une grande pièce d'eau, longue de deux cent cinquante-deux palmes de Naples (66^{m},30) et large de vingt-sept palmes (7^{m},10), dont les extrémités se terminaient en portion de cercle. A l'entour de cet étang, il y avait ce que nous nommons des compartiments de jardin, et il régnait tout le long de l'enceinte un rang de colonnes de briques revêtues d'une couche de stuc, au nombre de vingt-deux sur le côté le plus long et de dix dans la largeur. Ces colonnes portaient des solives appuyées par un bout sur le mur de clôture du jardin, ce qui formait une feuillée ou berceau autour de l'étang. On trouvait sous cet abri des cabinets de formes différentes, soit pour la conversation, soit pour prendre le bain; les uns en demi-cercle, les autres carrés par leur plan; des bustes ainsi que des figures de femmes en bronze étaient placés alternativement entre les colonnes. Un canal d'une médiocre largeur circulait le long de la muraille du jardin, et une longue allée conduisait au dehors à un cabinet ou pavillon d'été de forme ronde et percé de toutes parts, lequel s'élevait de vingt-cinq palmes de Naples (6^{m},60) au-dessus du niveau de la mer. Au sortir de la longue allée, on montait quatre marches et l'on parvenait ensuite à un pavillon où l'on a trouvé un beau pavé de marbre d'Afrique et de jaune antique[1]. »

1. Winckelmann, *Découvertes d'Herculanum*, 4e partie, p. 38.

Les statues de femmes et les bustes que Winckelmann nous apprend avoir décoré les entre-colonnements sont aujourd'hui au musée de Naples : ce sont les six célèbres danseuses et les bustes de Cl. Marcellus, Sapho, Épicure, Platon, Speusippe, Archytas, Héraclite, Démocrite, Sénèque, Scipion l'Africain, Sylla, Lépide, Auguste, Livie, Caius et Lucius César, Agrippine, Caligula, Ptolémée Philadelphe, Ptolémée Philométor, Ptolémée IX dit Alexandre I, Ptolémée Apion et Ptolémée Soter I, ceux enfin des deux Bérénices et de deux autres personnages inconnus[1].

Le magnifique Faune ivre de bronze[2] était placé en tête de la piscine du xyste ou jardin, entre deux charmantes figures de même métal, deux jeunes gens entièrement nus penchés en avant et les mains étendues[3]. On les avait pris d'abord pour des lutteurs, mais on paraît s'accorder aujourd'hui à y reconnaître deux nageurs prêts à s'élancer dans l'eau.

Au centre du péristyle était un autre bassin ou *baptisterium* ayant pu servir de bain froid ; aux angles de celui-ci s'élevaient quatre fûts surmontés d'autant de bustes de bronze de travail grec sur l'un desquels on lisait le nom de son auteur, *Apollonius, fils d'Archias*, Athénien. En avant de chacun de ces piédestaux était une petite fontaine ornée de coupes de marbre. Dans le même péristyle furent trouvés un cinquième buste et une statue de bronze. Dans un cabinet pavé en mosaïque et n'ayant pas plus de 2^{m},10 en tous sens, à une profondeur de 27 mètres au-dessous du niveau moderne, on découvrit du 27 novembre au 16 décembre 1754 une fontaine selon Paderni[4], deux fontaines si l'on en croit les académiciens d'Herculanum, ornées d'une grande quantité de figures de bronze; on y voyait Silène assis sur un rocher, la main appuyée sur un tigre qui lançait l'eau par la gueule; deux jeunes Satyres avec les cornes et les oreilles de chèvre et des yeux d'argent, tenant dans la main un rhyton et portant chacun sur l'épaule une outre jetant de l'eau; deux enfants debout près de piliers surmontés de masques comiques; deux autres enfants également debout près de deux pe-

1. Herc. et Pomp., VII, *pl.* 9 à 20.
2. *Ibid.*, VIII, *pl.* 32 et 33.
3. *Ibid.*, VI, *pl.* 40 et 41.
4. Gibelin, *Transactions of the royal Society of London.*

tites colonnettes portant chacune un vase; deux autres enfants de plus petite proportion avec les yeux d'argent, ayant un vase sur l'épaule; deux enfants tenant des dauphins sous le bras; enfin un vieux Silène couronné de lierre, la barbe longue, le corps velu, les pieds chaussés de sandales; il est à cheval sur une outre de peau de bouc dont il tient les deux pattes dans ses mains; de la large ouverture du col l'eau s'élançait en abondance [1].

Outre les nombreuses sculptures que nous avons déjà mentionnées, on trouva encore dans cette habitation un admirable Mercure au repos en bronze [2], deux daims, un porc et un corbeau également en bronze, et, parmi les marbres, un Homère, une Minerve étrusque dont Winckelmann faisait le plus grand cas, un buste de Ptolémée Soter, deux Bacchus indiens, une statue attribuée à Sylla, le groupe trop fameux du Satyre et de la chèvre [3]; enfin le merveilleux chef-d'œuvre connu sous le nom d'Aristide, mais que beaucoup d'archéologues croient être une statue d'Eschine [4].

Les peintures pour avoir été en plus petit nombre n'en étaient pas moins dignes de cette splendide demeure. En 1746, on y trouva quatre précieux monochromes sur marbre qui, après avoir orné à Portici le salon particulier de la reine, sont passés au musée de Naples. Les trois premiers représentent *Silène*, une *scène de tragédie* composée de trois figures [5], et *Thésée délivrant Hippodamie des mains du Centaure Eurythus* [6]. Le quatrième camaïeu, le plus admirable de tous, et peut-être la plus pure de toutes les peintures antiques parvenues jusqu'à nous, offre *Deux jeunes femmes jouant aux osselets*, en présence de trois de leurs compagnes [7]. Au-dessus d'elles sont écrits leurs noms: ΑΓΛΑΙΗ, ΛΗΤΩ, ΝΙΟΒΗ, ΦΟΙΒΗ et ΙΛΕΑΙΡΑ, et plus haut encore, celui de l'artiste Alexandre d'Athènes, ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΕΓΡΑΦΕΝ.

Parmi les nombreux et riches ustensiles recueillis dans cette habitation, nous devons mentionner deux candélabres ornés de griffons dévo-

1. Herc. et Pomp., VI, *pl.* 64, 98, 99, 100, VIII, *pl.* 38.
2. *Ibid.*, VI, *pl.* 36, 37, 38 et 39.
3. *Ibid.*, VIII, *pl.* 56. C. Famin., cab. sec., *pl.* 1.
4. *Ibid.*, VI, *pl.* 71.
5. *Ibid.*, II, *pl.* 46.
6. *Ibid.*, II, *pl.* 18.
7. *Ibid.*, II, *pl.* 17.

rant un taureau et un daim, deux autres richement ciselés, un trépied, des crotales[1], un grand vase de bronze, un autre à trois pieds en forme de coquille avec un manche se terminant en griffe, un petit cadran solaire plaqué d'argent de la forme d'un jambon, un lit et un *bisellium* de bronze décorés d'animaux en bas-relief et d'incrustations d'argent, enfin une grande quantité d'objets de verre et de grains.

Voilà certes bien des trésors inappréciables recueillis dans une seule fouille, et pourtant la villa Herculanienne nous réservait une découverte plus intéressante encore ; je veux parler de celle qui l'a fait désigner sous le nom de *maison des Papyrus.*

Le 3 novembre 1753, dans une pièce de peu d'étendue, et dans quelques autres endroits de l'habitation on trouva une bibliothèque de mille sept cent cinquante-six volumes[2], qui, quoiqu'en apparence réduits à l'état de charbon, peuvent cependant encore être déroulés et lus[3]. Dans la salle spécialement consacrée à leur conservation, les manuscrits étaient déposés dans des armoires à hauteur d'homme appliquées contre les murailles, et dans un meuble placé au milieu de la pièce. Le bois des armoires était carbonisé, et Winckelmann rapporte que dès qu'on y portait la main, il tombait en poussière.

Cinq cents manuscrits environ ont été déroulés jusqu'à ce jour ; malheureusement aucun n'est d'une bien grande importance littéraire et la bibliothèque paraît avoir été composée presque exclusivement d'ouvrages philosophiques, la plupart écrits en grec. Les volumes connus et publiés sont le traité d'Épicure sur la nature, ceux de Philostrate sur l'orgueil et de Métrodore sur les sensations, neuf traités du philosophe Philodème sur la musique, les vices et les vertus,

1. Sortes de cymbales.

2. Ces volumes méritent beaucoup mieux ce nom que les livres des modernes ; ce sont en effet de véritables rouleaux, *volumina,* formés de longues bandes de papyrus, divisées en pages écrites à côté les unes des autres et d'un seul côté.

3. Des papyrus ont aussi été trouvés à Pompéi ; mais ceux-ci, entièrement carbonisés par les matières ardentes qui recouvrirent la ville, ne peuvent être déroulés, et, lors même qu'on y réussirait, seraient absolument illisibles. Il n'en est pas de même des manuscrits d'Herculanum qui, ayant été enfermés dans des cendres brûlantes, mais mélangées d'eau, n'ont été endommagés qu'à leur surface. Les deux ou trois premiers tours du rouleau sont ordinairement en mauvais état et indéchiffrables, mais bientôt le papyrus, quoique encore friable, recouvre quelque consistance et presque sa couleur naturelle, sur laquelle l'écriture se détache assez nettement. A force de patience et à l'aide d'une machine aussi simple qu'ingénieuse inventée par le P. Antonio Piaggi, on parvient à les dérouler en les collant au fur et à mesure sur une peau de baudruche.

les vices, la rhétorique, la vie et les mœurs (abrégé du livre de Zénon sur la liberté du raisonnement), sur les philosophes, enfin sur ce qui est utile au peuple suivant Homère. Le seul ouvrage latin est un poëme sur la guerre de César et d'Antoine attribué à Rabirius.

On trouva dans la bibliothèque quatre petits bustes de bronze portant gravés les noms de Démosthène, Zénon, Hermarque et Épicure [1].

Après tant de découvertes artistiques ou littéraires, qu'il me soit encore permis de mentionner une trouvaille qui a prouvé une fois de plus combien de procédés que les modernes croient avoir inventés étaient déjà connus de l'antiquité. Dans un puits de la maison des Papyrus étaient plusieurs petits vases de bronze de la forme d'une coquille d'œuf cassée par le gros bout. A chacun était adhérent un morceau de fer en forme de crochet, et il a été reconnu par un examen attentif que ces vases fixés à une chaîne, une corde ou une courroie sans fin s'enroulant sur une roue, avaient dû servir à monter l'eau pour l'arrosement, ainsi que cela se pratique encore aujourd'hui avec des vases de bois beaucoup plus grands, et à l'aide d'un manége, dans les jardins maraîchers qui avoisinent Naples, surtout du côté même de Pompéi, depuis le pont de la Madeleine jusqu'à Portici.

Fouilles modernes. Après cette indispensable revue rétrospective, nous arrivons enfin à la description d'édifices bien plus intéressants pour nous, puisque nous pouvons les visiter comme nous avons parcouru ceux de Pompéi. Ils forment deux groupes peu éloignés l'un de l'autre ; d'un côté, le théâtre souterrain exploré le premier de tous, et dont l'entrée se trouve à droite de la principale rue de Résina ; de l'autre, une réunion de maisons découvertes plus tard et à ciel ouvert, situées à environ 200 pas au S.-O. du théâtre, dans une ruelle, le *Vico di mare*, se dirigeant vers la mer.

C'est en 1828 que ces fouilles furent commencées par ordre du roi François I[er]; elles furent continuées jusqu'en 1837, et dans le cours de ces neuf années, sous près de 11 mètres de cendres et de lave on

1. Herc. et Pomp., VII, *pl.* 6 et 7.

« Aujourd'hui, dit Pline, on consacre en or ou en argent, ou du moins en bronze, dans les bibliothèques, ceux dont l'esprit immortel parle encore en ces mêmes lieux ; on va même jusqu'à refaire d'idée les images qui n'existent plus; les regrets prêtent des traits à des figures que la tradition n'a point transmises, comme il est arrivé pour Homère. »

Pline, XXXV, 2.

découvrit une rue droite, large de 5m,20, qui conduisait du Théâtre et de la Basilique au port. Cette rue est, comme celles de Pompéi, pavée en polygones de lave, et bordée de trottoirs et de maisons; mais comme elle n'était point une des principales, nous n'y trouvons pas de boutiques, et les habitations n'y présentent généralement que leur *posticum* ou sortie de derrière.

En descendant dans les fouilles, on voit d'abord à gauche sur le trottoir un *puteal* tout usé par le frottement de la corde ; puis à droite une maison qui n'est découverte qu'en partie et à laquelle on n'a pas donné de nom. Son entrée, qui n'était qu'un *posticum*, était précédée d'un porche soutenu par deux colonnes. Après avoir franchi le seuil de marbre, on trouve dans le *pseudothyrum*[1], à droite, un petit réduit et la loge du portier; à gauche, une petite chambre où l'on a découvert et laissé en place des amphores, plusieurs mortiers, une moitié de moulin, une petite table de marbre carrée adossée à la muraille, enfin un plat qui était raccommodé par des attaches de fer[2]. Le péristyle, large de 18 mètres, n'est découvert qu'en partie; aussi ne peut-on savoir si le quatrième côté était muni d'un portique; des trois côtés que nous voyons, celui du S. adossé à la rue et celui de l'O. présentent seuls des portiques formés de colonnes cannelées et revêtues de stuc. Du côté oriental, le portique était remplacé par un grand *œcus* ouvert, soutenu à son entrée par trois piliers et pavé en mosaïque grossière. Les murs étaient ornés de peintures architecturales et de quelques petits sujets tels que des boucs, des masques de théâtre, un petit paysage sur fond noir, etc.

Au-dessus des murs de cette salle on voit encore dans la lave les restes des poutres qui portaient le toit de l'étage supérieur, aujourd'hui détruit. Les parois du péristyle étaient également peintes. Au milieu de l'*area* est un bassin qui, comme le péristyle lui-même, n'est découvert qu'à moitié; c'était un *baptisterium* où l'on pouvait prendre des bains froids, car il était assez profond, et en tête, au milieu d'un hémicycle, étaient des marches pour y descendre.

1. Nous avons dit qu'on nommait ainsi un vestibule qui se trouvait dans l'axe de la maison et diamétralement opposé au *prothyrum*, page 260.

2. Nous avons déjà signalé à la *Fullonica* un grand vase de terre, un *dolium*, ainsi raccommodé par les anciens, page 325.

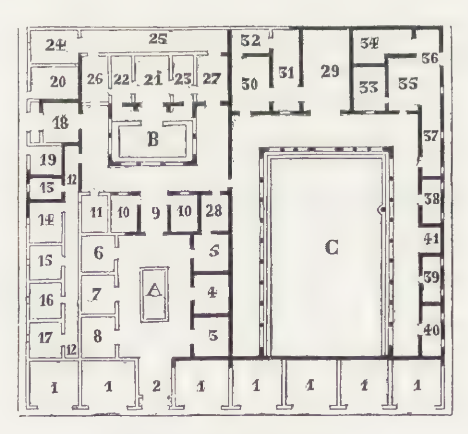
Enfin, dans l'angle S.-O. est une petite chambre qui était ornée de peintures et adossée à la rue.

En face de cette habitation, de l'autre côté de la rue, est la

Maison du squelette. Elle est ainsi nommée parce qu'à son étage supérieur on trouva des restes humains auprès d'un vase de bronze. Le *prothyrum*, accompagné de la loge du portier, conduit à l'*atrium* toscan. A gauche sont deux petites salles dont la première est pavée en mosaïque; la seconde, qui n'est pas entièrement dégagée, pourrait bien avoir fait partie d'un bain. Au fond de l'*atrium* est l'entrée du *tablinum* qui n'est pas fouillé; enfin à droite un corridor conduit à plusieurs chambres et cabinets dont les murs n'ont conservé que peu d'élévation. Dans la dernière pièce, au bout de ce corridor, sont deux piles en maçonnerie qui durent porter un fourneau; j'hésite d'autant moins à reconnaître dans cette pièce une cuisine, que les murailles ne portent aucune trace de peintures ou d'ornements.

A la première maison que nous avons décrite succède la plus importante de celles mises à découvert par les fouilles modernes, la

Maison d'Argus. Cette belle habitation n'est malheureusement



Plan de la Maison d'Argus.

pas entièrement déblayée ; la partie visible est celle que nous indiquons sur notre plan par une teinte plus foncée; le reste est ruiné ou encore recouvert par la lave, mais nous croyons que la restauration que nous en donnons ne doit pas être très-éloignée de la vérité.

La façade opposée à la rue par laquelle nous entrons aujourd'hui

dut être formée de plusieurs boutiques 1 entre lesquelles s'ouvrait un *prothyrum* 2 conduisant à un *atrium* toscan A qui présentait à droite et à gauche plusieurs chambres à coucher 3, 4, 5, 6, 7 et 8.

Le pavé de la première de ces chambres est formé de triangles et de carrés de marbre incrustés dans de l'*opus signinum;* ses murailles étaient décorées d'assez jolies peintures. Le pavé des chambres 4 et 5 est simplement en *opus signinum.* La dernière pourrait bien avoir remplacé l'*ala*, qui n'existait pas ici, et servi de salle d'attente aux clients que le maître recevait dans le cabinet 28, qui communiquait avec la partie privée de l'habitation.

Au fond de l'*atrium* est le *tablinum* 9, auquel étaient adjacentes deux salles 10 éclairées par des fenêtres, et qui durent être, l'une un *tabularium*, et l'autre une bibliothèque.

Après avoir franchi le *tablinum*, on se trouvait dans un petit péristyle B ayant de trois côtés seulement des portiques soutenus par des colonnes et aux angles par des piliers en équerre. Sous le portique, à gauche du *tabularium*, est un cabinet de repos 11 près duquel se trouve l'entrée d'un corridor long et étroit 12 conduisant à cinq petites pièces 13, 14, 15, 16 et 17, éclairées sur une rue par d'étroites fenêtres, et qui durent être destinées à servir de cuisine, d'offices et de logements d'esclaves. Sous le portique, au delà de l'entrée du corridor, se trouve un *posticum* ou sortie dérobée 18, percé entre deux boutiques 19 et 20 qui n'avaient aucune communication avec l'intérieur de l'habitation. Au fond du péristyle étaient l'*œcus* ou exèdre 21, et plusieurs pièces 22, 23 et 24, dont il serait impossible aujourd'hui de préciser la destination. On arrivait à la dernière par une sorte d'arrière-cour 25 longue et étroite communiquant avec le péristyle B par deux corridors ou *fauces* 26 et 27.

Une seule porte, ouverte à droite sous le portique du péristyle près de la pièce 28, donnait accès à la partie la plus vaste et la plus riche de l'habitation, réservée exclusivement au maître et à ses amis. Au delà de cette porte on trouvait un grand xyste ou jardin C, entouré de trois côtés d'un élégant portique soutenu par vingt colonnes composites et six piliers au pied desquels régnait un cheneau, et contenant un *puteal* et une petite table de marbre [1]. Au fond est un vaste *triclinium* 29

1. Voy. Planche IX.

décoré de belles peintures qui sont conservées en partie sur la muraille de droite; c'est là que se trouve la composition à laquelle la maison a emprunté son nom, *Mercure devant Argus et Io*[1]. Le Dieu nu et debout, reconnaissable seulement aux ailes qu'il porte à ses talons, semble offrir la syrinx à Argus en l'invitant à en jouer à son tour; il s'appuie sur un bâton formé de deux baguettes tordues ensemble, réminiscence lointaine du caducée. Il ne porte aucune autre arme, mais des pierres sont à ses pieds et paraissent indiquer que le peintre avait adopté la version de certains mythologues suivant lesquels Mercure tua Argus avec un caillou, et non celle d'Ovide qui nous peint le Dieu abattant d'un coup d'épée recourbée la tête inclinée du gardien de la fille d'Inachus :

Nec mora : falcato nutantem vulnerat ense,
Quà collo confine caput, saxoque cruentum
Dejicit, et maculat præruptam sanguine cautem.
Ovide, *Mét.,* C. I, 22.

Argus est assis sur un rocher; il est jeune, richement drapé, et reconnaissable seulement à sa houlette, son *pedum*. Io, nonchalamment étendue, est représentée sous les traits d'une jeune fille pleine de grâce; deux petites cornes sortant de son front rappellent seules d'une manière aussi ingénieuse que poétique la cruelle métamorphose que lui avait infligée la jalousie de Junon. Cette peinture est placée entre deux *trophées d'armes* et deux *Victoires ailées;* le tout se détache sur fond noir au milieu d'architectures peintes en rouge. Sur le soubassement sont imités des panneaux de marbre avec encadrements.

Le *triclinium* est accompagné de plusieurs pièces élégamment décorées. La salle 30 fut sans doute une sorte d'office; ses peintures sont aujourd'hui presque détruites; on ne voit plus de traces de sujets, mais sur le soubassement on reconnaît encore des *fleurs* et des *plantes*. Cette pièce communiquait au *triclinium* par un corridor 31 qui conduisait également à un réduit 32 qui, n'étant éclairé que fort imparfaitement par la porte, ne put avoir d'autre destination que celle de servir de resserre ou de garde-manger.

De l'autre côté du *triclinium* sont deux chambres à coucher 33 et

1. Herc. et Pomp., II, *pl.* 52.

34 ouvrant sur une antichambre ou *procœton* 35, qui avait une sortie dérobée 36 et communiquait en outre avec le portique du xyste par un long corridor 37, à la suite duquel se trouvent trois pièces très-étroites 38, 39 et 40, indépendantes les unes des autres, et une sorte de petite *ala* 41 où sans doute était un banc sur lequel venait s'asseoir le maître pour prendre le frais et jouir de la vue de ses parterres.

Sur la partie AB de la maison régnait un étage qui fut trouvé assez intact pour que le chevalier Finati [1] et le chevalier Bechi [2] aient pu en donner une description complète accompagnée de coupes et de plans ; malheureusement les charpentes étaient tellement carbonisées, les murailles tellement ébranlées par les secousses qui accompagnèrent l'éruption, qu'on a été forcé de démolir cet étage pour conserver le rez-de-chaussée. Nous devons d'autant plus regretter ce pénible sacrifice, que Pompéi et Herculanum ne nous ont offert aucun autre exemple aussi complet de cette partie supérieure d'une habitation.

Celle de la maison d'Argus ne comptait pas moins de vingt et une petites chambres à coucher dont quelques-unes en enfilade, disposition très-rare dans les habitations antiques; chacune était éclairée par une petite fenêtre, et plusieurs ouvraient sur une terrasse, *solarium*, pavée en mosaïque, qui s'étendait sur les pièces 29 et 36 en tête du xyste.

On trouva à cet étage une assez grande quantité de comestibles, tels que des noix, des noisettes, des noyaux de prune, des amandes, des figues sèches, des aulx, des pavots, un morceau de fromage, du froment, du riz, des lentilles, des fèves, de l'huile dans une fiole fermée par un bouchon de liége, du miel dans un vase de verre clos par un tampon de feuilles, une tasse contenant de la cire, etc. Parmi les objets d'autre genre, on remarquait plusieurs boucles d'oreilles en or, dont une ornée d'une grosse perle, un bracelet de bronze doré à double tête de serpent, divers ustensiles de bronze, de fer, de verre et de terre cuite, un torchon plié, etc.

La maison d'Argus couvrait une superficie de $42^{m},25$ sur $31^{m},50$.

Auberge. A la suite de la maison d'Argus se trouvent de grands bâtiments très-ruinés dans lesquels on croit reconnaître une auberge.

1. *Manuel pour Herculanum, Pompéi et Stabie.* Naples, 1844, broch. In-8°.
2. *Museo Borbonico.* T. VIII.

On entre d'abord dans un petit *atrium* toscan pavé en *opus signinum ;* au centre est un *compluvium* carré, en tête duquel sont les restes d'un *puteal.* A gauche de l'*atrium* est un passage à l'entrée duquel se trouve une citerne; il conduit à plusieurs chambres dont les fenêtres sont encore garnies de grilles de fer. Comme la rue descendait rapidement vers la mer, les constructions présentaient de ce côté trois étages les uns sur les autres[1]. L'étage supérieur, celui où se trouvent les pièces dont nous venons de parler, était de niveau avec le sol des maisons précédemment décrites. Au-dessous sont plusieurs salles; l'une d'elles, qui n'a que $2^m,85$ de long sur $1^m,60$ de large, et qui ne recevait de lumière que d'une sorte de *puteal* percé au milieu de la voûte, paraît avoir été un petit *sacellum* consacré à Vénus, dont le simulacre en terre cuite a été trouvé sur un piédestal qui n'est pas placé exactement au milieu de la paroi du fond. En avant et au centre est un petit autel carré construit en stuc et en briques.

Enfin l'étage inférieur se compose d'un grand nombre de salles voûtées ouvrant sur la mer[2] et ayant dû servir de magasins[3], et sans doute aussi de taverne pour les matelots. On y voit une cuisine avec son fourneau, et dans une pièce voisine, un autre fourneau beaucoup plus grand contenant une chaudière de bronze; à côté de celui-ci est un bassin formé d'une grande jarre de terre enfermée dans un massif de maçonnerie. Enfin, dans une salle dont la voûte est écroulée se trouvent un puits avec une auge de pierre et un massif carré qui put servir de table.

Les autres constructions, en petit nombre, mises à découvert par les nouvelles fouilles, n'offrant aucun intérêt, nous allons, après avoir remonté le *Vico di Mare*, entrer par une porte que nous signale l'inscription :

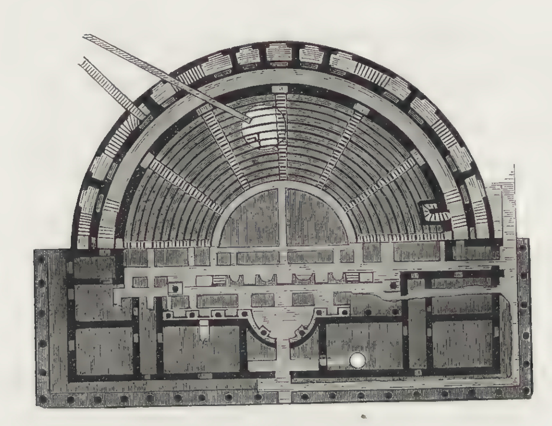
REALI SCAVI DI ERCOLANO

et visiter le plus imposant édifice de la ville antique, le

THÉATRE. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit de la

1. Nous avons trouvé la même disposition à Pompéi, p. 265.
2. La mer a été refoulée par les laves à près de 300 mètres de son ancien rivage.
3. Nous avons indiqué des magasins de ce genre à Pompéi à la porte de la Marine, et à gauche de la rue Domitienne.

découverte du théâtre, qui amena celle de la ville même[1]. Par un large escalier de plus de cent marches, creusé dans les couches de cendre et de lave, on descend dans ce vaste édifice, dont l'orchestre se trouve à $26^{m},60$ au-dessous du niveau de la moderne Résina[2]. La nécessité de conserver partout des massifs de cendres durcies, ou de construire des piliers de briques pour soutenir le poids énorme des matières amoncelées à une si grande hauteur, n'a pas permis de déblayer entièrement ce vaste édifice, et si l'on peut aujourd'hui en parcourir les corridors, les escaliers, quelques gradins, la scène et ses dépendances, nulle part, dans cet inextricable labyrinthe, on n'embrasse l'ensemble de l'édifice, et ce n'est qu'à l'aide du plan et d'une parfaite connaissance des théâtres antiques qu'il est possible de s'en former une idée complète.



Plan du Théâtre.

Le chanoine Jorio a donné dans son excellent ouvrage, qui n'a d'autre défaut que d'avoir été publié en 1827, et avant les nouvelles fouilles, un plan aussi exact qu'ingénieux, que nous nous sommes permis de lui emprunter[3].

Sur ce plan, les deux puits qui montent seuls à la surface du sol sont restés en blanc; une teinte gris clair indique les parties souter-

1. Voy. Introduction historique, p. 22.

2. L'orchestre est élevé de $9^{m},50$ au-dessus du niveau de la mer; le théâtre avait $19^{m},50$ de hauteur, et au-dessus se trouvent encore $7^{m},10$ de matières volcaniques.

3. Pour faciliter l'intelligence du plan, Jorio a supprimé une foule de galeries étroites et basses creusées en quelque sorte au hasard, ne conservant que celles qui, tracées régulièrement, suffisent pour parcourir toutes les parties importantes du théâtre.

raines praticables; les massifs réservés sont d'un gris foncé; enfin le noir est employé pour marquer les murailles de l'édifice.

Au bas de l'escalier, on se trouve dans le grand corridor voûté qui régnait au sommet des gradins. Ce corridor était pavé et revêtu de marbre blanc, et recevait le jour de quatre grandes arcades et cinq fenêtres plus petites. Du corridor, un vomitoire faisant face à la scène conduit à l'escalier et aux gradins mis à découvert par le grand puits dont nous avons donné le dessin[1]. Un autre puits plus étroit se trouve derrière la scène, et quelques auteurs croient que ce fut celui-là qui fut cause de la découverte du théâtre; nous repoussons cette opinion que détruit le fait attesté par tous les contemporains que, dans cette première fouille, on rencontra des statues. Peut-on supposer que ces statues aient été placées derrière le mur de la scène?

Le théâtre avait dix-neuf rangs de gradins de tuf, larges de $0^m,88$ et hauts de $0^m,22$. Les cinq gradins inférieurs n'ont qu'un peu plus de $0^m,11$ de hauteur, étant destinés à porter des siéges[2], et en effet on y trouva un *bisellium* en bronze orné de têtes de chevaux et de Satyres.

Les gradins étaient divisés en six sections, *cunei*, par sept escaliers, *itinera* ou *scalæ* qui tous ont été rendus praticables. Les seize gradins inférieurs n'étaient interrompus par aucune *précinction;* les trois autres gradins étaient entièrement isolés et on y arrivait par des escaliers particuliers; ils étaient surmontés d'un portique à entablement de marbre que décorait le beau quadrige de bronze dont un cheval seul nous a été conservé[3].

L'évaluation de la capacité du théâtre par les différents auteurs varie de trente mille cinq cents spectateurs, chiffre donné par Winckelmann, à dix-huit mille, seize mille et même huit mille. Il est probable que ce dernier nombre, déjà bien considérable, est celui qui s'éloigne le moins de la vérité.

L'orchestre était pavé de dalles très-épaisses de jaune antique, dont on voit encore quelques restes; on y arrivait, ainsi qu'aux gradins privilégiés, par deux grands vomitoires placés, comme à Pompéi, aux extrémités de l'hémicycle. Deux inscriptions, gravées au-dessus de ces

1. Voy. Introduction historique, page 21.
2. Nous avons signalé la même particularité au théâtre et à l'amphithéâtre de Pompéi.
3. Voy. l'Introduction historique, pages 22 et 23.

entrées, nous ont appris le nom de l'architecte Numisius, fils de Publius, et celui du magistrat qui fit construire le théâtre à ses frais, Lucius Annius Mammius Rufus, fils de Lucius, duumvir pour la cinquième fois.

La scène dont les fouilles furent commencées en 1762, et dont on peut reconnaître encore toutes les parties constitutives, avait près de 24 mètres de largeur[1]. Elle présentait au fond les trois portes ordinaires, et était ornée de niches dans lesquelles les statues n'ont point été retrouvées; elle était entièrement revêtue de marbres.

A ses extrémités, à l'entrée de ce que nous appellerions les coulisses, sont deux piédestaux dont la surface n'a pas plus de $1^{m},08$ en tous sens. Il suffirait de cette mesure pour démentir l'assertion des écrivains, qui, de même que l'affirme encore le *cicerone* du théâtre, ont prétendu que ces piédestaux portaient les statues équestres des Balbus; il est évident qu'ils n'ont jamais pu recevoir que des statues debout, et d'ailleurs les inscriptions qu'ils portent encore nous apprennent qu'une seule de ces statues appartenait à l'un des Balbus. En effet, si sur le piédesta à droite de la scène[2] on lit :

M. NONIO M. F. BALBO.
PR. PRO. COS
HERCVLANENSES.

« A M. Nonius Balbus, fils de Marcus, préteur et proconsul, les Herculaniens »,

l'inscription du piédestal de gauche est ainsi conçue :

AP. CLAVDIO C. F. PVLCHRO
COS. IMP.
HERCVLANENSES POST MORT.

« A Appius Claudius Pulcher, fils de Caius, consul et général, les Herculaniens après sa mort[3]. »

En sortant de la scène par la porte du milieu, l'*Aula regia*, placée selon l'usage dans un renfoncement semi-circulaire, on se trouve dans le *postscenium* où l'on montre sur la voûte de cendres l'impression en

1. L'ouverture de la scène de *San Carlo* de Naples n'a que $16^{m},80$; la *Scala* de Milan a $1^{m},20$ de moins.

2. Voy. la vignette en tête du chapitre.

3. Le consulat d'Appius Claudius Pulcher date de l'an de Rome 716, avant J.-C. 38.

creux d'un visage humain, probablement celle de quelque masque de théâtre qui aura été apporté par l'éruption de quelque autre partie de l'édifice. C'est près de là que se trouve le puits qui selon quelques auteurs fut l'occasion de la découverte d'Herculanum.

Derrière la scène était un portique communiquant sans doute à couvert avec ceux du Forum; là, comme dans l'*hécatonstylon* de Pompéi ou le portique d'Octavie à Rome, les spectateurs cherchaient un abri contre la pluie. Ce portique était soutenu par trente-quatre colonnes doriques de stuc, le tiers inférieur du fût rudenté[1] et peint en rouge; la partie supérieure était blanche et cannelée.

L'extérieur de l'hémicycle, ainsi que nous l'avons dit, était tourné vers le Forum; un corridor creusé dans les cendres en 1739 permet de le reconnaître en partie. Il présentait au rez-de-chaussée quinze arcades ornées de pilastres peints en rouge et en jaune, soutenant un nombre égal d'arcades et de pilastres formant le second ordre que surmontait un attique. Cet hémicycle était orné d'un grand nombre de statues parmi lesquelles plusieurs femmes et jeunes filles appartenant à la famille Balbus, qui avait sans doute coopéré à la restauration du théâtre endommagé par le tremblement de terre de 63[2].

Citons encore au nombre des sculptures provenant du théâtre d'Herculanum un Bacchus qui, trouvé dans les premières fouilles, fit donner d'abord au monument le nom de temple de Bacchus, huit statues consulaires en marbre, celle de Nero Claudius Drusus et de sa femme Antonia[3], un jeune *Camille*, ou ministre des sacrifices tenant une corne d'abondance, figure de bronze découverte en 1762[4], deux têtes de cheval et enfin une belle lampe de même métal à trois becs, ornée de masques de théâtre.

Nous avons dit que trois statues de femmes trouvées dans les premières fouilles du théâtre par le prince d'Elbeuf furent par lui envoyées à Vienne d'où elles sont passées par succession au Musée de Dresde (*Japanische Pallast*); ces figures, une matrone et deux jeunes filles sont

1. On nomme *rudenture,* de *rudis,* baguette, une moulure ronde remplissant les cannelures d'une colonne qui, dans ce cas, est dite *rudentée.*

2. Herc. et Pomp., VI, *pl.* 67, 68, 69, 70 et 78.

3. *Ibid., pl.* 83 et 90.

4. *Id., pl.* 101.

surtout remarquables par la beauté des draperies, et deux au moins paraissent avoir fait partie de la famille des Balbus.

Nous voici au terme de notre voyage dans les siècles passés; sortons de ces catacombes de la civilisation antique... bientôt la locomotive, cette merveille de la civilisation moderne, nous arrachant des cités de la mort et du silence, nous aura transportés au milieu de Naples, cette cité de vie et de tumulte; le tableau qui nous y attend est plus gai, plus animé sans doute, et pourtant quel est celui d'entre nous qui au retour de Pompéi et d'Herculanum n'éprouverait le besoin de se recueillir, et de vivre encore quelque temps dans la solitude et la méditation avec les contemporains de Pline et de Titus?



Statue de Nonius Balbus

FIN

TABLE DES CHAPITRES

TABLE GÉNÉRALE

POMPEIA

HERCULANUM

RENVOIS AU PLAN GÉNÉRAL

A	Temple grec	IN
B	Bidental	JN
C	Temple d'Isis	IM
D	— de Jupiter et Junon	IM
E	— de Jupiter	FN
F	— de Vénus	GO
G	— de Mercure	GN
H	— d'Auguste ou Panthéon	GN
I	— de la Fortune	FM
J	École publique	GN
K	Édifice d'Eumachia	GN
L	Curie	GN
M	Pœcile	FN
N	Basilique	GO
O	Tribunaux	GO
P	Propylées	IN
Q	Forum triangulaire	IN
R	Tribunal	IN
S	Quartier des soldats	JN
T	Anciens bains	FN
U	Odéon	JM
V	Théâtre tragique	JN
X	Enceinte sacrée	JN
Y	Nouveaux bains	HM
Z	École d'archéologie	EN
1	Album	GN
2	Grand arc de triomphe	FN
3	Mesures publiques	GN
4	Arc de triomphe	GO
5	Arc de triomphe	FN
6	Prison et latrines	FN
7	Porte du Forum	FN
8	Boutique du Laitier	FN
9	École des Gladiateurs	FN
10	Autel de Jupiter	FN
11	Maison de Pansa	EM
12	Taverne de Fortunata	EN
13	Pharmacie	EN
14	Maison de Polybe	EN
15	Boutique du Forgeron	EN
16	Académie de Musique	EN
17	Boulangerie	EM
18	Maison de Salluste	EM
19	Auberge d'Albinus	DM
20	Escalier des Murailles	DM
21	Thermopole de Nympheroïs	DM
22	Maison des Vestales	DM
23	— du Chirurgien	DM
24	Douane	DM
25	Fabrique de savon	DM
26	Taverne de Phœbus	DM
27	Citerne publique	DM
28	Maison des Amazones	DM
29	— de Narcisse	DM
30	— d'Isis	DM
31	— de Neptune	DL
32	— des Danseuses	DM
33	— du Grand-duc Michel	DM
34	— des Fleurs	EM
35	— de Modeste	EM
36	— d'Hercule	EM
37	— du Poëte	FM
38	Arc de triomphe	FM
39	Boutique du Barbier	FM
40	Fullonica	EM
41	Maison de la grande Fontaine	EM
42	— de la petite Fontaine	EM
43	Fontaine de Mercure	EM
44	Boutique du Parfumeur	EM
45	Maison d'Adonis blessé	EL
46	— d'Inachus et Io	EL
47	— *dell'Argenteria*	EL
48	— d'Apollon	DL
49	— du Duc d'Aumale	DL
50	— de Méléagre	EL
51	— du Centaure	EL
52	— de Castor et Pollux	EL
53	— du Labyrinthe	EL
54	*Lupanar*	EM
55	Maison des Cinq Squelettes	EM

56	Maison de Pomponius	EM
57	— de l'Ancre	FM
58	— du Navire	FM
59	— de Bacchus	FM
60	Boutique du Marchand de vin	FM
61	Maison des Moules de terre	FM
62	— de la Muraille noire	FM
63	— des Chapiteaux à figures	FM
64	— du Faune	FM
65	— du Grand-duc de Toscane	FM
66	— du groupe de Vases de verre	FL
67	— d'Ariane	FL
68	— du Fourneau de fer	FL
69	— de la Chasse	GL
70	Grand *Lupanar*	FL
71	Maison de l'Impératrice de Russie	FL
72	Autel	GL
73	Maison du Taureau de bronze	GK
74	— du Cithariste	IM
75	Conserve	FN
76	Serpents, peinture	IL
77	Maison de la Fontaine de l'Amour	HL
78	Maison des Princes de Russie	HL
79	— de l'Archiduc de Toscane	HL
80	Fouilles devant Pie IX	HL
81	Maison de Lucretius	HL
82	Fabrique de produits chimiques	GL
83	Maison de Laraire double	GL
84	Boulangerie	GM
85	Maison de l'Amour puni	GM
86	— des Quadriges	GM
87	— de Mercure	GM
88	— des Savants	GM
89	— de l'Empereur de Russie	GM
90	Fabrique de savon	GM
91	Maison du Roi de Prusse	GM
92	— de Vénus et Mars	GN
93	— de la Pêcheuse	GN
94	— d'Hercule et Augias	HN
95	— du Sanglier	HN
96	— des Grâces	HN
97	Peinture des Douze Dieux	HN
98	Maison d'Héro et Léandre	HN
99	— de Ganymède	HN
100	Maison du Changeur	HM
101	— du Squelette	HM
102	— du Médecin	HM
103	— de François Ier	HM
104	Atelier du Sculpteur	JM
105	Banc circulaire	IN
106	Maison de Joseph II	IO
107	Fontaine	HO
108	Maison d'Adonis	HO
109	Autel	HO
110	Maison de Diane	HO
111	— d'Apollon et Coronis	HO
112	— de Pan	HO
113 et 114	Maisons de Championnet	GO
115	Maison des Cadavres moulés	DN
116	— de la Danseuse	DM
117	— à trois étages	DM
118	— du *Triclinium*	DM
119	— sans nom	DL
120	— de Caius Memmius	GL
121	— d'Hercule enfant	GL
122	Boutiques fouillées en 1866-68	GL
123	Buanderie	GL
124	Maison de Gavius Rufus	GL
125	— de Caius Vibius	GL
126	— de Spurius Messor	GL
127	— de Priscus ou des Marbres	GL
128	— sans nom, 1867	GL
129	*Hospitium*	GM
130	Maison de l'Ours	GM
131	— de Caprasius Primus	HL
132	— fouillée en 1868	HL
133	— de Paquius Proculus	HL
134	Boulangerie, 1866	HL
135	Maison du Gouvernail	HM
136	Auberge de l'Éléphant	HM
137	Nouveau *Lupanar*	HM
138	Maison du Camille	HM
139	— d'Hélène et Pâris	GM
140	— du Balcon	GM
141	— de la Chasse	GM
142	*Caupona*	HM
143	Serpents, peinture	HM
144	Maison de Siricus	HM

145 *Fullonica* (Nouvelle).......... HM
146 Maison d'Holconius........... IM
147 — de Mescinio. .... IM
148 *Ganeum* .... IM
149 Magasin d'huile et four........ IL
150 Fontaine du Bœuf............ IL
151 Maison du Parnasse.. IL
152 — du *Compluvium* de Mosaïque........... IL
153 Maison du Pressoir de terre... IM
154 — d'Italicus Rufus....... IL
155 — d'Omphale............ IM
156 Boutique du Corroyeur........ HM
157 Statue d'Holconius........... IM
158 Taverne..................... HM
159 Blanchisserie de Narcisse..... HM
160 Maison de Cornelius Rufus.... IM
161 — sans nom............. FO

EXTRA MUROS

1 Tombeau de Terentius........ CM
2 Grand soubassement.......... CM
3 Enceinte funéraire............ CM
4 Tombeau des Guirlandes...... CM
5 — du Vase bleu........ CM
6 Hémicycle couvert........... CM
7 Maison des Colonnes de mosaïque CM
8 Auberge et Magasins... ...... BM
9 Fabrique de poteries......... BM
10 *Ustrinum* .... BM
11 Tombeau à porte de marbre... BM
12 — ruiné.............. BM
13 — des Libella......... BM
14 Enceinte sépulcrale........... BM
15 Tombeau de Ceius et Labéon.. BM
16 Enceinte sépulcrale........ . BM
17 Tombeau de Salvius. .... BM
18 — de Gratus........... BM
19 — ruiné........... ... BM
20 — ruiné............... BM
21 Sarcophages.............. . BM
22 Tombeau de Diomède......... BM
23 — des Enfants de Diomède BM
24 Maison de Diomède........... AM
25 *Triclinium* funèbre........... BM
26 Tombeau de N. Tychè......... BM
27 — de la famille Nistacidia. BM
28 — de Calventius Quietus. BM
29 Espace vide................. BM
30 Tombeau rond.... .... BM
31 — de Scaurus.......... BM
32 — de la deuxième Tychè. BM
33 — de Servilia.......... BM
34 Maison de Cicéron........... CM
35 Piédestal de S. Clemens....... CM
36 Tombeau de Mamia........... CM
37 *Sepulcretum* .... CM
38 Banc de Mamia..... .... CM
39 Tombeau de Porcius.......... CM
40 Banc d'A. Veius.............. CM
41 Tombeau de Cerrinius........ CM
42 Piédestal.... .... CM

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [251


PLAN
DES FOUILLES
DE POMPÉI
DRESSÉ PAR
ERNEST BRETON
1869
FORUM

